

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

TOME SOIXANTE-CINQUIÈME.



A PARIS,

CHEZ A. EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE,
N°. 30.

1815.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY 33[illegible]19 ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS 1908

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

MM. les abonnés recevront au premier jour la Table des Matières du LXIII^e^. volume, *que l'ancienne administration aurait dû leur fournir.*

POÉSIE.

FRAGMENT
D'UNE TRADUCTION DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

1^er^. CHANT.

Je chante ce guerrier, pieux et magnanime,
Qui, par de longs travaux, dans les champs de Solime,
Contre les Sarrasins signalant son grand cœur,
Délivra de leur joug le tombeau du Sauveur.

Digitized by Google

Vainement des démons la noire jalousie
Souleva pour le perdre et l'Afrique et l'Asie :
Aidé de l'Éternel, sous les saints étendards,
Il réunit enfin ses compagnons épars.
O toi, qui sur ce mont illustré par la fable,
Ne te décores point d'un laurier périssable ;
Mais, le front couronné de soleils radieux,
Présides aux concerts des habitans des cieux,
Muse, environne-moi de tes brillantes ailes,
Répands sur mes écrits tes clartés immortelles,
Et pardonne à mon art si d'un lustre emprunté
J'embellis quelquefois l'austère vérité !
Tu sais que, de tout temps, l'heureuse poésie
Des volages mortels captiva le génie,
Et que, par le secours de ses chants séducteurs,
La vertu peut dompter les plus rebelles cœurs.
Telle d'un peu de miel la douceur mensongère
Déguise au jeune enfant les sucs d'une herbe amère ;
Crédule, il boit la coupe avec avidité,
Et puise dans ses flancs la vie et la santé.
Toi, généreux Alphonse, âme tendre et sublime,
Qui répares les maux dont je fus la victime,
Et qui, me dérobant aux caprices du sort,
A travers mille écueils m'as conduit dans le port ;
Reçois d'un front serein et d'un œil d'indulgence
Ces vers que je consacre à la reconnaissance.
Peut-être un jour viendra que ma timide voix
Sur de plus nobles tons chantera tes exploits ;
Et si jamais du Christ la nation fidèle
Peut goûter les douceurs d'une paix fraternelle,
Et tente de ravir aux cruels Sarrasins
L'auguste monument arraché de nos mains,
Qui peut te disputer le sceptre de la guerre,
Et l'empire de l'onde ou celui de la terre ?
Émule glorieux des princes dont tu sors,
Écoute cependant nos sévères accords.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Déjà, cinq ans et plus, nos légions guerrières
Avaient dans l'Orient déployé leurs bannières,
Et Nicée, Antioche, et Tortose à la fois,
Respectaient, dans nos fers, l'étendard de la croix.
En vain pour délivrer leurs superbes murailles,
La Perse avait tenté le destin des batailles;
Vainqueurs de ses efforts, à l'abri des hautans,
Les Chrétiens attendaient le retour du printemps,
Et des mers un courroux grondait encore l'abîme,
Lorsque le Tout-Puissant, de son trône sublime,
Qui s'élève au-dessus de la voûte des cieux
Autant que le soleil au-dessus des enfers,
Regarde, et sur-le-champ voit réunis ensemble
Tous les divers objets que le monde rassemble;
Et de cet œil qui va jusqu'au fond de nos cœurs,
Épier le secret des humaines erreurs,
Il voit l'heureux Bouillon, transporté d'un saint zèle,
N'aspirer qu'à l'honneur de venger sa querelle,
Et plein de fermeté, de constance et de foi,
Travailler sans relâche au règne de sa loi;
Mais Baudouin lui découvre une âme intéressée,
Sans cesse loin du ciel égarant sa pensée.
Il voit Tancrède, épris d'un malheureux amour,
Détester en secret la lumière du jour;
Tandis que dans les murs d'Antioche conquise,
Oubliant des Chrétiens la pieuse entreprise,
Boërnond, tout entier au soin de sa grandeur,
Introduit cependant le culte du Sauveur;
Et, sur la paix, les arts, les mœurs et la justice,
D'un état florissant élève l'édifice.....

Digitized by Google

LE JOUR DE FÊTE ET LE JOUR OUVRIER,

FABLE.

Le Jour de Fête, après un splendide festin,
Était ivre à la fois de plaisir et de vin;
En riche et bel habit, escarpins, bas de soie,
Il est heurté soudain par *le Jour Ouvrier*,
Portant veste, sabots, bonnet et tablier.
Gare, manant, dit-il : quel rustique équipage!
Veux-tu, ur me salir, rester sur mon passage?
Pourquoi, dit celui-ci, mépriser nos travaux?
Tu leur dois tous tes biens, ton luxe et ton repos.
Nous filons tes habits, nous cousons ta chaussure;
Nous labourons le champ qui fait ta nourriture;
Nous foulons le raisin qui trouble ton cerveau :
Sans nous tu serais nu et tu boirais de l'eau.
Le Jour de Fête, un peu confus de l'aventure,
Court, poursuit ses plaisirs, et, loin de la nature,
N'éprouve que dégoût, regrets, fatigue, ennui.
L'autre, après le travail, retourne à sa masure,
Et trouve le bonheur qui l'attendait chez lui.

Malheur au riche, au grand, dont l'injuste caprice
Insulte l'artisan, l'honnête laboureur;
Il ne vit, ne jouit que par leur seul labeur.
C'est un enfant ingrat qui maudit sa nourrice.

ÉNIGME.

Sans lui faire aucun compliment,
Je serre l'homme étroitement.
Quoique souvent brillant de broderie,
Je n'en tiens pas moins en état

Digitized by Google

Ce qui ne doit servir qu'au bien de la patrie,
Et qu'à la gloire de l'état.

LOGOGRIPHE.

Je suis un composé de sept membres utiles,
Et l'on me voit dans les cours, dans les villes;
J'étale des mortels l'art le plus séduisant:
Tantôt je suis badin et tantôt je suis sombre;
Je suis galant et sérieux;
Chez moi l'on voit des hommes et des dieux,
Et je dois mon éclat à l'ombre.
Dans mon corps est un élément,
Qu'un suppôt de Bacchus hait jusqu'au monument;
Mais l'on y trouve aussi ce que tout parasite
Préfère à l'honneur, au mérite.
J'offre encore un lieu plein d'appas,
Où les plaisirs naissent avec les pas.
On trouve dans mon sein un frère pacifique
Que son aîné cruellement
Fit périr sous les coups du plus vil instrument;
De plus, deux notes de musique,
Un ornement d'église éclatant de blancheur,
Un mot qui n'a point de laideur,
Une voiture sur la Seine
Qui porte les badauds de Paris à Saint-Cloud,
Et puis tant d'autres mots; mais ne t'en mets en peine,
Et crois, lecteur, que c'est là tout.

CHARADE.

Quand mon premier roule sur mon dernier,
Arrête, on gare la culbute;
Mais si mon tout s'abat, c'est bien une autre chute:
Adieu la cave et le grenier.

Digitized by Google

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans l'avant-dernier numéro.

Les mots des deux énigmes sont *ombre* et *les heures d'un cadran*.

Le mot du logogripho-charade est *amie*, dans lequel on trouve *mi* et *mie*.

DE LA BONTÉ.

Personne n'est assez dépourvu de bon sens et de pudeur pour oser blâmer crûment et sans détour la *bonté;* on se montrerait trop méprisable si on refusait son estime à cette vertu; trop insensible si on blâmait la plus aimable des qualités du cœur, et trop ignorant de sa langue, si on dénaturait assez le sens des mots, pour prendre en mauvaise part une expression qu'on est forcé d'employer pour désigner tout ce qui est bien, tout ce qui plaît, tout ce qui excelle, tout ce qu'on aime.

« Tous les peuples, dit Cicéron, varient dans leurs » cultes; mais est-il un peuple sur la terre qui ne res- » pecte pas la bonté, la douceur, la reconnaissance, » et qui n'ait pas en horreur l'orgueil, la méchanceté, » l'ingratitude et la cruauté? »

Je conviens que les hommes ne sont pas assez déhontés pour mépriser publiquement un objet si respectable que la bonté; mais ce qu'ils ne hasardent pas tout haut ils le disent tout bas: ils font un détour pour l'attaquer, n'osant s'y prendre de front; et s'ils n'ont pas l'audace de la blâmer, ils n'ont que trop d'adresse de la tourner en ridicule.

La bonté n'est plus à leurs yeux la fille de la justice: c'est le produit de la simplicité et de la faiblesse, de la crainte; et, s'ils n'ont point encore la hardiesse de prendre en mauvaise part l'expression d'*homme bon*, ils en sont déjà venus au point de rendre ridicule celle de *bon homme*. De sorte que l'usage ne donne plus guère

Digitized by Google

ce nom qu'à celui qu'on croit privé de force, de lumière et d'esprit.

Les méchans (et le monde en est plein) trouvent au fond de leur cœur que la *bonté* est *duperie;* ils sont comme une société de fripons se moquant de l'honnête homme qui joue loyalement avec eux.

« Voyez, se disent-ils à eux-mêmes, avec quel désa-» vantage la bonté paraît sur la scène du monde ; elle » n'écarte jamais la rivalité par l'intrigue ; elle ne ca-» lomnie pas pour déplacer ; ne se vante, ni ne flatte » pour arriver ; elle ne se venge point du mal qu'on lui » veut, et s'en rapporte à la justice pour la défendre : » de sorte qu'on se compromet en la soutenant, et qu'il » n'y a pas de risque à l'attaquer ; enfin, elle est dépla-» cée dans un siècle où elle ne peut être que dupe et » victime. »

Je suis persuadé que c'est cette fausse idée généralement répandue des désavantages de la bonté, et des succès de la méchanceté, qui rend partout le nombre des bons si rare et celui des méchans si commun (chacun vise au bonheur, et veut prendre le chemin qu'on dit le plus court pour y arriver) : sans cela serait-il croyable que tant de gens renonçassent à une qualité qu'on aime pour se livrer à un vice qu'on déteste ? Le mot de l'énigme est qu'on pense antérieurement qu'il y a plus de profit à être craint qu'à être aimé ; on croit que, sur le chemin de la fortune et de l'ambition, l'honnête homme est arrêté par la foule, tandis que le méchant la perce : d'où il suit que tout le monde n'aime la bonté que dans les autres.

Nous souffrons volontiers qu'un homme fasse devant nous l'éloge de son cœur; nous ne lui pardonnerions pas de faire celui de son esprit. Duclos en donne la raison :

« Lorsque quelqu'un, dit-il, vante son esprit, il » semble faire contre nous un acte d'hostilité, et nous » annoncer que nous ne lui en imposerons point par de » fausses apparences ; qu'elles ne lui cacheront pas nos » défauts ; qu'il nous jugera avec une justice que nous » redoutons : s'il nous persuade au contraire de la bonté » de son cœur, il nous apprend que nous devons comp-

Digitized by Google

» ter sur son indulgence, sur son aveuglement, sur ses » services, et que nous pourrons le tromper ou lui nuire » impunément. »

Ces observations m'ont conduit à penser que beaucoup de moralistes manquent leur but en s'efforçant de prouver à leurs disciples qu'il n'est pas de qualité plus aimable que la bonté : c'est perdre son temps que de s'amuser à démontrer une vérité si évidente ; chacun la lit dans son âme ; il n'est personne qui ne veuille avoir une *bonne femme*, un *bon mari*, un *bon père*, un *bon prince*, un *bon ami*. La difficulté consiste, non pas à faire aimer ce qui est *bon*, mais à faire qu'on veuille être *bon* soi-même : aussi, ce qu'il serait utile et essentiel de faire sentir à la personne qui vous écoute, c'est qu'il est de son intérêt d'avoir de la *bonté ;* que la méchanceté ne donne que des succès passagers, apparens, un bonheur fragile et mensonger, et que le seul homme véritablement heureux est l'homme juste et bon.

Je conçois que cette vérité serait regardée au premier coup d'œil, par l'intérêt personnel, comme un paradoxe, et qu'on lui opposerait sur-le-champ une foule d'exemples pour la repousser. Notre égoïsme n'est pour l'ordinaire frappé que de ce qui est extérieur, et on ne peut nier que l'apparence du bonheur n'existe plus souvent pour les méchans que pour les bons ; mais c'est au fond des choses, et au fond du cœur même, qu'on peut trouver la lumière qui doit dissiper cette erreur.

L'esprit ne se dirige vers le mal que lorsqu'il marche dans l'ombre ; dès qu'il s'éclaire il tourne vers le bien : un peu de philosophie mène au vice ; beaucoup de philosophie nous conduit à la vertu.

Voyons donc d'abord le côté brillant de la méchanceté, et l'aspect trompeur sous lequel elle se présente pour se faire tant de prosélytes.

Damon est méchant, la médiocrité le craint ; la sottise tremblante le regarde avec admiration comme un homme supérieur ; la société, qui désire toujours l'amusement, et qui ne trouve et ne donne souvent que de l'ennui, recherche Damon, le cite comme l'homme le plus aimable, et le proclame l'homme à la mode ; les

Digitized by Google

vieillards l'écoutent, les femmes le cajolent, les jeunes gens l'étudient et le citent, ses rivaux s'écartent, et les hommes en place le ménagent et lui accordent des préférences qu'ils ne devraient qu'au mérite et à la modestie.

Voilà, certes, une position qui peut éblouir et qui doit égarer l'opinion.

Cléante, jeune homme modeste et bon, témoin et victime de cet injuste triomphe, rentre chez lui avec humeur; son cœur hésite entre l'indignation et le découragement; il épanche avec moi les peines de son cœur:

« Voici donc, me dit-il, l'utilité de tous ces beaux » principes qu'on nous donne dans notre enfance; la » vertu est repoussée, la bonté est méprisée; on rit de » la modestie, et la présomption est encouragée; l'or- » gueil est caressé, la méchanceté est récompensée; on » accorde au vice hardi tout ce qu'on refuse au mérite » timide. Ah! je le vois, il faut renoncer à tous ces » beaux principes, qui sont aussi étrangers à notre siècle » que les habits de François Ier. Je vis avec des gens » corrompus; je dois m'isoler ou vivre comme eux. » L'ancien sage avait raison d'écrire sur la porte d'une » salle de festin: *Enivrez-vous comme les autres, ou bien* » *retirez-vous d'ici.*

» Notre but commun est le bonheur; il faut, pour y » arriver, suivre la route tracée, et ne plus s'égarer dans » cette obscure forêt de vieux préjugés, qui éloigne de » tous lieux habités et qui ne mène à rien. »

Calmez-vous, mon cher Cléante, lui dis-je en l'embrassant; vous avez beaucoup d'imagination et peu d'expérience: guérissez-vous d'une erreur qui vous perdrait; vous ne jugez pas le fond des choses, vous n'en voyez que la surface; détournez vos yeux de ce théâtre où l'artifice les séduit, et où tout n'est que prestiges; approchez-vous des coulisses, et voyez de près, et dépouillez de leurs illusions tous ces objets qui trompent votre vue; ces actrices dont le fard vous déguise les traits fanés, ces toiles si grossièrement peintes qui se transforment de loin en palais si beaux, en arbres si verts, en ciel si pur, et tous ces vils oripeaux qui vous éblouissent

Digitized by Google

par leur fausse magnificence ; soyez sûr qu'avec un peu de patience et d'observation on parvient promptement à trouver que ce qui excite l'envie dans le monde ne mérite la plupart du temps que notre mépris.

Vous croyez Damon heureux ; eh bien ! je suis resté après vous dans le salon d'où vous êtes sortis tous deux : il est devenu le sujet de la conversation générale ; écoutez et jugez.

L'une des jeunes dames qui s'était le plus occupée de notre homme, s'est écriée la première (au moment où la porte s'est refermée) : Damon a certainement beaucoup d'esprit ; mais quel odieux usage il en fait ! il n'est rien qu'il ne déchire, il mord en flattant, et il flétrit tout ce qu'il touche. — De l'esprit ? reprend un autre, il en a si vous le voulez ; mais il est si aisé d'en montrer quand on se permet tout ; les défauts sont par malheur ce qu'il y a de plus saillant et de plus facile à saisir ; il faut avoir un esprit bien plus fin, plus délicat pour discerner, pour trouver, pour faire sentir les bonnes qualités qui, de leur nature, sont modestes et cachées : aussi voit-on toujours la supériorité indulgente et la médiocrité méchante.

Vous avez raison, dit un jeune homme ; cependant on ne peut disconvenir que Damon ne soit très-aimable. Il anime tout par ses saillies ; on le craint, mais on le cherche ; la conversation languit sans lui ; aussi on l'invite partout ; et vous, qui le blamez, vous ne pouvez vous en passer.

Monsieur, dit un vieux chevalier de Saint-Louis, j'espère que ce mauvais exemple ne sera pas contagieux pour vous ; vous êtes sûrement trop délicat pour envier le succès d'un homme qu'on méprise et qu'on déteste ; il amuse comme ces valets insolens de comédie qu'on se plaît à voir sur la scène, mais dont personne ne voudrait chez soi.

Il me semble, réplique un autre jeune homme, que Damon n'est pas dans ce cas : tout le monde voulait tout à l'heure, ici, le voir et l'entendre ; nous sommes assurément en excellente compagnie, et il y était très-bien accueilli. — Eh bien ! dit la maîtresse de la maison, j'avoue que nous avons tort : on devrait avoir le cou-

Digitized by Google

rage d'éloigner de pareilles gens, mais on les craint un peu; on craint beaucoup plus l'ennui : un salon est un petit théâtre, et on y cherche toujours le plaisir. Au reste, je suis bien sûre que personne de ceux qui s'amusaient ici des méchancetés de Damon, ne le voudrait pour ami, pour époux, pour parent. A ces mots, une acclamation générale prouva évidemment l'éloignement et le dégoût réel qu'inspire un si méchant caractère.

Voilà, mon cher Cléante, l'effet certain qu'il produit : ne vous laissez donc pas éblouir par son éclat; au moment même où l'esprit l'applaudit, la raison le condamne et le cœur le repousse.

Vous me consolez, dit Cléante; je ne pouvais supporter de voir un pareil homme estimé et chéri, je vois qu'il n'était que fêté, ce qui est encore beaucoup trop à mon avis : car enfin Damon ignore ce que vous avez entendu; il croit qu'on l'aime parce qu'on le recherche; il obtient le succès qu'il désire, et il est heureux. — Détrompez-vous; Damon sait ce qu'on pense de lui; il est trop mécontent de lui-même pour être content des autres : c'est parce qu'il est sûr de n'être pas aimé qu'il veut être craint, et comme le dit Sénèque : « Tout ce qui effraie » trouble : c'est le sort des tyrans; et le méchant n'est » qu'un tyran de société. »

J'ai près de moi un valet de chambre qui servait Damon et qui l'a quitté; si vous l'écoutiez, vous verriez combien son maître est peu fait pour exciter l'envie. Rentré chez lui, il quitte sa gaîté feinte, sa grâce apprêtée; il n'a pas d'ami; sa famille l'évite; les maîtresses qu'il a trompées et perdues le détestent; ses gens le craignent et le quittent, ou le volent; son humeur est sombre; son langage sec et dur; son sommeil est agité, son âme est un désert aride où ne passe aucun doux souvenir. Et, tourmenté du mal qu'il dit des autres ou qu'il leur fait, il craint sans cesse le mépris qui le poursuit et la vengeance qui l'attend. « Car la peine, nous dit » Platon, suit toujours de près la méchanceté : Hésiode » croyait même qu'elle naissait avec elle, et ne la quit» tait jamais. »

Me voilà, grâce à vous, me répondit mon jeune ami,

Digitized by Google

presque désabusé; je ne crois plus au bonheur d'un méchant lorsqu'il l'est aussi ouvertement que celui dont nous parlions : mais, quand la méchanceté prend des formes plus fines, plus adroites; quand elle pince au lieu de déchirer; quand elle se contente de jeter adroitement un léger ridicule sur les vertus, au lieu de les calomnier, n'est-il pas possible, qu'en faisant presque autant de mal, elle ne parvienne encore à se faire aimer?

Voyez cette jeune Cydalise, qui loge en face d'ici; comme elle est légère, brillante, entourée! quelle grâce dans ses manières! quelle variété dans ses moyens de plaire! quelle vivacité dans ses saillies! elle rit de tout, et fait rire ceux même dont elle s'amuse. La prude Eliante venait de quitter son vieil amant pour en prendre, dit-on, un autre plus jeune; mais elle cachait cette nouvelle liaison, et voulait qu'on attribuât sa rupture à un accès de dévotion. On en parlait à Cydalise, qui dit : « Oui, je sais qu'Eliante s'est dépouillée du vieil » homme pour se revêtir du nouveau. » Cette plaisante et maligne citation eut un succès universel. Il échappe à tous momens une foule de traits semblables à Cydalise : elle n'épargne personne, et personne n'a plus d'amis.

Des amis, mon cher Cléante! dites des spectateurs, des amateurs, comme une jolie actrice, comme une danseuse légère en attire chaque soir; mais ils recommandent tous à leurs filles d'éviter un aussi mauvais exemple; et tous citent à son propos ce que M. Walpole disait d'une femme du même genre : « Elle médit gaîment et babille bien; mais que peut-on faire de cela » à la maison? »

Croyez-moi, les méchans les plus aimables connaissent *le plaisir*, mais ils ignorent le bonheur. C'est un trésor qui ne tombe jamais que dans les mains de la douceur, de la bienveillance, de l'indulgence et de la bonté.

Un de nos philosophes a dit : « La bonté est si néces» saire aux hommes, qu'il n'y aurait plus de lien ni de » société sans elle, et que lorsqu'elle n'existe pas, on » est encore obligé d'en emprunter l'apparence, le » masque et le langage. »

On s'arme souvent dans le monde contre la bonté,

Digitized by Google

parce qu'on la confond avec la faiblesse : quelle erreur! C'est la méchanceté qui est faible, puisqu'elle cède aux passions et à la crainte, qui est la plus basse de toutes.

La vraie bonté est forte, puisqu'elle dompte la peur, l'envie et la vengeance. Lorsque Henri IV relevait Sully de peur qu'on ne crût qu'il lui pardonnait, était-ce faiblesse? C'était grandeur d'âme! Le Roi se relevait lui-même en relevant son ami.

Louis XII, en pardonnant les injures faites au duc d'Orléans, était-il faible? Il triomphait d'un juste ressentiment.

Marc Aurèle, Titus, Antonin, ont-ils jamais été taxés d'avoir peu de force, parce qu'ils méprisaient les délateurs, et rendaient à Rome, par leur bonté, un repos dont leurs prédécesseurs l'avaient privée par leur méchanceté?

La bonté, la douceur, loin de s'opposer à la gloire, en sont à la fois la base et l'ornement. On pourrait même dire que, sans elle, on peut acquérir de la célébrité, mais non de la vraie gloire : il est permis de vanter l'habileté de Louis XI, mais c'est à des Rois comme saint Louis et Louis XII que la palme de la gloire est réservée. Le peuple appelait l'un son père, et n'a trouvé pour l'autre de place digne de lui que dans le ciel.

Octave était-il grand? était-il fort? était-il heureux, lorsqu'esclave de ses passions il proscrivait ses ennemis? Non, l'époque de sa grandeur, de sa gloire, fut le moment où il eut la force de se vaincre et de pardonner à Cinna.

Dès-lors il fut Auguste; il devint bon, on l'aima; les conjurations cessèrent, et tout l'empire jouit d'une profonde paix.

Cyrus, après tant de siècles, exciterait-il encore l'admiration du monde sans ses vertus, sans sa bonté, qui s'étendait jusqu'au plus pauvre de ses sujets; sans cette bienveillance active qui le portait à vouloir faire du bien aux hommes, même après sa mort?

Xénophon rapporte « qu'il défendit qu'on l'enfermât » dans un cercueil, voulant (disait-il) qu'après avoir

Digitized by Google

» été utile à l'humanité pendant sa vie, son corps fût » utile à la terre en la fertilisant. »

Non, la vraie bonté ne peut donner lieu à aucune accusation de faiblesse ou de médiocrité : c'est la méchanceté qui invente le paradoxe, et c'est la sottise qui le répète.

L'élite des grands hommes, des grands esprits, des grands talens, se lève en masse pour le réfuter.

Le sage Scipion, le vertueux Épaminondas, le loyal Duguesclin, le bon Bayard, le modeste Turenne, nous ont laissé de si grands exemples et de si doux souvenirs, qu'on ne peut prononcer leurs noms sans éprouver tout ce qu'inspire de vénération la vraie bonté.

Tout porte à croire qu'après la mort les méchans seront punis, et les bons récompensés ; mais croyez, mon cher Cléante, que, dans cette vie même, le supplice du méchant commence, et qu'un de ses tourmens est de savoir combien l'homme juste, bon et bienfaisant, éprouve intérieurement de douces et pures jouissances.

A la représentation d'une pièce d'Eschyle, l'acteur prononçant les vers qui disent « qu'Amphiarus était moins » jaloux de paraître homme de bien que de l'être en » effet, tous les regards du public se tournèrent à la fois » vers Aristide. » Quelle jouissance pour cet homme vertueux ! quel chagrin pour ses lâches ennemis ! Ils tentèrent en vain de s'en venger par l'ostracisme ; ils ne firent qu'augmenter sa gloire.

L'envie change les biens d'autrui en maux pour elle-même : le méchant souffre toujours, parce qu'il porte les chaînes pesantes de l'envie, de la haine et de la jalousie.

Henri VIII, cédant à ses transports jaloux, était comme un homme agité des furies ; il était malheureux et abhorré.

Notre bon Henri IV, maîtrisant sa jalousie, et « jetant » une aile de poulet à son rival, qu'il apercevait caché » sous le lit de sa maîtresse, » jouissait de sa victoire sur lui-même ; et en disant : *Il faut que tout le monde vive ;* il pouvait ajouter avec vérité : *Il faut que tout le monde m'aime.*

Digitized by Google

Voltaire, au milieu de ses triomphes, était tourmenté par la colère; la piqûre du plus petit insecte excitait sa haine, et cette haine lui attirait une foule de petits ennemis. La bonté pour ses rivaux manquait à son bonheur comme à son génie.

Le bon La Fontaine, l'aimable et doux abbé Delille, jetèrent un moins grand éclat; mais ils vécurent heureux. Ils faisaient aimer à la fois leurs personnes et leur gloire.

Voltaire lui-même connut ce bonheur, en faisant réhabiliter la mémoire des Calas, et en rendant ses paysans heureux; aussi le doux sentiment qu'il éprouva lui dicta ce vers charmant:

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

Le méchant n'ignore pas qu'on déteste ses succès et qu'on applaudit à ses revers; il ne peut s'appuyer sur rien pour résister au malheur; le vide est autour de lui comme dans son cœur.

L'homme généreux et bon voit augmenter sa félicité par la part qu'y prennent ses amis; dans l'infortune il est consolé par eux, et sa conscience le dédommage intérieurement des injustices de la fortune.

La bienfaisance est la fille de la bonté; les jouissances qu'elle donne sont innombrables: l'ambition, l'avarice, la volupté, nous promettent et nous vendent des ombres de bonheur qui passent comme un éclair; la bienfaisance nous donne des plaisirs réels, qui ne s'altèrent jamais, et dont le souvenir seul est encore un bonheur.

Oh! pour le coup, dit vivement Cléante, je vous arrête là. J'adopte du fond du cœur votre opinion sur la bonté; quant à la bienfaisance, je la révère comme une vertu; mais je ne peux la considérer comme une source de jouissances, car elle fait trop d'ingrats.

J'avoue, mon cher Cléante, que l'ingratitude est un vice affreux; elle peut attrister, mais non décourager la bienfaisance. Apprenez d'abord que, s'il existe des ingrats, c'est souvent par la faute des bienfaiteurs, qui ne songent pas assez qu'il faut respecter et ménager l'infortune; qu'elle est de sa nature délicate et irritable, et qu'on doit éviter de la blesser en la secourant.

Sénèque disait: « J'aime la bienfaisance quand elle se

Digitized by Google

« présente sous les traits de la sensibilité, ou du moins » sous ceux de la douceur; quand le bienfaiteur ne m'accable pas de sa supériorité; quand, loin de s'élever » au-dessus de moi, il descend à mon niveau pour ne » me laisser voir que sa bienveillance; quand il paraît » plutôt saisir une occasion que soulager un besoin : » mais, lorsque c'est l'orgueil qui fait du bien, il fait » prendre en aversion le bienfait. »

Enfin, mon jeune ami, retenez cette vérité: on trouve encore du bonheur à faire des ingrats; mais il n'y a que du malheur à l'être.

Et n'oubliez pas qu'on ne peut être bon sans être indulgent. L'indulgence rend seule la justice aimable; et la vraie *bonté* est la grâce de la vertu.

La *bienveillance* est le plus doux lien des hommes; la religion la nomme *charité*; c'est par cette vertu qu'elle a conquis l'univers; les pompes, les trophées, la richesse, la puissance, les voluptés du paganisme, ont disparu à la voix du *Dieu bon*, qui dit aux hommes : *Aimez-vous et pardonnez-vous.*

COURS

Du Chinois et du Mandchou, au Collége Royal de France.

C'est en France que l'étude de la langue et de la littérature chinoises a pris commencement; et depuis Louis XIV jusqu'à nos jours, on n'a pas cessé d'y publier de nombreux ouvrages, les meilleurs que nous possédions sur cet objet. La gloire de donner à l'Europe le premier dictionnaire chinois imprimé, était encore réservée aux presses françaises. Malheureusement cet ouvrage fut confié à un éditeur qui était peut-être, de tous ses compétiteurs, le moins propre à l'exécution d'un tel projet; et le dictionnaire du P. Basile de Gumona, qu'il a publié, ne remplit nullement les espérances qu'on en avait conçues. Louis XVIII, à peine rétabli sur le trône de ses ancêtres, digne émule de leur munificence envers la littérature chinoise, a couronné tout ce qu'ils avaient fait

Digitized by Google

pour cette littérature, en créant au Collége Royal de France une chaire pour les langues chinoise et mandchoue. Il est heureux qu'en choisissant pour cette place M. Abel de Rémusat, un habile ministre ait jeté les yeux sur le seul homme capable de remplir pleinement cette double tâche, si difficile et si épineuse. M. de Rémusat a donc commencé son cours le 16 janvier de cette année, par l'explication de tous les objets élémentaires dont la connaissance est nécessaire pour pouvoir lire et traduire les auteurs. En développant pour la première fois les principes d'une écriture qui differe en tout de celle des autres peuples, il a tracé la manière qui a été suivie dans la composition de cette écriture. Il a esquissé son histoire et ses révolutions, en faisant sentir son génie et en analysant ses élémens. Après ce résumé historique, M. de Rémusat a cru nécessaire d'enseigner à ses auditeurs les moyens inventés par les Chinois, pour se reconnaître au milieu des signes innombrables d'une écriture symbolique. Quoique ces objets aient été traités en partie par quelques missionnaires, aucun pourtant ne les a donnés avec tant de clarté et avec les exemples nécessaires, sans lesquels il est très-difficile de saisir le vrai sens des règles et des analyses qu'on veut expliquer.

Passant ensuite à la grammaire de cette langue extraordinaire, il était indispensable pour ce professeur d'accoutumer l'esprit de ses auditeurs aux singularités qu'elle offre, et de commencer par la rapprocher des nôtres en traçant un parallèle rapide, qui devait faire mieux ressortir les différences au milieu d'un petit nombre de similitudes. En peu de jours, M. de Rémusat a établi ce parallèle selon l'ordre établi par les grammairiens occidentaux pour les parties du discours, et il a fait voir que les Chinois marquaient tout ce qui est vraiment essentiel à la clarté de ce dernier, et négligeaient soigneusement tout le reste. Par-là s'est trouvé réfuté le double préjugé de ceux qui croient qu'il est trop peu méthodique pour être clair, et de ceux qui seraient effrayés du grand nombre de formes grammaticales, ou de particules qui servent à exprimer les relations des mots et les nuances des idées. On peut se servir indiffé-

Digitized by Google

remment ici du mot de particule et de celui de formes grammaticales; parce qu'il ne se trouvera sûrement personne, parmi ceux qui ont suivi cet exposé, qui voie, sous ce rapport, entre le chinois et les autres langues, d'autre différence que celle qui résulte de l'usage constant et inviolable d'écrire avec des caractères séparés, les thèmes des noms et des verbes d'un côté, et de l'autre les marques des cas, des nombres, des temps et des modes. Reprenant ensuite, suivant une méthode plus analogue au goût chinois, ces mêmes particules, pour faire voir à quels usages variés chacune d'elles pourrait servir, M. de Rémusat a tracé une esquisse suffisante pour que rien de grammatical n'arrête à l'avenir ses disciples dans les livres de Confucius et dans tous ceux des lettrés, dont il est et sera toujours le modèle. Il a laissé à part la langue vulgaire et le style de la conversation, dont il s'occupera l'année prochaine avec plus de facilité, quand ses auditeurs seront, par ce premier cours, plus familiarisés avec le style des livres, pour suivre ses dégradations depuis le *King*, et les ouvrages philosophiques ou historiques de *Meng-Tsu*, de *Koung-ngan-Koue*, ou de *Szu-ma-Thtian*, jusqu'aux compositions élégantes des lettrés de la dynastie des *Soung*. La grammaire de *Fourmont*, qui est particulièrement consacrée à l'exposition de cette langue vulgaire, en offrant à ceux qui seraient pressés du désir de l'étudier, des documens assez exacts, dispensait M. le professeur d'entrer, pour le moment, dans des détails qui l'eussent écarté de son véritable but, qui était l'étude littéraire et philosophique de la langue de Confucius et des King.

Tout ce qui concerne l'écriture, et c'est ce qu'il y a de plus considérable et de plus difficile en chinois, tout ce qu'il y a d'essentiel dans la grammaire, a été développé pendant ce premier semestre, et M. de Rémusat a passé de là à lire et à expliquer les auteurs dont on peut trouver les mots expliqués dans le dictionnaire imprimé. Il est donc arrivé, en trente séances, à un point qu'on ne peut espérer d'atteindre dans les autres langues qu'au bout d'un temps bien plus considérable, et avec un travail bien plus pénible. On voit par-là clai-

Digitized by Google

rement que la langue chinoise n'est pas aussi difficile qu'on se plaît communément à la représenter, et on entrevoit facilement que la vie d'un homme n'est pas nécessaire pour en acquérir la connaissance, et que, s'il était vrai qu'il fallût à la Chine dix ans d'étude pour la savoir, la faute n'en serait point à la langue, mais devrait être attribuée au vice des méthodes ou à l'incapacité des étudians.

L'ordre dans lequel M. de Rémusat a traité, pendant la première partie de son cours, ces différens objets élémentaires, a été dicté par la nature des choses. Il a cherché à suivre l'enchaînement des faits, et en même temps tâché d'être court sur les objets les moins importans, en accordant un plus grand développement à ceux dont la connaissance devait être plus nécessaire. Quoique cette étude préparatoire soit de la plus grande utilité pour les commençans, il faut pourtant avouer qu'il n'est pas impossible, grâces à l'extrême simplicité grammaticale des Chinois, d'intervertir cet ordre, et d'attaquer, pour ainsi dire, les livres chinois de front, ou de commencer par où l'on finit dans les autres cours, par l'explication des textes et la lecture des auteurs. C'est ce que l'on éprouverait si l'on se mettait à suivre le cours au milieu de l'année. Pour peu qu'on y apportât cet esprit d'analyse et d'observation qui sait remonter des conséquences aux principes, et déduire les règles générales de la considération des faits particuliers, on pourrait, ce qu'il serait téméraire de tenter dans toute autre langue, prendre une idée de la grammaire suffisante pour connaître le génie de la langue, ne pas perdre de vue le sens des auteurs, et refaire *à posteriori* l'exposé court et facile des règles de la langue chinoise.

La disette dans laquelle on est encore de textes chinois imprimés, sera bientôt levée par la publication des ouvrages du savant professeur; et, en attendant, il a tâché d'y suppléer pour ses auditeurs, en dictant plusieurs morceaux, qui forment pour ceux qui l'ont suivi la plume à la main, une espèce de *chrestomatie* très-utile. Il a eu soin de choisir des textes variés d'une étendue convenable, à l'exception des livres de Confucius qu'il

Digitized by Google

veut lire et expliquer en entier, parce que tout y paraît digne d'attention et d'admiration, au moins sous le rapport du style. Par ce moyen, l'habitude d'écrire le chinois ne tardera pas à rendre familiers les caractères aux auditeurs, qui sauront bientôt les tracer avec une certaine élégance et correctement.

M. de Rémusat a commencé par le recueil des prières chrétiennes mises en chinois par d'habiles missionnaires. Les textes dont le style est simple, et dont le sens est connu d'avance, habituent mieux que ne pourraient faire des passages originaux, aux formes encore étrangères de la langue qu'on étudie. Après ces différentes pièces, il a expliqué l'inscription de *Si-ngan-fou*, monumens où la doctrine chrétienne est exposée dans un style noble et élevé, et qui, si son authenticité n'est pas entièrement à l'abri de tout soupçon, est du moins assez bien écrit pour que ces missionnaires n'aient pas craint, au milieu des lettrés chinois, d'en faire remonter la composition au huitième siècle. Il existe une gravure de cette inscription dans la Chine illustrée de Kircher, mais les caractères en sont défigurés et presque illisibles; les auditeurs du cours du chinois n'ont pu le rectifier, soit d'après le calque qui est à la bibliothèque du Roi, soit sur la copie que M. de Rémusat leur offrait à mesure sur le tableau.

L'explication de ce monument, curieux sous plusieurs rapports, a été suivie de celle du *Lon-chou-chi-i*, ou d'un traité des six règles pour la classification des caractères chinois, composé en chinois par le P. Premare. Ce missionnaire habile, mais trop livré aux idées systématiques, a fait un choix de passages d'anciens auteurs estimés, et y a joint des commentaires où il cherche à les ramener à ses opinions. M. de Rémusat a extrait pour son cours tout ce qu'il y trouvait de vraiment chinois, en retranchant les passages aussi bizarres qu'inintelligibles, où le missionnaire expose une doctrine plus que pythagoricienne sur les nombres et sur les signes qu'il croit trouver dans les caractères les plus anciens de la venue du Messie et des autres mystères du christianisme. Fourmont avait là-dessus raison de dire qu'il croyait que

Digitized by Google

Confucius et les auteurs des *Kings* qui le précèdent, n'étaient pas des prophètes.

Enfin le professeur arrive à ces respectables monumens de l'antiquité chinoise, pour l'explication desquels il joint le mandchou à la langue originale, parce qu'un grand nombre des meilleurs livres chinois se trouvent traduits dans cette langue. Mais comme ces mêmes versions sont souvent aussi obscures que le texte, il faut nécessairement les lire ensemble. De sorte qu'on préférerait à tort l'étude du mandchou à celle du chinois, comme quelques zélateurs du tartare ont prétendu qu'on pourrait le faire. M. de Rémusat a donc jugé à propos d'expliquer la version mandchoue des livres de Confucius, concurremment avec les originaux, et seulement pour les faire mieux et plus facilement entendre. Par-là il a clairement démontré qu'il serait très-difficile de lire un livre mandchou sans le secours de l'original chinois, et qu'on serait alors très-exposé à faire des contre-sens graves.

Néanmoins l'étude du mandchou, jointe à celle du chinois, peut être d'une grande utilité; et M. de Rémusat a consacré l'une des trois séances de chaque semaine au tartare. L'écriture de cette langue est très-facile, et la grammaire qu'en a donnée le P. Gerbillon, est jusqu'à présent la seule que nous possédions. Malheureusement elle ne se trouve que dans une collection rare et volumineuse, et d'ailleurs elle est imprimée sans caractères originaux. Cet inconvénient paraît avoir été senti par les personnes qui ont suivi le cours de M. de Rémusat. C'est une des raisons qui me déterminent à faire imprimer le plus promptement ma grammaire mandchoue, qui paraîtra dans quelques mois. Elle est le fruit de mes recherches, et je l'ai complétée avec la grammaire mandchou-chinoise, intitulée : *Tsing-wen-ki-mung*.

Le manque d'une bonne grammaire chinoise s'est aussi fait sentir. La grammaire de Fourmont est devenue rare, et d'un prix quelquefois assez considérable; elle est loin d'ailleurs de contenir toutes les règles nécessaires. C'est pourquoi je compte publier aussi une traduction française de la grammaire du P. Varo, en y ajoutant les caractères chinois, qui manquent totalement dans l'original

Digitized by Google

espagnol, imprimé à Canton en 1707. C'est avec le secours de cet ouvrage que tous les missionnaires ont appris le chinois, et il est encore très-estimé à Canton, comme nous l'apprenons par M. Carter, Américain très-instruit, qui a plusieurs fois fait le voyage en Chine, et qui s'occupe avec beaucoup d'assiduité de l'étude du dialecte de Canton.

Avec tant de facilités données par le gouvernement français à ceux qui voudront se livrer à l'étude du chinois et du mandchou, on ne peut douter qu'il n'y ait beaucoup de personnes qui profiteront de ces circonstances favorables pour suivre le cours de M. de Rémusat. Elles verront alors avec plaisir que tout ce qu'on a avancé sur la difficulté de cette étude est faux, et qu'avec une application suivie il sera facile de se frayer la carrière dans la littérature de l'Asie Orientale, pour laquelle les missionnaires français ont, il est vrai, fait beaucoup, mais qui est encore très-loin d'être approfondie.

JULES DE KLAPROTH.

PODALIRE,

OU LE PREMIER AGE DE LA MÉDECINE. (1)

LES noms d'Esculape, de Machaon et de Podalire ne sont pas moins célèbres que ceux d'Agamemnon, de Priam, d'Achille et d'Hector. Homère les a tous consacrés. Si les guerriers aiment à être comparés aux derniers, les médecins se plaisent à être rapprochés des premiers. Etienne de Byzance rapporte que Podalire, à son retour du siége de Troie, saigna du bras Syrna, fille de Damætas, roi de Carie. Au moyen de cette opération, qui n'avait pas encore été pratiquée, la princesse guérit

(1) Un vol. in-12, avec fig. Prix, beau papier, 2 fr. 50 c.; et en vélin, 4 fr.
Paris, à la librairie d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

d'une blessure grave qu'elle s'était faite en tombant d'une fenêtre. Dans ce trait, M. le docteur Marquis a trouvé le sujet du roman poétique dont nous allons rendre compte.

Cet ouvrage est divisé en dix livres. Après une invocation à la déesse de la santé, la bienfaisante Hygiée, l'auteur entre en matière. Les cendres de Troie fumaient encore. Couvert de gloire, riche des présens offerts par la reconnaissance, Podalire naviguait vers Argos. Assis sur la poupe du vaisseau, à côté d'Euphranor, son fidèle ami, il éprouve, à la vue des côtes de la Carie, un saisissement qui fait tomber de ses mains la lyre dont il tirait des sons harmonieux. Euphraor le presse de lui découvrir la cause du trouble qui l'agite. Depuis long-temps il avait reconnu que son front était chargé d'ennuis. Podalire ouvre son cœur à Euphranor, et lui fait le récit de ses aventures.

Podalire connut le malheur dès sa naissance. Le berger Mœris le ramassa près de mourir de faim sur le sein de sa mère, que la chaste déesse avait percée d'une flèche. Présenté par le pâtre à sa femme Nausiclée, il est élevé par eux, avec soin et tendresse. Il essaye ses forces contre les hôtes des bois. Le sage Hermès forme son cœur et son esprit; il remporte le prix du chant aux jeux que les habitans de la Carie célèbrent en l'honneur de Diane. La fille du roi couronne le vainqueur, et lui donne un lyre d'ivoire enrichie d'or; les yeux de Syrna ont rencontré les yeux de Podalire, c'en est assez pour décider du sort de la princesse et du berger.

Podalire ne peut plus habiter le toit rustique de Mœris et de Nausiclée. Il obéit à un oracle qui lui ordonne de partir sur le premier vaisseau qui abordera le rivage, et de s'abandonner à sa destinée. Il s'embarque, il arrive en Thessalie. En proie à la plus noire mélancolie, il erre dans les montagnes: sa raison même s'égare. Il va mourir; mais un vieillard le rappelle à la vie. Ce vieillard est le sage Chiron. Le centaure reconnaît Podalire; il lui apprend qu'il est fils d'Esculape, que la nymphe Théone est sa mère, et qu'il est frère de Machaon.

Cependant la mélancolie qui consume Podalire cède aux conseils du savant Thessalien. L'étude de la méde-

Digitized by Google

cine apporte du soulagement aux maux qu'endure le fils d'Esculape. Bientôt on le distingue parmi les disciples de Chiron. Entièrement initié aux mystères de la médecine, soumis aux ordres de son père, Podalire part pour le camp des Grecs, où il voit Machaon, qui le reconnaît pour son frère, l'associe à ses travaux et lui fait partager sa gloire. Ici se termine le récit qui embrasse sept livres. Dans le huitième, le héros est jeté sur les côtes de la Carie; mais le naufrage qui l'y porte est une faveur de Neptune. Le souverain des mers les a soulevées à la demande de Vénus. Cette divinité n'a pas résisté aux prières du dieu d'Épidaure. Elle a pardonné l'indifférence dont autrefois s'était rendu coupable le fils de Théone.

Podalire, après avoir embrassé Mœris (Nausiclée n'étoit plus), veut revoir les lieux témoins des amusemens de son adolescence. Il met sur ses épaules le carquois qu'il avait laissé dans la cabane du berger bienfaisant, qui lui avait servi de père; il s'arme de l'arc, resté depuis si longtemps inutile, et va parcourir les collines de la Carie. Il s'avance jusqu'au fond de la forêt; il entend le son des cors, l'aboi des chiens, tout le fracas d'une chasse. Un énorme sanglier, furieux de porter dans ses flancs la flèche dont il est atteint, blesse de ses défenses le cheval fougueux que monte l'amazone qui a lancé le trait (c'est la fille du roi): le coursier fait un bond et la jette sans mouvement sur les cailloux dont la terre est couverte. Podalire accourt, tue le monstre, et donne à Syrna les premiers secours de son art; mais ils sont insuffisans..... Alors l'idée d'une opération inconnue se présente, comme par inspiration, au fils d'Esculape; *il la propose*, *il la pratique*, par ce moyen la princesse est promptement guérie. Le héros médecin ne tarde pas à recevoir le prix de son amour, de sa valeur, de son talent, de son génie. Damætas lui donne sa fille, et lui remet la couronne et le sceptre de Carus.

Telle est l'analyse de l'ouvrage que vient de publier M. le docteur Marquis. On ne peut contester à l'auteur l'imagination la plus vive et la plus brillante. La partie que les classiques appellent l'invention ne laisse rien à désirer. Mais le plan est-il assez bien ordonné, pour ne

Digitized by Google

pas laisser de prise même à la critique la plus indulgente? Suivant nous, un poème, un roman divisé en dix chants, en dix livres, est défectueux par cela seul que sept de ces chants ou de ces livres ne sont employés qu'en narration, puisqu'il n'en reste plus que trois pour l'action. En vain dirait-on que le récit marche sans interruption vers le dénouement. Nous pensons qu'il eût été facile à l'auteur de couper cette partie de son ouvrage de manière à y faire figurer plus d'un interlocuteur.

Ce qu'il y a de supérieur dans ce roman poétique, c'est l'exécution. Il est impossible d'offrir une plus grande variété de connaissances que celles qu'on trouve dans ce petit volume. Les hommes instruits qui le liront et le liront encore en seront étonnés; et si quelque chose peut surprendre plus agréablement les gens de goût, c'est la manière dont y est traité ce qui concerne les sciences. Les choses les moins susceptibles de grâces en ont pris sous la plume de l'académicien de Rouen. Son style n'a point d'affectation : il est chargé d'ornemens; mais il n'en est pas accablé. Pour mettre nos lecteurs à même de prononcer, nous allons citer quelques passages.

Avec attention le géographe suivra Podalire, lorsque, « ayant déjà laissé derrière lui la fertile Lesbos, Scyros où Déidamie pleure encore Achille et le cherche en vain parmi ses compagnons, Chias, riche des dons de Bacchus et des larmes odorantes du lentisque; la flotte victorieuse est poussée par les vents vers les rivages de Samos, chère à Junon. La mer, qui reçut dans ses flots l'imprudent Icare, écume sous les coups mesurés des rames. »

Avec intérêt le géologue accompagnera Vénus lorsqu'elle descendra dans l'empire humide de Neptune. « C'est dans ces profondeurs inaccessibles que le mollusque, en formant sa brillante et solide habitation, prépare la matière des montagnes que couvriront un jour des forêts de pins. L'homme des siècles à venir, en fouillant leurs entrailles pour bâtir des palais, reconnaîtra avec étonnement les débris des coquilles et l'empreinte du poisson des mers éloignées, monumens des antiques révolutions de la terre qui la porte, et qui menace à chaque instant de l'engloutir. »

Digitized by Google

Le physicien et l'astronome penseront comme le D. Marquis : « Peut-être quelque astre errant, reparaissant dans sa marche périodique, à des époques connues des intelligences supérieures, mais incalculables à celles de l'homme, cause-t-il en pesant, comme le globe de Phébé, sur la masse des eaux qu'il déplace, ces désastres horribles, qui anéantissent les générations et renouvellent la face du monde. »

Le botaniste admirera l'élève de Chiron. « Il a surpris l'insecte chargé de la poussière dorée, portant avec elle la fécondité d'une fleur à l'autre. »

» L'imagination se plaît à voir dans la fleur mollement balancée sur sa tige, non plus une parure vaine et passagère du végétal, mais un lit nuptial, orné des plus riches, des plus élégantes draperies. L'arbre semble, au retour du printemps, partager les tendres émotions des oiseaux, qui construisent dans ses branches, avec tant d'art et de soin, le berceau de leur postérité. »

Les disciples du Centaure moissonnent « le safran à la chevelure jaunissante, la fleur pourprée de Péan salutaire aux nerfs ; l'herbe puissante de Mélampe ; le moly, dont les dieux même estiment les vertus ; le pavot, qui rappelle, par la couleur de son feuillage, celle des eaux de la mer, et dont la tête rayonnante fournit à l'égyptien ce suc inestimable, ce nepenthès, qui endort les douleurs et calme les peines comme par une puissance magique. »

Grandement imité par Linné, « Chiron a voulu que les plantes des ces montagnes nous rappelassent par leurs noms ses disciples les plus chers. Des souvenirs touchans ajoutent au charme de chaque fleur.

« Les disciples de Chiron lui ont consacré l'une des plus aimables fleurs des forêts ; elle unit, comme le sage vieillard, la grâce à la vertu. Son tendre incarnat le dispute à celui des roses. Mes amis, nous disait-il, est-ce à ma vieillesse que vous deviez consacrer cette fleur charmante ? La mousse blanchâtre qui pend en longue barbe aux rameaux de l'arbre desséché convenait bien mieux

Digitized by Google

à mon âge caduc ». Les botanistes de Thessalie sont si empressés à récolter des plantes, que « les Orcades, en les voyant chargés des dépouilles de leurs montagnes, craignent de ne plus trouver de fleur pour orner leur tête ».

Un antiquaire verrait-il sans plaisir l'apparition d'Esculape? « Son visage, semblable à celui de Jupiter, resplendissait d'une clarté céleste. Rejeté sur son épaule, son manteau laissait à découvert une partie de sa poitrine; et son bâton noueux, surmonté d'une pomme de pin, était entouré du serpent sacré ».

Le zoologiste doit être satisfait. Ce fameux reptile est décrit par le docteur Marquis : « Un serpent aux écailles diversement colorées sort tout à coup d'entre les pierres mal unies du tombeau. Ses yeux étincellent sous la crête recourbée qui les ombrage comme le rubis enchassé dans l'or. Se repliant cent fois sur lui-même, il monte jusque sur l'autel et va goûter la pâte sacrée dans la coupe qu'il entoure de ses spires luisantes ».

Il faudrait copier tout ce que dit Esculape à Podalire, pour en faire connaître toute la valeur. Quels meilleurs préceptes que ceux-ci peut donner à ses élèves un professeur de médecine? Que l'expérience, « Qu'elle seule, mon fils, soit toujours ton guide; suis-la pas à pas dans sa marche médicatrice seconde ses effort; mais garde-toi de les troubler par une téméraire impatience; n'oublies jamais que l'art ne consiste pas moins à savoir attendre qu'à savoir agir à propos. Les systèmes élevés et renversés tour à tour se succéderont sans fin; les seules leçons de l'expérience subsisteront toujours. »

Le physiologiste peut-il mieux exprimer le double phénomène de la circulation et de la respiration? « Suivant le sang dans sa double route, il verra sa pourpre, noircie dans les détours de ses longs canaux, reprendre bientôt sa vive couleur sous l'influence vivifiante de l'air ».

Peut-on peindre la vaccine sous des traits plus vrais et plus gracieux? « Fatal présent de l'Arabie! Que de pleurs tu coûteras aux mères, jusqu'à ce qu'un mortel chéri

Digitized by Google

des dieux mette des bornes à tes ravages ! L'utile animal qui offre au nouveau né l'aliment le plus conforme à celui qu'il tire du sein maternel, lui donnera cet admirable préservatif. O Gessner ! que de couronnes te devront l'enfance et la beauté ! »

M. le docteur Marquis rassemble en pathologiste les symptômes de l'inflammation. « Une pourpre enflammée succède à la pâleur mortelle de ses joues. Ses yeux étincellent, gros et pleins de sang. Une inquiète mobilité fatigue ses sens. Les puissances de la vie, troublées jusque dans leur centre, se consument par une activité désordonnée. Des mots confus et sans liaison, prononcés d'une voix sourde et rapide, annoncent le délire de son esprit. Elle excite les chiens fidèles, menace le sanglier, appelle ses compagnes à son aide.

» La nature épuisée ne peut soutenir long-temps ce terrible combat; Podalire désolé voit tous ses efforts inutiles. Seigneur, dit-il à Damœtas, si quelque chose peut conserver la vie à votre fille, c'est l'effusion du fluide même qui l'entretient. »

En chirurgien habile, l'auteur décrit l'opération de la saignée : « Le bras de la vierge est entouré d'une bandelette. D'une main sûre, malgré son émotion, le fils d'Esculape, invoquant en secret son père, ose porter une pointe acérée jusque dans la veine bleuâtre. Le sang s'échappe en jet de pourpre, et tombe dans un bassin d'or, que soutient, en détournant la tête, une esclave tremblante ». Pourquoi le dessinateur, qui a voulu représenter cette opération, n'a-t-il pas suivi l'esprit du texte ?

Nous avons cité de préférence les passages où l'auteur avait à vaincre de grandes difficultés. Il les a véritablement surmontées; mais l'étude d'Homère, l'*amour du grec*, ont dicté à M. Marquis quelques épithètes dans le genre de Dubartas. Par exemple, on lit : L'outre *bienvenue*. Ces taches sont rares; mais dans un ouvrage aussi bien écrit, la critique ne peut pas être trop sévère.

Les médecins ne lisent guère de romans que ceux qu'ils trouvent chez leurs malades. Ils y portent celui que leur confrère vient de mettre au jour. Ce livre est

Digitized by Google

capable de réconcilier tout le monde avec la médecine et les médecins.

BEAUX-ARTS.

Suite du Rapport de M. Le Breton, fait à la classe des Beaux-Arts.

PEINTURE.

En représentant *l'enlèvement de Déjanire par le Centaure Nessus*, M. Langlois a montré qu'il possédait le talent de faire concorder toutes les parties dont se compose l'ensemble d'un tableau. On reconnaît ce genre de mérite dans l'étude des nus et du paysage, ainsi que dans la partie inférieure du Centaure, dans les formes, le ton et la manière de rendre. A ce merite essentiel de l'unité, qui prouve des études complètes, la classe aurait désiré que l'auteur joignît plus d'élévation de style et d'idéal.

La même observation s'applique à deux des ouvrages envoyés de Rome par M. Droling, savoir : *Philoctète dans l'île de Lemnos*, et une *Nymphe de la suite de Diane*. Ces sujets appartenant, comme celui que M. Langlois a traité, au genre héroïque, devaient avoir la noblesse de caractère et de formes qui distingue ce genre. Dès l'an dernier, la classe avait averti MM. les élèves qu'ils ne se pénétraient point assez de ce premier principe du beau dans les arts. Mais, si l'on considère les autres qualités qui distinguent les deux tableaux de M. Droling, et les deux têtes d'étude qu'il y a jointes, la sévérité se désarme elle-même : on y reconnaît une grande vérité de nature et d'effet, et du charme dans l'exécution. Les deux têtes d'étude ont surtout le mérite de naïveté, qui caractérise le talent aimable du jeune peintre.

Nous avons vainement attendu jusqu'ici les travaux de

Digitized by Google

l'année 1815, dont M. le directeur de l'école nous a annoncé le départ, à la date du 2 septembre. Quoique nous ayons retardé de trois semaines notre séance publique, nous ne pouvons encore qu'annoncer les sujets, sans en porter aucun jugement.

Il y a dans cet envoi un tableau d'étude, de M. Droling, représentant la *Mort d'Abel* (figures grandes comme nature.)

M. Léon Pallière a peint, aussi de grandeur naturelle, une figure de *Prométhée* et un *Mercure*.

Un tableau de M. Forestier représente *Anacréon* et l'*Amour*.

M. Dejuine a peint une *Présentation au temple*; et M. Picot, une *Psyché*.

L'examen de ces ouvrages sera fait immédiatement après leur arrivée, et le résultat en sera communiqué à son excellence le ministre secrétaire d'état de l'intérieur, ainsi qu'à l'école de Rome.

SCULPTURE.

Nous n'avons malheureusement à offrir encore que la nomençlature des travaux des élèves statuaires à Rome, et des préventions favorables de leurs talens à donner. La mer n'ayant presque jamais été libre, depuis le rétablissement de l'école, et les transports par terre étant trop difficiles, nous sommes privés du plaisir de rendre justice à leurs efforts, que nous connaissons, et de leur offrir des conseils qui leur seraient utiles. Il faut espérer que cet état de choses va bientôt cesser.

M. Cortot a fait une statue de *Narcisse*, grandeur de nature, et deux bustes-portraits, dont l'un en marbre;

M. David a fait une figure de *Thétis* (bas relief), même grandeur;

M. Pradier, une statue d'*Orphée*, grandeur naturelle;

M. Petitot, une figure de *Jeune homme* (bas relief), grandeur naturelle.

M. Cortot a opéré d'heureux changemens dans sa figure de *Pandore*, qu'il avait exposée l'an dernier.

Digitized by Google

M. le directeur de l'école nous assure que l'étude de la sculpture se soutient au niveau des autres arts cultivés par les élèves, et que, loin d'offrir de l'infériorité, comparativement à des temps antérieurs, on y reconnaîtrait plutôt de l'amélioration. Comme l'opinion du chef qui dirige cet établissement se trouve en général conforme aux jugemens que porte la classe, en présence des objets, on peut accueillir ce témoignage favorable. Mais ces art, peut-être plus que les autres encore, a besoin de travaux pour se maintenir.

Il y aura, dans l'école de Rome, à la fin de l'année, sept figures en marbre, exécutées par MM. les pensionnaires, d'après des statues antiques, et qui appartiennent au gouvernement.

GRAVURE EN MÉDAILLES ET EN PIERRES FINES.

La classe n'a point encore été pleinement satisfaite des élèves graveurs en médailles et sur pierres fines, ni même en taille douce, quoiqu'elle ait connu parmi eux des jeunes gens zélés et laborieux. Aussi, a-t-elle rendu les concours et les prix plus rares pour tous les genres de gravure, et désormais elle se montrera plus exigeante des élèves. En général ils manquent d'élévation dans le style, de chaleur d'exécution, et se dirigent mal dans leurs études.

Cependant, nous ne pouvons point encore prononcer sur les travaux qu'on nous annonce, de MM. Brandt, graveur en médailles, et Desbœufs, graveur en pierres fines. Ils consistent, pour le premier, dans un *Thésée*, en relief, avec le *cheval Pégase;* un *Jupiter* et une *Junon*, en relief sur le même poinçon; *Hercule* et *Omphale*, aussi sur un seul poinçon; un petit *Apollon*, en relief; le *portrait du directeur de l'école*, en creux; la *Villa Médicis*, en creux.

M. Desbœufs n'a exposé que le modèle d'un *jeune Faune*, en creux.

Digitized by Google

ARCHITECTURE.

Les travaux de MM. les architectes, pensionnaires du roi, sont, pour cette année, une *restauration du temple de Mars Vengeur* (onze dessins), par M. Gauthier; trois études du *temple de Jupiter Stator*, et trois autres du *temple d'Antonin et Faustine*, par M. Suys; trois études du *théâtre de Marcellus*, la *base et le chapiteau de l'intérieur du Panthéon*, par M. Caristie. Nous attendons ces dessins..

Mais nous sommes si riches en travaux antérieurs qui n'ont pu être examinés que cette année, et ces travaux sont si importans pour l'art, qu'à peine pourrions-nous, en consacrant toute la séance à cet unique objet, vous en donner une idée exacte.

Je me bornerai donc, en ce moment, aux principaux résultats, réservant, pour l'impression, l'excellent rapport que M. Dufourny en a fait à la classe, au nom de la section d'architecture. Ce beau travail est un nouveau service que notre confrère rend à l'école, à la prospérité de laquelle il a tant de part, comme professeur.

La tâche que nos règlemens prescrivent aux architectes pensionnaires du roi à Rome, comprend d'abord des études de détails qu'ils doivent nous soumettre, pendant les trois premières années, afin de constater l'emploi de leur temps et les progrès qu'ils font dans leur art. Ces premiers dessins restent leur propriété; mais ils sont tenus en outre de présenter à la classe, lorsqu'ils sortent de l'école, des restaurations raisonnées des plus précieux monumens de l'architecture antique. L'exécution doit en être soignée, car c'est le complément de leur éducation. Ils sont libres dans le choix des monumens, afin qu'on puisse juger en même temps de leur goût, de la solidité et de la sagacité de leur jugement, de l'étendue des connaissances et du talent acquis. Ces dessins terminés, ainsi que les observations et les recherches qui les accompagnent, appartiennent au gouvernement : c'est e premier hommage de reconnaissance qu'ils lui offrent our les bienfaits qu'ils en ont reçus. La réunion de ces

Digitized by Google

plans, coupes et élévations et des mémoires dont ils sont accompagnés, forme une collection très-précieuse pour l'étude et l'histoire de l'art. Chaque année la voit s'accroître, mais jamais elle n'avait été aussi richement, aussi utilement dotée qu'elle va l'être par les travaux que MM. Suys, Châtillon, Provost, Gauthier, Leclerc et Huyot, ont érigés pour elle, en 1812 et 1813. L'ensemble forme environ quatre-vingt dessins, presque tous sur la plus grande échelle, comprenant des études très-bien faites du *théâtre de Marcellus*, de la *colonne Trajane*, des *temples de Jupiter Tonnant*, *de Jupiter Stator*, et *de la Paix*; les restaurations complètes du *Panthéon*, du *temple de la Fortune à Préneste*, et même du *Forum* inconnu de cette antique ville, qui avait ses dieux et ses temples bien avant la fondation de Rome, et dont Cicéron avouait ne pouvoir point assigner l'origine.

M. Suys. — On a remarqué dans les études de détails de ce jeune architecte un très-bon choix de modèles et le soin d'indiquer partout la nature des matériaux ainsi que leur bel appareil; enfin l'art avec lequel il a su rendre le caractère des ornemens du temple de *Mars Vengeur*, qui, mieux que tout autre peut-être, démontre comment on peut allier la fierté et la grâce, l'élégance et la richesse.

M. Chatillon a fait également preuve de jugement et de goût dans ses études de la *colonne Trajane*, composées de cinq dessins. Desgodets, d'ailleurs si soigneux de recueillir les monumens antiques de Rome, avait omis celui-ci, qui est d'un si grand intérêt pour la sculpture et l'architecture. L'ensemble, les détails, jusqu'aux ornemens, sont exacts et précieusement dessinés. Ces belles études donnent une idée favorable de celles qu'il a faites depuis sur le *portique d'Octavie*, et dont l'envoi nous est annoncé.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

30 novembre 1815.

Vous savez, Monseigneur, que la représentation de Closel avait été remise. J'en ignorais les motifs. Je puis vous apprendre aujourd'hui que la vaste enceinte de l'Odéon, qui appartient au palais du Luxembourg, a été convertie en corps-de-garde; ainsi, les acteurs sociétaires que le gouvernement a bien voulu dédommager de l'occupation de leur théâtre, ont donné pendant sept jours *relâche à leur bénéfice*. J'ose assurer à V. A. que la troupe s'accommoderait fort bien tous les mois d'une vingtaine de relâches, qui lui sont plus lucratifs qu'une trentaine de ses représentations.

Quoi qu'il en soit, le public du faubourg Saint-Germain fonde de grandes espérances sur M. Picard. C'est le 1^er^ janvier que cet habile directeur doit prendre les rênes d'un théâtre qui aura bien de la peine, peut-être, à atteindre cette époque. On assure que l'Odéon obtiendra le titre et le privilége qu'avait autrefois *le théâtre de Monsieur*. Là se jouait la comédie et l'opéra-comique; Marivaux, Marmontel, Legrand, Favard, y ont brillé tour à tour chacun dans leur genre. Ce théâtre, qui ne pourrait faire aucun tort à la comédie française, ni à Feydeau, vu son éloignement, deviendrait une succursale de ces deux établissemens, et varierait un spectacle que ses anciens administrateurs avaient poussé jusqu'à la perfection de la monotonie. Il serait même à désirer que M. Picard s'attachât une petite troupe de danseurs. Les farces de Molière et presque toutes les pièces de Dancourt se terminaient par un divertissement. Le fameux Deshaies était jadis premier danseur du Théâtre-Français; on a déjà vu l'effet qu'ont produit à l'Odéon les élèves de M. Guillet, encore dernièrement ils ont attiré la foule, et de plus, conjuré l'orage qui s'élevait contre cette espèce de conversation en trois actes qu'on a jouée sous le

Digitized by Google

titre de *la Fin de la Ligue*, ou *Henri IV à la bataille de Fontaine-Française*. V. A. conviendra qu'il faut qu'un auteur ait vraiment du talent pour réussir à faire siffler par des Français une pièce où figure ce bon Henri.

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Jugez, Monseigneur, ce qu'on aurait fait si le cri de *vive le Roi!* qu'on aurait répété à chaque phrase, ne s'était pas trouvé là pour être applaudi. C'est vraiment un sacrilége que de permettre qu'un nom aussi révéré, aussi sacré que celui de Henri, soit chanté par un sot écrivain qui se bat les flancs pour amener gauchement quelques allusions. « Je sommes Français, fait-il dire à une vieille » paysanne; je sommes Français *des pieds jusqu'à la* » *tête*: je ne voulons pas demeurer *sous l'usurpateur*..... » *sous l'brigand*, sous celui qu'a volé à not' Henri la » couronne, mais dont, grâce à Dieu, *il ne tient plus* » *qu'un petit bout*.... J' dirons à Thibaud : Vend not' hé- » ritage, et.... viens-t-en à c' Paris.... J' dirons au Roi : » J' venons travailler ici, *gratter la terre avec nos doigts*, » pour avoir le plaisir d'être de vos sujets.... Il répon- » drait *en nous embrassant*, en versant des larmes, les » larmes d'un père! Hélas! v'là tout ce qu'il pourrait » faire. *Car il n'est pas richæ not' Roi* ».

Peut-on en moins de lignes rassembler plus d'inepties, de fautes, de sottises et d'inconvenances. Peut-on jamais croire qu'un homme qui a pu outrager de la sorte le bon sens et la raison, ait eu le courage de faire imprimer d'*avance* une pièce dont je viens de donner un échantillon du style? Quant aux acteurs de l'Odéon, je ne puis trop les blâmer d'avoir reçu une pareille rapsodie; on prétend qu'ils ont joué la pièce sans l'avoir lue; et, d'ailleurs, on pouvait intercaller au troisième acte une *entrée à pied et à cheval*, cela suffisait à l'acteur Closel.

Il y a beaucoup de gens qui s'imaginent que rien n'est plus facile que de faire une comédie; ils croient qu'avec un peu d'esprit ils vont trouver, en dialoguant quelques scènes, un plan raisonnable, de l'intérêt, de la gaîté; enfin toutes les conditions sur lesquelles nos meilleurs

Digitized by Google

comiques réfléchissent long-temps avant de prendre la plume.

Ces réflexions, Monseigneur, nous amèneront naturellement à la pièce nouvelle qu'on a donnée au Théâtre Français, pièce qui n'a ni plan, ni intérêt, ni gaîté. C'est un petit acte en prose, intitulé *la Méprise;* et, certes, si jamais auteur s'est mépris, c'est bien madame B... Nous lui devions déjà la *Suite d'un Bal masqué*, qui est un de ces petits romans qu'on appelle comédies; écrits avec délicatesse, ornés de pensées fines, ouvrages de femme, vivement imaginés, disait un homme d'esprit, légèrement tissus, négligeamment finis, objets, en un mot, d'une première surprise de curiosité et moins faits pour le second coup-d'œil.

La *méprise* avait été long-temps annoncée sous le titre *du Testament*; en voici l'analyse en peu de mots. Feu M. Dumont, homme bizarre qui abhorrait les femmes, parce qu'il prétendait avoir été haï par sa mère, trompé par sa femme et abandonné par sa sœur, a élevé le jeune Verseuil, son petit-fils, dans ces aimables principes. Dumont, par sa mort, oblige Verseuil à appeler au château madame de Lineul, jeune veuve, et Constance sa sœur, toutes deux nièces du défunt, et que Verseuil n'a jamais pu voir. On fait la lecture du testament de Dumont; Verseuil, au préjudice des nièces, est institué légataire universel; mais le jeune homme est délicat: il veut tout restituer. En attendant il aime Constance; mais la balourdise d'un valet lui fait croire que Constance est engagée ailleurs, tandis que c'est madame de Lineuil qui a promis sa main à Dorsange. Tout s'éclaircit, et, sans cette méprise assez maladroitement amenée, il n'y aurait point de pièce. Mademoiselle Mars, avec son talent, ne peut réchauffer cet ouvrage, qui est à la même température que la saison.

Le parterre, toujours galant pour les dames, s'est abstenu de siffler l'auteur; mais vers la fin de la pièce il a sifflé les acteurs et le comité de lecture.

Avant de quitter le Théâtre Français, j'annoncerai à V. A. qu'on prépare incessamment une représentation au bénéfice de mademoiselle Emilie Contat. On nous

Digitized by Google

promet *la Mort de César* et *l'Ecossaise*, pièces qu'on n'a point jouées depuis long-temps, et qui attireront la foule. Talma paraîtra dans la tragédie. Cet acteur, dont le talent a été apprécié d'une manière si flatteuse par le roi, vient de recevoir une pension de dix mille francs. Il me semble qu'après une telle faveur, Talma devrait rester en France; mais il paraît qu'il pense toujours à aller jouer la tragédie à Londres; heureusement pour lui qu'il sait l'anglais; car il ne doit pas ignorer que plusieurs artistes essayèrent autrefois de représenter quelques ouvrages français, et qu'ils furent accueillis par des huées et des insultes qui les forcèrent à se retirer. On appelle cela, en Angleterre, *de l'esprit national*. Je crois que si nous entendions l'anglais, et que les sombres bouffonneries anglicanes avaient le sens commun, nous établirions nous-mêmes à Paris un théâtre anglais pour varier nos plaisirs. Nous ne craignons pas la concurrence des ouvrages dramatiques étrangers; et *les Commères de Windsor*, représentées à côté *des Femmes savantes*, feraient plus que jamais ressortir la supériorité de Molière. Les Anglais n'ont pas voulu d'un théâtre français chez eux; c'est une jouissance réelle dont ils se sont privés, et qu'ils ont gratuitement sacrifié à un orgueil mal entendu. Ils auraient même dû être conséquens dans leurs principes, et ne point orner leurs palais de tableaux et de sculptures qui, sans contredit, ne sont point pour eux des ouvrages nationaux.

Le Vaudeville a bien de la peine à se relever. *Une Nuit au corps de garde* y a toujours beaucoup de succès; et ce petit tableau, où la garde nationale de Paris figure, a donné, à plusieurs chansonniers qui ne savent rien créer, l'idée de faire des pièces sur ce sujet. Les Variétés et le théâtre de la porte Saint-Martin feront donc incessamment paraître à leur tour des gardes nationaux. M. T..... a fait succéder à *cette Nuit*, qui fait les beaux jours du Vaudeville, *l'Arbre à sonnettes*, ouvrage qui n'a rien de remarquable que son titre. Cependant le canevas, dans des mains plus habiles, aurait été susceptible de gaîté. Une baronne feint de détester les hommes; un colonel de hussards, son locataire, feint de détester les

Digitized by Google

femmes; mais ils s'aiment tous deux secrètement. La femme de chambre et un brigadier, au service du colonel, s'aiment et l'avouent hautement; ils sollicitent vainement de leurs maîtres la permission de se marier. Le brigadier, pour se venger peut-être, convient avec ses camarades de piller les fruits du jardin de la baronne. Mais le jardinier, qui sait qu'on a déjà volé des abricots, s'avise de mettre dans un bel abricotier des sonnettes qui doivent l'avertir du dégât. Les maraudeurs surpris abandonnent le brigadier qui est sur l'arbre. Le colonel et la baronne ont une entrevue; le brigadier surprend leur secret; il veut en profiter; toutes les sonnettes résonnent à la fois; les amans se sauvent et laissent au pied de l'arbre, l'un sa pelisse et l'autre son schall. Le brigadier et la suivante se couvrent de ces vêtemens, et vont dans cet équipage solliciter un consentement qu'on leur avait refusé. Ils sont unis; et leurs maîtres, après cette aventure, prennent le parti de se marier aussi.

Boccace, Lafontaine, Vadé et une demi-douzaine de vaudevilles ont été mis à contribution par l'auteur; mais n'importe, s'il avait amusé, on lui aurait su gré de son pillage. Un écrivain qui ne fait pas oublier par la gaîté et du talent les auteurs qu'il imite, ressemble à l'abbé Trublet:

Un peu d'esprit que le bon homme avait,
L'esprit d'autrui par supplément servait;
Il compilait, compilait, compilait.

Digitized by Google

TABLEAU POLITIQUE.

EXTÉRIEUR.

TURQUIE.

La Turquie, dont la paix profonde n'avait point été troublée par les tempêtes qui ont une seconde fois ébranlé l'Europe, semble avoir perdu sa sécurité depuis que l'Europe a retrouvé le repos. Elle fait, sinon des préparatifs d'attaque, au moins des dispositions de défense. Les châteaux du Bosphore, les batteries de Thérapia ont été réparés, et couvrent Constantinople du côté de la mer Noire, tandis que de nouveaux ouvrages doivent mettre les Dardanelles en état de fermer la Propontide, et de soutenir leur ancienne renommée. C'est sans doute aussi pour assurer un autre point de ses frontières que la Porte montre aux Serviens des dispositions plus favorables; elle a vu tout le parti qu'un ennemi pourrait tirer de leur mécontentement, et elle s'est empressée d'en faire cesser la cause. Leurs députés ont reçu un accueil flatteur à Constantinople, et le ministère ottoman a adressé au commandant de leur province les instructions les plus conciliantes et les plus pacifiques; mais tandis que le calme se rétablit en Servie, la révolte éclate au Caire. Le pacha d'Égypte qui y réside, loin de pouvoir arrêter le désordre, est obligé de chercher sa sûreté dans la citadelle, et la ville est pillée par les troupes à qui est confié le soin de la défendre et de la protéger. Les Wahabites ne sont point, comme on l'avait annoncé, les auteurs de ce désastre. Ces sectaires continuent d'être en guerre ouverte avec la Porte; mais ils ne songent guère à pousser leurs excursions jusqu'au cœur de l'Égypte: rassemblés aux environs de la Mecque, ils y sont obser-

Digitized by Google

vés et contenus par les troupes ottomanes, qui leur ont enlevé les villes saintes, et qui les ont chassés jusque dans ces déserts.

ALLEMAGNE.

L'Allemagne paraît tout occupée de son organisation intérieure. Des échanges, des cessions de territoire se traitent à l'amiable entre les souverains. L'Autriche négocie d'un côté avec la cour de Bade pour rentrer en possession du Brisgaw; de l'autre, elle cherche à obtenir de la Bavière la principauté de Salzbourg. Un congrès va se réunir à Francfort pour consacrer ces divers échanges, et rectifier les frontières de plusieurs états; ensuite s'ouvrira la diète germanique, chargée de faire respecter les décisions du congrès, de maintenir l'union parmi les peuples allemands, de soutenir les droits des faibles contre les prétentions des forts, d'apaiser les différens avant qu'ils ne deviennent des querelles, de concilier les intérêts divers dans l'intérêt commun, et de resserrer sans cesse des liens qui sans cesse tendent à se relâcher et à s'affaiblir.

Si l'Allemagne en général doit trouver dans ces dispositions l'espérance d'un heureux avenir, les divers états dont elle est formée, voient presque tous leur bonheur particulier garanti par des institutions qui promettent d'être durables, parce qu'elles sont justes, et que les peuples ne demandent rien de plus.

L'empereur d'Autriche s'est empressé de rendre aux Tyroliens les priviléges dont jouissaient leurs pères. Le roi de Wurtemberg offre chaque jour de nouvelles concessions à ses peuples; le grand-duc de Saxe-Weymar a prévenu les demandes des siens; la Prusse attend de son roi une constitution libérale, et ses états provinciaux ont envoyé des députés à Paris pour rappeler au monarque victorieux la promesse qu'il leur fit avant la victoire. Une constitution libérale! voilà désormais le premier besoin des peuples et le plus solide appui des rois.

Digitized by Google

ITALIE.

Ce n'est pas seulement en France, en Allemagne que cette vérité est sentie ; elle a germé en Espagne, elle a fructifié en Italie. Le roi de Naples avait fait en Sicile l'essai d'une constitution calquée sur celle à qui l'Angleterre doit sa gloire et sa prospérité : l'essai a répondu sans doute au vœu de son cœur et à l'espérance de ses peuples, puisqu'il veut en étendre le bienfait aux états que la Providence lui a rendus. Certes, il ne pouvait y marquer son retour par une action plus royale et plus propre à reconnaître encore dans le cœur de ses sujets les regrets causés par sa longue absence.

Ce prince paraît s'occuper avec autant de persévérance que de succès de l'administration de son royaume. La sûreté des routes, la tranquillité des villes, la prompte organisation d'une nouvelle armée, sont la preuve et la récompense de ses efforts. Le commerce a aussi éprouvé les effets d'une bienveillance particulière. L'exportation des produits du sol et des manufactures du royaume a été encouragée par des primes. Les droits des douanes ont été diminués dans différens ports, et des escadres armées, de concert avec le roi de Sardaigne, vont protéger la navigation et le littoral de l'Italie contre les violences des Barbaresques.

L'audace de ces pirates, quelqu'étonnante qu'elle soit, ne l'est pas plus que la patience des souverains, depuis si long-temps en butte à leurs outrages. Tous les jours ils saisissent des navires napolitains, autrichiens, génois, sardes, romains. Tous les jours ils descendent sur quelques points des côtes de la Méditerranée ou de l'Adriatique ; sèment la terreur dans les villages, et lorsque le désespoir des habitans ne supplée pas à la protection vainement espérée du gouvernement, ils regagnent tranquillement leurs navires avec le butin qu'ils ont fait. Il paraît cependant que l'exemple donné par les Américains ne sera pas sans effet, et des mesures propres à réprimer l'insolence des Barbaresques doivent être propo-

Digitized by Google

sées dans le conseil des souverains, que la puissance de l'empereur d'Autriche va réunir à Rome.

ANGLETERRE.

Si l'on veut jeter un coup d'œil sur cette puissance, ce n'est pas chez elle qu'il faut l'examiner en ce moment. L'insurrection des matelots de Northfields est apaisée ; l'Irlande se pacifie, et, jusqu'à la prochaine réunion du parlement, qui promet un spectacle intéressant, il faut chercher l'Angleterre hors de son île ; il faut la voir sur les côtes de la mer du Nord, de la Méditerranée et de l'Adriatique, à la Spezzia, à Gênes, à Caprée, à Viareggio, à Ancône, à Cattaro, dans les îles ioniennes.

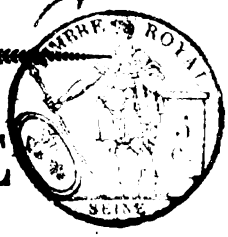
Des ingénieurs anglais tracent à Gênes de nouvelles fortifications, et deux mille ouvriers anglais exécutent leurs ordres. Des commissaires anglais lèvent des plans à Sarzane, et y construisent une ligne d'ouvrages militaires ; d'autres commissaires anglais pressent les travaux de la Spezzia ; et si les Autrichiens avaient voulu y consentir, deux mille Anglais seraient entrés dans Alexandrie. Doit-on s'étonner après cela que le traité de paix ait été annoncé à Londres par les salves répétées du canon de la Tour ?

INTÉRIEUR.

Ce traité a dû faire éprouver à la France des sentimens bien différens ; et il a été reçu par la nation, comme par ses représentans, avec douleur, mais sans découragement. Un roi de France, a dit notre auguste monarque, ne doit jamais désespérer des Français, et les Français ne doivent jamais désespérer. Nous avons quelquefois abusé du succès de nos armes. Consolons-nous de nos pertes, et puisse notre exemple apprendre à tous les peuples que la modération dans la victoire est la plus sage de toutes les politiques.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

ODE IMITÉE D'HORACE.

Pourquoi me menacer de votre heure suprême,
O vous que j'aime uniquement?
Les dieux ne veulent pas, je ne veux pas moi-même
Que ce qui vous est cher vous survive un moment.

Si, de vos jours, la parque osant couper la trame,
File encor les miens sans pitié,
Que deviendrai-je, hélas! moi, dont vous étiez l'âme,
Moi, qui ne suis de vous que la moindre moitié?

Digitized by Google

Non, je fais le serment, et vous savez, Mécène,
Que jamais je ne jure en vain ;
Je jure, en quelque lieu que je sort vous entraîne,
Avec vous aussitôt de me mettre en chemin.

Nous partirons tous deux pour ce fatal voyage
Qui n'a ni terme ni retour :
Nous irons, nous irons sur ce sombre rivage,
Dernier effroi de l'homme, et son dernier séjour.

Rien ne m'arrachera de l'ami que j'embrasse,
Ni le fier Géant aux cent bras,
Ni la Chimère enfin, dont le sort me menace,
Et les feux dévorans ne m'épouvantent pas.

Je ne sais sous quel signe ou propice ou perfide
J'ai reçu la clarté des cieux :
Mais il faut qu'à nos jours le même astre préside,
Puisque le même sort nous gouverne tous deux.

Le vieillard dont la faux aussi prompte que l'aile
Moissonne la vie en courant,
Vous menaçait déjà de son arme cruelle,
Et tout le peuple en pleurs vous croyait expirant.

De vous, de vos vertus, Jupiter idolâtre
Désarma son père inhumain ;
Et le peuple applaudit, lorsqu'aux jeux du théâtre
Il vous vit reparaître avec un front serein.

Un arbre qui tombait allait frapper ma tête :
Faune, qui protége mes chants,
Vole au-devant du coup, le détourne, l'arrête ;
Et je puis être encor le poëte des champs.

Par le secours des dieux, échappés à la tombe,
Payons-les d'un culte constant :
A Jupiter, Mécène, immole une hécatombe ;
Faune aura ma brebis que je chérissais tant.

P.

Digitized by Google

A DÉLIE.

D'une taille arrondie
A mes yeux vainement tu voiles les trésors :
Il semble que l'Amour, par de nouveaux efforts,
A chaque instant redouble mes transports.
Je t'en supplie,
Rends-moi, Délie,
Moins amoureux
Ou plus heureux. P.

LE RETOUR D'UN ROI.

Ulysse a parcouru tout l'antique univers,
Vaincu l'attrait des cours, trompé l'écueil des mers ;
Pour revoir son Ithaque, il affronte, intrépide,
Les présens de Circé, les terreurs de Charybde :
Sa constance héroïque a fatigué le sort ;
Vivant, il est sorti des gouffres de la mort.

Il aborde, endormi, son île fugitive :
Le songe accoutumé de sa douleur pensive
Offre à son souvenir la terre des aïeux,
Les parfums d'orangers, l'éclat pur de ses cieux.
Un écueil vient frapper sa barque abandonnée.
Ithaque !... se découvre à sa vue étonnée ;
Des rochers noirs et nus, d'infertiles sillons,
De pâles oliviers battus des aquilons.
Il descend sur la rive, il soupire, il s'écrie :
« Espoir trompé dix ans, voilà donc la patrie ! »

Digitized by Google

LE SAVANT.

Heureux favori de Neptune,
Le marchand, Barême nouveau,
A ses calculs asservit la fortune.
L'avocat vend ses discours au barreau;
Le vil histrion, ses grimaces:
Le soldat pille les vaincus;
Les grands, par intérêt, vous accordent des places;
Le financier dort près de ses écus;
Et le savant modeste, à son pays utile,
Lorsqu'il en fait la gloire, au milieu des besoins
Expire, et, pour prix de ses soins,
Ne cueille qu'un laurier stérile.

ÉPIGRAMME.

Pour être original se fait-on novateur?
Maudit soit ce pesant et singulier auteur,
Qui, par de longs efforts, péniblement rassemble
Des mots hurlant d'effroi de se trouver ensemble!

DISTIQUE.

Hélas! à quoi sert la vertu?
— Et toi, pour te plaindre, en as-tu?

QUATRAIN.

Rien n'est permanent sur la terre;
Tout commence, tout doit finir:
Puisque la mort est nécessaire,
Il faut donc apprendre à mourir.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Air de Joconde.

Ma femme veut, bon gré, mal gré,
Faire tout à la sienne,
Et prétend, d'un ton assuré,
Ne rien faire à la mienne.
Quand elle entre dans ses accès,
Telle est enfin la sienne,
Qu'il me faut, pour avoir la paix,
Lui soumettre la mienne.

LOGOGRIPHE.

Sur six pieds je me tiens; si tu les décomposes,
Tu trouveras de l'or, de la soie et des roses.

CHARADE.

Ne te laisse jamais manger par mon premier;
Un pronom possessif se montre en mon dernier;
Fort ou faible, chacun porte en soi mon entier.

S.....

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Ceinturon.*

Le mot de la charade est *Charpente.*

Le mot du logogriphe est *Tableau*, dans lequel on trouve Eau, Table, Bal, Abel, Aube, Beau, Bateau.

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Des débris trop nombreux qu'un esprit destructeur se plut à accumuler dans les temps d'anarchie, se sont formés plusieurs établissemens, qui, perfectionnés de nos jours, paraissent aux moins enthousiastes aussi merveilleux qu'imposans.

Tel est celui surtout de l'École royale Polytechnique. Trois cents jeunes gens, voués au service de l'état, y sont admis d'après des examens déjà sévères. Ils reçoivent des premiers maîtres, pendant plusieurs années, dans la capitale du monde savant, une instruction aussi utile qu'elle est étendue et variée.

Celles des services publics établies par nos rois, désorganisées lors de la révolution, se voient abandonnées des élèves et des maîtres.

De ces derniers, les uns prirent le parti des armes; les autres, et les plus habiles, suivant une vocation heureuse pour l'instruction et les sciences, se réunirent au milieu des orages, et créèrent l'établissement dont nous parlons.

Bientôt une jeunesse nombreuse se rassembla autour d'hommes dont la renommée publiait les talens.

Le gouvernement, menacé d'une terrible invasion, sentit le besoin de former à l'état des défenseurs éclairés; il applaudit aux projets des savans; et cette Convention, de hideuse mémoire, jeta les fondemens de la plus brillante et la plus utile des écoles que le monde ait vues.

Son décret du 11 mars 1794, qui porte *l'établissement d'une commission des travaux publics*, est ainsi conçu : « Cette commission s'occupera d'une école centrale de » travaux publics, et du mode d'examens et de con» cours auxquels sont assujétis ceux qui voudront être » employés à la direction de ces travaux. »

L'organisation en fut déterminée; mais l'ouverture de l'école n'eut lieu que le 21 décembre de la même année. Les concours s'ouvrirent dans vingt-deux villes de la France, et fournirent trois cent quatre-vingt-onze élèves. Le mode d'enseignement fut fixé par le décret du 26 no-

Digitized by Google

vembre 1794; il a toujours eu deux branches principales, les sciences mathématiques et les sciences physiques. Les premières comprennent, 1°. l'analyse avec ses applications à la géométrie et à la mécanique; 2°. la géométrie descriptive, qui se divise en trois parties : Géométrie descriptive, architecture et fortifications, et à laquelle se trouve joint le dessin, comme un moyen peu rigoureux, il est vrai, mais souvent seul possible de décrire les objets.

Les sciences physiques renferment la physique générale et la chimie.

Ce qui distingue cet enseignement de tous ceux qui avaient été pratiqués jusqu'alors, c'est que les élèves travaillent dans l'intérieur même de l'école; qu'ils sont distribués par salles pour le dessin, la géométrie descriptive et l'étude de l'analyse; qu'ils ont des laboratoires pour s'exercer aux manipulations chimiques, et qu'ils exécutent de leurs propres mains les dessins, les calculs et les opérations chimiques qui ont été l'objet des leçons orales des professeurs; mais le plus grand service que rendra cette école à la société, c'est de resserrer à jamais par son enseignement les nœuds qui doivent unir les sciences spéculatives et les arts appliqués.

La discipline a changé, ainsi que son emplacement, à diverses époques, jusqu'à ce que l'un et l'autre aient été fixés par le décret du 16 juillet 1804. L'école fut transférée du palais Bourbon à l'ancien collége de Navarre. Les jeunes gens y furent casernés, et soumis au régime militaire et de communauté. Les études, l'éducation, la santé, y ont trouvé de grands avantages; et pour la commodité de l'école, on a réuni au collége de Navarre les anciennes dépendances de celui de Boncours.

La même ordonnance du 16 juillet y a créé quatre nouvelles chaires; mais celle de littérature, occupée si dignement par M. Andrieux, paraît surtout avoir complété le mode d'instruction de l'école polytechnique. Ce n'est pas que celle qu'on y donnait, quoique moins étendue, ne fût parfaite en soi dès son origine.

Cette école n'a pas eu d'enfans. Née au milieu des orages politiques, ses premiers fondateurs furent les pre-

Digitized by Google

miers savans de la France, et ils se servirent, pour étendre et perfectionner les arts utiles, de toute l'énergie, de toute l'activité, de tout l'enthousiasme qui caractérisa cette époque, et qui, hors de l'enceinte de cet asile des sciences, était dirigé par des cœurs moins purs, et vers de moins nobles usages.

Aussi les grands hommes qui y ont professé d'abord, les Monge, les Fourcroy, les Lagrange, les Chaptal, et tant d'autres, ont-ils bientôt peuplé la France des sujets les plus distingués.

Leurs dignes successeurs, en suivant leurs traces, ont soutenu, dans l'Europe savante, la réputation que l'école s'était acquise sous ses premiers maîtres.

Après avoir passé individuellement en revue tous ceux de nos jours, et avoir payé à chacun le tribut d'éloges dû à son zèle et à ses talens, nous examinerons à quel heureux principe d'organisation cette école privilégiée en cela est redevable d'une succession non interrompue de professeurs d'un grand mérite.

M. le comte Dejean, militaire distingué, a l'honneur de gouverner cette illustre école. Aux éloges que nous nous plaisons à donner à l'intégrité de sa gestion, nous ajouterons cependant que, trop borné à ses devoirs, M. Dejean paraît craindre d'user pour l'avantage des élèves, du crédit dont il jouit auprès des hautes administrations. Cette froideur, sans nuire au respect, diminue l'attachement que lui porterait la reconnaissance, s'il s'empressait plus de la faire naître.

Du reste, successeur de M. de Sessac, M. le comte Dejean n'a pas à craindre de figurer, comme son prédécesseur, dans une caricature aussi piquante, dit-on, que caractéristique.

M. le baron Greiner, colonel d'artillerie, occupe la seconde place à l'école, et s'en montre digne par ses vertus; les dangers qu'il s'est fait un devoir, dans des temps critiques, de partager avec ses élèves, le leur ont pour jamais rendu respectable et cher.

Le directeur des études, M. Durivaux, ancien élève de l'école, chef de bataillon du génie, travaille sans cesse à augmenter la masse de ses connaissances, déjà très-

Digitized by Google

considérables, et se repose en même temps de bien des soins sur M. Lebrun.

Celui-ci, inspecteur des études, membre de la légion-d'honneur, est, depuis quatorze ans, employé à l'école. On ne saurait trop louer le zèle, les talens et les connaissances profondes et variées de cet estimable fonctionnaire, qui réunit au plus haut degré le respect et l'affection d'une jeunesse aussi éclairée. Il en est cependant qui désireraient en lui plus d'aménité, plus d'agrément dans les formes.

Six officiers, deux capitaines, deux lieutenans, deux sous-lieutenans, sont chargés de la surveillance. On se loue de quelques-uns d'eux, et particulièrement de M. Clément, homme actif et judicieux.

Les cours d'analyse sont confiés à MM. Amper et Poinsot, tous deux membres de l'institut. Le premier emploie tous ses talens pour bien remplir ses fonctions, et malgré quelques distractions fatigantes, quelques originalités même, il parvient à satisfaire des auditeurs que l'habitude des grands maîtres a dû rendre difficiles.

M. Poinsot, avec les talens les plus distingués, semble mettre plus de froideur à remplir les devoirs de sa place. Une santé délicate l'empêche de faire sa leçon aux heures qui lui sont assignées; et cette année il paraît vouloir se faire remplacer par M. Cauchy, ancien élève. Celui-ci donne les plus grandes espérances; mais, trop jeune encore, il ne peut avoir toutes les qualités nécessaires pour bien enseigner. D'ailleurs, il est à craindre que cet usage de mettre à sa place des espèces de doublures, tandis que l'on conserve ses appointemens, ne s'introduise, comme ailleurs, à l'école polytechnique. C'est un abus que nous sommes déterminés à signaler au public partout où nous le rencontrerons.

Un homme qui marche de pair avec ce qu'il y a de plus illustre en mathématiques, physique et astronomie, est M. Arago, ancien élève de l'école; célèbre par ses talens, ses travaux, ses ouvrages, il l'est encore par les dangers que lui ont fait courir les craintes ridicules d'un peuple imbécile, chez lequel il allait faire des observations astronomiques. Etaient-ce des Caffres, des Iroquois, ou des

Digitized by Google

Hurons? C'étaient de graves Espagnols de l'île de Majorque, qui, prenant ses opérations, autorisées par leur gouvernement, pour des signaux faits aux ennemis, lui préparaient, grâce aux moines, une mort infâme et cruelle.

M. Arago n'a échappé à ce danger qu'en en courant de mille espèces; enfin, et pour la gloire des lettres, il a rejoint nos bords sain et sauve; mais la honte d'une tentative atroce n'en reste pas moins à ses misérables adversaires.

Une instruction profonde et variée laisse encore beaucoup à désirer, comme professeur, dans M. Hachette. Ses matières, il est vrai, sont arides, et difficiles souvent à bien présenter; mais avec plus de travail et de préparation, un homme tel que lui ferait disparaître des obscurités qui ôtent quelquefois tout l'intérêt à ses leçons.

Très-versé dans la mécanique, dont il a fait d'excellens traités, M. Deprony supplée, par son zèle et son application, au talent de professer, dont la nature ne l'a pas gratifié très-généreusement; il en est d'autant plus estimable.

M. Binet jeune, collègue de M. Deprony, remplace le célèbre M. Poisson, devenu examinateur. Ce jeune homme promet tout ce que l'on peut désirer, et tiendra sans doute tout ce qu'il promet.

Nommer MM. Thénard et Gay-de-Lussac, c'est rappeler tout ce qu'il y a de plus illustre de nos jours dans la physique, la chimie et les sciences exactes. M. Thénard, plus borné dans le nombre de ses connaissances, paraît, à cause de la lecture, de la pratique dans la manipulation, posséder la chimie plus à fond. L'autre, à une érudition profonde et variée, joint une facilité, un brillant dans l'élocution, qui le distinguent parmi ses collègues.

Ces deux hommes, en mettant en commun des talens si distingués, ont déjà enrichi les sciences de découvertes intéressantes.

M. Petit, plus jeune que les deux professeurs, les suit de près, et promet de les égaler. Physicien habile, il développe les secrets de la nature avec un art, une facilité, un choix d'expressions qu'on retrouve à peine dans M. Gay-de-Lussac lui-même. Celui-ci n'a que peu d'an-

Digitized by Google

nées de plus que M. Petit. Tous deux sont donc aussi jeunes que laborieux : quel espoir pour la nation qui les possède !

L'architecture est le premier des arts ; car d'abord il faut se loger : ainsi raisonne l'architecte M. Durand, excellent homme du reste, et connaissant mieux, heureusement, les principes de son art que la logique. Il n'est cependant pas toujours, même dans ses ouvrages, d'accord avec ses confrères. Serait-ce parce qu'il prêche l'économie ? Pour cela seul il serait mon homme.

Le gracieux ami des lettres, M. Andrieux, était bien digne de couronner cette liste honorable de savans et utiles professeurs. Nous nous sommes déjà plu à peindre les qualités aimables de ce prêtre des Muses, en parlant du Collége royal de France. Il n'est pas moins cher aux élèves de l'école qu'aux auditeurs de tous les âges qui se rassemblent à son cours public.

Nous aurions souhaité donner une idée de son charmant début du 28 décembre ; mais, outre que les bornes de cet article nous le permettraient peu aujourd'hui, nous avons été devancés par des hommages brillans et délicats auxquels il nous serait difficile d'ajouter.

Les élèves sous un tel homme parviendront toujours facilement à joindre les grâces à l'érudition, et les productions qui émanent de ces messieurs hors de l'école, prouvent assez qu'ils ont su mettre les leçons d'un tel maître à profit.

MM. Binet aîné, Reynaud, Lefebvre, Stainville, Colin et Robiquet, remplissent, à la satisfaction des élèves, les fonctions de répétiteurs. M. Robiquet donne surtout, comme chimiste, les plus grandes espérances.

MM. Legendre et Poisson, tous deux membres de l'institut, sont examinateurs permanens *pour l'admission des services publics*. M. Legendre, un peu brusque et mordant, se fait estimer cependant par son invariable équité.

M. Poisson, très-jeune encore, après avoir professé de la manière la plus distinguée, vient d'être élevé à ce nouvel emploi, aux applaudissemens de l'école, qui regrette cependant de le perdre comme professeur.

Digitized by Google

ADMINISTRATION.

Les élèves, en rendant justice à M. Cicéron sur toutes les autres parties de son administration, croient cependant qu'on met dans la nourriture une parcimonie que ne nécessitent pas les intérêts de la maison. Sans vouloir tirer aucune conséquence, ni rien conclure de désavantageux contre un administrateur estimé, nous dirons néanmoins qu'il est à notre connaissance que dans maints établissemens, les chefs, pour se procurer une existence de sibarites, forcent de vivre comme des Spartiates ceux qu'ils sont chargés de nourrir.

On ne saurait trop admirer l'habileté de M. Marielle, fils, quartier-maître de l'école, qui, à l'ombre de ses bureaux, a su ramasser des richesses, des honneurs et des décorations militaires. Son influence est très-grande sur tout le matériel de l'école; on ne la dit pas aussi utile.

M. son père a toute l'exactitude et tous les talens d'un caissier.

Les bâtimens de l'école sont vastes, les dortoirs bien tenus, les salles de même, et les cours, ainsi que l'infirmerie; mais on est peu content du blanchissage. Est-ce économie, est-ce faiblesse, qui entretient ce petit désordre? Comme il est peu séant, et même peu favorable à la santé des élèves, les dames chargées de la lingerie, averties par la voix publique, s'empresseront sans doute de le faire cesser.

REMARQUE.

Les élèves, d'accord avec les chefs, ont adopté une mesure que nous approuvons beaucoup; c'est celle de nommer l'un d'eux toutes les semaines, pour surveiller la cuisine et les alimens. Cette habitude des détails économiques ne peut qu'être fort utile dans des hommes appelés pour la plupart à gouverner un grand nombre de leurs semblables.

Un ordre si constant, une série nombreuse de professeurs aussi habiles, auraient droit de nous étonner, si un

Digitized by Google

conseil de perfectionnement, que l'on doit au génie de ceux qui ont fondé cet établissement admirable, ne venait à l'appui de celui d'instruction (1).

Ces deux conseils travaillent sans cesse et à l'envi, à étendre les bornes du bien dans cette école, à rectifier les erreurs et arrêter les malversations qui pourraient avoir lieu. Ils veillent surtout à ce que rien de faible ne se glisse dans l'instruction, soit par intrigue ou par faveur.

Aussi les sujets qui en sortent, répondent de plus en plus aux soins qu'on a pris de les former. Une admission moins nombreuse, des examens plus sévères, le calme surtout et l'application des études, joints à une année dont on va prolonger les cours, nous donnent droit, plus que jamais, d'espérer dans les élèves.

Mais pourrais-je terminer cet article sans rendre hommage à l'excellent esprit qui anima, dans tous les temps, cette intéressante jeunesse? Je ne parle point de celui de faction qu'on a voulu lui prêter. On a calomnié jusqu'au dévouement de ces élèves, quoique le patriotisme

---

(1) Dix-huit membres, agens en chef et instituteurs de l'école, forment un conseil d'instruction et d'administration. Il doit s'assembler trois jours par mois. Le gouverneur le préside.

Outre la surveillance de toutes les parties d'administration et d'instruction, il a encore la nomination de tous les agens secondaires; mais elle est soumise à l'approbation du ministre.

Outre le conseil d'instruction et d'administration, il y en a un de perfectionnement, ainsi composé:

Quatre examinateurs de sortie pour les services publics; trois membres de l'Institut, pris dans la classe des sciences physiques et mathématiques; le gouverneur de l'école, et enfin quatre commissaires nommés par le conseil d'instruction parmi les membres qui le composent.

Le conseil fait chaque année son rapport sur la situation de l'école, et les résultats qu'elle a donnés pour l'utilité publique.

Il s'occupe en même temps des moyens de perfectionner l'instruction, et de la rectification à opérer dans les programmes d'enseignement et d'examens.

Les deux examinateurs de mathématiques en service permanent sont nommés par le gouvernement, sur la présentation du conseil de perfectionnement.

Digitized by Google

le plus sincère et le plus ardent ait partout, à notre connaissance, dirigé leurs jeunes courages.

Ce que j'entends par l'esprit excellent et particulier de l'École Polytechnique, c'est cette affection noble et tendre qui en unit tous les élèves comme les membres d'une même famille ; cette confraternité touchante, qui rappelle les héros des anciens âges, et qui, une fois contractée, les suit dans tous les pays, et dure autant qu'ils existent. Celui qui a étudié dans cet établissement, n'est nulle part, et dans aucun temps, étranger à celui qui a puisé, dans la même école, des sentimens et une instruction semblables.

J'entends encore cet honneur, si puissant et si vif, qui fait veiller tout le corps sur la conduite de chacun, et qui les rendant, pour ainsi dire, solidaires entre eux, les contient tous dans les bornes de la décence et de la modestie, dont ils prennent pour toujours une heureuse habitude.

Permettez qu'au nom de mon pays, de Blois, où s'étaient retirés les débris de nos armées, lors de la première invasion, je vous offre, jeunes amis, les témoignages sincères de sa reconnaissance pour la conduite délicate et particulière qui distingua ceux des vôtres qui s'y réfugièrent. Cette conduite de leur part fut d'autant plus appréciée, que des élèves d'une autre école se piquèrent moins de l'imiter.

Continuez, braves jeunes gens, à cultiver pour la patrie, sous les auspices d'un bon roi, les sciences, l'honneur et les lettres.

Qu'un même esprit vous dirige ! qu'un même feu vous dévore, et que ce soit le désir actif et brûlant de retirer notre belle France de l'abîme où l'ont jetée des hommes aussi insensés que pervers, et dans lequel des nations, plus envieuses que sages, voudraient, pour ainsi dire, la retenir et l'étouffer !

Que le génie et les efforts se réunissent à l'excellent prince qui nous gouverne, et comme lui alors gardons-nous de désespérer.

Le Collége de France a rouvert ses cours depuis le 20

Digitized by Google

de l'autre mois. Celui du *droit de la nature et des gens* est encore indéfiniment ajourné. Nous ne savons si M. le comte Pastoret, pair de France, entraîné par de graves occupations, n'a pas renoncé à une chaire qu'il ne peut remplir. Le public espère qu'il ne sera plus long-temps privé d'une partie si intéressante d'instruction., et M. le comte est trop délicat, sans doute, pour continuer de se faire un revenu d'honoraires considérables pour des fonctions qu'il n'exerce plus depuis long-temps. Nous promettons au public de prendre là-dessus des informations, et de les lui communiquer. B. DE LA V.

DES ILLUSIONS.

Tout le monde se vante dans ce siècle de lumières de ne plus croire à la magie; cependant jamais les tireuses de cartes et les diseuses de bonne aventure n'eurent plus de chalands, de succès et de profit; et je crois que peu de sorcières de Thessalie ont eu de plus nobles visites et de plus magnifiques présens, que la célèbre mademoiselle le Normand n'en a reçu de nos jours.

La crédulité est une faiblesse attachée à notre nature; elle ne meurt jamais, et ne fait seulement que changer, suivant le temps, de forme, d'objet et de langage.

J'ai connu des esprits forts qui ne voulaient rien entreprendre d'important le vendredi; j'ai vu une grande souveraine, et un des plus grands généraux du monde, maîtrisés par une aversion pour les habits de deuil, qu'ils ne pouvaient vaincre ni déguiser.

Un des hommes les plus extraordinaires de ce siècle croyait aux pressentimens, ne doutait pas des prédictions faites à sa femme; il disait qu'il avait été averti du danger de celle qu'il aimait en voyant un jour son portrait brisé, et il restait persuadé qu'elle l'avait garanti d'un attentat contre ses jours, qu'une inspiration secrète lui avait fait pressentir.

Le philosophe Brutus ne doutait pas de la réalité de

Digitized by Google

l'apparition du spectre qui lui annonçait, un an d'avance, sa défaite à Philippes et sa mort.

Le sage Cicéron, qui se moquait de ses collègues les augures (tout en disant qu'il ne concevait pas que ces prêtres pussent se regarder sans rire), croyait aux songes, et érigeait un temple à sa fille Tullie.

Ce n'est point parmi les plus ignorans que la pierre philosophale, l'or potable et la foi aux prédictions des somnambules, trouvent des partisans et des sectateurs; nous sommes tous, quoi qu'en dise notre orgueil, esclaves de notre imagination, de nos craintes, de nos désirs, *qui nous rendent de glace pour la vérité, et de feu pour les mensonges.*

Eh! comment fuirions-nous des erreurs qui nous sont si chères? Comment trouverait-on quelque difficulté à tromper les hommes, puisqu'ils aiment tout ce qui les trompe? la Vérité reste au fond de son puits; elle sait trop que son éclat blesserait nos yeux délicats en voulant les éclairer; l'Illusion la remplace, et règne au milieu de nous.

Cette puissante magicienne nous gouverne éternellement; la Raison veut en vain briser sa baguette, la séduisante enchanteresse, entourée de plaisirs, de ris et de jeux, prend mille formes différentes pour nous charmer.

Sous les traits de la joie, elle environne de fleurs notre berceau; bientôt c'est le Plaisir, paré de roses et de myrtes qui nous couvre de ses guirlandes; quelque temps après, c'est la Gloire, ornée de lauriers, qui nous attelle à son char; enfin, sous les couleurs consolantes de l'espérance, elle cache à la vieillesse le triste aspect de son tombeau, lui montre les secrets d'Esculape, les trésors de Plutus, et l'entretient même encore, dans les bosquets de l'Élysée, de ses plaisirs passés, de ses anciens exploits et de ses tendres amours.

L'*Illusion* est la reine du monde.

Je vais vous prouver d'abord qu'on ne peut se soustraire à son pouvoir; nous verrons ensuite quels sont les moyens les plus sûrs pour vivre heureux sous sa puissance.

Digitized by Google

On a dit que l'homme était *un petit monde*, et il est certain que l'enfant *est un petit homme*. Si vous voulez suivre l'oracle de la sagesse qui nous a donné ce précepte : *Connais-toi toi-même*, étudiez l'enfance ; vous y verrez votre portrait en miniature et votre histoire en abrégé.

Regardons cet enfant qui bat du tambour, qui traîne un long sabre de bois, qui porte un casque de papier sur la tête : comme il est fier, comme il se fait grand, comme son œil menace ! il se croit soldat, grenadier, général ; et, monté sur les chaises, les écrans qu'il a renversés, il lui semble qu'il triomphe de ses ennemis vaincus : l'instant d'après il s'agenouille, et chante en ouvrant le premier livre venu ; c'est un prêtre qui dit la messe, c'est un évêque en mitre qui officie : tout à coup une petite société lui arrive ; une jeune demoiselle est assise sur une chaise dont le dossier est à terre ; deux ficelles sont attachées aux bâtons ; un enfant s'y attelle ; l'autre les suit ; un troisième fait claquer son fouet : voilà mes bambins devenus de riches personnages ! Admirez leur équipage qui court, tourne à grand bruit ! On s'arrête, on fait des visites, on singe tous les propos de salon, les galanteries du chevalier, les minauderies de la marquise. Bientôt un autre enfant paraît, en robe de chambre et voûté : c'est un vieillard cassé ; il tousse, et se plaint des hommes et du temps. Un autre espiègle arrive en perruque : c'est un docteur ; il tâte le pouls, dit des fariboles, reçoit de l'argent, et part : les voilà tous à rire ! On apporte des bonbons, la petite fille les partage inégalement ; la jalousie s'allume, la haine éclate, la guerre se déclare, on se bat, on se renverse, les jeux s'envolent. Les précepteurs arrivent, grondent, menacent, et dispersent la bande naguère joyeuse, à présent chagrine, qui boude, pleure un moment, promet d'être sage, et se livre l'instant d'après à son aimable et bruyante folie.

Vous avez souri en voyant ce spectacle enfantin, et c'était vous qu'on jouait ! Ne vous êtes-vous pas reconnu ? n'avez vous pas senti que pour vous donner les mêmes illusions, le temps, qui vous a grandi sans vous avoir

Digitized by Google

changé, n'a fait que vous offrir un théâtre un peu plus haut, des décorations mieux peintes, des costumes plus soignés? Avez-vous oublié votre orgueil et vos chimères quand vous avez porté votre première épaulette, soutenu votre première thèse, remporté un premier prix? lorsque vous avez fait votre entrée dans le monde, hasardé une première déclaration? lorsque, pour la première fois, un rival a contrarié vos désirs? Avez-vous perdu le souvenir de vos premiers projets, de vos premières amours, de vos premiers combats, de la sévérité de vos amis, qui vous faisoient rougir de vos erreurs?

Ah! si vous n'avez pas oublié vos folies, vos regrets, vos rechutes, convenez que l'*illusion* ne vous gouverne pas moins que ces enfans dont vous riiez tout à l'heure; que les grelots de votre jeunesse ressemblent aux hochets de votre enfance, et qu'il n'y a pas trop de distance entre l'enfant qui menace et frappe le mur contre lequel il s'est heurté, et le puissant roi *Xerxès qui fait fouetter la mer, qui envoie un cartel au mont Athos; et le grand Cyrus, qui perd plusieurs mois à détourner une rivière pour la punir de s'être opposée à son passage.*

Eh! qui pourrait s'affranchir de toute *illusion?* La vie en est composée. Malebranche et d'autres philosophes ont cru que cette vie elle-même était un songe; comment éviter toutes les erreurs morales qui nous égarent, lorsque nous sommes trompés même par nos sensations?

Le bâton que vous plongez perpendiculairement dans l'eau, vous paraît réellement brisé; une tour carrée, de loin, nous semble ronde; la couleur que nous attribuons aux objets, dépend de la liqueur plus ou moins épaisse qui existe dans nos yeux; le moindre accident qui les altère change ces couleurs pour nous; nous ne connaissons pas avec plus de certitude la grandeur, la distance des corps. Le soleil et la lune ne nous paraissent pas occuper un espace plus large que notre chambre; au bord de l'horizon, la voûte du ciel nous semble s'abaisser jusqu'à terre : il faut que le tact, la réflexion, l'expérience, redressent toutes les fausses idées que nous donneraient ces apparences trompeuses; et rien ne nous prouve complètement que cette rectification soit parfaite; la chaî

Digitized by Google

leur et le froid varient pour tous les hommes, selon le plus ou le moins de finesse de leurs organes. Et il résulte de toutes ces différences que le plaisir et la douleur, effets immédiats de ces sensations, sont éprouvés par tous les hommes à des degrés variables à l'infini.

Cependant tous nos goûts, nos sentimens, nos passions, dépendent de l'idée que nous nous faisons de la douleur et du plaisir. Ce qui donne à l'un la fièvre du désir, effleure à peine les sens de l'autre; l'objet qui vous inspire une forte terreur, je le regarde avec indifférence; j'écoute avec délire des sons mélodieux dont vous ne sentez pas l'harmonie. Vous vous êtes entraîné loin du monde matériel par vos impressions morales, par la vivacité de votre imagination; je suis dominé entièrement par des objets qui charment mes yeux, mes oreilles, et qui pénètrent, par tous mes sens, jusqu'au fond de mon cœur.

Le bien, le mal, la folie, la sagesse, le bonheur, le malheur, se présentent à nous sous des formes opposées, et qui n'ont presque rien de commun entre elles.

Archimède, passionné pour la vérité, s'occupe à résoudre un problème de géométrie au milieu d'une ville prise d'assaut. Caton, un poignard à la main, ne songe qu'à la liberté de Rome et à l'immortalité de l'âme; Antoine sacrifie sa gloire et l'empire du monde, pour chercher en Égypte un dernier soupir de volupté sur les lèvres de Cléopâtre; Brutus immole son fils et la nature pour affranchir sa patrie du pouvoir de Tarquin. Le bonheur n'existe, pour Apicius, pour Lucullus, que dans les délices de la table. Les plaisirs ne sont rien pour Socrate, il ne trouve sa félicité que dans l'étude de la sagesse; et le jeune Alcibiade rit de ses leçons dans les bras d'Aspasie.

Croyez-vous, en effet, que ce grave philosophe, qui n'est pas ému par les grâces des nymphes les plus élégantes, et que ne dégoûtent pas la laideur et la méchanceté de sa femme, puisse aisément guérir de son erreur ce jeune voluptueux, qu'embrase un regard d'Aspasie, qui frémit au bruit léger de ses pas, qui palpite à son approche, dont le sang bouillonne au son de sa voix, qui

Digitized by Google

donnerait sa vie pour respirer un instant l'air embaumé par son haleine? Lui prouvera-t-il enfin que ce qu'il voit est un prestige, que ce qu'il entend est un rêve, que ce qu'il éprouve est un mensonge ?

Non, la nature nous a doués de sensibilité et d'imagination à des doses si différentes, que la vérité, la réalité, ne sont jamais les mêmes pour nous. L'événement qui afflige l'un enivre l'autre de bonheur, et peut être indifférent à un troisième.

Sophocle et Denys le tyran moururent de joie d'un triomphe tragique; Juventius Talva eut la même fin, en apprenant les honneurs que le sénat lui avait décernés; Léon X expira en recevant la nouvelle de la prise de Milan. On a vu des condamnés mourir de saisissement en apprenant que leur grâce était accordée.

Ainsi, la peur et la joie ont souvent un effet aussi réel, aussi puissant que la foudre. On souffre, on jouit, non par ce qui existe, mais par ce qui nous paraît exister; l'imagination donne une réalité à l'ombre, un corps au fantôme; le monde est pour nous la forêt enchantée d'Armide, et nous y sommes sans cesse attirés, repoussés, égarés par des prestiges qui trompent à la fois notre esprit, notre cœur et nos sens, et que le temps seul nous apprend à distinguer de la vérité.

Il est donc prouvé que nous naissons, que nous vivons, que nous mourons sous l'empire de l'illusion, et que rien ne peut nous dérober à son pouvoir. Cette certitude ne doit pourtant pas nous décourager; car s'il était possible d'être totalement privé d'illusions, il vaudrait peut-être mieux être privé d'existence; l'univers serait décoloré pour nous, l'amour perdrait tous ses charmes, la beauté sa ceinture, la gloire ses lauriers, les poëtes briseraient leur lyre, la jeunesse quitterait ses armes et perdrait ses chimères; la triste vieillesse serait privée de consolation : le passé, le présent, l'avenir, confondus ensemble, seraient à jamais dépouillés d'espoir et de souvenir, et le vide du néant ne serait pas plus affreux que ce monde désenchanté. Notre imagination, présent des dieux, fut chargée par eux de l'embellir; respectons

Digitized by Google

sa puissance, et gardons-nous de détruire sa douce magie.

Mais, me dira-t-on, céderez-vous un empire absolu, despotique à l'imagination, et ne laisserez-vous rien à la raison? Celle-ci n'a-t-elle pas aussi une source divine? ne sera-t-elle plus chargée de diriger nos pas, d'éclairer nos désirs, de calmer nos passions? Voulez-vous éteindre son flambeau? et parce qu'elle ne peut pas vous découvrir la vérité toute entière, ne cherchera-t-elle plus à soulever son voile sacré?

S'il existe des prestiges, il existe aussi des réalités; la bonté, l'amitié, l'amour pour nos enfans, pour notre femme, pour notre patrie, seront-ils confondus par vous avec les désirs désordonnés, les passions coupables, l'ambition effrénée, la haine funeste, la vengeance aveugle, l'avarice sordide; et ne ferez-vous aucune différence entre les crimes et les vertus, les erreurs et les vérités, les muses et les furies?

Non, certainement, je ne veux pas vous livrer aux caprices despotiques de cette folle déité; je me soumets à *son règne*, et non pas à sa tyrannie; si je ne crois pas possible de secouer le joug de l'imagination, si ce projet même me paraît aussi insensé que funeste, je suis encore plus loin de vouloir détrôner la raison. Heureux les hommes assez bien organisés, assez sages pour concilier ces deux divinités, et pour vivre sous leur double empire.

L'imagination sans frein nous égare, elle nous conduit au crime comme au malheur; la froide raison sans illusion, en analysant tout, dessèche tout; elle désenchante la terre et dépeuple le ciel même; en voulant détruire la passion, elle éteint le sentiment, elle anéantit même les vertus qui viennent du cœur; et comme elle ne peut jamais atteindre la vérité qu'elle poursuit, elle finit par tout mettre en problème, et elle jette dans un doute désolant, qui n'est que le vide pour l'esprit, et le néant pour l'âme.

Suivons donc à la fois, mes amis, le culte de l'imagination et celui de la raison : que les principes de l'une soient animés, embellis par les charmes de l'autre; que nos passions, semblables aux beautés célèbres d'Athè-

Digitized by Google

nes, écoutent comme elles les leçons de la sagesse, et que d'un autre côté nos philosophes respectent l'*oracle*, et n'oublient pas *de sacrifier aux grâces*.

L'imagination ressemble à la religion des Perses; elle nous gouverne par une foule de bons et de mauvais génies qui sont à ses ordres. Ces génies, ce n'est autre chose que les douces *illusions*, et les *illusions* funestes. Donnez à votre raison le soin de choisir pour vous celles qu'il faut éviter, et celles que vous pouvez suivre; qu'elle borne là son pouvoir, elle aura fait assez pour votre bonheur.

Je ne veux pas qu'elle repousse le flambeau de l'amour, mais je veux qu'elle éteigne celui de la jalousie et de la haine; elle doit permettre au sage Ulysse les transports d'un vertueux amour, les délices d'un chaste hymen; elle aurait dû préserver Pâris des charmes d'Hélène, et lui peindre d'avance une guerre de dix ans, la famille de Priam expirante et Troie embrasée. Je reconnais ses conseils, lorsque chez les Samnites elle fait de la beauté le prix du courage et de la vertu.

Le jeune guerrier, qui la consulte, repousse les images sanglantes des dévastateurs de la terre, des *Attila*, des *Tamerlan*, des *César*, des *Alexandre*; il ne prend pour modèles que les *Gustave*, les *Bayard*, les *Epaminondas*, les *Turenne*. Il ne veut pas que sa renommée annonce un deuil général, que ses souvenirs soient des remords. Il sait, comme le dit *Tacite*, qu'il n'y a de désirable *que les louanges des hommes louables;* et la gloire n'aurait plus de charmes à ses yeux, si elle se montrait à lui séparée de la justice et de l'humanité.

Le poète est, je le sais, rarement docile aux lois de la raison : tout ce qui le refroidit, l'éteint; tout ce qui l'arrête, le tue. Mais bien que Platon ait dit : « Qu'un » homme sage heurte en vain à la porte des muses, » je crois encore que la douce lumière de la raison peut éclairer le cœur du poète sans glacer son imagination. Elle sait que le Parnasse est élevé, et que, selon la pensée d'un ancien, « notre âme ne saurait de son siége at- » teindre si haut; il faut qu'elle le quitte, s'élance, et, » prenant le frein aux dents, qu'elle emporte et ravisse

Digitized by Google

» son homme si loin, qu'après il s'étonne lui-même de » son fait. » Mais si la raison ne veut pas arrêter son essor, elle peut au moins le diriger vers la vertu, l'empêcher de prostituer sa plume à la flatterie ou à la satire; défendre à ses pinceaux toute image qui pourrait effaroucher les grâces et faire rougir la pudeur. Elle doit préserver son cœur de l'envie, cette hideuse passion, *dont le fiel gâte tout le miel de la vie*; elle peut enfin se servir du talent pour la défense de l'opprimé et pour la consolation du malheur.

Consacrer le génie à la morale, c'est lui assurer une couronne immortelle; c'est l'asseoir à côté du vertueux Virgile, du tendre Racine et du bon La Fontaine.

La raison ne cherchera pas davantage à priver un monarque puissant des *illusions* de la gloire; elle ne le dépouillera d'aucun des attributs de sa grandeur, mais elle lui fera plus désirer l'amour que l'admiration; elle saura présenter à son imagination les trésors de la paix et les fléaux de la guerre; elle lui montrera la rigueur, la cruauté accompagnée de craintes, suivie de remords et de séditions; tandis que la clémence, entourée de bénédictions et d'hommages, charmera son cœur et ses regards par l'image du bonheur public, et de cette adoration de la postérité qui divinise Henri IV et Titus.

Le vieillard viendra-t-il enfin la consulter? Elle combattra les *illusions* de la crainte par celles de l'espérance, le consolera de la terre qu'il quitte, par le ciel qui l'attend; et, attentive à surveiller sa mémoire même, elle adoucira les regrets du mal qu'il a pu faire, par le doux souvenir du bien qu'il a fait pendant sa vie.

C'est ainsi qu'on peut, je crois, trouver le bonheur sous le règne irrésistible des *illusions*; il faut seulement que le char de l'imagination soit doucement dirigé par la raison; mais par une raison sensible dont le siége soit dans le cœur, car l'homme ne peut être heureux que lorsque *le cœur gouverne l'esprit*.

Ce traité d'alliance entre la raison et l'imagination, serait-il lui-même une *illusion*? Je ne sais; mais, au reste, ce serait la plus heureuse de toutes. Tout le monde en conviendra, hors certains fous enfiévrés de leurs pas-

Digitized by Google

sions, qui m'écouteront avec indifférence, traiteront ma philosophie de chimère, et riront de ma bonhomie : qu'y faire ? Ces gens-là sont comme ce villageois qui assistait à un sermon que tout l'auditoire (excepté lui) écoutait en versant des larmes ; et comme son voisin lui demandait pourquoi il était le seul qui ne pleurât pas, il répondit : *Monsieur, c'est que je ne suis pas de la paroisse.*

BEAUX-ARTS.

AU RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Monsieur,

L'*Extrait d'un Journal de Voyage pittoresque en France*, par lord St...., inséré dans votre XI^e^. n°., traite de la manière la plus satisfaisante plusieurs points délicats relatifs au Musée et à l'état actuel des beaux-arts en France. Partageant les sentimens de ce judicieux étranger, j'ai l'honneur de vous adresser quelques réflexions, destinées à diminuer les regrets des amateurs, et surtout ceux des jeunes artistes, que j'avoue avoir plus spécialement en vue.

Le départ d'un grand nombre de chefs-d'œuvre qui composaient le Musée est un fait trop connu, trop important pour qu'on puisse le révoquer en doute ; et, comme l'a très-bien remarqué M. le secrétaire perpétuel de la quatrième classe de l'Institut, il y aurait de la lâcheté à le dissimuler ; mais c'est pour cette raison-là même qu'il ne me paraît pas inutile d'énumérer aux Français éloignés de Paris les causes qui donnent l'espoir le mieux fondé que cet événement n'aura point sur l'école française les résultats désavantageux que les amis des arts et de la patrie pouvaient en redouter. Non, monsieur, l'école française, aujourd'hui la *seule* qui soit en Europe, ne perdra rien de son éclat, parce que la force des circonst ances a détruit en grande partie un établissement européen, où, non moins que les Français, les

Digitized by Google

amateurs du reste de l'Europe trouvaient des sujets d'étude, ou de jouissances qu'ils regretteront plus d'une fois non moins amèrement que nous-mêmes.

Sans doute, monsieur, vous ne vous attendez pas que, pour suivre mon plan de chercher à diminuer nos regrets, je méconnaisse l'étendue de nos pertes. Il y aurait dans une telle manière de raisonner une mauvaise foi trop palpable, dont vos lecteurs seraient justement blessés. Je n'ai d'autre dessein que de voir et de faire voir à ceux qui parcourront ma lettre, les choses exactement telles qu'elles sont.

Pénétrons dans cette enceinte, où avec un soin, un respect, que j'ose appeler tout religieux, on avait réuni tant de productions d'astistes plus ou moins célèbres.

Parvenus au haut de l'escalier, nous nous trouvons d'abord dans la salle qui précède le Salon proprement dit. Dans ces deux endroits, on avait réuni depuis peu de temps des tableaux des écoles *primitives* d'Italie et d'Allemagne, c'est-à-dire des maîtres qui ont précédé le siècle de Raphaël et de Michel-Ange. Curieuse pour l'*histoire de l'art*, cette collection n'offrait pas un très-grand nombre de tableaux excellens, et je remarque avec une vive satisfaction que le plus beau de tous, peut-être, est encore exposé. Je veux parler du *Couronnement de la Vierge dans le ciel*, par Fra Giovanni da Fiesola, production étonnante d'un artiste mort près de trente ans avant la naissance de Raphaël. Après avoir remarqué combien, sous le rapport de la grâce et de la simplicité, ce peintre s'était approché de la perfection, il sera possible de voir ce que fut l'art à l'époque de sa renaissance, lorsqu'on examinera une *Vierge* de Cimabué, et un *Saint François* de Giotto, son élève.

Le Salon, il faut l'avouer, laisse à regretter plusieurs ouvrages des principaux peintres espagnols, si peu connus hors de la péninsule; mais, tout en renonçant désormais à la pensée d'admirer une collection presque complète, on remarquera toujours avec plaisir un tableau où Beltraffio s'est montré le digne émule de Léonard de Vinci, dont le nom seul rappelle les plus rares talens, et l'amour qu'avait pour les arts le brave Fran-

Digitized by Google

çois Ier. Le génie de ce grand artiste paraît avoir encore mieux inspiré Lorenzo di Credi. Ce peintre aimait sa manière, et s'est montré son digne rival dans son tableau de *la Vierge avec l'Enfant Jésus, ayant près d'elle saint Julien et saint Nicolas.* Une *Annonciation*, de Vasari, offre cette correction de dessin et cette fierté de style dont Michel Ange a fait les signes caractéristiques de l'école florentine. Ce même salon nous offre de plus la preuve que le génie de la peinture, le talent des vastes compositions historiques, un sentiment parfait des convenances si souvent violées par de très-grands maîtres d'Italie ou de Flandre, sont au nombre des qualités qui distinguèrent toujours l'école française. Là sont ces fameuses *Batailles d'Alexandre*, qui ont attaché le nom de Le Brun autant que ceux d'Arrien ou de Quinte-Curce au nom célèbre à jamais du héros macédonien.

En passant de ce salon dans le Musée proprement dit, nous trouvons de nouveaux sujets d'admirer nos grands artistes ; mais gardons pour la fin de la lettre cette partie qui en sera la plus satisfaisante; et, dans le dessein de nous y arrêter en revenant, passons en ce moment devant cette élite des plus belles productions de notre école.

Nous arrivons à celle de Flandre. Oh! c'est ici qu'il est impossible de dissimuler de très-grandes pertes ! et, pour commencer par le plus grand des artistes, il est trop vrai que là Rubens brillait de tout son éclat. Son *Saint Roch*, son *Élévation en croix*, son *Crucifiement*, sa *Descente de croix* surtout, son chef-d'œuvre, et l'un des miracles de l'art; enfin, beaucoup d'autres morceaux admirables, seront long-temps sans doute l'objet de regrets bien amers ; mais cette *Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau rempli de sang humain*, suffirait pour rappeler la magie de sa couleur et l'énergie de ses expressions. D'ailleurs est-ce à Paris que l'on pourra cesser d'admirer cet excellent peintre? N'avons-nous pas cette superbe galerie du Luxembourg, où il a prodigué toutes les richesses de son imagination et toute l'énergie de son pinceau? Dans la moitié de ce grand poëme pittoresque, le grand, le bon

Digitized by Google

Henri ne respire-t-il pas ? La figure de Marie de Médicis venant de donner le jour à Louis XIII, n'est-elle pas une de ces créations sublimes, qui peuvent être égalées, mais non surpassées ?

Laissons donc, puisqu'il le faut, la *Descente de croix* retourner dans la ville où elle fut si long-temps admirée. Formons même le vœu qu'elle y reprenne son ancienne place dans la chapelle consacrée à la sépulture de Rubens et de sa famille. Où le chef-d'œuvre d'un homme de génie peut-il être mieux placé qu'auprès de ses restes inanimés ? Il y a dans ce rapprochement quelque chose de si naturel, de si juste, de si touchant, qu'il doit l'emporter sur toutes les autres considérations.

Rubens est pour l'école flamande une espèce de géant, à qui un grand nombre de très-habiles maîtres de cette école ne peuvent pas être comparés. Au-dessous de lui, cependant, Vandick et Jacques Jordaëns, ses élèves, méritent souvent de grands éloges. Vandick surtout, ce *roi du portrait*, ne cessera point d'être apprécié parmi nous. Son Charles I^er^., et plusieurs autres portraits qui nous restent, seront toujours en ce genre au nombre de ses meilleures productions.

Il serait impossible de tracer ici la longue liste de tous ces peintres flamands, hollandais ou allemands, pour la plupart artistes *de genre*, dont le Musée possédait un si grand nombre d'ouvrages. Ce qui est très-vrai, c'est que l'ancienne collection contenait des tableaux des plus renommés d'entre eux. Ainsi, tout en regrettant des pertes nombreuses, on ne cherchera cependant point vainement dans la collection actuelle des ouvrages de Rambrandt, de Teniers, de Wouvermans, de Berghem, et de trente autres peintres dont les productions sont si multipliées et recherchées avec tant de raison.

Arrivé aux écoles d'Italie, je ne m'attacherai point à rappeler tous les tableaux auxquels il nous faut renoncer; mais j'exprimerai le désir que du moins, s'il se peut, leur ancienne destination ne soit pas changée. Puisque les chefs-d'œuvre des grands maîtres ne peuvent plus être réunis dans un seul lieu, pour y être l'objet des comparaisons les plus intéressantes et les plus utiles,

Digitized by Google

que du moins ces beaux monumens, qui honorent tant l'esprit humain, revoient les lieux même pour lesquels ils ont été originairement exécutés. C'est pour Venise que Titien, Tintoret, Paul Véronèse, employèrent leur art magique et si souvent rival de la nature. Que l'on y revoie et le *Martyre de saint Pierre*, religieux dominicain, et le *Saint Marc délivrant un Esclave*, et les *Noces de Cana*, chefs-d'œuvre de chacun de ces trois grands artistes. Pour nous, grâces à l'amour éclairé de nos rois pour les beaux-arts, nous retrouverons Titien dans son *Christ au Tombeau* et ses *Pèlerins d'Emmaüs;* et un autre tableau de Paul Véronèse sur ce dernier sujet, nous offrira, sinon l'immense composition des *Noces de Cana*, du moins les principes savans qui guidèrent l'artiste dans l'exécution de ce miraculeux ouvrage.

Bon Dominiquin! toi le meilleur élève des Carraches, ta *Sainte Agnès* et ta *Communion de saint Jérôme* ne pourront jamais être oubliés par ceux qui apprécient la profondeur de tes expressions et la naïve correction de ton dessin; mais ton *Énée portant Anchise* (1), ton *David jouant de la harpe*, et quelques-uns de tes petits tableaux, suffisent parmi nous à ta gloire, et peuvent diriger les jeunes artistes dans la route du beau et du vrai.

Ce beau, si désirable dans les productions de l'art, il est impossible d'y songer, sans prononcer aussitôt le nom du Guide, ce digne compagnon du Dominiquin; et c'est presque sans aucun sentiment de douleur qu'un Français, ami des arts, peut le prononcer. On retrouve dans l'*Enlèvement d'Hélène* les principaux mérites qui ont acquis à ce peintre une si juste renommée; et son chef-d'œuvre, l'*Enlèvement de Déjanire*, offre la plus

(1) On a prétendu que ce tableau n'était pas du Dominiquin, mais de Spada, son élève; et la chose paraît à peu près démontrée. Tant mieux: ce bel ouvrage enrichit du nom d'un maître habile la liste nombreuse des artistes dont les productions ont concouru à former l'ancien cabinet du roi.

Digitized by Google

avantageuse des compensations, même lorsque l'on pense à son *Massacre des Innocens*.

Que ne puis-je offrir des consolations semblables à ceux qui songeront avec inquiétude au Corrége et aux Carraches. L'ancienne collection, du moins, renferme quelques morceaux de ces grands maîtres; morceaux de choix, s'ils ne sont pas au nombre de leurs productions les plus capitales.

Il est un peintre dont cette même collection nous offre deux tableaux excellens chacun dans son genre; l'*Apparition de l'Ombre de Samuel* et un grand tableau de bataille suffisent pour faire bien connaître et apprécier le talent original de Salvator Rosa.

Il en faut dire autant de *la Mélancolie*, de Féti; d'un *Christ au Tombeau*, excellente production du Bassan; de la *Mort de la Vierge*, par Michel-Ange de Caravage; de quelques jolis Albane; d'une *Sainte Famille*, d'André del Sarto, etc., etc. Quant à Léonard de Vinci, ses deux *Saintes Familles* suffisaient à sa gloire parmi nous. Elles nous restent : c'était l'essentiel. A peine remarque-t-on l'absence de deux ou trois petits tableaux, dont il n'était pas bien sûr qu'il fût l'auteur.

S'il est pénible que la *Lapidation de saint Étienne*, par Jules Romain, ne nous ait été en quelque sorte que montrée, sa superbe *Nativité* est aussi un ouvrage digne du plus illustre élève de Raphaël.

J'arrive enfin à Raphaël lui-même. C'est ici surtout qu'il y aurait autant de mauvaise foi que d'inutilité à vouloir déguiser nos plus grandes pertes. Il est trop vrai que nous n'avons plus sa fameuse *sainte Cécile*, autrefois placée à Bologne; ni sa *Madonna della Seggiola*, longtemps l'un des plus beaux ornemens de la galerie de Florence; ni sa céleste *Madone de Foligno*, qui eût suffi pour le rendre le premier peintre du monde, et qui doit tant à l'amour éclairé des Français pour les beaux-arts (1); ni plusieurs autres ouvrages, tous remarquables

(1) Ce tableau, peint sur un fond de bois presque vermoulu, couvert de crasse et d'écailles, allait peut-être périr, lorsqu'il fut transporté à Paris. Il fut transporté sur toile, et rendu aussi beau

Digitized by Google

puisqu'ils sont de Raphaël ; ni enfin cette *Transfiguration*, son chef-d'œuvre, celui de l'art, et originairement destinée pour nous. Mais on sait qu'avant d'exécuter pour François Ier. ce dernier de ses chefs-d'œuvre, Raphaël lui en avait envoyé deux autres, le *Saint Michel* et la *Sainte Famille*. Ainsi donc si jamais regrets ne furent plus fondés que les nôtres, jamais aussi consolations ne dûrent être plus efficaces. Le littérateur à qui l'on défendrait de lire ou de voir jouer presque tout le théâtre de Racine, à l'exception d'*Andromaque* et de *Phèdre*, devrait-il s'affliger immodérément ?

Mais au nombre de nos plus puissantes consolations, il faut compter celles que fera toujours naître en nous la contemplation des chefs-d'œuvre de notre propre école. Revenons avec un sentiment d'orgueil national, sans doute très-permis, devant les tableaux de nos grands maîtres. Ce *Jugement dernier*, composé avec une imagination si féconde, et si bien dessiné, Jean Cousin le peignait dès le temps même où les arts s'acclimatèrent en France ; et, malgré la petitesse des proportions des figures, aucune nation, aucune ville ne possède de tableaux sur cet effrayant sujet plus dignes d'être cités après l'immense fresque de Michel-Ange. Si le peintre des philosophes et des savans, Poussin, dont la Normandie est aussi fière que de Corneille, a multiplié ses excellentes productions, nulle collection n'en offre de plus remarquables que celle du Musée. Là sont le *Pyrrhus sauvé*, les *Aveugles de Jéricho*, le *Temps enlevant la Vérité*, le sublime *Déluge*, et vingt autres tableaux, jouissant aussi d'une réputation européenne ; là le Raphaël français, cet Eustache Le Sueur, qui ne vit jamais ni Rome ni l'Italie, se montre digne du surnom le plus glorieux, et ne craint point les comparaisons les plus redoutables, puisqu'on lui doit ces *Saints Gervais et Protais* amenés devant le proconsul Astase, cette *Annonciation*, ce *Mi-*

---

qu'il avait pu l'être en sortant de l'atelier de Raphaël. Au reste, il n'est peut-être pas un chef-d'œuvre qui n'ait été en France l'objet de semblables soins, et que nous ne rendions dans un état incomparablement meilleur que nous ne l'avons reçu.

Digitized by Google

racle arrivé pendant la messe de saint Martin, surtout ce *saint Paul prêchant à Éphèse*, chefs-d'œuvre dignes de l'auteur de la vie de saint Bruno, qu'on admire au Luxembourg. Là le *Martyre de saint Étienne* suffirait pour prouver que Le Brun fut justement nommé le premier peintre de Louis XIV, et méritera toujours dans les arts une place honorable. Là Claude Lorrain est toujours le premier des paysagistes, comme Vernet le premier des peintres de marine. Là ce Jouvenet si énergique, Bourdon, Lafosse, La Hire, Valentin, mort si jeune, ont des tableaux faits pour attirer l'attention et l'estime des connaisseurs assez raisonnables pour ne pas admirer exclusivement ce qui vient de loin.

Au reste, si cette manie, souvent reprochée à notre nation avec justice, avait encore des partisans parmi nous, jamais elle ne serait moins excusable. Je l'ai dit, et, certes on ne me démentira pas, nous seuls avons encore une école nationale. Quand les tableaux d'Italie et de Flandre retourneront aux lieux où ils furent faits, ces admirables productions de Raphaël, du Corrège, du Titien, de Rubens, de Vandyck, y trouveront-ils beaucoup d'émules de ces hommes illustres? La réponse n'est pas douteuse. En France, au contraire, non-seulement le feu sacré des arts ne s'est point éteint; mais si c'était ici le lieu, il serait facile de faire voir que le goût de l'école s'est encore épuré sous plus d'un rapport. Nos artistes vivans sont connus, appréciés dans toute l'Europe, et plusieurs de leurs productions rivaliseraient avec avantage des tableaux depuis long-temps célèbres.

Ainsi donc, quelles que soient nos pertes, nous possédons encore, tant en tableaux d'anciens maîtres étrangers que d'anciens maîtres français, une collection très-précieuse. Pour en former une seconde, il suffirait de faire un choix parmi les principaux ouvrages de nos meilleurs peintres actuels; enfin, ces mêmes artistes sont presque tous dans la force de l'âge; ils soutiendront le nom qu'ils se sont fait, et, déjà par leurs leçons et leurs exemples, un assez grand nombre d'élèves s'annoncent comme dignes de marcher sur leurs traces. Ainsi donc, au lieu de s'éteindre, ou même de pâlir en France, le flambeau

Digitized by Google

des arts ne peut qu'y jeter une lumière de plus en plus vive. De la Grèce où il a brillé d'abord, il est venu jusqu'à nous, après avoir jeté dans l'Italie ancienne et moderne un grand éclat. S'il doit un jour nous quitter pour d'autres contrées, on peut affirmer que, témoins de tant de révolutions, nous n'avons pas du moins à redouter celle-là d'ici à un temps à peu près indéfini.

Telles sont, Monsieur, les considérations que je n'ai pu qu'indiquer, puisque leur développement n'eût pu être le sujet d'une simple lettre. Si vous croyez qu'elles puissent satisfaire quelques-uns de nos compatriotes éclairés, et adoucir leurs regrets, vous êtes le maître de les publier.

Agréez, etc. *******.

TRAITÉ D'HARMONIE,

Suivi d'un Dictionnaire des Accords;

Par Henri Montan-Berton, membre de l'Institut, chevalier de la Légion-d'Honneur, professeur au Conservatoire, chef du chant de l'Académie royale de Musique.

La musique, dit-on, est un art aussi ancien que celui de la poésie; peut-être ces deux arts sont-ils nés simultanément. Tous deux ont été consacrés à célébrer les héros, à adorer la Divinité, à conduire aux combats, et à honorer les regrets. Plus d'une fois même les chants et les vers ont créé la valeur.

La poésie ancienne a laissé des monumens éternels. Les poëmes des Grecs, des Romains et des Hébreux nous sont tous parvenus; nous pouvons encore admirer les vers d'Homère, et les chants d'Orphée sont perdus. Amphion et Linus, dont les historiens nous ont vanté l'art, redoublent notre incertitude. Une foule de problèmes viennent s'offrir à notre imagination étonnée. D'où venait ce charme puissant de leur lyre? Leurs accords étaient-ils plus savans que les nôtres, ou leurs contemporains plus sensibles à l'harmonie que nous ne le sommes?

Digitized by Google

Quel rhythme employa donc ce musicien dont parle Quinte-Curce, rhythme qui fit passer Alexandre de la joie à la fureur? Qui pourra jamais soulever le voile mystérieux qui nous dérobe la connaissance des moyens qu'employaient les anciens pour émouvoir et pour calmer les passions et porter les peuples aux plus grandes actions par le seul ascendant de la musique? Depuis ces temps reculés on aurait cependant à citer une foule d'exemples frappans de la diversité des effets produits par de simples airs. On sait l'impression que fait sur les Suisses expatriés le fameux *Ranz des Vaches*. L'on n'a pas oublié des chants qui ont coopéré si fortement à donner à la France la fièvre de la gloire militaire.

Peut-être devons-nous aussi attribuer à de simples refrains populaires ces miracles qu'opérait autrefois la musique des anciens. Combien devons-nous regretter que l'écriture musicale leur ait été inconnue, ou que les caractères ne nous en soient pas parvenus! Dans le moyen âge, le chant grégorien fut fixé, et se perpétua jusqu'à nous; c'est sous les signes trop bornés que Charlemagne fit adopter, que nous sont parvenus quelques airs de *Clotilde*.

La musique, considérée comme art, ne date que depuis peu de temps. Nous ignorons de qui les Lully, les Rameau, les Léo et les Durante ont pu apprendre les règles de cet art; mais nous savons que c'est d'après eux, et surtout les grands maîtres qui leur ont succédé, que nos compositeurs actuels doivent l'étudier. Il manquait à ce même art un traité qui développât *ex professo* des principes que de grands exemples ont consacrés, et qui devînt, pour ainsi dire, l'*art poétique* de la musique.

M. Berton a entrepris cet ouvrage. Son *Traité d'harmonie* offre aux amateurs de musique, et surtout aux compositeurs, un vaste champ de réflexions. Ils y verront, à travers des matières naturellement abstraites, une foule de remarques curieuses sur toutes les parties de l'art musical. La *mélodie*, l'*harmonie* et le *rhythme*, cette trinité, si rare aujourd'hui, donnent lieu à des développemens savans sur les *accords*, les *cadences*, les *modulations*, le *contre-point* et la *fugue*.

Nous avons remarqué dans l'analyse d'un air d'Haydn

Digitized by Google

l'essai que fait M. Berton de la ponctuation ordinaire des langues, c'est-à-dire la virgule, le point et virgule et le point. M. Berton est possesseur du manuscrit de la chacone de son père, morceau de musique qui a eu une grande célébrité en Europe, et qui la méritait à juste titre pour le temps où il a été composé. Ce morceau est ponctué d'un bout à l'autre, ainsi que l'on ponctue ordinairement le discours. Il s'étonne que l'on n'ait pas profité de cette innovation. Nous doutons qu'elle puisse avoir un but d'utilité pour le perfectionnement de l'exécution musicale. Son usage d'ailleurs nous semble très-difficile; car, d'après l'exemple que M. Berton nous donne lui-même, il est certain que le point induirait souvent en erreur. On prendrait souvent une *note* qui ne serait pas *pointée* pour une *note pointée*. Nous croyons que la musique aujourd'hui a tous les signes suffisans pour exprimer toutes les pensées musicales possibles.

Nous regrettons beaucoup que M. Berton ait terminé son traité sans avoir parlé d'un article important dans la musique dramatique; je veux dire la *Prosodie*. Un grand nombre de compositeurs estimables, et surtout les étrangers, ont rarement senti la nécessité d'étudier l'art d'adapter la musique aux paroles; quelques-uns, au contraire, ont adapté les paroles à la musique; et l'un d'eux, Dezède, a poussé l'irrévérence contre la poésie jusqu'à prétendre qu'on pouvait composer de la musique sur de la prose; et, qui plus est, il a osé l'entreprendre. Nous ignorons quel était le motif qui porta Dezède à cet acte de désespoir. Un vieil amateur du Théâtre Italien nous a assuré que c'étaient les vers anti-poétiques *d'Alexis et Justine* et *des Trois Fermiers* que lui avait donnés Monvel.

Pour en revenir à M. Berton, nous dirons que nous ne pouvons concevoir comment il a pu sacrifier huit ou dix ans à la composition d'un ouvrage aussi abstrait que son dictionnaire des accords. Nous le félicitons sincèrement de sa patience; autant les savans lui en auront obligation, autant le public regrettera cinq ou six partitions nouvelles qu'il aurait pu lui donner. Désormais, grâce aux recherches sans nombre et à l'arbre généalogique des accords qu'a fait M. Berton; en un mot, grâce

Digitized by Google

à ce dictionnaire qui renferme 6,298 exemples, les compositeurs de musique pourront vérifier si un accord est bon ou mauvais, comme les gens de lettres vérifient dans le dictionnaire de l'académie si un mot est d'usage ou non.

Ce n'est qu'avec la défiance que nous avons de nous-mêmes et le respect que nous devons au talent de l'auteur de *Montano* et d'*Aline*, que nous hasarderons une critique. Son dictionnaire pouvait être moins étendu. Une foule d'exemples qu'il cite comme *mauvais* devaient, il nous semble, être rejetés. Ce n'est que les *accords douteux* qu'il pouvait admettre. La *Vestale*, par exemple, fourmille d'accords *douteux*, et même réputés *mauvais;* mais la manière dont ils sont amenés les rend, pour ainsi dire, indispensables.

Quoi qu'il en soit, le *Traité d'Harmonie* et le *Dictionnaire des Accords* ne peuvent que figurer avec honneur sur la liste des nombreuses productions que la France doit à M. Berton.

REVUE LITTÉRAIRE.

Que de livres nouveaux! ma table en est surchargée. On ne se plaindra pas, je pense, de la disette des ouvrages et de la paresse des auteurs : par où commencer? ma foi, je n'en sais rien et je m'y perds. Prendrai-je les *Voyages d'Aly-Bey et Abbassi* en Afrique, en Asie et en Europe, avec un gros atlas; ou bien les *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, par M. Charles Pertusier; ou encore le nouveau *Voyage à Tunis*, traduit de l'anglais de Thomas Maggill, avec des notes fort curieuses? La nouvelle traduction de l'*Iliade d'Homère*, par M. Dugas-Montbel, se trouve à côté du *Traité d'Anatomie descriptive*, par M. Hippolyte Cloquet. Plus loin, j'aperçois la *Traduction française des sermens prêtés à Strasbourg, en* 842, par Charles-le-Chauve, Louis-le-Germanique et leurs armées respectives, par M. de Mouran; la *Description historique de l'église royale de Saint-Denis*, par M. Gilbert; le *Traité d'Harmonie*, suivi d'un dictionnaire des accords, en quatre volumes in-4°., par M. Henri Montan Berton;

Digitized by Google

une *Histoire de la Franche-Maçonnerie;* puis des brochures, des dissertations, des.... Eh mais! je ne me trompe pas, *le Caveau moderne* ou *le Rocher de Cancale*, pour 1816, 10e. année de la collection (1); *les Soupers de Momus*, recueil de chansons inédites pour 1816, 3e. année de la collection (2). Tant pis pour ceux qui ne seront pas contens, je commencerai ma revue par ces deux recueils. Les chansonniers l'emportent; leurs productions légères, semblables à la rose, n'ont que peu de durée, mais elles en conservent quelquefois le parfum. On n'a que trop souvent du chagrin dans cette courte vie; il faut semer des fleurs sur la route, afin d'embellir son passage. Que j'aime ce grand roi qui avait tout perdu *fors l'honneur;* il répétait que, si la gaîté venait à se perdre, on la retrouverait chez ses sujets. Je vais donc examiner si les Français de nos jours sont aussi enclins au plaisir de chanter qu'ils l'étaient au seizième siècle, et, en examinant la question, j'ose croire que nous n'avons point dégénéré, et que, eu égard à la chanson, comme aussi dans beaucoup d'autres choses, nous sommes supérieurs à nos aïeux. Il serait aisé de faire un long parallèle, d'examiner les productions des chansonniers depuis la plus haute antiquité; je dédaigne de prendre un vol aussi élevé, et tout simplement j'entre en matière.

Les grands événemens qui ont eu lieu cette année ont un peu refroidi, à ce qu'il me semble du moins, la verve de nos chantres. Que le digne président Désaugiers y fasse attention, il a dans son ami, M. de Béranger, un rival fort dangereux, et je n'hésite pas à regarder les productions de ce dernier comme dignes d'être mises en parallèle avec les meilleurs couplets du Caveau. La comparaison ne peut leur être dangereuse; au contraire,

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

On ne peut pas toujours célébrer Bacchus et Comus, toujours chanter *inter pocula et scyphos* la liqueur qu'on va boire; aussi M. de Béranger a-t-il choisi un genre épigrammatique, lequel assure pour toujours la réputation de ses couplets.

(1) Un vol. in-18, avec fig. et titre gravé. Prix : 2 fr.
(2) *Id.*, même prix. A Paris, chez A. Eymery, rue Mazarine.

Digitized by Google

Les amis de la joie regretteront sans doute que M. Armand-Gouffé n'ait fourni que *la Chansonnette* et *le Vieil Épicurien;* quand on fait aussi bien que M. Gouffé, on devrait produire davantage. J'adresserai le même reproche au joyeux M. Antignac; trois chansons faites avec tout l'esprit qu'on lui connaît, sont les seuls fruits de sa verve pour cette année. Aussi, je conseille vivement au président d'amender M. Antignac, et de lui enjoindre de travailler un peu plus. Puisque je m'adresse au président, je m'empresse de réparer la faute que j'ai commise; je n'ai point parlé de lui, et cependant *la Tactique* sera chantée partout, car on y retrouve le sel, l'enjouement et le mordant qui distinguent notre auteur. Je ne pense pas aussi favorablement de l'histoire intitulée *Pierre et Pierrette;* M. Désaugiers reprend tous ses avantages dans *le Premier et le Dernier Âges;* mais je trouve que son *Optimiste* a trop de ressemblance avec la chanson *Quand on est mort c'est pour long-temps*, etc. Le *Printemps et les Plaisirs d'un bon Ménage* sont remplis de pensées fraîches et heureuses. L'*Histoire d'un Fiacre* est trop semée de calembours, et je préfère l'histoire du *Campagnard à Paris.*

Les chansons de M. Coupart sont agréables, de même que celles de M. Gentil; que ne puis-je en dire autant des couplets composés par M. Jacquelin, *chevalier de la Légion-d'Honneur!* Craignant sans doute que son titre ne soit pas assez connu, M. Jacquelin le met, non-seulement à la fin de ses chansons, à la table des auteurs, mais encore au bas de la plus petite note. M. le chevalier de Piis nous offre un exemple de l'instabilité des choses humaines; après avoir pendant fort long-temps composé de verve, il ne vit plus que de souvenirs. MM. Capelle, de Rougemont, Sartrouville, méritent des reproches pour n'avoir donné chacun qu'une seule chanson. MM. Moreau et Théaulon en ont donné une de plus. Poursuivant la liste, je vois les productions de M. Brazier, auquel je reprocherai la manie et l'emploi trop fréquent des calembours. MM. Ourry et Tournay termineront la liste des membres du Caveau.

Voici le troisième recueil publié par la Société des Soupers de Momus. Les amateurs de la chanson n'ont pas

Digitized by Google

oublié le succès qu'ont obtenu les deux premiers volumes; examinons maintenant si le troisième peut marcher de pair avec ses deux prédécesseurs. Pendant nos malheurs politiques, les joyeux refrains ne pouvaient être inspirés; le temple fermé indiquait les pénibles sentimens qui agitaient les desservans du dieu de la marotte. Ce dieu lui-même s'était dépouillé de ses attributs; une sombre tristesse avait remplacé le rire malin qui brille sur son visage; rien ne brûlait sur l'autel des sacrifices.

Il faut sur les horreurs d'un si triste tableau,
Il faut passer l'éponge et tirer le rideau.

Un jour plus prospère vient de luire; Momus reprend sa marotte et agite ses grelots, et l'hilarité communicative brille de nouveau sur le visage du dieu; l'autel se pare de guirlandes, des victimes sont préparées pour le sacrifice; le grand-prêtre reprend ses fonctions, et tout rentre dans l'ordre.

Je pense que M. Casimir Ménestrier veut se faire une querelle avec les savans de l'Institut, lui qui, dans une adresse à ce corps respectable, avait demandé aux quarante immortels de créer deux places pour les auteurs-chansonniers. Le malheureux, il trahit ses confrères et gâte tout ce qu'il avait fait! Si sa demande est accueillie, comment pourra-t-il demander la voix à ceux desquels il dit, en parlant des séances :

On ronfle si fort dans la salle,
Qu'on la prendrait pour un dortoir.

Cela est très-vrai; mais pour l'honneur du corps on ne doit pas l'avouer. Il en est de même des passages suivans :

Quand le public, sur sa banquette,
Sommeille comme entre deux draps;

Ou bien :

Cléon, au sénat littéraire,
Arrivant sans beaucoup d'effort,
Ne fit que r'habiller Homère
Avec les vers de Rochefort.

Voilà encore une de ces vérités palpables, un axiome qui lui ôte une voix. Et dans cet autre passage, ne dirait-on pas qu'il veut soulever les quarante contre lui :

En entrant à l'Académie,
Un auteur, dans un doux émoi,

Digitized by Google

Dit : « Messieurs, je vous remercie; »
On lui répond : « Gn'y a pas de quoi. »

Devait-il et pouvait-il convenir de cela? M. Ménestrier me paraît être un jeune homme; sans doute qu'il reconnaîtra un jour ses torts envers la 2e. classe. Ce n'est pas tout que d'avoir de la verve, de la facilité, de bien faire le couplet; il faut encore respecter les quarante, et ne leur pas faire ressouvenir qu'ils ont souvent autant d'esprit que quatre, sinon il sera exclus pour toujours. M. Armand Gouffé, membre correspondant, a enrichi le recueil de quatre productions charmantes : on ne sait laquelle est la plus jolie; ainsi l'on chantera *la Manière de vivre en chantant; le Roi boit* sera répété chez tous les amis de la gaîté; il en sera de même du *Buveur sans défauts*, mis en musique par M. Lélu, ainsi que *Tort et Raison*. Si les chansons de M. Belle sont agréables, elles sont aussi quelquefois trop sérieuses. M. Briand fait jaillir encore quelques étincelles du feu dont il brûla. Le chevalier Coupé de Saint-Donat montre qu'il a de l'esprit, de la délicatesse, et qu'il marche presque de front avec nos meilleurs chansonniers. Je suis fâché de n'avoir pas autant à en dire sur les productions de M. Charrin. Cet auteur a des idées; mais sa muse est assoupie, et jamais les grelots de Momus n'ont retenti à ses oreilles. De la philosophie, de la gaîté, de la folie même, se font particulièrement remarquer dans les chansons de M. Dusaulchoy; on doit seulement regretter qu'il n'en ait fourni que cinq. Les disciples de Momus ont fait voir qu'ils savaient passer du plaisant au sévère; car parmi les refrains de *Zon, zon, zon*, les *Turlurettes*, les *Reguingué*, se trouve un dithyrambe à Bacchus, par M. Denne-Baron. En voici quelques vers, qui feront favorablement juger du talent de l'auteur :

Ma lyre! enfans, ma lyre!
Des roses et du vin!
Du dieu de la vendange éternisons l'empire.
Versez, enfans, versez pour trois!
Ce nombre plaît aux dieux, il charme mon oreille;
Certes, je préfère cent fois
La pourpre du raisin à la pourpre vermeille
Dont se parent nos rois.

Il y a du mouvement, du nombre et de la force dans ces vers, et la pièce se fait lire avec plaisir. *La Vie d'un*

Digitized by Google

Gamin, par M. de Gourcy, invité, ne dit rien. *Je vous la Souhaite*, de M. Desprez, est un peu mieux. Les deux chansons de M. Adolphe sont amusantes; mais elles sont effacées par la muse caustique et spirituelle de M. Félix. Son *Homme dégoûté de tout*, *le Roi de la Fève*, sont extrêmement agréables, et les productions de MM. Henri Simon, du chevalier de la Salle, Justin-Gensoul, Pailly de Warcy, ne déparent point le recueil. Le chevalier Lablée est dans les vétérans; l'habitude de rimer le fait rimer encore. Je m'empresse de venir à M. Étienne Jourdan, connu par la rondeur de sa verve et par la tournure originale qu'il donne à tous les sujets qu'il traite. Indépendamment du mérite de la chanson intitulée *la Barque à Caron*, ou *Passez, payez*, M. Lélu a fait un air charmant qui lui fera sans doute obtenir les honneurs du genre; c'est-à-dire qu'elle doit devenir populaire. Je porterai le même jugement sur les productions de M. Ledoux, auquel je reprocherai de n'avoir donné, à l'exemple de son confrère Jourdan, que quatre chansons. Lorsque l'on fait aussi bien que ces messieurs, il me semble qu'on devrait être moins avare. M. Lélu, compositeur distingué, a fait de très-jolis couplets, et les a enrichis d'une musique gracieuse, et parfaitement adaptée aux paroles. Je passe aux chansons très-bien faites, mais un peu froides de M. Léopold; cette froideur ne viendrait-elle pas de ce que M. Léopold compose souvent d'après un mot donné? J'ai cru du moins m'apercevoir de cela en lisant ses couplets, lesquels m'ont fait plaisir. Les trois chansons de M. de Saint-Laurent présentent du comique et de l'originalité. Je n'aime pas *la Vanité des Vanités*, par M. Léger; son *Château des Rois* me semble beaucoup mieux. On doit à MM. Ourry et Montperlier deux chansons fort drôles; mais M. Mayeur, pour avoir long-temps demeuré en province, a donné des couplets qui ne font point sentir la longue absence de l'auteur. Je me résume, et dis que le recueil de Momus, pour 1816, est digne de ses deux aînés; qu'il peut soutenir la confrontation : j'ajouterai que, si les prêtres du grand temple n'y mettent ordre, les desservans de la petite chapelle pourraient les surpasser, les vaincre, et.....

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

TRADUCTION DE PROPERCE (1).

ÉLÉGIE VII.

AU POÈTE PONTICUS.

LIVRE I^er^.

Tes vers, cher Ponticus, dans la cité thébaine,
De deux frères rivaux ressuscitent la haine :
Puissent, selon mes vœux, les destins indulgens
Te placer près d'Homère et sourire à tes chants!

(1) Ces trois élégies sont inédites.

Digitized by Google

Pour moi, des seuls amours je célèbre l'empire ;
C'est sur mes propres maux que ma muse soupire ;
Tout mon génie, hélas! est né de mes douleurs ;
Je le dois à Cinthie, à ses tristes rigueurs ;
J'ai trouvé dans ses yeux toute ma renommée :
Voilà l'ambition dont mon âme est charmée ;
Content si l'avenir sait que ces mêmes jeux,
Si doux et si cruels, me rendent seul heureux,
Et si l'amant trahi, méditant mes ouvrages,
Apprend d'eux à braver l'amour et ses outrages.
Si le fils de Vénus te lance un de ses traits
(Puissent les justes dieux t'en garder à jamais!)
Tu gémiras en vain et ta bouche muette
Ne fera plus sonner l'héroïque trompette ;
Les sept chefs désarmés languiront dans leurs camps,
Et le livide oubli s'étendra sur tes chants.
Vainement des Amours essaîras-tu la lyre,
Les Amours sans pitié riront de ton délire.
Alors sous tes regards, jaloux de mes destins,
J'irai me mettre au rang de ces chantres divins.
Chaque amant doit graver sur ma tombe future :
Salut, peintre immortel des tourmens que j'endure !
Crains d'accueillir mes vers d'un souris dédaigneux ;
Lent à frapper, l'amour ne se venge que mieux.

ÉLÉGIE XXIIe.

A TULLUS.

LIVRE IIe.

Au nom d'une amitié dont souvent tu te flattes,
Tu veux savoir, Tullus, d'où viennent mes pénates,
Qui je suis, à quel sang ton ami doit le jour.
Si tu connais Pérouse et les champs d'alentour (1),

(1) L'Étrurie.

Digitized by Google

Tombe affreuse, où naguère on vit Rome sanglante,
Par le bras d'Erynnis plonger Rome expirante :
Eh bien! apprends-le donc, aux confins de ces champs,
De mes pleurs éternels, éternels monumens,
Où d'un père chéri l'ombre encor misérable
Sur ses membres épars demande un peu de sable,
Dans la fertile Ombrie, à la clarté des cieux,
Pour la première fois Properce ouvrit les yeux.

ÉLÉGIE XVIII.

A UNE NOUVELLE MAITRESSE.

LIVRE III^e^.

Crois-tu donc que l'amant qui, les yeux aux étoiles,
Loin de ton lit désert s'enfuit à pleines voiles,
De tes charmes encor garde le souvenir?
Barbare qui, flatté d'un douteux avenir,
Insensible aux adieux de sa jeune maîtresse,
Court du gain sur les mers suivre la voix traîtresse :
L'Afrique et ses trésors paîront-ils tous tes pleurs?
Pourquoi lasser les dieux d'inutiles clameurs?
Prodigue en ce moment de sa flamme légère,
Peut-être presse-t-il le sein d'une étrangère!
O toi qui de Vénus possèdes les appas,
Et les arts variés de la chaste Pallas,
Toi, chez qui sans effort, par tes soins ranimée,
Brille d'un docte aïeul la haute renommée,
Si tu n'as fait le choix d'un plus constant ami,
De tes prospérités c'est jouir à demi :
Je te serai fidèle! accours, fille charmante,
Viens sur mon sein brûlant t'avouer mon amante!

383419

Digitized by Google

LA BREBIS ET LE CHIEN,

FABLE.

Le vieux berger Lycas reposait sous un hêtre ;
Le fidèle Médor, couché près de son maître,
Le caressait, et se faisait donner
Les débris d'un bon déjeuner.
De l'homme voyez l'injustice !
S'écrie une brebis. Ah ! c'est avec raison
Que je me plains de son caprice !
Je donne à cet ingrat tous les ans ma toison ;
Ma laine habille son ménage,
Il s'engraisse de mon laitage,
Sans me récompenser en aucune façon :
Jamais de graine ni de son ;
Il faut, pour me nourrir, bravant fatigue, orage,
Arracher brins à brins l'herbe d'un pâturage,
Où je viens après la moisson.
Cependant, mon maître partage
Son pain, sa soupe et son fromage
Avec son favori, ce Médor, ce beau chien,
Qui le flatte toujours et ne lui donne rien.
Dame brebis faisait ainsi la raisonneuse,
Quand tout à coup
Paraît un loup,
Qui veut étrangler la prêcheuse !
Le valeureux Médor sur lui fond à l'instant,
Le terrasse et le fait expirer sous sa dent.
Vous le voyez, belle parleuse,
Dit-il alors à l'envieuse :
Les beaux troupeaux sont de grands biens ;
Mais qui veut les garder doit avoir de bons chiens.

Digitized by Google

LA FIÈVRE.

AIR : *Si Dorilas n'en parlait guère.*

La fièvre est une maladie
Dont il ne faut pas se guérir ;
Car sans elle ici-bas la vie
Serait ennuyeuse à périr.
Sans la fièvre qui nous excite,
Partout le sommeil nous prendrait :
Sans la fièvre qui nous agite,
L'espèce humaine s'éteindrait.

A quatorze ans Lise est novice,
Du moins je le crois ; car vraiment
Aux cœurs des filles la malice
Germe de bonne heure à présent :
Près d'elle en tremblant je m'avance,
Je la fixe, et dans le moment
Fièvre d'amour en nous commence,
Et promet un redoublement.

. . . .

Quinze ans après je revois Lise ;
Ah ! depuis moi qu'elle eut d'accès !
Par la fièvre prise et reprise,
Elle en subit tous les progrès.
Le souvenir de son aurore
De la fièvre me fit le don ;
Mais, loin de me brûler encore
Je n'en sentis que le frisson.

Jugez un peu de sa colère,
Elle en a pleuré de dépit.
Hélas ! une fièvre éphémère
Pour les femmes n'est qu'un délit !

Digitized by Google

La beauté n'est pas satisfaite
Si la fièvre passe d'abord.
La crise est pour elle incomplète
Sans le délire et le transport.

Fièvre d'amour est bien plus vive ;
L'infidélité s'en guérit ;
Mais elle est toujours plus active
Quand la constance la nourrit.
Toi dont la puissance inconnue,
O ma Fanny ! règne sur moi ;
J'aurai la fièvre continue
Quand je reviendrai près de toi.

ÉPIGRAMME.

Il a lu tout ce qu'on peut lire,
Nul savoir n'est égal au sien ;
C'est un prodige qu'on admire,
Et qui pourtant n'est propre à rien.

GASCONNADE.

Ah ! je vous tiens : j'aurai donc le plaisir
De me venger de votre perfidie !
— Vous me tenez ! quelle folie !
Voyez plutôt..... il en sort à courir.

Digitized by Google

ÉNIGME.

C'est en vain que, pour le défendre,
Mon maître croit pouvoir compter sur moi ;
S'il ne me donne encor de quoi
Seconder mes efforts, qu'il cesse d'y prétendre.
Je ne suis pas trop exigeant,
Je lui demande seulement
Pour tout renfort un chien fidèle.
C'est alors que brûlant de zèle,
Mon chien lâché, je pars avec fracas,
J'atteins les ennemis et je les mets en bas.

S.....

LOGOGRIPHE.

Personne plus que moi n'est propre à la conquête :
Or, s'il faut au combat que j'expose ma tête,
Contente-toi du reste, et tu pourras avec
Ne pas absolument déjeuner de pain sec.

S.....

CHARADE.

Mon premier est parfois le siége du vainqueur ;
Mon second travaille au bonheur,
Autant qu'il est en lui, des hommes ses semblables,
Que mon tout rend aussi noirs que des diables.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Volonté*.

Le mot de la charade est *Poumon*.

Le mot du logogriphe est *Rosier*, dans lequel on trouve Or, Soie et Rose.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS EN ESPAGNE.

Premier point.

Le quinzième siècle ramenait en Italie les beaux jours de Périclès; mais cette heureuse révolution, qui sur les rives du Tibre voyait renaître les arts, ne faisait qu'en préparer le retour en Espagne.

Il est vrai que les Maures, ce peuple magnifique, avaient laissé dans ces lieux de superbes monumens d'architecture arabe et gothique; mais leurs somptueux édifices semblaient demander aux peintres et aux sculpteurs des chefs-d'œuvre pour les orner.

Parmi les sculpteurs, l'Espagne comptait déjà de grands artistes dans leur genre; ils adoptaient le fini et l'extrême détail qui distinguaient la peinture d'Albert Durer. Ils drapaient avec exactitude, dessinaient avec correction; mais ils manquaient de grâce, et surtout d'expression.

Parmi les peintres, Gallegos fut le seul qui acquit assez de renommée pour balancer peut-être celle de Durer : malheureusement, il n'existe, intact de lui, que le magnifique tableau de la chapelle de Saint-Clément à Salamanque.

On peut citer encore Vélasco, qui suivit Gallegos, et juger la vérité de cette assertion, puisqu'on possède à Paris l'un de ses ouvrages, qui sans doute est une des merveilles de l'art.

Celui de Gallegos, à Salamanque, représente la Vierge tenant l'enfant Jésus, et ayant à ses côtés saint André et saint Christophe. Celui de Vélasco, dans Paris, représente le triomphe de la religion chrétienne sur le judaïsme.

Le seizième siècle s'ouvre sous les plus heureux auspices; l'Espagne, dominant les mers, triomphait en Italie.

Digitized by Google

Elle découvre les Amériques, et parvient à un degré de splendeur qui la met au-dessus des autres nations.

Les Romains, après avoir vaincu la Grèce, y puisèrent le goût des lettres, des beaux-arts, et firent voir à Rome l'étonnant spectacle d'un peuple de vainqueurs éclairés par les vaincus : ainsi les Castillans, souverains en Italie, admirèrent à loisir les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Bramante, du Titien, du Corrège et de beaucoup d'autres grands maîtres. Ainsi, portés d'eux-mêmes à la grandeur, les Espagnols, s'alliant avec le goût, portèrent sur les rives du Bétis le luxe, la politesse, les lettres et les arts du Latium. Ce fut alors que Berruguete, Valdelvira, Becerra, Vergara, et quelques autres, enrichis des connaissances qu'ils avaient acquises dans ces heureux climats, revinrent dans leur patrie pour l'orner de leurs chefs-d'œuvre.

Mais les partisans de l'ancien goût en voulaient perpétuer les maximes.

En sculpture, le maître autel de la cathédrale de Séville ;

En peinture, les ouvrages de Sturme et d'Arfian,

Sont une preuve de leur opiniâtreté ; car ces œuvres sont du milieu du seizième siècle, et cependant cet âge est l'époque du bon goût en Espagne.

L'architecture gothique, immortalisée par de magnifiques bâtimens, ne pouvait céder la place à la moderne, qui, par sa simplicité, avait une apparence trop mesquine ; c'est ce qui produisit un grand mal, et voici comment :

Les architectes voulaient plaire : pour obtenir cet avantage, il fallait se conformer au goût du jour ; mais, sans trop vouloir se départir de leur manière, ils voulurent se rapprocher du style gothique, et ils s'égarèrent. Ils étaient tous peintres, sculpteurs et architectes à la fois. De leur indécision naquit une architecture mixte. Dans les arceaux, les colonnades, les dimensions, et dans tous les principes fondamentaux, cette architecture était celle de Vitruve ; mais elle était couverte de grotesques, surchargée d'une sculpture divisée en petits corps, tantôt délicate, tantôt confuse, parfois mesquine, parfois riche

Digitized by Google

et légère. C'était, enfin, une architecture extraordinaire qui, malgré l'assertion de Pons et de Céan, n'était pas celle de Michel-Ange, dont les ouvrages sont dans le goût de la véritable architecture gréco-romaine. Ce genre mixte eut cependant plus d'influence qu'on ne devait le croire. La sculpture, il est vrai, prit de là son essor, et parvint, dans ce seizième siècle, à son plus haut degré de splendeur, comme le prouvent les ouvrages de Vigarni, de Berruguete, Valdelvira, Siloé, Becerra, Monegro, Vergara, Étienne Jordan, Raphaël de Léon, si connu par le superbe chœur de Val de Iglesias, et beaucoup d'autres.

Quoi qu'on dise de la correction dans le dessin, et des nobles maximes que suivaient alors les peintres espagnols, cette époque ne fut cependant pas la meilleure pour la peinture. Les maximes de Michel Ange et de Raphaël, fondées sur l'étude de l'antique, étaient préférables à celles de ces derniers temps; mais l'Espagne sortait, pour ainsi dire, des ténèbres. La nature ne lui avait pas encore accordé ces génies fougueux et créateurs qui distinguèrent les grands maîtres du dix-septième siècle. Il faut dire aussi que les poëtes espagnols du seizième âge, supérieurs en goût, et sans doute en mérite, à ceux du siècle suivant, n'avaient cependant ni le feu, ni la grâce, ni l'abondance d'un Lope de Vega, d'un Quévedo, et d'autres littérateurs de leur temps.

Ce seizième siècle produisit cependant, en peinture, quelques grands maîtres.

Vincent Joanes, l'auteur de la Cène, qu'on a vue chez M. Bonne-Maison, et de plusieurs beaux tableaux qu'on retrouve à Madrid, mérite, quoique sec, d'être compté parmi les premiers talens de toutes les écoles.

Le correct, le noble Louis de Vargas, auteur d'une descente de croix, dans l'hôpital de las Bubas, à Séville, est peut-être le plus grand dessinateur qui jamais ait existé.

Le divin Morales, Sanchez Coëllo, Cotan, Carbajal, Barroso, Louis Velasco, et beaucoup d'autres, avaient chacun un mérite assez transcendant pour souffrir l'ana-

Digitized by Google

lyse la plus sévère, et gagner dans les comparaisons avec de grands émules des autres écoles.

Fernandez Navarrete, surnommé avec raison le Titien de l'Espagne, fut un prodige. Très-jeune, il était devenu sourd et muet; cependant il fut le meilleur de cette belle époque. Il avait de la hardiesse, et l'emportait sur tous ses rivaux par la couleur.

Le passage du seizième au dix-septième siècle fut des plus brillans. L'Escurial avait fixé le goût des arts en Espagne.

L'architecture gothique et mixte avait disparu.

Dans Monegro et Léoni la sculpture conservait deux soutiens de sa splendeur.

Les peintres abandonnaient leur timidité, et la remplaçaient par un pinceau vigoureux et correct.

A Séville, le riche Roëlas, le fougueux Herrera, préparaient une nouvelle école.

A Madrid, Vincent Carducho, Eugène Caxès et d'autres se faisaient distinguer par l'exactitude du dessin et le charme de la couleur.

A Valence, les Ribalta, les Orrente, ramenaient les écoles romaine et vénitienne, et développaient des talens supérieurs.

A Tolède, Louis Tristan, le père Mayno, maître de Philippe IV;

A Cordoue, le savant poëte et peintre Cespedes,

Se faisaient tous remarquer.

Le règne de Philippe III, qui dura de 1598 à 1621, fut encore celui du bon goût dans l'architecture, fomenté par les élèves d'Herrera, surtout par le fameux Mora.

La peinture, il est vrai, comptait peu de partisans. Le dessin n'était plus celui de l'antique. L'école de ce temps se faisait remarquer seulement par un coloris plus onctueux; mais tout annonçait une décadence prochaine.

C'est alors que, par un prodige assez difficile à expliquer, le règne de Philippe IV, qui fit déchoir la sculpture, et plongea l'architecture dans un degré inouï de corruption, fut celui qui, dans l'art de peindre, vit éclore ces talens supérieurs, qui assignent à l'Espagne un

Digitized by Google

rang éminemment distingué dans le temple des arts. Ce prince, passionné pour les plaisirs, eut une cour brillante. Tous les courtisans pétillaient d'esprit, faisaient des impromptus, et substituaient les pointes et les rébus à la manière du règne précédent, dont le caractère portait l'empreinte sévère des anciens; on courait au bal et au théâtre, tandis qu'on perdait le Roussillon et le Portugal.

Dans les premières années de ce règne désastreux, on vit cependant paraître l'un des plus grands, et le meilleur des maîtres espagnols peut-être. L'illustre Velasquez de Silva vient à Madrid, peint le roi sous les auspices du duc d'Olivarès, obtient la faveur du monarque, et bientôt embellit la cour par ses productions magnifiques.

Alphonse Cano, élevé à Séville, y passe sa jeunesse dans une constante étude, et devient un talent supérieur, comme peintre, architecte et sculpteur. Après avoir parcouru l'Espagne, il se présente à Madrid, y cause une grande sensation. On veut l'y retenir; mais il préfère un canonicat pour Grenade, que bientôt il sait orner d'œuvres dignes de tout éloge.

François Zurbaran s'immortalisait à Séville par son tableau de saint Thomas, qui lui valut tous les suffrages: on a pu juger à Paris s'ils étaient mérités.

Espinosa, dans Valence, obtenait la palme de la peinture.

Moya, l'un des plus parfaits élèves de Wandick, imitait son maître au point de surprendre et de laisser dans le doute les observateurs.

Un jeune homme, né pour les arts, sans appui, sans secours, se procure une pièce de toile, en fait des tapis de fleurs; et avec le produit, qui tout au plus le pouvait conduire à Madrid, part de Séville pour Rome. Il arrive dans la capitale des Espagnes, voit Velasquez. Ce grand artiste ouvre au voyageur les trésors des palais, et particulièrement de l'Escurial. Le candidat, pendant trois ans, copie Rubens, Wandick, Titien, l'Espagnol Ribera qui enchantait alors l'Italie, et cherche surtout à imiter Velasquez. Il retourne dans sa patrie; c'est là que, donnant l'essor à des inspirations qu'il ne tenait que de lui-

Digitized by Google

même, Murillo balance la réputation de son maître, commande à l'estime et à l'admiration générale par son inimitable coloris, le flou de son pinceau, le vrai de ses chairs et la suavité de son style.

La sculpture en décadence se soutenait cependant encore. Gaspard Delgado et le Montagnès, à Séville, faisaient des statues agréables, gracieuses, bien dessinées, et surtout bien drapées.

Alphonse Cano imitait la simplicité de l'antique avec la grâce que l'on retrouve en ses peintures.

Hernandez, en Castille, abandonnait la manière de Buonarota, qui y régnait, puisque les bons sculpteurs du seizième siècle apprirent en Italie ; mais il étudiait d'après nature, et parvint à un mérite si transcendant, que, s'il était facile de transporter ses ouvrages, il jouirait dans l'étranger d'une renommée égale à celle de Velasquez et de Murillo en peinture.

Pereira terminait cette statue de saint Bruno, qui forçait tous les amateurs de tous les pays à s'arrêter rue d'Alcala, devant le couvent de las Baronesas, dont elle ornait le portail.

Les colonnes torses, le goût, que les Espagnols appellent *talla* (qui sont des fleurs de bois dorées), entraînaient l'architecture vers sa ruine. Jean Gomez de Mora, élève d'Herrera, dont j'ai parlé, la soutenait encore par ses ouvrages; mais à sa mort, qui eut lieu en 1648, il ne resta aucun architecte pour suivre les règles de Vitruve et de Vignola.

Le dix-septième siècle touchait à sa fin. Philippe IV n'était plus : Velasquez, mort avant le roi, avait laissé son gendre Martinez del Maso le plus grand paysagiste espagnol.

Murillo soutenait à Séville une académie d'artistes, laissait des élèves assez faibles, si ce ne sont Villavicencio, son ami; Tobar, qui le copiait à s'y méprendre ; et un très-petit nombre d'autres.

Pereda, Carreno, Cerezo, étaient alors les meilleurs peintres; mais, en ce moment, il parut un génie pour la peinture.

Claude Coëllo, né sous Philippe II, eût été l'un des

Digitized by Google

plus grands artistes de ce temps, comme il le fut du siècle. Le tableau de l'Eucharistie, dans la sacristie de l'Escurial, est sans doute l'un des tableaux les plus extraordinaires que jamais ait créés aucun artiste d'aucune école.

Pierre Roldan, sculpteur, de Séville, et Pierre de Mena, élève de Cano, de Grenade, faisaient des statues qui, sans avoir rien de l'antique, rendaient exactement la belle simplicité de la nature. Celles du premier surtout sont pleines d'expression et bien drapées.

La peinture meurt avec le siècle et les arts. Les lettres l'avaient précédée au tombeau; tandis que la France, sous Louis XIV, acquérait la supériorité, par les armes, sur le monde, et le surpassait en lumières, l'Espagne perdait sensiblement toute sa splendeur.

Ne pourrait-on pas définir ainsi les causes de cette décadence?

La philosophie n'avait pas suivi la route des arts ni des belles-lettres.

L'Italie s'enorgueillissait du Tasse, de l'Arioste, de Guichardin, et n'avait pas un philosophe.

En Espagne, tandis que Granada et Cervantes, Léon et Herrera, Jauregui et Valbuena, fixant les bornes du langage, inspiraient un goût mâle, le scolasticisme dominait dans les universités, les couvrait des ténèbres les plus épaisses, et se préparait à ensevelir l'illustration qu'avait acquise cet heureux pays.

Le fanatisme sombre que Philippe II légua sans nul doute à l'Espagne, sans léguer ses talens pour régner, augmentait le mal en retardant les progrès de la philosophie. (1)

Taxée d'impiété, jamais elle ne put éclairer ces climats. Ce goût de la métaphysique des écoles parvint à cor-

(1) La philosophie dont je parle n'est sans doute pas cette frénésie dont nous sommes victimes depuis vingt-cinq ans. Je parle de celle qui, laissant aux lumières le soin de se propager, n'arrête que les excès. Je parle de cette saine philosophie qui, sœur de la tolérance, vient de s'asseoir sur le trône avec Louis-le-Désiré, dont elle semble en effet diriger toutes les intentions particulières.

Digitized by Google

rompre les auteurs. Plus ils étaient obscurs, plus ils se croyaient profonds. Il fallait que ce mauvais goût se répandît sur les arts. En effet, lorsque le beau naturel et la simplicité se comptaient pour rien, les artistes pouvaient-ils ne pas les abandonner ?

Mais, ne devra-t-on pas trouver aussi les causes de cet abaissement dans la décadence politique de l'Espagne ? Qui ne sait que le sort des lettres suit toujours celui des armes ; que les Athéniens virent naître leurs grands artistes dans leurs siècles de victoire ; que les Romains, sous César et Auguste, dominant l'Univers, rivalisaient les Grecs ; et qu'enfin l'Espagne, triomphante sous Charles-Quint et Philippe II, devait cultiver ces arts avec plus de succès, que lorsque, abattue sous Philippe IV, avilie sous Charles II, déchirée par des guerres intestines dans les premières années de Philippe IV, elle n'avait, parmi les nations, d'autre place que celle que lui laissait l'éclat de son ancien nom ?

Cependant elle conserva, malgré sa décadence, quelques soutiens dans la peinture et la sculpture. Ces deux arts la consolaient de la dépravation de l'architecture. Palomino, courant l'Espagne, recueillait les Nouvelles Vies de ses peintres, peignait d'assez belles fresques à Valence, et des tableaux très-médiocres, épars dans tout le royaume. Tobar copiait très-bien Murillo ; et, la seule fois qu'il osa être original, il laissa un très-beau tableau, que l'on voit dans une chapelle de la cathédrale de Séville, cour des Orangers.

Viladomat, presque sans l'avoir appris, se distinguait dans la peinture à Barcelonne. A peine y eut-il d'autres peintres dignes d'attention. Louise Roldan, fille du fameux Roldan, sculpteur, travaillait très-bien dans le même art.

La guerre sanglante qui disputait la couronne d'Espagne, empêcha Philippe V de développer les belles idées qu'il avait puisées dans la cour de son aïeul Louis-le-Grand. A peine se voit-il affermi sur le trône, qu'il appelle de l'Italie les meilleurs peintres du temps, et achète les antiquités de la reine de Suède. Des sculpteurs français accourent pour orner Saint-Ildefonse. Juvarra, don-

Digitized by Google

nant l'essor à son imagination gigantesque, trace le modèle d'un palais qui, en richesse, magnificence et grandeur, aurait effacé les plus superbes monumens qui existent en Europe.

On projette une académie des arts.

On envoie des jeunes gens à Rome avec des pensions pour y étudier.

Le théâtre du Retiro retentit des chefs-d'œuvre de Métastase, mis en musique par les maîtres les plus fameux, et exécutés par des acteurs non moins habiles.

Nul chef-d'œuvre, il est vrai, ne distingua ce règne; mais on y vit renaître le goût, et le souverain sut le léguer à ses successeurs.

Ferdinand VI fit ses efforts aussi pour hâter les progrès des arts. Madrid eut une académie des arts, destinée à maintenir désormais l'irruption du mauvais goût.

Charles III laisse le trône de Naples, après s'y être signalé comme protecteur de toutes les grandes conceptions. Les découvertes d'Herculanum, le riche musée d'antiquités, les jardins et les fabriques de Caserte, et de nombreux ouvrages, construits par ses ordres dans cette capitale, sont les témoins authentiques de son goût éclairé. Ce monarque arrive en Espagne; à l'instant des routes somptueuses rendent les communications faciles; les rivières sont resserrées dans leur lit; des ponts magnifiques les traversent; des colonies nouvelles s'élèvent sur le sommet et les collines de la Sierra-Morena. Madrid est décoré de promenades superbes, d'un cabinet d'histoire naturelle, d'un jardin botanique, de douanes, etc. Il est pavé, purgé des immondices qui l'infectaient; des établissemens sans nombre, des règlemens sages éternisent la mémoire de ce grand roi.

Raphaël Mengs, le peintre de la philosophie, établi en Castille, mille artistes se distinguant dans leurs professions, concouraient tous au développement des idées de ce souverain, qui, en Espagne, et particulièrement à Madrid, a laissé des preuves répétées de sa magnificence et de la protection distinguée qu'il accordait aux beaux-arts. Les le ttr es ont suivi la même route.

Charles I V, prince des Asturies, protégeait aussi le

Digitized by Google

arts avec passion. Le charmant asile qu'il avait offert à leurs productions au pied de l'Escurial, en est un témoignage irrécusable.

Il est couronné roi d'Espagne. Je dois m'arrêter.

F. Q.

DE L'AMOUR.

Par M. de Ségur.

Il est difficile de dire quelque chose de nouveau sur ce vieil enfant, le plus ancien des dieux, et le seul peut-être que les révolutions de la terre et les changemens opérés dans nos religions n'aient jamais pu priver de ses honneurs divins et de ses autels. Ceux même qui regardaient comme un sacrilége de lui laisser une place parmi les dieux, le mettent au nombre des démons les plus malins et les plus dangereux; et je ne sais s'il s'en rencontre beaucoup qui, sous cette forme même, aient pu se défendre de l'adorer parfois, et de brûler pour lui le même encens qu'il recevait jadis dans le ciel.

Tout le monde parle de l'amour, il n'est personne qui puisse se vanter de n'avoir pas éprouvé sa puissance, et peu lui ont résisté. Mais, s'il est difficile de l'éviter, il l'est encore plus de le peindre et de le bien connaître, et La Fontaine a dit avec raison:

Tout est mystère dans l'amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance;
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.

Hésiode avait raison de donner à l'amour le titre de *Créateur*. C'est un esprit céleste, un feu divin qui anime toute la nature; il la fait sortir du chaos, il en dissipe les ténèbres, il en unit les élémens: attraction pour les parties de la matière, plaisir pour les animaux, sentiment passionné pour l'homme, il attire, approche, enflamme, il vivifie tout, fait connaître les accords, inspire l'harmonie, conserve les êtres, les reproduit, les multiplie, et semble être à la fois le lien, le charme et l'âme du monde.

Digitized by Google

Mais cet esprit universel, répandu partout, prend autant de formes diverses que les corps organisés qu'il pénètre; il change d'apparence suivant les lieux qu'il parcourt, les temps qu'il traverse, les cœurs qu'il brûle; et c'est ce qui rend ce *protée* si difficile à saisir et à peindre.

Nous le connaissons tous, non tel qu'il est, mais tels que nous sommes; et nous voyons non pas lui, mais la forme qu'il prend pour nous plaire, et qu'il juge d'après nos désirs la plus propre à nous subjuguer.

L'amour est à tel point notre maître, il nous rappelle si complètement, si exclusivement tout ce qui fait notre bonheur, que nous avons donné son nom à chacune de nos passions, aux plus nobles comme aux plus basses, aux plus mondaines comme aux plus saintes; ainsi nous sommes tour à tour entraînés par *l'amour des plaisirs*, par *l'amour de la gloire*, par *l'amour de la fortune; l'amour conjugal, paternel, filial, fraternel,* assure notre félicité; nous nous vantons de *notre amour pour le prince et pour la patrie;* la vertu nous fait un devoir de *l'amour pour notre prochain;* enfin c'est *l'amour pour Dieu même* qui peut seul nous donner l'idée et l'espoir d'un bonheur éternel.

Tous ces amours, si différens entre eux, prouvent seulement une grande vérité; c'est que tout est amour pour l'homme, et qu'il ne vit que pour aimer. Je ne veux vous parler aujourd'hui que du seul amour qui unit les deux moitiés du genre humain, de celui qui soumet la force à l'empire de la grâce et de la beauté.

L'homme est un être composé, un être double, à la fois intellectuel et matériel; certaines passions gouvernent nos sens, et d'autres notre âme; la seule qui s'empare à la fois de notre cœur et de notre corps, c'est l'amour; il enivre nos sens, il attendrit, il brûle nos âmes, il s'empare de toute notre existence. Cependant il ne veut pas constamment, il ne parvient pas toujours à remporter cette double victoire; souvent il ne fait qu'allumer nos désirs et nous enchaîner dans les bras de la volupté; plus rarement il se contente de l'union des âmes, et des feux d'une tendresse chaste et pure; ses formes sont si variées,

Digitized by Google

suivant le but qu'il se propose, qu'on peut dire que ce sont différens amours.

Le plus connu, le plus fêté, le moins pur, le plus vulgaire, c'est *l'amour-plaisir*, c'est celui qu'on nous représente, enfant, aveugle, armé d'un arc et d'un flambeau; c'est le fils de la beauté, le frère des grâces: célèbre par ses jeux, ses caprices, ses fureurs, son inconstance, ses crimes; c'est lui qui fait payer des instans de volupté par des siècles de malheur; c'est lui qui fait périr Thésée, qui livre Hercule aux flammes, qui arme la Grèce, qui cause la ruine de Troie. Il place des courtisanes sur le trône, il égare les sages de la Grèce, et leur fait outrager la nature. Il érige à sa mère des autels sous le nom de *Vénus facile;* il force Antoine à sacrifier sa gloire, la liberté de Rome, et les richesses de l'Orient, aux baisers de Cléopâtre; il préside aux orgies sanglantes de Néron; Messaline lui doit sa honteuse célébrité; il cache sous ses fleurs et ses guirlandes les poignards de Médicis.

Rien n'est plus séduisant, rien n'est plus terrible que ce dieu. L'espérance le précède, la volupté l'accompagne; mais il est suivi par la jalousie, par la haine; et la folie, qui le guide, le conduit presque toujours dans un lieu aride et désert, où l'on ne rencontre que les tristes regrets, le remords cruel, et l'éternel et pâle ennui.

Lorsque cet amour, sans se montrer si redoutable, ne fait qu'effleurer de jeunes cœurs avec les moins aiguës de ses flèches, il fait craindre des malheurs plus supportables; mais sa flamme vive et légère ne laisse qu'entrevoir le bonheur: elle s'éteint aussi promptement qu'elle s'allume, et ne se fait pas sentir jusqu'au cœur.

Cet amour ne mérite pas le nom qu'il usurpe: c'est pourtant celui qu'on éprouve le plus généralement, quoiqu'on n'ose pas l'avouer; et surtout de nos jours, lorsqu'on invoque l'amour, on n'adore que le plaisir.

Il faut laisser aux poëtes le soin de peindre cet amour: Ovide, Tibulle, Sapho, l'ont chanté: mais il fuirait si l'on voulait lui parler le langage de la raison, son éternelle ennemie: la folle jeunesse ne nous écouterait pas davantage et s'échapperait, en riant, avec lui.

Parlons plutôt du véritable amour, de *l'amour-sen-*

Digitized by Google

timent, de ce dieu qui règne à la fois sur les sens et sur l'âme, qui nous élève en nous entraînant, dont le feu nous purifie lorsqu'il nous brûle; et suivons son char brillant, qui nous rapproche des vertus et de la gloire, pour nous conduire au bonheur.

Le but de l'amour est d'unir si parfaitement deux êtres, que leur existence soit confondue en une seule; et, si la vie est un bienfait des dieux, l'amour double ce bienfait pour nous; quand on aime bien, on sent deux âmes ensemble, on goûte également la volupté qu'on donne et celle qu'on reçoit, et on jouit autant du bonheur de la personne aimée que de son propre bonheur : on peut dire ainsi, qu'aimer, c'est sentir une double existence et posséder une double vie.

L'union seule des sens n'est qu'une image imparfaite de ce bonheur; c'est la fille du désir, et le désir est le plus léger des amours; le plaisir, qu'il cherche, est précisément l'ennemi qui le tue, et c'est sous les fleurs même de la jouissance qu'il trouve son tombeau.

Le délire que donne la seule volupté, est aussi passager que la beauté qui l'inspire; Ovide lui-même l'a dit, lui qui n'a bien connu et bien chanté que cet amour : *les violettes et les lis n'ont qu'un temps: la rose tombe et l'épine reste. Tel est le sort de la beauté, si l'on n'y joint la sensibilité du cœur et les grâces de l'esprit.*

Tout ce qui est mortel ne peut allumer qu'un feu mortel; si vous voulez donner l'immortalité à l'amour, que l'âme soit l'objet de son culte, *qu'il adore Psyché*, alors ses voluptés seront éternelles, et son flambeau ne s'éteindra plus.

Les Grecs, toujours ingénieux, *faisaient placer aux noces l'image de Mercure à côté de celle de Vénus*, pour montrer qu'il fallait unir l'esprit, le doux langage à la beauté, afin de rendre son triomphe constant et sa félicité durable.

Lorsqu'on est enflammé par l'âme autant que par les sens, le plaisir n'est plus suivi de lassitude, les intervalles du désir ne sont plus remplis par la langueur, il n'y a pas de vide dans la vie; aux transports de l'amour se joignent les délices de l'amitié; peines, plaisirs, inquié-

Digitized by Google

tudes, espérances, tout est commun ; et deux amans, deux époux unis par ce lien charmant, goûtent doublement les faveurs de la fortune et ne sentent que la moitié de ses coups.

Cet amour, loin d'être aveugle comme l'autre, aperçoit et découvre à chaque instant de nouveaux charmes dans ce qu'il aime ; c'est lui qui *dit de Psyché*, « *qu'il* « *n'est pas un petit point en elle qui n'ait sa Vénus.* » Ainsi l'amour qui vient du cœur s'enflamme par le plaisir, s'accroît par le bonheur, et perfectionne ce qu'il admire ; il éternise ce qu'il éprouve, et divinise ce qu'il aime.

L'amour des sens ne veut que plaire et jouir, il ne désire plus ce qu'il possède, son feu meurt si vous ne lui donnez toujours quelque aliment nouveau ; vous lui reprochez vainement son inconstance ; c'est l'agitation seule de ses ailes qui conserve et rallume son flambeau.

Aussi quels moyens prennent ceux qui l'adorent pour en être favorisés ? Ils soignent leurs figures, ils s'occupent de leur toilette, ils varient sans cesse leurs manières, leur *ton*, leur *langage* et leur coquetterie ; leur but est de paraître aimables, de multiplier leurs conquêtes, de supplanter leurs rivaux : tout est brillant, léger, fragile dans ce temple du plaisir ; tout y rapetisse l'homme, tout l'égare ; il y prend sans cesse l'ombre pour la réalité, la volupté pour le bonheur, et les vices couronnés de fleurs n'y sacrifient d'autres victimes que les vertus.

Lorsqu'on brûle au contraire des feux d'un véritable amour, il faut estimer ce qu'on aime, admirer ce qui plaît, rendre son âme digne de ce qu'on adore : nous avons besoin de nous enorgueillir des perfections de celle que nous aimons ; nous voulons que l'objet aimé soit fier de nos vertus, de nos talens, de notre gloire ; et nous plaçons notre bonheur si haut, que nous devons nous élever sans cesse pour l'atteindre.

Dans cet amour, c'est la pudeur qui aiguillonne le désir, c'est le combat qui donne du prix à la victoire, c'est le bonheur même qui assure la constance : l'amant heureux jouit de l'âme long-temps après qu'il a vidé la

Digitized by Google

coupe du plaisir des sens. C'est de lui que l'abbé Delille disait si bien :

Mais qui me décrira ces transports ravissans,
Ces délices du cœur après celles des sens ;
Ces doux ressouvenirs et ces tendres pensées,
Par qui le cœur jouit des voluptés passées,
Et, rempli d'un bonheur qu'il savoure à loisir,
Consacre au sentiment le repos du plaisir.

Si cet amour fait les vrais heureux, il fait aussi les héros; il enflamme les grands courages, il produit les belles actions, et porte aux héroïques vertus ; c'est lui qui animait les *Artémise*, les *Arie*, les *Cornélie*, la *mère des Gracques*, celle *de Coriolan*, la *vertueuse Blanche*, la *courageuse Marguerite d'Anjou*; et nos anciens preux lui dûrent leurs exploits, leur bonheur et leur renommée.

Ces deux amours étaient adorés chez les Grecs avec une différence bien remarquable ; l'*amour-plaisir* avait un culte public : il semblait chargé de faire les honneurs de la Grèce ; les grands cercles se tenaient chez les courtisanes, elles brillaient aux yeux, ornaient les spectacles, exerçaient dans les temples le sacerdoce de Vénus ; la jeunesse folâtrait chez elles, et sortait de leurs bras pour courir aux armes. Les hommes d'état soumettaient souvent la politique à leurs conseils, et les philosophes même ne dédaignaient pas leur séduisante société.

Ainsi, au premier coup d'œil, l'étranger, arrivant à Corinthe ou dans Athènes, ne voyait partout que le plaisir, et ne respirait que la volupté ; mais, s'il cherchait le bonheur, il devait pénétrer dans l'intérieur des maisons et des familles : là, il trouvait d'autres mœurs, d'autres beautés, un autre culte ; l'image de la *Vénus pudique* frappait ses regards ; *une tortue placée par Phidias aux pieds de cette déesse, rappelait sans cesse à la beauté le devoir de se défendre, de rester dans ses foyers, et de ne pas prodiguer ses charmes aux regards indiscrets.* Tout annonçait le culte de l'*amour-sentiment*. Ce n'était plus

Digitized by Google

l'éclat trompeur, les conversations bruyantes, les agaceries attrayantes, les caresses perfides de *Bacchis*, de *Lamia*, de *Phriné*, de *Laïs;* c'était la pudeur mystérieuse, la tendresse vertueuse, la douce confiance, l'activité adroite et laborieuse; là, enfin, la volupté était sage, le désir modeste, le plaisir constant, et tout était ensemble devoir et bonheur.

Je le dis avec regret, et bien à notre honte; nous croyons à peine, en France, au culte de cet amour pur, à cette félicité intérieure des dames grecques et des matrones romaines. La constance, oubliée avec les anciens temps, nous paraît une chimère. Quelle différence des mœurs antiques aux nôtres! « Un étranger demandait » au Spartiate Gérondas pourquoi il n'y avait pas de loi » à Lacédémone contre l'adultère. Il ne peut être utile » de faire une loi semblable, répondit Gérondas, dans » un pays où ce crime n'existe pas. — Mais enfin, si par » hasard on le commettait, quelle en serait la punition? » —Eh bien! le coupable serait obligé de payer un taureau » assez grand pour qu'il pût, du sommet du mont Taygète, boire dans le fleuve Eurotas. — Mais il est im» possible (dit l'étranger) de trouver un pareil taureau. » — Pas plus, reprit le Lacédémonien, que de trouver » un adultère à Sparte. »

Romulus avait publié une loi qui permettait à Rome le divorce. Deux cent trente ans s'écoulèrent sans que personne fît usage de cette loi, et long-temps après tous les Romains se rappelaient et citaient avec mépris le nom de Spurius Carvillius qui divorça le premier. Nous sommes par malheur bien loin de cette antique simplicité. Nous retrouvons rarement des traces de la loyauté chevaleresque en amour, et nous sommes plus occupés des riens objets de nos désirs, que des *dames de nos pensées*.

Tout est parmi nous artifice et mélange: nos courtisanes parlent souvent de sentimens romanesques aux amans trompés, qui, suivant le proverbe grec, *se ruinent en les péchant avec des filets d'or et de pourpre*, tandis que, d'un autre côté, de très-grandes dames n'adorent franchement que le plaisir.

Digitized by Google

La sensibilité est dans le langage et la légèreté dans le cœur. Enfin, on jure sans rougir un amour éternel à la beauté qu'on séduit aujourd'hui et qu'on veut quitter demain; elle se plaint du parjure, et s'en venge bientôt en s'exposant sans regret à d'autres perfidies.

La dépravation avait fait en France, pendant un temps, de tels progrès, qu'on se vantait de sa honte, qu'on s'enorgueillissait de ses faiblesses. On avait inventé la *fatalité du vice*; madame la marquise de Lambert cite Mad^e. C..., qui disait: *Je veux jouir de la perte de ma réputation*; aussi lisez les productions galantes des hommes de ce temps; tout y brille et rien n'émeut. Les efforts de l'art ne prouvent que la stérile frivolité de l'âme; on ne veut que séduire, et l'on n'est plus aimable; le talent même n'a plus rien de naturel, et ne fait plus d'effet; car il est vrai, comme on l'a très-bien dit, *que rien ne plaît réellement à l'esprit que ce qui a passé par le cœur.*

Cependant, je serais injuste pour notre siècle, si, en avouant qu'il s'éloigne trop de l'âge d'or de l'amour, je disais que la pudeur, la délicatesse, la tendresse véritables, sont tout-à-fait bannies de notre beau pays; elles y sont rares, mais non pas inconnues, et l'on y voit encore des amans fidèles et des époux heureux. C'est pour eux que j'écris; c'est à eux que je m'adresse; ils possèdent dans leurs âmes la vraie richesse et le vrai bonheur.

O vous qui savez aimer! plus votre sentiment est pur, plus vous devez craindre de l'altérer; plus votre félicité est grande, plus vous devez trembler de la perdre; c'est assez des coups du sort qui vous menacent; évitez ceux que vous pouvez parer; l'amour le plus parfait a toujours ses ennemis, ses écueils et ses dangers.

Fuyez la jalousie; elle offense quand elle est injuste; elle devient inutile dès qu'elle est fondée: ne vous livrez pas non plus à une aveugle sécurité; elle produit la langueur; on se néglige, et, dès qu'on n'est plus aimable, on n'est plus aimé; cherchez toujours à plaire, comme si vous n'étiez pas sûr qu'on vous aime.

Soyez sobre dans le bonheur: conservez la pudeur dans le plaisir; c'est la première des grâces; son voile éveille la curiosité; ses *demi-refus* aiguillonnent le désir;

Digitized by Google

on cherche ce qui se cache, on aime à deviner ce qu'on ne voit pas; peut-être celui qui inventa le premier vêtement a inventé l'amour.

Ménagez l'amour-propre de l'objet aimé autant que le vôtre; la beauté se nourrit d'encens comme les dieux: joignez toute la variété possible des moyens de plaire à la constance des sentimens; suivez enfin le conseil de La Fontaine:

> Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
> Toujours divers, toujours nouveau;
> Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

Je voudrais, pour l'honneur de l'amour parfait, qu'il n'eût qu'une seule flèche, et qu'il ne pût nous blesser qu'une fois dans la vie. La bonté du ciel devrait faire vivre deux amans le même nombre d'années, et les faire mourir le même jour, comme *Philémon et Baucis*. Mais il n'en est pas ainsi; la mort, qui frappe au hasard, sépare souvent les cœurs les plus unis, et son fatal ciseau coupe les plus doux liens! Lorsque le désespoir ne tue pas, il se change en mélancolie; le malheur s'affaiblit, un doux souvenir vous reste, et vous suit comme une ombre triste et légère; mais vous gardez le besoin d'aimer: un cœur sensible ne peut vivre seul et dans le vide; *vous aimâtes, donc vous aimerez.*

Un *premier amour* qui nous enflamme dans notre jeunesse, un *dernier amour* que nous éprouvons dans l'automne de notre vie, sont deux amours bien différens! Mais quel est le plus fort, le plus heureux, le plus redoutable de ces deux sentimens? Est-ce le *premier?* est-ce le *dernier amour?* La question n'est pas facile à décider.

Le *premier amour* a plus de feux, de fureur, de délire; mais il présente à l'âme je ne sais quoi de vague, d'indéterminé; c'est plus l'amour que l'amante qu'on aime: on adore toutes les femmes dans sa maîtresse; c'est moins le cœur qui s'épanche que l'existence entière qu'on veut connaître et dépenser.

On rassemble tous les plaisirs en une seule volupté; mais la jeunesse voit tant de fleurs sous ses pas, tant de

Digitized by Google

jouissances autour d'elle, que l'amour n'est jamais son unique bien. L'avenir la distrait du présent ; elle rencontre mille passions différentes qui partagent ses facultés, et qui la dédommageraient si elle perdait son bonheur.

Le *dernier amour* brûle de feux plus doux, il éclaire plus qu'il n'échauffe, il a plus de tendresse que de transports : mais cette tendresse plus calme est peut-être plus exclusive ; elle offre moins de délices, mais elle rencontre moins d'écueils. Ses plaisirs sont moins ardens, mais ils sont les seuls qu'on éprouve ; on y tient d'autant plus que la perte en serait irréparable : c'est la dernière branche dans le naufrage ; on s'en saisit pour ne la quitter qu'avec l'existence.

Ainsi ce dernier amour vous enchaîne peut-être plus fortement, quoique plus froidement.

Les *grandes folies* appartiennent au *premier amour*, et les *grandes faiblesses au dernier ;* l'un est le complément de la vie, et l'autre en est le reste.

Je ne décide point entre eux ; ce que je sais, c'est que toute âme sensible doit toujours aimer, c'est un besoin qui ne peut mourir qu'avec elle ; et je répéterai, comme le *poëte romain :*

L'amour doit éclairer nos jours à leur déclin
Comme il enflammait notre aurore.
Vous n'aimâtes jamais ; aimez, aimez demain!
Si vous avez aimé, demain aimez encore.

EXTRAIT D'UN PORTE-FEUILLE.—N°. VIII.

DES PRODIGES LITTÉRAIRES.

Un prodige est un fait hors de l'ordre naturel. La propriété de ce fait est d'exciter une surprise mêlée d'hor-

Digitized by Google

reur ou d'admiration, suivant qu'il exagère les qualités des choses en bien ou en mal.

Ce mot se dit des substances comme des faits; l'extrême laideur comme l'extrême beauté est un prodige. Il y a des prodiges de lâcheté comme des prodiges de valeur, et des prodiges de bêtise comme des prodiges de génie.

Pic de la Mirandole qui, enfant, savait tout ce qu'un homme pouvait savoir; M. Matignon qui, homme fait, ignorait même ce que sait un enfant, sont deux prodiges.

L'art, comme la nature, a ses prodiges en beau et en laid; l'Apollon du Belvédère et le Voltaire de Pigal en sont la preuve; quelque effort que fasse la sculpture, je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin, dans l'un ou l'autre sens.

Ce mot prodige est pris, tantôt dans un sens relatif, tantôt dans un sens absolu. Telle chose qui, dans l'ordre général, ne serait qu'ordinaire, peut paraître prodigieuse dans son cadre particulier. Ainsi rien de plus ordinaire que des mauvais vers; nos poëtes en font tous les jours. Mais, que ces mauvais vers aient été faits par un enfant, à un âge où l'on ne sait pas ce que c'est que la prose, le fait devient extraordinaire; et ces vers, tout en restant dans la classe des choses communes, à laquelle ils appartiennent par leur qualité, ne laissent pas que de prendre rang parmi les choses prodigieuses, vu les circonstances particulières dans lesquelles ils ont été produits. Ces vers-là ne sont pas un prodige; mais c'est un prodige qu'ils aient été faits par un poëte à la bavette.

Cette distinction entre les choses qui sont merveilleuses en elles-mêmes, ou qui ne le sont que par leurs accessoires, ne se fait pas assez souvent; irréflexion qui produit des effets assez bizarres pour mériter l'attention des observateurs. Nous pensons qu'il peut être utile et plaisant de s'en occuper.

Qu'un enfant ait jeté sur le papier quelques lignes qui ressemblent à des vers, ou crayonné quelques traits qui ne s'éloignent pas trop des formes humaines, nos yeux de

Digitized by Google

pères y voient sur-le-champ l'annonce d'un successeur de Voltaire ou de Raphaël. Sottise! folie! ce que nous prenons si facilement pour des dispositions, n'est trop souvent que le développement de toutes les aptitudes d'un individu. Nous le croyons en route pour la supériorité, tandis qu'il n'a fait qu'atteindre, plus tôt qu'un autre, la médiocrité qu'il ne doit jamais passer. Tel homme qui, à vingt ans, n'est qu'un grand enfant, à dix était un petit homme. La nature, tant au moral qu'au physique, n'a fait souvent que se presser de former un nabot dans les individus qu'elle a fait grandir avant l'âge.

C'est un grand malheur pour ces *enfans gâtés*, que d'avoir été signalés ainsi par une maturité hâtive. Leurs facultés ne croissant pas avec l'âge, d'objet d'éloges qu'ils étaient, ils finissent par devenir objets de risée, et payent bien chèrement les jouissances d'amour-propre au milieu desquelles leur premier âge a été bercé. Accusant la justice de l'opinion, parce qu'elle a d'abord manqué de justesse, ils vieillissent en se récriant contre le caprice des hommes qui ne les admirent plus, sans s'apercevoir qu'il y a soixante et dix ans qu'ils ont cessé d'être admirables. Il ne leur faudrait, pour cela, que du sens commun; mais, dans sa sublimité, leur génie ne s'est jamais élevé à cette hauteur.

Ne concluons pas cependant, de ce que l'on vient de dire, qu'on ne doive pas fonder quelque espérance sur les succès de l'enfance. Voltaire fut un enfant précoce; il a tenu, dès l'adolescence, plus encore que sa brillante enfance n'avait promis. Il en est de même de Pascal. Tel enfant, comme eux surprenant, peut produire un grand homme comme eux, mais ne le doit pas produire nécessairement. Trop souvent les arbres, féconds avant le temps, cessent de porter des fruits à l'époque où les autres en sont couverts; encore leurs productions prématurées n'étaient-elles que des avortons.

Ceci est applicable surtout aux enfans dont les progrès ne sont pas réglés sur la marche de la nature, et qui reçoivent, pour ainsi dire, *une éducation de serre-chaude*.

Digitized by Google

Il est d'autres prodiges littéraires qui ne surprennent pas moins fréquemment et pas plus justement l'admiration. C'est l'apparition de ces talens, formés par la seule nature, et de ces poëmes qui, de temps à autre, échappent à des artisans, à des hommes que leur éducation semble moins avoir destinés à tenir la plume qu'à manier la truelle, le peigne ou le rabot.

Le Parnasse français ne laisse pas que d'être riche en poëtes de cette espèce. Entre eux on distingue maître Adam, le menuisier; maître André, le perruquier; maître Pérault, le tailleur; maître François, le cordonnier.

Tout le monde connaît maître Adam, si célèbre au vaudeville, où il est représenté versifiant sur un établi, pendant que son voisin le serrurier rimaille sur une enclume. Le plus connu de ses ouvrages est une chanson bachique qui ne manque ni de verve ni de poésie, et dans laquelle la langue n'est pas blessée, mérite qui contraste assez singulièrement avec le style de nos épicuriens modernes, qui ne font pas un couplet sans estropier tous les mots dont ils se servent : hommes de bonne compagnie, qui mettent autant de recherche à écrire comme les gens du peuple, qu'un homme du peuple en mettait à écrire comme les gens de bonne compagnie!

Maître André, auteur d'une tragédie intitulée *le Tremblement de terre de Lisbonne*, ne peut pas être comparé au menuisier de Nevers, bien que son drame ait obtenu, il y a quelque temps, les honneurs de la reprise. Mais on lui comparerait maître Pérault, qui m'a manqué un habit, et m'a lu plusieurs fois de ses vers en me prenant mesure. Ceux qu'on lui attribue dans *le petit Almanach des Grands-Hommes* ne sont pas les meilleurs. Il avait, dans son *porte-échantillons*, une épître à Corneille, sur ses détracteurs, où se trouvait entre autres ce trait :

Un seul vers de Corneille atterre Scudéri.

Il avait adressé aussi à Beaumarchais une épître dont plus d'une de ses pratiques aurait pu se faire honneur. Je crains, pour la gloire des tailleurs, que ses œuvres complètes n'aient pas été imprimées.

Digitized by Google

Espérons, pour celle des cordonniers, que l'on imprimera les œuvres de maître François, dont le talent a fait, il y a cinq ans, pendant deux mois, presque autant de bruit que celui de maître Adam en fait depuis deux siècles.

Il a dû sans doute occuper l'attention. Qu'un homme sans étude, sans instruction, ait conçu et versifié un ouvrage dont tous les vers ne sont pas mauvais, cela doit surprendre. Ce goût pour un art qui semble ne devoir être apprécié que par les esprits cultivés, doit plaire d'autant plus qu'il se manifeste dans un esprit sans culture. L'étonnement excité par les essais qu'il produit, si faibles qu'ils soient, s'explique. Mais, que cet étonnement se change en admiration, voilà qui a besoin d'être expliqué.

Ce dernier sentiment, si l'ouvrage qui en est l'objet ne le justifie pas, ne peut provenir que de la sottise ou de la malignité.

De la sottise, si c'est de bonne foi qu'on admire des productions imparfaites; de la malignité, si, comme cela arrive presque toujours, l'admiration n'est qu'affectée.

Un homme de goût pourra s'étonner, non du poëme fait, mais de ce que le poëme a été fait. S'il sort de cette sage réserve, tenez-vous pour assuré qu'il est de mauvaise foi, et que les éloges qu'il prodigue à cet homme de métier ont moins pour objet d'élever son mérite que de rabaisser celui des gens du métier.

Si l'on voulait scruter sincèrement la disposition d'esprit avec laquelle on juge le plus habituellement les ouvrages d'esprit, on reconnaîtrait que, je ne sais quel sentiment d'envie s'y mêle dans une proportion quelconque. Tout homme qui écrit pour le public semble faire, par cela même, l'aveu de la conscience qu'il a de sa supériorité. Nous sommes d'autant plus disposés à le faire descendre au-dessous de nous, qu'il a prétendu se placer au-dessus. Quel moyen plus efficace de rabaisser les beaux esprits, que de rabaisser l'art qu'ils cultivent!

Digitized by Google

et quel meilleur moyen de rabaisser cet art, que d'exagérer la facilité avec laquelle les succès s'y obtiennent! Sied-il tant de s'en prévaloir, après de longues études, quand on les voit devenir le prix des premiers essais d'un ignorant ouvrier? raisonnement tacite qui, dans l'opinion de celui qui le fait, met les lettres au niveau des vils métiers, et par lequel l'homme du monde se guinde au-dessus de l'homme de lettres, de toute la hauteur de laquelle sa vanité contemple le poëte qu'il vante par dédain pour la poésie.

Qu'a-t-il fait cependant le poëte à tablier? un poëme? Non; mais une chose qui ressemble à un poëme.

L'action d'un singe ressemble quelquefois à celle d'un homme, et rien de plus naturel que de s'en étonner. La surprise doit être d'autant plus vive que l'animal auquel appartient cette action, semble moins organisé pour la faire, encore qu'il la fasse sans utilité. Mais qui jamais a conclu de cela, qu'un singe valait un homme, ou qu'un homme ne valait pas mieux qu'un singe?

Telles sont les réflexions, un peu sévères peut-être, que faisait un vieillard de ma connaissance, au sujet de l'engouement occasioné par une tragédie de maître François, l'un des plus habiles cordonniers de la capitale. Elle ne manquait ni de formes ni de mesures. Divisée en cinq actes, lesquels se divisaient en scènes, subdivisées en tirades, composées de vers masculins et féminins, rangés dans l'ordre voulu, c'était un ouvrage régulier. Il n'y avait pas de fautes. On en conclut qu'elle abondait en beautés. Les connaisseurs, c'est-à-dire, ces gens qui, sans réputation, prétendent faire les réputations, parlèrent du nouveau drame avec enthousiasme, en colportèrent des extraits, et finirent par promener le poëme et le poëte de salon en salon, demandant s'il y avait beaucoup d'hommes en état de faire aussi bien? s'il y en avait un seul en état de faire mieux, fût-ce maître F..... lui-même, qui, à la vérité, n'écrit pas comme un cordonnier. Les lectures réduisirent les choses à leur juste valeur. Tous les gens de bon ton en entendirent une; et l'on convint bientôt que cette tragédie, qui était un prodige d'artisan, n'était pas un prodige de l'art.

Digitized by Google

L'artisan n'eut heureusement qu'à se louer de cette vogue momentanée. Les cadeaux accompagnèrent souvent les complimens qu'on lui prodiguait; cadeaux, au reste, dignes d'un homme de lettres. C'était un Voltaire, un Plutarque, un Boileau, reliés en veau: cela était bien. On y joignit une pension : cela était mal ; quoique, si on a eu le tort de la donner, on n'a pas eu celui de la payer. Sont-ce là des prodiges qu'il faut multiplier? Je voudrais bien savoir si le Mécène qui donne cent louis de pension au faiseur de souliers, qui, sans avoir étudié, fait une tragédie, en donnerait une pareille au faiseur de tragédies qui, sans l'avoir appris, ferait une paire de souliers, ce qui serait aussi un prodige!

La tête ne tourna pas à maître François. Comme il a plus de bon sens encore que de génie, il n'a pas abandonné le métier pour l'art. Il ne versifie que dans ses momens perdus; et nous avons un rimeur de plus, sans avoir un cordonnier de moins.

Le génie est un don de la nature; je le sais. Il peut se trouver dans les gens de toutes les classes : je le sais aussi. Mais peut-on prendre pour du génie la manie de rimer, qui se trouve aussi dans toutes les classes? Des rimes rapprochées ne terminent pas toujours des vers, comme des vers ne sont pas toujours de la poésie. Je ne vois rien d'étonnant à ce qu'un homme sans éducation imite, assez exactement même, la forme des vers, si elle a par hasard attiré son attention; cherche à reproduire des consonnances qui auront plu à son oreille, et parvienne à fabriquer des vers *carminiformes*, comme dit maître Rabelais. Rien dans tout cela que de mécanique. Un ignorant peut faire de mauvais vers sans esprit, puisque des érudits sans esprit en ont même fait de bons. Il n'y a là aucun prodige.

Mais qu'un homme de la lie du peuple, élevé sur le fumier, nourri dans les étables, abreuvé dans les tavernes, devine l'art du théâtre, en y remplissant les plus viles fonctions; que l'observation lui tienne lieu d'éducation; que le génie lui fasse inventer ce que les autres apprennent, créer ce qu'ils imitent, et imaginer ce que, depuis, Voltaire et Ducis imiteront : voilà un prodige!

Digitized by Google

voilà l'homme que l'orgueil national ne peut pas trop encourager ! voilà celui à qui la munificence des grands doit ses prodigalités, à qui l'admiration des contemporains doit un mausolée, et celle de la postérité des honneurs séculaires.

Le génie brut, que l'esprit et le talent des poëtes qui lui succèdent depuis trois siècles, n'ont pu déposséder de la première place, ne s'est montré qu'une fois, et que chez un peuple : c'est Shakespéar !

(On annonce, dans ce moment, un nouveau prodige littéraire. Un maître vitrier vient, dit-on, de faire paraître un recueil de vers de sa façon. Ne connaissant ni le nom, ni les vers de ce maître, nous déclarons que nous sommes fort éloignés de lui faire l'application des principes généraux posés par l'auteur de ce fragment, et que nous n'avons l'intention de casser les vitres de personne.)

(*Note de l'éditeur.*)

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Scarron, de burlesque mémoire, avait opéré une révolution parmi les auteurs et le public. Son *Virgile Travesti* eut un tel succès, que les libraires de son temps, pour avoir du débit, parodièrent les ouvrages les plus sérieux. Enfin on poussa l'extravagance jusqu'à imprimer *la Passion* en vers burlesques. Excepté le *Roman Comique*, tous les ouvrages de Scarron ne sont plus guère lus aujourd'hui. On ignore sans doute que ses *Nouvelles* en prose ont fourni à Molière une des principales scènes du *Tartuffe ;* à Beaumarchais, le second acte du *Mariage de Figaro ;* et que celle qui a pour titre *la Précaution Inutile* a donné au père de la comédie l'idée de son *Ecole des Femmes*.

C'est dans cette même *Nouvelle*, Monseigneur, qu'un auteur anonyme vient de puiser une petite comédie en un acte et en prose, qui a été représentée au théâtre de la Porte Saint-Martin, sous le titre de la *Nouvelle*

Digitized by Google

Agnès. C'est l'Isabelle de l'*Ecole des Femmes* telle que Scarron l'avait conçue, et telle que Molière s'est bien gardé de nous la représenter. *La Nouvelle Agnès*, comme dans celle du conte, monte la garde, armée de pied en cap, auprès du chevet du lit nuptial, pendant que son mari jaloux dort, et elle croit que les devoirs du mariage se bornent à ce ridicule exercice. Le mari de cette Agnès est opposé à un mari confiant, heureux, et qui s'est uni à une femme coquette, mais vertueuse. V. A. doit voir que cette donnée ne pouvait tout au plus donner matière qu'à une parade qui n'a même pas fait rire.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin devrait chercher à jouer de bonnes comédies, et à sortir, s'il est possible, du genre détestable qu'il paraît avoir adopté. Voudrait-il se borner à lutter avec les théâtres de l'Ambigu-Comique et de la Gaieté? Disputerait-il avec eux d'inepties et de platitudes? *La Pie Voleuse* était un drame agréable; de jolis ballets, des vaudevilles spirituels faisaient espérer qu'il abandonnerait aux boulevarts du Temple les monstrueuses conceptions des Boirie, des Cuveliers et des Guilbert-Pixérécourt. Mais tout à coup apparaît *Jean-Sans-Peur* ou *le Pont de Montereau*, drame plus sot encore que ceux qui ont consenti à le faire jouer. Que V. A. se figure trois mortels actes où on a eu la prétention de mettre en scène un trait de l'Histoire de France, et où il n'y a rien d'historique que le titre de la pièce.

Je ne sais d'ailleurs jusqu'à quel point un auteur, ou des auteurs (car je ne jurerais pas que plusieurs écrivains de la même force ne se soient cotisés pour écrire le mélodrame de *Jean sans Peur*); je ne sais, dis-je, jusqu'à quel point des auteurs peuvent outrager à la fois le bon sens, la langue et l'histoire; mais ce que je puis affirmer, c'est que l'assassinat du duc de Bourgogne sur le pont de Montereau n'est pas assez honorable aux yeux des Français, pour qu'on le traduise sur un de nos théâtres. On le supporterait à la Comédie Française, parce qu'une tragédie est l'école des rois, des gens d'état, et que de beaux vers la

Digitized by Google

mettraient à la hauteur des philosophes. On peut, sans danger, présenter le tableau des grandes passions devant des personnes dont l'éducation a poli les mœurs, et qui cherchent au théâtre un noble délassement; mais, devant un public qui manque de lumières, et qui est livré pour ainsi dire à son instinct naturel, il faut au contraire éloigner tout ce qui pourrait lui donner des idées coupables, et le familiariser avec des actions qui sont dignes de l'estime publique.

C'est dans cette vue, sans doute, que le théâtre de la Gaieté a donné un vaudeville nouveau, intitulé *la Bonne Femme* ou *les Prisonniers de Guerre*. Cette *Bonne Femme*, qu'on pourrait prendre dans un sens épigrammatique, est au contraire un ange tutélaire, qui a prodigué à nos soldats, et même à des militaires étrangers, tous les soins et les secours qu'il était possible de donner. C'est désigner à V. A. la mère Marthe, dont le nom est connu de tous les souverains de l'Europe, et qui mérite si bien toutes les nobles marques de distinction qu'ils se sont plu à lui envoyer. Les auteurs du vaudeville, MM. Dubois et Brazier, ont mis sur la scène une anecdocte qui honore cette illustre sœur de la charité. Le succès le plus flatteur a couronné leur entreprise, et des couplets vraiment français ont obtenu l'honneur du *bis*.

Puisque nous sommes encore aux boulevarts, j'arrêterai V. A. au théâtre des Variétés, pour lui parler de *Gulliver dans l'Ile des Géans*. Quand elle saura que M. Sewrin est l'auteur de cette pièce, elle ne voudra peut-être pas en entendre davantage; mais je lui dirai que *Gulliver* est un ouvrage qui a eu du succès, et qui en mérite, non sous le rapport littéraire, car ce serait calomnier M. Sewrin, mais sous le rapport des *machines*. Des masques de carton, énormes, couvrent des acteurs montés sur des échasses, et des enfans, qu'on appelle des *Liliputiens*, donnent à ce spectacle un air de singularité, qui a tenu lieu à l'auteur de gaieté et d'esprit.

M. Théaulon est un *vaudeviliste* presque aussi fécond que M. Sewrin; mais à la différence près qu'on peut, sans compromettre son amour-propre, répéter les cou-

Digitized by Google

plets du premier, qui ont souvent de la grâce, et un sel parfaitement inconnu à l'auteur de *Gulliver*. *Gascon et Normand*, est une petite pièce que M. Théaulon a fait de moitié avec M. Capelle, un de nos plus gais chansonniers. Joly, comme dans tous les ouvrages où il ne se trouve que deux ou trois acteurs, joue un rôle à travestissement, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Il est tour à tour sous-officier, intrigant, gascon et normand. Cet acteur original n'a reparu sur le théâtre du Vaudeville que depuis très-peu de temps. Son absence avait fait suspendre plusieurs ouvrages, que son talent seul rendait supportables. Ce théâtre fait chaque jour de nouvelles acquisitions. Les ingénues y abondent. Mademoiselle Herminie, et surtout Mademoiselle Lucie, jolie actrice qui avait débuté sans éclat à Feydeau, ont paru plaire au parterre de la rue de Chartres. Le jeune Gonthier, que Paul Huet et Ponchard éclipsaient avec tant d'avantages, a suivi Mademoiselle Lucie, et, en fait de talent, a paru un colosse sur les planches du Vaudeville, tandis qu'il n'était qu'un pygmée sur celles de l'Opéra-Comique. Il en est des acteurs comme des tableaux : le cadre les écrase ou les fait ressortir. C'est par cette raison que la plupart des comédiens que nous voyons sur les théâtres royaux nous paraissent si médiocres; et vous savez, Monseigneur,

Qu'il n'est point de degré du médiocre au pire.

En parlant d'acteurs médiocres, nous nous trouvons naturellement à Feydeau. Ces pauvres sociétaires auraient bien besoin d'être régénérés; excepté Martin, Chenard, Lesage, Juliet, et Gavaudan qui s'en va : ils sont plus mauvais l'un que l'autre, *chacun dans son genre*. On ne peut rien leur comparer que les pièces nouvelles qu'ils reçoivent et qu'ils ont le courage de jouer : ce sont des paroles qui, pour le ridicule et la niaiserie, le disputent avec la musique. C'est ainsi que nous avons vu successivement paraître et disparaître *une Matinée de Frontin*, les *Noces de Gamache*, les *Parens d'un Jour*, et le *Mariage par Commission*, où un *haut et puissant* seigneur

Digitized by Google

dit à deux époux qu'il a intérêt de désunir : *Vous ne savez peut-être pas que j'ai le droit de casser votre mariage ?* Le parterre répondit : Ma foi, non. *Eh bien!* reprit le seigneur, *je vous l'apprends*. Vraiment, répliqua le public ?

M. Planard, jeune auteur, aussi fécond que son compositeur M. Bochsa, et ce n'est pas peu dire, a rompu cette chaîne de chutes qui pesait sur l'Opéra-Comique, par un ouvrage intitulé *la Lettre de change*. C'est une comédie assez froide, mais gaie. Elle a quelques rapports avec la situation d'Édouard dans le drame de ce nom, et les *Projets de Mariages* de M. Duval. Les invraisemblances nombreuses de ce petit acte n'ont pas empêché de rendre justice au style, qui est naturel et parfois comique, ce qui n'est pas le péché ordinaire de M. Planard. Le public n'a point laissé protester la *Lettre de change*, et l'a acceptée malgré la signature de son associé.

En général, M. Planard n'est pas heureux en musiciens. Le plus joli ouvrage qu'il ait jamais fait, son *Mari de Circonstance*, a eu le malheur d'être appauvri par la partition d'un homme qui n'avait point encore donné jusqu'alors une preuve aussi évidente de nullité musicale. Ce fait est même passé en proverbe dans l'orchestre du théâtre Feydeau. Quand on veut désigner une musique faible, traînante, sans couleur et sans motifs, on dit : *C'est aussi mauvais que le Mari de Circonstance.*

Où donc sont les Méhul, les Berton, les Boëldieu, les Spontini et les Catel ? Sont-ils morts ? Sont-ils partis pour le Brésil ? Sommes-nous condamnés par les sociétaires de Feydeau à ne plus entendre que la musique des Catruffo, des Bochsa ?...

Pendant le séjour que V. A. fit, il y a quelques années, à Saint-Pétersbourg, elle me fit l'honneur de m'écrire et de me mander le prodigieux succès qu'y avait obtenu M. Didelot, avec son ballet de *Flore et Zéphire*. Ce ballet vient d'être représenté à Paris, et y a obtenu le suffrage unanime du public. Quelques longueurs qu'il est facile de faire disparaître, et quelques idées un peu trop délayées

Digitized by Google

n'ont pas empêché de reconnaître dans M. Didelot un de nos plus gracieux chorégraphes. La manière dont Zéphire s'envole est une chose qui a singulièrement surpris les habitués de l'Opéra. C'est la première fois qu'ils ont vu un tableau aussi extraordinaire, et que M. Didelot seul pouvait exécuter. Qu'on joigne à cela une Flore qui danse comme Mademoiselle Gosselin aînée, danseuse si extraordinaire par la précision de ses mouvemens, que feu Geoffroi lui avait donné le surnom de *la Désossée*. Un Zéphire comme Albert, des décorations telles qu'on est dans l'usage d'en voir à l'Académie Royale de Musique, et on aura une idée de l'impression qu'a pu produire cet ouvrage. La musique en est détestable par exemple; et, orgueil national à part, je doute qu'on en eût composé une aussi mauvaise à Paris.

Je m'aperçois, Monseigneur, de la longueur de ma lettre. Je remets au premier courrier la reprise d'*Ulysse*, tragédie où Talma a fait le plus grand plaisir. Je parlerai aussi du *Contrariant*, comédie en vers, reprise au Théâtre Royal de l'Odéon, en trois actes. J'espère qu'aussitôt que M. Picard aura pris définitivement les rênes de l'administration de ce pauvre Odéon, j'aurai sujet de féliciter les Parisiens d'avoir enfin dans leur capitale un second Théâtre Français, où l'on s'occupera moins de mélodrames et de cavalcades que de bonnes comédies. Je ne resterai plus si long-temps sans écrire à V. A., et j'ose lui promettre d'être dorénavant plus exact dans ma correspondance.

Histoire de France pendant les guerres de Religion; par Charles Lacretelle, membre de l'institut, professeur d'histoire à l'académie de Paris. — Troisième volume in-8°. (1).

« L'histoire est, dans la littérature, ce qui touche de » plus près à la connaissance des affaires publiques; c'est

(1) A Paris, chez Delaunay, Palais Royal.
Et chez A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

» presque un homme d'état qu'un grand historien ; car » il est difficile de bien juger les événemens politiques, « sans être, jusqu'à un certain point, capable de les di- « riger soi-même. »

Cette réflexion ingénieuse et profonde brille parmi tant d'autres dans l'ouvrage de madame Staël sur l'Allemagne : et si personne n'en conteste la justesse, je suis vraiment étonné qu'on n'ait pas encore confié un portefeuille à M. Lacretelle.

Quelle critique ! quelle profondeur ! quelle politique savante ! toutes les trompettes de la renommée célèbrent de si éclatans avantages ; et plus heureux que les grands hommes, ses prédécesseurs, M. Lacretelle recueille, à la publication de chacun de ses volumes, cette moisson d'éloges réservée aux talens transcendans. Qui osera faire entendre une voix discordante dans ce concert de louanges? qui empêchera M. Lacretelle d'être le premier historien du monde ?

C'est moi, m'écriai-je, avec M. de Pradt, car la modestie est à la mode, depuis que les archevêques ne le sont plus.

On a souvent défini les devoirs d'historien ; Cicéron, me semble, l'avait fait en peu de mots : *c'est qu'il n'ose dire une fausseté ni cacher une vérité.*

Combien cette tâche devient difficile pour celui qui se fait l'historien de son propre pays, de ses contemporains ! la véracité lui devient impossible.

Nous apportons en naissant des préjugés dont l'ascendant est irrésistible ; à quelque éloignement que soient les événemens qu'on retrace, qu'ils se soient passés au siècle des fureurs religieuses ou à celui des fureurs politiques. Quand le sol qui vous a vu naître en a été le théâtre, tout influence vos opinions ; et comme personne, pas même M. Lacretelle, n'est sourd aux conseils des circonstances, l'ouvrage portera toujours le cachet du règne qui l'a produit. Quelle exactitude d'ailleurs, quelle précision de dates, quelle peinture sévère des mœurs, des usages et des lois n'exige-t-on pas surtout de l'historien de sa patrie ? M. Lacretelle semble à peine s'être douté de ces difficultés. Compilateur adroit des mémoires du

Digitized by Google

temps, il laisse aller sa plume; et peu curieux de chercher la vérité à travers les passions d'écrivains peu instruits, il assemble, tant bien que mal, les chroniques informes des temps malheureux de nos querelles religieuses. Quelle époque cependant prête plus à la peinture terrible des passions, aux développemens d'une politique infernale, dont la religion n'a jamais été que le vain prétexte! Quel portrait pour Tacite que ce Philippe II! cet empoisonneur roi, que M. Lacretelle dessine en traits si faibles, et en phrases si décolorées! Quel tableau que celui d'un prince qui lutte avec l'ascendant seul de son courage et de ses vertus contre la cour la plus infâme et la plus dépravée, contre les assassins de Philippe et les poignards des fanatiques. Jamais l'histoire n'offrit un spectacle plus admirable. Que de scènes dramatiques naissaient du sujet? Quelle variété de crimes, d'attentats, de dévouemens sublimes et de lâches trahisons! Quelle lueur profonde n'aurait point jeté Tacite sur de pareils évènemens, en pénétrant dans le labyrinthe ténébreux de ces sanglantes guerres civiles. En lisant les annales des guerres de religion, on ne peut s'empêcher de regretter un pareil historien, et surtout en lisant M. Lacretelle.

Je ne le suivrai pas dans la longue analyse du règne de Henri III, dont M. Lacretelle peint les honteuses voluptés et les lâches vengeances. Je suis impatient d'arriver à Henri IV, qui console de tant de forfaits, de peur de ne point pouvoir citer un passage où l'aimable simplicité de Henri soit retracée d'une manière fidèle et pure dans le troisième volume.

J'aime à faire parler Henri lui-même. Jamais l'honneur n'emprunta un langage plus noble et plus sincère que dans son cartel au duc de Guise. « Ambitieux étranger, » écrit-il à ce prince, épargnez des maux à ma patrie, » n'entraînons pas tant de victimes dans notre querelle. » Je dépose la supériorité de mon rang pour vous pro- » voquer à un combat en champ clos. M. le prince de » Condé me servira de second contre le duc de Mayenne » votre frère. Car mon cousin et moi nous acheterions de

Digitized by Google

» notre sang le bonheur d'épargner au Roi les peines que » votre rébellion lui cause. Je prend Dieu à témoin que » dans ce défi je ne suis point animé par une vaine gloire, » par ostentation de courage, ni même par haine contre » vous; mais par l'unique désir de voir Dieu servi et ho- » noré, mon Roi mieux obéi et le pauvre peuple en paix. »

Voilà, ainsi que le dit M. Lacretelle, un duel que semble avouer la religion, l'humanité, la sagesse. Guise le refusa, il était vaincu d'avance, quelle que fût l'issue du combat. Qui n'aurait pas été terrassé par tant de magnanimité?

On a remarqué, et je le dis d'autant plus volontiers que cela fait l'éloge de M. Lacretelle, que les protestans excitaient tout l'intérêt dans son ouvrage. On plaint, on méprise leurs persécutions. Il n'est pas étonnant que les victimes de la Saint-Barthelemy inspirent plus de pitié que leurs assassins. On voit à leurs tête les Condé, les Coligny dont la pure renommée à traversé tant de siècles, et le Roi de Navarre que nous comptons encore aujourd'hui au nombre de nos meilleurs princes. Que de tels hommes devaient donner d'éclat au parti qu'ils avaient embrassé. D'ailleurs la persécution avait épuré leurs sentimens, et des êtres peut-être faibles et timides dans d'autres circonstances sont devenus les martyrs de la foi qu'ils avaient jurée. La religion ne brille jamais d'un éclat plus vif que dans les jours où elle paraît souffrir. Montesquieu l'a dit: « Les humiliations de l'église, la dis- » persion, la destruction de ses temples sont les temps « de sa gloire, et quand aux yeux du monde elle paraît » triompher, c'est là le temps ordinaire de son abaisse- « ment. »

C'est une considération effrayante que la religion chrétienne, dont le principe essentiel est la tolérance et la paix, ait pu engendrer des guerres si nombreuses et si sanglantes; c'est que la plupart des chrétiens ignorent les préceptes de son divin fondateur, et font servir les intérêts du ciel à leurs intérêts personnels, et à leurs haines particulières

M. Lacretelle a adopté, malgré l'impartialité et l'indépendance dont je l'ai loué plus haut, une erreur que l'aveugle obstination peut seule vouloir propager.

Digitized by Google

Il semble regarder aussi le protestantisme comme une innovation et une hérésie, quand les protestans au contraire prétendent se rapprocher du culte primitif, et de la simplicité des premiers temps de l'église, altérée par les payens; mais cela ne l'empêche pas de flétrir les auteurs de tant de guerres cruelles. C'est à force de remettre sous les yeux le tableau de ces épouvantables querelles, qu'on parviendra à en empêcher le retour. Puissent-ils être éteints pour jamais ces flambeaux du fanatisme et de l'erreur. J'ai peu ou point parlé du style de M. Lacretelle; il n'est pas dépourvu d'éclat et de sentiment: mais il est rarement de cette majestueuse simplicité qu'exige l'histoire. Au lieu d'être toujours grave, varié, pur et agréable, il est souvent lâche et sans force, sententieux, et de mauvais goût.

De futiles anecdotes et d'apocryphes niaiseries remplissent son sujet, et ternissent quelques pages écrites avec grâce et éloquence. Une femme célèbre par le piquant de de ses bons mots, prétend que M. Lacretelle fait de l'histoire une commère, mais une commère de beaucoup d'esprit.

Le petit *Journal des Dimanches* (1), destiné à la fois à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, suspendu

(1) On s'abonne, au bureau, rue de l'Université, n°. 25, et chez Fymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30, moyennant 20 fr. pour l'année, 10 fr. pour six mois.

Le prix est le même pour Paris et les départemens. On trouve au bureau les numéros qui ont paru précédemment, réunis en un beau volume. Prix: cinq fr. franc de port.

Les abonnemens se feront dorénavant à compter du 1^er^. novembre 1815.

Digitized by Google

par l'effet des diverses circonstances, va reprendre son cours. Il en a paru en novembre un cahier de quatre feuilles, qui offre, dans une piquante variété, des pièces légères de différens genres, en vers et en prose. On y a revu avec plaisir des noms estimés et aimés du public.

Madame la comtesse de Genlis ne dédaigne pas de coopérer à la rédaction de ce petit journal, parce qu'il peut être rendu aussi utile qu'agréable. Outre des contes, des nouvelles, elle y insérera successivement, par fragment, un ouvrage qu'on dit être d'un grand intérêt, et qui a pour titre *les Voyages d'Eugène*. Cet ouvrage conduira les jeunes lecteurs au-delà du temps où ils auront fini leur éducation.

Madame Dufrénoy, dont la plume élégante et facile est si propre à donner des leçons au jeune âge, joindra à des morceaux de différens genres, des traits de morale et de sentimens tirés de la Bible, des pères de l'Église, et d'autres sources religieuses.

En tête des cahiers seront, pendant quelque temps, de jolies devises dessinées et peintes par madame de Genlis, gravées et coloriées par d'habiles artistes. En général ces devises, auxquelles sont jointes des inscriptions, ont pour corps des fleurs.

Ce journal est sans doute une des plus agréables étrennes qu'on puisse offrir à la jeunesse.

Digitized by Google

On se rappelle le succès si mérité de l'ouvrage de Berquin. La partie éclairée de la génération actuelle est composée d'hommes et de femmes qui presque tous, dans leur enfance, lisaient avec empressement et profit ce recueil intéressant.

Cependant on ne le réimprime point; la réimpression n'en paraît point désirée. Semblable à un grand nombre d'autres productions excellentes, il a cédé au mouvement général des idées et des mœurs; il est devenu suranné.

M. et madame Azaïs entreprennent de continuer l'*Ami des Enfans*. Ils se proposent de suivre le plan et d'imiter la composition de leur modèle. Ils ne songent point à l'effacer; ils désirent au contraire le rappeler, et faire dire, s'il leur est possible, que c'est ainsi que Berquin lui-même écrirait aujourd'hui son ouvrage. ils ont des enfans; ils les élèvent eux-mêmes. Cette occupation leur fournit journellement le moyen de connaître ce qui convient le mieux à l'enfance, et les excite à les trouver. Ils éprouvent, par exemple, qu'un peu de féerie augmente beaucoup, pour leurs enfans, l'attrait des conversations qu'ils font avec eux, et des histoires qu'ils leur racontent. Ils emploieront ce moyen, mais avec économie, et même après avoir informé, dès le début de leur ouvrage, leurs jeunes lecteurs, que toute féerie est une illusion. Ils se sont assurés que cette information, en prévenant la naissance de fausses idées, ne diminue point le charme du surnaturel attaché à ce genre de fictions. Les enfans qu'on intéresse par la curiosité, par le sentiment, ou par le plaisir qui naît de l'instruction, oublient, en ce moment, qu'on les abuse par des formes imaginaires. C'est

Digitized by Google

ainsi que les hommes reçoivent avec le plus doux attrait les vérités profondes ou ingénieuses enveloppées dans les apologues d'Ésope et de La Fontaine.

L'expérience a encore appris à M. et madame Azaïs qu'il ne fallait pas trop abaisser les idées et le style des ouvrages destinés aux enfans. Il vaut mieux que les plus jeunes n'y comprennent pas tout encore. Cet inconvénient est affaibli par le secours des parens, des instituteurs, et des enfans plus avancés. Mais les ouvrages d'une simplicité absolument enfantine, n'intéressent que très-peu de temps, même dans le premier âge. Les ouvrages un peu forts, bien conçus, bien écrits, restent pendant bien des années entre les mains des enfans, qui les lisent et les relisent sans cesse. M. et madame Azaïs s'efforceront de mettre, dans la composition de leur *Ami des Enfans*, assez de variété, d'agrément et de fonds utile, pour que les enfans en aiment la lecture, et que cependant elle puisse plaire encore aux jeunes gens, et même les instruire.

Les enfans aiment beaucoup les drames; ils en trouveront un dans chaque livraison. Ils aiment aussi beaucoup les couplets, les romances; la première livraison en contiendra plusieurs; et toutes les autres livraisons seront faites sur le plan de la première.

Cette première livraison paraîtra le 1^er^. janvier 1816; elle sera formée de deux volumes in-18, chacun d'environ 150 pages. La seconde livraison, égale à la première, paraîtra le 1^er^. février; la troisième, le 1^er^. mars, et ainsi de suite; une livraison par mois. Chaque volume sera orné de plusieurs gravures.

Digitized by Google

Le prix de chaque livraison sera de 2 fr. On souscrit à Paris, à la Librairie d'éducation, chez ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n°. 30.

En payant d'avance les douze livraisons de l'année, le prix sera de 20 fr. au lieu de 24.

ERRATA à l'article *Vanité*, N°. XII.

Page 542, 3e. alinéa, au lieu de : Lorsqu'elle se montre,
lisez : Lorsqu'elle ne se montre.
Page 543, 4e. alinéa, au lieu de : Et le déshonorerait,
lisez : Et le détronerait.
Page 543, 9e. alinéa, au lieu de : Jouit de l'état,
lisez : Jouit de l'éclat.
Page 546, 2e. alinéa, au lieu de : Nous battions,
lisez : Nous battîmes.
Page 547, 5e. alinéa, au lieu de bien,
lisez bien.
Page 649, 5e. alinéa, au lieu de : Vaniteux se voient,
lisez : Vaniteux seroient.

ANNONCES.

Petite biographie conventionnelle, ou Tableau moral et raisonné des 749 députés qui composaient l'assemblée dite *de la convention*, dont l'ouverture eut lieu le 21 septembre 1792, et la clôture le 26 octobre 1795; dans laquelle on voit figurer des comtes, des curés, des marquis, des bouchers, des évêques, des comédiens, des médecins, des huissiers, des peintres, des moines, des barbiers de village, des gardes du corps, des apothicaires, des avocats, des cardeurs de laine, etc.;

Digitized by Google

Précédée d'un coup d'œil rapide sur les principales causes de la révolution de 1789; suivie du résultat des votes dans le procès de Louis XVI, et d'une notice curieuse sur ceux des conventionnels qui ont été rejetés depuis de la société par une cause quelconque, ou qui ont eu le courage d'émettre librement une opinion modérée. Un fort vol. in-12, orné d'une belle gravure, imprimé en petit-romain. Prix : 3 fr.

Chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

Satires de Juvenal, traduites en vers français; par L. V. Raoul. Deuxième édition, in-8°. Prix : 6 fr. broché.

Histoire des Marches et du pays de Combraille, 2 vol. in-8°. Franc de port, 15 fr.

Amours de Laure et Pétrarque, ou Poésies de Pétrarque, traduites en vers, avec un commentaire, suivis des Épanchemees du Gœur; par M. Paccard, 2 vol. in-18, avec portraits; 3 f. et 3 fr. 50 par la poste. Chez Delaunay; au Palais-Royal, et chez l'auteur, rue Neuve du Luxembourg, n°. 1.

De l'Existence de Dieu et de l'Immortalité de l'Ame; par Keratry, in-12. Prix : 2 fr. et 2 fr. 60 c.

Se trouvent chez A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Les Rédacteurs du *Mercure* se font un devoir de désavouer hautement, sans aucune restriction, un article sur l'École Royale Polytechnique, inséré dans leur journal du 9 de ce mois, et qui, outre des choses erronées sur l'établissement, contient, dans la partie intitulée Administration, les erreurs les plus manifestes contre des personnes honorées depuis long-temps de l'estime publique. L'auteur de cet article a sans doute été égaré par des préventionss qui leur sont étrangères.

Digitized by Google

Ils se font un plaisir de reconnaître que peu d'institutions sont gouvernées et administrées avec autant d'ordre et de désintéressement que l'École Polytechnique. Les comptes annuels rendus au gouvernement en font foi.

Il est notoire que M. Marielle fils, quartier-maître, secrétaire des conseils de l'École, n'a d'autre fortune que son emploi, d'autres honneurs que le grade de capitaine, qu'il occupe depuis vingt-deux ans; enfin, d'autres décorations que celle de la Légion-d'Honneur, qu'il tient des bontés du Roi.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google



MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

APOLLON CHEZ ADMÈTE.

APOLOGUE.

Le roi des Dieux, mécontent d'Apollon,
D'un coup de pied l'exila sur la terre :
Le dieu des vers, ne sachant à quoi faire,
Se mit berger : c'est un métier fort bon ;
Mais pour un dieu c'est un emploi bien mince.
Notre exilé devint berger d'un prince.
Tous les matins, il menait ses troupeaux
Parmi les prés paître l'herbe fleurie,

Digitized by Google

Et, pour distraire un peu sa rêverie,
Jouait du luth ou bien du chalumeau.
Quelques bergers par hasard l'entendirent;
Ces bergers-là tout d'abord avertirent
D'autres bergers qui de suite le dirent
A leurs amis, puis à tout le hameau.
Chacun accourt, car on dit qu'en Lydie
Comme chez nous on aimait le nouveau.
Phébus les voit et se tait. On s'écrie :
Encore, encore; allons donc! que c'est beau!
Toujours les dieux ont aimé qu'on les prie;
Mais les louer les chatouille encore plus;
Le que c'est beau! charma le bon Phébus.
D'un air content, mais plein de modestie,
Il poursuivit ses chants interrompus.
Autour de lui, les bergers en silence
Prêtaient l'oreille et marquaient la cadence,
Sans y penser, par leurs gestes naïfs.
On aurait lu dans leurs traits attentifs
Ce que chacun ressentait en lui-même;
Les doux transports, l'espérance, l'amour,
Que dépeignait avec un charme extrême
Le divin luth, s'y montraient tour à tour.
Parmi la foule était le dieu Mercure,
Tout jeune alors, à ce que l'on assure,
Vif, éveillé, complaisant, beau parleur,
Et par-dessus déterminé voleur.
Voleur! un dieu! pourquoi non? le dirais-je,
A votre avis, s'il n'en était ainsi?
Non sûrement; je ments peu, Dieu merci;
Et si parfois j'use du privilége,
Croyez du moins que ce n'est point ici.
Or, sachez donc que voler, quoi qu'on dise,
Dans le bon temps était le lot des dieux,
Vice chez nous, je ne sais quoi chez eux,
Joyeuseté, passe-temps, gaillardise,

Digitized by Google

Bref quelque chose entre bon et mauvais ;
Pour l'exprimer le mot manque en français.
Il ne faut pas, pauvres gens que nous sommes,
Que nous traitions cela de contes bleus;
Nous le savons, la justice des dieux
En aucun temps ne fut celle des hommes.
Continuons. Au lieu de s'amuser
A des chansons qu'il ne savait priser,
L'escroc divin, dans la foule immobile,
Sous un air calme, indifférent, tranquille,
Faisait ses tours, exerçait son savoir,
Et l'exerçait déjà comme un habile.
Il enlevait, d'un geste fort agile,
A l'un sa bourse, à l'autre son mouchoir.
A droite, à gauche, il eût fallu le voir
Jouer des mains, moissonner, dans les poches
Des pauvres sots, ce qu'ils pouvaient avoir,
Tous, trop distraits pour s'en apercevoir,
Trop bonnes gens pour craindre ses approches.
Aussi fit-il, et dans moins d'un instant,
Force bons coups, mainte et mainte capture ;
Certes tout autre en eût été content ;
Lui ne l'était ; il s'appelait Mercure,
Et l'appétit lui venait en mangeant.
Il méditait un coup pour la clôture,
Dont il voulait que l'on parlât au loin,
Un coup d'éclat, digne d'être avec soin
Transmis, prôné, célébré par l'histoire;
Car remarquez qu'il volait pour la gloire,
Non pour l'argent. En effet, quel besoin
Aurait-il eu de chose aussi mauvaise,
Lui qui de rien pouvait vivre à son aise ?
Il résolut, tous accidens prévus,
D'escamoter le troupeau de Phébus,
De l'enlever à sa barbe. Il s'approche
D'un gros mouton que l'on nommait Robin,
Avec douceur le flatte de la main,

Digitized by Google

Joue avec lui ; puis, tirant de sa poche
Un peu de pain dérobé sur le lieu,
Le lui présente en s'éloignant un peu.
Robin le suit ; les brebis à la file
Suivent Robin. L'adroit et malin dieu
Gagne un sentier qui conduit à la ville :
Le voilà sûr du succès de son jeu.
Il change alors de style et de manière ;
Laissant Robin, il se tient en arrière,
Et devant lui fait marcher le troupeau.
En moins d'une heure à la ville il arrive :
On avait foire ; il y vend bon et beau,
Sans marchander, jusqu'au dernier agneau,
Et puis décampe en cas qu'on le poursuive.
Je vois d'ici maint censeur mécontent
Hausser l'épaule, en disant : Comme il ment !
Quelle pitié ! croit-il avoir affaire
A des enfans, à des gens sans lumière,
Qui, comme on dit, passent tout au gros sas ?
Quoi ! les bergers auraient donc pu se taire ?
Le chien aussi ? Supposez ces deux cas,
Monsieur Phébus ne voyait donc pas faire
Le ravisseur ? on ne le croira guère.
Il faut, messieurs, vous tirer d'embarras :
Il le voyait, mais il n'y pensait pas ;
Ses auditeurs n'osaient pas le distraire,
Ses chiens dormaient : voilà tout le mystère.
Le soir arrive ; Apollon cesse alors
Ses doux accens, ses aimables accords ;
De tous côtés il promène sa vue ;
Il cherche en vain. Hélas ! plus de troupeau !
A d'autres soins la foule revenue
Lui dit bon soir et retourne au hameau ;
En un moment elle fut disparue.
A la maison il revient bien pénaud,
Bien inquiet de ce qu'on va lui dire.

Digitized by Google

Son maître Admète était un grave sire,
Un petit roi qui n'aimait pas à rire.
Phébus lui dit que, comme il faisait chaud,
Il s'est assis à l'ombre sous un chêne;
Que le sommeil l'a surpris aussitôt;
Qu'une heure après, s'éveillant en sursaut,
Il n'a plus vu que ses chiens dans la plaine.
A ce récit pas plus vrai qu'il ne faut,
Ne croyez pas que le prince s'emporte;
Sans dire un mot ni plus bas ni plus haut,
Il met Phébus simplement à la porte.
Le pauvre dieu, bien surpris de cela,
Se fit maçon à quelques jours de là;
Mais son destin, hélas! n'amenda guère;
De mal en pis au contraire il alla,
Tant qu'à la fin Jupiter moins sévère
De son exil aux cieux le rappela.

Enfans du dieu des vers, j'ai tracé votre histoire.
Occupés de vos chants, ne voyant que la gloire
Que vous en devez recueillir,
Vous ne vous embarrassez guère
De ce qu'on fait chez vous, comment vont vos affaires;
La gloire vous est tout. Vous avez beau vieillir,
Jamais on ne vous voit quitter cette chimère
Pour revenir au train vulgaire.
Aussi la pauvreté vous vient-elle accueillir.
Mais, que dis-je? à vos yeux ce reproche est frivole;
Qu'importe donc la pauvreté?
Les cygnes du Méandre aux rives du Pactole
Ont-ils jamais chanté!

PIERRE MARTIN.

Digitized by Google

RÉPONSE A UNE PROPOSITION DE MARIAGE.

Cent fois grâce de l'offre honnête
Que vous me faites d'un lien,
Où je verrais peut-être un bien,
Si, pour m'assurer ma conquête,
Seize printemps de fleurs paraient encor ma tête.
Mais quand de leurs frimas, en attristant mes yeux,
Cinquante-sept hivers blanchissent mes cheveux,
Épouser une femme intéressante, belle,
Jeune surtout, et compter sur sa foi!
Elle aurait trop d'attraits pour moi,
Et j'en aurais trop peu pour elle.

Quand des antres du Nord s'échappe l'Aquilon,
Que Zéphyr effrayé s'enfuit des verts bocages,
C'est alors que la mer, sous un sombre horizon,
Se couvre de débris, s'enrichit de naufrages.

La sagesse me dit tout bas :
Nœud d'amour sied mal à ton âge.
L'expérience, sur ce cas,
M'en dit, hélas! bien davantage.
Par elle je sais qu'un vieillard,
Du dieu d'hymen crédule apôtre,
Dans son temple arrivant trop tard,
Ne prend femme que pour un autre.

Oh! que ne puis-je m'abuser
Sur le risque, après lui, qu'entraîne un mariage,
Et que ne puis-je le briser
Ce miroir véridique où se peint notre image!

Digitized by Google

Mais quoi ! dédaigner sa leçon !
Ainsi d'un ami franc et sévère et fidèle
Le conseil importune; on a blâmé son zèle,
On le boude, on l'évite : eh bien! qu'y gagne-t-on ?
Profitons au surplus de cet avis du sage :
Notre bonheur est notre ouvrage.
Pour conserver le mien, je resterai garçon.

M. le chevalier VIOÉE.

BOUTADE.

Le plus déraisonnable amour
M'arrache aux doux plaisirs de ce monde sensible.
Moi-même j'ai forgé cette chaîne invincible
Où je vais languir sans retour.
Hors du cercle étroit de la vie,
Mon cœur trop resserré crut voir un meilleur sort,
Et le domaine de la mort
M'offrit enfin l'objet dont mon âme est ravie.
Femmes que j'adorais, pardonnez si mes vœux
Ont évoqué des rives sombres
Les charmes que jadis je trouvais dans vos yeux ;
Ah ! je renonce à vous pour n'aimer que vos ombres.
Si pour lits, pour sophas, je choisis les tombeaux,
J'ai, pour agir ainsi, des raisons très-réelles ;
Les mortes, m'a-t-on dit, ne sont point infidèles,
Et je veux désormais être aimé sans rivaux.

MADRIGAL.

Je me plains toujours de Sylvie ;
Mais que m'a-t-elle refusé ?
Hélas! je n'ai jamais osé
Lui rien demander de ma vie.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Je suis chère aux poëtes ;
Je peux, dans les forêts,
Faire parler les bêtes ;
Mes dieux n'existèrent jamais.

LOGOGRIPHE.

A mon premier souvent celui qui se confie
Voit bientôt par sa mort son audace punie :
Et le poëte à mon dernier
A dû quelquefois mon entier.

CHARADE.

Voici quelle est ma destinée :
De mon entêtement victime infortunée,
Souvent pour une obole on me voit, cher lecteur,
L'hiver, l'été, toujours en course,
A chaque pas vidant ma bourse ;
Ma tête à bas, nouveau malheur,
Il ne me reste plus alors que ma laideur.

V. B. (d'Agen.)

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Fusil*.

Le mot de la charade est *Brave*,

Le mot du logogriphe est *Charbon*, dans lequel on trouve Char et Bon.

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Dans les grandes catastrophes de la nature, de nouveaux monts, ou plutôt d'affreux rochers, s'élèvent souvent tout à coup. Des fleuves en jaillissent, qui vont féconder les campagnes que les volcans avaient dévastées.

C'est ainsi qu'au milieu de nos tourmentes politiques se forma, pour ainsi dire, cette montagne odieuse dont la funeste apparition semble avoir été pour le monde le signal des plus grands désastres. De ses flancs néanmoins sortirent, comme des fleuves bienfaisans, trois institutions capables de réparer en partie les maux de cette révolution prodigieuse : l'École Normale, l'Institut et l'École Polytechnique. Les deux dernières ont eu un cours brillant et soutenu ; l'École Normale, moins heureuse, a vu d'abord le sien interrompu. Son aurore a été sa fin lors de sa première création. Remise au jour sur un nouveau plan, mais sous des auspices malheureux, elle n'a jeté jusqu'à ce jour qu'une lueur pâle et incertaine. Elle ne pouvait être l'objet des soins et des affections d'un homme voué par instinct au despotisme et à la destruction. Les lumières qu'il semblait vouloir établir blessaient bientôt sa vue, et lui devenaient insupportables. La guerre d'ailleurs, la guerre, son unique élément, absorbait tous les momens qu'il aurait pu donner au bonheur de ses sujets.

Nous allons esquisser le tableau de la double création et de l'existence d'une école, qui, bien réglée dorénavant, peut devenir pour la France une source de prospérités.

Un décret du 9 brumaire an 3 ordonne l'établissement d'une école normale, c'est-à-dire, d'une école où des jeunes gens, déjà signalés par leur instruction, devaient se former, sous les plus grands maîtres, dans l'art difficile de professer. Le siége de l'établissement fut fixé dans

Digitized by Google

la capitale. On devait y envoyer des sujets de tous les départemens, dans la proportion d'un sur vingt mille habitans; les élèves, pour y être admis, devaient avoir au moins vingt et un ans. Les cours devaient durer quatre mois, et ceux qui les avaient suivis devaient à leur tour, dans des arrondissemens respectifs, former à l'enseignement les hommes et les femmes qui voudraient s'y consacrer. Ces nouveaux cours auraient également duré quatre mois.

Deux mille jeunes gens se rassemblèrent bientôt à Paris. Dix professeurs du plus grand mérite leur donnaient chacun deux leçons en dix jours ; mais les leçons, trop substantielles pour des élèves peu préparés, ne leur profitaient pas toujours. Ce mode encyclopédique était d'ailleurs peu convenable, et les élèves, quoiqu'ils eussent chacun des talens, ne pouvaient suivre avec un égal succès des leçons étrangères à leurs connaissances, à leurs habitudes et à leurs dispositions. Il eût fallu distribuer les deux mille jeunes gens en différentes facultés, et ne pas les forcer de mêler inutilement le droit, les sciences et les lettres. De plus, il eût été à désirer qu'au lieu de quatre mois, les cours eussent été de plusieurs années.

Les professeurs donnaient des leçons orales, toujours, sans contredit, préférables à toutes les leçons écrites ; mais plusieurs d'entre eux, par défaut d'habitude ou de moyens physiques, le faisaient avec des succès inégaux ; ainsi (pour ne parler que des morts), tandis que La Harpe en obtenait de très-brillans en déclamant des traductions des Catilinaires adaptées aux circonstances, on vit Vandermonde et Bernardin de Saint-Pierre bégayer d'une manière presque insipide des préceptes et des maximes décousues sur des matières qui semblaient devoir leur être familières, et où dans leurs écrits ces professeurs avaient déployé des moyens transcendans.

Faute de temps, un peu par le malheur des circonstances, et beaucoup par l'impéritie des chefs, on vit des sciences utiles négligées, d'autres oiseuses et parasites embrassées avec chaleur.

Enfin le désordre, la confusion, et plus encore les besoins et la pénurie, dissipèrent, au bout de trois mois,

Digitized by Google

des élèves qui ne se rassemblèrent plus dorénavant. Les sciences exactes y gagnèrent cependant; car elles reçurent une impulsion qui les a portées au point d'étendue et de perfection où nous les voyons.

Les cours n'eurent point lieu dans les provinces ; la guerre, arrachant la jeunesse aux études, ce plan d'instruction parut abandonné, lorsqu'avec la création de l'Université, l'idée en revint alors au chef de l'état. Ce n'était point d'ailleurs une idée neuve, et depuis long-temps on avait senti combien il serait de l'intérêt de l'état d'avoir, pour ainsi dire, une pépinière de jeunes gens, qui recevant tous, et de la même manière, une instruction semblable, imbus des mêmes principes et de la même morale, pussent porter avec les lumières, dans toutes les parties de la France, un esprit conforme aux vues du gouvernement.

Enfin, le 17 mars 1808, cette école reçut une nouvelle vie lors de la création de l'Université; mais ce fut pour végéter encore, et s'éteindre de nouveau sans doute, si la Providence ne nous eût rendu un prince à la fois ami des lettres et des mœurs, et dont le gouvernement sage et pacifique promet à la France les beaux jours qu'elle semblait avoir perdus depuis si long-temps.

Le titre 14 du décret qui établit l'Université, porte que trois cents jeunes gens seront réunis dans un pensionnat; qu'ils y seront admis d'après des concours et l'agrément de leurs parens qui leur permettront de s'engager à travailler dix ans dans l'éducation. Ils ne doivent pas avoir plus de dix-sept ans ; ils seront astreints à la vie commune, et à un règlement que le grand-maître fera discuter dans le conseil de l'Université ; deux ans doivent être la durée des cours. Les élèves doivent prendre leurs grades pendant ce temps, et être appelés ensuite aux emplois qui viendront à vaquer dans les diverses académies.

Le règlement parut trop circonscrit, trop sévère ; il ne reçut point d'exécution. Un vieillard, un homme à parti, fut mis à la tête de cet établissement. Les fautes des chefs et le malheur des circonstances l'ont fait péri-

Digitized by Google

cliter. Les soins et les talens du nouveau gouverneur, les plans sages que l'on va adopter, doivent le régénérer, et lui faire atteindre enfin le noble but qu'on s'était proposé.

Voyons d'abord sa composition, son ensemble; et nous passerons ensuite aux détails.

L'école a été partagée jusqu'à ce jour en deux grandes divisions, les sciences et les lettres; elle suit des cours au collége du Plessis.

Dans l'intérieur, des maîtres particuliers y tiennent des conférences. Ces conférences sont, pour ceux de la première année, faites par des élèves choisis parmi les anciens.

Celles de la seconde année sont plus élevées et faites par des professeurs plus connus.

Elles ont lieu tous les soirs. Les élèves se rassemblent, à l'heure indiquée par le règlement, dans des salles préparées à cet effet. On y explique différens auteurs, latins, grecs et français, au choix du chef de l'école.

Après l'explication, on lit les productions des élèves; chacun est tenu de présenter, tous les quinze jours au moins, un devoir : lieu commun, traduction, vers latins, etc. Le devoir est remis au maître de conférence : celui-ci désigne un élève pour en faire le rapport. Au jour fixé, le rapporteur discute le devoir, en examine le plan, le style, propose ses corrections, et est tenu d'appuyer ses critiques de solides raisons. La discussion ensuite devient générale; chacun a droit d'émettre son opinion et de la défendre. Il y a en outre pour l'école deux conférences de philosophie et deux classes spéciales de grec.

On ne peut nier que ces conférences, si elles étaient bien tenues, ne fussent très-capables de former le jugement et le goût des élèves; mais je crois d'abord que celles où président de trop jeunes maîtres doivent nécessairement dégénérer en tumulte; que l'esprit des élèves se soumet difficilement à la décision d'un homme de leur âge, et que celui-ci enfin n'impose point assez pour forcer au travail ceux qui se trouveraient enclins à la

Digitized by Google

paresse. Aussi quelques-uns ont-il passé des années entières sans fournir un seul devoir.

Ces conférences d'ailleurs représentent celles qui avaient lieu lors du premier établissement ; mais elles ne venaient qu'à la suite des leçons orales, et étaient tenues par les professeurs eux-mêmes.

C'est sans doute un grand inconvénient que les élèves soient obligés de suivre des cours au-dehors. Jusqu'à ce moment, ils n'y ont pas pris une autre part que le public ; et combien, profitant de la leçon comme d'un moment de liberté, se sont évadés souvent pour vaquer à leurs plaisirs !

On projette la réforme de ces abus ; mais on ne fera jamais rien d'utile pour l'école qu'en transportant dans son intérieur des cours peu nécessaires au public. Le collége de France, l'Athénée, le Jardin des Plantes, ne sont-ils pas pour le public des ressources bien suffisantes ?

Quatre surveillans et un inspecteur sont chargés de la police de l'école. Tous ne réunissent pas également l'estime et l'affection des élèves : c'est au chef à juger si quelques-uns en jouissent même suffisamment.

Les maîtres de conférence, surtout de la première année, choisis arbitrairement par les chefs, ne paraissent pas toujours choisis parmi les élèves les plus habiles.

Le plus distingué d'entre eux, M. Loison, a pour objet de ses conférences le français et les vers latins ; il serait difficile de s'en acquitter mieux.

Ce jeune homme deviendra même très-utile à l'instruction et aux lettres, si l'ambition, la cumulation des emplois, les affaires même et les plaisirs ne l'entraînent, comme tant d'autres, dans un brillant tourbillon : il y trouverait des jouissances éphémères, dont sa vanité serait satisfaite peut-être ; mais il n'atteindrait jamais le vrai but des talens, une gloire solide et durable.

Nous parlerons dans un autre article de cette maladie du jour, de cette fureur de cumuler les emplois. Nous en détaillerons les abus et développerons les inconvéniens qui en résultent pour les sciences, la littérature, et ceux

Digitized by Google

même qu'une cupidité sans bornes pousse ainsi à tout envahir.

Très-versé dans la langue des Pindare et des Homère, M. Baron fait dans cette partie ses conférences avec succès. Les deux autres, M. de Calonne, pour le latin et le grec; M. Reynouard, pour la philosophie, ont encore beaucoup à faire, au dire de leurs auditeurs, pour être à la hauteur de leur emploi.

On trouve dans les maîtres de la seconde année, de vrais talens et des connaissances profondes et étendues.

On est très-satisfait de la manière dont M. Burnouf professe le latin et le grec. Si son élocution n'est pas très-brillante, son instruction est solide. Ce qu'il possède parfaitement, il le démontre de même; et, s'il a plus d'énergie que d'élégance, il n'en est pas moins propre à diriger les adeptes dans les labyrinthes de la science.

Un jeune homme plein de feu, d'idées fortes, mais d'une imagination mobile, est M. Cousin; un peu trop d'exaltation lui ôte quelquefois de la justesse dans ses idées. Malgré la faiblesse de sa poitrine, un organe un peu monotone, une élocution quelquefois embarrassée, M. Cousin paraissait devoir obtenir de plus en plus des succès dans le français et la poésie latine dont il tient des conférences à l'École Normale: il vient d'être un peu distrait de cette partie qui paraissait le plus lui convenir. Ce n'est pas sans surprise, sans scandale même de la part des anciens, qu'on l'a vu passer tout à coup à une chaire qui semble demander plus de maturité. Est-ce d'ailleurs un service que lui rend en cela son protecteur? la suite le fera voir. Il sera long-temps à craindre qu'avec son genre d'esprit, dans le pays des systèmes, il ne s'attache à quelque chimère, et ne perde à la poursuivre un temps qu'il pourrait employer plus avantageusement au profit des lettres.

Les élèves regrettent M. l'abbé Mablini, forcé, dit-on, par les caprices de l'ancien chef, d'abandonner sa chaire de grec à l'École.

M. Viguier, qui suit peut-être avec trop d'ardeur les principes de Condillac, tient les conférences de philosophie. Deux nouvelles sectes semblent s'élever; elles

Digitized by Google

pourraient bien ramener dans l'École un nouveau jargon peu préférable à l'ancien. Quelques-uns prennent dans l'un et l'autre système ce qui leur paraît juste, et semblent en cela se rapprocher plus de la raison.

Attaché depuis sa fondation à un établissement dont il faisait l'ornement, M. Villemain, après un an d'absence, va rentrer avec gloire dans ses anciens domaines, et tenir à l'École des conférences de littérature. Ses talens sont tellement connus, que le nommer c'est en faire l'éloge. Nous craignons cependant que, trop distrait par une multitude d'emplois, son style gracieux et pur ne soit un brillant vernis qui supplée à cette profondeur d'idées qu'on voudrait trouver moins rarement dans ses ouvrages.

Beaucoup dans ce siècle veulent, comme Annibal, jouir de leur succès au lieu d'en profiter.

Tels sont les maîtres de l'intérieur. Nous parlerons des professeurs en parlant des Académies. Il en est de même de l'organisation de l'École jusqu'à ce jour. Le bon ordre et le travail y ont été un peu négligés. Un règlement trop dur a forcé de l'enfreindre, ainsi que je l'ai dit. On est tombé dans l'arbitraire, d'autant plus que celui qui le modifiait, vieillard capricieux et hautain, avait encore la faiblesse de se laisser dominer. Un homme astucieux et rampant, artisan de discorde, essaya de régner par la désunion; il s'était tout-à-fait emparé de la confiance de M. Guéroult. On ignore encore ce qui pouvait avoir prévenu le vieillard en sa faveur. Était-ce la sympathie d'opinion qui avait lié ces deux hommes? Quoi qu'il en soit, l'École n'en a pas moins gémi. Le siége de l'établissement est rue des Postes, dans l'ancien pensionnat de M. Macdermothe.

La maison est grande et spacieuse; les dortoirs, les salles d'étude et les cours y sont propres et bien tenus. Il en est de même du linge et de toutes les autres parties de l'administration. On se loue particulièrement de l'administrateur en chef; il a soin que ceux qui le secondent n'aggravent, sous aucun prétexte, le sort des élèves. La nourriture y est à peu près tout ce qu'elle peut être.

M. Guénaud, qui connaît toute l'importance de l'École

Digitized by Google

confiée à ses soins, s'applique à la faire fleurir. On prépare un nouveau règlement qui, sage et modéré, quoique suffisamment sévère, ne laissera rien dorénavant à l'arbitraire et au caprice.

Si les élèves sont encore obligés de suivre des cours au-dehors, on prendra des moyens pour qu'ils leur soient plus profitables.

Mais quel ordre, sans fatiguer les élèves, ne doit-on point surtout faire régner dans l'intérieur! Il est du plus grand intérêt que pendant le cours de trois années, *puisqu'on ajoute un an à l'ancien*, des jeunes gens appelés à la conduite des diverses maisons d'éducation, prennent une telle habitude du bon ordre, qu'il devienne pour eux comme une seconde nature. J'aimerais aussi que, par une certaine surveillance sur les alimens, ils s'habituassent, comme à l'École Polytechnique, à des détails économiques. Le silence et la précision doivent marquer tous les temps des exercices sérieux. Rien n'est à négliger, rien n'est minutieux pour l'ordre; le son de la cloche dans les Écoles doit donner à tous une impulsion simultanée. Quant à la subordination parfaite, on sent qu'elle est de rigueur dans la maison classique et fondamentale de l'éducation. Mais quelle attention aussi ne doivent pas apporter les chefs à ne mettre auprès de ces jeunes gens, soit comme surveillans, inspecteurs ou maîtres, que des hommes dignes de leur confiance et de leurs respects, des hommes dont le tact fin et délicat, le bon sens, les lumières, la prudence et la fermeté, la gaîté même et la bienveillance, donnent du poids à leurs avis; des hommes enfin dont les manières, empreintes pour ainsi dire de probité et d'honneur, complètent ainsi les moyens de former ces élèves, ou, pour mieux dire, de les rompre dans l'art, pour eux essentiel, de bien gouverner la jeunesse!

Mais un point des plus essentiels pour obtenir dans cette École un nombre de grands sujets et d'excellens citoyens, c'est, en les rendant heureux, d'exciter parmi ces jeunes gens l'émulation la plus vive. Elle naîtra d'elle-même cette émulation, si personne ne peut se reposer sur la faveur, et si chacun peut avoir au contraire

Digitized by Google

la certitude morale d'être placé suivant son mérite. Pour l'établir, il suffit que des examens règlent les droits, et que l'administration intègre voie un passe-droit comme un délit.

Au lieu de suivre avec rigueur ce principe nécessaire, on a vu des jeunes gens sans appui languir, même avec du mérite, dans les emplois les plus subalternes de l'éducation; tandis que d'autres, sans expérience, et sortis nouvellement des bancs, ont été appelés à des chaires importantes; le découragement dans l'École a suivi la mauvaise gestion. Le public a ri, comme les élèves, de l'impéritie des jeunes maîtres qui n'apportaient dans leur emploi d'autres talens que la faveur. Mais, injuste en cela, il a reporté sur un établissement excellent en soi, des mépris qui n'étaient dus qu'à des administrateurs inhabiles. Ceux-ci pouvaient même, avec quelque raison, rejeter sur les circonstances une partie du blâme.

Placé dans une occurrence plus heureuse, M. Guénaud, par la sagesse de ses mesures, fera cesser cette défaveur, et certes il n'aura pas de légers droits à notre reconnaissance *s'il* parvient à remplir sa mission, c'est-à-dire, à former, suivant le but de l'institution, une pépinière de jeunes hommes pleins de science, de talens et de moralité, qui, se répandant par toute la France, y feront naître sur tous les points, avec les lumières, un dévouement sans bornes à la religion, à l'état et au Roi.

La tâche de M. Guénaud est d'autant moins pénible aujourd'hui que le bon esprit des élèves, qui s'est manifesté dans des circonstances bien critiques, semble devenir encore tous les jours plus pur et plus énergique.

On peut dire aussi avec vérité que, dans l'École, le travail et l'application sont maintenant à l'ordre du jour. L'équité de M. Guénaud ne manquera pas sans doute de couronner les efforts de ceux qui auront mérité sa bienveillance.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

Extrait d'un Journal de Voyage pittoresque en France;

Par lord St.....

N°. II.

Bien qu'en parlant du Musée, je n'aie pas été libre d'exprimer ma pensée toute entière, la manière cependant dont je me suis expliqué sur le démembrement de cette riche collection, m'a valu l'honneur de recevoir deux ouvrages qui traitent du même sujet. Cet hommage, de la part de deux auteurs que je n'ai point l'avantage de connaître, flatte trop mon amour-propre pour que je ne m'empresse pas d'en inscrire sur mes tablettes un souvenir de reconnaissance. N'est-ce pas d'ailleurs le moyen le plus simple de faire parvenir mes remercîmens jusqu'à ces messieurs ? Sans doute on les compte au petit nombre des amis des lettres et des beaux-arts, à qui le volume d'une feuille hebdomadaire ne cause point de vapeurs; et comme l'éditeur du *Mercure* veut bien extraire de mon *Journal de Voyage* quelques bribes, ce que j'écris maintenant ne peut manquer d'arriver à son adresse.

Le premier des ouvrages que j'ai reçus contient la *Notice des travaux de la classe des beaux-arts de l'Institut royal de France*, pendant l'année qui vient de s'écouler. Ayant à retracer le tableau de l'état des beaux-arts en France pendant le cours de cette période, M. le secrétaire perpétuel de la classe n'a pas dû passer sous silence les pertes irréparables que le Musée a faites récemment. « Ne pas les déplorer, a-t-il dit, serait une insensibilité honteuse ou une lâcheté. » Cependant, organe du premier corps savant de la France, il n'a pu s'abandonner à toute l'amertume de ses regrets. Sa res-

Digitized by Google

ponsabilité était grande, sa position délicate; il fallait ménager à la fois l'amour-propre de quelques étrangers qui probablement ne figuraient point là comme de simples auditeurs, et satisfaire aux obligations qu'imposaient à un Français éclairé l'intérêt des beaux-arts et un noble sentiment d'orgueil national. C'est avec beaucoup d'adresse et de dignité que M. le secrétaire a rempli cette double tâche. La lecture de son discours me fait vivement regretter de n'avoir pas assisté à la séance où il a été prononcé. J'aurais été curieux d'observer moi-même l'impression qu'ont dû produire sur mes compatriotes certains passages de ce discours. Celui, par exemple, où, rappelant quelle est la véritable morale des beaux-arts, M. le secrétaire de la classe s'est exprimé en ces termes: « Ce ne sont point les Français qui ont arraché par lambeaux les sculptures de Phidias des monumens d'Athènes, et mis en ruine les portiques des temples violés. » Il est possible qu'en France tout le monde n'ait point saisi le sens de cette phrase; mais à quel Anglais cette allusion a-t-elle pu échapper? N'a-t-on point ainsi voulu signaler les profanations du lord Elgin, qui, après s'être emparé, moitié par ruse, moitié de vive force, des bas-reliefs du Parthénon, les a fait transporter sans grandes précautions en Angleterre; les y a, suivant l'usage britannique, enfouis dans sa propre maison, et vient de finir par les vendre au *British-Museum* pour la modique somme de 50,000 livres sterling, environ 1,300,000 fr.? Après cela, qu'on s'avise encore de dire qu'à Londres nous n'aimons pas les beaux-arts, et que nous ne savons pas en tirer profit?

Le présent qu'on m'a fait de la notice des travaux de la quatrième classe, et le soin qu'a pris l'éditeur d'en insérer des fragmens dans le *Mercure* (1), me dispensent de transcrire sur mon Journal de Voyage plusieurs morceaux susceptibles d'observations importantes; je me bornerai à dire ici que je partage les regrets de M. le secrétaire plus encore que ses espérances.

(1) Voir le N°. XII et les suivans.

Digitized by Google

La nature du second ouvrage qu'on a bien voulu m'envoyer, ne me permet pas d'entrer dans de longs développemens. Je l'ai déjà dit, les discussions politiques ne sont pas de mon goût; cependant je suis forcé de convenir que si, pour juger de semblables procès, il ne fallait qu'une conscience pure et ce gros bon sens si inégalement réparti à tous les hommes, je ne serais point éloigné de penser comme l'auteur, et de trouver justes les argumens qu'il oppose à la fameuse lettre écrite le 25 septembre 1815 par le duc de Wellington à lord Castlereagh (1). Citant plusieurs exemples tirés de notre propre histoire, et rapportant le texte même des différens traités qui assuraient à la France la possession des principaux objets du Musée, il ne laisse aucun paradoxe sans réplique; mais comme il envisage la question plus en diplomate qu'en ami des arts,

Non nostrum inter nos tantas componere lites;

je renverrai donc à son ouvrage même ceux qui seront désireux de savoir si l'auteur a complètement raison, et je me contenterai de placer sa brochure dans le rayon des ouvrages qui traitent du droit des gens, tout près de ceux où il est fait mention de la bibliothèque d'Alexandrie.

Avec les bénéfices il faut savoir accepter les charges. Au moment même où j'ai reçu les deux ouvrages dont je viens de parler, je décachetais des lettres de Londres, écrites dans un sens tout différent. De prétendus amis que j'ai laissés en Angleterre m'adressent les plus vifs reproches; ils prétendent que j'ai, contre mon opinion,

---

(1) *Observations d'un Français* sur l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Muséum, en réponse à la lettre du duc de Wellington à lord Castlereagh, sous la date du 23 septembre 1815, et publiée le 18 octobre dans le *Journal des Débats*; par M. Hippolyte ***.

A Paris, chez Pelicier, lib., au Palais-Royal, galerie des Offices, n°. 10.

Digitized by Google

dénigré le talent des artistes de mon propre pays pour exalter celui des artistes français. Mais, ce qui comble la mesure, c'est qu'on me menace de me censurer, de me déchirer dans le *Monthly Repertory*, dans l'*Edimburg Review* (1), si je ne m'empresse de rétracter dans le *Mercure* ce que j'y ai dit précédemment de trop avantageux sur les progrès que les arts et l'industrie ont faits en France, et de trop défavorable sur le mauvais goût qui règne encore en Angleterre dans les produits de l'industrie et des beaux-arts. En lisant cette menace impertinente, j'ai eu peine à contenir mon indignation; en effet, on m'aurait pris pour certain journaliste de profession, qu'on ne m'aurait point fait une proposition plus outrageante; mais peu à peu mon courroux s'est apaisé; j'ai pensé que j'avais trop de fois raison pour me mettre en colère. L'anecdote suivante, qui m'est revenue en mémoire, a fini de dissiper toute ma mauvaise humeur. Qu'on me permette de la rapporter ici; je la crois peu connue, et je ne pense point qu'elle paraisse étrangère à mon sujet :

Lorsque M. Turgot, dont je respecte le caractère et l'esprit, mais dont je puis bien rappeler une faiblesse; lorsque M. Turgot, dis-je, fut nommé contrôleur-général des finances, il s'imagina que, pour rendre les arts florissans, il suffisait d'un ministre qui les aimât, et qui eût l'intention de les encourager. Égaler Colbert, et faire revivre le siècle de Louis XIV, ne lui paraissait point une chose impossible. Ce siècle et ce ministre si vantés, se disait-il en lui-même, doivent à la plume éloquente de Voltaire une grande partie de leur célébrité : son Histoire du Siècle de Louis XIV est entre les mains de tout le monde, et c'est la source où la plupart des contemporains puisent leur admiration pour les hommes et les choses de cette époque. Tâchons d'engager Voltaire à mettre un terme à ses éloges; faisons plus, amenons-le à placer son siècle et le ministre actuel au-dessus du mi-

(1) Journaux littéraires très-estimés à Londres.

Digitized by Google

nistre et du siècle précédens. Il y va de sa gloire ; quelques cajoleries avec cela, et l'ouvrage sera bientôt composé. Aussitôt dit, aussitôt fait; il jette les yeux sur l'abbé M...., l'un de ses confidens intimes. Celui-ci semble avoir toutes les qualités propres à cette mission : adresse, esprit, une certaine réputation philosophique, tout doit assurer son succès. Il part, muni de ses instructions, arrive à Ferney, et peu de jours lui suffisent pour gagner la confiance de Voltaire. Enfin, lorsqu'il se trouve assez d'aplomb pour hasarder sa confidence, il amène l'entretien sur le ministère de Colbert : d'abord il en exagère les bonnes intentions, mais il n'en dissimule pas les fautes; puis il cherche à établir un parallèle entre ce ministère et celui de M. Turgot. Vains efforts ! le malin philosophe l'avait déjà deviné; et, s'enveloppant dans sa robe de chambre, il l'écoute long-temps sans l'interrompre. Puis, comme s'il sortait d'une profonde rêverie, il rompt tout à coup le silence, en disant : Mais si j'ai une bonne robe de chambre en soie, où les fleurs sont représentées avec tout le charme, toute la vivacité que leur prête la nature, n'est-ce pas aux encouragemens que M. de Colbert a prodigués aux manufactures languissantes de Lyon que je suis redevable de cet avantage?

— Quoique étourdi par cette apostrophe inattendue, l'abbé M.... ne se déconcerte pas ; il reprend la discussion, et essaie de nouveau à exalter l'importance des projets de M. Turgot pour la prospérité des manufactures. — Mais, s'écrie de nouveau Voltaire en se frottant les jambes, si j'ai des bas en laine de Ségovie, bien chauds et bien moelleux, n'est-ce pas parce que M. de Colbert a su acquérir à grands frais des métiers à tricoter, et attirer en France les ouvriers qui en connaissaient la mécanique? — D'accord, interrompit l'abbé très-piqué du peu de succès de sa négociation; mais vous conviendrez néanmoins que..... A ces mots, Voltaire tirant sa montre, et la faisant sonner comme s'il n'avait pas discontinué de parler, ajoute : Si j'ai une bonne montre à répétition qui indique à mon oreille l'heure que mes yeux ne peuvent plus apercevoir, ce sont encore les libéralités de Colbert

Digitized by Google

qui m'ont procuré la commodité d'une pareille invention. Pour le coup l'abbé M.... n'y tint plus; il sentit tout le ridicule de son personnage. Il changea le sujet de la conversation, et voyant que Voltaire ne désavouerait jamais ce qu'il avait écrit sur le siècle de Louis XIV, il ne fut plus question entre eux, ni de Colbert, ni de M. Turgot.

Et moi, toute comparaison à part, sans répondre directement aux lettres indiscrètes que l'on m'a adressées, je jette les yeux autour de moi. La table sur laquelle j'écris est soutenue par quatre chimères qui semblent faites sur le modèle du beau trépied en bronze trouvé dans les ruines d'Herculanum. Je suis assis dans un fauteuil élégant et commode, dont la forme rappelle les siéges de marbre qu'on voyait naguère dans la salle des Antiques au Musée. Sur ma cheminée, j'aperçois une heureuse imitation de la statue d'Uranie. Cette muse m'indique, avec la pointe d'un compas, les heures tracées sur un double cercle qui tourne dans une sphère céleste. De chaque côté de cette pendule sont placés des vases de porcelaine auxquels les vases grecs les plus purs ont servi de type. Enfin, les rideaux de mon alcove, de mes croisées, sont ajustés avec autant d'élégance, de goût, que les draperies qui ornent le fond du tableau de *la Noce Aldobrandine*, ou de celui *du Testament d'Eudamidas*.

Cependant je ne suis logé que dans un simple hôtel garni, où je n'eusse trouvé, il y a vingt ans, et où je ne trouverais encore dans tout autre pays (1), pour bureau, qu'un secrétaire à cylindre; pour fauteuil, une bergère de velours d'Utrecht et à bois guilloché, des rideaux de Perse pour draperies; et pour pendule un coucou.

Mais plus je mesure combien sont immenses les pro-

(1) Je dois cependant à la vérité de dire qu'en Angleterre et en Hollande les auberges sont aussi propres que commodes; mais on n'y rencontre aucun meuble qui décèle que les Anglais et les Hollandais aient quelque goût pour les arts.

Digitized by Google

grès que tous les objets d'industrie qui ont rapport aux arts du dessin ont faits depuis quelques années, plus je persiste à en rapporter la cause principale à l'établissement du Musée. Je sais que MM. David et Talma sont les premiers en France qui aient fait exécuter pour leur propre usage des meubles dans le goût antique; mais je doute que, malgré toute l'influence de leur exemple, ils eussent trouvé beaucoup d'imitateurs. J'irai plus loin, en supposant même qu'ils aient pu opérer cette révolution dans le mode des ameublemens, les autres produits de l'industrie auraient-ils été perfectionnés dans la même progression? Non, sans doute: il a fallu, pour arriver à un changement si heureux et si subit, que le public s'habituât à sentir, à connaître le beau; il a fallu que des savans, des artistes publiassent une foule d'ouvrages gravés qui, offrant des modèles dans tous les genres, et se trouvant à la portée des moindres artisans, ont donné à tous les esprits une direction si favorable; enfin, il a fallu qu'une nuée d'artistes médiocres devinssent, comme je l'ai déjà dit, les premiers ouvriers des principales manufactures. Or, sans l'établissement du Musée, toutes ces causes n'auraient point existé, et je puis donc répéter en toute conscience, comme Dacier : *Ma remarque subsiste.*

Erratum. Dans le premier article, n°. IX, au commencement de la note des rédacteurs, il faut lire *Mercure* au lieu de morceau.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Il paraît en ce moment un nouvel ouvrage de madame Dufrénoy, intitulé *la Petite Ménagère* (1). Cet intéressant ouvrage réunit à la morale la plus pure des vues d'utilité incontestable pour les jeunes demoiselles. La mère y trouvera des leçons propres à diriger le cœur et l'esprit de sa fille, que l'auteur, selon ses expressions, prend à l'âge de quatre ans, et quitte à l'âge de vingt-cinq, lorsque, devenue épouse, mère et nourrice, elle a parcouru toutes les époques difficiles de la vie. Nous croyons faire un véritable plaisir à nos lecteurs en leur donnant un extrait de cet ouvrage, qui manquait pour l'éducation des demoiselles en France. Voici le chapitre intitulé *l'Extrême-Onction :*

« Madame de Melzi n'avait pas quitté sans une vive douleur les deux objets de sa plus chère affection ; mais la résolution où elle était de remplir un devoir sacré allégeait et son chagrin et sa fatigue : rien ne nous donne autant de courage que l'appui d'une conscience pure. La comtesse, rendue en trente heures à Calais, s'embarqua sur un paquebot qui la transporta en moins de quatre heures à Douvres. Au lieu de s'arrêter dans cette ville pour prendre du repos, elle remonta de suite dans sa chaise de poste, et n'en descendit plus qu'à Londres. Promptement arrivée dans cette capitale, la comtesse passa à la hâte un vêtement modeste, prit un léger repas, et courut chez M. Dorrifourth. Je viens, lui dit-elle, monsieur, vous témoigner ma reconnaissance de vos

(1) Quatre vol. in-18, ornés de 24 jolies gravures. Prix : 7 fr. ; et, avec les gravures coloriées, 9 fr. Il faut ajouter 2 fr. de plus pour les recevoir francs de port.

Paris, à la librairie d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

bontés pour mon mari, et lui prodiguer mes soins. — Qu'entends-je! seriez-vous madame la comtesse de Melzi? — Oui, monsieur. — Viendriez-vous de Paris? — Oui, monsieur. — C'est inconcevable; vous êtes venue bien vite. — Je craignais qu'il ne fût encore trop tard. — Femme admirable! hélas! vous allez voir un bien triste spectacle. — Serait-il effectivement si mal? n'a-t-on plus d'espérance? — Ses organes s'affaiblissent à chaque instant; ses souffrances sont affreuses; et depuis hier il lui est survenu un accident horrible. — Lequel? ô mon Dieu! — Je n'ose vous en informer. — Parlez, je suis résignée à tout; ne suis-je pas ici pour partager ses maux! Parlez, je vous en supplie. — Ses yeux ont perdu la lumière. — L'infortuné! ah! conduisez-moi sur-le-champ vers lui, je vous en conjure; il a tant besoin de moi! — Sa situation demande des ménagemens; je voudrais le prévenir avec adresse. — Malheureusement il n'en est pas besoin. — Comment? — Vous m'avez dit qu'il n'y voit plus? — Il est vrai. — Je puis donc l'approcher sans qu'il me reconnaisse. — Il vous entendra. — Je ne parlerai pas; je me placerai à côté de son lit, j'y remplirai les fonctions de garde, et j'épierai le moment où je pourrai me découvrir sans lui causer une émotion dangereuse. — Vous le voulez? je vais vous mener à sa chambre; mais affermissez votre cœur, il sera cruellement éprouvé.

La comtesse suivit en silence M. Dorrifourth, et tous deux s'avancèrent à petits pas jusqu'auprès du malade. Saisie d'effroi à l'aspect du changement qui s'était opéré dans les traits de son époux, Augustine retint avec peine un cri prêt à lui échapper. M. Dorrifourth, alarmé de son extrême pâleur, s'empressa de lui avancer un siége, ce qui ne se fit pas sans occasioner quelque bruit. Qui est là? demanda le comte. — Moi, votre ami, répondit le négociant: eh bien! comment vous trouvez-vous? — Toujours à peu près de même; cependant j'ai un peu dormi. — C'est déjà une bonne chose; allons, patience, avec le temps vous guérirez. — Ce qui m'inquiète surtout, c'est ma vue. — Elle reviendra. — Croyez-vous? En faisant cette question, M. de Melzi fixa ses yeux éteints sur la comtesse; elle frémit, et détourna la tête. Dans ma

Digitized by Google

position, ajouta le comte, il vaudrait mieux mourir que de rester aveugle. — A quoi bon vous tourmenter ? répliqua M. Dorrifourth ; à détruire l'effet des remèdes : ne vous inquiétez de rien ; confiez vous à la Providence. M. de Melzi se tut et soupira. Bientôt une crise violente lui arracha des gémissemens ; sa fièvre redoubla, le délire le prit : alors, le nom d'Augustine, prononcé d'une voix déchirante, sortit plusieurs fois de sa bouche. Pendant cet intervalle, la comtesse, au désespoir, invoquait avec ferveur le Dieu des miséricordes ; tout à coup elle songe que son nécessaire renferme une couronne de fleurs, qu'elle fit bénir le jour des relevailles de ses couches, et qu'elle a depuis religieusement conservée dans un sachet de taffetas vert ; elle court chercher le précieux talisman, et, d'une main pieuse, l'attache sur le sein oppressé de son époux, en lui disant : Ce topique est le meilleur de tous, il vient d'en-haut, il vous fera du bien ; gardez-le et priez. Ces mots, le son de cette voix, qu'il n'a pourtant que vaguement entendue, ont fait tressaillir le malade ; comme par une inspiration divine, il croise les mains ; son accès diminue par degrés, un sommeil tranquille le remplace ; l'espoir est rentré dans le cœur d'Augustine : hélas ! il n'y demeurera pas longtemps. Le médecin paraît : interrogé sur l'état de M. de Melzi, il ne répond d'abord que par des paroles insignifiantes ; pressé de s'expliquer sans déguisement, il déclare enfin, qu'à moins d'un miracle, il n'en peut revenir. Croyez-vous le péril prochain ? demande Augustine. — Mais, avec des soins, on conservera peut-être le malade encore une semaine..... — Dieu soit loué ! du moins ce temps suffit pour le réconcilier avec le ciel.

La comtesse, ranimée par cette idée consolante, écoute attentivement les prescriptions du médecin, et, malgré les conseils de M. Dorrifourth, persiste dans la résolution de ne plus quitter la chambre de son époux : Dieu prête de grandes forces, dit-elle, à ceux qui ont de grands devoirs à remplir ; il me soutiendra.

Ce n'est point un songe, dit M. de Melzi en se réveillant ; on a mis un sachet sur ma poitrine. Est-ce vous, madame Lodwer ? ajouta-t-il en s'adressant à sa

Digitized by Google

garde. Non, monsieur; c'est une jeune Française, que M. Dorrifourth a prise pour me seconder. — Une Française! Bon M. Dorrifourth! Est-elle là? — Oui, monsieur. — A quoi s'occupe-t-elle? — A lire. — Il ne faut pas l'interrompre.

A ce court dialogue succéda un long silence; madame Lodwer s'endormit. Augustine, l'œil attaché sur la pendule, comptait les minutes, et préparait la tisane. A l'instant indiqué elle en présenta à M. de Melzi: Buvez, lui dit-elle. — Je n'ai pas soif. — N'importe, il le faut. — Cet accent, s'écria-t-il, me rappelle!..... Comment vous nommez-vous? — La comtesse hésita, et le souvenir de sa fille ne cessant de l'occuper, elle répondit Camille. Une vive rougeur colora momentanément les joues livides du malade. Êtes-vous de Paris? demanda-t-il. — J'y pris naissance, répondit la comtesse. — Votre famille?...—Y demeure toujours. — Êtes-vous venue seule à Londres? — Toute seule. — Par quel événement? — Dispensez-moi de vous en instruire, ce récit est trop triste. — Et vous remplissez l'emploi de garde-malade? — Présentement, oui! — Avez-vous conservé des relations dans la capitale? — Quelques-unes. — Peut-être vous pourriez?..... Il s'arrêta..... Puis il reprit: Vous aimez la lecture? — Beaucoup. — Que lisez-vous maintenant? — Bossuet. — C'est un auteur bien grave. — Il convient à ma situation; il m'enseigne à dédaigner les biens périssables de ce monde, pour m'attacher à des biens qui ne périront pas. — Plus je vous entends, plus je crois entendre!..... — M. de Melzi s'interrompit encore; ensuite il dit: La douceur de votre organe calme mes souffrances: s'il ne vous déplaisait pas de lire haut, je vous écouterais avec plaisir.

La comtesse ouvrit au hasard le volume de Bossuet, et tomba sur l'oraison funèbre de madame la duchesse d'Orléans. Le désir que madame de Melzi avait de porter dans le cœur de son époux la conviction des vérités éternelles, donnait à son débit un charme extraordinaire, et sa voix tendre et flexible prit un accent vraiment sublime, quand elle vint à réciter ce passage: « La voilà malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie!

Digitized by Google

» la voilà telle que la mort nous l'a faite ! encore ce » reste, tel quel, va disparaître : cette ombre de gloire va » s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de » cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres » lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir » dans la poussière avec les grands de la terre, comme » parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi » lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y » sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces » places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. » La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper » quelque place, et l'on ne voit là que les tombeaux qui » fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de » nature : notre corps prend un autre nom ; même ce- » lui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre » encore quelques formes humaines, ne lui demeure pas » long-temps ; il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus » de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout » meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels » on exprimait ses malheureux restes.

» C'est ainsi que la puissance divine, justement irri- » tée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant ; » et, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait » de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur » ces ruines ? Peut-on appuyer quelque grand dessein » sur ce débris inévitable des choses humaines ? Mais » quoi ! tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu, » qui foudroie toutes nos grandeurs jusqu'à les réduire » en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance ? Lui, » aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les » parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du » monde que la corruption ou le hasard les jette, verra- » t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le » connaître ou de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses » se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent ; » les voies me sont ouvertes à la véritable vie. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Est-ce un ange, s'écria M. de Melzi, qui daigne,

Digitized by Google

m'apporter la parole de Dieu ? Le vague sentiment d'un bonheur inconnu s'est saisi tout à coup de mon âme ; il me semble que je n'appartiens plus à la terre. Camille, continua-t-il, puisque mes yeux ne peuvent vous voir, laissez ma main toucher la vôtre. La comtesse s'empressa de le satisfaire. Il frissonna. De grâce, ajouta-t-il, dites-moi de quoi se compose ce topique que vous avez placé près de mon cœur ? — De roses blanches qui touchèrent le Saint-Sacrement, le jour où j'allai remercier Dieu de m'avoir rendue mère. — Je ne me suis pas trompé ! c'est elle !.... c'est ma femme !.... c'est Augustine ! — Le comte, épuisé par les diverses sensations qu'il venait d'éprouver, perd l'usage de ses sens. Augustine réveille madame Lodwer ; toutes deux prodiguent des secours au malade, il ne reprend pas connaissance. La douleur de la comtesse est inexprimable, elle s'accuse de barbarie. Je l'ai tué ! répète-t-elle plusieurs fois. Ses cris attirent M. Dorrifourth ; il envoie chez le médecin. Ce dernier ne tarde pas à venir : il apprête un cordial, il assure que cette crise n'annonce pas l'heure fatale. Effectivement M. de Melzi sort peu à peu de son évanouissement, et ses premiers mots adressés à sa femme, expriment la reconnaissance et la joie. On lui défend de parler ; il promet d'obéir à condition qu'Augustine reprendra sa lecture ; et l'épouse chrétienne applique de nouveau sur les blessures de son époux le baume salutaire des paroles évangéliques.

Le comte passa la nuit assez paisiblement ; et le lendemain matin il dit à sa femme : Ne me dissimule pas ce que tu penses sur mon état ; je ne voudrais pas mourir hors du sein de l'Église. — Mon ami, répliqua-t-elle, est-il besoin de se voir sur le bord de la tombe pour se nourrir de la nourriture des forts, du pain qui donne la santé de l'âme ? Eh ! pourquoi d'ailleurs ne pas célébrer l'époque de notre réunion par une sainte fête ? — Femme adorable ! oui, je veux désormais vivre ou mourir digne de toi ; trouve le plus tôt possible un prêtre catholique, je recevrai ses instructions.

Madame de Melzi s'était d'avance occupée de ce choix, et présenta le même soir à son époux un vertueux eccléé-

Digitized by Google

clastique avec qui elle s'entretint long-temps en secret. Lorsque le prêtre fut sorti, le comte pria sa femme de s'asseoir à ses côtés; et, rassemblant ses forces, il se leva de son fauteuil et se jeta à ses pieds. — Grand Dieu! que fais-tu? lui dit-elle en le relevant. — J'implore ton pardon, il doit précéder celui de Dieu. — Ma mère t'a pardonné, et moi je ne me souviens pas que tu m'aies offensée; si tu m'aimes, tu ne m'en parleras jamais.

Un entretien intime suivit cette scène attendrissante; et M. de Melzi, privé de la vue, accablé de souffrances et prêt à quitter la vie, se crut quelques momens revenu à ses beaux jours : tant il est vrai que le bonheur découle surtout des sentimens vertueux.

Cependant Augustine n'était pas aussi calme que son époux : chaque projet qu'il faisait déchirait son âme; elle savait qu'il n'était plus ici-bas d'avenir pour lui; le mieux sensible qu'il éprouvait, loin de la rassurer, ajoutait à ses alarmes; le médecin l'avait avertie de se défier de ce symptôme perfide, presque toujours précurseur de la mort.

Les accidens survenus pendant la nuit redoublèrent les appréhensions de la comtesse; elles n'étaient que trop fondées : lorsque le médecin parut, il adressa à madame de Melzi un regard qui lui apprenait que bientôt tout serait fini. Le ministre des autels survint à propos pour relever les esprits abattus de cette généreuse épouse. M. de Melzi demeura quelques minutes enfermé avec l'homme vénérable; ensuite il déclara qu'il souhaitait ardemment recevoir le saint-viatique, et demanda qu'on fît entrer auparavant dans sa chambre toutes es personnes de la maison. Quand elles furent réunies, il confessa tout haut ses fautes, et pria l'assemblée d'implorer en sa faveur la miséricorde du Tout-Puissant; puis, s'adressant à l'oint du Seigneur : Espérez-vous, lui dit-il, que ma mort rachètera le scandale de ma vie? « Mon frère, répliqua l'homme de Dieu, je vous dirai avec Massillon, » que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre » confiance. Le médecin céleste se plaît à guérir les » maux les plus désespérés; les plus grands pécheurs sont » les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde. Sans

Digitized by Google

» doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouf-
» fre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs,
» que pour faire éclater davantage en vous la richesse
» et la puissance de sa grâce. Eh! n'est-il pas plus grand
» en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que
» lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre qui commençait
» seulement à enfoncer sur les eaux? Si vos péchés sont
» montés au plus haut point, ah! voilà peut-être le mo-
» ment de la grâce! Ce qu'il y a de plus à craindre dans
» nos maux, c'est la défiance du remède. Tranquillisez-
» vous, mon cher frère : voyez votre propre histoire
» dans la parabole de l'Enfant prodigue.

» Le père de famille ne se contente pas de courir au-
» devant de son fils retrouvé, il se jette à son cou, il
» l'embrasse, il le baise; son cœur peut à peine suffire
» à toute sa tendresse paternelle; ses faveurs sont encore
» au-dessous de sa joie et de son amour : il retrouve
» son fils qu'il avait perdu; il le retrouve, à la vérité,
» sale, hideux, déchiré; mais ce qui devrait allumer ses
» foudres ne réveille que son amour : il ne voit en lui
» que ses malheurs; il ne voit plus ses crimes. Il n'a pas
» oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle; mais
» c'est ce souvenir même qui le touche : il voit revivre
» un enfant qui était mort à ses yeux, il recouvre ce
» qu'il avait perdu : *cecidit super collum ejus, osculatus*
» *est eum* (1); image tendre et consolante de la joie que
» la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et
» des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une
» âme de ses premières démarches, de son retour vers
» lui! *cecidit super collum ejus, osculatus est eum.*
» O clémence paternelle! ô source inépuisable de bonté!
» ô miséricorde de mon Dieu! » Écoutez, mon frère,
écoutez encore ce que dit Massillon relativement à la
participation aux saints mystères dont on avait si long-
temps vécu privé par ses déréglemens. « Le père de fa-
» mille fait tuer le veau gras; il appelle son fils retrouvé

(1) Il s'attache à son cou, et le couvre de caresses.

Digitized by Google

» à ce festin céleste ; il le nourrit de la viande des élus. » On avait vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, » sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, » exclu comme un anathème de l'assemblée sainte, » de la société des justes et de toutes les consolations » de la foi : quelle douceur de se retrouver au pied de » l'autel saint avec ses frères ! nourri du même pain, » soutenu de la même viande, attendant les mêmes pro- » messes, secouru de leurs prières, fortifié par leurs » exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques » qui accompagnent la solennité et l'allégresse de ce » divin banquet : *Et cum veniret, audivit symphoniam* » *et chorum* (1). » Elle retentit doucement à mon oreille ! s'écria le moribond dans l'élan d'un transport religieux : oui, j'entends le son prolongé du concert divin des anges ; j'ai vu briller dans le ciel le signe de la rédemption. Mon père, approchez-vous, venez, daignez m'admettre à la table du juste ; je brûle de participer à sa félicité. Tout est prêt, mon frère, répond le digne pasteur. Le comte se met sur son séant, essuie d'une main la sueur froide qui coule de son front, de l'autre découvre sa tête et son cou, les présente lui-même au vicaire de J.-C., ainsi que toutes les parties de son corps destinées à être ointes de l'huile sainte ; ensuite il approche avec respect ses lèvres de l'hostie consacrée, la reçoit avec encore plus de respect dans sa bouche. Tout à coup un rayon lumineux brille sur son front : « La » grâce opère ! » dit le ministre des autels ; « le jour » approche ; le Seigneur est à la porte, il ne tardera » pas : réjouissez-vous donc (2), je vous le dis encore, » réjouissez-vous. »

M. de Malzi joint les mains, récite une prière, et laisse retomber sa tête appesantie. L'homme de Dieu lui donne une dernière bénédiction et se retire en silence.

Pendant cette cérémonie solennelle, la comtesse, res-

(1) Il viendra avec le chœur entendre la symphonie.

(2) Massillon.

Digitized by Google

tée à genoux au pied de la couche du mourant, avait étouffé ses sanglots, et se trouvait un peu soulagée de sa douleur par la triste certitude de la cécité de M. de Melzi; au moins, pensait-elle, je puis pleurer; et les larmes que je répands ne troublent pas la paix qu'un espoir divin a fait pénétrer dans son âme.

Tous les spectateurs de cette scène et terrible et sublime étaient sortis en même temps que le prêtre catholique; il ne restait plus dans la chambre que madame de Melzi, la garde et M. Dorrifourth. La comtesse s'approcha de son époux et lui prit doucement la main; elle était trempée de la sueur de la mort. Cependant de cette main glacée M. de Melzi serre avec force celle de sa femme, la porte jusqu'à ses lèvres, la couvre de mille baisers rapides, et dit: J'emporte avec moi dans ma tombe le souvenir de tes bienfaits; ne cache pas mes torts à notre fille, mais qu'elle ne les apprenne qu'en apprenant mon repentir. Augustine, Camille, je meurs en vous aimant; je vous bénis. Adieu.

Madame de Melzi se penche sur le sein de son époux; il n'était plus. M. Dorrifourth et madame Lodwer enlèvent la comtesse à ce spectacle déplorable; ils la transportent dans un autre lieu; ils lui adressent les discours les plus touchans, elle ne les entend pas. La force factice qui la soutenait l'a soudain abandonnée dès qu'elle a perdu l'espoir d'être utile. Ce qu'elle a souffert de fatigues, d'angoisses, a porté dans son sein le germe d'une affreuse maladie. Bientôt la fièvre maligne se déclare: mais la seule pitié ne veille pas sur les jours de madame de Melzi, l'admiration lui a fait des gardes de toutes les femmes qui l'ont contemplée assise à côté du lit de son époux. Toutes réclament le douloureux honneur de la servir; chacune se transforme pour elle en une autre Augustine: la terre ne sera point privée de son plus bel ornement; et ce mal physique n'est qu'un bienfait de Dieu pour la dérober à ces pensers cruels, à ces images épouvantables qui nous poursuivent si longtemps, lors de la première mort dont nous avons été témoins. »....

A une époque où les bons livres sont rares, malgré

Digitized by Google

qu'il en paraisse une très-grande quantité, il est très-bien de faire remarquer ceux que le mérite, l'utilité et le nom respectable de l'auteur, rendent intéressans. Ces différens motifs nous feront revenir avec plaisir sur *la Petite Ménagère*, à laquelle nous consacrerons un article beaucoup plus étendu.

NOUVEAU VOYAGE A TUNIS,

Publié en 1811, par M. Thomas Maggill, et traduit de l'anglais, avec des notes; par M***. Un vol. in-8°. de deux cent vingt-cinq pages, avec un air mauresque gravé. (1)

Le petit nombre d'ouvrages modernes sur la Barbarie en général doit faire présumer favorablement du succès qu'obtiendra ce nouveau voyage. M. Thomas Maggill, négociant anglais fort instruit; et malgré cette instruction, rempli de préventions nationales, qui le font tomber dans un esprit de parti ridicule à force d'être véhément, passa les années 1810 et 1811 à Tunis. Son voyage, entrepris pour des intérêts commerciaux, s'étant prolongé fort au-delà du temps qu'il s'était proposé, il occupa les momens de loisir que lui laissaient les affaires, à rassembler les diverses observations que les circonstances et sa position particulière pouvaient le mettre à portée de faire. Les consuls européens, les personnages les plus considérables du pays, fournirent à l'auteur des matériaux pour tout ce qui tenait à la politique et au gouvernement, tandis qu'il obtint des négocians tout ce qui était relatif au commerce.

Cette relation doit fixer la curiosité, et doit être ac-

(1) A Paris, chez Pankoucke, libr., rue et hôtel Serpente. Et chez A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

cueillie avec intérêt; outre qu'elle est exacte, que les notes en sont curieuses, le traducteur, homme de mérite, a demeuré pendant dix ans chez les différentes puissances barbaresques, et particulièrement à Tunis, où il était attaché au consulat général de France. Il a effacé les injures, souvent trop grossières, dont M. Maggill n'a cessé de se servir en parlant des Français et des Italiens; il a relevé différentes contradictions, réparé diverses omissions; et, au moyen des additions dont il a enrichi la relation du négociant anglais, le traducteur en a fait un excellent ouvrage. Le manuscrit ayant été présenté à M. de Choiseuil-Gouffier, ancien ambassadeur à la Porte Ottomane, ce dernier en prit lecture, et fit témoigner au traducteur « qu'il avait jugé son livre rempli de détails instructifs, intéressans et propres à » donner une idée très-juste du pays qui y est décrit. » Un pareil suffrage dispense de faire mieux sentir les avantages du livre et les talens et les connaissances du traducteur.

Le tableau des révolutions qui se sont succédées à Tunis depuis que les Beys se sont emparés du gouvernement, commence l'ouvrage. L'autorité devenue héréditaire par Mahmet-Bey, n'arrêta que faiblement les désordres; car on voit cinq ou six souverains de suite périr de mort violente. La Turquie n'ayant plus aucune influence sur le gouvernement de Tunis, et la milice retenue par une sorte de discipline, font espérer que ces scènes d'horreur ne se renouvelleront plus, ou du moins de sitôt. *Hamoûda Pacha*, Bey, régnant à Tunis, est un homme fort instruit pour un Musulman. Il parle, lit et écrit l'arabe et le turc ainsi que la langue franque. Il voulait apprendre à lire et à écrire le toscan; mais les chefs de la loi l'ont forcé d'abandonner cette étude; laquelle, disaient-ils, était indigne d'un prince musulman. Indépendamment de ses connaissances, *Hamoûda* est bon militaire et grand homme d'état; il tient d'une main ferme les rênes de son gouvernement, et sait contenir par sa prudence les intrigues et les troubles civils qui pourraient mettre l'état en danger. Aussi jamais Tunis n'a été dans une situation plus florissante et plus

Digitized by Google

avantageuse. Les grands ne peuvent plus opprimer le peuple avec impunité, et le moindre paysan jouit d'un accès auprès du prince, dont il reçoit satisfaction s'il a droit d'y prétendre. Gouvernant par lui-même, Hamoûda ne confie aucun emploi aux Turcs ; ses hommes de confiance sont des renegats ou des esclaves, lesquels, avec l'apparence du pouvoir, ont peu d'influence.

L'auteur fait connaître toute la famille du Bey, et le caractère des gens influens qui composent la Cour Tunisienne. Puis il trace le caractère des Maures, lesquels, dit-il, sont ignorans, orgueilleux, rusés, fourbes, avares, faux et ingrats. Ce portrait peu flatté est malheureusement d'une parfaite ressemblance. Dans ses rapports avec l'étranger, le Maure cherchera toujours à prendre le dessus ; insolent par caractère comme par principes, on ne peut jamais traiter avec lui sur le pied de la franchise et de l'amitié. Le chrétien étant pour les Maures un sujet de haîne et de mépris, fait rejeter tous les bons procédés auxquels le Maure ne fait jamais attention. Il considère le bienfait du chrétien comme chose de droit, qui n'entraîne ni l'obligation de rendre la pareille, ni même celle d'*être reconnaissant*. Depuis le prince jusqu'au dernier sujet, on ne trouve jamais bonne foi, honneur, reconnaissance ou générosité. Ces vertus sont remplacées par la haine, la vengeance, l'intrigue, l'injustice, l'oubli des services, et particulièrement l'avarice. Dans les derniers rangs, on cherche toujours à s'exempter de payer la capitation. Le collecteur, familiarisé avec ce genre d'excuses, fait ordinairement appliquer la bastonade au réfractaire, qui, après avoir été battu, tire son argent et acquitte sa taxe. Un européen présent à une scène de ce genre, demanda au patient s'il ne valait pas mieux payer que de recevoir ce rude avertissement sans aucun profit pour sa bourse. « Quoi ! s'écria le Maure, *je paierais* ma taxe sans avoir reçu des coups de bâton ! »

Le Bey peut sur-le-champ rassembler quarante à cinquante mille hommes de milice, dont les trois-quarts se composent de cavalerie, indépendamment de six mille Turcs qu'il a pris à son service. Il faut lire dans l'ouvrage même les détails sur les guerres entre les Tunisiens et les

Digitized by Google

Algériens ; ces détails prouvent que les deux armées ne tiendraient pas contre un dixième en nombre de troupes exercées.

La peste qui désole souvent Tunis, et généralement tout l'Orient, est un des fléaux les plus à redouter. Le royaume renfermait à peu près cinq millions d'habitans ; il en faut maintenant rayer plus de la moitié par la sottise des Musulmans, qui ne prennent aucune précaution pour échapper aux affreux ravages de la peste.

La ville de Tunis est assez bien construite ; les bâtimens sont de pierre ; mais on n'en trouve pas un qui mérite d'être décrit. Cependant le roi se fait bâtir un palais qui pourra être beau lorsqu'il sera achevé. Les rues sont étroites et sales ; les *bazars*, ou marchés, sont mal approvisionnés et les magasins mal pourvus de marchandises. Les fortifications donnent à la ville l'apparence d'une place défendue ; mais elle ne pourrait résister à la moindre attaque. La citadelle, ainsi que les deux forts qui protègent le port, sont l'ouvrage des Espagnols, maîtres du pays sous Charles-Quint.

L'auteur et le traducteur font connaître les différens travaux, fort importans, ordonnés par le Bey actuel ; ils consistent en un arsenal considérable, des écluses, un nouveau port, un bassin destiné à contenir quatre-vingts chaloupes canonnières, un canal, des bâtimens pour loger les employés et les ouvriers de marine, un chantier considérable, des magasins immenses, une vaste boulangerie, des forteresses et deux forts pour défendre l'entrée du port. Ces importantes constructions ont été élevées par M. Frank, colonel du génie, et les succès que cet habile officier a obtenus, sont d'autant plus méritoires, qu'il n'a eu pour le seconder que des esclaves, des Turcs et des Maures, qu'il a fallu former à des travaux entièrement nouveaux pour eux. Malgré sa parcimonie, le Bey a généreusement récompensé M. Frank ; et pour donner à cet ingénieur une marque particulière de son estime, il lui a gratuitement accordé la liberté de trois esclaves européens.

Le climat de Tunis est superbe, et le sol produirait

Digitized by Google

abondamment s'il était en d'autres mains. Toute la côte de Barbarie est susceptible de rapporter du sucre, du coton, de la soie, de l'indigo, de presque toutes les épices ; enfin, pour donner une idée de la fertilité du terroir, le district de l'Est donne cent pour un.

L'eau des fontaines est en général chaude et saumâtre ; mais on trouve aussi quelques sources d'une eau pure et excellente. Le pays renferme plusieurs sources chaudes renommées pour la cure d'un grand nombre de maux ; quelques-unes sont d'une chaleur égale à celle de l'eau bouillante.

L'auteur donne des détails sur la température, les productions, le gibier, le bétail, les chevaux, les mulets, les ânes, les chameaux, les dromadaires ; puis, dans un autre chapitre, fait connaître les monumens antiques du royaume de Tunis, lesquels sont en assez grand nombre. Les médailles et les pierres gravées sont fort rares, parce qu'elles sont devenues un objet de spéculation pour les chrétiens établis dans le pays. M. Frank, cet ingénieur dont il a été parlé, avait formé une belle collection de médailles, de pierres gravées et d'inscriptions qu'il a dessein de publier. Un homme instruit, M. Lunby, consul danois, a l'intention de faire paraître un ouvrage fort curieux sur l'état ancien et moderne du royaume de Tunis. Il serait à désirer que M. Talisi, consul général de Suède, voulût faire graver les vues qu'il a dessinées pendant trente-cinq ans de résidence à Tunis.

Un chapitre fournit des renseignemens sur les esclaves chrétiens et sur les nations auxquelles ils appartiennent, sur les échanges et rançons, sur le grand nombre de captifs pris sous les couleurs anglaises. En lisant ces détails, qui font frémir, on est frappé d'étonnement en voyant qu'une grande nation, l'Angleterre, ne peut pas interposer son autorité pour empêcher cet infâme brigandage. Le Bey actuel, cet Hamoûda, étant monté jeune sur le trône, son humeur guerrière lui fit faire une guerre active aux puissances européennes. Il encouragea ses sujets à la course et arma ses propres corsaires. Les chrétiens, dressés à manier l'aviron, montaient ses galères et étaient enchaînés

Digitized by Google

sur les bancs. Les Maures, sans déclaration de guerre, prirent d'assaut la petite île de Saint-Pierre appartenant au roi de Sardaigne, et conduisirent à Tunis la totalité des habitans, dont le nombre s'élevait à plus de mille, la plupart femmes et enfans.

Selon sa louable coutume, M. Maggill injurie les Français, alors maîtres de l'Italie; il les accuse de ne rien faire pour les malheureux Italiens qui gémissent dans les fers. Le rédacteur lui répond ainsi : « Qu'ont fait les Anglais, » maîtres absolus de la Sicile? Ils ont profité *de la crainte* » *qu'ils inspirent à Tunis* pour en tirer quelques bœufs, » et non pour délivrer une centaine d'esclaves pris » sous leur pavillon ! Ils ont calculé une dépense de » 200,000 fr., et ils ont mis la chair humaine en balance avec de la viande de boucherie! Que dire à présent de l'humanité anglaise, et que le gouvernement » britannique fait de son influence et de la *crainte qu'il* » *inspire!* Je pourrais me livrer ici à toute mon indignation et dévoiler tout ce qu'a d'odieux la politique » des Anglais à l'égard des Barbaresques; mais je me » contrains, et j'aime mieux rendre à cette nation la » justice qu'elle refuse aux autres : quelques achats ont » eu lieu par les soins des agens et commandans anglais : » ce fut, il est vrai, sans bourse délier; mais le rôle de » libérateur a toujours été honorable, et il est beau de » faire servir son influence au soulagement de l'humanité, même en épargnant les sacrifices. Moins prévenu » que l'auteur anglais, je passerai sous silence des actes » révoltans dont j'ai été témoin, et je me hâte de reconnaître que c'est à l'influence britannique que cinq » cents Portugais esclaves à Alger sont redevables de » leur liberté à des conditions raisonnables. Parmi ces » malheureux il y en avait bon nombre qui comptaient » trente années d'esclavage. » Je cite avec plaisir ce fragment d'une note, pour faire connaître le bon style, le bon esprit, et surtout l'excellent ton du traducteur.

Les revenus de la régence de Tunis, les sources dont ils proviennent sont l'objet de l'attention de l'auteur, avant de signaler diverses coutumes des maures. Leur ignorance extrême les rend superstitieux à l'excès, et

Digitized by Google

presque toujours leur conduite est réglée sur des présages ou des augures. Intolérans au dernier point, ils sacrifieraient l'infidèle qui entrerait dans un temple, au lieu qu'à Constantinople le chrétien peut facilement se procurer un ordre pour obtenir l'entrée des mosquées. Les saints en Barbarie sont pour la plupart des êtres privés de sens; et, en raison du respect qu'on leur porte, ils commettent toutes les folies imaginables. Le peuple attribue quantité de miracles à ces insensés, et ce serait le comble de l'impiété que de n'y pas croire. L'un de ces saints disait jouir de la faculté de visiter le tombeau du prophète et d'en revenir dans l'espace d'une demi-heure; un autre avait le privilége de faire en une nuit le voyage d'Europe et d'y tuer quelques centaines d'infidèles, après quoi il revenait chez lui avant le point du jour.

Le mauvais œil est une superstition familière au royaume de Tunis comme à tous ceux qui professent l'islamisme. Faites-vous l'éloge d'un cheval, d'une maison; le propriétaire regarde ces objets comme perdus. Un enfant est-il un objet d'admiration; dès ce moment les parens se persuadent qu'il doit lui arriver quelque malheur. *Le mauvais œil* fait qu'on ne bâtit point de maisons sans placer dans le lieu le plus apparent l'empreinte d'une main destinée à attirer sa maligne influence, comme un paratonnerre absorbe la foudre. Une femme en couche fait attacher au plafond la ceinture de son mari par un bout, et se garde bien de quitter l'autre tant que dure le travail; au-dessus de sa tête elle fait suspendre des coquilles d'œuf attachées à des fils. Le nombre treize est mis au rang des funestes présages, et le vendredi est réputé jour malheureux, parce que, suivant une ancienne prophétie, c'est pendant la prière de ce jour que les chrétiens s'emparèrent de la ville: aussi les portes sont-elles fermées à cette heure, et ne s'ouvrent à qui que ce soit. Jamais l'armée ne se met en marche sans que les astrologues aient observé le lever d'une certaine étoile. Sitôt qu'elle est aperçue, deux taureaux noirs sont sacrifiés, et cette cérémonie est regardée comme le gage de la victoire.

Digitized by Google

La quantité d'observations curieuses contenues dans ce volume, l'étendue des détails relatifs au commerce, me forcent à renvoyer la fin de mon extrait à un second article.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Cette semaine n'a pas été positivement stérile en nouveautés; on a donné deux *Encore une nuit de la garde nationale*, ou le *Poste à la Barrière*, tableau vaudeville en un acte, et *les Deux Parisiens*, ou *le Tirage au sort*, vaudeville en un acte. La première n'est composée que des rognures, dont les auteurs d'*une Nuit au corps de garde* ont bien voulu gratifier le théâtre de la Porte Saint-Martin, et la seconde est le rebut des Variétés que M. Sewrin a porté à l'Odéon. Je crois rendre service à V. A. en me dispensant de lui donner l'analyse de deux productions aussi médiocres. La garde nationale, à qui la capitale doit trois fois son salut, n'était pas traitée d'une manière flatteuse par deux auteurs qui s'étaient fait annoncer, au théâtre de la rue de Chartres, sous le titre de *deux chasseurs* de cette garde. Le *Journal de Paris* a fait vivement sentir cette inconvenance, et le lendemain le titre de la pièce d'*Encore une Nuit de la garde nationale* a disparu de l'affiche du théâtre de la Porte Saint-Martin.

Cette mesure est due à M. Saint-Romain, directeur de ce théâtre, qui se pique d'être Français avant d'être comédien. On ne peut que lui donner des éloges sur la conduite qu'il a tenue à ce sujet.

L'Odéon, avec *les Deux Parisiens*, n'a pas été plus heureux. Quoique cette pièce, à la honte de M. Sewrin, ait obtenu du succès, il est difficile d'imaginer une intrigue plus nulle, des scènes plus froides, un dialogue plus sot, et des couplets moins piquans. Voici celui qui a été redemandé, et nous ne savons qui a eu le plus de courage en

Digitized by Google

des amis de M. Sewrin qui ont crié *bis* ou de l'acteur qui l'a répété :

Air *du Vaudeville des Deux Edmond.*

Vous qui, par goût, ou par caprice,
Voulez vivre célibataire,
Et craignez d'être.... mari,
Restez garçons.
Mais vous, qui voulez prendre femme,
Suivez le conseil que j'vous donne ;
Croyez-moi, ne barguignez pas,
Vite, mariez-vous.

Passe encore si cette mauvaise plaisanterie de faire chanter un couplet sans rime avait été neuve ; mais il y a long-temps que j'ai entendu sur les boulevards un niais qui souhaitait la fête à sa maîtresse en ces termes :

Les beaux-esprits ne sont pas rares,
On le voit à nos almanachs;
Quand on a besoin de leur aide
Ces messieurs sont je ne sais où.
Or, pour célébrer votre fête,
J'ai fait moi-même ce couplet ;
Ne m'en voulez donc point, madame,
Si mes vers ne riment à rien?

On voit que le premier couplet que j'ai cité est encore plus bête que celui-ci. M. Sewrin n'est pas de ces auteurs qui, en s'appropriant une idée, l'embellissent par leur esprit, et font oublier l'original qu'ils ont imité ; au contraire, un mot spirituel, qui est transcrit par ce trop fécond écrivain, devient tout à coup d'une niaiserie à étonner. Ah ! Monseigneur, si jamais le nouveau vaudeville parvenait malheureusement jusqu'à vous, et je suis bien sûr qu'il y parviendra ; car M. Sewrin fait, hélas ! imprimer toutes ses pièces, je vous supplie de

désabuser ceux de vos compatriotes qui ne seraient point encore venus à Paris, et leur dire qu'en général les Parisiens sont moins sots que ceux de M. Sewrin. On assure que cet auteur a voulu se venger des habitans de notre capitale en les traduisant sur la scène, et surtout en leur prêtant son esprit.... Vous conviendrez que le tour est sanglant, et qu'Aristophane, de cynique mémoire, n'aurait pas mieux fait, lui qui se piquait d'être méchant!

Aux *Deux Parisiens* près, le théâtre de l'Odéon paraît avoir renoncé aux inepties dont on l'encombrait chaque jour. D'anciennes pièces ont été remises; on étudie des nouveautés, qu'on attribue cette fois à des hommes qui ont fait leurs preuves d'esprit et de bon goût; des débuts nous promettent de compléter une troupe à qui il manque cinq ou six chefs d'emploi. L'ancienne administration, comme on sait, ne l'avait presque composée que de doublures.

C'est le premier jour de l'an que M. Picard entre en fonctions, comme directeur de ce théâtre. Il signalera son entrée par une représentation qui ne peut manquer de piquer la curiosité. Une pièce d'inauguration qu'on doit à la plume élégante et facile de l'auteur des *Étourdis*, deux débuts importans, *M. Musard* et *le Dépit Amoureux*, qu'un homme de goût, dit-on, a *retouché*, comme Voltaire autrefois *répara à neuf* la Sophronisbe de Mairet.

La tâche est délicate vis-à-vis de Molière; cependant on ne peut disconvenir que plusieurs de ses expressions ont vieilli; qu'il a laissé même des scènes un peu obscures dans les pièces qu'il n'a pas eu le temps de revoir sans doute. On doit donc avoir quelque obligation à celui qui se voue à ce travail ingrat, dont le but est de servir nos plaisirs en faisant disparaître les taches légères qu'on peut rencontrer dans les premiers ouvrages du père de la comédie.

Le *Venceslas* de Rotrou, tel qu'on le représentait autrefois, ne serait pas supportable sur la scène aujourd'hui, si Marmontel n'avait pris la peine de le retoucher.

Digitized by Google

Plusieurs parties du *Cid* ont subi aussi des corrections qu'il serait à désirer qu'on eût multipliées davantage.

Mais qui pourrait-on charger de ce travail ? Ceux de nos auteurs qui ont obtenu des succès au théâtre, ne dédaigneront-ils pas une pareille tâche ? Leur goût d'ailleurs est-il assez sûr pour qu'on puisse y avoir confiance? Si l'Académie française qui, depuis sa création, n'a jamais rien fait d'utile, si ce n'est un dictionnaire qui n'est pas encore complet, voulait, selon ses statuts, travailler réellement à porter en France le goût des lettres et les principes de la langue, nous nous féliciterions de voir passer dans ses mains les chefs-d'œuvre de notre théâtre. Mais il faudrait qu'on fît une réduction dans la société des quarante. Sans cela, nous aurions peut-être du néologisme, de la manière ou des vers à l'eau rose. Qu'en pensez-vous, Monseigneur ?

Carte d'Europe, avec les nouvelles divisions, où sont tracées les limites des empires, royaumes et états souverains, d'après les derniers traités de Paris; dressée par Lapie, capitaine de première classe au corps royal des ingénieurs-géographes, gravée et publiée par Semen jeune, attaché au dépôt général de la guerre.

Cette carte, tracée sur la plus grande dimension qu'on ait pu adopter pour une carte usuelle, puisqu'elle offre une étendue de cinq pieds six pouces de haut sur cinq pieds huit pouces de large, a reçu des améliorations notables par les soins de M. Lapie, et présente particulièrement les rectifications et divisions que l'ordre de choses actuel a nécessitées.

Dans son état présent, elle mérite d'être distinguée

Digitized by Google

par ceux qui désirent suivre et embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des grands changemens qui se sont opérés sur la face de l'Europe.

Elle se vend réunie ou divisée en six feuilles, selon le goût des acheteurs.

Il en reste encore quelques exemplaires offrant l'état de l'empire en 1812; ils peuvent servir à l'étude d'un ordre de choses qui n'est plus, mais qui appartient à l'histoire, et, sous ce rapport, ces exemplaires peuvent devenir précieux.

Le prix de la carte est de 25 fr. en feuille;

Collée sur toiles fine, avec étui, 41 fr.;

Et sur toile, avec baguette et rouleau de bois, 47 fr.; plus 1 fr. à ajouter pour recevoir franc de port en feuilles.

A Paris, chez madame veuve Semen, éditeur, rue Neuve Laint-Rock, n°. 25; Semen père, rue du Milieu des Ursins, n°. 6, en la Cité;

H. Langlois, rue de Seine, n°. 12; J. Goujon, rue du Bac, n°. 6; Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois.

Mercure de France, journal littéraire et politique, depuis l'an 8 (1800) jusqu'à ce jour, 63 volumes in-8°., brochés; collection *complète* très-rare.

Autres collections, depuis le 1^er^. octobre 1807 (époque où *la Décade* a été réunie au *Mercure*) jusqu'à ce jour, 34 volumes in-8°., brochés.

S'adresser à M. Hubert, rue de la Harpe, n°. 117.

Digitized by Google

On peut se procurer à la même adresse *la Décade*, ou *Revue Philosophique*, collection complète en 54 volumes in-8°. (du 1er. floréal an 2 au 30 septembre 1807.)

Il se charge aussi de compléter les collections de ces deux journaux.

ERRATUM. — Dans l'article Beaux-Arts, il faut retrancher une ligne : *Ou de celui du testament d'Endimidas.*

ANNONCES.

On a mis en vente depuis très-peu de jours un roman en quatre volumes in-12, ayant pour titre :

Raison et Sensibilité, ou les deux Manières d'aimer, traduit librement de l'anglais, par Mad. Isabelle de Montolieu.

Nous pensons que cet ouvrage aura le même succès que ceux publiés déjà par cette dame.

Prix : 9 fr. ; francs de port, 11 fr. 50 c.

Nous reviendrons sur cet ouvrage.

Anastase et Nephtali, ou les Amis ; par Mad. de B***, sœur de Mad. de Montolieu.

Quatre vol. in-12. Prix : 9 fr. ; francs de port, 11 fr. 50 c.

Nous reviendrons sur cet ouvrage.

Paris, chez Arthus Bertrand, lib., rue Hautefeuille

Considérations générales sur la situation financière de la France en 1816, par M. Ch. Ganisse, député du département du Cantal. Brochure in-8°. de 70 pages. Prix : 1 fr. 80 cent.

Cosmologie, ou Description générale de la Terre, considérée dans

Digitized by Google

ses rapports astronomiques, physiques, historiques, politiques et civils, par C. A. Walckenaer, membre de l'Institut. Un vol. in-8°. de 750 pages de belle impression; broché, 8 fr. 50 c., et franc de port, 11 fr.

Paris, chez Déterville, lib., rue Hautefeuille, n°. 8.

Histoire de l'Expédition française en Égypte, par Martin, ingénieur au corps royal des ponts et chaussées, membre de la commission des sciences et arts d'Égypte, et l'un des coopérateurs de la description de ce pays, publiée par les ordres du gouvernement français. Deux vol. in-8°. Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste.

Chez J. M. Eberhart, imprimeur du Collége royal de France, rue du Foin Saint-Jacques, n°. 12.

Histoire de France pendant les guerres de Religion, par Charles Lacretelle, membre de l'Institut et professeur d'histoire à l'Académie de Paris. Troisième volume. In-8°. de quatre cent quatre-vingt-dix pages, bien imprimé en caractère cicéro neuf, sur papier carré fin.

Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port par la poste.

Le même, papier vélin, 12 fr., et 13 fr. 50 c. franc de port par la poste.

Les trois volumes ensemble, 18 fr., et 22 fr. 50 c. francs de port par la poste.

A Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal.

Et chez A. Eymery, rue de Mazarine, n°. 30.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Modeste élève d'Erato,
De Minerve et de Polymnie,
Vous qui sur le double coteau,
Dans le temple de l'Harmonie,
Joignez si tendrement la lyre au chalumeau,
Combien de vos accords j'éprouve la magie!
Soit que vous retraciez le douloureux tableau
D'une jeune vestale insensible à vos larmes,
Des voiles de la mort enveloppant ses charmes,
Le front caché sous un bandeau,

Digitized by Google

(On sait que d'une fille, objet de vos alarmes,
Votre sollicitude entoure le berceau !)
Ce ton factice et vain que l'ignorance admire,
Ne dégrada jamais vos sévères accens,
Et nous reconnaissons le maître de la lyre
A la pureté de vos chants.

Racine, jeune encor, habita ces rivages ;
Il essayait sa voix au bord de ces ruisseaux.
Plus loin, du cœur humain contemplant les orages,
Il préparait déjà ces sublimes tableaux
Où des grands et des rois il peignit les naufrages.
Là, sous l'azur des plus beaux cieux,
En rêvant, il surprit au chantre de Délie
Ce coloris délicieux,
Ce charme attendrissant que la mélancolie
Imprime à l'amour malheureux.
Il aime encor les bois consacrés par sa muse ;
Son ombre autour de vous erre dans ces climats ;
Et jusqu'aux rives de Vaucluse
Elle-même guida vos pas
Quand votre voix, brillante et pure,
Honorant à jamais cet immortel séjour,
En présence de la nature,
Offrit un cantique à l'Amour.
Mais c'est peu d'ennoblir le luth de Deshoulières,
Sous un nouvel aspect vous frappez mes regards ;
Vous savez du talent agrandir la carrière,
Et chez vous l'art des vers célèbre tous les arts.
Cessez de dérober à leur troupe fidèle
Cent trésors inconnus dont le Pinde est jaloux :
Vous fuyez vainement l'honneur d'être immortelle,
Vous l'êtes déjà malgré vous.

Feu Madame VERNOLET.

Digitized by Google

LE BOUQUET D'HYMEN,

ROMANCE.

A madame G**, pour la fête de son mari.

Ah! qu'il est doux de chanter ce qu'on aime,
De lui prêter nouveau serment d'amour!
Je ne connus félicité suprême
Que lorsqu'Hymen eut assigné le jour
Où je dirais avec un charme extrême :
Ah! qu'il est doux de chanter ce qu'on aime,
De lui prêter nouveau serment d'amour!

Va, triste éclat d'une pompe vulgaire,
Flatte l'orgueil des frivoles grandeurs!
Va! de l'Hymen le noble sanctuaire
Ne reçoit point de stériles honneurs.
Pour moi, je dis, avec un charme extrême :
Ah! qu'il est doux de chanter ce qu'on aime,
De lui prêter nouveau serment d'amour!

Riches présens, offerts par l'opulence,
Aux yeux d'amour vos attraits sont perdus!
Pompeux discours d'une vaine éloquence,
Souvent, hélas! au mensonge vendus,
Mon cœur sans vous dira toujours de même :
Ah! qu'il est doux de chanter ce qu'on aime,
De lui prêter nouveau serment d'amour!

Brillantes fleurs, parez le sein des Grâces,
Servez encor d'interprète aux amans!
De vos couleurs les fugitives traces
Sont du bonheur fragiles monumens!

Digitized by Google

Bien mieux que vous mon cœur dira lui-même :
Ah ! qu'il est doux de chanter ce qu'on aime,
De lui prêter nouveau serment d'amour !

Mon cœur suffit, et, fier de sa puissance,
N'emprunte point d'inutiles secours.
Vois, tendre ami, d'un œil de complaisance,
Ces heureux fruits de nos chastes amours !
Et tu diras, avec un charme extrême :
Ah ! qu'il est doux de chanter ce qu'on aime,
De lui prêter nouveau serment d'amour !

Prends dans tes bras, contemple avec ivresse
Ces deux enfans, gages de notre foi !
Reçois le prix de ta vive tendresse;
Prends ce bouquet, le seul digne de toi !
Et répétons ces mots d'un charme extrême :
Ah ! qu'il est doux de chanter ce qu'on aime,
De lui prêter nouveau serment d'amour !

LA CHOSE DURE.

Blaise mourut, sa femme de pleurer.
Le lendemain on vint pour l'enterrer,
Et la voilà qui pleure de plus belle.
Comme on le mettait dans le trou,
Ah ! que c'est dur ! s'écria-t-elle,
Tenant dans sa main un caillou.

DISTIQUE.

J'écris trop longuement, si l'on croit en d'Ancour ;
Lui, n'écrit point, c'est bien plus court.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Je suis, lecteur, une prison
Faite d'une double cloison;
On m'ouvre et ferme tout de suite;
Mes prisonniers sont plus ou moins nombreux;
Mais je ne crains pas qu'aucun d'eux
S'avise de prendre la fuite.
Quoique telle habitation
Soit sans plancher comme sans fond,
Dès qu'une fois je suis fermée,
C'en est fait, l'on ne m'ouvre plus,
Et la bande des détenus
A jamais reste renfermée.
Ces détenus, pour l'ordinaire,
Sont nègres, ou du moins sont de même couleur;
Mais leur forme varie ainsi que leur grandeur.
Tendue en blanc, leur demeure est fort claire;
Tous, tant qu'ils sont, aux parois attachés,
Je les y tiens, et sans corde et sans chaîne;
Cependant ce n'est qu'avec peine,
Et qu'à l'aide du fer, qu'ils en sont détachés.

S.....

CHARADE.

Mon premier est affirmatif,
Mon second négatif,
Mon tout alternatif.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Jadis je faisais des miracles;
Mais, par un régime nouveau,
On ne croit plus à mes oracles,
Et je languis près d'un trumeau,
Dans un boudoir, sur une porte,
Dans les plis nombreux d'un rideau,
Sur les murs d'une place forte,
Et dans le contour d'un chapeau.
Le Russe me trouve assez beau,
Le Musulman fort détestable,
Et le Suisse, si misérable
Qu'il ne me souffre qu'au poteau.
Veux-tu, lecteur, me reconnaître
Sans t'alambiquer le cerveau
De ce que je suis ou puis être,
Produit de la terre ou de l'eau?
Par le milieu tranche mon être,
Et fais-en juste deux morceaux;
Souffle dans l'un; sa voix perçante
Portera soudain l'épouvante
Parmi les cerfs ou les taureaux;
Si ton âme est compatissante,
Répands l'autre sur les hameaux
Que la nécessité tourmente.

BONNARD, ancien militaire.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Fable*.

Le mot de la charade est *Merveilles*.

Le mot du logogriphe est *Plaideur*, dans lequel on trouve Laideur.

Digitized by Google

DE LA FORTUNE.

Nous avons parlé de l'Amour; parlons d'un autre aveugle, c'est la *Fortune*. Tout le monde l'adore, et tout le monde s'en plaint. Nous attribuons ses faveurs à notre mérite, nous la rendons coupable de nos fautes; et, comme l'a dit La Fontaine,

> Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune:
> On a toujours raison, le Destin toujours tort.

C'est une question assez difficile de savoir si elle est aussi injuste qu'on le pense; et un avocat qui entreprendrait sa défense ne manquerait peut-être pas de moyens pour motiver ses arrêts, et pour justifier sa conduite.

La législation de Sparte devait assurer la gloire militaire de la nation, la prospérité de l'état, la sagesse des rois et la liberté des citoyens. Les premières institutions de Romulus et de Numa pouvaient facilement faire présager la gloire de Rome et sa domination; de même que son accroissement, ses richesses, sa corruption, annonçaient sa décadence. Un homme qui aurait vu la cour de Darius et le camp d'Alexandre, n'aurait pas eu de peine à prédire la ruine de l'empire persan et les victoires du Macédonien. Le génie de Charlemagne créait sa race; la faiblesse de son successeur préparait la chute de sa dynastie, la puissance du clergé, et fondait l'anarchie féodale.

Le caractère incertain de Mayenne, les folies de la ligue, le courage et la bonté de Henri IV, laissaient peu de doute sur la chute des ligueurs et sur le triomphe du roi. De nos jours, enfin, l'enthousiasme des Français pour la gloire et la liberté, et la division qui régnait entre les cours étrangères, nous promettaient des triomphes écla-

Digitized by Google

tans, comme l'esprit de conquête poussé à l'excès fit prédire depuis nos revers.

En observant bien les peuples et les hommes, on voit presque toujours quelques talens, quelques grandes qualités qui causent l'élévation, et quelques fautes qui amènent l'abaissement; mais l'amour-propre et l'esprit de parti n'en conviennent pas. Si un peuple est démoralisé, il attribue ses malheurs, non à son défaut de vertus, mais à l'incapacité de ses chefs; et d'un autre côté le gouvernement, qui ne sait pas s'attirer l'opinion publique, et rendre le peuple heureux, se plaint de l'injustice du sort, de l'ingratitude des sujets. Voyez une armée qui fuit : les soldats accusent l'ineptie des chefs, le général crie à la trahison.

On ne peut nier pourtant une vérité reconnue : souvent le destin couronne le crime, et fait réussir la sottise, tandis qu'il précipite la vertu et le génie dans l'adversité; mais, prenons-y bien garde, il y a toujours un peu de notre fait dans ces apparens caprices du sort. A la longue, le gain est pour celui qui joue le mieux; il perd moins aux mauvaises chances, et gagne plus aux bonnes.

Le philosophe fabuliste vous fait un joli conte lorsqu'il vous présente la *Fortune vous attendant près de votre lit.* Il est plus vrai lorsqu'il vous dit : *Aide-toi, Dieu t'aidera.* Les Lacédémoniens voulaient *qu'on invoquât la Fortune en étendant la main*; ils savaient que c'est l'activité qui atteint cette déesse, que le courage la dompte, et que la sagesse la fixe. Le prince Potemkin racontait que son cheval avait été la cause de sa grande fortune. Il servait dans la garde; il avait dix-huit ans le jour où se fit la révolution qui détrôna Pierre III, et qui couronna Catherine II : cette jeune princesse étant en uniforme, et n'ayant pas de dragonne à son épée, s'adressa par hasard à Potemkin pour lui demander la sienne; il s'avança et la lui présenta avec grâce et respect : il devait ensuite se retirer; mais son cheval, accoutumé à l'escadron, ne voulut plus quitter le cheval de l'impératrice près duquel il se trouvait. Il eut beau l'éperonner, le coursier s'obstina; Catherine rit de l'aventure, et

Digitized by Google

permit au jeune homme de marcher près d'elle; elle remarqua sa figure qui était belle, son esprit qui parut original et cultivé; elle se prit d'intérêt pour lui, et cet intérêt le conduisit par la suite au commandement des armées, au premier ministère, et lui valut d'immenses richesses.

Voilà, certes, un vrai coup du sort, un caprice décidé de la fortune; mais si ce bonheur fût tombé sur un homme sans courage et sans talens, il en aurait peu profité. Un hasard peut vous faire monter sur le char de la fortune; mais il vous verse ou ne vous mène à rien, si vous ne savez le conduire et le pousser.

Je sais bien que quelquefois le sort vous fait naître sur un trône, hériter d'une grande richesse, jouir d'une belle figure et d'une bonne santé; j'ai vu de ces prédestinés qui possédaient cette espèce de fortune calme et pour ainsi dire naturelle; ils n'en sentaient pas le prix, parce qu'ils ne l'avaient point achetée; en les observant, loin de les envier, je les plaignais, et je disais, comme le philosophe Attalus : « J'aime mieux que la Fortune me » reçoive dans son camp que dans sa cour. » La jouissance est un fruit qui ne vient que du travail, et, comme dit Montaigne : « C'est le jouir et non le posséder qui rend » heureux. »

Les Romains adoraient la Fortune sous divers emblèmes; on voyait dans leurs temples, la *Fortune d'or*, la *Fortune obéissante*, la *Fortune inopinée*, la *Fortune retournée*, la *Fortune gluante*, pour marquer combien elle attachait ceux qui parvenaient à l'approcher.

Ce qui n'est pas très-honorable pour Rome, c'est qu'on y érigea des temples à la Fortune plusieurs siècles avant de penser à en bâtir pour la *Vertu* et pour l'*Honneur*. *Scipion et Marcellus eurent enfin cette gloire tardive.* On suit un peu partout cet exemple; c'est le bonheur qu'on s'empresse d'encenser, et ce n'est que bien tard qu'on rend justice au mérite et à la probité: encore souvent arrive-t-il qu'on laisse cet honorable soin à la postérité.

Une erreur commune est de confondre la fortune avec la gloire. Un hasard heureux peut donner du pouvoir sans mérite et des succès sans talent; un sot, dans cer-

Digitized by Google

taines circonstances, peut réussir dans une importante négociation; un factieux hardi, mais ignorant, peut être porté très-haut par une révolution; le sort a fait quelquefois gagner une bataille par un général médiocre. Les fautes d'un adversaire, les talens d'un subalterne, peuvent tenir lieu parfois d'habileté. Ces hasards donnent un faux éclat, une renommée trompeuse; mais ce sont des fantômes sans réalité, des ombres qui passent, des colosses aux pieds d'argile, que le moindre accident met en poussière.

La Fortune toute seule est un mauvais portrait de la Gloire; elle reçoit pour un temps les mêmes honneurs, présente les mêmes apparences : mais toute cette peinture s'efface et n'a pas de corps. La fortune nous élève bien en l'air, mais le génie seul nous y soutient.

Les anciens représentaient cette inconstante déesse, tantôt un pied sur une roue, tantôt sur une boule, quelquefois sur un nuage. *Un peintre moderne, Essequi, l'avait placée sur une autruche*, pour rappeler qu'elle accordait souvent ses faveurs à la sottise. Au reste, lorsqu'elle commet de semblables fautes, nous sommes assez ordinairement ses complices, et nous distribuons nos égards et nos hommages aussi aveuglément qu'elle répand ses dons.

Valère passait pour un homme médiocre en tout point; il était dans un salon comme un meuble; on ne savait s'il était beau ou laid, bon ou méchant, sot ou bête. On le rencontrait partout sans jamais faire attention à lui; il n'inspirait pas le plus petit intérêt par son assiduité, pas la plus légère humeur par son absence. On ne prenait pas garde à son insignifiante conversation, on ne remarquait point son silence, et on ne connaissait guère de lui que son visage qu'on voyait à tous les spectacles, et son nom qu'on trouvait écrit à toutes les portes.

Eh bien ! Valère vient d'hériter d'un oncle mort aux Indes; il a épousé une femme dont l'intrigue et la beauté ont fait obtenir à son époux une grande place : voilà Valère riche et puissant; on l'aborde avec respect, on l'invite avec empressement; on trouve sa physionomie spirituelle. Il a cité à propos un vers d'Horace, c'est un

Digitized by Google

homme très-savant; on lui a entendu répéter un article de gazette, croyez-moi, c'est un politique habile; il a salué cinq ou six jolies femmes, et a donné la main à une vieille duchesse; voyez, personne ne fait mieux et plus noblement les honneurs de chez lui; il parle peu, à la vérité, mais il pense beaucoup; c'est un homme d'état, un homme profond; enfin on ne tarit pas sur son éloge, et tout le monde, comme la Fortune, le porte aux nues. Il est vrai que peu de temps après une intrigue lui enlève sa place; adieu les louanges et les amis; son mérite disparaît comme eux; on ne se borne pas à lui tourner le dos, on le blâme, on le ridiculise, on le déchire; on exaltait ses talens, on centuple ses fautes, et on va quelquefois jusqu'à mettre en doute sa probité.

Voilà le monde et son train! Qu'y faire? s'y attendre, parce qu'on le doit; le supporter, puisqu'il le faut; et en rire, si on le peut.

La philosophie ne serait bonne à rien, si elle ne nous apprenait pas à nous soutenir contre les caprices du sort et contre l'injustice des hommes.

Un Grec disait à Denys le jeune, qui venait de perdre son trône : « A quoi vous ont servi les préceptes et les » entretiens de Platon? » Il répondit : « A supporter ma » chute, mon exil et vos sarcasmes. »

Ce qui fait qu'on trouve si difficile ordinairement de résister aux rigueurs de la Fortune, c'est que la plupart des hommes la prennent pour le Bonheur. Ce serait, à la vérité, un paradoxe que de soutenir qu'elle est étrangère à notre félicité; elle nous procure certainement beaucoup de jouissances : mais on a dit avec raison *qu'elle vend ce qu'on croit qu'elle donne*; on peut assurer même *qu'elle ne fait que prêter ce qu'elle vend*. Ainsi, la première chose que doit faire un homme sage en recevant ses dons, c'est de bien se convaincre que ce sont *des plaisirs chers et incertains*, et que nous ne logeons jamais chez elle *qu'en locataire et non en propriétaire*.

Voulez-vous savoir combien il en coûte souvent pour être un de ses favoris? Suivez, observez les courtisans qui forment foule autour de son palais; ils vous apprendront tous que la Fortune suspend sa faveur au bout

Digitized by Google

d'une *chaîne*, et qu'on ne peut obtenir l'une sans porter l'autre ; et, comme le dit la Bruyère : « Chacun d'eux » consent à être esclave dans les cours pour dominer » dans la province ; » il vous apprend encore « que l'es- » clave n'a qu'un maître, et que l'ambitieux en a au- » tant qu'il rencontre de gens qui peuvent être utiles à » ses vues. »

En effet, l'ambitieux, pour arriver à son but, doit se rendre agréable et utile : les courtisans, ainsi qu'un philosophe l'a très-bien remarqué, sont comme le *marbre des palais, froids, durs et polis ;* ils ne font rien que par intérêt; et, pour obtenir d'eux ce qu'on souhaite, il faut *plaire* et *servir*, c'est-à-dire plier son humeur à la leur, s'accommoder à leurs goûts, flatter leurs passions, faire ce qui gêne, louer ce qu'on méprise, dire ce qu'on ne pense pas, sourire à la haine, ménager l'envie, supporter les refus, les dégoûts, et se donner ainsi un tourment, qui serait un vrai supplice si on y avait été condamné au lieu de s'y être livré volontairement.

Et au bout de toutes ces peines, contre lesquelles on n'est soutenu que par l'espérance, que trouve-t-on ? Est-ce le bonheur ? Non ; ce sont des biens dont on se dégoûte promptement, et qui ne servent qu'à en faire désirer d'autres tout aussi chers et tout aussi trompeurs. On ne jouit pas, on craint de perdre ; on voudrait des amis, on ne rencontre que des flatteurs ou des rivaux ; vous obtenez ce que d'autres voulaient, ils vous haïssent ; vous manquez votre but, on vous raille ; vous tombez dans la disgrâce, on vous accable et on vous oublie ; et l'ambitieux s'en tire encore à bon marché s'il n'a sacrifié à ses idoles que son temps et sa santé, et s'il n'a pas à se reprocher quelque sacrifice de conscience et d'honneur.

Il existe, à la vérité, des *fortunes* qui valent plus qu'elles ne coûtent ; ce sont les fortunes acquises sans intrigues, méritées par de grands talens, ennoblies par les vertus, embellies par la bienfaisance : elles sont rares et pures ; on les adore sans honte, on en jouit sans remords, elles donnent le vrai bonheur ; mais il est évident que ce bonheur n'est dû qu'au mérite, et non à la fortune. Les

Digitized by Google

biens qu'elle accorde, les maux qu'elle fait sont hors de nous, tandis que c'est en nous qu'existe la source du bonheur et du malheur.

L'âme transforme en bien et en mal tout ce qui l'approche, et souvent elle fait tourner les faveurs de la Fortune à notre honte, et ses rigueurs à notre gloire. Ce n'est pas sans de bonnes raisons, et de grands exemples, qu'on a dit que *la prospérité était l'écueil du sage, et que le malheur était son école.* Prétendre dégoûter les hommes de la fortune, ce serait folie; on ne doit avoir qu'un but en en parlant, c'est de la faire connaître telle qu'elle est, et non telle qu'on se la figure. Tout le monde veut plus ou moins avidement boire à sa coupe.

Cherchons seulement un préservatif contre son ivresse, un antidote contre ses poisons.

Commençons par guérir notre aveuglement pour nous garantir du sien. La plupart des hommes appellent *leur fortune justice, et celle des autres hasard;* la présomption et l'envie sont les résultats de cette erreur. Avez-vous décidé vous-même dans quel lieu, dans quel temps vous deviez naître; quels seraient vos parens, votre éducation? avez-vous créé les circonstances dont vous avez profité? Soyez justes, vous serez bientôt modestes, et vous verrez quelle petite part vous pouvez vous attribuer dans le mérite de votre bonne fortune. Combien de fautes n'avez-vous pas commises, qui pouvaient vous faire manquer votre but? Mais « nous nous pardonnons » bien facilement nos fautes, dit Bossuet, quand la for- » tune nous les pardonne. » Reconnaissez plutôt ces fautes, car on les recommence quand on les oublie.

Les grandes fortunes se prennent d'assaut et par surprise; le sort les dispose, mais le génie seul sait s'en saisir; les petites fortunes se gagnent plus par assiduité. Un homme sans talent, mais qui avait prospéré par sa constante ténacité, demandait un jour à Newton : « Com- » ment êtes-vous parvenu à découvrir le système du » monde? Comme vous êtes parvenu à faire fortune, » répondit le philosophe, en y pensant toute ma vie. »

Lorsque la fortune vous est contraire, et vous frappe d'un coup imprévu, voulez-vous n'en être pas accablé?

Digitized by Google

réfléchissez à son inconstance; c'est un remède qu'elle-même vous offre. Souvent le mal qu'elle semble vous faire est un bien qu'elle vous prépare; il faut savoir tirer parti de ses rigueurs comme de ses faveurs. Charles V a dû probablement sa sagesse aux malheurs qui assiégèrent sa jeunesse; Henri IV aurait été moins grand, moins bon, s'il eût été d'abord moins pauvre et moins persécuté. Sans la défaite de Narva, Pierre-le-Grand n'aurait peut-être jamais développé ces grands moyens, ces grandes qualités qui le firent vaincre à Pultava; il n'aurait pas réformé la barbarie des mœurs moscovites, s'il n'avait pas failli en être la victime dans son enfance. De nos jours, un général fameux régna en Europe parce qu'il fut obligé de lever un siége en Syrie; et les Russes ne sont entrés dans notre capitale que parce qu'ils avaient eu le malheur de nous voir dans Moscou. Enfin, on pourrait avancer, sans paradoxe, que l'habileté trouve parfois pour l'avenir plus de profit dans la mauvaise fortune que dans la bonne.

Ne vous affligez pas si, en visant à une grande fortune, vous n'en avez atteint qu'une médiocre; jugez-la, non par l'éclat qu'elle vous prête, mais par le bonheur qu'elle vous donne; vous êtes plus loin du soleil, mais plus loin des tempêtes : c'est en haut que se forment les orages; vous êtes plus bas, mais à l'ombre et parmi les fleurs; répétez ce que disait Horace à Celsus : « Qu'importe que » mon bateau soit petit ou grand, pourvu que j'y sois » sûrement et doucement porté? »

Félicitez-vous plutôt d'avoir mérité ou d'avoir obtenu les faveurs de la fortune; elle donne plus d'humiliations que de plaisirs à ceux qui reçoivent le prix sans l'avoir gagné. Pourquoi la plupart des parvenus sont-ils si susceptibles? c'est par la même cause qui rend les bossus malins; ils redoutent la raillerie et s'arment d'avance contre elle.

A la fête d'un village, tout le monde venait avec ferveur se prosterner devant une statue de bois toute neuve qui représentait le saint du lieu. Un seul villageois restait debout; on lui demanda pourquoi il n'adorait pas, comme les autres, l'image du patron : « Bah! dit-il, il

Digitized by Google

» n'y a pas long-temps que je l'ai vue poirier; car c'est » moi qui l'ai sculptée. »

Lorsqu'on veut faire pardonner une rapide élévation, il faut se montrer à la fois habile et modeste; le moyen de faire oublier son origine, c'est de prouver qu'on se la rappelle. Suivez la maxime d'un ancien : « Supportez » bien votre fortune, si vous voulez qu'on vous sup- » porte. »

Le plus doux spectacle à mes yeux, c'est de voir *la modestie unie à la grandeur*, *la bonté jointe à la puissance*, *la sagesse alliée à la prospérité*: les dieux préfèrent, dit-on, *celui de la vertu luttant contre l'adversité*; tous les deux sont aussi rares qu'admirables : si les dieux étaient, comme nous, acteurs au lieu d'être spectateurs, je crois qu'ils préféreraient le premier.

Dans ma jeunesse, je fus admis, par hasard, dans la société de la duchesse de S.....; c'était une fort jolie femme, elle était très-riche et jouissait d'un très-grand crédit. Je cherchai long-temps à obtenir ses bonnes grâces, et je fus témoin et victime de l'inégalité de son humeur et de la bizarrerie de ses caprices. Jamais je ne la vis deux jours la même; tantôt elle était brune et tantôt blonde; aujourd'hui fière, hautaine, méchante; le lendemain douce, engageante, et bonne à l'excès. Quelques-uns de ses adorateurs se plaignaient depuis dix ans de sa cruauté; de très-nouveau-vénus se vantaient de leur bonheur. Elle recevait souvent sans choix tous ceux qui voulaient la visiter, et parfois elle éconduisait sans motif des hommes de mérite qui désiraient la connaître. Pendant un temps elle semblait n'aimer que la gloire; sa maison était pleine de militaires, d'ambassadeurs, de ministres; elle s'amusait à donner des grades, des décorations indistinctement à de vieux officiers, à de jeunes petits-maîtres; peu de temps après, vous la trouviez sans fard, sans luxe, sans toilette, courant les églises, entourée de prêtres, occupée à obtenir un chapeau de cardinal pour un jeune abbé qui faisait des vers à merveille. J'ai vu sa maison se transformer en bureau d'esprit; on y applaudissait Poinsinet, et on y sifflait Laharpe; on y plaçait Dubelloy à côté de Voltaire. Un

Digitized by Google

jour elle s'amusait à pousser dans les bureaux un ancien laquais, à lui procurer un gros emploi dans les finances, et à le faire dîner ensuite avec de grands seigneurs, qui lui empruntaient de l'argent et se moquaient de lui. Son plaisir le plus ordinaire était de renverser en un instant par ses intrigues les gens dont elle avait pendant plusieurs années favorisé l'avancement. Elle riait aux éclats de leur chute, et les déchirait autant qu'elle les avait flattés; nous étions souvent dégoûtés de ses caprices et révoltés de ses perfidies; mais elle avait une jeune dame de compagnie, que je vois encore d'ici, presque toujours en robe verte, dont les douces manières, le tendre langage, les regards séduisans et les promesses flatteuses nous retenaient et nous consolaient. Cependant un beau jour, las de son inconstance et de mon esclavage, je rompis ma chaîne et je m'échappai. Depuis ce moment, je ne la cherchai plus; mais elle vint elle-même souvent me rendre visite: son empressement augmenta comme mon indifférence; je la recevais sans transports, je la voyais s'éloigner sans chagrin. Il résulta de cette conduite que nous restâmes tous deux en très-bonne mesure, sans trop grande intimité, sans trop de froideur, et que je trouvai le moyen de conserver une jolie maîtresse au lieu d'un maître impérieux.

Cette dame ressemble assez à la Fortune, et je vous conseille, mes amis, pour votre bonheur, de la traiter comme j'ai traité la duchesse. La Fontaine vous l'a dit avant moi:

Ne cherchez pas cette déesse,
Elle vous cherchera; son sexe en use ainsi.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS EN ESPAGNE.

Deuxième point.

Charles-Quint et Philippe II, après avoir donné le plus brillant essor aux arts en Espagne, avaient laissé des richesses trop nombreuses au sacerdoce, pour que les prêtres, dépositaires en partie de la fortune publique, n'influassent pas sur les mêmes arts.

Il est constant que tout l'or des Amériques venait se fondre dans les couvens, qui, d'après le calcul le plus impartial, possédaient les deux tiers du sol cultivé.

La religion influençait la politique du cabinet de Madrid.

Les religieux influençaient, maîtrisaient les esprits des particuliers, et surtout des jeunes gens qui tous leur étaient confiés.

Les artistes, presque toujours nécessiteux, s'adressaient au pouvoir qui, dans ces contrées, résidait essentiellement chez les moines.

De là cette prodigieuse série de Vierges, de saints Joseph, de Jésus, etc. en sculpture.

De là cette immense quantité de Vierges, de Conceptions, d'Annonciations, de Madeleines, de *Noli me tangere*, de Suzannes, d'Educations de la Vierge, de Visitations, etc. Ces sujets gracieux souriaient à l'imagination des jeunes peintres; tandis que les Flagellations, les Calvaires, les Christs au tombeau, les Tortures, les Martyres étaient les épisodes que saisissaient les peintres qui, devenant timorés, considéraient ces tableaux comme autant d'offrandes expiatoires propres à leur mériter des indulgences.

Voilà donc l'origine de cette multitude de sujets pieux qu'on reproche à l'école espagnole.

Observez à la suite de cet énoncé que les peintres, soit castillans, soit étrangers, appelés à peindre les voûtes,

Digitized by Google

les escaliers, les corridors, des cloîtres, etc., devaient suivre rigoureusement le sujet qu'on leur imposait. Pour ne pas s'en écarter, très-souvent on les soumettait à des théologiens versés dans l'histoire sacrée, qui ne quittaient pas les artistes pendant l'exécution.

Ces religieux suivaient bien scrupuleusement le texte indiqué; mais, attachés à tel ou tel couvent, ils avaient toujours grand soin de faire admettre dans la composition un ou deux personnages vêtus de l'habit de leur ordre.

De là cette foule d'anachronismes que l'on retrouve dans ces sortes de productions.

Cependant, me direz-vous, pourquoi ces Espagnols, nés sous un heureux climat, n'ont-ils pas, comme les Italiens, varié leurs productions? Pourquoi ne voit-on pas, à la suite de tant de sujets mystiques, quelques-uns de ces rians épisodes de la mythologie des Grecs? La théologie, vous ai-je dit, s'emparait des pinceaux de l'artiste dont les talens étaient subordonnés au culte. Sans doute il eût été fort imprudent de retracer des fictions où l'Amour et son brillant cortége jouassent les principaux rôles. Il est très-vrai que Charles III, le souverain vraiment le plus philosophe que l'Espagne ait eu, donna, sur la fin de ses jours, l'ordre exprès qu'on brûlât les compositions délicieuses où le Titien s'était surpassé, pour donner à Vénus tout le prestige de la beauté. Il est de même très-vrai que son ministre eut l'air d'obéir, en annonçant au roi le sacrifice de tant de chefs-d'œuvre qu'il avait eu le soin de faire céler dans un endroit appelé *le Revéque*.

A la suite de tant de contraintes, les sculpteurs composaient des vases, créaient mille sujets chimériques, et les peintres peignaient des fleurs, des natures-mortes, des trompe-l'œil, genre dans lequel ils ont particulièrement excellé.

Que répondre à ce goût du siècle?

Partout la nécessité fait loi. Supposons un instant que dans quelques révolutions des temps, un amateur voulût réunir des tableaux appartenans aux dernières vingt-cinq années qui viennent de s'écouler. Il ne rencontrerait que des revues, des batailles, des chevaux. Il trou-

Digitized by Google

vérait surtout des généraux souriant à des bombes en éclat. Aux observations que cet amateur pourrait faire sur la monotonie de cette collection, on lui dirait : Ce temps a vu toutes les fortunes chez les militaires, le gouvernement était essentiellement guerrier, les arts rapportaient tout au soldat, qui seul pouvait les soutenir. De là cette effroyable quantité de tableaux de combats, qui ne doivent leur création qu'au malheureux système qui si long-temps a dominé.

Mais revenons à l'école espagnole. Malgré toutes les entraves qui l'ont tourmentée, que de beautés n'a-t-elle pas produites ! Qui pourrait croire que M. le chevalier de Jaucourt, savant aussi vraiment instruit qu'aimable, n'en ait pas dit un mot dans son article *Peinture* de l'Encyclopédie ? Qui pourrait croire que dans ce réservoir des sciences vous ne trouverez rien qui rappelle ces nombreux émules de toutes les écoles et de tous les genres ? Rien ne pourrait, en effet, vous éclairer sur les trois écoles qui composent l'académie espagnole ; et cependant des chefs-d'œuvre sans nombre en consacrent l'existence.

L'école de Valence voit à sa tête l'illustre Vincent Joanes.

L'école de Madrid, pour coryphée, présente le magnifique Vélasquez de Silva.

L'école de Séville a pour prince le célèbre Barthélemy-Estevan Murillo.

Vincent Joanes, né en 1523, nourri des beautés de Rome, où il avait séjourné, ramena dans sa patrie le style des Perugin, des Michel-Ange, des Raphaël, qu'il avait particulièrement étudié. Voilà pourquoi l'école de Valence, qui forma les Ribalta, les Orrente, peut être regardée comme l'école espagno-italienne, puisqu'on retrouve dans ces derniers maîtres le faire, la composition et toutes les réminiscences des écoles romaine, lombarde, vénitienne, etc.

Jacques-Vélasquez de Silva, né en 1599, à Séville, apprend sous Herrera, qui, plein de talent, était du caractère le plus emporté ; lui préfère la douceur de Pachéco, et vient, en 1622, à Madrid, où il jeta les fon-

Digitized by Google

demens de son école, en 1623. C'est à ces maîtres qu'il dut sa première manière, qui le conduisit à être naturaliste, principe fondamental qu'il n'a jamais abandonné.

Rubens vient à Madrid, en 1628. Les deux artistes ne se quittèrent plus. Pendant neuf mois le célèbre Flamand, par ses descriptions instructives sur les tableaux de l'Escurial, enflamma l'imagination de Vélasquez, qui partit pour Rome en 1629; alors notre Espagnol, sans jamais oublier la nature, ayant su dérober quelque couleur à Rubens et à Vandyck, mit savamment à profit ses nobles incursions à Venise, Rome, Ferrare, Naples, etc., et revint, en 1631, avec un talent tellement universel, qu'on retrouve dans son faire tous les genres. Mais, par une singularité bien frappante, il existe dans sa composition et dans sa couleur des rapports tellement inhérens à la manière de Lebrun, que l'on pourrait présumer que ces deux maîtres se sont communiqués.

Il n'est aucune bataille de ce grand artiste français qui ne puisse admettre en regard la remise d'une ville au marquis de Pescaira, par Vélasquez. Ces rapports incontestables qui se trouvent dans maintes productions, me feront donner avec confiance à l'école de Madrid le titre de gallo-espagnole.

Barthélemy-Estevan Murillo paraît à Séville en 1618; apprend les élémens sous Jean del Castillo, bon dessinateur; mais Murillo, tourmenté du besoin de savoir, employait tous ses momens à peindre des tableaux de pacotille pour les Amériques. Voilà sa première manière, dont j'ai recueilli avec respect trois tableaux à l'Alcazar de Séville.

Pierre Moya se présente à son retour de Londres, d'où il rapportait la brillante couleur de Vandyck.

Murillo s'enflamme, part pour Rome en 1643, reste à Madrid près de Vélasquez, l'étudie et revient à Séville en 1645. Il étonne de suite par ses productions du couvent de Saint-François, qui sont des réminiscences exactes du faire de Vélasquez. Ce genre forme sa seconde époque.

Mais, poursuivi par le feu du génie, il broye sur sa palette les couleurs du Titien, de Rubens, de Ribéra, de

Digitized by Google

Vandick, de Vélasquez, et proclame l'école de Murillo. C'est alors qu'ayant toujours pour guide la nature, il parvint au titre du plus grand des coloristes, personne n'ayant su, comme lui, faire couler le sang sous l'épiderme de manière à donner la vie à ses productions.

Cette troisième et dernière manière de Murillo forme le genre de l'école de Séville. Sa composition, sa couleur, sa nature, la font, avec raison, considérer comme tenant essentiellement au genre flamand, et la font surnommer flamenco-espagnole.

Il est donc notoire que, dans cette brillante et nombreuse série de maîtres, vous retrouvez les trois grandes écoles qui ont tant illustré l'art de peindre. Comme je n'entre pas dans des détails particuliers sur l'allemande, la hollandaise, etc., j'observerai que je ne parle pas non plus séparément des maîtres de Grenade, d'Aragon, de Murcie, d'Estramadure, etc., qui sont autant de ramifications que je rapporte aux trois branches principales, Valence, Madrid, Séville.

Qui pourrait croire que les émules de ces académies sont restés par-delà les Pyrénées, lorsqu'ils sont aussi dignes de les franchir pour s'identifier avec tous les hommes supérieurs des autres climats auxquels ils ne le cèdent en rien!

Et pourquoi les Italiens, possesseurs de tant de beautés indigènes, n'ont-ils pas parlé des Castillans qui concoururent avec Michel-Ange aux travaux du Vatican? pourquoi leur ravir leur juste portion de gloire? pourquoi les historiens, sévères scrutateurs, n'ont-ils pas signalé ces hommes de génie qui, de toutes les parties de l'Espagne, venaient apporter leur tribut à l'Ausonie: tels que les

Ferdinand et Antoine del Rincon;
Pierre et Alphonse Berruguete;
Vincent Joanes;
Gaspard Bécerra;

Philippe de Vigarny, et d'autres qu'il est juste de tirer de l'oubli comme je le ferai?

Comment ont-ils pu échapper à l'examen, ces justes parallèles à établir entre les Espagnols et les peintres de tous les temps et de tous les lieux?

Digitized by Google

Comment ne pas livrer à l'admiration ces rapprochemens inouïs que l'on trouve dans tel et tel artiste qui, sans s'être jamais vus, sans s'être rien communiqué, vivant à de grandes distances, produisaient en même temps des chefs-d'œuvre qui paraissent sortir du même pinceau ou de la même école; tels que les

	Qui paraissent ou les maîtres, ou les élèves, ou les imitateurs des	
Blasdel Prado.		Léonard de Vinci.
Le Divin Morales.		Bellin.
Alphonse Cano (comme sculpt.)		Michel-Ange.
Paul de Cespedes.		Raphaël.
Louis de Vargas.		Jules-Romain.
Pantoja de la Cruz.		Luc Kranatch.
Michel Barroso.		Le Corrège.
Vincent Joanes.		Le Primatice.
Becerra.		Daniel de Volterre.
Lemuet Fernandez Navarrete.		Le Caravage.
Alphonse Cano (comme peintre).		L'Albane.
Zurbaran.		Le Sueur.
Vélasquez.		Le Brun.
Herrera Barnuevo.		Le Guide.
Orrenté.		Le Bassan.
Zurbaran.		Gaspar Crayer.
Nino Guevarra.		Rubens.
Labrador.		Deheem.

Et tant d'autres qu'il est inutile de relater ici.

Enfin, comment ne pas faire connaître une école qui prend sa place parmi les académies les plus distinguées sans rien emprunter, et qui, sans avoir besoin d'aucun éclat étranger, présente pour sa gloire éternelle trois chefs suivis d'élèves honorables, tels qu'on voit dans les écoles de

Digitized by Google

VALENCE,	MADRID,	SÉVILLE,
	briller à côté des	
VINCENT JOANES,	VÉLASQUEZ,	MURILLO ;
	les	
Factor.	Berruguete.	Cordoba.
Tapia.	Rincon.	Fernandez.
Borras.	Gallegos.	Sturmio.
Matarana.	Comontes.	Vasquez.
J.-V. Joanes.	Pacheco.	Vargas.
Yavarri.	Sanchez Coëllo.	Arfian.
Novarra.	Becerra.	Roman.
Ferol.	Los Cisneros.	Marmolejo.
Zarinena.	Morales.	Cespedes.
Orrente.	Blas del Prado.	Cotan.
Leonardo.	Barroso.	Herrera le vieux.
Castaneda.	Pantoja.	Penalosa.
F. Ribalta.	Labrador.	Zambrano.
J. Ribalta.	Cardenas.	Cano.
Piagali.	Mora.	Herrera.
Espinosa.	Mayno.	Manrique.
Guirri.	Carducho.	Saavedra.
March.	Tristan.	Zurbaran.
S. Gomez.	Caxes.	Camprobin.
Sotomayor.	Jean de Tolède.	Moya.
Orient.	Collantes.	Arellano.
Gilarte.	Navarro.	Ferez.
Gasull.	Seb. Martinez.	Antoinez.
Victoria.	Cabezalero.	Bocanegra.
	Carreno.	Henrique des Marines.
	Polancos.	
	Cêrezo.	Seb. Gomez.
	Coëllo.	Cieza.
	Martinez del Maso.	Guevarra.
	Ardemans.	Villavicencio.
	Miranda.	Tobar.
	Viladomat.	

Digitized by Google

et tant d'autres qui trouveront avec raison leur place dans l'histoire des peintres espagnols, qui bientôt va paraître sous les auspices d'un prince que l'on remarque autant par son amour pour les arts que par la protection qu'il accorde aux artistes? F. Q.

EXTRAIT D'UN PORTE-FEUILLE. — N°. VII.

DE LA VANITÉ (1).

De tous les legs qui nous aient été faits par notre père commun, c'est celui à été partagé le plus également entre ses descendans. Il n'en est pas de la *vanité* comme

(1) Ce sujet a déjà été traité par un des collaborateurs du *Mercure*, mais dans un genre différent (Voyez le N°. XI). Nous étant engagés à publier les fragmens divers contenus dans le Porte-feuille trouvé, nous n'avons pas hésité à offrir aux lecteurs des réflexions nouvelles sur un sujet qui n'est pas neuf. Ce chapitre est écrit au hasard, sans plan, sans méthode; les idées y sont jetées dans l'ordre où elles se sont présentées sous la plume de l'auteur. Il analyse, il discute; mais il ne compare pas, il ne conclut pas. La *vanité* cependant pouvait être comparée d'une manière utile avec les sentimens des passions qui lui sont analogues, avec l'orgueil qui en est l'excès, avec l'amour de la gloire qu'on pouvait opposer à l'amour du bruit, ne fût-ce que pour amener une conclusion. Je vois là moins un traité de la *vanité* que les élémens d'un traité. Le pauvre homme ne sait pas que pour prendre rang parmi les écrivains, il ne suffit pas d'avoir des idées. Les idées ne sont que des pierres; le manœuvre les tire de la carrière, l'architecte seul en fait un monument qui porte son nom. Aussi n'avons-nous publié ce fragment que pour l'utilité de quelques hommes de génie qui aiment à trouver des idées toutes faites.

(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

du *mérite*, personne n'en manque; et la plupart du temps la distribution de la *vanité* semble avoir été faite en raison inverse de celle du *mérite*, ce qui fait compensation.

* *Vanité* vient du mot latin *vanitas*, dont le synonyme en cette langue est *inanitas*, vide, inanition, *inanité* (qui n'est pas français).

Vanité, se dit en français, des sentimens et des objets, de ce besoin d'être remarqué qui nous fait aspirer à des succès frivoles, et de ces difficultés oiseuses, de ces inutilités brillantes que nous affrontons, que nous poursuivons si souvent, dans l'espoir de quelque renommée.

Il se dit aussi du sentiment qu'inspire cette sorte de succès, comme de celui qui nous y fait aspirer; de la conséquence, comme du principe. Bassompierre boit par *vanité* tout le vin que sa botte peut contenir, et tire *vanité* d'avoir bu tout le vin que sa botte a contenu.

Appliqué aux choses, ce mot désigne quelquefois celles qui, malgré leur importance apparente, n'ont qu'une valeur passagère en éclat comme en durée. Les succès, les grandeurs périssables de ce monde, les victoires, les couronnes académiques, les couronnes royales, sont ainsi désignées par des sages, entre lesquels on compte des rois et même des académiciens. C'est dans ce sens

« Que Salomon, ce sage fortuné,
» Roi philosophe, et Platon couronné, »

s'écriait, comblé des biens d'ici-bas : *Vanitas vanitatum, omnia vanitas! Vanité des vanités, tout n'est que vanité!*

Il est fâcheux que nous n'ayons pas en français l'équivalent du mot latin *inanitas*, *chose vide*, *nulle*, *vaine*, *inanité*. Il conviendrait à merveille pour exprimer l'objet que poursuit la *vanité*. Cicéron n'emploie pas indifféremment ces mots *inanitas* et *vanitas*. Salomon, penseur tout aussi profond, ne serait-il pas aussi bon écrivain? Peut-être le mot *inanitas* manque-t-il en hébreu comme en français. Peut-être, enfin, le tort du philosophe juif n'est-il que celui de ses traducteurs; ce ne serait pas le pre-

Digitized by Google

mier tour de cette espèce que ces messieurs auraient joué à leur original.

Ce mot *vanité* doit avoir eu, dans son origine, quelque analogie avec le mot *vent*, dont il rappelle quelques propriétés. Tout en laissant aux glossateurs, aux étymologistes la décision de cette question, je les prierai de ne pas oublier que l'homme vain est appelé par le latin, *homo ventosus, homme rempli de vent. Homo captus aurá frivolâ; homme* trompé, séduit, saisi, occupé, dominé *par un souffle léger.*

La *vanité*, comme objet, est la bulle de savon; à nos yeux, c'est un corps enrichi des couleurs les plus brillantes; sous nos doigts, ce n'est rien.

La *vanité*, comme sentiment, c'est celui qu'éprouve l'enfant, soit lorsque son souffle enfle cette bulle, soit lorsque, de ce même souffle, il la force à s'élever *si haut*, c'est-à-dire, au-dessus de sa tête, c'est-à-dire, à quatre pieds et demi de terre.

C'est une singulière passion que cette *vanité*! elle semble n'avoir que la grandeur pour objet, et cependant rapetisse tout, même ce qui est petit.

Rien de petit comme ces colosses inutiles, comme ces ambitieuses pyramides qui surchargent le sol de Memphis. Que disaient-elles, que disent-elles aux générations? Qu'on a épuisé l'Égypte d'hommes, de pierres et d'ognons, pour élever, à je ne sais quel roi, un tombeau, qui ne conserve ni son corps, ni son nom.

La *vanité* qui a construit la pyramide de *Rodope* la *Courtisane* se rattache à des souvenirs moins tristes. Cette honnête femme avait fait un grand nombre d'heureux, si l'on juge de la quantité des contribuables, par le produit de la contribution. Je ne le lui reproche pas; mais, entre nous, peut-on s'empêcher de rire de la *vanité* qui lui a empêché de voir qu'en nous mettant à même d'estimer le nombre des sots qu'elle a rencontrés, elle nous donne occasion d'estimer le nombre des sottises qu'elle a faites?

Les grands monumens de l'Égypte sont ces puits creusés par Joseph pour le besoin du peuple; cette bibliothèque, où les Ptolémées offraient aux savans de tous

Digitized by Google

les pays les travaux des savans de tous les âges; ces canaux ouverts par des rois bienfaisans pour les besoins de l'agriculture et du commerce. Si les colosses et les pyramides ont été élevés des mains de la *vanité*, ces monumens-là ne sont dus qu'aux mains de la gloire.

C'est un véritable protée que la *vanité*. Elle prend toutes les formes et tous les noms, comme elle produit tous les effets, depuis le plus plaisant jusqu'au plus terrible; c'est la poudre qui n'est pas moins propre à accroître les horreurs d'un combat, que les agrémens d'une fête, et qui provoque le deuil ou la joie, suivant qu'elle est employée par l'artilleur ou l'artificier.

Que de maux n'ont pas été enfantés par la *vanité* des maîtres du monde! *Vanité* qui trop souvent les a portés à la tyrannie par les motifs les plus opposés, par un excès de mépris, comme par un excès d'estime pour le genre humain; par cette persuasion, que trop de gens valaient mieux qu'eux, ou que tous valaient moins.

Cette dernière manière de voir fut une des causes du despotisme injurieux de Tibère, qui s'est montré plus cruel envers les hommes, à mesure qu'il les méprisa davantage; l'autre explique en grande partie la cruauté de Domitien, qui, au contraire, exécrait les hommes en raison de ce qu'il les estimait plus.

La *vanité* de Tibère, qui, sous tous les rapports, se croyait le premier personnage de l'empire, n'épargnait pas dans ses caprices des hommes qu'il méprisait. La *vanité* de Domitien sacrifiait dans ses calculs tout homme qui, par une supériorité quelconque, empêchait qu'il ne fût, sous ce rapport, comme par son rang, le premier personnage de l'empire. L'un croyait posséder la grandeur; l'autre voulait l'atteindre, et, ne pouvant s'élever jusqu'à elle, tentait de la rabaisser jusqu'à lui.

La *vanité* de pareils princes s'appelle *fierté*; mais qu'on n'aille pas se méprendre ici sur le vrai sens de ce mot; qu'on se souvienne ou qu'on apprenne qu'il désigne ce mélange d'orgueil et de cruauté dont se compose le caractère du tigre, et se rend en latin par le mot *ferocitas*, férocité.

Digitized by Google

Mais laissons la férocité, la fierté, la *vanité* de ces monstres. Les vices des rois, leurs défauts même fournissent rarement de quoi rire : rentrons, pour nous égayer, dans une sphère moins élevée, et voyons ce que c'est que la *vanité* dans le commun des hommes.

On la retrouve dans tous les sexes et dans toutes les conditions : oui, lecteurs, dans tous les sexes, soit simples, soit composés, soit neutres même, et dans toutes les conditions depuis celle de duc et pair jusqu'à celle de capucin ; depuis celle de cardinal jusqu'à celle de journaliste.

La *vanité* prend, suivant les formes qu'elle affecte, des noms différens.

Dans l'auteur qui dit tout hautement tout le bien qu'il pense de lui-même, elle s'appelle simplicité, bonhomie ; dans le militaire qui exalte son courage, amplifie ses prouesses, sincérité, franchise ; dans ces moralistes de toutes robes, qui, infatués de leur perfection, reprennent, relèvent, gourmandent si durement les défauts d'autrui, sévérité, véracité ; dans le magistrat qui persiste par obstination dans une opinion embrassée sans réflexion, rigidité, fermeté ; dans la femme qui, faisant deviner ce qu'elle ne montre pas, a le talent de ne rien cacher, modestie ; enfin dans le frère quêteur, orgueilleux de son froc et de sa besace, fier dans la crasse et dans la gueuserie, humilité.

Ce genre de *vanité* est plus vieux que l'ordre séraphique. La *vanité* de Diogènes se faisait voir, disait un sage, *à travers les trous de son manteau.*

Cette *vanité*-là fait pitié, ainsi que celle du moraliste ; celle du magistrat fait horreur. Il est rare qu'on n'ait pas quelque indulgence pour la *vanité* des femmes. La *vanité* des militaires est assez amusante pour peu qu'ils soient gascons ; quant à celle d'un auteur, elle n'offense pas toujours les auteurs eux-mêmes.

Qui jamais s'est choqué de la préférence que Lemierre donnait à ses vers sur tous les vers faits et à faire ? Quel académicien reprochera jamais à un homme de lettres, qui a plus de talens que Lemierre peut-être, et sûrement ne s'estime pas moins, ce mot si naïf qui lui échappa en

Digitized by Google

passant devant la porte de l'académie : *Il n'y a là que des imbéciles, et je n'en suis pas !* Dans les formes que la *vanité* affecte, n'oublions pas l'impassibilité de tant de gens ni la sensibilité de tant d'autres; sous cette dernière forme, elle est plaisante quand elle n'ennuie pas. Nous nous en occuperons dans un chapitre à part. Il y a matière.

La *vanité* produit souvent dans le même homme les effets les plus contradictoires; ce besoin d'occuper l'attention publique a porté plus d'une personne à montrer un grand dédain pour les objets que le public prise le plus, et qu'elle avait poursuivis d'abord avec le plus d'ambition. Ne se manifeste-t-elle pas dans ce dégoût que le cardinal de Retz affectait pour le chapeau, Christine pour la couronne, et Chamfort pour le fauteuil ?

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

La *vanité* porte un homme à égaler aux plus grands mérites celui par lequel il a réussi dans de petites choses; comme à se prévaloir de petits avantages dans une condition supérieure, avec laquelle ils font souvent disparate. Le vieux Vestris mettait la danse au premier rang parmi les arts, et se plaçait sans façon à la tête des grands hommes du siècle entre Frédéric et Voltaire. Néron étoit plus fier de son talent de comédien que du trône des Césars.

Ses derniers regrets portèrent moins sur la puissance qui lui échappait que sur la perte que les arts faisaient par sa mort. *Qualis artifex pereo ! quel artiste va mourir en moi !* disait-il en essayant la pointe du poignard qui allait venger le monde. La *vanité* se pardonne facilement quand elle se borne à donner à un homme une idée exagérée de son mérite; mais elle est intolérable quand elle se porte à rabaisser le mérite d'autrui, et surtout à le persécuter. Henri VIII, argumentant contre un pédagogue, est ridicule; mais, quand il le jette au feu après l'avoir mis *à quia*, il est atroce.

C'est une vanité de ce genre que celle qui fait faire à quelques femmes des caquets, à quelques auteurs des

Digitized by Google

satires, à quelques journalistes des articles. Elle a pris alors le caractère et les habitudes de l'envie; comment se fait-il qu'elle se soit trouvée quelquefois alliée, dans des âmes supérieures, à l'amour de la gloire? Ce n'est pas là l'émulation, noble sentiment qui, engendré par les grandes actions, les engendre à son tour; ce n'est pas là cette généreuse inquiétude qui, à chaque victoire de Miltiade, renouvelait les insomnies de Thémistocle: mais l'obscure malveillance dont était tourmenté ce rustre qui votait l'exil d'Aristide, fatigué qu'il était de l'entendre sans cesse appeler *juste*.

La *vanité* n'est pas moins disposée à repousser les conseils qu'à les donner; de là cette guerre éternelle entre la vieillesse et la jeunesse, les hommes et les enfans, les auteurs et les critiques. Disons pourtant que les critiques n'ont pas toujours tort, et que les auteurs n'ont pas toujours raison. Il y a, certes, beaucoup de *vanité* dans cet écolier qui débute par s'ériger en critique des auteurs qui seraient ses maîtres; mais il n'y a pas moins de *vanité* dans cet auteur qui, en sortant du collége, se tient pour offensé des observations qui lui sont faites par un émérite blanchi dans l'étude du bon et du beau.

Le mot *vanité*, dans les prosateurs, semble ne pouvoir être pris qu'en mauvaise part; dans les poëtes, il supplée quelquefois les mots gloire, orgueil.

Le plus parfait des poëtes dit, dans le plus parfait de ses ouvrages:

> Oui, ma juste fureur, et *j'en fais vanité*,
> A vengé mes parens sur ma postérité.
>
> RACINE, *Athalie*.

Le plus spirituel des hommes d'esprit dit, dans un billet adressé à Néricault Destouches:

> Mais je sentirai plus encore
> De plaisir que de *vanité*.
>
> VOLTAIRE.

C'est un des priviléges de la poésie que de donner ainsi un nouveau sens aux mots. Mais remarquons que

ces mots sont encadrés de manière à préciser la nouvelle signification qu'on leur attribue, et que c'est parce qu'ils sont entourés de tous les accessoires qui accompagnent le mot propre, qu'ils en ont accidentellement toute la valeur.

Encore quelques mots, non sur le mot, mais sur la chose.

La *vanité* peut pousser avec une égale violence, dans le bien ou dans le mal, l'être qui en est tourmenté; que de monumens et que de ruines attestent cette vérité! L'homme qui veut absolument faire parler de lui, est tout prêt à brûler le temple d'Éphèse, s'il n'a pas les moyens de le bâtir.

Combien de bons cœurs ont fait le mal par *vanité!* Disons, en compensation, que, par *vanité*, les méchans ont quelquefois fait le bien.

Rien de comique comme la *vanité* dans une situation ou dans une condition qui commande la vertu contraire. Un prélat qui officiait, scandalisé moins de ce qu'on n'écoutait pas *la* messe que de ce qu'on n'écoutait pas *sa* messe: *Quand ce serait un laquais qui vous la dirait!* s'écrie-t-il en se retournant vers l'*irrévérencieux* auditoire, apportez-y le même recueillement.

La Bruyère eût recueilli ce trait; il eût recueilli sans doute aussi l'acte de contrition suivant; il est d'un grand seigneur, qui, pour l'édification du prochain, le récitait de manière à être entendu:

« Mon Dieu! vous voyez devant vous le plus grand » pécheur du monde, monseigneur le maréchal duc » de...., chevalier des ordres du roi, chevalier de la » Toison-d'Or, duc et pair de France, grand d'Espagne » de la première classe, gouverneur pour le roi des pro- » vinces de.... et de...., baron de...., comte de...., mar- » quis de...., marguillier d'honneur à Saint-Roch, etc. »

Le même dévot ne communiait qu'avec des hosties à ses armes.

Le Dante, avec toute sa sévérité, eût sans doute répugné à colloquer un pareil chrétien en enfer, qui doit lui être fermé par une contrition si parfaite; mais où est en paradis la place d'une si singulière humilité?

Digitized by Google

MAXIMES D'ÉTAT,

(Extraites d'un Recueil inédit.)

I^er^. article.

Le bonheur du peuple est l'égoïsme d'un bon roi.

La démangeaison de flatter a ruiné la vérité.

Secouez la branche sur laquelle se trouve l'oiseau, il s'envolera; que ce soit le vent qui l'agite, il se laissera balancer. Les persécutions des hommes effarouchent; on souffre celles du ciel.

Pour bien connaître de quelle trempe est un ministre ou un favori, il faut le voir aux prises avec ses ennemis, lorsqu'il est en disgrâce.

Le juge ordinaire doit comparer la punition avec le crime. L'homme d'état ne doit comparer la punition qu'avec le fruit de la punition.

Il est digne d'un prince de penser qu'il est plus difficile de se faire des amis que de les conserver.

Il est bien difficile, quand le peuple soupçonne les ministres, de lui persuader que les malheurs sont l'effet du hasard.

Digitized by Google



Le prince qui donne de l'emploi à un homme qui l'a déjà trahi, lui paye d'avance une seconde trahison.

Il y a des témérités plus heureuses que la prudence même.

Le malhonnête homme qui sacrifie son opinion à son intérêt, saisira la première occasion de concilier son intérêt avec son opinion. Ce sont là des mariages de convenance.

Le plus beau mouvement de l'homme, celui qui révèle la sublimité de son origine, c'est l'*enthousiasme*. Sans lui, point de génie, point d'amour, rien de vraiment grand. L'enthousiasme est, en quelque sorte, un écoulement de l'esprit public de la patrie céleste.

Le prince qui, pour se concilier ses ennemis, néglige ses amis, ramène les uns pour un temps, et perd les autres pour toujours.

Les rois ne sauraient trop examiner les avis et les conseils de leurs ministres; car il arrive souvent qu'ils perdent de leur autorité par les moyens qui leur semblent les plus propres à l'augmenter, faute de réfléchir assez sur les secrets motifs que peuvent avoir ceux qui les conseillent.

Ipse qui suadet considerandus est.

Il est bon qu'un prince soit humain et populaire; mais il ne faut pas que ce soit au préjudice de la majesté royale.

Digitized by Google

Un peuple belliqueux ne doit jamais faire long-temps la guerre aux mêmes voisins, de peur de les aguerrir.

Les peuples qui aiment la paix par esprit de modération, sont les plus redoutables dans la guerre.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés.

Les rois sont quelquefois, comme les maris trompés, les derniers à savoir ce qui se passe chez eux.

Le malheur et la servitude étouffent l'amour de la patrie.

Il y a des mauvais exemples pires que les crimes; et plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs que parce qu'on a violé les lois.

Comprimez le peuple, imposez-lui des sacrifices, il se résignera; mais, si vous l'humiliez, il brisera son joug.

Il y a plus d'animosité dans ceux qui recouvrent leur liberté que dans ceux qui la défendent.

Les vrais conquérans sont ceux qui font cesser la guerre.

Digitized by Google

Souvent des ministres inquiets ont pensé que les besoins de l'état étaient les besoins de leurs petites âmes.

Souvent le bien public dépend autant de l'opinion qu'on a du prince que de sa probité réelle.

Si votre ennemi met un prix à votre amitié, il veut vous faire payer d'avance une seconde trahison.

On ne sera plus étonné de voir idolâtrer un tyran, quand on se rappellera que les anciens sacrifiaient aux furies.

La défiance s'apprend à l'école de la scélératesse.

Le peuple donne le nom de *patriote* à l'homme qui le trompe en caressant ses fantaisies ; mais malheur à l'homme sincère qui veut réellement le servir, sans avoir égard à cette considération ; il sera impitoyablement sacrifié.

Les soldats sont la terreur de l'ennemi ; mais ils pourraient devenir celle de l'état s'ils étaient toujours en corps d'armée.

Il est plus difficile de bien gouverner que de beaucoup conquérir.

Un roi entretient en lui deux ennemis qui se combattent : *la raison* et *l'autorité*.

Digitized by Google

Le prince doit savoir arracher un bon conseil sans laisser échapper son secret.

Les grands génies brouillent plus qu'ils n'éclairent, lorsque la probité ne les inspire pas.

Quand une fois les soupçons assiégent le cœur d'un prince, ils n'y laissent plus d'accès aux bons conseils.

La ruse décèle moins d'esprit que de faiblesse; la finesse est le chemin couvert de la prudence.

La force principale de la religion vient de ce qu'on y croit; la force des lois humaines vient de ce qu'on les craint.

L'ambition, le mérite, le courage et l'occasion, sont tout ce qu'il faut pour faire un usurpateur.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Il paraît, Monseigneur, que, depuis quelque temps, je suis destiné à ne vous annoncer que des chutes; mais ce ne sont que des chutes de vaudevilles; et ce genre d'ouvrages coûte si peu à leurs auteurs, qu'en vérité ils n'ont pas eux-mêmes le temps de les regretter. Plusieurs de ces messieurs, par exemple, se sont réunis pour déjeuner; ils ne se sont pas donné la peine de chercher un sujet, parce qu'il aurait fallu faire quelques efforts d'imagination, et qu'en général ils en ont si peu qu'ils seraient facilement épuisés. Ils se sont dit : *une Nuit au Corps de Garde* a eu du succès au Vaudeville; pourquoi une pièce

Digitized by Google

de ce genre n'en aurait-elle pas aux Variétés? Tous nos personnages sont trouvés; mais, pour ne pas avoir trop l'air d'imiter, nous changerons le titre, les couplets; nous introduirons dans le dialogue quelques-uns de ces mots heureux qui font hausser les épaules des gens de goût; et, nous réunissant pour un second déjeuner, il faudrait avoir bien du malheur si nous ne terminions pas notre vaudeville.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

Les Rencontres au Corps de Garde ont été fort mal accueillies du public, qui parfois se mêle encore de juger avec goût. Le chapelet de niaiseries qu'on se disposait de lui défiler a été interrompu par de charitables sifflets, qui n'ont pas voulu que les auteurs se rendissent ridicules au point de se nommer.

C'est la seconde fois, Monseigneur, que l'habit respectable de la garde nationale parisienne est hué sur un théâtre. Le *Journal de Paris* a relevé cette inconvenance avec beaucoup de chaleur à l'occasion d'*Encore une Nuit au Corps de Garde*, donnée à la Porte Saint-Martin. Le directeur de ce théâtre, homme de sens et de goût, a fait disparaître de l'affiche le titre de la pièce; ce qui n'a pas empêché les auteurs et le théâtre des Variétés d'agir comme si l'avis leur était étranger. Au milieu du bruit et de la confusion qui régnaient dans la salle, j'ai réussi à retenir le couplet suivant, le seul de la pièce peut-être qui eût le sens commun:

Air *du Cabaret.*

Honneur à ce corps respectable!
Pour applaudir à ses succès,
Pour chérir son but honorable,
Il suffit que l'on soit Français.
C'est la garde nationale
Qui, de l'honneur suivant la loi,
Sauva deux fois la capitale,
Et ramena deux fois son roi.

Digitized by Google

Que dirai-je à V. A. du second vaudeville dont il me reste à lui parler? *Trois pour Une*, ou *les Absens n'ont pas toujours tort*, est un ouvrage beaucoup trop médiocre pour que M. Désaugiers y mît son nom, et trop faible pour qu'un inconnu, M. Barriere, espérât faire sortir le sien de la profonde obscurité où il était plongé. Des longueurs, des scènes froides, peu comiques, des inconvenances sans nombre, des plaisanteries de mauvais goût, telle est la pièce nouvelle que le successeur de M. Barré vient de nous donner. Le vaudeville final a fait suspendre les sifflets pendant quelques instans. On a fait répéter ce couplet :

Trop long-temps loin de la patrie
Où le rappelait notre cœur,
Louis, vingt-cinq ans de sa vie,
Fit des vœux pour notre bonheur.
Qu'à son retour notre constance,
Notre tendresse, notre accord,
Prouvent à ce bon roi qu'en France
Les absens n'ont pas toujours tort.

Les esprits sages ont trouvé que ce couplet était une nouvelle inconvenance qu'il fallait ajouter aux autres ; ils ont prétendu qu'en ce moment on ne devait plus parler *des absens* en France ; et je suis très-fort de leur avis.

CORRESPONDANCE.

Il est des hommes qui, par un heureux privilége de la nature, semblent n'avoir reçu du talent que pour le consacrer à la défense du malheur. M. le comte Lally-Tolendal, que l'amour filial a si bien inspiré, emploie aujourd'hui toute l'éloquence de son cœur à servir l'amitié. Il est impossible de lire sa lettre à madame Campan sans éprouver un doux attendrissement. Tous

Digitized by Google

les journaux se sont empressés de publier ce témoignage de la reconnaissance. Nous voulons aussi que ces lettres soient conservées comme les pièces d'un procès que voudraient vainement intenter la calomnie et la lâcheté.

Lettre de madame Campan, surintendante honoraire de la maison royale d'Ecouen, à M. le rédacteur du Mercure de France.

Monsieur,

Il a paru dans plusieurs journaux l'analyse d'un libelle dirigé contre moi, et impossible à qualifier; il est vrai que, parmi mes élèves, il s'est trouvé une demoiselle Éléonore de la Plaigne, que ses parens ont mariée à un officier que je ne connaissais pas; je n'assistai ni à la cérémonie du mariage, qui se fit à la paroisse de Saint-Germain, ni au repas de noces qui fut donné dans un hôtel garni de cette ville. Deux mois après son mariage, elle m'écrivit qu'elle était malheureuse; que son mari était arrêté pour de fausses lettres-de-change; qu'il l'avait dépouillée, avant cet événement, de tout ce qu'elle possédait. Je m'empressai de lui envoyer quelques secours. Je résidais à Saint-Germain, où ma maison, fort considérable, exigeait mes soins de tous les instans; je ne vis plus cette jeune personne qu'une ou deux fois chez madame Murat, qui, instruite de ses malheurs, lui avait donné une place de lectrice chez elle.

Voilà, monsieur, dans toute leur simplicité, les circonstances qui me concernent dans cette affaire, et sur lesquelles on a bâti la fable la plus absurde et la plus scandaleuse.

Dans le premier sentiment d'indignation que m'a causé un libelle où je suis si lâchement calomniée, j'ai cherché à qui avoir recours pour opposer la vérité à tant de mensonges. Parmi les élèves dont je m'honore, se trouve la fille de M. le comte de Lally-Tolendal, duquel j'ai cru devoir invoquer le témoignage; il me l'a accordé avec l'équité et la générosité qui le distinguent. J'ai l'honneur de vous adresser sa lettre, monsieur, en vous priant de

Digitized by Google

la faire insérer, ainsi que la mienne, dans votre prochain numéro. Le suffrage de mes nombreuses élèves sera ma seule et suffisante défense.

J'ai l'honneur d'être, avec une parfaite considération, monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante,

GENET CAMPAN.

Paris, ce 18 décembre 1815.

Copie de la lettre de M. le comte de Lally-Tolendal, pair de France et ministre d'état, à madame Campan.

Madame,

En m'écrivant la lettre que je reçois de vous, vous avez été bien sûre, je l'espère, de l'impression qu'elle produirait en moi. Je ne l'avais pas même attendue pour élever la voix, je ne dirai pas en votre faveur, mais en faveur de la vérité. Peut-être la reconnaissance que je vous dois n'est-elle que le second motif; peut-être le premier est-il mon horreur pour la calomnie, et pour la lâcheté d'outrager une femme dans l'abîme de malheurs où vous êtes; d'offenser à la fois douze cents élèves qui vous ont dû une éducation plus solide encore que brillante, et de spéculer sur ce scandale pour tirer le plus d'argent possible de la vente d'un libelle.

Croyez, cependant, que je compatis autant que je m'indigne; et, si l'injustice me révolte, votre douleur me pénètre.

Eh! qui plus que moi peut mesurer le degré de cette injustice? A qui demanderez-vous des consolations, si ce n'est à celui qui vous en a dû de si grandes, lorsque vous ne saviez même pas si je pourrais jamais reparaître en France, et lorsque j'y avais laissé, sous la protection d'amis bientôt aussi persécutés que moi, ma fille, dont l'enfance m'avait paru vainement devoir être une sauvegarde pour ses propriétés et les miennes? Puis-je oublier jamais, madame, avec quelle recherche de délicatesse vous allâtes solliciter de madame la maréchale de Beauvau de pouvoir recueillir dans votre maison d'éducation mon enfant qu'on avait chassée de chez moi pendant la nuit,

Digitized by Google

et jusqu'aux vieux serviteurs à qui je l'avais confiée, et de qui vous ne voulûtes pas la séparer? Puis-je oublier combien madame la maréchale de Beauvau, dont le nom seul est un bouclier pour vous, combien d'autres personnes qui lui appartenaient et avaient les mêmes droits aux mêmes respects, furent touchées de votre générosité; comme elles acceptèrent vos offres; comme elles me félicitèrent de loin sur l'éducation que ma fille allait recevoir de vous sous leurs yeux? Ma fille, en effet, fut pendant cinq années l'objet de vos soins les plus affectueux et les plus désintéressés; elle a emporté de chez vous les premiers germes de toutes ces vertus religieuses, morales et domestiques, qui, j'ose le dire, la rendent aujourd'hui recommandable. Chez vous elle eut pour compagnes mesdemoiselles de Noailles, Macdonald, de Mackau, Talon, Turgot, de Marbois, de Kosowiska, Victor, Oudinot, Pinkney, etc., qui n'ont pas moins honoré les leçons de leur institutrice, et dont j'ai entendu plusieurs célébrer, avec autant d'effusion que ma fille, la régularité de votre maison, l'habileté de votre gouvernement, l'excellence et la noblesse de votre cœur.

Voilà ce que je sais, madame, ce que je déposerais sous serment; ce que j'ai déjà dit, et ce que je répéterai partout.

J'ai dit encore, que, revenu en France après la paix de 1802, et n'ayant eu rien de plus pressé que d'aller vous offrir l'hommage de ma reconnaissance, je fus édifié de tout ce que je vis dans votre établissement; de la solennité des cérémonies et de l'exactitude des instructions religieuses; de la décence qui régnait et du bon maintien qui se remarquait jusque dans les jeux; enfin du juste mélange des travaux utiles, de l'instruction solide, et des arts d'agrément.

J'ai parlé de mon admiration et de mon attendrissement, lorsque je vis ce nombre de places gratuites que vous aviez établies dans chaque classe pour la fortune déchue et l'infortune de naissance, pour les martyrs du royalisme et pour les victimes des partis. J'ai dit que pendant six mois j'avais souvent l'honneur de vous voir, tantôt seule, tantôt avec madame la maréchale de Beauvau

Digitized by Google

et toute sa famille, tantôt avec des familles anglaises du premier rang qu'attirait la célébrité de votre maison, et que nous en sortions toujours plus satisfaits.

J'ai dit que j'avais vu vos élèves, formées par vous à la bienfaisance, célébrer votre fête par des cotisations volontaires qui mettaient entre les mains du curé de Saint-Germain 1000 et 1200 fr. d'aumônes à distribuer aux pauvres.

J'ai dit enfin, madame, combien mes amis et moi avions toujours été frappés de votre respect et de votre attachement religieux pour les augustes mémoires, objets éternels de notre douleur et de notre culte.

Entourez-vous, madame, de tous ces souvenirs et de tous les témoignages qui se joindront au mien; faites de celui-ci tout ce qui vous conviendra. Ma lettre vous appartient, vous pouvez la montrer, la publier avec ou sans la vôtre, si cette publication vous paraît désirable. Je ne sais ni défendre l'innocence, ni acquitter ma reconnaissance avec clandestinité. En vous portant aujourd'hui le secours que je vous dois, je satisfais plus d'un sentiment, et je remplis plus d'un devoir.

Chère dame, consolez-vous, fortifiez-vous. Les gens de bien croiront ce que je rapporte de vos entretiens avec moi, et ne croiront pas ces colloques tête à tête que tout imposteur peut forger à loisir.

Mes complimens à M. votre fils. C'est à lui à vous rattacher à la vie. Au moins vous êtes heureuse mère! croyez aussi aux amis fidèles et au dévouement, ainsi qu'au respect et à la reconnaissance de celui qui vous écrit.

LALLY-TOLENDAL.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

Notice sur madame la marquise de Chastellux, dame d'honneur de S. A. S. madame la duchesse douairière d'Orléans.

Madame la marquise de Chastellux, née Plunkett, d'une des plus illustres et des plus anciennes familles d'Irlande, dame d'honneur de S. A. madame la duchesse d'Orléans, vient de mourir, à Paris, à l'âge de cinquante-six ans. Elle était veuve du marquis de Chastellux, officier général distingué, et membre de l'académie française.

Depuis vingt-huit ans madame de Chastellux était attachée à madame la duchesse d'Orléans. L'amitié constante et les regrets touchans de cette auguste princesse suffiraient pour faire son éloge; et jamais on ne mérita mieux une si noble et si tendre bienveillance.

Il est bon d'entretenir le public des grands exploits et des grands talens; il est utile de lui présenter quelquefois l'image des vertus privées : les uns ne servent qu'à notre gloire; les autres sont essentiels à notre bonheur.

Un esprit fin, juste, cultivé; un caractère ferme et doux, élevé sans orgueil, actif sans intrigue, pieux sans superstition; une conversation toujours piquante, une humeur toujours égale, une générosité sans bornes, une bienfaisance infatigable, une sensibilité profonde, qui l'occupait plus des autres que d'elle-même; voilà les principales qualités qui caractérisaient madame de Chastellux. Elles donnaient à son amitié un prix inestimable, et ne laissent à ses amis aucun moyen d'oublier et de réparer leur perte.

Le sort, si bizarre dans ses arrêts, a constamment troublé le bonheur que tout semblait promettre à une femme si rare.

Digitized by Google

Après un an de mariage la mort lui enleva l'époux qui faisait sa gloire et sa félicité.

Bientôt tous les malheurs de la princesse à laquelle elle était attachée vinrent aggraver les siens; elle partagea ses dangers, sa prison, son exil.

Revenue en France, d'autres chagrins tourmentèrent son existence. Sa santé s'altéra; elle eut à trembler pour ce qu'elle avait de plus cher; et lorsque enfin le retour de la paix et la présence de la princesse semblaient lui présager des jours plus doux, la maladie triompha de l'art, et elle expira dans le sein de la religion et dans les bras de l'amitié.

Elle avait été élevée par la supérieure des dames anglaises de Paris, qui appréciait la douce piété et l'active charité de cette excellente femme.

Elle avait une fortune très-médiocre, et cependant elle trouvait plus de moyens de faire le bien que n'en imagine l'opulence.

Elle possédait une petite habitation à Lucy-le-Bois, près d'Avalon, en Bourgogne. Les pauvres qu'elle avait secourus, les opprimés qu'elle avait défendus, les malheureux qu'elle avait consolés, gardent le souvenir de ses bienfaits.

Adorée des habitans de ce lieu, ils lui ont prouvé leur reconnaissance d'une manière bien touchante.

Les armées étrangères sont venues dernièrement occuper cette province; jamais les gens du pays n'ont souffert qu'il logeât un officier ni un soldat dans sa maison; ils ont, tous d'accord, augmenté leurs charges pour l'en affranchir; ils ont tous voulu qu'au milieu des orages de la guerre cette maison, habitée par la vertu, fût un asile inviolable.

Puisse ce dernier hommage consoler son ombre et répondre aux vœux de l'amitié!

Digitized by Google

CHRONIQUE DE PARIS.

Le *Congrès de Vienne*, de M. de Pradt, est fort maltraité dans le *Journal des Débats*; mais l'auteur de l'article où l'on critique cet ouvrage ne pouvait pas juger sans passion un écrivain qui est pour lui un rival dangereux : M. T. L. est l'auteur de la *Correspondance politique* adressée à M. de Blacas.

— A propos du nouveau procès qui va avoir lieu entre *monsieur* Louis Bonaparte et *la duchesse* son épouse, quelqu'un disait : Ce sont des gens qui assiégent le palais, maintenant que les palais leur sont fermés.

— Une personne disait dernièrement que M. de Pradt était un homme qui avait appliqué à la politique le style de Figaro.

— *Un Mari pour Étrennes*, *Bétinet* et *le Porte-Balle*, sont les pièces de Carnaval qu'on nous promet pour cette année. Reste à savoir si la première ira seulement jusqu'au jour des Rois.

— On remarquait dans une compagnie d'hommes de lettres combien l'impression nuisait à ces traits qui paraissent si brillans dans la chaleur du débit, mais qu'on trouve si froids quand on les confie au papier. Il me semble, dit quelqu'un, voir les flocons de neige dont la blancheur éblouit tant qu'ils sont en l'air, et qui disparaissent en tombant sur le pavé.

— Un de nos confrères apprend au public, que dans l'absence de mademoiselle Volnais, mademoiselle Leverd a joué le rôle de la comtesse Almaviva. Les spectateurs, ajoute-t-il, accoutumés à l'applaudir dans Suzanne, ont été surpris de la voir si bien représenter la comtesse. Ce cher confrère ignore donc que le rôle de la comtesse appartient à mademoiselle Leverd; qu'elle l'a joué bien

Digitized by Google

long-temps avant de doubler mademoiselle Mars dans Suzanne, et que mademoiselle Volnais ne fait que doubler mademoiselle Leverd dans la comtesse?

C'est le même rédacteur qui gémit sur la contagion introduite au théâtre par la funeste école de la déclamation *chantante*, *traînante*, *assoupissante*. On se sent, à ces *mots*, jusqu'au fond de l'âme,

Couler je ne sais quoi qui fait que l'on..... s'*endort*.

— Un des deux derniers numéros de la *Quotidienne* renferme une prétendue lettre que M. Martainville se fait écrire par je ne sais quel *Amateur octogénaire*, qui signe le *Radoteur*. Jamais lettre ne fut mieux signée; mais, en lisant les articles de M. Martainville, on trouve que c'était bien assez d'un radoteur dans ce journal.

— Le *Géant Vert* a vraiment rendu un grand service aux habitués des cabinets de lecture en paraissant à jours fixes. Quand il n'avait pas d'époque déterminée, on était exposé à entrer dans un cabinet littéraire précisément le jour où le malencontreux journal arrivait sans dire gare. Mais aujourd'hui qu'on sait les jours de sa publication, on sait à quoi s'en tenir.

— Mademoiselle Suzanne a débuté aux Français, dans les soubrettes, mardi 26 décembre. Aussi, le même jour, l'*Aristarque* annonce à ses lecteurs les débuts de cette actrice pour le 27.

— La Toilette de Psyché! telle est l'enseigne de M. Boucher, parfumeur-mercier, rue Coquillière, n°. 43. « Ce n'est qu'à ce magasin qu'on trouve le marron russe, » bonbon nouveau à la vanille, à la fleur d'orange, ainsi » que le melon cantaloup, enveloppés dans des sujets tirés » de l'Histoire de France, pour *l'instruction des en-* » *fans*. » On avait déjà mis l'Histoire de France en madrigaux; il était réservé à M. Boucher de la mettre en bonbons, et surtout en bonbons russes.

— Le *Nain Rose* ennuie avec des articles de trois

Digitized by Google

lignes; le *Géant Vert* n'ennuie pas moins avec des diatribes de trois pages. Tout chemin mène à Rome.

— Le *Nain Rose* entretient depuis long-temps ses lecteurs de la formation d'un corps de Cosaques littéraires. S'il existe un pareil corps, ce journal n'a rien à en redouter, et ses rédacteurs peuvent dire :

Nous marchons, Dieu merci, sans crainte des filous.

— Le même journal dit que les dernières scènes des *Rencontres au Corps de Garde* ont été *mimées*. Le prochain numéro nous donnera sans doute le mot de cette énigme. En attendant, il est bien cruel pour les lecteurs du *Nain Rose* de se dire : Nous ne saurons que dans cinq jours ce que notre journal a voulu dire.

Le *Nain Rose* traite l'*Aristarque* d'*impertinent*. Quelle urbanité! Il répète à chaque instant qu'il a beaucoup d'esprit. Quelle imposture!

— Les derniers momens de la république de l'Odéon ne font pas regretter son existence olygarchique. Si les sociétaires (chose dont je ne voudrais pas répondre) ont jamais lu la fable de La Fontaine, *les Membres et l'Estomac*, ils renonceront sans peine au titre de sociétaires, et rentreront avec plaisir sous la direction de M. Picard.

— Le *Géant Vert* prétend qu'il n'y a que deux cents gardes nationaux vraiment dignes d'être compris dans l'*Ordre de la Fidélité*. Deux cents hommes sur trente mille! C'est la première fois, je ne dirai pas qu'un journal *français*, mais qu'un journal imprimé en France, s'avise de faire un tel compliment à un corps qui a sauvé deux fois la capitale des horreurs de la guerre.

— Le *Nain Rose* devrait bien changer d'imprimeur; car ce méchant enfant a un *bien mauvais caractère*.

Digitized by Google

On trouve en ce moment à la librairie d'Éducation d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30, un grand nombre d'ouvrages élégamment reliés, propres à être donnés en étrennes à l'enfance et à la jeunesse.

On distingue dans cette collection les Œuvres de Racine, édit. in-18, avec de jolies gravures. — Le Tour du Monde, ou Tableau historique et géographique de tous les peuples de la Terre; par madame Dufrénoy. — Le nouvel ouvrage du même auteur, intitulé : La Petite Ménagère, ou l'Éducation Maternelle; les Élégies, du même auteur. — Les Élégies de M. Millevoye, et le poëme d'Alfred, du même. — Les Étrennes à ma Fille et à mon Fils. — La Biographie des Jeunes Gens; par Alphonse de Beauchamp. — Les Beautés de l'Histoire grecque, romaine, d'Espagne, de l'Amérique. — Les Époques et Faits mémorables de l'Histoire de France, d'Angleterre, de Russie, etc. — La Galerie des Jeunes Personnes, celles des Enfans; les Beautés et Merveilles de la nature en France; par Depping. — Le Trésor de l'Amour filial; l'Agenda de l'Enfance; les Jeux de M. de Jouy; ceux de Fréville. — Le Cabinet des petits naturalistes; celui des Enfans; un Choix de Fables d'Ésope, La Fontaine, Fénélon et Florian. — Le Dauphin, fils de Louis XV et père de Louis XVIII; la Nouvelle Antigone; Aventures de Robinson Crusoé, avec de superbes gravures; les deux Éducations; l'Enfance éclairée; les Six Nouvelles de l'Enfance; les Nouvelles Nouvelles, etc.; enfin, un grand nombre d'autres ouvrages qui tous réunissent l'utile à l'agréable, et respirent la morale la plus pure.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LE RETOUR DES BOURBONS,

Poëme qui a remporté le prix au concours extraordinaire de poésie, proposé par l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 21 décembre 1815 (1).

Par J.-A.-M. MONPERLIER (de Lyon).

Ainsi, quand l'Éternel, aux premiers jours du monde,
D'une éclatante voix dit à la mer profonde :
Tu n'iras pas plus loin, et sur tes vastes bords
Tes flots obéissans viseront leurs efforts.

(1) Chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

Ainsi, sa main puissante, ô déplorable France!
Met un terme à l'orgueil de ta folle espérance.
Colosse menaçant, je te vois chanceler:
Tout tremblait sous ton joug, c'est à toi de trembler:
Déjà tes légions, de gloire environnées,
Sous un ciel ennemi, tristement moissonnées,
Tombent, et ces vainqueurs qu'admirait l'univers,
N'ont que l'horrible choix de la mort ou des fers.
Ç'en est fait; l'étranger, imitant leur audace,
De leur sang généreux va suivre enfin la trace.
Dans nos climats, le Nord, de ses climats glacés,
Vomit en mugissant les bataillons pressés;
Vingt peuples sont unis; tout se lève, tout s'arme;
Les monts ont retenti d'un long signal d'alarme.
Funeste avant-coureur de nos calamités,
Un silence effrayant plane sur nos cités.
O France! de tes maux instrument et victime,
Quel bras t'arrêtera sur les bords de l'abîme?
Il ne te reste plus que la honte et les pleurs.
Frémis en écoutant ces mots accusateurs:
« L'Europe contre toi se soulève indignée;
» Tu n'épargnas personne et veux être épargnée!
» Tes destins sont remplis; ton empire odieux,
» En opprimant la terre, a fatigué les cieux;
» Tes superbes lauriers, battus par la tempête,
» Changés en noirs cyprès, vont peser sur ta tête;
» Et ton char de victoire, en sa course arrêté,
» Va se voiler enfin d'un crêpe ensanglanté. »

O Louis! viens sauver ton ingrate patrie;
Viens d'un affreux orage apaiser la furie:
Tu le peux, tu le dois, et le ciel aujourd'hui
A placé tes vertus entre la France et lui.
Viens éteindre sa foudre; il en est temps encore.
Un peuple malheureux en gémissant t'implore;

Digitized by Google

Ses suppliantes mains s'élèvent jusqu'à toi ;
Il redemande un père en rappelant son roi.
Hélas ! pendant vingt ans de discordes, de haines,
Esclave enorgueilli du fardeau de ses chaînes,
Il a payé bien cher ces dangereux succès,
D'un aveugle courage ambitieux excès.
Son repentir l'accable, et du sein des alarmes
Il tourne vers Louis ses yeux baignés de larmes ;
Et d'un prince outragé par un lâche abandon,
Il ose attendre encore un généreux pardon.

Aux accens douloureux qui frappent ton oreille,
Noble fils de Henri, ton âme se réveille ;
Et, de l'adversité magnanime héros,
Au bonheur de la France immolant ton repos,
Tu viens, fort de ton nom, de tes droits légitimes,
Nous montrer l'ascendant de tes vertus sublimes ;
Tu viens, médiateur entre l'Europe et nous,
T'offrir à sa vengeance et suspendre ses coups.

Rivages d'Albion, champs aimés de Neptune,
Asile qu'a choisi sa royale infortune,
Fuyant des factions le glaive destructeur,
Louis vous dut long-temps un abri protecteur ;
Ah ! rendez à nos vœux une aussi belle vie !
Voilà le seul trésor qu'un Français vous envie :
Ce roi, garant sacré d'un plus doux avenir,
Vous sûtes l'admirer, nous saurons le bénir.

Quel spectacle touchant ! L'onde au loin s'est émue ;
Mille cris d'allégresse ont déchiré la nue ;
Elle s'ouvre, et soudain, dirigeant son essor
Par un sillon léger, brillant d'azur et d'or,
La colombe de paix fend les airs et s'élance
Sur ce vaisseau chargé des destins de la France.

Digitized by Google

Zéphire enfle la voile, et, et dans son cours heureux
Il s'avance, et bientôt touche à ces bords fameux,
Où jadis, des bourreaux prêt à subir l'outrage,
Le vertueux saint Pierre, exemple de courage,
Au farouche Édouard fit entendre à la fois
L'amour de la patrie et l'amour de ses rois.
Cité, qu'enorgueillit ce souvenir illustre,
Calais, en ce beau jour reçois un nouveau lustre;
Sois fière de ton sort! déjà, de toutes parts,
Un peuple ivre de joie inonde tes remparts;
Il compte les instans, rapproche la distance,
Et des vents et des flots accuse l'inconstance;
Ses avides regards, étonnés, éblouis,
Brûlent de contempler sur le front de Louis
L'éclat du diadème et les vertus du sage.

Du sol qui le vit naître il touche enfin la plage;
Il revoit des Français, il reconnaît leurs cris,
Et des pleurs ont coulé de ses yeux attendris.

Conquérans renommés pour vos erreurs fatales,
Venez, et comparez vos pompes triomphales;
Le silence, la peur, l'appareil des combats,
Et des mères en deuil accompagnent vos pas;
Louis, plus grand que vous, armé de sa clémence,
Marche en père au milieu de sa famille immense.
Environné d'amour, de joie et de respect,
Comme un Dieu sur la terre, à son divin aspect,
L'espoir consolateur et l'oubli des misères,
Du faîte des palais volent dans les chaumières.

Et toi, sexe adoré, toi qui, dès le berceau,
Nous aimes, nous soutiens jusqu'aux bords du tombeau,
O femmes! que ce jour vous rend dignes d'envie!
Quel Dieu vous inspira! D'où naît cette énergie?

Digitized by Google

C'est Louis!.... A ce nom je vous vois tressaillir!....
Sur vos traces le lis se hâte de fleurir.
Sa tige de vos pleurs ne sera pas trempée;
Il connaît d'autres droits que le droit de l'épée.
La France électrisée applaudit à vos chants.
Que vos transports sont vrais! qu'ils sont purs et touchans!
Vous l'emportez sur nous, et, vous cédant l'empire,
Notre orgueil étonné fléchit et vous admire.

Français, votre repos, vos droits étaient perdus,
Tombez aux pieds du roi qui vous les a rendus;
Et, rappelant pour lui vos coutumes antiques,
De Sion délivrée entonnez les cantiques.
Les temples sont ouverts à vos transports pieux;
Élevez jusqu'au ciel l'hymne religieux,
Et bénissez le jour où ses bontés prospères
Ont replacé ce prince au trône de ses pères.
Il vous donne l'exemple!.... *Humblement prosterné*,
Et dépouillant l'éclat de son front couronné,
Le fils de saint Louis, courbé sur la poussière,
Adresse au Tout-Puissant sa fervente prière!....

Près de lui, se voilant de l'ombre des autels,
Quel ange tutélaire apparaît aux mortels?
D'un sexe tout entier la gloire et le modèle,
C'est la fille des rois, c'est ce guide fidèle,
Qui du sort en courroux apaisant les rigueurs,
De l'illustre proscrit partageait les douleurs.
Princesse infortunée! hélas! dès son enfance,
Le ciel, sans la lasser, éprouva sa constance.
Ah! puisse-t-elle enfin, rendue à notre amour,
Digne sang de ce roi qui lui donna le jour,
Faire dire aux Français, consolés par ses charmes,
Le terme de nos maux est celui de ses larmes!

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

ÉPIGRAMME.

— Vous en voulez à D****?
— Point du tout : je l'admire... à table.
Il y mange et boit comme un diable ;
Et si des calembours grossiers
Ne gâtaient tout ce qu'il veut dire,
Ses grimaces iraient jusqu'à faire sourire.
— Il est gai cependant.... — Mon Dieu ! n'en parlons plus.
— Franc buveur, poëte facile ;
C'est l'Horace du Vaudeville....
— Dites donc le Vitellius.

MORALITÉ.

Guerriers, qui voulez entreprendre
D'assujétir le monde entier,
Serez-vous plus heureux ou plus grands qu'Alexandre
Que vous cherchez à copier?
Ce vainqueur aussi pour son trône
Trouvait l'univers trop petit;
Il entre à Babylone....
Un cercueil lui suffit.

ÉPITAPHE.

Ici gît l'huissier Prudence,
Qui fut, par sa vigilance,
Du barreau le ferme appui :
Il criait si bien : *silence!*
Que l'on n'entendait que lui
Durant toute l'audience.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Souvent, aimable Agnès, dans vos mains on le voit.
Vous savez ses talens au bout de votre doigt.
Dire, pour le faire connaître,
Qu'il dirige des dards aigus,
C'est vous mettre le doigt dessus;
Mais c'est dedans qu'il faut le mettre.

CHARADE.

Mêlant sa voix divine aux sons de sa guitare,
Le prophète David a chanté mon dernier:
En faisant mon premier quelquefois on s'égare;
On s'égare toujours en suivant mon entier.

LOGOGRIPHE.

Entier je suis de petite ressource,
Peu propre à faire enfler ta bourse.
Mon chef à bas, c'est différent,
J'ai le renom d'avoir beaucoup d'argent.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Parenthèse*.

Le mot de la charade est *Sinon*.

Le mot du logogriphe est *Cordon*, dans lequel on trouve Cor et Don.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE MORALE.

ÉDUCATION ET EMPLOI DU TEMPS.

Description de deux instrumens pratiques pour régler l'emploi du temps et pour recueillir les principaux résultats de la vie (1).

C'est surtout à l'époque du renouvellement de l'année qu'il convient d'appeler l'attention des philosophes moralistes, des instituteurs de la jeunesse, des parens et des jeunes gens sur une *méthode morale* et sur *deux livrets d'emploi du temps*, véritables instrumens pratiques, disposés pour en rendre l'application simple et facile. Ces livrets ont déjà été employés, avec succès, surtout en Allemagne; leur usage, de plus en plus répandu dans la classe des hommes dont la raison et l'esprit sont cultivés avec soin, doit exercer une influence nécessaire et très-salutaire sur la régénération des mœurs, sur le per-

(1) *Agenda général*, ou *Mémorial portatif universel*, *livret pratique d'emploi du temps*, composé de tablettes usuelles pour les six divisions que la vie humaine et sociale paraît embrasser, etc.; par M. M.-A Julien, auteur de l'*Essai sur l'Emploi du Temps*. Troisième édition, livret in-12, relié avec un porte-crayon et un crayon. Prix : 5 fr. et 6 fr. par la poste. — Le même, papier vélin, relié en maroquin, 12 fr.

Paris, chez J.-J. Paschoud, lib., rue Mazarine, n°. 22; Firmin Didot, lib., rue Jacob, n°. 24; et à la Librairie d'Éducation.

Biomètre, ou *Mémorial horaire*, instrument pour mesurer la vie; par le même auteur, et chez les mêmes libraires. Un livret in-12 relié. Prix : 3 fr. et 4 fr. par la poste.

Ces deux livrets conviennent principalement aux parens et aux autres personnes qui veulent donner à des jeunes gens des étrennes où soient réunis l'utile et l'agréable.

Digitized by Google

fectionnement de l'éducation, sur le bonheur des particuliers, et sur la prospérité publique, qui tient essentiellement à des causes morales, dont l'importance n'est pas assez appréciée.

Le premier de ces livrets, qui a pour titre : *Agenda général*, ou *Mémorial portatif universel*, se compose de tablettes utiles et commodes, d'un usage journalier, qui comprennent *six divisions* de la vie :

A. AGENDA JOURNALIER, pour les occupations et les affaires de la VIE COURANTE, qui sert à inscrire, d'une manière sommaire et substantielle, l'*emploi déjà fait de la journée qui a précédé*, ou *l'emploi projeté de celle qui va suivre.*

B. MÉMORIAL ÉCONOMIQUE, destiné à l'*inscription des recettes et des dépenses journalières*, qui permet de conserver un ordre constant dans sa VIE ÉCONOMIQUE.

C. MÉMORIAL DES PERSONNES, qui comprend les noms et les adresses de ceux qu'on doit ou qu'on désire voir habituellement, ou à certaines époques, et les *relations* de la VIE EXTÉRIEURE ET SOCIALE.

D. MÉMORIAL DE CORRESPONDANCE ACTIVE ET PASSIVE, qui présente le double tableau des *lettres écrites* et des *lettres reçues*, dont on veut tenir note et conserver la date, et même le précis analytique, et l'objet exprimé souvent par un ou quelques mots de recherche, afin d'y recourir au besoin. C'est ce qu'on pourrait appeler la VIE ÉPISTOLAIRE.

E. MÉMORIAL BIBLIOGRAPHIQUE, destiné pour la VIE INTELLECTUELLE ET LITTÉRAIRE, sur lequel chacun inscrit, à son choix, les titres des meilleurs ouvrages, analogues à son genre d'instruction ou à ses travaux, qu'il veut se procurer, lire ou consulter.

F. DÉPÔT MNÉMONIQUE, pour la VIE DE LA MÉMOIRE ET DE L'IMAGINATION, qui a paru susceptible d'embrasser plusieurs subdivisions que chacun modifie à son gré, et dans lequel on a disposé des tables séparées pour les quatre objets destinés ci-après :

Digitized by Google

F[1]. *Souvenirs et projets personnels*, relatifs à sa profession, à ses travaux particuliers, à sa famille, à ses affaires.

F[2]. *Souvenirs et projets d'une utilité générale*, rapportés à sa profession, à son pays, à l'humanité, aux inventions et découvertes, aux progrès des arts et des sciences, dont chaque homme doit suivre et observer la marche, dans la sphère qui lui est propre.

F[3]. *Tablettes historiques*, pour l'inscription des *époques* et des *dates*, soit des *événemens publics* remarquables, soit des *événemens domestiques et de famille* qu'on veut fixer par écrit, afin de les conserver présens à la pensée, et, pour ainsi dire, à la disposition et sous la main.

F[4]. *Tablettes nécrologiques*, pour l'inscription des noms des personnes qu'on a particulièrement connues, et qu'on a eu le malheur de perdre dans le cours de l'année, et des personnages publics, distingués ou célèbres, qui ont péri dans le même intervalle.

On peut voir, dans l'instruction qui précède les tablettes de l'*agenda général*, quels sont les grands avantages qu'on peut retirer de la tenue habituelle de ce mémorial, qui permet de conserver avec ordre, et de manière à les retrouver et à pouvoir les consulter facilement, tous les souvenirs essentiels et les résultats positifs de la vie, classés suivant les principales divisions qu'elle paraît embrasser.

Le second livret, que l'auteur appelle *Mémorial horaire*, ou BIOMÈTRE, *instrument pour mesurer la vie*, donne la solution de ce singulier problème : *Recueillir, au moyen de quelques chiffres, en une minute, et sur une seule ligne, pour chaque intervalle de vingt-quatre heures, les divers emplois et les principaux résultats de la vie, pendant le même espace de temps.*

Ce livret d'un nouveau genre comprend, dans un petit nombre de tableaux, formés de différentes colonnes parallèles, toutes les parties de la vie humaine et sociale, indépendamment de la condition, de la profession ou de la fonction que chaque individu occupe ou remplit dans

Digitized by Google

la société. Les mêmes colonnes, reproduites et prolongées dans toutes les pages du livret, sont traversées par des lignes horizontales, correspondantes aux jours de l'année (1). Chaque table, composée de deux pages, présente une série de quinze ou seize lignes pour autant de journées : une dernière ligne sert à inscrire, au bas de chaque colonne, le total des heures dépensées pendant les jours que la table comprend. Deux tables forment un mois, et vingt-quatre tables suffisent pour l'année entière. Un vingt-cinquième et dernier tableau présente, en douze lignes, la récapitulation générale des douze mois. Les trois cent soixante-cinq lignes, qui comprennent tout le cours de l'année, sont laissées en blanc, pour qu'on y puisse inscrire successivement, à la fin de chaque jour, le nombre d'heures donné à chacun des divers emplois du temps.

La vie, ainsi considérée sous les rapports les plus généraux, qui appartiennent également, dans des proportions variées à l'infini, à tous les individus d'une certaine classe de la société, paraît devoir comprendre quatre grandes divisions, PHYSIQUE, MORALE, INTELLECTUELLE et SOCIALE, dont chacune embrasse elle-même des subdivisions particulières, que nous allons faire connaître.

1re. colonne. A. BULLETIN CHRONOLOGIQUE, où dates.

2e. *Id.* B. BULLETIN ATMOSPHÉRIQUE, ou signes destinés à indiquer la *température de chaque jour*. (Rapports de l'homme avec la nature extérieure, dont les variations influent nécessairement sur notre vie journalière.)

Les trois colonnes suivantes comprennent les trois subdivisions de la VIE PHYSIQUE.

(1) On devra faire tracer les lignes au crayon, pour que la tenue du livret soit plus correcte et plus facile, et pour qu'il n'y ait aucune confusion dans les chiffres.

Digitized by Google

3e. colonne. C. *Vie tranquille*, ou *sommeil.*

4e. *Id.* D. *Vie alimentaire*, ou *repas.*

5e. *Id.* E. *Vie active, exercices du corps;* bains, promenades, chasse, etc.

Suivent les *trois subdivisions* de la VIE MORALE.

6e. colonne. F. *Vie intérieure, morale et religieuse.* (Rapport de l'homme avec sa conscience ou avec Dieu.)

7e. *Id.* G. *Vie domestique et de famille.* (Rapports de l'homme avec sa famille.)

8e. *Id.* H. *Vie économique.* (Rapports de l'homme avec ses affaires d'intérêt.)

Vient ensuite la série des *trois subdivisions* de la VIE INTELLECTUELLE.

9e. colonne. I. *Vie intellectuelle obligée.* (Rapports de l'homme avec ses *travaux d'obligation*, sa profession, les devoirs de son état). Tour à tour : *Vie militaire, administrative, judiciaire, commerciale*, etc.

10e. *Id.* J. *Vie intellectuelle libre.* (Rapports de l'homme avec ses *travaux de choix*, avec les occupations analogues à ses penchans ou à ses goûts.)

11e. *Id.* K. *Vie intellectuelle, littéraire* ou *lectures.* (Rapports de l'homme avec les pensées des autres.

La VIE SOCIALE, qui suit immédiatement, comprend *quatre subdivisions.*

12e. colonne. L. *Vie épistolaire* et *correspondance.* (Rapports de l'homme avec les autres hommes, hors de la sphère qu'il habite.)

13e. *Id.* M. *Vie errante* et *voyages.* (Rapports de l'homme avec les lieux.)

Digitized by Google

14e. colonne. N. *Vie extérieure, civile et sociale*, proprement dite. (Rapports et devoirs de société.)

15e. *Id.* O. *Vie dissipée.* (*Délassemens de la société;* bals, théâtres, concerts et fêtes.)

A la suite de ces colonnes, qui présentent une division analytique assez complète de la vie humaine et sociale, l'auteur a cru devoir ajouter une colonne distincte pour la VIE PASSIVE, et VAGUE ou VÉGÉTATIVE, ainsi qu'il la nomme.

Après qu'on a déposé dans les colonnes précédentes un chiffre indicatif du nombre des heures données à chacun des principaux emplois de la vie, si le nombre total des heures réparties dans ces colonnes n'est pas de 24, on place, dans cette colonne de la *vie vague* ou *passive*, le nombre d'heures qui manque pour compléter la somme totale de 24 heures qu'on a employées, ou le résidu de la vie, les momens vagues dont il serait difficile et presque impossible de bien déterminer l'emploi.

Ainsi, l'on n'est point obligé, dans ce résumé journalier de la vie, de chercher péniblement les fractions d'heures; on établit seulement, d'après le souvenir récent de la journée qui vient de finir, un calcul approximatif des différens emplois des heures écoulées. Ce calcul suffit pour le but moral qu'on se propose, et sur lequel nous allons offrir quelques développemens.

Une 17e. colonne Q présente le total des heures de chaque jour, ou le nombre 24, qui est toujours la somme totale des heures distribuées dans les autres colonnes.

La continuation du tableau, en avançant de gauche à droite, offre deux nouvelles colonnes qui le terminent. L'une, la 18e. R. contient un BULLETIN MNÉMONIQUE, sur lequel on doit expliquer, en une ou deux lignes pour chaque jour, l'emploi particulier des heures indiquées par les colonnes qui renferment, ce jour-là, le chiffre le plus fort. La colonne M, *vie errante*, a-t-elle, par exemple, le chiffre 9 ou 12, on écrit sur la même ligne, dans

Digitized by Google

la colonne R, ces mots : *Voyage de Paris à Rouen* (ou sur tout autre point); car, après un long intervalle de temps, on ne pourrait plus se rappeler dans quel voyage on a consommé plusieurs heures, à une époque déjà éloignée.

On fait de même pour caractériser les principaux emplois de chaque jour, qui ont absorbé le plus de temps. On obtient des résultats positifs, exprimés avec la plus rigoureuse exactitude.

La 19^e. et dernière colonne S, plus étroite que les autres, est destinée à recevoir, à la suite de l'inscription des différentes heures employées, un *signe mystérieux, modifié de trois manières*, au gré de celui qui fait usage du livret, pour exprimer le *jugement* qu'il porte lui-même *sur sa journée, l'impression bonne, mauvaise* ou *médiocre*, que le tableau de cette journée produit dans son esprit.

On peut assurer qu'*une ou deux minutes sont plus que suffisantes pour remplir la ligne de chaque jour.*

Examinons maintenant les résultats d'utilité que l'application de cette méthode procure.

Le Biomètre peut être considéré comme une *montre perfectionnée*, à l'usage des hommes qui pensent, et qui, bien pénétrés de tout le prix du temps, veulent se replier sur eux-mêmes et juger leur propre vie. Les 24 heures de la journée, rendues, pour ainsi dire, matérielles, sont distinguées, comme sur un cadran moral, par leurs divers emplois. Telle est, d'ailleurs, l'élasticité de l'instrument, que, sans laisser échapper aucun instant ni aucun détail, il permet à chaque individu d'arranger sa vie à son gré, ou d'en abandonner la direction aux circonstances d'où il se trouve dépendre. On introduit facilement le plus grand ordre au sein du désordre, puisque tous les momens, de quelle manière qu'ils aient été employés ou perdus, viennent se classer dans l'une des colonnes disposées pour les recevoir.

Nous pouvons aussi appeler cet instrument une sorte de *miroir moral*, puisqu'il sert à inspecter l'emploi de

Digitized by Google

notre temps, comme la glace nous sert à inspecter notre toilette.

Il mérite le nom de *thermomètre moral;* car il sert à noter exactement les divers degrés de variations dans notre température physique, morale et intellectuelle, comme le thermomètre ordinaire sert à mesurer les divers degrés de la chaleur et du froid.

La connaissance de ceux-ci nous est agréable et utile, quoiqu'elle ne procure aucun moyen d'agir sur le climat pour le modifier. L'observation journalière de l'autre nous avertit et nous fournit le moyen de modifier ou de réformer à temps les degrés de notre propre température, et de vérifier exactement de quelle manière elle est influencée par les variations de l'atmosphère. Ce point de vue physiologique paraît mériter l'attention d'un médecin observateur.

La méthode proposée fournit encore, par ce livret, une sorte de *règle* ou de *compas* pour diriger notre conduite; une *boussole morale* au milieu des écueils et des naufrages dont notre vie est semée.

Enfin, le *Biomètre* fait l'office d'un *levier moral*, qui secoue périodiquement la machine humaine, sujette à une sorte de torpeur, de paresse et d'apathie, et qui lui communique une impulsion salutaire et une continuelle activité.

L'usage de notre Mémorial reproduit avec succès les *trois méthodes religieuse, militaire et commerciale*, dont on emprunte ce qu'elles ont de plus satisfaisant pour le transporter et l'appliquer dans une *méthode morale.*

1°. La colonne qui sert de complément au tableau des heures, devient, par l'inscription du signe mystérieux auquel elle est destinée, une véritable *confession* intérieure et journalière, dégagée de toute contrainte, d'autant plus franche et entière qu'elle ne blesse point notre amour-propre vis-a-vis des autres. Il est inutile d'insister sur les effets salutaires qui résultent de cette application et de cette habitude contractées de se replier fréquemment sur soi-même. C'est la méthode des sages et

Digitized by Google

des hommes vertueux, depuis Pythagore, Socrate et Jésus-Christ, jusqu'à Francklin.

2°. Aux avantages de la *méthode religieuse*, nous joignons ceux de la *méthode militaire*. D'après celle-ci, les rapports journaliers, qui s'élèvent, de degrés en degrés, du sous-officier au lieutenant, au capitaine, puis au major, au colonel, au général, et les commandemens successifs donnés par le premier chef et transmis de grade en grade dans tous les rangs d'un corps, permettent de surveiller et de diriger tous les mouvemens d'une grande réunion d'hommes, aussi facilement que s'il s'agissait d'un seul individu : de même, par nos tableaux de répartition des heures, aucune d'elles n'échappe à l'inspection ni à l'examen. On les voit passer en revue, à certaines époques fixées, comme autant de soldats qu'on fait manœuvrer ; un œil exercé juge à la fois les détails et l'ensemble. La même précision rigoureuse, que la hiérarchie militaire rend facile dans les évolutions d'une troupe armée, s'applique à notre manière de distribuer et de faire, pour ainsi dire, manœuvrer les différentes heures de chaque jour.

3°. Le *livret horaire* est encore une application de la *méthode commerciale*, usitée par les maisons de banque qui ouvrent un compte particulier à chacun de leurs correspondans. Nos colonnes sont autant de *comptes ouverts* affectés aux divers emplois de la vie ; chacun d'eux devient *débiteur* ou *créancier*, suivant qu'il a reçu un nombre d'heures plus ou moins considérable que celui qui paraît devoir lui être habituellement assigné. Si l'une des quatre divisions *physique*, *morale*, *intellectuelle et sociale*, ou l'une des branches particulières dont elles se composent, ont employé plus d'heures que nous ne voulons leur en accorder, la seule inspection de la dernière ligne tracée nous avertit de rétablir l'équilibre dans la ligne du jour suivant. Ainsi, nous sommes toujours tenus en état de surveillance, sans que notre vie habituelle soit en rien asservie ni dérangée, et nous arrêtons, chaque jour, en une minute, les comptes de chacun des élémens dont la vie humaine et sociale se compose.

L'homme, dont l'existence comprend les quatre gran-

Digitized by Google

des divisions établies dans notre Mémorial analytique, peut se trouver, sous ces quatre rapports, dans trois états différens : de *déviation*, de *stagnation* ou de *progression*. S'il y a *déviation*, il importe de la remarquer à temps pour pouvoir l'arrêter ; on empêche alors qu'elle n'arrive jusqu'au point où il deviendrait impossible d'en détruire les effets. S'il y a *stagnation*, il faut secouer la machine humaine, sujette quelquefois à une sorte d'assoupissement léthargique, qui paralyse et engourdit nos forces, et qui plonge l'homme dans un état honteux d'indolence et de nullité. S'il y a *progression*, il faut voir en quoi elle consiste, et la favoriser sans la précipiter. Mais, l'un de ces trois états peut appartenir exclusivement à une seule branche de la vie, ou bien à deux, à trois, et non pas à toutes les quatre, ou même à quelques colonnes particulières de chacune d'elles ; en sorte que ce qui est *progression* pour l'une, produise une *stagnation* prolongée, ou une *déviation* insensible dans les autres. Il faut donc s'attâcher à maintenir un parfait équilibre entre les quatre rapports dont la vie se compose, et s'assurer que la progression est à peu près égale dans tous, ou du moins que, dans chacun d'eux, les époques de stagnation ou de déviation sont passagères et momentanées.

Deux nouvelles comparaisons nous aideront à faire encore mieux apprécier la destination et l'utilité de notre instrument.

Les meilleurs esprits ne dédaignent point de se délasser quelquefois des occupations sérieuses par un jeu de combinaison qui les exerce et les récrée. Nous leur offrons une sorte de jeu analogue, également utile et agréable. Chaque tableau d'une quinzaine présente l'image d'un véritable *échiquier*. Les colonnes sont les cases, les chiffres indicateurs des heures sont les pièces du jeu. La manière dont ces chiffres ou ces pièces sont disposés, constitue, suivant l'appréciation que chacun fait de sa journée, la perte ou le gain ; et le signe mystérieux, inscrit dans la dernière colonne, à la fin de chaque ligne, indique si la partie est perdue ou gagnée.

Enfin, notre *Biomètre* peut être assimilé à une sorte de *clavecin*. Une connaissance parfaite de l'instrument et

Digitized by Google

des sons propres à chaque touche permet de parcourir toute l'étendue du clavier, sans trop s'arrêter ni passer trop légèrement sur chacune d'elles. Nos colonnes sont comme les touches qui rendent un son plus ou moins prolongé, suivant qu'elles reçoivent plus ou moins d'heures. Il s'agit de varier les tons et de les mettre en harmonie.

Nous pourrions suivre l'auteur dans les développemens que présente l'*instruction sur la tenue de son* MÉMORIAL HORAIRE. On y voit avec intérêt comment la somme totale de 24 heures, dont le jour naturel se compose, peut réellement s'augmenter par une heureuse activité, qui réunit quelquefois, dans un même instant, plusieurs emplois de la vie. On voit aussi comment cette augmentation peut s'expliquer par une sorte de formule algébrique. Veut-on exprimer, par exemple, que sur vingt heures employées à voyager, *dix* ont été données au *sommeil*, *trois* à des *travaux libres* ou *de choix*, *deux* à la *lecture*, *trois* à la *société*, *deux* à la *vie vague* ou *passive*, on placera entre deux parenthèses un numéro de renvoi après le chiffre 20, inscrit dans la colonne M, *Voyages*, et l'on écrira au bas du tableau, à la suite du numéro de renvoi correspondant, que je suppose 1, la note qui suit : C, 10. J, 3. K, 2. N, 3. P, 2, en ajoutant la lettre indicative de chacune des colonnes qu'on veut rappeler, le chiffre indicatif du nombre d'heures qui lui appartient.

Il devient facile de suivre ainsi toutes les variations, et d'apprécier exactement tous les résultats de l'existence.

« Cet instrument mécanique, ajoute l'auteur, disposé pour faciliter le compte rendu des divers emplois de chaque intervalle de vingt-quatre heures, paraît mériter d'autant plus de confiance qu'il n'est pas une invention purement théorique, un procédé plus ou moins ingénieux, mais le résultat d'une expérience positive, d'une méthode pratiquée avec succès pendant plusieurs années par des jeunes gens recommandables, qui se sont félicités d'en avoir fait usage. Notre but est d'arrêter, de fixer

Digitized by Google

l'homme sur lui-même, de lui permettre d'augmenter, de multiplier sa vie, de le rendre habituellement mieux portant, meilleur, plus instruit, plus sage, plus heureux.»

L'ordre agrandit l'espace et multiplie le temps.

Si quelques personnes pouvaient craindre que la pratique de cette méthode et l'usage du *Biomètre* fussent contraires au développement et aux libres élans de l'imagination, nous leur répondrions par ce mot d'une femme justement célèbre : *Quoi de plus régulier que la nature? et cependant quoi de plus poétique?*

LETTRE A UN JACOBIN,

ou

Réflexions politiques sur la constitution d'Angleterre et la charte royale, considérée dans ses rapports avec l'ancienne constitution de la monarchie française.

Ce titre, un peu trop fastueux, est celui d'une petite brochure de cent soixante-sept pages, qui doit le jour aux circonstances malheureuses où nous nous trouvons, et plus encore à celles qui ont signalé les commencemens de notre révolution. La quantité innombrable d'ouvrages politiques dont nous sommes inondés depuis dix-huit mois, prouve peut-être, de la part de leurs auteurs, plus de vanité et de présomption que de véritable désir d'être utiles. Croit-on avoir à se plaindre des partisans de tel ou tel système, on fait une brochure. Désire-t-on obtenir un emploi et se faire bien venir d'un ministre, on fait une brochure. La qualité de membre de la chambre des députés chatouille-t-elle notre ambition, vous écrivez une brochure. Malheureusement, ou peut-être fort heureusement, le ministre et les électeurs laissent là votre mémoire, et l'imprimeur, en vous présentant le sien, vous fait maudire leur dédain orgueilleux.

Je suis loin de prêter de pareils sentimens à l'auteur

Digitized by Google

de l'ouvrage que j'annonce. Quoiqu'il paraisse tenir à une caste qui, à une époque désastreuse, échangea les jouissances du rang et de la fortune contre la proscription et la pauvreté, on ne trouve point dans son ouvrage cette aigreur de style, ces insipides récriminations, qui ne sont le partage que de la faiblesse et de la sottise lorsqu'elles obtiennent un triomphe passager. S'il laisse échapper quelques regrets sur la destruction de l'ancien système de gouvernement, on sent que ce sont les regrets d'un honnête homme, et qu'il est persuadé de l'utilité réelle de ses principes pour la prospérité de la France.

Je ne ferai point de cet écrit une analyse détaillée; quelques observations suffiront pour le faire connaître. Et d'abord, pour commencer par le commencement, comme disait le Bélier au géant Moulineau, je blâmerai son premier titre. Sans parler des inconvéniens, de l'inconvenance peut-être qu'il y a de rappeler sans cesse un mot qui est devenu une sanglante injure, je lui demanderai si son jacobin est converti ou non. S'il l'est, pourquoi lui en donner le nom? S'il ne l'est pas, et qu'il conserve encore soigneusement les idées anti-libérales de 93, il plantera son bonnet rouge sur la tête de son Mentor, et le forcera de crier *vivent les sans-culottes!* Voilà donc toute sa morale en pure perte.

Passons à l'ouvrage même. Dans la première lettre, l'auteur, tout en avouant que, quant aux états populaires et démocratiques, la souveraineté du peuple ne fait pas de question, cherche à démontrer qu'elle ne peut pas être regardée comme un droit commun à tous les peuples, et pour tous également imprescriptible. Sans doute on doit déplorer les excès dans lesquels de grands scélérats ont précipité le peuple en l'abusant par de grands mots; mais on ne doit pas rejeter sur les principes les malheurs qui n'ont été causés que par la fausse application de ces principes. On abuse de tout, même de ce qui est essentiellement bon, et l'auteur lui-même n'abuse-t-il pas aussi de la facilité qu'il a de raisonner seul, lorsque, d'inductions en inductions, il veut nous amener à regarder comme très-légitime le droit que donnent à un

Digitized by Google

ambitieux l'audace et la force, et à rejeter avec lui le droit naturel dont il se moque, et qu'il refuse à toutes les nations? N'est-ce pas fournir des armes contre soi que de s'autoriser des exemples de l'histoire pour consacrer, comme principe légitime de souveraineté, le droit de conquête? C'est cependant ce qu'il fait page 13. On pourrait se servir de ses propres raisonnemens pour lui faire faire bien du chemin. Il veut parler, il est vrai, de l'origine de tous les gouvernemens que l'habitude a légitimés; il veut dire qu'il est dangereux à un peuple antique et nombreux de changer brusquement ses lois, ses mœurs, ses institutions, la forme de son gouvernement. Il a raison, sans doute; mais c'est à ceux qui sont dépositaires de la souveraineté à empêcher ce peuple d'essayer ses forces contre eux, en travaillant à son bonheur, et en proportionnant leur administration à ses moyens et à ses lumières.

L'origine de toutes les nations est à peu près la même. Du consentement d'un certain nombre d'individus composant une peuplade, un homme a été nommé chef, roi ou général; ses successeurs ont conservé sa puissance, l'ont augmentée ou perdue, suivant qu'ils ont été plus ou moins habiles, plus ou moins heureux. Tout dans la nature naît, vit et meurt; il en est de même des rois, des peuples et de leurs institutions. On a toujours voulu opposer à la marche du temps présent l'exemple du temps passé : c'est élever la digue derrière le torrent; il faut prendre dans son lit même les matériaux qui doivent servir à l'arrêter, et ne pas les aller chercher au loin.

Tout ce que dit l'auteur contre la souveraineté absolue du peuple, et pour prouver que la puissance suprême ne doit pas être le prix d'une lutte au pugilat, est exactement vrai, mais tombe à faux. Personne que les anarchistes n'a prétendu que le peuple n'était pas tenu de respecter les propriétés particulières; et dans toute cette discussion, dans laquelle l'auteur ne se fait d'objections que celles auxquelles il lui est facile de répondre victorieusement, il ne prouve rien autre chose, sinon que la révolution a précipité le peuple dans d'horribles excès; ce que tout le monde sait aussi bien que lui. Mais de ce

Digitized by Google

qu'on a commis des fautes, il ne s'ensuit pas qu'on ne pouvait pas n'en point commettre, et notre histoire depuis vingt-cinq ans renferme encore d'assez belles pages qui attestent que tout n'est pas de la honte et des crimes.

Les raisonnemens entassés par l'auteur, à l'appui de son opinion, sont plus spécieux que concluans; quelques contradictions déparent même cette partie de son ouvrage, où il examine les difficultés insurmontables, selon lui, dans le partage du pouvoir absolu attribué au peuple par les partisans de la république. Par exemple, les propriétaires qui, page 39, sont d'une ignorance non moins entière, non moins absolue sur les fondemens de l'ordre social, sur les bases de la prospérité des empires, que le plus grossier des artisans, sont doués, page 70, de l'indépendance et des lumières nécessaires pour opérer de bons choix dans les élections des députés. Ces contradictions prouvent qu'on a bien de la peine à mettre de côté toute espèce d'esprit de parti, et à dépouiller entièrement le vieil homme.

Des principes modérés et purs, des vues sages et utiles se font remarquer dans le chapitre qui traite des principes du gouvernement représentatif dans un état comme la France, sorte de gouvernement que l'auteur regarde comme le seul moyen de parvenir à contenir l'autorité du prince dans de justes bornes. Il veut que la chambre des représentans soit assez nombreuse pour avoir le sentiment de sa force, et pas assez pour nuire au calme et à la sagesse de ses délibérations.

Quant aux qualités requises pour être éligible, il pense, et je partage son opinion, qu'il suffirait d'être Français et âgé de vingt-cinq ans. Les raisons qu'il en donne, et l'intérêt du sujet, m'engagent à le laisser parler lui-même: « L'obligation d'habiter tel ou tel département, de posséder telle ou telle propriété, ne me paraît pas seulement superflue, mais un véritable contre-sens; personne ne pouvant être admis dans la représentation nationale en son nom personnel, tous les membres n'étant que de simples mandataires, leurs droits, par-là même, ne doivent dépendre que de la légitimité du mandat qui fait leur titre. Leur imposer aucune autre

Digitized by Google

» condition serait gêner la liberté des choix. Il faut que » les électeurs d'un département puissent élire un indi- » vidu qui leur est étranger, mais qui leur est connu » par les talens et les principes qu'il aurait précédem- » ment développés dans la chambre comme représen- » tant d'un autre département, ou dans quelque autre » fonction publique..... Il est si naturel que les collé- » ges électoraux choisissent un propriétaire, qu'ils le » prennent dans leur sein, qu'ils ne doivent jamais s'en » écarter que pour des considérations de la plus haute » importance à leurs yeux; et, dans ce cas, leur en in- » terdire la faculté, c'est nuire à la liberté des élections, » qui doit être entière et absolue.

» Mais il n'en est pas ainsi des électeurs qui sont la » racine du pouvoir; ce titre exige des qualités, des » conditions personnelles, et ne doit appartenir qu'aux » propriétaires fonciers, les seuls véritablement attachés » au sol de la patrie, etc., etc. »

Je n'examinerai pas si l'auteur a tant eu raison de souhaiter que chaque propriétaire admis à donner sa voix comme électeur, supporte une imposition directe et foncière au moins de 500 fr.; je veux, pendant qu'il en est peut-être encore temps, lui donner un petit conseil sur la manière de penser et d'écrire. Dans la citation que je viens de faire, on a pu remarquer un certain vernis de ce qu'on nomme idées libérales. Qu'il y prenne garde au moins. J'ai compté dans son ouvrage cinq ou six propositions qui ne tendraient à rien moins qu'à le faire déclarer coupable par le tribunal suprême des inconstitutionnels, du crime de lèse-obscurantisme au premier chef. Ces messieurs ne badinent pas avec la philosophie; une fois entre leurs mains, il ne pourra s'en tirer sans une amende honorable, que ne pourront lui épargner ni sa première lettre, ni son dernier chapitre, quoiqu'il soit consacré à prouver que c'est au clergé, à la noblesse et aux parlemens que nous devons la fondation de la liberté publique en France.

J'avouerai que j'étais loin de m'attendre à une pareille chute, après la distinction juste et bien sentie que l'auteur établit entre la liberté individuelle et la liberté na-

Digitized by Google

tionale, choses qui n'ont entre elles aucun rapport, et qu'on a trop souvent confondues. Je m'afflige de le voir prendre une si mauvaise route, de l'entendre raisonner avant que de juger, de le voir blâmer la composition du ministère en 1814, et assurer qu'un roi de France peut gouverner en conservant la représentation nationale; je m'en affligeais, mais c'était la part du malin, et j'ai commencé à me rassurer sur son salut, lorsque, par un extrait du procès verbal des états de Foix, imprimé en 1789, il m'a eu prouvé aussi clair que le jour, que la noblesse et le clergé n'avaient anciennement aucun privilége, et que, loin de vouloir les défendre, avant même la révolution, ces deux ordres n'en réclamaient aucun : ce qui est on ne peut plus conforme à l'expérience.

Parlons sérieusement. Les contradictions qu'on trouve dans cet écrit, cette lutte continuelle entre les idées nouvelles et les anciens préjugés, prouvent que l'auteur flotte lui-même entre ses habitudes et sa pensée. Il cherche à les rapprocher malgré leur éloignement; mais elles ont encore trop de force et d'aversion l'une envers l'autre pour qu'il parvienne à en faire un tout bien uni. Ce qu'il éprouve se fera sentir long-temps encore dans la société et même dans le gouvernement, jusqu'à ce que les deux partis abandonnent les camps dans lesquels ils sont, pour ainsi dire, retranchés, pour s'unir dans l'intérêt général; jusqu'à ce que les hommes de l'ancien temps ne voient plus des ennemis dans les jeunes gens, mais des frères chéris qui, avec d'autres idées, ont conservé les mêmes sentimens pour la mère commune; c'est alors seulement que la France pourra sortir de ses ruines, et lever au milieu des nations ce front majestueux et fier qu'elles ont si souvent appris à respecter.

Ce que j'ai cité de cet ouvrage a pu faire juger du style de l'auteur; il est, en général, pur et correct. A peine y remarque-t-on quelques négligences qui ont pu échapper à son attention; je lui conseille cependant de ne plus dire « que la garantie des propriétés et la tranquillité » publique ne peuvent exister *qu'à l'ombre* d'un monar- » que puissant et éclairé; » ni qu'il prendra la liberté

Digitized by Google

d'observer à..... parce qu'un monarque ne donne pas d'ombre, et qu'on fait observer une chose à une personne. Au total, cette brochure se fait lire avec intérêt; on y trouve des vues utiles, des observations sages, des discussions savantes, et, quoique le goût du terroir s'y fasse sentir de temps à autre, le ton de modération qui y règne d'un bout à l'autre ferait désirer qu'elle servît de modèle à la polémique déclarée entre les anciens et les modernes.

COURS D'ÉLOQUENCE MILITAIRE ANCIENNE ET MODERNE;

Par M. Isidore Lebrun (de Caen.)

La renaissance des lettres après une longue barbarie, conduisait naturellement à rechercher quelle avait pu être leur origine; et les modernes, guidés par cette métaphysique dont, avant eux, l'utilité était à peine soupçonnée, sont parvenus, pour ainsi dire, jusqu'au berceau des sciences, et de là les ont suivies dans leurs progrès. L'antiquité, au contraire, qui avait plus d'imagination que de philosophie, éblouie elle-même par le merveilleux dont elle entourait la source de ses connaissances, n'osait percer l'obscurité des siècles rapprochés d'elle, et analyser froidement les ouvrages que le génie lui avait inspirés. Sa raison, peut-être, aurait été humiliée quelquefois de la lenteur de ses développemens, et sa gloire de l'abus qu'elle en avait fait : d'ailleurs, la vanité et l'intérêt de ses écrivains revendiquaient diversement l'honneur de l'invention. L'éloquence, suivant la croyance vulgaire, était descendue du ciel; mais le poëte s'attribuait la fondation des sociétés; le rhéteur réclamait cette gloire pour son art; le philosophe faisait naître l'éloquence, alors qu'un homme adroit entreprit de maîtriser la raison de ses semblables pour les asservir à ses ordres.

L'origine de l'éloquence se confond dans celle de nos passions : le premier orateur fut celui qui, transporté

Digitized by Google

par une forte passion, eut la volonté et les moyens de la faire passer dans l'âme des autres. Quel est le sentiment qui possède le plus universellement le sauvage? Il ne faut, pour le connaître, ni scruter les témoignages des siècles éloignés, ni recourir à des hypothèses : nous possédons les relations de nos voyageurs, et elles sont assez nombreuses pour se rectifier les unes par les autres. Les découvertes de nos derniers navigateurs sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont été faites à l'époque des progrès de la vraie philosophie, et elles nous ont appris avec certitude ce qu'est l'homme de la nature, et ce qu'il a toujours été. Appelez instinct dans le Scythe ce qui est fureur dans le Zélandais; que ce qui était nécessité pour le Carien soit passion chez le Nègre ou habitude chez l'Illinois; la violence, dût notre raison en rougir, est le sentiment qui prédomine chez tous. Des armes sont ce que vous leur voyez à la main. Ils ne savent pas encore se composer des vêtemens qu'ils paraissent couverts de parures militaires; les mots de leurs langages ont rapport la plupart à la guerre. Non, la guerre n'est pas née de la société, c'est la société qui est née de la guerre : le berceau de tous les empires repose sur des arcs, des javelines, des zagayes et des lances.

Telles sont les idées préliminaires qui font présumer à M. Isidore Lebrun que l'éloquence fut d'abord appliquée à la guerre.

L'attaque et la défense, dans la barbarie comme dans la civilisation, absorbent les passions du cœur et les inventions de l'esprit : les arts et les sciences, si nécessaires au bonheur de l'humanité, ont contribué à ses maux, à sa destruction même; et plusieurs, peut-être, sont redevables à la civilisation d'avoir perdu le caractère horrible qu'ils tenaient primitivement de la guerre. L'ingénieur ne traça des routes, n'éleva des forts, ne creusa des fossés, ne bâtit des digues qu'après avoir assis des camps et construit des retranchemens; et le navigateur ne regardait les cieux que d'un œil incertain, quand il méditait des combats sur l'élément déjà si redoutable par ses tempêtes. Les beaux-arts sont l'imitation de la belle nature; mais ils transportent l'imagination, ils parlent

Digitized by Google

sans cesse aux sens et à l'âme : aussi servent-ils à la guerre à perpétuer ses triomphes et à transporter jusque dans le sein de la paix les signes de ses fureurs. M. Lebrun décrit ici, autant que son sujet le lui permet, l'allégorie, l'invasion de Mars sur le Parnasse.

« Sans doute, dit-il, l'éloquence n'aurait dû élever la voix dans les camps que pour convier les hommes à la paix. Lorsque deux armées, portant en elles la gloire et l'indépendance de leurs empires, s'apprêtent à en venir aux mains; que les généraux étudient les lieux, calculent les événemens, préparent à l'ennemi des erreurs, et assurent leurs succès futurs en même temps qu'ils pourvoient à leur retraite; lorsqu'il règne dans les rangs d'une profondeur ténébreuse un morne silence, affreux présage de l'attaque, et que le cri de l'honneur combat dans les cœurs le sentiment de l'humanité, c'est alors qu'il serait beau de voir s'avancer un orateur qui redresserait les griefs, exposerait les maux de la guerre, l'incertitude de la victoire, et peindrait le soldat se précipitant dans les bras du soldat qu'il allait égorger. Tel a été quelquefois le noble emploi de l'éloquence; souvent elle a inspiré le patriotisme, secondé la fidélité et électrisé le courage : combien de fois, aussi, elle a prêché la révolte et caché sous l'éclat des conquêtes la ruine des états et la destruction des générations ! Il répugne qu'elle se consacre aux armes avant qu'elle propage la morale et protége la justice; mais les harangues militaires sont les premiers essais que nous recueillons d'elle. Les chicanes du barreau auraient-elles produit les runes des combats ? et les anthropophages auraient donc été des philosophes ? »

L'éloquence militaire constitue-t-elle un genre ou une espèce ? M. Isidore Lebrun reconnaît que l'habitude de trop généraliser les principes et d'adopter des classifications que les temps rendent insuffisantes, a été cause d'obscurité et de confusion dans les lettres; mais l'oubli des règles et la multiplicité des divisions ne lui paraissent pas moins dangereuses. « Des traits pleins de vigueur, des tours animés et énergiques, des pensées naturelles et fortes, de grandes images, des sentimens héroïques, un

Digitized by Google

style mâle et concis, sont les principales beautés des discours militaires. Les passions y paraissent vivement exprimées afin de faire une impression profonde, et elles sont excitées avec adresse, puisqu'elles sont opposées entre elles ou qu'elles se fortifient les unes par les autres. Que l'on compare quelques Philippiques de Démosthène avec les harangues d'Hérodote et de Xénophon ou de Thucydide ; on trouvera, dans les unes et dans les autres, des mouvemens aussi rapides, des idées aussi élevées ; mais les preuves et les développemens ont moins d'étendue dans les dernières, et les divisions employées dans le démonstratif n'y sont pas sensibles. S'il faut haranguer les soldats à Pharsale différemment que dans le Forum, il est aisé de reconnaître un genre distinct des trois autres. Les anciens ne l'auraient pas admis, que leurs ouvrages qui ont fait trouver les règles, autoriseraient à établir cette classification ; mais le soin qu'ils apportaient à l'étude de toutes les parties de l'art oratoire prouve assez qu'ils l'ont connu. Marius, seul, a pu dire : *Non sunt composita verba mea, parùm id facio* » (1).

L'Iliade renferme plusieurs belles harangues ; Homère prête aussi à ses guerriers, dans le feu du combat, des paroles d'autant plus précieuses qu'elles nous révèlent, pour ainsi dire, les sentimens secrets et opposés qui animent à la fois le soldat. Le professeur Lebrun joint également des développemens de goût à la traduction qu'il donne de plusieurs délibérations et harangues d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon ; et après avoir montré Périclès louant ceux de ses concitoyens morts pour la patrie, il recueille dans Polybe, Plutarque, Hérodien, etc., d'autres traits d'éloquence militaire.

A considérer les harangues ou allocutions comme

---

(1) *Conciones ex Græcis epicis poetis excerptæ*, ou Discours choisis des poëtes épiques grecs ; avec des argumens analytiques, des rapprochemens et des remarques en français, par Isidore Lebrun, de Caen. Vol. in-12.

Paris, chez Brunot-Labbe, lib., quai des Augustins ;

Et chez A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

morceaux historiques, elles piqueraient l'intérêt, quoiqu'un grand nombre ne soient rien moins qu'authentiques; mais l'auteur s'est proposé surtout de faire ressortir les rapports et les différences que l'éloquence militaire présente avec les autres genres.

Les poëtes épiques et quelquefois les poëtes tragiques, libres de leurs sujets, sont exempts de l'espèce d'uniformité que la fidélité de l'histoire impose à ses écrivains: M. Lebrun saisit avec soin les traits neufs et les situations extraordinaires que lui présentent ces poëtes.

Ainsi Virgile, Tite-Live, Salluste, Quinte-Curce, Lucain, Tacite, Stace, Silius-Italicus, lui fournissent de beaux exemples, et le conduisent à faire des comparaisons, soit avec les auteurs grecs, soit avec les écrivains modernes.

Quand cet empire, dont la naissance étonna le monde qu'il ravagea ensuite par ses armes; quand Rome, dont la domination universelle est peut-être encore funeste à la civilisation et à la paix de l'Europe, énervée par sa dépravation, n'offrit plus aux peuples barbares qu'un état usé et succombant sous ses richesses et sous sa gloire, au milieu des invasions, dans cette grande destruction, il se fit entendre encore quelques discours éloquens.

Mais vainqueurs et vaincus ont confondu leurs vices: l'homme ne rivalise plus avec l'homme que par la barbarie, et la lueur de civilisation qui scintille encore ne sert qu'à le montrer dépravé par l'esclavage et abruti par l'ignorance: alors un nouveau monde nous offre le sauvage belliqueux, cruel, généreux, libre, et se débattant contre une atroce civilisation qui ne lui apporte que des fers et la mort. L'auteur puise dans les discours de l'Esquimau, du Mexicain et de l'Indien, des beautés oratoires neuves, et que lui refusent presque tous les historiens du moyen âge.

Les modernes, loin d'imiter les anciens, ont rejeté de leurs histoires les harangues militaires, d'autant plus éloquentes qu'elles paraissent produites par l'inspiration du moment. M. Lebrun tâchera sans doute de réparer cette espèce de dédain. Mais la révolution de France, qui acquit une influence si terrible sur les lettres et sur les

Digitized by Google

mœurs, a fait naître véritablement parmi nous, parmi les nations policées, l'éloquence militaire. Les armées sont devenues comme des corps délibérans; ce ne sont que chefs qui, cherchant des complices dans leurs soldats, promettent à leur avidité un riche butin, des conquêtes à leur ambition, à leur valeur des récompenses ou des victimes à leur vengeance; ce ne sont que souverains qui, du haut de leurs trônes ébranlés ou fracassés, appellent leurs sujets à la défense de la patrie menacée ou envahie. M. Lebrun doit avoir amassé d'abondans matériaux pour décrire cette mémorable et douloureuse époque; il a eu besoin, sans doute, de courage pour parcourir cette foule de proclamations, d'adresses, etc., redondantes, souvent ridicules et quelquefois aussi pernicieuses par les principes que vicieuses par le style; mais le professeur rencontre des traits d'une éloquence dont on chercherait vainement ailleurs des exemples, et il démontre quelle influence utile l'emploi bon et sage des allocutions ou proclamations peut avoir sur le moral des armées.

Les vrais amis des lettres sont en état, par cette analyse, d'apprécier cet ouvrage neuf, intéressant, et propre à servir à l'enseignement dans les écoles militaires. Pour faire connaître le style et les principes de l'auteur, je rapporterai le portrait qu'il a composé *du soldat*, lorsque le professeur considère l'influence que la guerre exerce sur le physique et sur le moral de l'homme civilisé.

« Qu'est-ce que le soldat? Un être tour à tour actif et passif, qui allie des vices nombreux à de grandes vertus; débauché et tempérant, franc, loyal, farouche et courtois, plus adroit que fourbe, rival et non pas envieux. Il est brusque dans ses manières et concis dans ses discours, parce qu'il est pressé de saisir ou de faire naître l'occasion d'agir. Présomptueux, la fougue de son courage lui déguise le danger; audacieux, ce qu'il a fait lui a appris à entreprendre davantage. Son caractère offre les variations de son état : d'autant plus jaloux de sa liberté qu'il est plus contraint, il épie sans cesse les moyens d'enfreindre une discipline dont il aime et hait à la fois la

Digitized by Google

sévérité. Est-il heureux, il se montre insolent, brutal; devient-il malheureux, il souffre avec patience, et se résigne sans faiblesse; la plainte dans sa bouche serait une lâcheté, et pour lui les privations cessent d'être des tourmens, le désespoir se change en héroïsme, à la mort est jointe la gloire qui lui fait perdre ses horreurs. Incapable de porter dans l'avenir les leçons du passé, il ne voit que le moment présent: un quart d'heure de plaisir lui fait oublier toutes les fatigues qu'il a endurées; c'est au prix de plusieurs années de gêne qu'il achète une jouissance très-passagère. Le repos lui devient un fardeau, la vie sédentaire un tourment: les injures de l'air, les marches forcées, les périls, tout ce que les autres hommes fuient, il met son amour-propre à le rechercher et sa gloire à le vaincre, afin qu'en s'élevant il considère les êtres qui l'entourent, sous les rapports de la puissance qu'il est capable d'exercer sur eux. Les obstacles qu'il rencontre aigrissent son humeur, l'habitude d'affronter et de donner la mort endurcit son cœur, le sentiment et l'emploi de la force lui font y rapporter toutes ses passions, même celles qui semblent les plus désintéressées: aussi prend-il bientôt la hauteur du commandement, et il s'abandonne à la violence.

« Le défenseur de la patrie est, par conséquent, le serviteur du prince auquel elle obéit; la révolte, de la part du soldat, est donc un crime, et la défection un forfait: le parjure! il trahit ses sermens; l'infâme! il sacrifie à son ambition et à sa cupidité le bonheur public; le parricide! il tourne contre son pays les armes qu'il a reçues de lui pour le protéger.

» Faut-il chercher la victoire au milieu de la mêlée, ou l'attendre de sang-froid dans les rangs; le soldat est prêt à tout: il se repose sur l'habileté de ses chefs de la sagesse de leurs plans; à lui appartient l'exécution. Le commandement est donné, il vole au combat, au carnage, et il n'est guidé ni par l'avarice, car s'il s'empare de quelque bien, il le perd bientôt après; ni par l'intérêt, pour une solde très-modique et pour la nourriture la plus frugale, il surmonte plus de difficultés en un seul jour que les autres hommes dans une année; des dangers

Digitized by Google

qu'il brave, des conquêtes qu'il fait, il ne retire rien ou seulement des récompenses toujours trop faibles pour le sacrifice, peut-être de sa liberté, à coup sûr de sa santé : c'est l'amour de la patrie qui l'anime, c'est l'honneur qui l'enflamme, l'honneur qui devient pour lui un devoir autant qu'une habitude : heureux, quand au sentiment du plus noble service se joint en lui le respect pour la religion, qui lui prodigue toutes les consolations, et promet à sa bravoure la palme la plus pure. Tourmenté sans cesse par ses passions, il méconnaît trop souvent l'empire de la raison : il aime, mais avec transport; il hait, c'est avec fureur; son repos paraît menaçant, son réveil est terrible : cruel dans la vengeance, ce lion, qui n'épargne ni l'âge ni l'innocence, qui célèbre sa victoire en rugissant sur des cadavres, et court, tout dégouttant de sang, immoler à sa rage de nouvelles victimes, sent-il tomber sa fureur, il devient un homme bon, compatissant, le premier à pleurer sur ses horribles succès; enfin, le soldat avide du danger par besoin est brave par instinct, soumis par devoir, généreux par sentiment; il est tout à son prince et à la patrie.

» Ainsi se passent ses plus belles années dans les fatigues des camps, dans l'ennui des garnisons, dans les périls des combats; ainsi il use sa vie par les plus rudes épreuves; consentant à ne se reposer que lorsqu'il y est contraint par l'épuisement de ses forces, par de profondes blessures, peut-être par la perte d'une partie de lui-même. Il rentre dans la société, bien digne de goûter ses douceurs, après l'avoir défendue au péril de ses jours : il a rempli les vertus du soldat, il vient pratiquer en silence les vertus du citoyen, sachant, par une heureuse union, faire perdre aux premières de leur austérité et donner plus d'énergie aux autres. Des décorations attestent sa valeur, et des pensions sont le prix de ses services; il est encore pour sa contrée, fière de l'avoir vu naître, un modèle de reconnaissance et de dévouement envers le chef de l'état, qui embellit sa retraite par l'aisance et l'honore par des distinctions. Comme s'il souffrait par l'inaction à laquelle il lui semble être condamné, il ne voit, ne parle que combats; il raconte ses faits d'ar-

Digitized by Google

mes, se dédommageant du présent par le passé; il les exagère même, tant est grande sa passion pour la gloire, qu'il ne croit avoir jamais assez fait pour elle. Ses mœurs s'adoucissent; mais son caractère, il le conserve toujours; il rougirait de renoncer à ses habitudes, même à ses vices; ami de l'ordre, d'un commerce sûr, épousant avec passion la cause de l'innocence et de la faiblesse, sévère envers les autres, parce qu'il est scrupuleux pour lui-même; haïssant les ruses de la mauvaise foi, surtout le parjure qu'il a appris, sous ses drapeaux, à abhorrer; tout dévoué à l'honneur dont il pousse quelquefois le culte jusqu'au fanatisme. De la vie sédentaire naît l'égoïsme, et la cupidité s'accroît par une longue possession; pour le soldat, il a exposé tant de fois dans les hasards ce qu'il a de plus cher, qu'il voit avec indifférence des richesses pénibles à acquérir, plus pénibles à conserver; et quand les autres sont économes il se montre prodigue. La mort vient lui enlever tout, grades et décorations, il l'envisage paisiblement: il expire; son dernier vœu est pour les siens, son dernier sentiment à son roi. »

Cet extrait suffira, je le pense, pour faire avantageusement connaître ce nouvel ouvrage de M. Isidore Lebrun, professeur de rhétorique; et les gens éclairés désireront sans doute la prompte publication de ce Cours d'Eloquence militaire, ancienne et moderne, qui ne tardera pas à paraître; et alors dans un autre article je ferai ressortir la difficulté de traiter un pareil sujet, le talent de l'auteur, et enfin je lui accorderai les justes éloges que mérite une semblable entreprise.

Ω.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE MODERNE,

ou

Galerie historique, civile, militaire et politique de tous les individus de l'un et de l'autre sexe qui se sont rendus célèbres pendant et depuis la révolution française *jusqu'à ce jour*, soit par leurs écrits, leurs talens, leurs emplois, leurs malheurs, leurs vertus ou leurs crimes. Deux vol. in-8°., de plus de 500 pages chacun, imprimés en petit texte. — Prix : 13 fr., et, franc de port par la poste, 17 fr. — A Paris, chez *Alexis Eymery*, libr., rue Mazarine, n°. 30.

Cette Biographie peut être considérée et servir à la fois d'abrégé et de complément à toutes les biographies, galeries, fastes ou dictionnaires qui ont paru, soit en France, soit à l'étranger, depuis vingt-cinq ans. Elle contient un grand nombre de notices nouvelles qui ne se trouvaient pas dans l'édition imprimée à Leipsick, en 1807, édition d'ailleurs remplie d'erreurs graves. L'ouvrage que nous annonçons est du plus grand intérêt, à raison des révolutions politiques qui viennent de se succéder : il est écrit, d'ailleurs, avec une impartialité rare, et renferme généralement tout ce qui peut intéresser et piquer vivement la curiosité publique. Un tel ouvrage n'est guère susceptible d'analyse. Nous nous contenterons donc d'en citer quelques articles ; celui de Louis XVI, que nous copions textuellement, fera connaître la manière des auteurs :

LOUIS XVI, roi de France et de Navarre, etc.

Né à Versailles, le 23 août 1754, il fut d'abord nommé duc de Berry, et devint Dauphin en 1765. Marié, le 16 mai 1770, à Marie-Antoinette d'Autriche, fille de Marie-Thérèse, son hymen fut célébré sous de funestes auspices, et coûta la vie à plus de quatre mille personnes, qui furent culbutées et étouffées dans les fossés qui bordaient la place de Louis XV. A son avénement au trône,

Digitized by Google

il s'entoura des ministres que l'opinion publique lui désignait, remit au peuple le *droit de joyeux avénement*, rappela les parlemens, et donna lui-même l'exemple de la plus sévère économie. Les premières années de son règne furent marquées par l'établissement du Mont-de-Piété et de la Caisse d'Escompte; par la suppression des corvées, de la torture et de la servitude dans le Jura, et enfin par la guerre d'Amérique, qu'il fit contre son opinion, et malgré le vœu de sa conscience : les mêmes scrupules l'empêchèrent depuis d'accepter l'alliance de Tipoo-Saeb. Cependant les dépenses excédaient les recettes de cent millions; et le roi ayant dit au conseil « qu'il ne voulait plus ni nouvel impôt ni emprunt », fut obligé de convoquer la première assemblée des notables, qui fut renvoyée par le ministère, sans avoir remédié à rien. Le cardinal de Brienne, successeur de M. de Calonne, proposa alors l'impôt du timbre et la subvention territoriale; cette dernière, devant porter sur les grands propriétaires, fut repoussée par eux et par le parlement, qui fut exilé à Troyes. Rappelé bientôt après par l'indulgence de Louis XVI, il déclara n'avoir pas le droit de consentir les impôts, et demanda la convocation des états-généraux : le même vœu fut exprimé par le clergé et par les villes principales. Louis, cédant alors à l'opinion publique, les états-généraux s'ouvrirent à Versailles, le 5 mars 1789. Les costumes divers attribués aux trois ordres commencèrent à jeter parmi eux les premiers germes de division. Le roi chercha à terminer cette scission, et lorsque M. de Luxembourg, au nom de la noblesse, lui fit des objections contre la réunion, Louis lui répondit : « Toutes mes réflexions sont » faites; dites à la noblesse que je la prie de se réunir : » si ce n'est point assez de ma prière, je le lui ordonne; » quant à moi, je suis déterminé à tous les sacrifices; à » Dieu ne plaise qu'un seul homme périsse jamais pour » ma querelle ! » Ce dernier mot n'a pas cessé d'être le régulateur de sa conduite, et la principale cause de ses malheurs. Quelques régimens s'étant rapprochés de Versailles, pour soulager le service des gardes-françaises, dont on soupçonnait la fidélité, Mirabeau demanda leur

Digitized by Google

renvoi, et tout Paris s'arma à sa voix. La prise de la Bastille, au 14 juillet 1789, effraya les ministres, qui ne savaient quel parti prendre; et le roi, pour apaiser les esprits, se rendit le lendemain à l'assemblée, à pied, sans armes, et presque sans gardes. Là, debout, au milieu de la salle, il conjura les députés de ramener la tranquillité publique. « Je sais, leur dit-il, qu'on cherche à » élever contre moi d'injustes préventions; je sais qu'on » a osé publier que vos personnes n'étaient pas en sûreté; mais des récits aussi coupables ne sont-ils pas démentis d'avance par mon caractère connu? Eh bien! » c'est moi qui me fie à vous. » A ces mots, l'enthousiasme du plus grand nombre des députés fut extrême, et ils voulurent servir eux-mêmes de gardes au monarque pour l'accompagner au château.

Bientôt après le régiment de Flandre vint à Versailles; les gardes-du-corps lui donnèrent un repas, dont l'imprudente exaltation amena des conséquences funestes: la malveillance répandit que, dans ce festin, la cocarde nationale avait été foulée aux pieds. Paris s'émut; un attroupement immense de femmes, escortées de brigands armés de piques et de fusils, se dirigea, le 5 octobre, sur Versailles: la garde nationale le suivit pour empêcher le désordre; mais, dans la nuit, des *scélérats* déguisés en femmes, forcent les sentinelles, entrent dans le château, enfoncent les portes, massacrent les gardes, cherchent vainement la reine pour l'immoler à leur furie, et frappent à coups de sabre le lit d'où elle venait de s'échapper. Le roi, conservant toute sa sérénité, répondit à ceux qui lui conseillaient de fuir: « Il est » douteux que mon évasion puisse me mettre en sûreté; » mais il est très-certain qu'elle deviendrait la signal de » la guerre civile. » Le résultat de cette insurrection fut de conduire le monarque et toute sa famille à Paris, où l'assemblée nationale le suivit. Il adhéra, le 14 février 1790, aux opérations de cette assemblée, et prononça dans cette occasion un discours plein de sensibilité. « Vous qui pouvez, dit-il aux députés, influer » par tant de moyens sur les véritables intérêts de ce » peuple qu'on égare, de ce peuple qui m'est si cher, de

Digitized by Google

» ce peuple dont on m'assure que je suis aimé, dites-lui » que s'il savait à quel point je suis malheureux, à la » nouvelle d'un attentat contre les personnes ou les pro- » priétés, il m'épargnerait cette amertume.... »

La constitution civile du clergé, que le roi refusa de sanctionner, vint jeter de nouveaux fermens de troubles. Le départ des tantes du roi pour l'Italie fit craindre le sien, et on le priva d'aller à Saint-Cloud. Louis, effrayé des orages qui l'entouraient, et voyant, malgré ses sacrifices nombreux et successifs, son pouvoir méprisé et avili, sa sûreté et celle de sa famille fortement compromises, se détermina enfin à s'éloigner de Paris, et adopta un plan d'évasion assez mal calculé et encore plus mal exécuté. Il sortit des Tuileries, dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, pour se rendre à Montmédi, où M. de Bouillé l'attendait avec quelques troupes, et laissa avant son départ une déclaration dont toutes les plaintes parurent fondées, même à ses plus cruels ennemis. Après avoir traversé une partie de la France avec sa famille, dans une vaste berline, Louis XVI fut reconnu à Sainte-Menehould, par le maître de poste Drouet, qui fit partir sur-le-champ son fils pour Varennes, afin d'avertir le peuple et les autorités. La voiture du monarque arriva dans cette petite ville à onze heures du soir; des relais devaient se rendre dans un lieu convenu; mais ils ne s'y trouvèrent pas. Louis XVI ordonna alors au postillon de doubler la poste, et celui-ci s'y refusa en citant les ordonnances du roi. Sur cette entrefaite, le fils de Drouet arrive; l'alarme se répand dans la ville; le peuple s'attroupe, et le roi de France, arrêté par la populace d'une bicoque, ne voulut point employer la force, dans la crainte de répandre du sang, et se laissa reconduire à Paris. Quand la nouvelle constitution, que Louis XVI accepta solennellement, fut achevée, l'assemblée constituante fit place à la législative; et on remarqua, dès les premières séances de la dernière, une disposition continuelle à attenter au peu de pouvoir qui restait au monarque. Après l'avoir forcé de déclarer la guerre à une partie de l'Europe, elle ne cessa de l'accuser de ses résultats, et d'ameuter contre son autorité la populace de

Digitized by Google

la capitale. Attaqué dans son palais, le 20 juin 1792, par des brigands qui eurent l'audace de placer un bonnet rouge sur sa tête, ce malheureux prince donna l'exemple du courage et du sang-froid le plus héroïque : il s'attendit dès-lors à périr, et ne cessa de prémunir sa famille contre de nouveaux malheurs. Le 10 août vit enfin éclater l'orage annoncé depuis deux mois. Les Marseillais, joints au peuple des faubourgs, marchent en troupes, couvrent la place du Carrousel, et investissent les Tuileries : ils obéissent à la voix de Chabot et de Danton, et tournent leurs canons contre la demeure du roi. Cependant la garde du château et les Suisses étaient sous les armes; l'administration du département, fidèle aux lois, avait donné l'ordre de repousser la force par la force, et si Louis XVI avait tiré l'épée, il pouvait encore vaincre; mais par un mélange inconcevable de fermeté et de faiblesse, il pouvait supporter stoïquement toutes les souffrances, et ne savait repousser courageusement aucun péril, dans la crainte de faire verser le sang d'autrui. Au lieu de laisser défendre le château, il alla chercher un asile au corps législatif, et y entendit froidement prononcer la suspension de son pouvoir, et l'ordre de le renfermer au Temple. Ce gothique palais reçut d'abord Louis, son épouse et ses enfans; mais la commune de Paris, trouvant ce logement encore trop commode, décida que la tour seule lui en servirait, et qu'il serait séparé de sa famille. Louis devint dans sa prison un modèle de sérénité et de résignation, au milieu des outrages de toute espèce. Il s'occupa de l'éducation de son fils, consola son épouse, et parvint même, par les secours de la religion, à oublier ses peines et à les pardonner. Cependant son procès se poursuivait avec chaleur devant la convention, à la barre de laquelle on le traduisit inopinément, sans conseils, sans secours, et où il répondit avec autant de sang-froid que de simplicité et de modération, sur trente-quatre chefs d'accusation qui n'avaient aucun rapport entre eux. Défendu ensuite par MM. de Malesherbes, Tronchet et Desèze, ils l'accompagnèrent, le 26 décembre 1792, dans sa dernière comparution à l'assemblée. La sérénité de l'accusé, son inno-

Digitized by Google

cence, les larmes de M. de Malesherbes, rien ne put adoucir son sort, et il fut condamné à mort le 20 janvier 1793. Il entendit sans murmurer la lecture de son jugement, et voulut lui-même l'apprendre à sa famille. Après cette douloureuse entrevue, il entendit la messe à minuit, et se jeta sur son lit, où il s'endormit d'un profond sommeil. Le matin il dormait encore, lorsque Cléry, son valet de chambre, vint l'éveiller et l'habiller pour la dernière fois. A huit heures, on entra dans son appartement pour le conduire à l'échafaud; il descendit d'un pas ferme les degrés de la tour, et traversa les cours en tournant ses derniers regards vers le côté de la prison qui renfermait les objets de son affection.

Placé dans un carrosse, à côté de l'abbé Edgeworth, son confesseur, et ayant deux gendarmes vis-à-vis de lui, il resta deux heures à faire le trajet du Temple à la place de Louis XV; monta à l'échafaud, où on voulait lui lier les mains, et s'y refusa d'abord en disant: « Je suis sûr de moi. » On insista néanmoins, et il tendit ses mains avec docilité; puis, s'avançant du côté gauche de l'estrade, il s'écria d'une voix forte: « Français, je meurs in- » nocent; je pardonne à mes ennemis, et souhaite que » ma mort soit utile à la France..... » Alors un roulement de tambours, ordonné par Santerre, couvrit sa voix, et l'empêcha de terminer. « Allez, fils de St. Louis, » montez au ciel, » lui criait son confesseur avec enthousiasme; et le fils de St. Louis présenta sa tête aux bourreaux. Le distique suivant le peint mieux que tous les commentaires possibles:

« Son cœur ne sut qu'aimer, pardonner et mourir;
» Il aurait su régner s'il avait su punir. »

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

V. A. n'ignore pas qu'il existe au théâtre Feydeau un acteur nommé Gavaudan, à qui le public avait même

Digitized by Google

donné le titre *du Talma* de l'Opéra-Comique. C'est lui qui, après Clairval et Philippe, avait trouvé le secret de se faire applaudir encore dans le marquis des *Événemens imprévus*, dans Montauciel du *Déserteur*, dans *Camille* et dans *Euphrosine et Coradin*. Les débuts de Gavaudan n'avaient pas été brillans; il parut pour la première fois dans l'*Histoire Universelle* du *Cousin Jacques*, histoire profondément oubliée aujourd'hui. Bientôt il créa une foule de rôles qui firent sa réputation et la prospérité de son théâtre : *Montano*, *le Délire*, *Héléna*, *Zoraïm et Zulnare*, *Ponce de Léon*, *le Trésor supposé* et *Joseph*, sont des ouvrages maintenant perdus pour le répertoire, puisque cet acteur se retire.

Il a joué, pour la dernière fois, le Président des *Deux Jaloux*, et Murville du *Délire*. L'enceinte de l'Opéra-Comique était trop petite pour contenir tous les curieux empressés de le voir. Jamais acteur n'a reçu d'un public des signes plus unanimes et plus prolongés du regret qu'il avait de le perdre; il faut être juste aussi : avec Gavaudan disparaît de son théâtre tout ce qui restait de la comédie. Nous n'y trouverons plus que des chanteurs, qui tous, excepté Martin et Chenard, sont sans voix. Plusieurs d'entre eux même ne font plus que semblant de chanter. Quand ils sortent du *médium*, et sont obligés d'attaquer des notes élevées, ils ouvrent la bouche, et une *chanterelle* de l'orchestre figure le son qu'ils sont supposés rendre.

Mais, dirait le respectable M. Azaïs, n'avez-vous pas des chanteuses qui *font compensation?* En effet, l'Opéra-Comique renferme trois actrices d'un talent fort agréable; mais ce sera toujours une bien faible ressource, quand il sera question de jouer des rôles d'hommes. Si cela continue, les auteurs seront obligés de ne plus composer d'ouvrages pour ce théâtre, à moins qu'ils ne soient comme *la Jeune Prude* de M. Dupaty, pièce où il ne paraît que onze femmes et pas un seul homme. Gavaudan imite-t-il Elleviou, qui eut l'esprit de quitter le théâtre avant que le théâtre ne le quittât? Exemple (soit dit en passant) que Fleury aurait bien dû suivre pour sa gloire. Les uns prétendent que Gavaudan est mécon-

Digitized by Google

tent; les autres, qu'on est mécontent de lui. On va même jusqu'à prétendre que certains couplets ridicules chantés au Théâtre-Français, et que, comme acteur, il crut ne pouvoir refuser aux démagogues qui les lui demandaient, sont la cause de sa disgrâce. Je suis alors surpris qu'une actrice qui a par hasard joué publiquement la comédie avec une grosse garniture de violettes, soit plus favorisée que le chanteur. Certes, ce n'est pas de sa faute si la comédienne n'a pas chanté.

Sans me permettre de blâmer aucune des mesures que l'autorité a cru devoir prendre à ce sujet, je pense, monseigneur, qu'il devrait y avoir une sévère punition pour les artistes qui tiennent une mauvaise conduite; mais cette punition devrait-elle aller jusqu'à les proscrire de la scène? Il me semble qu'on punit bien plus le public qui est innocent du fait. Comme disait une actrice assez spirituelle : *Depuis quand est-ce que nos opinions datent?* Le parterre s'occupe bien moins de l'opinion d'un comédien que de son talent. Il aurait sifflé Marchand, acteur inconnu, qui venait apporter les lettres à la Comédie-Française, quoiqu'excellent royaliste, et il aurait applaudi le républicain Molé, s'il jouait encore le joli rôle du Marquis dans *la Feinte par Amour.*

En terminant cette année, permettez-moi, Monseigneur, de vous offrir mes vœux pour celle où nous entrons. S'il prenait fantaisie à V. A. de venir en 1816 à Paris, je désire vivement qu'elle ne soit pas dans le cas d'y paraître de la même manière qu'elle y est venue en 1814, et surtout en 1815. Je ne croyais pas que les vassaux de V. A. eussent un goût aussi prononcé pour notre pauvre Champagne. Ils ont fait tant d'honneur à un petit vendangeoir que j'y possède, qu'ils m'ont à peine laissé de quoi boire à la santé du roi. Ils m'ont bien dit que nous avions fait une grande consommation chez eux; mais Dieu m'est témoin que de la Prusse et de la Russie nous n'avons jamais emporté de vin.

Puisque je suis sur le chapitre des attestations, je puis en faire une à V. A., qui va bien la surprendre. C'est qu'à présent.... le théâtre de l'Odéon a un public. Il n'y

Digitized by Google

a que M. Picard et son caissier seuls qui soient encore convaincus de cela dans tout Paris. La recette du 1er. janvier aurait été brillante pour le Théâtre-Français.

On donnait un prologue nouveau en vers, de M. Andrieux; la reprise de *M. Musard* et celle du *Dépit Amoureux*. De plus, il y avait quatre débuts; celui de madame Millen, qui est passable dans les soubrettes; celui de mademoiselle Adeline, dont le physique et la diction sont agréables, mais qui n'a qu'un jeu froid et inanimé; celui de madame Sara-Lescot, qui joue sans noblesse les mères nobles; et enfin, celui de Frogères, qui n'a plus que les débris d'un talent comique qu'il porta autrefois en Russie.

Le prologue de M. Andrieux est rempli de vers gracieux et spirituels. L'ensemble en est un peu froid; mais il était difficile de mettre un grand intérêt dans une pièce d'inauguration, qui ne consiste jamais que dans un certain nombre de scènes décousues, dont le dénouement est un compliment au public. M. Andrieux a été plus loin, il a fait l'apologie du faubourg Saint-Germain; il est vrai que cet aimable poëte pouvait mieux que personne se pénétrer de son sujet; car on dit que de temps immémorial il habite ce quartier. Il pouvait donc dire :

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il met dans la bouche du nouveau directeur de l'Odéon :

Le faubourg Saint-Germain est-il donc un désert ?
N'est-ce pas une ville entière ?
Une très-grande ville ? Et ce spectacle offert,
Dans ce même quartier où commença Molière,
Par tous ses habitans sera-t-il rebuté ?

. . . . . .

Pour notre art, songe un peu comment est habité
Ce faubourg qui pour nous te paraît redoutable.
De l'étude et des arts c'est l'asile honorable :
J'y trouve l'Institut et l'Université,

Digitized by Google

Et plus d'une école fameuse
Où court une jeunesse ardente, studieuse.
C'est ici le pays latin :
Paris a son Parnasse au faubourg Saint-Germain.

On lui réplique en vain :

Mais le quartier des arts et du talent
N'est pas toujours le quartier de l'argent.

La troupe de l'Odéon, composée des anciens et des nouveaux sujets, vient terminer ce prologue en souhaitant une bonne année à leur directeur et au public. L'orateur de la troupe est mademoiselle Délia, jolie coquette en pied à ce théâtre. Nous espérons, dit-elle, ramener par notre zèle

Le public dont le goût éclaire nos progrès,
Et de qui les bontés sont notre récompense.
L'union fait la force et produit les succès.

Ce dernier vers, qui est sans contredit un des plus beaux du prologue, n'a produit aucun effet, et j'en ignore la raison. En revanche, on a beaucoup applaudi les suivans adressés au public :

Puissions-nous mériter
Qu'ici votre faveur toujours nous environne ;
Et souvent, grâce à vous, puissions-nous répéter :
Nous n'avons au public fait que la souhaiter ;
Mais généreusement sa bonté nous la donne.

Vous concevez, Monseigneur, que dans une ville qui a autant de théâtres que Paris, il en est plus d'un qui a donné des étrennes au public. *Le Fidèle Berger* est une *petite pièce froide*, qu'un ancien restaurateur, nommé Maréchal, a servie sur le théâtre de la Gaîté. C'est un véritable *hors-d'œuvre* d'assez mauvais goût, que l'appétit grossier des habitans du Marais pouvait seul supporter. M. Désaugiers a imité cet exemple, et s'est adjoint deux collaborateurs pour offrir aux habitués du Vaudeville un plat de son métier. Les *Visites bour-*

Digitized by Google

geoises ont malheureusement un ton trop bourgeois ; mais elles sont gaies, et ce n'est pas un petit mérite que de faire rire.

Le théâtre Feydeau a donné au public *un Mari pour Étrennes*. Ce petit opéra comique, dont le sujet est traité avec esprit et gaîté, a réussi, malgré la musique qui est d'un harpiste nommé M. Bochsa. Je ne donnerai point l'analyse de cet ouvrage à V. A., parce qu'au moment où elle recevra ma lettre, il ne sera déjà plus question à Paris du *Mari pour Étrennes*.

ÉNIGMES.

Revue des Rédacteurs du Mercure.

La politique a été traitée tour à tour par des publicistes différens. Un article, inséré dans le journal du 21 octobre, a offert la compensation de beaucoup d'autres qui l'avaient précédé. On y a reconnu des principes applicables à toutes les constitutions, et cette éloquence quelquefois trop romantique qui caractérise son auteur. Depuis, dans le numéro du 2 décembre, la partie *intérieur* a trouvé un écrivain maître de son sujet.

Pour écrire sur l'instruction il faut être instruit ; pour relever les défauts de l'enseignement il faut avoir enseigné ; pour blâmer les vices des administrations et des individus, il faut avoir été bon administrateur et homme pur : ce sont des qualités qu'on ne pourra refuser au rédacteur de l'*Instruction publique* dans le *Mercure*. De longues études et un dévouement au roi, scellé par les plus grands sacrifices, confondent la noblesse de son style, de son caractère et de son sang.

Une grâce un peu recherchée, la finesse des pensées, le cérémonieux du style, trahissent l'académicien distingué qui a fait de *la Vanité* et *des Disputes* un tableau si vrai, et dont les *Souvenirs* resteront dans ceux de ses lecteurs. Les Œdipes ont nommé le piquant et attachant historien d'une épingle.

Digitized by Google

La Fortune a des caprices bizarres; elle semble doter les hommes à raison de leur nullité, et elle fait en cela ce que font beaucoup de princes. Les hommes qui méritent le plus ses faveurs sont ceux qu'elle oublie. Un d'entre eux est l'auteur des *Extraits d'un Porte-feuille*, qui font la gloire du *Mercure*. Cette raison solide et ce style étincelant d'épigrammes, annoncent à la fois le premier de nos auteurs dramatiques et le premier de nos fabulistes.

Un écrivain, comblé à la fois des dons de la fortune et de ceux des muses, a laissé tomber dans le journal un entretien sur les mœurs, plein d'idées philosophiques et consolantes. La franchise de son langage et l'atticisme de son style tiennent à la fois de la *sauvagerie* de la Guiane et de la civilisation de la Chaussée-d'Antin.

Le grand-duc de **** a changé son correspondant dans le *Mercure*. L'empire des théâtres est même resté quelque temps abandonné; mais cet interrègne a bientôt cessé. Comme la colombe après le déluge, le nouveau rédacteur a proclamé la fin du chaos, et il tient maintenant d'une main ferme les rênes du gouvernement. Un autre domaine le dérange malheureusement dans ses fonctions, et il réserve trop souvent pour Paris ces traits comiques et piquans avec lesquels son prédécesseur charmait le prince russe, et qui enrichissent exclusivement aujourd'hui le grand Almanach des petits hommes.

Une sensibilité profonde et vraie, et une sensibilité bruyante et affectée, distinguent les deux dames qui déposent dans le *Mercure* des contes et des élégies. Leurs carrières ont été aussi différentes que leurs caractères. La dernière a brillé dans la polémique littéraire avec tout l'éclat que donnent le mordant de l'esprit et l'énergie du caractère; l'autre, douce et faible, a cultivé les lettres en paix, et s'est placée, sans s'en douter, à côté de Tibulle et de Parny.

Tels sont, lecteur, les rédacteurs du *Mercure*.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

J.-C. de B.

Digitized by Google

Dans une des lectures faites à l'Athénée royal de Paris, M. Lefebure, auteur d'un Système de Botanique fondé sur les feuilles, et qui va paraître incessamment, a avancé une assertion qui a frappé par sa nouveauté. Il a dit qu'après avoir rangé les plantes dans un ordre qui a pour principe certains caractères tirés de la position des feuilles, il avait reconnu que Tournefort et Linnée, en produisant leurs Systèmes, avaient conçu, en quelque sorte, deux espèces de fragmens du système végétal, et qui se servaient de complément parfait l'un à l'autre; nous ne contesterons pas à M. Lefebure la grâce qu'il a mise à prouver sa thèse, et nous ne croyons pas être assez profonds botanistes pour juger si ses preuves sont valables; mais en laissant aux savans le soin de décider la question, il nous a paru extrêmement singulier qu'un pareil rapport entre deux ouvrages aussi connus, et de deux auteurs si célèbres, n'ait pas encore été remarqué. Cette question intéressera vivement tous les amateurs de la botanique; puisque, pour savoir distinguer de quel genre est une plante quelconque, on n'aurait plus besoin que de reconnaître d'un côté deux diverses positions dans ses feuilles, et trois différences dans leur attache; de l'autre, douze modes dans les corolles des fleurs, et vingt-quatre manières de présenter leurs étamines et leurs pystils, ce qui certainement reduirait à très-peu de jours les années qu'on emploie uniquement à la seule connaissance des genres. Nous ne refuserons pas à M. Lefebure les témoignages de satisfaction qu'il a reçus de l'assemblée, et que nous ont paru mériter la clarté de son exposé, et les idées accessoires dont il a su l'environner.

On souscrit chez Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon; et chez Desore, libraire, rue Christine.

L'antagoniste des traductions, celui qui a voulu plusieurs fois soutenir la thèse de l'inutilité des traductions,

Digitized by Google

et qui l'a si souvent soutenue avec tant d'esprit et de logique, a publié un premier article très-curieux sur la traduction de l'Iliade, par M. Dugas-Montbel. On voit dans cet article que M. Dussault a été placé entre ses anciennes préventions, qui le portaient à rejeter toute traduction, et sa conscience littéraire, qui l'entraînait à adopter la nouvelle traduction d'Homère. Ce qu'il a pu faire de mieux pour tout concilier, il l'a fait; il a mis M. Dugas-Montbel le premier en tête de la liste des traducteurs. Il aurait dû ajouter, pour rendre la justice complète, que cette traduction fait cependant sentir l'original, et que, si elle ne fait pas voir Homère pleinement et entièrement, du moins elle le fait deviner. Au reste, on ne peut rien lire de plus ingénieux que ce que dit M. Dussault des prédécesseurs de M. Dugas-Montbel, et que la manière dont il explique que les défauts de chaque traducteur viennent précisément du genre de beautés que chacun a mieux vues, et de l'aspect sous lequel Homère s'est plus particulièrement montré à chacun d'eux. Certainement, depuis que la critique littéraire existe, on a rarement offert d'aperçu plus fin, plus délicat et plus vrai. Il résulte toutefois des remarques de M. Dussault, que M. Dugas-Montbel a vu toutes les beautés de son original, et qu'Homère lui est apparu sous tous les aspects.

On a mis en vente, il y a peu de temps, un nouveau roman, intitulé *Folie et Raison* (1).

Cet ouvrage est d'un jeune officier de hussards qui vient de quitter le service. Nous verrons si les muses

(2) Deux vol. in-12, avec fig. Prix: 4 fr., et 5 fr. 10 c. francs de port.

Paris, au cabinet littéraire, cour du Commerce, n°. 7; et chez Pigoreau, lib., place Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 29.

Digitized by Google

applaudissent à ce début littéraire, et s'il a bien fait de renoncer aux lauriers de Bellone.

ERRATUM.

N°. XVII, page 194, au lieu de feu madame Verdier, lisez M. de L....., qui est l'auteur de ces vers.

ANNONCES.

Le Miroir du Cœur humain, ou l'Abeille dramatique. Recueil d'observations et de pensées ingénieuses, morales et amusantes, tirées des auteurs dramatiques français, et formant une suite de préceptes pour se conduire dans la société, réunies, en forme de dictionnaire, sous les mots qui leur sont propres; par E.-M.-J. Lepan. Un volume in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port.

A Paris, chez Cordier, impr.-lib., rue et maison des Mathurins Saint-Jacques, n°. 10.

Adèle Dorsay, par Madame ***. Trois volumes in-12.

Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

Paris, chez Michaud, rue des Bons-enfans, n°. 34;

Histoire de France, par Velly, Villaret et Garnier.

M. Désodoards, continuateur de cet ouvrage jusqu'à la mort de Louis XVI, en fait imprimer une édition in-4°. en faveur des personnes qui ont les quinze volumes publiés par Garnier. Les vingt-six volumes, dont se compose l'édition de Désodoards, se trouveront renfermés dans sept volumes in-4°., d'environ vingt-six feuilles. Le premier paraîtra au mois de février prochain; les autres de trois mois en trois mois. La difficulté des temps a forcé l'auteur à ne faire tirer l'édition qu'à cinq cents exemplaires. Les volumes coûteront douze fr. brochés, pris chez l'auteur, cul-de-sac Sainte-Marine, en la Cité, près le Parvis Notre-Dame, n°. 4; 15 fr. 50 c. franc de port. Il reste un petit nombre d'exemplaires de l'édition in-12. Ils se trouvent chez les libraires Rey et Gravier, quai des Augustins, n°. 55.

Se trouvent chez A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 4.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LE RETOUR DES BOURBONS,

Poëme qui a remporté le prix au concours extraordinaire de poésie, proposé par l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 21 décembre 1815 (1).

Par J.-A.-M. MONPERLIER (de Lyon).

(SUITE.)

D'Artois paraît près de ses nobles fils,
Brillant espoir du trône et juste orgueil des lis.
Sur ses traits, qu'embellit une grâce attachante,
Se peint de la bonté l'expression touchante.

(1) Chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

Il parle, et la nature, inspirant ses discours,
Des entraves de l'art dédaigne le secours.
La constance, la foi, l'honneur et la franchise
D'un éclat toujours pur ont orné sa devise ;
A la fois prince auguste et galant chevalier,
Unissant sur son front le myrte et l'olivier,
Des preux des anciens temps rappelant la mémoire,
C'est un Français de plus, rien ne manque à sa gloire.

Instruits par ses leçons, instruits par vos aïeux,
D'Angoulême, Berry, rejetons précieux !
Si jamais sous vos lois l'étranger nous menace,
Nous marcherons alors guidés par votre audace :
Il apprendra de vous qu'un peuple généreux
Peut encore, à la voix d'un prince vertueux,
Des coups de la fortune affranchir son courage,
Et du vainqueur d'Ivry défendre l'héritage.
Et toi, jeune héros, toi qu'un affreux destin
Fit tomber sous le fer d'un barbare assassin,
Du sang du grand Condé trop déplorable reste,
D'Enghien !... Mais éloignons ce souvenir funeste ;
Couvrons son froid tombeau de lauriers et de fleurs....
Console-toi, chère ombre, il est des Dieux vengeurs !

Les voilà ces Bourbons, qu'une ligne ennemie
Éloigna si long-temps de leur triste patrie,
Modestes, entourés des heureux qu'ils ont faits,
Leurs trésors sont leurs cœurs, leurs armes leurs bienfaits.
Ah ! quand ce titre saint qu'assure la naissance,
N'eût pas de tous leurs droits consacré la puissance ;
Appelés par l'amour et par un libre choix,
Ils eussent mérité de nous donner des lois.

Déjà de leur aspect l'influence paisible
Affaiblit du passé la mémoire pénible ;

Digitized by Google

De l'espoir du présent l'avenir s'enrichit,
Et d'un sceptre de fer l'Europe s'affranchit.
Sous celui des Bourbons, d'un légitime maître,
Français, des jours sereins pour jamais vont renaître.
Sur ce trône où s'assied l'antique loyauté.
Voyez de son flambeau l'austère vérité
Éclairer des flatteurs les manœuvres perfides,
Les ténébreux complots et les vœux homicides.
Louis sait mépriser l'injustice et l'erreur;
Sur nos prospérités il fonde sa splendeur,
Et n'ira point, frappé d'une vaine chimère,
Acheter de nos pleurs une gloire éphémère:
Son peuple fut ingrat, il le sauve aujourd'hui;
Ce triomphe est le seul qui soit digne de lui.

Laissons à sa sagesse, à son mâle génie,
Le soin de rétablir le calme et l'harmonie;
La tâche est difficile : inquiets, agités,
Vers de fausses lueurs par leur fougue emportés,
Naguère les Français, au joug du despotisme
Asservissant l'essor de leur noble héroïsme,
D'un effrayant délire écoutant les clameurs,
Oubliaient leurs vertus et corrompaient leurs mœurs;
Par d'obliques détours, la coupable licence,
Colorant ses excès du nom d'indépendance,
Sur les droits les plus saints et les plus respectés
Versait impunément ses poisons détestés.
Le crime eut ses honneurs, l'impie eut ses trophées;
La candeur, la raison, la justice étouffées,
D'une ligue odieuse essuyant les mépris,
De leurs efforts trompés cherchaient en vain le prix.
Loin des débris du trône, obscures, exilées,
Sur les pas de Louis par sa voix rappelées,
Elles vont reparaître, et d'un éclat nouveau
Des hardis novateurs obscurcir le flambeau.

Digitized by Google

Fille auguste du ciel, Religion sacrée !
D'hommages imposteurs à jamais delivrée,
Viens ; tes enfans rendus à ton culte éternel,
T'offrent d'un pur encens le tribut solennel.
Des peuples et des rois lien indestructible,
Du faible qu'on opprime espoir incorruptible,
Dans nos jours de douleur, d'amertume, d'effroi,
Tu suppliais pour nous, et nous vivrons pour toi :
La France déchirée à tes soins s'abandonne.

Ministres de ce Dieu qui punit et pardonne,
Imitez sa clémence et celle de ce roi
Qui relève à vos yeux l'étendard de la foi.
Nous fûmes égarés, infidèles, parjures ;
Mais le Christ, en mourant, vengea-t-il ses injures?
Organes de sa loi, soyez les bons pasteurs;
Et d'un zèle indiscret réprimant les ardeurs,
Opposant l'Évangile aux maximes sévères,
Rappelez-nous toujours que les hommes sont frères,
Et que, jaloux enfin de nous concilier,
Louis pouvait punir, et veut tout oublier.

O ma chère patrie ! ô France ! tu respires !...
Déjà le bras puissant qui détruit les empires
De nos divisions maîtrise la fureur....
Que dis-je ? Les mortels ont tous pâli d'horreur.
D'un nuage sanglant l'horizon se colore ;
Dans sa course rapide, un brûlant météore
S'élance, environné des ombres de la nuit ;
La foudre le précède et la terreur le suit.
Près du trône ébranlé, dans sa coupable joie,
La trahison s'apprête à dévorer sa proie.
Aveuglement fatal !.... Où courez-vous, soldats ?
Quel démon vous entraîne à ces nouveaux combats?
Malheureux, arrêtez ! ce jour vous déshonore ;
Songez à votre gloire ; elle était pure encore.

Digitized by Google

Accablés, non vaincus, au sein de vos foyers,
Vingt-cinq ans de victoire illustraient vos lauriers :
Vous allez les flétrir !.... Mais en vain la Patrie,
Se traînant à vos pieds, en gémissant s'écrie :
« Cruels ! qu'espérez-vous ? est-ce à vos bras sanglans
» A m'arracher le cœur, à déchirer mes flancs ? »
Sourds à sa voix touchante, à sa douleur amère,
Elle n'a plus de fils, vous n'avez plus de mère.

Eh bien ! vous le verrez cet horrible tableau :
Le trépas vous attend aux champs de Waterloo.
Volez à sa rencontre, allez braver sa rage ;
Et d'un beau désespoir signalant le courage,
En succombant, du moins, montrer à l'univers
Que votre noble audace égala vos revers.

Impitoyable mort, ta faux peut les abattre :
Vois les marcher sans crainte, et tomber sans combattre.
Premiers soldats du monde, à leur dernier soupir,
Ils font plus que de vaincre, ils sont fiers de mourir.
O regrets éternels ! ô guerriers trop coupables !
Des destins conjurés victimes déplorables !
En plaignant votre erreur, la France avec orgueil
A la postérité lègue votre cercueil.
Vous étiez son rempart, vous deviez la défendre !
Hélas ! et l'étranger foule en paix votre cendre....
Mais, terribles pour lui jusqu'au sein du repos,
A votre souvenir nous devrons des héros.

Arbitre souverain, dont la bonté trahie
N'a pu décourager la clémence infinie ;
Roi grand par tes vertus et grand par tes malheurs,
Pour la seconde fois viens essuyer nos pleurs ;
Du ciel qui nous punit désarme la colère.
Mais, cessant de frapper, que sa foudre t'éclaire :

Digitized by Google

A de vils factieux fais sentir ton pouvoir ;
Renverse, anéantis leur sacrilége espoir.
D'une affreuse anarchie exécrables apôtres,
Qu'ils apprennent enfin que tes droits sont les nôtres ;
Que nos vœux t'ont suivi, que nos cœurs sont à toi ;
Qu'ils n'ont pu séparer les Français de leur roi.
Sous ton sceptre affermi vois expirer leur rage.
Louis, Dieu te soutient ; au milieu de l'orage
Il veillait sur tes jours, il a guidé tes pas.
Notre bonheur commence, et tu l'achèveras.

MADRIGAL.

J'espérais quelque jour oublier son image ;
Mais chaque objet l'offre à mes yeux ;
Elle me suit partout, je la trouve en tous lieux,
Et dans mon cœur bien davantage.

QUATRAIN.

Oblige toujours tes semblables ;
Mais sache où tu dois t'arrêter :
Les bienfaits ne sont agréables,
Qu'autant qu'on peut s'en acquitter.

ÉPIGRAMME.

Garde qui voudra la maison ;
Moi, quand je suis seul, je m'ennuie.
Ma foi, vous avez bien raison
De fuir si triste compagnie.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Je suis une étroite prison,
Construite en forme de tourelle,
Dont souvent à gente pucelle
On s'empresse de faire don.
De captives un certain nombre
Par elle y sont mises à l'ombre :
Quand une d'elles voit le jour
(Est-il plus triste destinée !)
Ce n'est que pour être enchaînée,
Ou pour enchaîner à son tour :
Avec une queue acérée,
Les unes ont leur tête perforée
Très-perpendiculairement,
Les autres circulairement.

S.....

CHARADE.

D'une illustre famille
De la vieille Castille
Mon premier est le beau surnom ;
Blanchi sous mon second,
Messir Aliboron
Doit maudire son existence.
Dans mon dernier, vers l'ouest de la France,
Et sur les rives de l'Adour,
Un roi des Goths établit son séjour.
Aux champs, à la ville, au village,
Mon entier, parvenu sur le retour de l'âge,
Est un fort triste personnage.

V. B. (d'Agen.)

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

J'ai six pieds ; tu me dois peut-être l'existence :
C'est déjà trop parler, je garde le silence
Sur toute définition,
Pour me borner à la description
De chaque terme
Que dans mes six pieds je renferme.
Tel l'animal qu'on entend braire,
Tel l'équivalent de sincère ;
L'arme dont usaient nos aïeux ;
Ce que l'on dit du lard quand il est vieux.
Le synonyme de figure,
Le synonyme d'échancrure ;
Une conjonction ; une note au plain-chant ;
Ce que font douze mois ; un léger vêtement ;
Un mot qui répond à famille,
Composant père et fils, composant mère et fille ;
Enfin, le nom qu'on donne à la mauvaise tête
Que dans sa fougue rien n'arrête.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Dé à coudre.*
Le mot de la charade est *Passion.*
Le mot du logogriphe est *Friche*, dans lequel on trouve Riche.

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le quatorzième siècle vit fonder un grand nombre de colléges. Les lumières commençaient à poindre; on les prit pour l'aurore du bonheur. Que sont-elles souvent néanmoins, que le flambeau désolant qui éclaire des abîmes auxquels on ne saurait se dérober!

Quoi qu'il en soit, l'intention des fondateurs était pure, et celle surtout de Geoffroy du Plessis-Balisson, notaire, ou proto-notaire apostolique, et secrétaire du roi Philippe-le-Long.

Ce bon prêtre, vertueux et habile (l'histoire le dit ainsi), avait à l'ombre des autels, et à la faveur de ses emplois, acquis des biens et des honneurs. Ce fut pour l'avantage des lettres et de quelques malheureux qui se vouaient à les cultiver. Il fonda un collége, y créa quarante bourses, et donna pour l'établissement sa maison, rue Saint-Jacques, avec les jardins et les dépendances. Il lui assura tous ses biens, en se réservant la faculté de disposer d'une partie à son gré. Il nomma ce collége Saint-Martin-du-Mont, en l'honneur de l'abbaye de Marmoutier, pour laquelle il avait une prédilection particulière. Le public s'obstina à l'appeler, du nom de son fondateur, collége du Plessis. Geoffroy-Balisson se retira depuis à Marmoutier, y prit l'habit de l'ordre, fonda un second collége, connu long-temps sous le nom de Marmoutier, et y attacha une partie des biens qu'il avait repris au premier. En réduisant le revenu de celui-ci, il restreignit le nombre des bourses à vingt-cinq, et voulut qu'une moitié des boursiers s'attachât à la grammaire et à la logique, et l'autre à la philosophie et au droit-canon.

Une chose remarquable par rapport à ce droit, c'est que le fondateur établit qu'on ne serait reçu pour cette faculté dans son collége qu'après avoir étudié trois ans le droit civil dans quelque fameuse école. Il se conformait

Digitized by Google

en cela à un statut de l'université qui l'exigeait de même de quiconque voulait être admis au doctorat dans la faculté de droit. On voit combien on eût souhaité à Paris s'affranchir de la loi qui interdisait l'étude du droit civil. La cour de Rome ne voyait pas de même, et le pape Innocent IV cassa le décret de l'université qui marquait trop d'attachement aux lois de l'ancienne Rome.

Il paraît aussi que le saint prêtre qui, comme on voit, avait quelques idées libérales, n'aimait pas les cumulations; il établit que le boursier qui obtiendrait un bénéfice renoncerait à sa bourse; il voulait que tout le monde vécût, et pour cela que chacun eût un peu.

La direction et l'administration des deux colléges furent données par lui aux abbés de Marmoutier. Ceux-ci les ont conservées jusqu'à la réforme de Saint-Maur, après laquelle le collége de Marmoutier, devenu inutile à l'abbaye, fut vendu aux Jésuites, qui en accrurent leur collége de Clermont.

Celui du Plessis, d'un autre côté, tombait en ruine, et avait besoin d'une main puissante pour le soutenir et le relever. La Providence la lui fournit.

Le cardinal de Richelieu, ayant fait abattre le collége de Calvi pour faire bâtir l'église de Sorbonne sur son emplacement, ordonna par son testament qu'il serait prélevé sur sa succession de quoi bâtir un collége sur le terrain qui se trouve entre la rue de Sorbonne, celle des Mathurins et les grandes écoles. Les héritiers de son éminence, par un esprit d'économie, ou flattés par le nom du Plessis, qui était celui du cardinal, offrirent, au lieu de fonder le nouveau collége, de donner une somme considérable pour rétablir, même augmenter, celui du Plessis. L'offre fut acceptée; mais, le cardinal ayant ordonné que le nouveau collége serait réuni à la société et maison de Sorbonne, il fallut obtenir que l'abbé de Marmoutier se départât du droit de supériorité. La chose fut facile; celui-ci se trouvait être alors un neveu du cardinal : il consentit à tout, et se réserva seulement, et aux abbés ses successeurs, la *collation* des bourses. La Sorbonne, d'après cet arrangement, nomma, en 1647, le docteur Gobinet principal du collége du Plessis.

Digitized by Google

On commença en 1650 à élever le bâtiment qui est au fond de la cour, et sur lequel on voyait les armes du cardinal; les autres édifices furent bâtis depuis.

Ce collége a été jusqu'à la révolution un de ceux où la discipline scolastique ait été le mieux observée, et où les études aient jeté le plus d'éclat.

Abandonné comme les autres à cette époque, il devint même, pendant la terreur, une prison d'état. Rendu à son ancienne destination, depuis la nouvelle université, une partie de ses bâtimens a été consacrée aux leçons diverses des sciences et des lettres; une autre a été jointe au lycée, aujourd'hui collége de Louis-le-Grand.

Ce sont ces facultés dont nous allons nous entretenir aujourd'hui. Et, d'abord, ces établissemens de facultés sont-ils aussi utiles que dispendieux? Combien méritent cette inscription, *Temps perdu, argent mal gagné*, que Mercier appliquait au collége de France lui-même? Dans un moment où tout nécessite à l'économie, cette répétition à grands frais de cours que l'on trouve ailleurs, n'est-elle pas une espèce de luxe qui réclame hautement la réforme?

Lorsque cette université colossale fut créée, non dans le rapport d'un état déjà vaste, mais d'un empire qui devait être immense, sans doute on pouvait tolérer de pareilles superfluités. Qu'était-ce qu'un million ou deux pour un prince qui en touchait quinze cents, et pour le peuple qui les payait? Mais, réduits à des limites plus resserrées, lorsque nous sommes surchargés de contributions et d'impôts, de semblables établissemens deviennent tout-à-fait des abus.

Vingt-cinq à trente individus touchent chacun 4000 f. d'appointemens pour venir quelques mois, une ou deux fois la semaine, et pendant une heure seulement, les uns parler aux murs, les autres étaler des grâces ou des systèmes propres à gâter le goût des élèves, ou à bouleverser leur esprit.

Un grave professeur de vingt à vingt-cinq ans, par exemple, va consumer une partie de ses forces et de son temps à traiter la question importante de l'*extériorité*;

Digitized by Google

passer de là à la *causalité*, et prouver dans les formes que le salut de l'état et des hommes repose sur ces futilités.

Il se tue à démontrer des vérités de sentiment! Eh! mon ami, ne vois-tu pas que tes discussions même établissent le scepticisme que tu condamnes? Pourquoi, monté sur des chimères, combattre avec des vessies? Tu t'agites dans le vestibule; pénètre dans le temple, la raison t'y attend: sa divinité t'effraie-t-elle?... Aborde les grandes questions de la morale, et laisse là les disputes de mots.

Echauffe les esprits, embrase tous les cœurs, et dispose ainsi tes adeptes aux dévouemens les plus sublimes; que l'amour sacré de la patrie et du prince soit surtout et en tout leur mobile et leur guide. La tâche est-elle trop forte: cède la place à des hommes plus robustes et plus mûrs. Il sera beau pour toi d'avoir tenté si jeune; mais crains, si tu t'obstines, que ton génie lui-même ne s'évapore en subtilités, ou ne s'éteigne, pour ainsi dire, dans les froides eaux du Léthé.

Qu'on joigne à ces dépenses des facultés de Paris celles de dix-huit à vingt autres dans les départemens, et que l'on juge combien cette petite générosité nationale coûte habituellement à l'état. Sans doute on a un très-grand plaisir à entendre les leçons un peu rares des Lacretelle et des Villemain; mais ce plaisir, fût-il plus grand encore, est trop cher acheté dans des temps malheureux. Et le le colon, d'ailleurs, le laborieux colon, a-t-il tout ce qu'il lui faut, tandis que le fastueux savant, riche de ses emplois, se fait traîner dans un char?

Que d'encouragemens ne donneraient point de pareilles sommes employées à l'agriculture!

Du blé, du vin, l'abondance, voilà ce qui est nécessaire à tous, et que de vains discours ne procurent qu'aux professeurs qui les font.

Qui de sang froid verra, sur des têtes la plupart jeunes et célibataires, accumuler des emplois qui les distraient et des revenus qui les corrompent? Les richesses tuent le génie; elles détruisent l'amour de la gloire et souillent le temple des muses. Nous nous fatiguerions si nous voulions nombrer les abus qui s'introduisent tous

Digitized by Google

les jours dans l'instruction publique ; les coteries, les intrigues, au lieu des concours, qui distribuent les emplois, et le scandale du népotisme et de l'hérédité près d'envahir les premières chaires. Elles deviendront bientôt, sans doute, le patrimoine de quelques familles privilégiées. Les vices alors et les négligences que nous allons signaler se multiplieront à l'infini.

La faculté regrette que M. Royer-Collard, empêché par la multitude et l'importance de ses emplois, ne puisse remplir lui-même la chaire d'*histoire de la philosophie moderne* qu'il s'est réservée au collége du Plessis ; mais tant qu'à la tribune nationale cet orateur citoyen se montrera, comme il l'a fait, le défenseur ardent de la morale et des lois ; le public reconnaissant applaudira à son zèle, et supportera sans murmure son absence à la faculté. Cependant, tout en rendant justice aux talens transcendans de M. Royer-Collard, et à la pureté de ses intentions, on s'étonne qu'il ait cru notre philosophie assez pauvre de sujets pour ne pouvoir trouver de suppléant que dans un tout jeune homme, j'oserais presque dire un enfant, quant à la haute philosophie. L'appât de distinctions hâtives a fait accepter à celui-ci des offres téméraires. Quelque avantageusement qu'il fût déjà connu dans la littérature, il est à craindre que dans une partie pour lui si nouvelle il ne recueille que des angoisses. La carrière épineuse qu'il embrasse, celle de guider les adeptes dans un dédale d'obscurités, eût demandé un homme blanchi dans la méditation, dont le jugement est d'autant plus sûr que son imagination est plus asservie. M. Cousin, avec beaucoup de mérite, se voit presque contraint de suivre pas à pas un plan très-circonscrit, et tracé par un autre.

Des questions subtiles et oiseuses, qui n'offrent aucun résultat utile et certain, et sur lesquelles on ne peut enter de la morale, semblent embarrasser son début, et devoir même, ainsi qu'il l'a annoncé, consumer une grande partie de son cours. Le cours, l'*histoire de la philosophie moderne*, doit avoir pour but de rapporter et discuter sans passion les différens systèmes des philosophes, en s'abstenant surtout d'en créer soi-même de nou-

Digitized by Google

veaux pour les faire dominer de la manière la plus exclusive.

Si nous ne craignions d'ennuyer nos lecteurs, en les engageant trop avant avec nous dans des discussions polémiques, nous pourrions, en tirant de certains passages de l'auteur du nouveau système des conséquences aussi odieuses, venger ceux qui ne l'ont point adopté d'inculpations que leur conduite a d'ailleurs si glorieusement démenties. (1)

Nous citerions à l'appui celle d'un homme qui, conservateur de la saine philosophie, se voit sans cesse environné d'une jeunesse qui ne se lasse point de l'entendre. Sans admettre les opinions nouvelles, ni faire fumer de son encens des autels étrangers, ce professeur patriote et français, a, dans tous les temps, sous la terreur et sous le despotisme, au milieu des dangers les plus imminens, enseigné une doctrine dont on lui a tenu trop peu de compte. Le désigner ainsi, n'est-ce pas nommer M. Maugras, qu'une cabale a éloigné des hauts emplois dont il était si digne par ses talens, ses services, et surtout son intrépide dévouement à la patrie et au roi?

Il est à présumer, tant que l'on verra des enfans occuper ces chaires, qu'ils fourniront par eux-mêmes la preuve de ce qu'ils avancent, que les professeurs de la philosophie française ne sauraient soutenir la concurrence avec leurs illustres contemporains d'Angleterre et d'Allemagne. La doctrine, avant de monter en chaire, a sans doute été chez eux mûrie par les années (2).

---

(1) L'auteur prétend que la doctrine opposée contient le germe de l'athéisme, du matérialisme, et entraîne par conséquent la ruine de la morale.

(2) Le ton sévère que nous nous permettons ici, ne nous empêche pas de rendre le plus parfait hommage aux talens de M. Cousin en littérature, et à ses excellentes qualités.

Digitized by Google

C'est crainte apparemment que la philosophie ancienne ne fît de nos jours des prosélytes, qu'on l'a confiée aux soins de l'illustre M. Millon. Le savant professeur paraît, comme Condillac, grand partisan de l'unité; unité de leçon par semaine, et chaque semaine à peu près la même; unité souvent d'auditeur, qui se confond quelquefois avec le portier. A moins que le poêle, qui dans l'hiver a ses attraits, ne fournisse à M. Millon un surcroît de chalands, on ne court d'autres risques dans cet entre si pacifique, que de dormir profondément; et, tout en sommeillant, l'on peut même retenir ces mots : *Messieurs, la philosophie est une bonne chose.* M. Millon nous apprendra quelque jour ce qu'il entend par ces paroles.

M. Thurot, professeur de philosophie grecque au collége de France, remplace, au moyen d'un cahier, le savant et aimable M. Delaromiguière, au collége du Plessis. M. Thurot, pour ne rien dérober à la philosophie par les charmes de l'éloquence, se borne à lire laborieusement son fidèle papier (1).

Malheur si le copiste, ou un traître d'élève, par un âté maudit, a coupé le fil d'une période! c'est couper la parole au maître. Le docteur reste court, et d'abord il est aux abois; mais, après force réflexions, reprenant pourtant ses esprits, il escamote quelques versets, et continue tout comme avant.

L'élocution, comme on voit, n'est pas le fort de M. Thurot, il en manque même absolument; mais qu'importe! l'élocution dans un professeur n'est que le style dans un écrivain.

Nous avons regret de ne pouvoir nommer M. Delaro-

(1) Il est vrai de dire que M. Thurot, comme *halléniste*, a mérité les suffrages des savans les plus distingués.

Digitized by Google

miguière (1) parmi les professeurs en exercice : on dit que le cygne gracieux, attirant par son harmonie trop d'auditeurs vers ses bords, des oisons, dépités de voir déserter les leurs, conspirèrent contre ses chants, et, au moyen d'une cabale, obtinrent édit pour le faire taire.

Mais que M. Delaromiguière prenne patience :

Oisons toujours n'auront prépondérance,
Et, roi du chant, il rompra le silence.

Si tous les choix tombaient sur des hommes aussi purs et aussi habiles que M. Villemain, on aurait tort peut-être de réclamer des concours; mais par tous ceux dont nous avons parlé on s'aperçoit combien souvent la cabale est peu judicieuse. Certes, il eût été difficile de confier la chaire d'éloquence à un homme plus capable que M. Villemain de joindre le précepte à l'exemple. Nous l'inviterons seulement, sur les observations de l'année dernière, à ne pas se fier trop à sa facilité naturelle; elle pourrait le trahir, s'il négligeait de préparer ce qu'il doit présenter au public. Appelé à former en tout point l'orateur, que M. Villemain s'attache à soigner davantage en lui-même une partie essentielle, je veux dire l'action, le geste, le débit, le maintien; à toujours accorder son accent avec son sujet, à moins viser à l'éclat; et ce brillant jeune homme atteindra, nous n'en doutons pas, les dernières limites de son art. On regrette que des occupations étrangères à son cours privent ses auditeurs de l'entendre aussi souvent qu'ils le désireraient.

---

(1) M. Delaromiguière développait avec tant d'élégance la théorie des sensations, qu'il n'est pas étonnant que des auditeurs de tout genre aient fait foule à son cours.

Digitized by Google

M. Guéroult jeune, professeur d'éloquence latine, justifie-t-il par ses talens un si haut titre? Si les vertus et l'érudition suffisaient pour le mériter, nul autre n'en serait plus digne à nos yeux; mais ce que nous pouvons au moins assurer, c'est qu'on y trouve un excellent cours de traduction et de langue latine, et de plus un autre avantage, la leçon très-profitable s'y fait en petit comité.

Un accident a jusqu'ici empêché M. Delaplace d'ouvrir son cours; en est-ce un grave pour le public? Nous renvoyons aux auditeurs de l'an dernier.

Plein de talens, de connaissances, M. Barbier n'a qu'un défaut, c'est qu'il ne peut les produire en chaire.

Quand MM. Laya et Raoul ouvriront-ils leurs cours? C'est un problème indéfini. Si l'intérêt croît à raison des délais, nous pouvons nous attendre au moins pour l'ouverture à quelque chose de merveilleux. On dit cependant que ce n'est pas l'usage de ces messieurs de surprendre ainsi leur auditoire. J'entends même des malins qui disent:

> Pourquoi, censeur, crier si fort?
> Les absens n'ont pas toujours tort.

Les grands talens ne sont pas toujours une bonne recommandation pour la fortune. M. Boissonade en est la preuve; en eût-il moins, il aurait une place de plus, que ceux qui ont des oreilles entendent! Trop versé dans la langue des anciens Grecs, le goût et l'érudition de M. Boissonade, en effrayant un rival, lui ont fermé les portes du Collége de France. La chaire de littérature grecque ne saurait être remplie d'une manière plus distinguée que par ce savant professeur. Des auditeurs d'un goût, à la vérité, un peu difficile, souhaiteraient cependant en lui moins de dépense d'érudition.

L'aiguillon de la gloire a-t-il enfin atteint M. Lemaire, et s'attachera-t-il à nous prouver cette année que le travail seul auparavant lui manquait pour rendre son cours intéressant? Jusqu'ici, depuis la dernière ouverture, des recherches savantes, des réflexions judicieuses, une analyse fine et délicate des beautés de Virgile, la com-

Digitized by Google

paraison qu'il en fait avec les poëmes épiques anciens et modernes, lui ont mérité, et lui mériteront, s'il continue, un auditoire satisfait et nombreux.

Chacun a son talent, sa manière et presque son but qu'il tient de la nature; heureux s'il s'y conforme! Les uns sont nés, parmi les historiens, pour faire penser et pour instruire; d'autres, pour plaire et émouvoir. M. Lacretelle est de ces derniers. Dramatique dans ses leçons comme dans ses ouvrages, il vise à l'effet et y parvient. Il improvise, mais après avoir médité long-temps les sujets sur lesquels il parle avec éloquence. Il lui faut sans doute un grand travail pour répandre autant d'intérêt sur une histoire enveloppée de voiles épais et fabuleux. Son succès, du reste, est complet; il a produit l'effet d'un drame. Chacun est ému jusqu'aux larmes; on sort content, c'est ce qu'il veut : le cœur est plein, la tête est vide.

Nous parlerons dans un autre article des sciences et des hommes distingués qui les professent au collége du Plessis.

DE L'AME ET DE LA CONSCIENCE.

On parle souvent de la *conscience;* il serait peut-être plus à propos de parler des *consciences*, car on en voit de toutes sortes, de toutes tailles, de toutes qualités, de toutes saisons; il en est de sévères, de douces, de fières, de commodes, de clairvoyantes, d'aveugles, de larges, d'étroites, d'impérieuses, de silencieuses; elles varient comme les temps, les lieux, les lois, les intérêts, les circonstances et les partis, et elles se ressemblent si peu qu'on conçoit à peine qu'elles soient de la même famille et qu'elles portent le même nom.

Ce serait une chose assez curieuse que d'écouter les différens langages que tiennent, en s'adressant à l'âme, la conscience d'un conquérant, celle d'un pauvre laboureur, et celles d'un trafiquant, d'un avocat, d'une

Digitized by Google

femme à la mode, d'un politique, d'un poëte, d'un homme riche et puissant, et celle enfin d'un pauvre et d'un proscrit. La conscience d'un enfant qui balbutie, celle d'un jeune homme que tout enflamme, celle d'un homme mûr qui raisonne, et la conscience d'un vieillard qui s'éteint, présenteraient aussi des dialogues assez piquans par la variété de leurs tons, de leurs formes et de leurs couleurs.

Mais examinons d'abord la conscience telle que nous la représentent les sages, et telle qu'il serait à désirer qu'elle fût uniformément pour tous les hommes. Cet examen n'est pas inutile; car je crois que cette conscience, peinte par les philosophes, est la vraie, et que, si nous la voyons souvent altérée, défigurée par les passions, par l'ignorance ou par de fausses lumieres et de mauvaises lois, elle finit toujours par redevenir ce qu'elle doit être pour assurer le bonheur de l'homme bon et juste, et le malheur du méchant.

La conscience est un juge placé dans l'intérieur de notre être; il éclaire assez notre âme pour la mettre à portée de distinguer le bien du mal, la vertu du vice, et la vérité de l'erreur.

Le but de toute sagesse est le bonheur de l'âme; on ne peut l'y conduire qu'en la maintenant dans un état de justice, de paix et de calme au milieu de toutes les agitations du monde et de tous les orages de la vie.

Mais, pour arriver à cet heureux état, elle doit suivre imperturbablement le chemin de la vérité et de la vertu; les passions le lui font perdre; la conscience cherche à l'y maintenir ou bien à l'y ramener.

Souvent la *passion parle trop haut*, *et la conscience trop bas et trop tard :* voilà le sort de l'homme; sa raison ne sait que conseiller, ses vices savent entraîner; l'une n'offre que des leçons ou des remèdes, les autres cachent les dangers, et ne présentent que des plaisirs : voilà, non l'excuse, mais la cause de nos erreurs. Aussi aucun mortel n'y peut totalement échapper, et on peut assurer que celui de nous qui arrive au but, n'est pas précisément le plus sage, mais le moins fou. Aucun n'a suivi sans déviation constamment la vraie route, et le plus heureux est celui qui s'est le moins égaré.

Digitized by Google

Comment expliquer cette contradiction? Chacun de nous n'a pour but que le bonheur; chacun de nous porte au-dedans de lui un rayon divin qui l'éclaire, un sage conseiller qui le guide, un juge redoutable qui l'avertit et le menace; et cependant la plupart des hommes sont et demeurent aveuglés pour cette lumière, sourds à ces conseils, insensibles à ces avertissemens; et, tournant le dos à la félicité qu'ils souhaitent, ils se précipitent dans le malheur qu'ils redoutent.

J'étais plongé dans ces réflexions, et je disais comme Sénèque à Sérénus : « En examinant mon âme, j'y trouve des vices frappans et sensibles, d'autres moins apparens et plus cachés; quelques-uns ne sont pas continus, mais reviennent par intervalles : je regarde même ceux-ci comme les plus incommodes; ils ressemblent à ces ennemis errans qui épient le moment d'assaillir, avec lesquels on ne peut ni se tenir en armes comme en temps de guerre, ni jouir de la tranquillité comme pendant la paix. »

Tout à coup mon bon génie (qui je crois n'est autre chose que la conscience) m'apparut; il me répéta cette ancienne parole, *Connais-toi toi-même*, me toucha légèrement les yeux d'une main d'où jaillissait une vive lumière, et disparut. Dès ce moment, je vis clairement et sans nuage l'intérieur de mon corps et de mon âme, sous la forme que je vais essayer de vous décrire.

Je me trouvais transporté dans un empire, dont tous les habitans étaient vifs, sensibles, irritables, et toujours occupés, dans leur activité continuelle, à chercher le plaisir et à éviter la douleur : c'étaient là leurs seuls dieux, leurs seules idoles.

Le pays me semblait, comme beaucoup d'autres, assez agréable à la vue, bien coupé de canaux qui le fertilisaient, jouissant d'une température douce, chaude, mais un peu trop variée, et continuellement exposé à de fréquens orages, qui souvent le menaçaient d'une prochaine destruction.

Les mœurs de cet état n'étaient pas faciles à peindre; elles n'étaient ni tout-à-fait pures, ni tout-à-fait mau-

Digitized by Google

vaises : il y avait beaucoup de variété et d'incertitudes; de nobles pensées, des désirs trop impétueux, le goût de la volupté, l'amour pour la gloire, l'humanité, l'orgueil, la douceur, la colère, s'y disputaient tour à tour l'empire, et y excitaient parfois de grands troubles; d'autant plus que, dans ce singulier pays, il y avait communauté de biens; on n'y connaissait pas de propriétés privées, et, tout se rapportant à la masse, toutes les actions ne pouvaient se faire que d'un commun accord, et en vertu d'une volonté générale.

Cinq principaux personnages, qui seuls avaient le droit de communiquer avec les pays étrangers, exerçaient la plus grande influence sur la volonté générale; ils s'appelaient *les Sens*, et semblaient commander impérieusement; ils paraissaient agir de concert avec de grands seigneurs appelés *les Vices*, et quelques dames qu'on nommait *les Passions*, qui écoutaient avidement leurs rapports, et qui souvent étaient portées aux résolutions les plus violentes.

Cependant, parmi ces Passions, il existait beaucoup de diversité; les unes étaient nobles, grandes, fières, et conseillaient de belles actions; d'autres, en plus grand nombre, étaient basses, vulgaires, méchantes, et portées naturellement au mal.

Je croyais avec chagrin, au premier coup d'œil, que ce malheureux état était gouverné républicainement, et qu'il serait sans cesse exposé au tumulte des factions, aux troubles de l'anarchie; mais heureusement une des principales et des plus nobles Passions, celle qui s'occupait sans cesse à calmer les orages, à chercher la paix et le vrai bonheur, m'apprit que l'état était monarchique; qu'il était gouverné par un génie descendu des cieux, et condamné, par la volonté divine, à rester plus ou moins d'années, et souvent près d'un siècle, enfermé dans ce pays pour gouverner des êtres si inférieurs à son essence; et que, chargé de leur conduite, de grandes récompenses ou de grandes punitions l'attendaient après son exil, et lui seraient distribuées par la Divinité, suivant la manière dont il se serait conduit dans le gouvernement difficile qui lui était confié.

Digitized by Google

Difficile ! lui dis-je en l'interrompant. Il me semble que ce génie, si supérieur à ceux qu'il commande, ne doit jamais rencontrer d'obstacles à sa volonté ; ses sujets ne peuvent pas être assez aveugles pour se comparer à lui, ni assez fous pour lui résister. Ses lois doivent être regardées comme des oracles, et il ne peut trouver que des esclaves ou des adorateurs.

Vous vous trompez étrangement, reprit ma conductrice ; ce génie, qu'on nomme l'*Ame*, n'a pas une besogne si simple que vous l'imaginez. Le même arrêt du ciel qui nous l'a donnée l'oblige, pour assurer notre bonheur et pour augmenter ses peines et son mérite, à participer à toutes nos affections ; elle est forcément liée à notre nature matérielle et corrompue ; elle souffre de nos maux, elle jouit de nos plaisirs ; elle doit, avant de donner ses derniers ordres, qui font la volonté générale, écouter la voix des *Sens*, entendre le cri des *Passions*, éprouver nos besoins, sentir nos désirs, et délibérer ensuite sur ce qu'elle doit accorder ou refuser, défendre ou permettre. Venez-la voir, assistez à son conseil, examinez sa cour ; vous la trouverez bien mêlée, je vous en avertis ; car chacun de nous a le droit d'y être admis et de lui parler.

Cette réponse augmenta ma surprise ; je me tus, et suivis mon guide, non sans quelque peine ; car certains habitans grossiers voulurent m'arrêter dans un lieu nommé *Diaphragme*, m'assurant que j'y trouverais la souveraine. D'autres, qui me parurent des fous assez tristes, me dirent : Vous perdez vos pas ; l'*Ame* n'existe nulle part. Je leur tournai brusquement le dos, en plaignant leur erreur.

Une petite *Passion* bien tendre, bien romanesque, me prit ensuite la main ; elle me conjurait de ne pas sortir d'un autre endroit nommé *Cœur*. J'y vis, en effet, une si grande affluence de monde qui y entrait ou en sortait, que, le prenant pour le centre de l'activité du pays, je n'étais pas tenté d'aller plus loin ; mais mon guide m'ordonna de poursuivre, et j'obéis.

Nous arrivâmes bientôt dans un pays fort élevé, et auquel aboutissaient des chemins et des canaux de toutes

Digitized by Google

les parties de l'empire. Jamais je ne vis un lieu plus éclairé, et où il fût cependant moins facile de voir distinctement les objets : c'était précisément la foule des lumières qui m'éblouissait ; il y en avait de toutes sortes, de grandes, de petites, de simples, de coloriées ; des feux ardens, des feux follets, des lumières calmes, des éclairs scintillans, des flammes voltigeantes, et, outre cela, une quantité innombrable de *Désirs* et de *Passions*, agitant des miroirs et des prismes, qui donnaient à tout, à chaque instant, des formes et des couleurs nouvelles.

Troublé par cet éclat prodigieux, je ne pus jamais assez distinguer la figure de l'*Ame* pour vous la peindre ; je ne vis qu'une forme lumineuse, qui n'avait rien de commun avec les autres êtres qui frappaient mes regards.

Enfin, après beaucoup de peine et d'attention, mon guide, qui me dit s'appeler en grec *Amour de la sagesse*, me fit apercevoir assez clairement, auprès du siége de l'*Ame*, deux grandes femmes, dont l'air était noble et sévère ; elles portaient toutes deux un grand flambeau : une troisième, toute nue, me présentait un *miroir presque imperceptible et couvert d'un voile*. « Vous » voyez, dit-elle, la Raison, la Vertu et la Vérité ; la » reine les estime et les craint. »

« Elles me font aussi une sorte de peur, lui dis-je; mais, » de l'autre côté, quelle est cette femme charmante, au » regard si tendre, au parler si doux, qui s'entretient » si familièrement avec la souveraine ? je meurs d'envie » de l'embrasser. »

« Je le crois bien, reprit mon Mentor en m'arrêtant, » c'est la Volupté. »

« Vous aimez sa grâce, craignez sa perfidie ; vous ad- » mirez les roses qui couronnent sa tête, mais regardez » à ses pieds. » J'obéis, et je vis avec effroi un vaste précipice d'où sortaient de longs gémissemens.

Je remarquai ensuite successivement autour de la reine la *Colère* à l'œil ardent et farouche, l'*Envie* au teint pâle; elle tenait une coupe de poison qui retombait sur elle, et un poignard qui la blessait toujours elle-même.

Digitized by Google

L'*Ambition* m'éblouit un moment par sa magnificence et par l'éclat de ses armes ; mais le sang qui les couvrait me fit horreur. L'*Avarice* me parut à la fois risible et dégoûtante ; elle était couverte de haillons, maigre, inquiète, et assise sur un monceau d'or, que des enfans s'amusaient à éparpiller derrière elle.

Au pied du trône était une femme qui écrivait sans cesse tout ce qu'elle entendait ; mais un petit vieillard venait avec sa faux déchirer la plus grande partie des feuillets ; je reconnus sans peine la Mémoire et le Temps.

Je fus un peu consolé de tout ce qui venait de blesser mes yeux, par la vue de la *Force* soutenant la *Bonté* ; de la *Justice* dont la main ferme effrayait le *Vice* et rassurait la *Vertu ;* de la *Modération*, qui s'opposait avec calme à la course rapide des *Désirs* effrénés, au choc des *Passions ;* et la *douce Modestie*, qui s'occupait dans un coin à parer les *Vertus* et la *Gloire*.

Mais, enfin, ce qui frappa le plus mes regards, ce fut une grande femme en robe de magistrat ; sa physionomie était à la fois *sévère* et *douce ;* tout le monde s'inclinait avec respect devant elle, hors quelques factieux qui s'efforçaient en vain de l'effrayer : elle ne semblait pas plus accessible à ceux qui la flattaient, et qui tentaient de la corrompre ou de la séduire ; elle écoutait avec impartialité toutes les demandes, toutes les plaintes.

Devant elle on voyait une riche couronne d'immortelles ; derrière elle était placé un homme noir, hideux et menaçant, qui portait un fouet armé de pointes aiguës.

La reine considérait attentivement ces objets, et semblait consulter avec inquiétude cette femme avant de prendre une décision. Vous voyez, me dit mon guide, le *grand-juge* du pays, c'est la *Conscience :* notre souveraine la redoute ; elle doit toujours suivre ses avis, et s'accorder avec elle ; et, si parfois il arrive qu'elles se brouillent et se querellent, la confusion se répand partout ; les *Passions* n'ont plus de frein, les *Vices* plus de bornes ; l'*Ame* tombe de son siége, l'état est en proie aux plus grands malheurs, et tout serait perdu si cet

Digitized by Google

homme noir, que vous regardiez avec frayeur, et qu'on nomme *Repentir*, ne ramenait l'équilibre et ne rendait l'empire à notre *souveraine*, après l'avoir châtiée rudement, et sans égard pour son rang et son origine.

Mais souvent il est arrêté dans ses efforts par cette femme que vous voyez plus loin, dont le visage est toujours le même et sans expression : elle porte une chaîne douce quoique pesante; c'est l'*Habitude* : indifférente au bien comme au mal, un ancien avait raison de dire qu'*elle fortifie le Vice comme la Vertu*. Son plus grand danger est d'étouffer la voix de la *Conscience;* alors nous sommes perdus sans espoir de retour.

Vous connaissez à présent le pays, les habitans, la cour, la souveraine, son conseil : approchez-vous et écoutez, car j'aperçois beaucoup de mouvemens, et la reine va sans doute prendre quelque grande décision, et donner des ordres importans.

J'approchai du trône avec un mélange de crainte et de curiosité.

Bientôt j'entendis l'*Ambition* qui pressait fièrement la reine de céder à ses désirs, et de consentir à une entreprise qu'elle disait fort utile à l'élévation et à la prospérité de l'état; elle était appuyée par l'*Amour-Propre*, qui trouvait beaucoup d'avantages réunis dans le projet : l'*Orgueil* assurait d'un ton tranchant qu'on n'aurait aucun obstacle à redouter; la *Colère* rappelait le souvenir de prétendues injures faites à l'état par un souverain étranger, dont l'*Envie* ne pouvait supporter la puissance; et l'*Avarice* promettait tout bas un grand accroissement de richesses pour le pays.

La souveraine me parut écouter ces différentes Passions avec complaisance, et montra quelque froideur mêlée d'impatience, lorsque la *Modération* et la *Prudence* se présentèrent pour faire sentir les inconvéniens et les dangers de l'entreprise proposée; mais la *Justice* et la *Raison*, se levant gravement à la fois, dirent d'une voix ferme : « L'action à laquelle on veut vous porter est inique, ainsi elle ne peut être utile. »

La reine balançait; la *Conscience* s'approcha d'elle, et

Digitized by Google

lui dit : Il n'y a pas à hésiter, vous devez suivre les avis de la *Raison* et de la *Justice;* cessez de prêter l'oreille aux passions perfides, et retenez cette maxime de Confucius : « Voir et écouter les méchans, c'est déjà un com-» mencement de méchanceté. »

A ces mots il me parut que la lumière qui environnait l'*Ame* se teignit d'un rouge léger, et j'entendis la voix harmonieuse de cette reine, qui ordonna à l'*Ambition* de se taire, et de ne plus lui parler de son injuste entreprise.

Je vis ensuite la *Volupté* qui présentait à la souveraine des fleurs et des fruits; comme elle était accompagnée par l'*Hymen* et la *Raison*, la *Conscience* sourit, et l'Ame accepta ses dons. Un moment après la *Volupté* revint, précédée par le *Vice* et par quelques *Désirs immodestes;* l'*Ivresse* l'accompagnait; elle montrait à la reine une riche corbeille, sur laquelle le *Mystère*, le doigt sur la bouche, jetait un voile épais : l'*Ame* fut tentée, mais la *Vertu* repoussa brusquement la corbeille; la Pudeur jeta un cri et se cacha : le *Mystère* insista doucement; mais la *Conscience* dit d'un ton sévère ces paroles d'un ancien : « Songe au Remords ! il est comme ce flam-» beau que je tiens, il dissipe l'ombre dans laquelle le » coupable croit s'envelopper. » A sa voix, la *Pudeur* revint, et la reine commanda sèchement à la *Volupté* de se retirer.

Enchanté de ce que je venais de voir et d'entendre, je dis à la noble *Passion* qui me guidait : « Eh bien ! vous » le voyez, le gouvernement de cet état n'offre pas au-» tant de difficultés que vous le pensez. Je conviens qu'il » existe de dangereuses Passions, des Vices séduisans; » mais l'*Ame* ne doit pas les craindre, elle a pour s'en » défendre les conseils de la Raison, de la Justice, les » avis de la Modération, de la Pudeur, les avertisse-» mens impérieux de la Conscience et la crainte du Re-» pentir : avec de tels ministres elle ne peut se trom-» per, et doit prendre toujours des décisions sages; me » voilà bien tranquille sur le bonheur du pays. »

Vous vous réjouissez trop tôt, me répondit mon sage guide; vous êtes un peu prompt à vous flatter. Il ne faut

Digitized by Google

rien juger sur un premier aperçu; ou je me trompe bien, ou cette méchante petite magicienne que je vois venir de loin, doit jeter beaucoup de trouble ici, et peut-être va-t-elle produire quelque scène fâcheuse, et bien différente de celle dont vous venez d'être le témoin.

« Comment! m'écriai-je, il existe des magiciennes » dans ce pays? Oui, reprit ma compagne, il en existe » deux; l'une est bonne et très-utile, c'est l'*Imagination;* elle anime tout, orne tout: je conviens qu'elle » n'est pas toujours parfaitement d'accord avec moi et » avec la *Raison*, mais nous lui pardonnons ses écarts, » parce qu'elle nous charme et nous embellit. Si elle » nous quittait, tout serait désenchanté, et ce monde » nous paraîtrait un désert. Quelques esprits secs et » chagrins la repoussent; mais nous nous moquons » d'eux, et nous la chérissons tous; la *Vérité* même lui » laisse quelquefois en riant le soin de sa parure, et elle » n'en est alors que plus aimable.

» Mais sa sœur, qu'on nomme *la Folie*, est la plus » dangereuse magicienne qu'on ait connue: elle se fourre » partout, et partout elle est invisible; ceux qu'elle do- » mine le plus ne s'en aperçoivent pas. Cette magicienne » est mon ennemie mortelle. Eh bien! c'est souvent » sous ma figure et sous mon nom qu'elle fait ses plus » noires malices; elle prend toutes les formes, sait tout » déguiser; elle égare l'*Ame*, étourdit la *Raison* et trompe » même quelquefois la *Conscience*. Moi seule je la *con-* » *nais*, je la *poursuis*; mais trop souvent je l'attaque » sans succès. Je vais, par mon pouvoir, la rendre vi- » sible à vos yeux: regardez-la, elle s'avance, et se » prépare à nous donner de nouvelles preuves de sa » méchanceté. »

Étonné de ce que j'apprenais, je tournai mes regards du côté que mon guide m'avait désigné, et je vis une petite femme qui tenait à la main une marotte; un masque couvrait son visage, et son habillement bizarre, fait d'étoffes de toutes couleurs, était garni de grelots qui faisaient un grand bruit à mes oreilles, quoique personne, excepté moi, ne parût l'entendre.

Digitized by Google

En passant au milieu de la foule, elle toucha légèrement de sa marotte tous ceux qu'elle rencontrait.

A l'instant (ô prodige!) tout changea de figure à mes yeux, l'*Ambition* se transforma en *Gloire*, le *Vice* en *Vertu*, la *Volupté* en *Bonheur*, la *Vengeance* en *Justice*, la *Sottise* en *Mérite*, le *Charlatanisme* en *Science*, la *Prodigalité* en *Bienfaisance*, la *Témérité* en *Courage*, la *Fourberie* en *Politique*, la *Lâcheté* en *Prudence*, l'*Hypocrisie* en *Piété*.

Dès ce moment ce ne fut plus que désordre et confusion autour du trône; tous les Vices, toutes les Passions funestes étourdirent les oreilles de la souveraine par leurs clameurs, l'ébranlèrent par leurs faux et spécieux discours, la séduisirent par leurs engageantes promesses.

La *fausse Gloire* l'enivrait *d'espérance*, la *Volupté excitait ses désirs*, la *vengeance lui promettait la sécurité*, la *fourberie* lui offrait les fruits de la prudence, l'*hypocrisie* la tournait du côté de l'*enfer* en lui montrant le ciel.

La voix de la *Justice* et de la *Raison* était étouffée par leurs cris; la Vertu et la Vérité se voyaient écartées par la *Calomnie* perfide et la *Raillerie insolente;* enfin la *Conscience* elle-même, assoupie dans les bras de la *Mollesse*, qu'elle prenait pour le *Repos*, ne fit entendre que des paroles faibles et languissantes; cependant elles inspirèrent à l'Ame assez de crainte pour l'arrêter : elle hésitait encore; mais la *Flatterie* s'avança tout à coup, en rampant et tenant un encensoir à la main. Cette empoisonneuse des rois enivra d'abord la reine de son encens, et, contrefaisant ensuite, avec un art funeste, la voix de l'opinion publique : « Reine, dit-elle, ne résistez » pas plus long-temps, la Gloire et le Bonheur vous at» tendent, obéissez aux vœux de l'empire. »

Alors elle entraîna l'Ame et la porta dans les bras des Plaisirs, des Vices et des Passions qui l'entouraient.

Comment vous décrire les suites de cette déplorable faiblesse? De ce moment le désordre régna partout; l'état fut en proie aux convulsions, à l'anarchie; une flamme dévorante consumait tout, épuisait les forces de l'état, desséchait ses canaux et minait son existence; une

Digitized by Google

fièvre contagieuse se répandait jusqu'aux extrémités de l'empire : plus de remède, plus de règle, plus de frein ! le *Délire* semblait gouverner ce malheureux pays, et le menaçait d'une entière destruction.

Mon sage mentor paraissait accablé par le désespoir. « Que devient votre courage, lui dis-je en le pressant » vivement; sauvons-nous, sauvons l'état, je le crois » encore possible. J'aperçois dans l'ombre la *Conscience*, » qui se réveille; elle reconnaît la *Vérité*, je la vois s'ap» procher de nous, marchons avec elle. J'attendais ce » moment, me répondit mon guide. »

Nous la rejoignîmes, nous avançâmes promptement près de la souveraine; la *Vérité* découvrit son miroir, la *Conscience* appela le *Repentir*, qui s'empara de l'*Ame*, et la châtia sans pitié. Cette malheureuse reine, en poussant de profonds sanglots, remonta sur son trône; la Folie disparut, chacun reprit sa forme naturelle, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Transporté de ce nouveau spectacle, fier d'un triomphe que je m'attribuais, oubliant ma compagne, je continuai sans guide ma marche imprudente, et j'osai présomptueusement monter sur les marches du trône, et m'asseoir sur le siége de la *Raison*, que je croyais remplacer; mais la *Vérité* m'avertit en souriant que je m'étais trompé, et que j'étais sur celui de la *Sottise*; de grands et universels éclats de rire accompagnaient ces paroles, et, pour les appuyer, le *Repentir*, se levant tout à coup, me lança un coup de fouet si ferme, que je tombai sans connaissance.

En rouvrant les yeux, je me trouvai seul et dans mon lit, tout avait disparu; mais je conserverai toujours la mémoire de ce singulier voyage, je me rappellerai sans cesse les maux que la *sottise* et la *folie* font à l'*âme*, et je ne perdrai point le souvenir de deux vers d'Horace, que mon rude correcteur répéta en me frappant :

> Tout sot devient méchant, tous les méchans sont fous;
> Et ceux-ci, mes amis, sont les pires de tous.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Histoire du ministère du cardinal de Richelieu, ornée de son portrait; par A. Jay (1).

Pour bien juger des hommes et des choses, il est utile que plusieurs générations nous en éloignent. C'est lorsque les haines sont éteintes, que les passions ne parlent plus, que l'esprit de parti est entièrement détruit, que la voix de l'impartialité peut se faire entendre. Arrivé à ce terme, l'inexorable histoire ne considère ni la puissance, ni le rang; elle ne doit aux souverains, comme aux noms les plus illustres, que la justice et la vérité. Les ménagemens pour le coupable ne sauraient avoir lieu, l'écrivain n'a rien à redouter de l'abus de pouvoir; sa critique est éclairée autant qu'elle est libre; il discute dans le silence les autorités respectées qui arrivent à lui investies du suffrage de plusieurs siècles, et ne craint pas de désavouer des titres mensongers, quelque honorables qu'ils soient.

L'histoire du cardinal de Richelieu, l'un des plus grands hommes qu'ait produits la France, n'était pas encore faite; cependant peu de personnages historiques ont été en butte à plus d'invectives, et ont reçu plus d'éloges que ce ministre; différentes actions de sa vie ont fait naître une quantité prodigieuse de mémoires; mais avec quelle défiance ne doit-on pas les lire! Les écrivains protestans ne lui ont jamais rendu justice, et les historiens catholiques ont usé envers lui de toutes les formes de louanges.

Richelieu resta cependant fidèle au système de gouvernement adopté par Henri IV, et l'on sera convaincu de

(1) Deux volumes in-8°.

Paris, chez Rémont père et fils, lib., rue Pavée, n°. 11.

Digitized by Google

la justesse de cette assertion en lisant l'exposition des faits suivans.

Malgré la paix de Vervins et l'édit de Nantes, les protestans, qui avaient des places de sûreté, des assemblées représentatives, et qui se réunissaient au premier signal, formaient un parti dans l'état plutôt qu'une secte dans l'église. Les grands, accoutumés à la licence des guerres civiles, toujours prêts à se révolter, formaient encore une classe redoutable au souverain et au reste de la nation. « Si, à cette époque, la nation avait été assez éclairée pour connaître ses droits et ses devoirs, s'il eût été » possible d'enchaîner les factions par la seule force de » la loi, cette tendance des esprits aurait pu être dirigée vers de grands et utiles résultats; mais l'adoption » des principes les plus salutaires doit être subordonnée » dans la pratique à l'état des hommes et à l'état des » choses. »

Il fallait un gouvernement ferme pour arrêter le pouvoir et l'ambition des grands, s'opposer au fanatisme du clergé catholique et du clergé protestant, se garantir des prétentions exagérées de la magistrature et des dispositions hostiles de la cour de Madrid, chez laquelle tout mécontent trouvait des amis et des protecteurs, et chez laquelle furent ourdies toutes les conspirations contre la vie de Henri IV.

La mort de ce prince, sur laquelle Marie de Médicis, avide d'un pouvoir qu'elle était incapable d'exercer, et surtout jalouse de régner au nom de son fils, ne répandit pas assez de larmes, interrompit brusquement le système de politique adopté par ce bon roi.

Les rênes de l'état s'échappèrent bientôt des mains débiles de la nouvelle régente pour tomber dans celles des favoris. Les économies de Sully, renfermées à la Bastille, et qui s'élevaient à plus de trente millions, sont dissipées, et l'on voit avec regret des princes de la maison royale profiter, pour ruiner l'état, de la faiblesse de la reine et de l'incapacité des favoris. De ce gouvernement, directement opposé aux intérêts de la nation, s'élevèrent ces troubles qui éclatèrent dans l'intérieur, et qui affaiblirent son influence au dehors. La cour,

Digitized by Google

agitée par des intrigues, nommait des maréchaux qui n'avaient jamais vu un champ de bataille ; et les protestans, justement alarmés, tenaient des conférences secrètes, se choisissaient des chefs et se préparaient à défendre leurs droits. Le mariage du roi avec Anne d'Autriche, et celui du prince Philippe d'Espagne avec Elisabeth de France, provoquèrent des dissensions qui inquiétèrent le gouvernement. Les grands seigneurs abandonnèrent la cour et passèrent du côté des réformés. Louis XIII, déclaré majeur en 1614, reste sous la tutelle de sa mère, gouvernée elle-même par les Concini. Les états généraux sont assemblés, et les trois ordres, divisés d'intérêt, cherchent mutuellement à se nuire et à se tromper. Le clergé et la noblesse s'entendaient pour livrer à la cour les dépouilles du peuple, dans l'espoir de les partager, et l'assemblée se sépara sans avoir rien obtenu. Bientôt le parlement (1615) arrête que tous les nobles qui ont voix dans leur compagnie viennent délibérer, avec le chancelier, sur des propositions relatives au service du roi et au bien de l'état. L'arrêt n'eut aucune suite, et les citoyens n'eurent d'autres garanties que dans l'action de l'autorité royale exercée avec prudence et avec énergie ; malheureusement ces qualités n'existaient point dans le caractère de la régente, ni dans l'esprit du ministre, qui, passant d'un acte de faiblesse à un acte de despotisme, tour à tour timides ou menaçans, compromettaient la dignité de la couronne et les intérêts de l'état.

Les réformés, les états et les grands n'espérant plus de protection de la cour, voyant avec effroi la nouvelle alliance, se familiarisent avec l'idée de la guerre civile. Marie de Médicis négocie un traité avec les protestans, elle attire le prince de Condé à Paris, et le fait arrêter dans la cour du Louvre. Cet acte ne fit que grossir le nombre des ennemis du maréchal d'Ancre. Les grands seigneurs mécontens se cantonnent dans leurs provinces, et protestent qu'ils servent le roi, et qu'ils ne font la guerre qu'au premier ministre. Celui-ci lève des troupes pour conjurer l'orage ; mais de Luynes, qui partageait la confiance du roi, détermina ce dernier à faire arrêter le

Digitized by Google

premier ministre. Il fut tué dans le Louvre, et sa femme périt sur l'échafaud.

« Fils de Henri IV, Louis XIII était intrépide sur le champ de bataille ; fils de Marie de Médicis, il était sans résolution dans les conseils. » Richelieu, introduit à la cour par Concini, qui lui avait procuré l'entrée au conseil, était déjà secrétaire d'état ; mais, tant que le protecteur avait partagé le pouvoir, on n'avait nullement soupçonné toute l'étendue du génie du protégé. « La fin tragique du maréchal d'Ancre amena la disgrâce de Marie de Médicis. Elle fut, comme il est d'usage, abandonnée des courtisans ; et, comme c'est encore l'usage, ceux qui la veille étaient prosternés devant elle, se déchaînèrent avec le plus d'amertume contre son administration : misérables flatteurs, dont la race ne se perd jamais, et qui passent de maître en maître comme un vil troupeau. » Marie de Médicis, exilée à Blois, fut suivie par Richelieu, auquel Luynes, devenu nouveau favori, intima l'ordre de se retirer successivement en Anjou, à Luçon, et enfin à Avignon. Si Concini avait été maréchal de France sans avoir la moindre connaissance du métier de la guerre, Luynes, tout aussi novice, reçoit l'épée de connétable. Les vues ambitieuses de ce premier ministre, son ignorance dans les affaires, aucune prévoyance et nul plan de conduite, lui suscitent de nombreux ennemis ; insolent dans la prospérité, abattu dans l'adversité, il persécutait, sans réfléchir que la révolte est le résultat infaillible des persécutions.

Le duc d'Épernon enlève Marie de Médicis, et la conduit à Angoulême ; et Luynes, dont l'incapacité n'avait su prévoir cet événement, se hâte de rendre la liberté au prince de Condé.

Le désordre des finances avait affaibli l'Espagne, et la cour de Madrid ne cessait d'entretenir des intelligences avec les mécontens de la France, et de troubler la paix dans le royaume en traitant avec les chefs de parti, en répandant l'or parmi les factieux, et en promettant des secours en hommes et en argent. Toujours aspirant à la monarchie universelle, les descendans de Charles-Quint marchaient au même but par des chemins peu dif-

Digitized by Google

férens. Mais les peuples du Nord ne voyaient pas sans une jalousie extrême l'agrandissement de la maison d'Autriche en Allemagne, surtout depuis l'introduction des nouvelles doctrines de Luther et de Calvin. On sait que la tolérance religieuse ne peut exister qu'aux époques où les devoirs des princes et les droits des peuples sont connus et respectés ; cela ne pouvait exister au dix-septième siècle, époque à laquelle toute différence dans le culte était regardée comme un motif de haine et de persécution. Ferdinand II conçut le projet d'anéantir la religion réformée, la constitution germanique, de soumettre toute l'Allemagne à son pouvoir, et ce pays invoqua le secours des autres puissances de l'Europe.

L'Angleterre était le seul royaume qui devait garantir les protestans de l'oppression ; mais elle était gouvernée par le faible Jacques II, qui ne consultait que les caprices de ses favoris.

L'Italie, divisée en petites principautés, était dominée par les Espagnols, maîtres du royaume de Naples et du Milanais. Les papes étaient soumis à leur influence, et jamais les intérêts de la religion n'avaient été à la cour de Rome en opposition plus directe avec les intérêts de la politique.

Les protestans ne pouvaient compter pour appui, parmi les puissances du Nord, que sur le Danemarck et la Suède, dont les peuples avaient adopté les doctrines de Luther, et qui étaient gouvernés par Christian et Gustave-Adolphe.

Telle était la situation des divers états de l'Europe, lorsque de Luynes, livré à de petites intrigues et tout occupé de se maintenir dans les bonnes grâces de son maître, gouvernait la France sous le nom de Louis XIII.

Enfin Richelieu parvient à faire cesser le scandale d'un fils et d'une mère armés l'un contre l'autre. Louis XIII, en réunissant le Béarn à la couronne, commet des abus de pouvoir envers les protestans : ces derniers lèvent des troupes, nomment des généraux, fortifient leurs places, et convoquent une assemblée générale à La Rochelle. Le roi en ordonne la dissolution ; le feu de la révolte fait des progrès immenses ; une armée est levée ;

Digitized by Google

le roi marche, et, après quelques succès qui avaient d'abord signalé ses armes, elles viennent échouer devant Montauban, dont on est obligé de lever le siége. Le duc de Mayenne y fut tué, et cet échec fait mourir de douleur le connétable.

Marie de Médicis, rappelée au conseil, ne peut y faire rentrer Richelieu; mais elle lui procure le chapeau de cardinal aussitôt après la mort du connétable.

Cependant la guerre civile désolait toujours le royaume. Des récompenses sont accordées aux seigneurs rebelles, et la révolte est mieux payée que la fidélité. Les esprits sont dans la plus grande agitation, et le gouvernement dans le même état de faiblesse. Les nobles, toujours prêts à se soulever, ne reconnaissent d'autres lois que leurs caprices ou leurs intérêts. La France présentait l'affreux spectacle de cultivateurs opprimés, de campagnes ravagées, de villes sans police, de chemins impraticables et infestés de brigands. « Le peuple sans industrie et sans commerce, supportait des taxes énormes, dont le produit n'enrichissait qu'un petit nombre de traitans; les produits excessifs des fermiers, des fournisseurs, avaient introduit ce luxe ruineux qui accompagne presque toujours la misère publique; les troupes, mal payées, vivaient à discrétion dans les campagnes; enfin, les lois n'avaient plus de force, et les bons citoyens n'espéraient plus de remède aux maux de la patrie. Dans le moment où la situation de la France semblait désespérée, il parut dans le conseil du roi un ministre qui, par ses qualités, et même par ses défauts, était peut-être le seul homme capable de sauver l'état. Richelieu, doué d'un caractère inflexible et d'un génie étendu, également propre aux petites intrigues et aux grands projets, aimant la vraie gloire, sans dédaigner les jouissances de la vanité; Richelieu soumit tout à ses volontés, même celles de son maître: son ambition enchaîna toutes les ambitions qui s'agitaient autour de lui; malheureusement il eut quelquefois besoin de la terreur pour accomplir ses desseins, et la terreur produit des haines invétérées. Il accepta le danger de ces haines, parvint à relever l'autorité royale sur les débris des factions, encouragea les arts,

Digitized by Google

protégea les lettres par son estime et par ses bienfaits; et la France, tranquille au-dedans, respectée au-dehors, commença, sous ses auspices, un nouveau siècle de grandeur et de gloire.

« Je ne dissimulerai point les défauts du cardinal de Richelieu; mais je rendrai justice à son génie. Il inspire, par ses qualités personnelles, plus d'estime que d'intérêt. Il est difficile d'aimer l'homme privé, il est impossible de ne pas admirer l'homme d'état. »

Le peu qui vient d'être dit justifiera sans doute les éloges que mérite M. Jay, et que nous lui accorderons dans un second article. Cette nouvelle production, digne de son auteur, se fait remarquer par une connaissance approfondie des événemens qu'il rapporte, par la force et la concision du style; enfin, par l'habileté déployée par l'auteur lorsqu'il a tracé les caractères des principaux personnages qui figurent dans l'*Histoire du Ministère du cardinal de Richelieu.*

Ω.

Consolations d'un Solitaire, ou quelques Opuscules philosophiques, littéraires et poétiques; par P.-L. Duronceray (1).

Adversis perfugium ac solatium præbent (studia).
Cic. pro Archiâ.

La philosophie, la littérature, la poésie, peuvent nous distraire des peines les plus cruelles; celui-là même qu'une affreuse solitude prive du plus doux charme de la vie, est certain du moins de trouver, dans le commerce des muses, une source inépuisable de consolations. C'est avec cette vive persuasion, sans doute, que M. Duronceray a composé les divers opuscules qui ont occupé ses loisirs. On n'exigera point de nous sûrement un compte très-

(1) Trois vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 c., et 9 fr. 60 c. par la poste. A Paris, chez Delaunay, Palais Royal; Et chez A. Eymery, rue de Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

fidèle de cet ouvrage; car, d'après le nombre et la diversité des compositions dont il est rempli, il est facile de sentir qu'il doit, comme tous les ouvrages de ce genre, se refuser à une analyse rigoureuse; mais, dans l'impossibilité de suivre l'auteur pas à pas, nous allons extraire d'abord du premier volume, uniquement consacré à la philosophie, quelques morceaux qui ont particulièrement captivé notre attention.

« Si l'on pouvait, dit-il, parvenir à bien connaître la » cause immédiate des divers sentimens qui se partagent » le cœur de l'homme pendant sa vie, à les analyser » tous, à découvrir les anneaux souvent imperceptibles » de la chaîne qui les unit, peut-être, hélas! il faut » l'avouer, résulterait-il évidemment de cette découverte que les affections les plus libérales et les plus » nobles dérivent toutes absolument de *l'amour de soi;* » mais malheur au profane qui déchirerait aux yeux de » la multitude ce voile dont une main invisible se plaît » à couvrir le principe des plus *grandes* actions..... Eh » quoi! s'il était permis de soumettre au creuset de » l'analyse tous les faits mémorables, ceux-là qui sem- » blent appartenir plus particulièrement à l'histoire du » cœur humain, si, au nom de la philosophie, et ca- » chés sous son manteau, quelques hommes sans vertu » pouvaient, d'un souffle impur, souiller des vérités » déjà consacrées depuis un grand nombre de siècles, » de quelles grandes actions l'humanité oserait-elle ja- » mais se glorifier?..... etc. »

Nous regrettons de ne pouvoir nous livrer ici avec l'auteur à cette laborieuse recherche du principe de nos affections morales et de nos actions, et nous dirons avec franchise, qu'entraîné lui-même par son imagination, il n'a peut-être pas assez respecté des bornes qu'il n'est pas donné à l'homme de franchir.

Dans l'Opuscule intitulé : *Sur la liberté naturelle d'exprimer ses idées par toutes sortes de signes,* nous avons particulièrement remarqué ce passage frappant de vérité, qui fait assez connaître les principes politiques de l'auteur :

« Si toutes nos lois furent indignement violées; si le

Digitized by Google

» découragement, la consternation et le deuil se répan-
» dirent dans toutes les âmes honnêtes; si les livres, les
» journaux, les corps littéraires eux-mêmes ne furent
» plus que des sources de corruption; si vous avez vu
» les chaumières et les palais déserts, vos champs incul-
» tes ou ravagés, vos femmes et vos fils massacrés, ex-
» pirans sur les tombeaux de vos pères, c'est que tous
» les signes de la pensée étaient depuis long-temps in-
» terdits; c'est qu'il n'était plus possible de ranimer
» dans les cœurs ce feu sacré qui multiplie les héros. »

La sagesse des principes professés par M. Duronceray se manifeste encore plus clairement par cet autre passage extrait de l'Opuscule, intitulé : *Doit-on une obéissance aveugle aux gouvernemens?* « L'ami de la pa-
» trie, malgré son opinion politique, respectera donc
» toujours les lois qu'il trouve établies, jusqu'à ce que
» d'utiles observations et le temps, qui change tout,
» aient fait admettre une heureuse réforme dans la lé-
» gislation. Haine, dit-il, au barbare dont les mains
» armées de torches portent la flamme jusque dans le
» sein de sa patrie!..... Vivez-vous sous un gouverne-
» ment mixte et modéré? le peuple, par l'intermédiaire
» de ses députés, participera-t-il à la puissance législa-
» tive? suivez la doctrine de Platon, et croyez avec lui
» que le citoyen serait trop présomptueux en refusant
» d'obéir à ce qu'il croit injuste: *il ne doit pas préten-*
» *dre être plus sage que la loi;* il peut demander *des*
» *éclaircissemens*, *proposer des doutes ; mais qu'il*
» *obéisse par provision!* Gloire, s'écrie M. Duronceray
» en terminant ce morceau, gloire aux gouvernemens
» qui savent allier l'exercice de leur pouvoir avec le
» respect le plus religieux pour ces droits naturels et à
» jamais imprescriptibles, dont la moindre violation est
» le plus grand outrage qu'on puisse faire au genre hu-
» main ! »

L'Opuscule qui a pour titre *Des Mœurs* et celui *de l'Adolescence*, prouvent que l'auteur s'est occupé long-temps et avec fruit des questions les plus élevées en morale, ainsi qu'en législation ; ses réflexions sur les délits, particulièrement sur *l'adultère*, sur *les crimes contre*

Digitized by Google

l'autorité légitime, et contre *la sûreté de l'état*, nous semblent mériter singulièrement l'attention du législateur, ainsi que tout ce que pense cet écrivain des *délits commis par l'adolescent*, de la question *du discernement*, qui, selon lui, devrait être jugée civilement avant toute poursuite au criminel, enfin de la *responsabilité civile des pères*, qui est insuffisante aujourd'hui en mille circonstances. M. Duronceray a consacré aussi quelques pages aux institutions du mariage et de la puissance paternelle, qu'il s'est borné toutefois à considérer sous les rapports du droit naturel et de la morale. Mais ce n'est qu'en méditant, dans le livre même, ces divers sujets, qu'on pourra bien se pénétrer des principes sévères que l'auteur y a développés.

L'importance des matières que M. Duronceray a traitées ne l'a point empêché toutefois d'y répandre des fleurs; on peut s'en convaincre en lisant les *Liaisons et Souvenirs d'amour*.

En peignant *les dangers* de l'amour, et l'abus de l'autorité des pères par rapport aux inclinations de leurs enfans, l'auteur nous retrace ainsi un événement bien tragique qui a eu lieu en 1812.

« Arrivés à Saint-Germain, nos deux amans parisiens » pénétrèrent ensemble dans la forêt. Là, Virginie s'é- » crie : *Charles ! s'il nous est défendu de vivre l'un pour* » *l'autre, ne pouvons-nous pas mourir tous les deux?* » Au même instant deux coups de pistolet se font en- » tendre : étrange fatalité ! le plomb homicide atteint » la malheureuse Virginie ; plus infortuné, Charles » tombe évanoui sur le cadavre de son amante ; il se re- » lève, erre pendant trois jours dans la forêt, et va se » pendre enfin à l'arbre même qu'ils avaient pris pour » témoin de leurs sermens. »

Les bornes de cet article ne nous permettront pas d'entrer dans de grands détails sur le second et le troisième volumes des *Consolations d'un Solitaire*. Nous dirons seulement que le troisième renferme des notices intéressantes sur la vie et les ouvrages du P. Dotteville,

Digitized by Google

l'un des premiers traducteurs de Tacite et de Salluste ; sur J.-J. Moutonnet, l'un des premiers traducteurs du Dante, ainsi qu'un dialogue fort animé, entre un jeune homme et son jockei, sur certains ouvrages qui ont fait beaucoup de bruit dans le monde littéraire, tels que *le Génie du Christianisme*, *la Gastronomie*, *l'Art de Dîner en Ville*, etc. Nous avons distingué parmi les historiettes contenues également dans ce volume, *la Vie et les Confessions d'un illustre Normand ;* mais, malgré quelques détails agréables de cette production, nous reprocherons sévèrement à l'auteur d'avoir essayé de couvrir de ridicule un scélérat. *Éléonore*, ou *le Mariage contracté dans les Fers*, nous offre un tableau assez fidèle des horreurs de 1793. *Le Paradis et l'Enfer*, ou *le Socrate français*, est une nouvelle qui attache singulièrement le lecteur, et qui lui fait regretter qu'elle finisse brusquement ; le chapitre six, qui commence par ces mots, *Il était minuit*, est le seul où l'on ne retrouve pas tout-à-fait le ton de décence que conserve habituellement M. Duronceray ; c'est en vain que, pour éviter ce reproche, il a eu recours à cette précaution oratoire : « O vous qui connaissez tout » le prix d'un baiser, d'un doux baiser d'amour, de quel » œil pourrez-vous voir la scène que je suis obligé de » décrire ? »

Le troisième volume de cet ouvrage est composé des poésies, pour la plupart inédites, de M. Duronceray : il nous avertit qu'il y a joint aussi celles qu'il avait déjà déposées dans plusieurs recueils ; nous avons remarqué dans ces divers opuscules poétiques de la gaîté, souvent un peu de malice, plus souvent de la sensibilité. *Le Petit Souper*, *la Chaise*, *les Deux Barbiers*, *l'Absence et le Retour*, *l'Oreille*, *les Pots*, sont des chansons agréables ; il y a de la douceur dans quelques idylles, surtout dans *la Violette et la Rose*, qui finit par ces deux vers ;

Au bord de mon tombeau, pourront-ils vous cueillir
Sans donner une larme au souvenir d'un père ?

Digitized by Google

Dans *Mon Aréopage*, ou *la Vengeance céleste*, l'auteur a exprimé bien énergiquement le vœu des bons Français, quand il a dit :

> Devant la Vérité, princes, prosternez-vous :
> Ne laissez point au crime, à l'ignorance, au vice,
> Le glaive et le bandeau ravis à la Justice ;
> Arrachez les agneaux à la fureur des loups.

On aime à s'indigner avec lui, en lisant ses stances intitulées, *Marat et Robespierre ;* on désirerait d'être son ami quand on a lu son *Invocation à l'Amitié. La Revue au Palais de Justice*, *les Réveries d'un vieil Abbé qui veut se faire Avocat*, ne sont que des badinages ; mais le lecteur qui veut être ému, ne sera pas fâché de trouver à la fin de toutes ces petites pièces, les *Épîtres d'une jeune Religieuse à son Père*, ou *les Malheurs de Thérèse*, *dite l'Héloïse de la Touraine.*

Nous ne dirons rien de l'*Épitaphe pour la tombe d'un auteur sentimental ;* nous nous abstiendrons également de citer aucune des notes passablement malignes sur quelques personnages encore vivans. Nous renvoyons pour cela à l'ouvrage de M. P.-L. Duronceray.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Je suis confus de n'entretenir V. A. que de mièvretés dramatiques, dont les théâtres de Paris abondent depuis quelque temps. Je n'ai pu parler que de vaudevilles, qui, semblables à des capucins de cartes, tombent les uns sur les autres ; nous entrons maintenant dans la lune des mélodrames. Ah ! Monseigneur, quelle lune ! C'est le *Connétable du Guesclin*, que les empoisonneurs de la *Marquise de Gange* et les assassins du duc de Bourgogne sur le pont de Montereau ont rapetissé pour le mettre à la taille du théâtre et du public de la

Digitized by Google

Gaîté. Ce monstre, dont nous parle la fable, ce monstre qui faisait étendre les voyageurs sur son lit et leur coupait les membres quand ils étaient trop grands, n'est rien en comparaison de MM. Léopold et Boirie, qui, en matière de littérature, sont plus que des monstres. *Les comtes d'Offen*, ou l'*Incertitude filiale*, est encore un autre mélodrame, qui n'est pas beaucoup plus plat que celui du *Connétable*, mais qui est d'une niaiserie suffisante pour avoir réussi. C'est le chef-d'œuvre d'un comédien de province, dont le nom est aussi obscur que son talent.

Vous croyez peut-être, Monseigneur, en être quitte après deux bordées de mélodrames nouveaux ; c'est que j'en ai encore un troisième à vous annoncer. *La Famille d'Anglade*, ou *le Vol*, est le titre de celui qu'on a donné jeudi dernier à la Porte Saint-Martin. Ce qu'il y a de mieux écrit dans ce tissu de scènes bouffonnes et invraisemblables, c'est le ballet. J'ai l'honneur de vous adresser les trois romans dialogués qu'on a ordinairement le soin d'imprimer la veille de la première représentation, comme le canevas d'une pantomime, le tout pour l'usage du spectacle, qui, malgré les cris et la déclamation gourmée des soi-disant acteurs du boulevard, a besoin de suivre la pièce à la lecture pour y comprendre quelque chose. Quant à moi, je ne vous envoie *le Connétable*, *les Comtes d'Offen* et *la Famille d'Anglade*, que comme un supplément aux énigmes du *Mercure*. J'ignore, par exemple, quand je pourrai vous en donner le mot.

Maintenant que je suis sorti des boulevards, je conduirai V. A. au Théâtre-Français. Ce n'est pas qu'il y ait quelque nouveauté à y voir ; messieurs les sociétaires entendent trop bien les intérêts de leur paresse pour mettre une pièce quelconque à l'étude. Mais je vous dirai qu'ils ont reçu une comédie en cinq actes et en vers, intitulée le *Médisant*. Il est convenu que cette pièce, dont ils ont été fort contens, serait mise à l'étude dans quinze ans, pour être jouée immédiatement cinq ans après. L'auteur a beaucoup remercié le sénat comique de la délibération favorable qu'on a prise en sa faveur ;

Digitized by Google

car il est presque sûr à présent que son ouvrage sera un des premiers à passer. Une seconde comédie fort jolie, en trois actes et en prose, qui a pour titre *Laquelle des Trois ?* et qu'on attribue à la femme de notre premier tragique, ne paraîtra qu'après le *Médisant*. Madame Talma a déjà fait, dit-on, des dispositions testamentaires pour engager ses héritiers à veiller à la distribution des rôles.

Le système que la Comédie-Française paraît avoir adopté est très-sage. On dit que plus les siècles se succèdent, plus la littérature approche de sa décadence. D'après ce principe, que l'expérience semble démontrer, il est certain que nos neveux seront encore plus pauvres en écrivains que nous ne le sommes déjà, et les comédiens français, qui n'ont pas du tout d'égoïsme, ne s'occupent à recevoir des ouvrages qui promettent des succès que pour leurs successeurs. En effet, qu'auraient les *pauvres* acteurs qui viendront après eux, si ceux qui vivent à présent ne s'occupaient pas charitablement de leurs intérêts ? Il est vrai que le public n'entre pour rien dans ces arrangemens-là ; quand on veut bien lui donner le *Légataire*, représenté par des doublures, c'est à lui à s'en contenter. Si les chefs d'emploi du Théâtre-Français voulaient se reposer, comme cela n'arrive déjà que trop souvent, et ne plus faire jouer que des pensionnaires qu'ils ramasseraient sans choix, comme c'est encore leur usage aujourd'hui, qu'aurait-on à dire ? Croirez-vous, Monseigneur, qu'il y a dans le monde des gens assez singuliers pour se plaindre ? J'en ai entendu qui avaient la bonhomie de dire que les acteurs étaient aux ordres du public ; que c'était une chose inouïe de voir une société de fainéans qui sont au nombre de trente-neuf, et qui ont le courage de ne donner pendant une année entière qu'une tragédie nouvelle et deux petits actes de comédie.

Il faut convenir qu'il y a un peu de vérité à travers ce discours qui décèle de l'humeur ; mais tout ce qui est vrai n'est pas toujours écouté. Nous n'avons plus d'espérance que dans M. Picard, directeur de l'Odéon. Une grande activité, le mécontentement des auteurs

Digitized by Google

qui pourraient travailler pour le Théâtre-Français, les acteurs *pensionnaires*, et qui ont à se plaindre des *sociétaires*, tout peut tourner, d'un moment à l'autre, à l'avantage de l'art et aux plaisirs de ce pauvre public dont on se moque parfois un peu trop. Quand M. Picard aura complété sa troupe, il ne manquera pas d'ouvrages; il a déjà quelques acteurs qui ne seraient pas déplacés au Théâtre-Français; plusieurs de ceux qu'il avait formés ne sont pas encore les plus mauvais que les sociétaires de la rue de Richelieu comptaient parmi leurs camarades.

Les débutans abondent à l'Odéon depuis quelques jours. Beaucoup seront appelés; mais espérons que peu seront élus. Un jeune homme, qui est celui dont j'ai déjà parlé à V. A. comme ayant retouché le *Dépit Amoureux*, a paru dans l'emploi des amoureux. Il a de l'intelligence, mais peu de tenue; l'expérience du théâtre lui en donnera peut-être. Son organe est rauque, sa taille petite; mais il a de l'expression. Le Kain n'était pas un bel homme assurément: un comédien, avec de l'âme, peut faire oublier combien la nature fut ingrate envers lui. Le débutant sait parler, ce qui est un rare avantage dans un temps où presque tous les acteurs chantent et déclament. Il y a, par exemple, au Théâtre-Français, une actrice dont on peut *noter* les rôles comme le récitatif d'une partition italienne, et à l'Opéra-Comique un jeune premier dont on peut *écrire* les airs qu'il déclame en mesure pendant que l'orchestre chante à sa place. Ceci me rappelle ce farceur des boulevards, qui débite des quolibets pendant qu'un homme placé derrière lui exécute tous les gestes que le bavard devrait faire lui-même.

Du reste, Monseigneur, je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, si ce n'est la mort de la Vénus hottentote. Un lion de mer lui a succédé; cet animal est cependant loin d'attirer autant de monde que le ballet de *Flore et Zéphyr*, et *Robert-le-Diable*, dont le succès est vraiment diabolique. La contre-danse à huit chevaux a enlevé dernièrement une cinquantaine de personnes à mademoiselle Gosselin aînée, qui n'en a pas moins dansé avec une perfection qui tient du prodige. La légèreté

Digitized by Google

de cette danseuse n'a pas empêché Martin de Feydeau de l'épouser sérieusement. Ce couple nous promet des Zéphyrs et des Amphions.

CHRONIQUE DE PARIS.

— Il vient de se former à Londres une association sous le nom de *Club des Hideux*. Ces gens en veulent surtout aux *chartiers*.

— Dans le passage de Lorme la foule s'arrêtait dernièrement devant la boutique d'un confiseur, qui a représenté à sa porte la fable du *Renard et du Corbeau*. Le corbeau *tient en son bec un fromage*. En le voyant, on ne se demande pas, comme Rousseau : Est-ce un fromage de Suisse, de Brie ou de Hollande? car on voit qu'il est en sucre, et l'art d'un confiseur a su faire trouver aux enfans plus de charmes dans les fables de La Fontaine, que les raisonnemens de Jean-Jacques n'y ont fait découvrir de défauts.

— M. Audinot fils reprend, dit-on, le privilége et le théâtre de l'Ambigu-Comique, dont son père avait été le fondateur.

—Le *Rêveur* de la *Quotidienne* nous a fait le récit d'un rêve à faire dormir debout. Le *passé* n'est qu'un songe; ne nous occupons que du *présent;* rallions-nous autour du trône, et l'*avenir* ne nous inquiètera plus.

—L'infatigable M. Méjan, qui a fait tant *de dédicaces* dans sa vie, vient de faire hommage au.... public d'*une Réponse au Mémoire justificatif de M. le comte Lanjuinais*.

— On m'a fermé la porte du ministère, disait l'illustre abbé de P....., mais je l'enfoncerai.

—Le *Souffleur-émérite* de la *Gazette* parle des partisans de l'*école criarde;* c'est ainsi qu'il appelle l'*Opéra français*.

Digitized by Google

— Ce qui prouve que la Vénus hottentote n'était pas acclimatée, c'est qu'elle est morte de *la petite-vérole*. Nos Vénus européennes ne sont jamais mortes d'une pareille bagatelle.

— Goddam! que les journaux anglais sont intéressans cette semaine! Voici ce que dit l'un d'eux : M. Coke, le plus fameux chasseur des Trois-Royaumes, a tué, lui et huit de ses compagnons, armés de fusils à deux coups, 272 faisans, 186 lièvres, 120 perdrix, une très-grande quantité de lapins, sans compter un martin-pêcheur, une pie voleuse et un perroquet bavard.

.... *Haud tanto cessabit cardine rerum.*

Après-vous, sir Coke, s'il en reste.

— M. Papillon (de la Ferté), intendant des Menus-Plaisirs, est nommé conservateur de l'argenterie et des porcelaines du roi.

— M. Martainville dit élégamment qu'on voit beaucoup de *talens femelles* à Feydeau.

— Le théâtre des Variétés se verrait-il par hasard abandonné comme l'Odéon? On pourrait le croire, car il emploie le même moyen de rajeunir une vieille pièce en l'annonçant sous un nouveau titre. *L'Ogresse* s'appelle maintenant *Belle-Belle* et *Fortuné*. Puisse cette parade dégoûtante, qui a obtenu dans le temps tant de succès,

Changer de nom sans changer de destin!

— L'écrivain publiciste le plus en vogue de nos jours, a vendu, dit-on, le manuscrit de son dernier ouvrage, deux vol. in-8°., 8000 francs. Cette somme lui sera comptée à la fin du mois, et notre auteur se propose de quitter la capitale pour aller, dans les montagnes de l'Auvergne, jouir, dans un ermitage, de ses rentes et capitaux, *fructus belli!*

— Le *Vieil Amateur* parle de deux demoiselles de province, qui, les jours de poste, voient *le spectacle dans les feuilletons*. Si c'est dans les feuilletons du *Vieil Amateur*, qu'elles sont à plaindre!

Digitized by Google

— La ville de Perpignan a, comme Paris, son modeste journal; et pourquoi pas ?

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

Voilà pourquoi M. J. A., amateur, fait les articles spectacles dans la feuille roussillonaise. Le petit Geoffroy paraît ne donner des éloges qu'aux acteurs qui savent bien leurs rôles. (Le souffleur du théâtre de Perpignan doit être fortement occupé.) Il nous apprend que madame Derond aurait été applaudie si on l'avait *un peu plus comprise;* mais c'est comme à Paris! Elle néglige le corps d'une phrase, et garde ses moyens pour la chute, afin de produire plus d'effet; c'est encore comme à Paris! La *fière* dame Le Gaigneur *ne parle pas assez lentement;* oh! pour cela, ce n'est pas tout-à-fait comme à Paris! M. Vignes, *l'Elleviou de la troupe*, a la voix *un peu voilée;* les *Elleviou* de Paris ne l'ont pas plus brillante ni plus claire; *ses gestes sont naturels* : M. Vignes ne devrait pas rester en province. Enfin, madame Derond *crie juste ses ariettes;* et c'est toujours, oui toujours comme à Paris, où les acteurs, qui ont de quoi, payent le *plaudite manibus*, et sont plus heureux que le comédien Gonthier.

Une seule chose n'est pas comme à Paris; c'est que l'amateur J. A. sacrifie trop aux mauvais calembours, et pose à ses articles le cachet de son talent ou bien le talent de son cachet. *Qui es confrare que prenga candela.* A bon entendeur, salut.

— Momus a tenu sa trente-cinquième séance lyrique et gastronomique, le 6 janvier 1816, pour y célébrer la *Fête des Rois*. La joie était presque à son comble, lorsqu'un vieillard est entré dans le temple. Un cri de joie s'est échappé de toutes les bouches... Le marquis de Ximenès! l'ami du grand Voltaire! se disait-on en se précipitant vers lui. — *Oui, mes enfans*, a-t-il répondu avec la plus vive émotion, *c'est le vieux Ximenès qui a voulu rendre une visite aux défenseurs de la galté française*. Aussitôt on l'a conduit à la place d'honneur. Un

Digitized by Google

des convives a chanté un couplet charmant adressé aux momusiens par ce vénérable patriarche de la littérature. MM. Casimir-Ménestrier, Léopold et Adolphe, lui ont sur-le-champ répondu par ce couplet improvisé :

Fils de Momus, quoi! dans son temple
Ximenès paraît à nos yeux!
Qu'en lui chacun de nous contemple
Le vieil ami de nos aïeux.
Respect à cet octogénaire,
Député du sacré vallon!
Il porte un brevet de Voltaire,
Contre-signé par Apollon.

— La note, insérée dans le dernier numéro du *Mercure*, sur les écrivains attachés à cette feuille, a échappé au rédacteur en chef. Cette note, dénuée de toute vérité, désignait, entre autres, comme rédacteur, un homme qui est mort il y a dix ans.

ANNONCES.

L'Europe tourmentée par la Révolution en France, ébranlée par dix-huit années de promenades meurtrières de Napoléon Bonaparte. Précis critique, politique et chronologique des événemens remarquables en Europe, avec les pièces justificatives et diplomatiques, les traités de paix, etc., par L. P.; ornés de portraits.

Deux vol. Prix : 7 fr. brochés, 7 fr. 50 c. par la poste.

Paris, chez Pélicier, lib., Palais-Royal, 1re. cour, nº. 10.

L'Évidence, ou quelques mots sur le Divorce.

Brochure in-8º. Prix : 75 c., et 90 c. franc de port.

Paris, au cabinet littéraire, cour du Commerce, nº. 7, faubourg Saint-Germain, et chez les marchands de nouveautés.

Et chez A. Eymery, rue Mazarine, nº. 30.

De l'imprimerie de FAIN, rue de Racine, place de l'Odéon, nº. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

DE LUDOVICO OPTATO

AVITUM SOLIUM RECUPERANTE.

REX venit ecce tibi, felix o Gallia! carus:
Incipè festivos ducere læta dies.
Cum fidibus voces concordent! omnia templa
Et thure et sertis nunc redolere decet.
Post gemitus longos vobis nunc omnia rident
O cives! nunc vos dulcia fata manent.
Vivite felices, belli furor undiquè cessat;
Pax redit atque alacris rura paterna colit

Digitized by Google

Rege sub optato tandem securus arator.
Nil pecoris custos, nil ovis ipsa timet;
Nec mater imberbi, nondùm florente juventâ,
Ultima cum lacrymis oscula dat filio
Qui procul à patriâ, mox unà fortis et audax,
In pugnâ se se nobilitare valet,
Vulneraque extremâ, labens, ostendit in horâ,
Pro patriâ, clamans, est mihi dulce mori.
Ah! si fata meæ possent satis addere vitæ,
Præsto esset semper tibiâ fidâ mihi
Ut canerem nova Francorum miracula gentis
Quæ semper viguit regis amore sui.
Ante obitum saltem jucundo munere fungor,
Dulcia nunc celebrans otia facta mihi.
O nimiùm felix, tua cessant aspera fata,
Gallia! Di tibi dant in Lodoïce patrem.
Solemnes illis, tali pro munere grates,
Persolve; incipiunt aurea secla tibi.
En venit illa dies in quâ Discordia tandem,
Dentibus infrendens, pallida, scissa comas
Rugiet, et, nullâ bellum civile movendi
Spe remanente sibi, Tartara nigra petet.

PETRUS CHAS,
Rhetoricæ quondàm professor.

A UNE DAME REDEVENUE GRANDE DAME.

Oh! combien vous étiez aimable
Dans cet heureux abaissement,
Où vous ne songiez seulement
Qu'à vous montrer honnête, affable,
Affectueuse à tout venant,
Qui, chez vous arrivé gaîment,
En s'asseyant à votre table,
Sans froid respect, sans compliment,
Bien que servi très-sobrement,

Digitized by Google

Trouvait le dîner délectable,
Et, dans un entretien charmant,
De votre esprit inépuisable
Appréciant tout l'agrément,
Quand la pendule inexorable
Le congédiait brusquement,
Se retirait si tristement!

Au faîte des grandeurs le Destin vous replace;
Que je vous plains! le matin et le soir
Il vous faut, hélas! recevoir
Solliciteurs honteux dont l'aspect embarrasse,
Gens, sous un faux dehors, venant vous décevoir,
Et femmes sans esprit et courtisans sans grâce
Qui, de vos vrais amis en usurpant la place,
De vous importuner s'imposent le devoir.
Vos vrais amis! pour eux désormais quel espoir!
Votre porte, à leur nom, ne s'entr'ouvre qu'à peine;
Lorsqu'ils veulent vous voir, vous avez la migraine;
Si vous les recevez, vous êtes à la gêne,
Et semblez, de leurs soins vous faisant un souci,
Dire de chacun d'eux: Que vient-il faire ici?

Pardon cent fois de ma franchise!
Mais cet air digne, ce grand ton,
Qu'à présent vous croyez de mise,
Qu'est-ce au prix de cet abandon
Et de cet accueil sans façon
Qui d'une politesse exquise
Était pour nous une leçon?

Il n'est donc que trop véritable
Que *les honneurs changent les mœurs!*
Vous consacrez par des rigueurs,
Et des dédains, et des hauteurs,
Cet axiome détestable;
Et néanmoins souvenez-vous

Digitized by Google

De ces temps si tristes, si doux,
Où, pour mieux supporter la vie,
Vous armant de philosophie,
Vous disiez sans cesse entre nous :
« Les titres, ce sont des chimères;
» Les rangs, des faveurs éphémères ;
» Le hasard seul fait tout cela.
» L'amitié vive, tendre et pure,
» Croyez-moi, tenons-nous-en là.
» C'est l'Amitié qui nous assure
» De nos jours le don viager.
» Ah! petit cercle et vie obscure,
» Entretien libre et sans danger,
» Et, se pouvant le ménager,
» Amour fidèle et sans mesure,
» Lien secret et sans rupture,
» Voilà ce qu'il faut désirer,
» Ce qu'il serait doux d'espérer
» De la bonté de la Nature. »

Vous parliez ainsi. Maintenant
Autres souhaits, autre langage.
Eh bien! sur le sable mouvant
Où d'un nom l'éclat imposant
Vous devait frayer un passage,
Marchez sans trouble, sans orage.
Moi, je perds tout en vous perdant,
Je le sens bien; et cependant
A vous toujours je penserai sans peine :
Je chérirai toujours la chaîne
Qui long-temps nous unit tous deux.
Un crépuscule nébuleux
N'empêche pas qu'on se rappelle
Que d'une aurore fraîche et belle,
Sur un ciel pur on vit briller les feux.

M. le chevalier Vacéx.

Digitized by Google

ÉPITRE A ZÉLINE.

Gentille Hébé, par don de la nature,
Naïve encor, le cœur sans imposture :
Toi qui de plaire ignores le pouvoir,
L'art de charmer, le faux jour d'un boudoir,
Tous ces détours que l'artifice emploie,
Et qu'à la cour le sot orgueil soudoie ;
Vaine industrie ! avec moins de savoir,
Simple Zéline, en corset de bergère,
Par la candeur de ta grâce légère
Tu séduis mieux que ce fard du miroir.
Crois-moi, l'éclat peut briller sans richesse ;
Yeux de bergère ont aussi leur noblesse ;
Va, plus que l'or ta beauté t'en tient lieu ;
Plutus n'est qu'homme où l'Amour est un dieu.
Garde-toi donc de quitter ta patrie ;
Reine des fleurs, règne sur la prairie :
Là, le Destin, par la main des Amours,
Aime à t'orner de charmes sans atours.
Des Ris, des Jeux la troupe fortunée
Folâtre au bruit des rustiques pipeaux ;
Les noirs Soucis aux festins des hameaux
Ne versent pas la coupe empoisonnée
Qui du Plaisir obscurcit les flambeaux.
Sans perfidie, Amour blesse au village,
De ses ardeurs y nourrit l'agrément,
Et de léger devient constant et sage :
Sous la coudrette il n'est qu'un doux serment,
Serment du cœur gardé fidèlement,
Que nul dégoût, nul caprice n'outrage,
Cher au printemps comme à l'hiver de l'âge ;
Lien sacré, par qui les premiers feux
En souvenir font encor des heureux.

Digitized by Google

Crains, ma Zéline, un séjour moins tranquille :
Beauté n'est là qu'un attrait dérobé,
Flétri le soir quand le masque est tombé ;
Tandis qu'aux champs, à toute heure parée
D'une fraîcheur de toi seule ignorée,
On te proclame, au son du flageolet,
Sœur de la rose, et nymphe en bavolet.

Rêvant à toi, dès qu'en naissant l'Aurore
Chasse la Nuit des domaines de Flore,
Et qu'avec pompe elle ouvre au Dieu du jour
De l'Orient la barrière éclatante ;
Quand le nectar de ses baisers d'amour
Rend le parfum à la fleur languissante,
Ravi, j'admire.... et, quoique loin de toi,
Fille des cieux ! plein du trouble où sans cesse
De tes appas la volupté me laisse,
Je brûle alors.... Zéline, je te voi !...
Je vois tes yeux, tes yeux divins comme elle,
Orgueil des champs, arbitres des plaisirs :
Amour est là... tu souris, je t'appelle,
Et tout mon cœur, embrasé de désirs,
Vole à tes pieds jurer d'être fidèle.

Être si belle et n'avoir que quinze ans !
Trésor d'amour, pour l'amour tu dois vivre,
Et par ses traits calculer tes amans.
Que de jaloux ! si tu ne m'en délivres,
En répondant au transport qui m'enivre !
Zéline, hélas ! pourrai-je à ta rigueur
Survivre un jour, et reprendre mon cœur !

P. Sylvain Blot.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Aux mêmes travaux condamnés,
Par un lien de fer l'un à l'autre enchaînés,
Deux frères parcourant une même carrière,
Se proposant la même fin,
En ligne perpendiculaire,
Arrivent à leur but par contraire chemin.
Ce sort affreux n'est pas commun à tous;
Deux autres frères font un service plus doux;
Ce sont ceux qu'en cercle l'on mène,
Qu'horizontalement par la ville on promène,
Et qu'on introduit sans façons
Dans toutes les bonnes maisons.
Ils y répandent l'abondance :
Leur service aussitôt reçoit sa récompense;
Mais, pour les premiers employés,
Ils sont, pour tout salaire, ou pendus ou noyés.

S.....

CHARADE.

Dans mon premier se trouve consigné
Probablement le fils aîné
D'un véritable patriarche,
Architecte de la grande arche.
Dans mon second un des départemens,
Et dans mon tout un espace de temps,
Dont assez courte est la durée,
Et dont cinquante-deux complète une année.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Me définir n'est pas facile,
Lecteur; car plus d'un maître habile,
Quand je parais, de moi s'occupe incontinent,
Sans trop bien expliquer comment
J'existe et brille dans le monde.
De ces docteurs la science profonde
Se réduit ordinairement
A maint et maint raisonnement.
En observant mon personnage,
On remarque dans son corsage
Un très-beau titre, un mot, un saint,
L'écueil que le pilote craint;
Ensuite un objet qui dans Rome,
Ainsi que chez tout honnête homme,
Frappant les yeux du second trait,
Dans mon contour trois fois paraît.
On y voit deux frères encore,
Dont l'un se montre avec l'Aurore;
Ce qui rend un reproche amer,
Et se montre d'abord en mer;
Un chef utile à la campagne,
Enfin ce qu'on lit dans Montagne.

V. B. (d'Agen.)

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Étui*.

Le mot de la charade est *Célibataire*.

Le mot du logogriphe est *France*, dans lequel on trouve Ane, Franc, Arc, Rance, Face, Cran, Car, Fa, An, Frac, Race et Crâne.

Digitized by Google

NOUVEAU VOYAGE A TUNIS,

Publié, en 1811, *par M. Thomas Maggill, et traduit de l'anglais; avec des notes* par M.**** (1).

(IIe. Extrait.)

Les Maures de Tunis paraissent moins jaloux de leurs femmes que les Turcs, et ne les confient jamais à la garde d'un eunuque. Personne ne veille sur elles, et, chose à remarquer, c'est que le sexe fait moins de difficulté de se laisser voir par des chrétiens que par des musulmans. Les dames ne sont point dans l'usage de se couvrir d'un voile en présence de leurs esclaves ou devant des Juifs. Quant à ces derniers, c'est au mépris qu'ils inspirent qu'ils sont redevables de ce privilége; car, suivant l'opinion du pays, un Juif n'est point un homme. A l'égard des esclaves chrétiens, c'est un autre motif qui permet l'accès du sexe, et il ne sera peut-être pas sans intérêt de savoir que les dames, à la faveur de la sécurité de leurs époux, se laissent parfois succomber à la tentation du fruit défendu, à l'attrait de la curiosité, ou à quelque autre besoin, que le climat, l'éducation, et sans doute quelque diable tentateur, rendent très-impérieux. Il en est en Barbarie comme en France, c'est-à-dire qu'il est des grâces d'état pour les maris, et que ces derniers ne soupçonnent nullement ce qui se passe chez eux. Pour en donner un exemple, je citerai le trait suivant :

« Un chirurgien européen, attaché au service du bey et de sa famille, était fortement soupçonné d'une intrigue avec une femme de ce prince; celui-ci en fut informé, et le délateur promit en même temps de donner des preuves de ce crime. En effet, le lit où les amans

(1) A Paris, chez Panckoucke, libr., rue et hôtel Serpente

Digitized by Google

avaient couché fut trouvé chaud, et les pantoufles du chirurgien étaient encore dessous ; mais le galant avait eu le temps de s'évader par une porte de derrière qui communiquait avec le dehors. Dès le jour même, le bey fit appeler le chirurgien, lui remit une bourse d'argent, lui signifia l'ordre de quitter ses états sans délai, parce qu'il ne pouvait répondre désormais de sa sûreté. Quant à la dame, il ne la punit qu'en la chassant pour jamais de son lit. »

On conviendra sans doute que voilà un grand pas vers la civilisation européenne ; et malgré ce trait de modération, dont peu de beys seraient capables, je ne conseille nullement aux galans de s'y fier.

Chaque pays a ses modes et ses habitudes. A Tunis, comme dans tout l'Orient, la beauté d'une femme consistant dans l'embonpoint, les parens n'épargnent rien pour engraisser les jeunes filles avant de les marier. La nourriture la plus propre à produire l'effet désiré, est une semence appelée *drough*, laquelle augmente aussi considérablement le lait des nourrices, non-seulement pour la quantité, mais encore pour la qualité. On fait encore usage d'un mets national nommé *k'sk'sou*. On en gorge tellement la future épouse, qu'il est souvent arrivé d'en voir mourir la cuillère à la main. Parmi les autres moyens employés pour parvenir à la plus belle rotondité, c'est-à-dire la plus monstrueuse, le traducteur rapporte qu'on l'a assuré que les dames mangeaient de jeunes chiens. Comme il n'est point de terme où l'embonpoint d'une femme doive s'arrêter, on n'en rencontre presque point qui soient sveltes, et la plus abondamment pourvue de graisse ne laisse pas de se surcharger de vêtemens de toute espèce pour ajouter encore à ses prétendus appas.

Le Maure peut, à la vérité, épouser quatre femmes ; mais en général il se contente de deux, ce qui est déjà fort honnête ; il est juste de dire aussi qu'il leur associe autant de concubines qu'il peut ou qu'il veut en avoir. Le divorce étant la chose la plus facile, et ne causant aucun scandale, pas le moindre bruit, Monsieur change de femmes aussi souvent qu'il lui plaît. Je ne pense pas que nos dames françaises, si aimables, voulussent voir

Digitized by Google

s'établir une pareille coutume ; mais autre pays, autres mœurs ; et, comme le dit fort bien Candide, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

Un usage consacré dans l'Orient, c'est le grand respect qu'on y témoigne pour les tombeaux. Les Turcs les ombragent de cyprès, et les Maures les blanchissent à la chaux ; on les voit fréquemment prier sur les tombes de leurs proches, et l'infidèle qui oserait pénétrer dans un cimetière serait promptement châtié de sa témérité. Les habitans d'Alger, moins scrupuleux ou plus raisonnables, laissent paisiblement entrer le chrétien dans le champ des morts ; mais il faut qu'il évite de souiller les tombeaux, de s'arrêter trop près d'un enterrement, et d'approcher des femmes que la dévotion, et plus souvent la gourmandise, y attirent le vendredi.

Les arts sont totalement anéantis dans la Barbarie, et les habitans, bien dignes de porter le nom de leur pays, mutilent et détruisent toutes les statues et les bas-reliefs qu'ils peuvent découvrir ; c'est par motif de religion, et par horreur de l'idolâtrie. Quelle affreuse croyance que celle qui porte à de pareils travers ! aussi le gouvernement attache-t-il une excessive défiance à la profession de peintre, qui la rendrait dangereuse pour celui qui l'exercerait sans précaution.

M. Maggill prétend que la musique mauresque, tant vocale qu'instrumentale, est du style le plus barbare, et que le braiement d'un âne est agréable en comparaison de leurs chants les plus doux. Le traducteur, beaucoup plus instruit que son original, trouve la musique d'appartement fort monotone, mais très-douce et très-expressive ; elle est ennuyeuse par les répétitions sans nombre, et les voix sont nasillardes. Quant à la musique militaire, elle produit le vacarme le plus assourdissant et le moins mélodieux qu'on puisse entendre. Aussi dit-il qu'on peut appliquer à ces deux genres si opposés chez les Maures les mêmes observations que le baron de Tott a faites sur la musique des Turcs. Il est à regretter que le traducteur ait perdu tous les airs qu'il avait notés pendant son séjour en Barbarie. Un seul qui lui restait est gravé dans l'ouvrage, et, si j'en juge d'après cet échan-

Digitized by Google

tillon, la musique mauresque n'est pas aussi mauvaise que le prétend M. Maggill.

Le bey de Tunis fait seul usage d'un carrosse à quatre roues, et conduit souvent son équipage. La voiture à deux roues est permise aux consuls et aux naturels. Le consul américain en avait une fort élégante, que le bey trouva de son goût; il l'envoya demander, en priant le consul de s'en procurer une autre. Son Exc. s'étant aperçue qu'un marchand de vin possédait une belle et excellente mule, laquelle lui paraissait beaucoup trop belle pour un homme de cette classe, s'en empara sans autre forme, attendu que S. Exc. avait dessein d'en faire présent à un prince. Il est difficile de pouvoir trouver une manière plus économique pour faire des cadeaux.

En traitant le sujet, quelle nation est la plus influente à la cour de Hamoûda-Pacha, bey de Tunis, on doit s'attendre que M. Maggill accorde tous les avantages à son pays, et accable d'invectives souvent très-malhonnêtes, pour ne pas dire plus, les Français et leurs agens. Le traducteur a eu le bon esprit de supprimer les personnalités; il est cependant juste d'avouer que les Anglais jouissent de grands priviléges; ils peuvent faire leurs expéditions de tel port et sous tel pavillon qui leur plaît, moyennant un droit de trois pour cent. Les autres nations ne payent pas davantage, mais à la condition que les objets qu'elles importent doivent être expédiés de leur propre port et sous leurs propres couleurs; autrement, le droit est de huit pour cent. Le commerce des Anglais a pris un grand accroissement dans la Méditerranée depuis que cette nation s'est emparée de l'île de Malte, qui fournit presque entièrement à la consommation de Tunis et d'Alger. Aussi est-il à présumer que l'intérêt de l'Angleterre doit faire naître des difficultés, et s'opposer à ce que les Français rouvrent leurs anciennes relations avec le Levant. Après un long détail sur les avantages et la supériorité des Anglais sur les autres nations, M. Maggill termine par cette phrase assez remarquable :

« Si l'Angleterre avait lieu de déployer l'appareil de sa puissance en Barbarie, nulle nation ne pourrait lutter avec elle d'influence dans ces contrées; mais sa politique

Digitized by Google

semble toute différente ; elle use de grands ménagemens envers les régences ; et, comme si elle craignait de leur déplaire, elle se prête aveuglément à leur rendre tous les services qu'elles lui demandent. »

Cela n'est que malheureusement trop vrai ; car M. Maggill pouvait dire quelque chose relativement aux humiliations que le gouvernement anglais a bien voulu souffrir sans se plaindre. Au surplus, il n'est pas une nation en Europe qui n'ait à se reprocher d'avoir accoutumé les Barbaresques à des ménagemens déshonorans pour le nom chrétien ; et il faut espérer que l'Europe enfin, dégagée de ses vieilles routines, fera un retour salutaire en forçant les régences à quitter le brigandage dont elles font profession.

L'auteur paraît fortement désirer que les consuls européens envoyés en Barbarie soient revêtus d'un titre plus imposant ; les raisons qu'il allègue en faveur de son opinion, paraissent peu fondées. Le traducteur pense au contraire qu'en accordant aux agens des diverses nations un plus haut degré d'importance, « on ne ferait qu'accroître la morgue et l'insolence de ces pirates, déjà trop convaincus de leur supériorité, trop accoutumés aux ménagemens qu'une mauvaise politique a toujours gardés envers eux. » Je renvoie à l'ouvrage pour lire les excellentes raisons du traducteur, qui fait connaître quelques traits fort peu honorables pour le ministère anglais. Quelquefois M. Maggill fait des concessions au gouvernement français ; il veut bien avouer que l'Angleterre est de tous les pays celui qui apporte le moins d'attention dans le choix de ses agens consulaires.

« Peu, très-peu de nos consuls, dit-il, sont faits pour les emplois qui leur sont confiés. La France donne en cela une leçon à l'Angleterre : en général, *ce gouvernement cherche ses agens parmi les hommes habiles; mais c'est trop souvent l'intérêt particulier qui préside au choix des nôtres.* » Comment, après un aveu pareil, M. Maggill parle-t-il d'intrigues que nul agent, *excepté un consul de France*, ne voudrait mettre en usage pour soutenir son crédit ? Après s'être paré d'une grande philanthropie, M. Maggill veut que l'Angleterre ne nomme

Digitized by Google

aux places d'agens que des Anglais natifs, professant la religion de l'état, et non des catholiques romains, qui, dit-il, achètent et vendent journellement les intérêts de la nation. On conviendra sans doute que notre négociant est tolérant à d'étranges conditions. Eh quoi! opprimer une nation toute entière! la laisser végéter dans l'abjection, dans la privation de tout droit politique! et l'on parlera de tolérance, de patriotisme et de philanthropie? Le traducteur répond à cette singulière morale, et compare la tolérance de l'auteur avec celle que les Turcs accordent aux Grecs et aux Juifs.

Le tarif des droits qui se perçoivent à Tunis sur les marchandises introduites par les négocians anglais intéresse sans doute les commerçans, et je renvoie à l'ouvrage même pour s'en instruire. J'aime mieux faire connaître les causes du déclin du commerce dans les états de Barbarie, particulièrement de celui de Tunis; et, comme ce chapitre touche de très-près nos villes méridionales, je vais en citer les deux premiers paragraphes :

« Le commerce des états barbaresques avait été jusqu'ici à peu près inconnu des négocians anglais; la France, au contraire, l'avait soigneusement cultivé, parce qu'il lui offrait un marché important où elle se procurait les productions nécessaires tant à elle-même qu'à ses voisins, et en même temps un débouché lucratif assez considérable pour les objets de son industrie. Jusqu'à ces derniers temps, les Français se regardaient comme les maîtres exclusifs du commerce de la côte septentrionale de l'Afrique, et considéraient les négocians des autres nations comme autant d'usurpateurs de leurs droits; une nouvelle direction donnée à ce commerce a entraîné pour eux la perte d'avantages dont une longue possession leur avait donné comme la propriété exclusive.

» Depuis quelques années, ce commerce est considérablement déchu; mais, quoiqu'il fût autrefois beaucoup plus étendu, plus lucratif et plus digne de l'attention d'une puissance qu'il ne l'est de nos jours, il ne laisse pas, malgré la réduction qu'il a subie, d'offrir encore un champ assez vaste aux spéculations des négocians, et de mériter particulièrement l'attention de la Grande-Bre-

Digitized by Google

tagne dans l'état actuel des choses. Il faudrait donc mettre tout en usage pour augmenter en Barbarie le débit de nos manufactures, en entravant les opérations de nos ennemis, et pour faire connaître à ce gouvernement que l'Angleterre est plus en état de les protéger et de fournir plus extensivement à leurs besoins que toute autre nation. »

S'il est juste de faire observer que ce voyage fut publié à la fin de l'année 1811, temps où la France faisait une guerre active à l'Angleterre, il l'est encore plus d'avouer que voilà un emploi bien peu honorable pour une nation qui a déclaré qu'elle ne souffrirait plus la traite des nègres, parce que cette traite est une tache pour les nations civilisées.

Le traducteur pense que le commerce de Tunis est plus considérable aujourd'hui qu'il ne l'était il y a vingt ans. L'importation des grains étant extrêmement tombée et à peu près devenue nulle, a dû nécessairement diminuer de beaucoup le nombre de navires qui venaient en charger dans le port de Tunis; mais, en revanche, le luxe a fait de grands progrès dans le pays, et le commerce des objets manufacturés a pris un accroissement considérable. Quel beau sujet pour M. Azaïs, et quel supplément il peut ajouter à son système *des Compensations!*

M. Maggill croit voir la ruine du commerce dans la forme despotique et militaire des puissances barbaresques. S'il a eu des raisons pour avancer un fait aussi étrange, on n'en manquera pas pour lui prouver le contraire; et la première c'est que, si l'oppression avait causé, à elle toute seule, la ruine des relations commerciales, elle les aurait certainement empêchées de naître. En adoptant ses idées au sujet du despotisme, source la plus féconde des maux de l'humanité, qu'il s'arrête un moment aux Juifs si long-temps opprimés, avilis, et néanmoins les plus industrieux des hommes. C'est aux persécutions essuyées par ce peuple qu'est due l'invention admirable, et pourtant si simple, des lettres-de-change. Esclaves sous les Égyptiens, les Juifs furent industrieux; libres sous leurs rois et sous leurs prophètes, le commerce et l'industrie leur furent étrangers; et ce mal ne cessa que

Digitized by Google

lorsque les Juifs devinrent un objet d'abjection, que les lumières et l'esprit philosophique doivent entièrement faire disparaître. Je pourrais encore citer les Chinois qui gémissent sous une verge de fer; et cependant chacun connaît leurs travaux et leurs découvertes.

Les poids, mesures et monnaies de Tunis sont ensuite évalués entre eux et comparés avec ceux des autres pays. Ensuite vient un long chapitre sur les exportations, avec le degré de qualité de chacun des objets importés; puis on traite des caravanes que Tunis reçoit et de celles qui en partent; de l'époque de leur arrivée et de celle de leur départ; des marchandises qu'elles apportent et de celles qu'elles prennent en échange. On examine avec soin les principales manufactures du pays, particulièrement celles de bonnets ou calottes, étoffes de laine et maroquins. L'ouvrage est terminé par le tableau des monopoles de la régence et des importations qui se font à Tunis.

Je le répète, ce voyage est fort intéressant, bien écrit, et l'on doit des éloges au traducteur pour la sagesse de ses observations, sur la décence, le bon ton et l'urbanité qu'il a apportés dans ses notes, qui sont à la fois curieuses, nobles et substantielles. On se tromperait si l'on pensait que cet ouvrage n'est destiné qu'aux seuls commerçans; il intéresse au contraire les diverses classes de la société. On y trouve quelques anecdotes piquantes, des rapprochemens curieux; et la lecture en est amusante, parce que le style en est agréable.

En terminant cet extrait, je ne puis m'empêcher de faire une réflexion sur les orientalistes en général. Le traducteur loue quelquefois M. Maggill sur l'orthographe qu'il emploie dans l'écriture des mots arabes, et souvent il la rétablit dans sa pureté; le même traducteur, en prévenant qu'il a résidé plus de dix années dans les Échelles, donne les raisons pour lesquelles il écrit d'une manière plutôt que d'une autre. Dans les Voyages d'Ali-Bey-El-Abassy, on fait usage d'une autre orthographe. Enfin le plus savant orientaliste de l'Europe, M. Sylvestre de Sacy, a son système à cet égard; et son digne confrère, M. Langlès, en suit un autre. Pour nous, qui cherchons à nous instruire, à nous entourer d'autorités res-

Digitized by Google

pectables, que devons-nous penser, et quel doit être notre embarras, en voyant des gens instruits qui ont demeuré dans le pays, conversé avec les habitans, écrit dans leur langue, se servir d'un autre système d'écriture que celui employé par deux savans distingués de l'Institut, l'honneur de leur siècle, et connus de toute l'Europe par leurs productions?

EXTRAIT D'UN PORTE-FEUILLE. — N°. IX.

De la Sensibilité.

La *Sensibilité* est-elle une vertu, ou est-elle une faiblesse?

Comme vertu signifie force, et que le propre de la sensibilité est d'amollir l'âme et de la rendre susceptible des émotions les plus tendres, il me semble qu'on ne peut donner le même nom à deux facultés contradictoires. D'une autre part, appellerez-vous faiblesse un sentiment qui vous fait affronter tant de périls, surmonter tant d'obstacles, et donne aux êtres les plus faibles une énergie qui souvent les élève au-dessus du courage même?

La sensibilité, au fait, n'est en elle-même ni une vertu, ni une faiblesse, mais une tendance du cœur à l'une et à l'autre. Ne la confondez pas avec la pitié; elle vaut mieux.

Indépendamment de ce qui appartient à la pitié, elle fait un grand nombre de choses que la pitié ne fait pas.

La pitié, sentiment passager, s'éteint avec la cause qui la provoque; ce n'est qu'un des effets de la sensibilité, état constant, qui est moins une affection qu'une disposition à ressentir toutes les affections.

Cette disposition s'appelle plus particulièrement *sensibilité*, quand elle nous porte à des sentimens doux. Se manifeste-t-elle plus habituellement par des sentimens violens; elle s'appelle *irritabilité*.

Digitized by Google

Nous demandions tout à l'heure si la sensibilité était une vertu ou un vice. La série d'assertions que nous venons de produire, nous a conduits peut-être à trouver la solution de cette question. La sensibilité n'est en elle-même ni un vice ni une vertu ; mais l'âme qu'elle possède est également capable d'actions vertueuses et vicieuses ; cette âme est un instrument prêt à rendre les sons que la main du hasard jugera à propos d'en tirer.

La sensibilité mène à la rancune comme à la reconnaissance, à la rigueur comme à l'indulgence, à la générosité comme à la cruauté.

L'Achille d'Homère est véritablement le type de l'homme sensible. Lisez l'Iliade, et vous verrez qu'il réunit en lui tous ces contrastes. Tous ses sentimens sont des passions, toutes ses passions des fureurs : son amitié comme sa haine, qui n'est en lui qu'un excès de l'amitié. Irritable jusqu'à la férocité, parce qu'il est sensible jusqu'au délire, il donne, dans la rage avec laquelle il outrage Hector, la mesure de toute la tendresse dont il chérissait Patrocle, et la facilité avec laquelle il se laisse apitoyer aux larmes de Priam, prouve que toutes les affections de cette âme immodérée prenaient leur source dans un même principe, la sensibilité.

La sensibilité et l'irritabilité peuvent habiter le même cœur sans y produire nécessairement les effets que nous venons de décrire. Ces deux sentimens, en se balançant, peuvent se modifier et défendre également l'homme d'un excès de violence et d'un excès de faiblesse ; empêcher l'âme de monter trop haut comme de descendre trop bas, et lui composer une vertu particulière, par laquelle, tout en étant sensible à l'injure, elle le serait aussi au plaisir de pardonner.

C'est de ce mélange heureux de sensibilité et d'irritabilité que la générosité, que l'héroïsme se compose. C'est lui que j'admire dans le pardon accordé par Lycurgue au jeune furieux qui l'avait blessé. L'irritabilité seule fait de la clémence une vertu. Ne pas punir l'outrage que l'on n'a pas senti, ce n'est pas pardonner ; mais le commun des hommes, qui juge les grands d'après les

Digitized by Google

faits plus que d'après leurs sentimens, honore également du nom de clémence la générosité de Titus, la politique d'Auguste, l'imbécillité de Claude, qui tous les trois ont épargné de grands criminels par des motifs si différens.

Il y a une sensibilité physique comme une sensibilité morale. Elles sont quelquefois si immédiatement liées qu'on les prend l'une pour l'autre; il est pourtant quelque différence entre elles; celle, par exemple, qui existe entre l'amour physique et l'amour moral, entre des sentimens et des sensations. Une certaine irritabilité nerveuse peut avoir souvent les mêmes effets que la sensibilité; mais, comme ce n'est pas dans le cœur que cette affection prend sa source, ne serait-il pas à propos de lui donner un nom particulier; et celui de *sensualité* ne caractériserait-il pas à merveille la sensibilité de tant de dames qui ne sont rien moins que sensibles?

La sensibilité, que les uns regardent comme l'effet d'une organisation débile, et les autres comme la preuve d'une organisation délicate, donne lieu à deux genres d'affectations opposées, qui n'ont pourtant qu'une même origine, la vanité. Tel homme sensible réellement a honte de cette qualité, à laquelle il a cédé sans cesse, tout en cherchant à la dissimuler sous une brusquérie apparente; tel autre, au contraire, dur et froid comme le marbre, cherche à revêtir des apparences de la sensibilité la plus exquise son insensibilité, qui se trahit à la plus légère occasion.

Personnages également ridicules, mais non pas également plaisans, tous deux cependant ont été présentés avec succès au théâtre. Goldoni a fait avec le premier son *Bourru Bienfaisant*, caractère qui provoque à la fois le rire et l'attendrissement. M. Étienne, avec le second, a composé le *philanthrope* des *Deux Gendres*, personnage qui excite en même temps le rire et l'indignation. Mais remarquons, à l'appui de notre opinion, que, dans la première pièce, le comique tient au caractère, et que, dans la seconde, il résulte des situations, artifice par lequel l'auteur de la seconde pièce a pu seul vaincre une grande difficulté.

Digitized by Google

Peut-être, sans avoir tout le talent de Goldoni, pouvait-on amuser les spectateurs du ridicule d'un homme qui emploie tous ses soins à paraître moins bon qu'il ne l'est; mais, pour rendre plaisante l'hypocrisie de l'homme qui cherche à se parer d'une bonté qu'il n'a pas, il fallait un peu du génie de Molière, qui nulle part n'est aussi fortement comique que dans la pièce où il met en scène le plus odieux des personnages, le Tartuffe.

L'affectation d'insensibilité obtient facilement grâce, parce que l'erreur qui en résulterait ne porterait aucun détriment à la société; l'affectation contraire excitera toujours la plus profonde indignation, parce que les piéges les plus affreux sont trop souvent cachés sous les illusions qu'elle produit.

Gilbert a peint de main de maître cette affectation trop souvent alliée à la sécheresse d'âme la plus horrible.

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime:
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même;
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes:
Il est vrai; mais aussi, qu'à la mort condamné,
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première, à cette horrible fête,
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Dancourt, d'un seul trait, présente la même affectation avec une vérité non moins grande, mais un peu plus gaie:

Le bac de Bezons s'est enfoncé; les femmes comme les hommes sont tombés à l'eau. La rivière est couverte de leurs ajustemens. *Les pauvres chapeaux! les pauvres fontanges!* s'écrie madame Argant avec l'accent de la plus profonde sensibilité. Ce trait de Dancourt est digne de Molière.

La mode s'empare de tout. Les vertus, les vices, lui sont soumis comme les habits et les cabriolets. Avant la

Digitized by Google

révolution, la mode était d'être sensible; la tristesse dont on faisait parade faisait d'autant plus d'honneur qu'on avait moins sujet d'en éprouver. A défaut de chagrins réels on en cherchait de factices; fier qu'on était de montrer à quel point on serait à plaindre dans le malheur, puisqu'on faisait pitié au sein du bonheur même.

Cette disposition de l'âme, qui court toujours après ce qui lui manque, influa nécessairement sur la direction de l'esprit. Les auteurs, semblables aux fabricans d'étoffes, travaillent dans le goût dominant, quand ils n'ont pas assez d'influence pour le faire changer. Ils exploitèrent, à leur profit, la sensibilité, comme ils avaient antérieurement exploité la philosophie. De là cette abondance de drames et de romans plus larmoyans les uns que les autres. Mercier s'empara de la scène, Baculard des boudoirs, et il ne fut plus permis de rire sous peine de passer pour insensible. Rien de plaisant comme cette mélancolie à laquelle on se condamnait par bon ton; les femmes sortaient du théâtre où elles avaient pleuré pour revenir pleurer chez elles. Les émotions promises par la lecture des *Délassemens de l'Homme sensible* succédaient à celles qu'on avait éprouvées à la représentation de *la Brouette du Vinaigrier*. C'était une grâce que d'avoir les yeux rouges; on ne se parlait que d'une voix entrecoupée; on ne se servait que de phrases brisées, et dans lesquelles les soupirs marquaient les poses; à la gaîté si spirituelle de nos pères avait succédé la plus maussade mélancolie, et le sot qui n'avait jamais pensé, avait presque partout le pas sur l'homme d'esprit qui ne savait pas *sentir*.

On s'attendrissait sur tout; on s'apitoyait sur les chevaux qui nous traînent, sur la vache qui nous donne son lait, sur la brebis qui nous cède sa toison, sur le mouton qui figure sur nos tables, pauvre animal bouilli, rôti, cuit enfin pour les plaisirs de notre *sensualité*, qui n'est pas la *sensibilité*, tous les jours de tant de manières. « Encore un peu de ce mouton, disait-on à Julie ***; » il est fort tendre. — Il a donc été bien malheureux, »

Digitized by Google

répondit-elle avec un profond soupir, en présentant son assiette une seconde fois.

Il y avait des gens assez heureux pour trouver partout des sujets de pleurer.

Paul s'écriait : La sensibilité
A pour mon cœur un attrait invincible.
— Ami, répond Lucas, en vérité,
Non moins que toi, moi je suis né sensible.
Mardi dernier, j'eus un besoin urgent
De m'attendrir ; j'allai voir l'*Indigent* (1),
Et j'y versai tant de pleurs que ma nièce
Crut, les voyant couler, que j'étais fou.
— Moi j'ai pleuré, dit l'autre, tout mon sou,
Rien qu'en lisant l'affiche de la pièce.

PONS DE VERDUN.

Cette sensibilité de fabrique s'appelle aujourd'hui *sensiblerie ;* quoiqu'elle ne soit pas trop de mode pour le quart d'heure, que dans un moment où nous sommes agités par tant d'affections réelles on ne songe guère à se parer de sentimens simulés, quelques personnes essaient de temps en temps de la réveiller, *de toucher ou de pincer les cordes sensibles du cœur humain*, et *d'en tirer*, comme le dit l'auteur de *Misanthropie et Repentir*, *des sons douloureux*.

Différente de la faculté d'ennuyer, qui est un don de la nature, la faculté d'attrister s'acquiert par l'art : aussi avons-nous des professeurs, des maîtres en cette matière, qui, je ne sais pourquoi, n'est pas du nombre de celles que l'Université fait enseigner dans ses académies. Le plus habile d'entre eux est sans contredit ce Monsieur que vous retrouvez à tous les spectacles, au nombre desquels il faut compter les enterremens. Personne n'a porté si loin que lui l'art d'attrister les choses et de contrister les personnes ; *Young* près de lui n'est

(1) Drame de Mercier.

Digitized by Google

qu'un facétieux, et Jérémie qu'un bouffon. Compose-t-il? semblable à ces faiseurs de silhouettes, qui, dans leurs découpures, ne vous offrent que du noir, il ne vous présente que du noir dans chacune de ses productions, différenciées entre elles par le titre seul, et dont l'effet n'est pas d'amuser, quoiqu'elles appartiennent à des genres qui semblent avoir été inventés dans ce but. Il ne connaît qu'une langue, celle du sentiment, qu'il emploie avec un égal succès dans l'opéra-comique, dans l'oraison funèbre et dans les contes, dont le recueil ne fait pas plus rire que celui de ses oraisons, composées, non-seulement pour les occasions échues, mais pour les occasions à échoir. Comme ce harangueur provençal, qui, exerçant son éloquence sur tous les cas possibles, avait porté la prévoyance jusqu'à rédiger la harangue qu'il adresserait *au fils du grand-turc s'il venait jamais à faire naufrage sur les côtes de Provence*, il a dans son porte-feuille les discours qu'il prononcerait sur la tombe de chacun de ses amis, si le malheur voulait qu'il eût le bonheur de leur survivre; pour peu qu'on l'en prie, il en fait la lecture par *avance d'hoirie:* ce qui ne laisse pas que de lui valoir des remercîmens de la part de ceux dont il s'est occupé; car les vivans sont plus reconnaissans sur cet article que les morts. Voltaire se délassait, par des pièces fugitives et des lettres familières, de la fatigue que lui causaient ses grandes compositions poétiques et philosophiques; de même, notre homme se délasse-t-il par des travaux moins graves, mais non pas plus gais, de la lassitude que lui causent aussi quelquefois ses grandes compositions funéraires. Il s'est amusé tout récemment à revoir, à corriger, à enjoliver le texte et les ornemens des billets d'enterrement, où les signes habituels de la ponctuation seront remplacés par des larmes, tantôt simples, tantôt doubles, tantôt triples, multipliées enfin, *ad libitum*, dans la proportion jugée convenable par la douleur, comme les points d'admiration le sont depuis quelque temps par certains auteurs, qui ont adopté ce moyen pour apprendre au public le juste degré d'estime dû à chaque phrase sortie de leur plume. Au reste, la sensibilité qui, comme les acteurs

Digitized by Google

du théâtre Feydeau en ont fait deux fois l'épreuve lors de la mort de Grétry, ne laisse pas que d'avoir ses profits, n'est pas inutile absolument à la fortune de notre moderne Héraclite. Les divers entrepreneurs d'inhumations se disputent l'acquisition de sa nouvelle formule, qu'il a mise sous la protection d'un brevet d'invention, sous la protection de la loi si terrible aux contrefacteurs, et dont il ne veut céder la propriété que contre une bonne rente viagère et la promesse d'une pompe funèbre gratuite, où lesdits billets seront prodigués, et dans laquelle on prononcera l'éloge qu'il s'est aussi composé; car il est de ses amis.

Après vous avoir fait le portrait moral de ce maître en *sensiblerie*, faut-il vous faire son portrait physique? Trois mots suffisent : un grand homme, au ton cafard, au visage pâle, au regard doucereux et larmoyant; d'ailleurs, sec de la tête aux pieds, le cœur y compris.

Tel n'est pas l'homme sensible. Étranger à toute affectation comme disposé à toute affection, il n'est habituellement ni triste, ni gai; mais il n'est ni triste, ni gai, ni attendri, ni irrité à demi quand le moment de crise est venu. Rien ne l'émeut modérément; je ne serais donc pas plus étonné de vous voir scandalisé de sa joie qu'épouvanté de sa tristesse. D'où lui vient l'une ou l'autre? il ne le sait pas toujours; mais Rousseau vous répondra pour lui : « Jouet de l'air et des saisons, le » soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein, règlent sa destinée; il est content ou triste au gré des » vents (1). » Eh! quel empire les passions n'exercent-elles pas sur cette âme qu'affectent les plus légers caprices de l'atmosphère?

De cette sensibilité qui ne fait pas toujours le bonheur, résultent les qualités les plus aimables du cœur et de l'esprit.

La sensibilité fait tout notre génie.

---

(1) Nouvelle Héloïse, Lettre VI.

Digitized by Google

a dit Piron. Rien de plus vrai. C'est elle qui donne soit la faculté d'exprimer heureusement ce qu'on a senti vivement, soit celle d'inventer les vrais sentimens que l'homme doit éprouver dans une situation où l'on ne s'est jamais trouvé soi-même. C'est elle qui a dicté à Racine, à Voltaire, à Virgile, ces vers admirables que l'esprit seul n'aurait pas faits.

Si nous devons à la sensibilité les ouvrages dont l'esprit est le plus orgueilleux, nous lui devons aussi les institutions dont l'humanité s'honore le plus, institutions créées par la charité ou par la philanthrophie, si l'on veut rajeunir une ancienne vertu par un sobriquet moderne. C'est de son active sollicitude que l'on tient les soupes économiques, l'établissement des enfans trouvés, et tant de fondations et d'inventions qui l'emportent encore sur les inventions de la philanthropie de M. de Rumfort, mais dont aucune ne peut effacer en charité la fondation de l'hospice ouvert par le vénérable Vincent de Paule.

DE LA FINESSE.

La finesse de l'esprit ne doit pas se confondre avec celle du caractère. Toutes les deux cependant ont une source commune : elles sont le résultat de cette faculté pénétrante qui nous fait apercevoir les rapports éloignés, les nuances légères, les fils déliés qui existent dans les choses ou dans les pensées. Celui qui applique cette faculté aux choses, c'est-à-dire, aux événemens de sa vie, a la finesse de caractère, la finesse pratique. Celui qui ne l'emploie qu'à saisir les points du contact presque invisible qui lient plusieurs idées entre elles, a une finesse toute spéculative : c'est celle de l'esprit.

En supposant qu'un homme ait de la finesse, peut-il à son gré en faire un moyen de succès dans ses relations sociales, ou simplement un jeu d'esprit, bon tout au plus à amuser ses loisirs? Non : l'application qu'il fera de cette finesse sera déterminée par la nature de ses

Digitized by Google

organes. Il en est de la finesse du caractère et de celle de l'esprit, comme de deux instrumens pareils, quant à la forme, mais d'un doigté différent. Un musicien, par une disposition particulière et inexplicable, aura plus de facilité pour l'un que pour l'autre, et les possédera difficilement tous les deux. Ceci explique pourquoi nous voyons tous les jours des hommes d'un esprit très-subtil, se laisser facilement tromper dans les affaires les plus simples. Ils sont virtuoses sur l'un de ces deux instrumens; mais on les attaque avec celui dont ils ne jouent pas.

La finesse, quelle que soit sa nature, est une qualité précieuse, si on n'en abuse pas. Celle qui tient au caractère peut, comme un fanal, diriger celui qui la possède à travers les écueils de la société. Tant qu'elle n'est que défensive elle est légitime; il est permis d'éventer les ruses de son ennemi; mais l'honnête homme en pareil cas ne récrimine point, il brise le piége qu'on lui a tendu, et sa conduite, toujours franche, ressemble plutôt à une prudence éclairée qu'à de la finesse.

La finesse de l'esprit n'est, pour ainsi dire, qu'un art d'agrément. Celui qui en est doué jouit et fait jouir les autres des acceptions nouvelles, des ellipses cachées, des rapprochemens heureux que son ingénieuse sagacité lui fait apercevoir dans l'objet de ses pensées ou dans les mots de sa langue. C'est ainsi que nous aimons à découvrir, à l'aide d'un télescope, les sites éloignés que notre faible vue ne saurait atteindre.

Mais comme il est dans notre nature d'abuser du bien comme du mal, il est rare que ceux qui ont de la finesse dans le caractère ou dans l'esprit ne la portent pas au-delà des limites de la raison. Alors elle perd tous ses avantages, comme ces draps que le foulon a trop pressés, et qui, n'ayant plus de consistance, ne peuvent être d'un bon usage.

La finesse de l'esprit, poussée trop loin, produit les jeux de mots puérils, les antithèses forcées, comme dans ce vers du poëme de la Madeleine, que son ridicule auteur adresse aux femmes mondaines:

Ne rougissez-vous pas de ces pâles couleurs?

Digitized by Google

et comme dans cette lettre de Voiture, où il écrit à une demoiselle que, « s'étant embarqué sur un navire chargé » de sucre, il arrivera confit, et que, si par mal- » heur il fait naufrage, il aura la consolation de mourir » en eau douce. »

Cette même finesse exagérée produit encore le style maniéré, le précieux ridicule que l'hôtel de Rambouillet avait mis à la mode. Balzac en fournit un exemple dans cette phrase qu'il adresse à un homme affligé : « Votre » éloquence rend votre douleur vraiment contagieuse ; » quelle glace de Norvège et de Moscovie ne se fondrait » pas à la chaleur de vos belles larmes ? » Molière a lancé sur cet insipide jargon l'anathème irrésistible de la plaisanterie ; mais il n'en a pas tari la source, parce qu'elle est dans notre impérissable amour-propre qui trop souvent s'égare en voulant briller. Ces vaines subtilités, ces locutions abstruses sont la marque distinctive de l'esprit qu'on fait, comme le naturel l'est de celui qu'on a.

La finesse est ridicule lorsqu'elle devient du galimatias ; elle est odieuse lorsqu'elle devient de la perfidie. Cette dernière est malheureusement fort commune aujourd'hui. La franchise était autrefois une des brillantes qualités du Français. Elle tenait à la légèreté de ses goûts qui le portaient à abuser de la finesse de l'esprit plutôt que de celle du caractère ; mais la politique est venue tout changer. Sa logique tortueuse s'est glissée dans toutes les classes de la société, dans tous les états, dans tous les ménages ; et, des plus hautes combinaisons, elle est descendue aux plus petits intérêts. Tout le monde veut ruser.

Je sais bien que c'est au milieu des dangers que l'égoïsme acquiert toute sa force. Je sais même qu'il est excusable, lorsqu'il se borne à servir le besoin impérieux que tout homme éprouve de conserver sa vie ou ses propriétés. Mais on va plus loin : lancé sur une mer orageuse, on n se contente pas de diriger sa barque le plus habilement possible ; on cherche à heurter celle du voisin, on la pousse contre le rocher, et, par une

Digitized by Google

manœuvre offensive, on la fait échouer, si l'on peut, afin de profiter de ses dépouilles.

Cette obliquité dans la conduite de mes contemporains est trop générale pour être contestée. Que de gens disent tout bas ce que Lysandre disait tout haut : « C'est avoir les honneurs de la guerre que d'en avoir » les profits, et, si la peau du lion ne suffit pas, il faut » y coudre celle du renard. » C'est ainsi que nous voyons l'homme de lettres saper sourdement la réputation de ses rivaux; l'homme en place regarder d'où vient le vent, et biaiser, selon les circonstances; celui qui n'est rien s'intriguer de mille manières pour être quelque chose; un écolier quitter Virgile pour Machiavel; le faiseur d'affaires tendre ses toiles, comme l'araignée, pour prendre des dupes; et le négociant, après avoir épuisé toutes les ruses du négoce, finir, pour dernière finesse, par une banqueroute.

Mais cette finesse transcendante est-elle donc infaillible? Non, sans doute. On convient généralement que peu de criminels échappent à l'œil de la justice. Si l'astuce était du ressort des tribunaux, et que le succès, au défaut de la morale, pût seul la justifier, que de coupables qui passent pour habiles seraient atteints, et prouveraient, par leur défaite, l'incertitude, pour ne pas dire l'impuissance, de leur système fallacieux!

Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter un coup d'œil sur le bizarre assemblage des hommes en société. Comme autant de joueurs masqués, ils s'épient, s'attendent, se mesurent; et chacun d'eux, se croyant le plus fin, ne doute pas du gain de la partie. Qu'arrive-t-il? C'est fort souvent le plus maladroit qui triomphe par le seul fait de son ignorance. Tandis que ceux qui savent le fin du jeu s'occupent à compter les chances, la fortune est là qui, tout aveugle qu'elle est, se rit de leurs vains calculs, et les renverse d'un coup de dé.

On ourdit des trames bien régulières, sans songer à l'irrégularité qui caractérise la marche des événemens, et l'on est presque toujours dupe des circonstances imprévues. Celui qui, après avoir écouté l'exposition d'une comédie, se vanterait d'en deviner l'intrigue, à coup

Digitized by Google

sûr se tromperait, parce que dans le nombre prodigieux des incidens possibles, il ne saurait prévoir ceux que l'auteur a choisis pour former la contexture de sa pièce. C'est ainsi que notre pénétration est chaque jour déjouée par l'auteur souverain de la grande comédie du monde, où nous jouons de si petits rôles.

Les femmes passent pour avoir beaucoup de finesse dans le caractère; mais, en leur accordant à cet égard tout le talent possible, je pense qu'on fait honneur à leur politique des succès attachés au despotisme de la beauté. Dépouillez une femme de ses charmes, que devient sa finesse? Embellissez celle que les grâces ont marquée d'un sceau réprobateur, et ôtez-lui sa dissimulation, elle régnera et enchaînera à ses pieds le plus rusé des hommes. Je crois même que les artifices dont ce sexe croit avoir besoin, lui sont plus désavantageux qu'utiles. Il n'a pas plus que nous la prescience; et, malgré la profondeur de ses plans et son adresse à les exécuter, le plus léger hasard suffit pour les dévoiler : alors l'illusion est détruite; celle que l'on avait divinisée rentre dans la foule, et perd ce qui ne se retrouve jamais, l'estime et la confiance.

« Marivaux, dans sa jeunesse, aimait de bonne foi » une demoiselle qui le séduisait particulièrement par » l'accord qu'il remarquait entre sa physionomie et les » expressions tendres qu'elle lui adressait. Un jour qu'il » la quittait, enchanté du naturel qu'elle avait mis dans » leur entretien, il rentra pour prendre quelque chose » qu'il avait oublié, et la surprit devant son miroir, étu- » diant les mêmes attitudes qu'il avait trouvées si fran- » ches; il l'avertit de sa présence par une plaisanterie, » et sortit aussi libre que s'il n'avait pas cru aimer (1).

Non-seulement la finesse n'est jamais assez complète pour tout prévoir; mais c'est précisément lorsqu'elle a cette prétention qu'elle semble s'affaiblir, et qu'elle se trahit par l'excès des précautions. C'est une arme qui,

(1) Petitot, Notice sur Marivaux.

Digitized by Google

trop chargée, éclate et blesse la main qui s'en est servie.

L'usage ordinaire de la finesse, dit La Rochefoucauld, est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit, se découvre en un autre.

Utime a le regard équivoque. On remarque souvent sur ses lèvres pincées une légère contraction qui ressemble à un sourire, mais qui est l'indice d'une arrière et secrète pensée. Il y a quelque chose de captieux dans son abord et jusque dans le son de sa voix. Il semble craindre d'approuver comme de contredire, et sort toujours de la discussion par une phrase ambiguë. Il parle peu; mais en parlant il a une double attention qui lui sert à s'observer dans ce qu'il dit, et à ne rien perdre des mouvemens de celui qui l'écoute. Il n'improvise pas un seul mot, pas un seul geste. Chez lui tout est prévu, tout est calculé, tout a un but; une seule pensée le travaille nuit et jour, et cette pensée est toute dans ce seul mot *réussir*. Se croyant en guerre avec tout le genre humain, sa tête, comme celle d'un général d'armée, n'est pleine que de ruses, de contre-ruses; et le cabinet de la Grande-Bretagne ne fait pas jouer plus de ressorts qu'il en met en œuvre pour le succès de la plus petite affaire. Utime, en un mot, est un homme très-fin, ou du moins il croit l'être. Voyons ce qu'il a gagné dans l'application de cette vaste théorie.

Les gens rusés sont aussi ambitieux, parce qu'ils se croient en fonds pour vaincre les obstacles. Utime ne tarde pas à éprouver, comme premier symptôme de cette maladie, aujourd'hui endémique en France, une ardente soif du pouvoir, et surtout des émolumens qui l'accompagnent. Il lui faut une place, et il ne rêve plus qu'aux moyens de l'obtenir. Le premier est d'écrire à Paris, et de mettre en mouvement toutes ses connaissances. C'est ce qu'il fait. Il accompagne ses missives de quelques-unes des productions du pays les plus renommées. Cela prête une grâce infinie au style épistolaire. Enfin ses protecteurs lui mandent que le terrain est bien préparé; mais qu'il a un compétiteur dangereux dans Ariste, son cousin, homme loyal et plein de mérite. Utime ne dort

Digitized by Google

plus. Comment écarter de la lice le seul obstacle qui retarde sa course? Après avoir tendu sur ce seul point toutes les facultés de son âme, il s'écrie, comme Archimède: *Je l'ai trouvé.* Sa malle est faite : il s'annonce pour aller à la campagne, monte dans une diligence, et le voilà à Paris. Sachant qu'Ariste est dans son département, et qu'il est, comme lui, inconnu dans la capitale, il imagine de prendre son nom. Ayant obtenu du ministre une audience particulière, c'est donc sous ce nom supposé qu'il s'y présente et réclame la place en question. Mais voici le coup de maître. Pendant l'entretien il laisse comme échapper de grosses balourdises; il déraisonne adroitement sur les attributions qui doivent lui être confiées, et se montre de plus en plus inepte à les remplir. Le ministre, parfaitement dupe de cette sottise simulée, s'empresse de le congédier, en lui prodiguant l'eau bénite de cour, mais en se promettant bien de ne jamais placer le stupide personnage auquel il vient de parler, c'est-à-dire, celui qui porte le nom d'Ariste. Utime s'est aperçu de l'effet qu'a produit cette scène; il s'éloigne enchanté, et revient dans son département, ne doutant pas du succès de son stratagème. Mais quelle est sa surprise, en arrivant, de trouver son Sosie déjà installé dans ce même emploi qu'il se croyait si sûr d'obtenir! Expliquons cette péripétie. Une heure après l'entrevue d'Utime avec le ministre, on avait remis à ce dernier un fort bon mémoire administratif, rédigé par cet Ariste auquel Utime venait charitablement de prêter une si forte dose d'ineptie. Ce mémoire, en excitant la suspicion du ministre, devait mettre la fraude en évidence. C'est ce qui était arrivé; et la finesse, prise dans ses propres filets, n'avait servi qu'à faire triompher la franchise.

Utime abandonne la carrière administrative et cherche à prendre sa revanche avec l'hymen. Il adresse ses vœux à une riche héritière qui le voit d'abord d'un œil assez favorable. Peu à peu il gagne du terrain, et finit par obtenir sur ses rivaux une préférence marquée. Vous croyez que, dégoûté de la finesse, il ne confiera qu'à l'amour ses plus chers intérêts. Point du tout; voici

Digitized by Google

comme il raisonne : On paraît me distinguer; mais rien n'est décisif. Si je parvenais, par un coup d'éclat, a intéresser ma belle, qui est un peu romanesque, mon triomphe serait certain. C'est d'après cette donnée qu'il dresse ses batteries. Il s'accoste d'un aventurier, habile ferrailleur, et lui donne les instructions suivantes : Vous vous trouverez tel jour dans tel café, et là vous tiendrez contre les femmes des propos injurieux; je prendrai leur defense; nous nous battrons, et vous me blesserez légèrement au bras gauche. Moyennant quelques louis la scène fut exécutée avec beaucoup de naturel; et, comme il l'avait prévu, cet acte de dévouement acheva de lui gagner le cœur de son amante. Elle s'attendrit et consentit à l'épouser. Le contrat allait être signé, lorsqu'on apprit que l'homme aux injures était arrêté, et qu'il avait tout avoué dans son interrogatoire. Utime, ainsi dévoilé, fut trouvé beaucoup trop fin pour un époux, et, promptement congédié, il ne retira de cette aventure que la honte et une petite saignée. Le cousin Ariste, qui avait suivi tout bonnement la ligne droite, fut encore préféré, et eut la belle comme il avait eu la place.

Il restait une ressource à Utime : c'était l'espoir de la succession d'un parent vieux et infirme. Il y comptait d'autant plus qu'il l'avait toujours environné de soins, de complaisances, et qu'il n'avait négligé aucune des belles inventions de son génie insidieux. Ce parent meurt, on ouvre le testament, et on y trouve cette phrase : « Je » voulais donner mon bien à Utime; mais je me suis » aperçu des ruses qu'il a mises en usage pour devenir » mon héritier. Comme j'ai la finesse en horreur, je » donne tout ce que je possède à Ariste, son cousin, » homme simple et franc. » Utime confondu vit, mais trop tard, qu'avec moins de finesse il serait devenu riche, qu'il remplirait un emploi honorable, et qu'il aurait de plus une femme charmante. S'est-il corrigé? je l'ignore; mais je parierais que non.

Il y a bien des Utimes dans le monde, c'est-à-dire, bien des gens qui ont, comme lui, une finesse présomptueuse, et qui échouent, comme lui, dans leurs entreprises pour s'être écartés du droit chemin. La franchise

Digitized by Google

par cela seul qu'elle marche directement au but ; elle est plus près de l'atteindre que celui qui se détourne pour y arriver. Elle est d'ailleurs moins entreprenante et par conséquent moins sujette aux mécomptes. Si elle succombe, ses revers n'ont rien de honteux, parce que l'estime la suit toujours ; tandis que *la piperie*, comme dit Montaigne, *a une laideur repoussante, lors même qu'elle est heureuse.*

Tout le monde connaît les belles paroles de ce sénat romain, qui disait, *Il faut combattre de vertu, et non pas de finesse*, et qui renvoya à Pyrrhus le traître médecin qui était venu offrir ses infâmes services. Les barbares habitans de Ternate allaient encore plus loin ; ils poussaient la loyauté jusqu'à instruire leurs ennemis, en commençant la guerre, du nombre d'hommes qu'ils allaient leur opposer, de la qualité de leurs armes, enfin de tous leurs moyens, offensifs et défensifs. C'est, dira-t-on, être franc jusqu'à l'imprudence ; mais c'est l'être aussi jusqu'à la sublimité. En résultat, les peuples trop fiers pour être rusés sont, comme les autres, tour à tour vainqueurs et vaincus par la force, parce que, dans l'ordre constant de la nature, c'est toujours la force qui finit par triompher.

Concluons que la finesse pratique n'est qu'un art conjectural sujet à bien des bévues, et que ceux qui l'exercent s'exposent, comme les mineurs, à périr victimes de leur marche souterraine. Non : la franchise n'est pas la vertu des dupes, comme des blasphémateurs ont osé le dire. Aidée de la prudence, elle est, au contraire, le bouclier de l'honnête homme, et, pour ceux qui veulent tout soumettre au calcul, elle serait encore la meilleure des finesses.

GABRIEL DE M....

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

Luc JORDAN, dit le FA PRESTO, *prépare et cause la décadence de la peinture en Espagne.*

Cet artiste, ainsi qu'on le sait, naquit à Naples en 1632. Son père, Antoine Jordan, peintre de peu de mérite, originaire de Jaën, vivait près de Ribera, dit l'Espagnolet, dont la réputation remplissait alors toute l'Italie.

De très-bonne heure, Luc donna des preuves de son penchant pour la peinture. Jamais on ne pouvait l'arracher de l'atelier de Ribera : c'est là qu'il oubliait tous les jeux de son enfance.

Le vice-roi, qui visitait souvent le coryphée espagnol, témoin du goût déterminé de l'enfant, chargea Ribera de lui donner avec intérêt les élémens de l'art.

Les intentions du vice-roi eurent un plein effet. Luc, à sept ans, par ses compositions, remplit d'étonnement toute la ville. Il consacra neuf années à une étude constante, approfondie, et ne fit que des progrès.

Mais jaloux de voir, de juger les autres professeurs de l'Italie, Luc partit furtivement, et fut droit à Rome, où, charmé de la maniere de Pietro de Cortone, il pria ce maître de le recevoir.

Le père de notre jeune homme le cherchait partout, lorsqu'enfin il le trouva dans le Vatican, les crayons à la main. Satisfait, il le conduit à Florence, Bologne, Parme et Venise, où, s'attachant particulièrement à Paul Véronèse, Luc se propose d'en suivre désormais le style et la couleur.

De l'exécution de ce projet le père tira deux grands avantages : les progrès inouïs de son fils, et les moyens

Digitized by Google

de s'enrichir par la vente des copies (1) dont il recevait un honorable prix. Poursuivi par l'intérêt, le père disait toujours, *Luca fa presto*, origine du surnom qui resta toujours à Jordan.

A ces travaux excessifs, Jordan dut cette facilité dévorante qui le distingue des autres professeurs ; mais, désirant se livrer à une étude plus tranquille et plus conforme à ses goûts, après trois ans de résidence, il laissa Rome une seconde fois. Ne pouvant oublier Paul Véronèse, il revint à Venise, mais toujours accompagné de son père, qui ne perdait jamais de vue l'argent que lui rendaient les copies de son fils.

Jordan étudia particulièrement la couleur du Vénitien; mais, pour s'affermir dans les contours et dans toutes les parties du dessin, il fut à Florence. C'est là qu'il analysa les travaux des Vinci, des Buonarota, des Sarto, et des autres grands dessinateurs. Il visita Rome encore, et revint enfin dans sa patrie, où il se maria et s'établit.

Comme il avait dans sa mémoire les divers styles des différens grands maîtres qu'il venait de copier successivement, il se mit à les contrefaire; il prenait des toiles vieilles, et poussait l'indélicatesse jusqu'à vendre à des prix élevés, comme originaux, des copies du Titien, du Tintoret, et de plusieurs autres grands artistes.

Il fut appelé à Florence en 1679, pour peindre la coupole de la chapelle Corsini.

Son extrême facilité lui procurait tous les ouvrages de son pays. (2)

La quantité de tableaux de Jordan qui venaient en Espagne, soit par les vice-rois, soit par les premiers em-

---

(1) On assure que, persécuté par son père, Jordan copia plus de dix fois les Loges de Raphaël, plus de douze la bataille de Constantin, la Galerie Farnèse, et autres ouvrages de grande composition.

(2) Un jour, les Jésuites de Naples le chargent de l'exécution d'un Saint François-Xavier, pour le grand-maître-autel de leur église.

Le moment de la célébration arrivait, Jordan n'avait pas com-

Digitized by Google

ployés qui rentraient dans la péninsule, lui donnèrent un tel crédit, que Charles II chargea son ambassadeur à la cour de Naples de l'engager à son service.

Notre artiste parut à Madrid en mai 1692, accompagné de son fils, de son gendre et de deux élèves. Claude Coëllo, peintre du roi à cette époque, en mourut de chagrin, et ce fut pour l'art une perte réelle.

On assigna de suite à Jordan une pension de 1500 ducats; on lui affranchit le vaisseau qui l'apportait, et il fut nommé gentilhomme de la chambre, sans être astreint à en faire l'exercice.

S. M. lui demanda de suite le Triomphe de Saint-Michel, et Saint-Antoine de Padoue prêchant les Poissons.

Il fut après à l'Escurial, pour y peindre à fresque l'escalier principal du monastère.

Sur trois des façades de la frise, il peignit la Bataille de Saint-Quentin, où brillent la fureur et le fracas des armes avec une vérité transcendante.

Sur la quatrième partie de la frise, il rendit, avec une exactitude scrupuleuse, la Cérémonie dans laquelle on posa la première pierre de ce grand monument.

Dans la partie supérieure de la voûte, on voit au milieu d'une gloire céleste la Sainte Trinité. Un concours immense d'anges et de saints lui présente Charles V et son fils Philippe II. Dans les angles, les divers intervalles, les parties latérales, il plaça les vertus cardinales, plusieurs figures allégoriques, les exploits de l'empereur, et plusieurs Séraphins portant ses armoiries. Jordan termina cet ouvrage extraordinaire en sept mois, temps jugé nécessaire pour en tracer seulement le dessin.

---

mencé. Les révérends se présentent chez le vice-roi, et se plaignent de l'artiste. Le vice-roi se rend chez ce dernier. Luc alors prend sa palette, et, dans un jour et demi, finit, à la satisfaction des religieux et des connaisseurs, un ouvrage pour lequel tout autre professeur eût employé plusieurs mois.

Digitized by Google

Cette vaste exécution obtint les suffrages universels, et fit donner à notre artiste l'ordre de peindre les dix voûtes de l'église, qui, depuis Philippe II, étaient restées en blanc.

(*La suite à un prochain numéro.*)

CORRESPONDANCE.

AU RÉDACTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Permettez-moi de rectifier un fait qui me concerne, dans votre dernier article sur *la Faculté des Lettres de Paris*. On s'y plaint du retard qu'éprouve l'ouverture de mon cours, et cette plainte ne peut être qu'obligeante pour moi ; mais le sentiment que j'ai de mes devoirs ne souffre pas que je la laisse sans réponse. N'ayant été désigné, pour suppléer M. Guizot, dans la chaire d'*Histoire moderne*, que très-peu de jours avant l'ouverture des cours, j'ai été nécessairement obligé de prendre du temps pour me préparer à des leçons aussi importantes. Voilà, monsieur, la seule cause de ces délais, qui ne sauraient, sans injustice, être imputés à un défaut de zèle. Je crains bien que, malgré tous mes efforts, je ne reste encore au-dessous de l'attente de mes auditeurs ; mais je compte sur leur indulgence, et même sur celle du critique, qui m'avertit d'avance de ses intentions.

Je suis, monsieur, avec une parfaite considération,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RAOUL-ROCHETTE.

Mardi, 16 janvier.

La politesse qui distinguait mes énigmes, et les égards avec lesquels j'ai traité tous les écrivains que j'ai crus attachés à cette feuille, devaient, à défaut d'autres considérations, m'épargner la note qui termine le dernier Mercure. Une légère erreur ne les rend, je pense, pas dénuées de vérités. J'ai eu tort, je l'avoue, d'attribuer un jeu d'esprit au frère de l'auteur mort il y a dix ans. Je n'aurais pas dû m'y tromper. J. C. DE B.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Encore une chute à Feydeau, Monseigneur, et une chute en trois actes. La *Princesse Troun* est une petite paysanne nommée Jeannette, que le neveu d'un baron de Fierendorf, espèce de Demasure, très-engoué de sa noblesse, a épousée secrètement. Cette Jeannette est présentée sous le titre de comtesse chez le baron, qui lui soupçonne deux ou trois quartiers de noblesse plus qu'il n'a lui-même, et par conséquent l'accueille avec la plus grande distinction, quoiqu'il sache qu'elle n'a aucune fortune.

Le prince et toute sa cour, chassant dans les environs du château du baron, vient présenter ses hommages à une comtesse dont il prétend n'avoir jamais entendu parler. On lui dit qu'elle descend d'une des premières maisons de la Souabe; mais une dame de la suite du prince connaît parfaitement toute la noblesse de la Souabe, et jure qu'elle ignorait qu'il y eût des *Troun* dans cette province. Une fermière, tante de Jeannette, et un niais qui devait l'épouser, descendent au château de Fierendorf, dans l'espoir de voir la petite fille, dont l'embarras redouble. Le prince doit donner un bal; il envoie inviter la comtesse, et la tante qu'il reconnaît pour une femme qui lui sauva la vie il y a quinze ans. A cette reconnaissance, le public, qui avait ri jusqu'alors, s'est fâché sérieusement, et les acteurs ont terminé la pièce en pantomime.

Des amis de l'auteur l'ont servi assez mal pour demander qu'il fût nommé : ils avaient dit tout haut que c'était celui qui avait fait une petite bluette intitulée *Chambre à coucher*, et qu'on avait représentée la veille, et la fameuse pièce d'*Une Nuit de la Garde nationale*, nuit qui a fait, comme on disait, les beaux jours du Vaudeville. Ce jeune homme, qui ne manque ni d'esprit ni de gaîté, n'a pas encore assez réfléchi sur la comédie. Il ignore absolument l'art de lier des scènes entre elles;

Digitized by Google

il travaille sans plan, et croit de bonne foi qu'un dialogue spirituel suffit pour composer un opéra comique.

Il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Pour consommer cet œuvre du démon.

Si l'auteur de la *Princesse Troun* n'y prend pas garde, il court risque, en fait de littérature dramatique, de n'être toute sa vie qu'un copiste, qui se traîne sur les pas de mille auteurs médiocres, qu'on appelle communément des *scribes*.

On doit cependant le féliciter du choix de son compositeur de musique. M. Guenée est un homme de talent. A quelques longueurs près, sa partition a fait plaisir; on a remarqué plusieurs morceaux qui sont d'une bonne facture.

Le théâtre Feydeau, Monseigneur, a cependant bien besoin de se relever. Les nouveautés y sont rares et n'y prospèrent pas depuis long-temps. Messieurs les sociétaires de l'Opéra-Comique imitent la paresse de leurs confrères messieurs les sociétaires de la Comédie Française; mais ils ne songent pas qu'il y a encore parmi ces derniers des hommes à talent qui savent exploiter l'ancien répertoire. A défaut de nouvelles pièces, on a essayé dernièrement de reprendre *Camille*, ou *le Souterrain*, chef-d'œuvre de Dalayrac, et le rôle important d'Alberti a été rempli par Huet. Gavaudan, qui assistait à cette représentation, et qu'on a expulsé de ce théâtre, malheureusement pour le public, a dû bien rire du jeu de son successeur. Excepté Martin et quelques chanteuses, la troupe de l'Opéra-Comique est la plus pauvre en talens qui existe aujourd'hui en France. Madame Gavaudan n'en fait, pour ainsi dire, plus partie; car on ne la voit plus jouer que très-rarement.

Mademoiselle Georges vient de s'essayer avec succès dans les beaux rôles de mademoiselle Raucourt. Léontine d'*Héraclius* nous fait espérer de revoir bientôt Cléopâtre de *Rodogune*, et *Médée*. « Le poëme d'Héraclius, dit Corneille, est si embarrassé qu'il demande une mer-

Digitized by Google

veilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguait autant l'esprit qu'une étude sérieuse. » L'obscurité et la complication du premier acte de cette pièce est reconnue de tous les critiques. Despréaux l'appelait un logogriphe ; mais on a poussé la plaisanterie trop loin lorsqu'on a prétendu que Corneille, assistant à la reprise de cet ouvrage, quelques années après qu'il l'eut composé, n'y entendit rien lui-même.

Voltaire a cherché à prouver que Calderon de la Barca, dans un drame intitulé : *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, avait fourni à Corneille les principales scènes de son *Héraclius*. Certes l'*Héraclius* espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des Mille et Une Nuits, et rempli de tout ce qu'une imagination effrénée peut concevoir de plus absurde; mais il renferme aussi des traits sublimes. Calderon, qui avait plus d'un trait de ressemblance avec Shakespeare, est fécond en anachronismes; il suppose une reine de Sicile du temps de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire; il va même jusqu'à faire tirer du canon à une époque où assurément la poudre n'était pas encore inventée. Ceci vaut l'érudition de ce peintre qui faisait garder saint Pierre par des soldats armés de *fusils*; et avait placé sur le premier plan de son tableau un corps de garde où l'on jouait *aux cartes* et où l'on *fumait*.

Calderon n'aurait pu imiter la tragédie de Corneille, puisqu'il ne savait pas même le français. Corneille, au contraire, avait déjà emprunté aux Espagnols le sujet du *Cid* et celui du *Menteur*. Il est vrai qu'il ne parle pas de Calderon dans son examen ; mais on y remarque cette phrase : *Héraclius est un original dont il s'est fait depuis de belles copies*. Comme le dit très-bien Voltaire, il entendait par-là toutes nos pièces d'intrigues où les héros sont méconnus. S'il avait eu Calderon en vue, n'aurait-il pas écrit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur faisaient le même honneur qu'ils en avaient reçu ? Aurait-il surtout appelé l'*Héraclius* de Calderon une *belle copie?*

Digitized by Google

Sous le rapport de la versification, la tragédie d'*Héraclius* est une de celles que Corneille a le moins soignées. Elle a plus de succès à la représentation qu'à la lecture. Les nombreux événemens dont l'intrigue est chargée produisent des situations qu'on ne peut suivre avec plaisir qu'au théâtre. Il faut même voir jouer cette pièce plusieurs fois pour en remarquer toutes les beautés, qui doivent nécessairement échapper au spectateur à une première représentation.

Plusieurs vers, qui font allusion aux circonstances actuelles, ont été saisis avec transport par un public français :

Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître;

. . . . . .

Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils!

Michelot-*Marcian* et Lafont-*Héraclius* ont été très-applaudis dans leurs rôles. Saint-Prix et mademoiselle Duchesnois ont soutenu leur réputation. Lacave et mademoiselle Rose-Dupuis se sont surpassés en froideur et en nullité. Ils se considèrent sans doute comme les ombres d'un tableau, et croiraient faire tort aux principaux personnages s'ils ne se sacrifiaient pas pour les faire ressortir davantage. Qu'on dise encore qu'il y a au Théâtre-Français des acteurs qui ont de l'amour-propre!

NOUVELLES

De la Cour, Paris et les Départemens.

Les feuilles quotidiennes instruisent bien mieux qu'un journal périodique le public qui s'occupe de politique, et chacune, selon son *esprit*, laisse entrevoir, quoique sous un voile épais, les dispositions des gouvernans et la conduite des gouvernés. Les passions semblent s'éteindre; le calme revient après une tourmente qui dure depuis bien des années, et, grâces à l'expérience, la crainte même aura bientôt cessé. Les peuples sont instruits, les rois tendent tous à faire leur bonheur. Dès-lors, l'Europe,

Digitized by Google

après vingt-cinq ans de troubles et de discordes, va trouver cette paix générale après laquelle elle soupire, et qu'elle doit obtenir après avoir fait tant de sacrifices. Tous les yeux des politiques semblent se tourner avec intérêt vers la France; son sort intéresse ses voisins, elle a une influence incontestable sur le globe. Espérons donc tout du gouvernement établi, et des bonnes intentions de Louis XVIII. Déjà une loi inspirée par la clémence vient d'être rendue. Les chambres l'ont discutée; elle vient d'obtenir leur adoption. Nous l'offrons en entier à nos lecteurs.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,

A tous ceux qui ces présentes verront, salut:

Nous avons propose, les chambres ont adopté, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

Art. 1^er^. Amnistie pleine et entière est accordée à tous ceux qui, directement ou indirectement, ont pris part à la rébellion et à l'usurpation de Napoléon Bonaparte, sauf les exceptions ci-après.

2. L'ordonnance du 24 juillet continuera à être exécutée à l'égard des individus compris dans l'article 1^er^. de cette ordonnance.

3. Le roi pourra, dans l'espace de deux mois, à dater de la promulgation de la présente loi, éloigner de la France ceux des individus compris dans l'article 2 de ladite ordonnance qu'il y maintiendra, et qui n'auront pas été traduits devant les tribunaux; et, dans ce cas, ils sortiront de France dans le délai qui leur sera fixé, et n'y rentreront pas, sans l'autorisation expresse de S. M.; le tout sous peine de déportation.

Le roi pourra pareillement les priver de tous biens et pensions à eux concédés à titre gratuit.

4. Les ascendans et descendans de Napoléon Bonaparte, ses oncles et ses tantes, ses neveux et ses nièces, ses frères, leurs femmes et leurs descendans, ses sœurs et leurs maris, sont exclus du royaume à perpétuité, et sont tenus d'en sortir dans le délai d'un mois, sous la peine portée par l'article 91 du code pénal.

Ils ne pourront y jouir d'aucun droit civil, y posséder

Digitized by Google

aucun bien, titre, pensions à eux accordés à titre gratuit; et ils seront tenus de vendre dans le délai de six mois, les biens de toute nature qu'ils possédaient à titre onéreux.

5. La présente amnistie n'est pas applicable aux personnes contre lesquelles ont été dirigées des poursuites ou sont intervenus des jugemens avant la promulgation de la présente loi; les poursuites seront continuées, et les jugemens seront exécutés conformément aux lois.

6. Ne sont point compris dans la présente amnistie les crimes ou délits contre les particuliers, à quelque époque qu'ils aient été commis; les personnes qui s'en seraient rendues coupables pourront être poursuivies conformément aux lois.

7. Ceux des régicides qui, au mépris d'une clémence presque sans bornes, ont voté pour l'acte additionnel ou accepté des fonctions ou emplois de l'usurpateur, et qui par-là se sont déclarés ennemis irréconciliables de la France et du gouvernement légitime, sont exclus à perpétuité du royaume, et sont tenus d'en sortir dans le délai d'un mois, sous la peine portée par l'article 33 du code pénal; ils ne pourront y jouir d'aucun droit civil, y posséder aucuns biens, titres ni pensions à eux concédés à titre gratuit.

La présente loi, discutée, délibérée et adoptée par la chambre des pairs et par celle des députés, et sanctionnée par nous cejourd'hui, sera exécutée comme loi de l'état; voulons en conséquence qu'elle soit gardée et observée dans tout notre royaume, terres et pays de notre obéissance.

Si donnons en mandement à nos cours et tribunaux, préfets, corps administratifs et tous autres, que les présentes ils gardent et maintiennent, fassent garder, observer et maintenir, et, pour les rendre plus notoires, ils les fassent publier et enregistrer partout où besoin sera: car tel est notre plaisir; et, afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous y avons fait mettre notre scel.

Donné à Paris, au château des Tuileries, le 12e. jour du mois de janvier de l'an de grâce 1816, et de notre règne le vingt et unième. *Signé* LOUIS.

Digitized by Google

— Le même jour, il a été publié une ordonnance du roi, qui pourvoit aux emplois de gouverneurs qui se trouvent disponibles :

1re. Division mil. Le maréchal Pérignon.
2e. ——— Le duc de Damas Crux.
3e. ——— Le maréchal duc de Reggio.
4e. ——— Le comte d'Escars.
5e. ——— Le maréchal comte Gouvion St.-Cyr.
6e. ——— Le comte Étienne de Durfort.
7e. ——— Le maréchal comte Jourdan.
8e. ——— Le comte Maison.
9e. ——— Le comte de Puységur.
10e. ——— Le comte d'Autichamp.
11e. ——— Le duc de Grammont.
12e. ——— Le comte de Béthisy.
13e. ——— Le comte de Viomenil.
14e. ——— Le duc de Feltre.
15e. ——— Le maréchal duc de Trévise.
16e. ——— Le maréchal duc de Bellune.
17e. ——— Le comte Charles de Damas.
18e. ——— Le comte Roger de Damas.
19e. ——— Le marquis de Lagrange.
20e. ——— Le maréchal duc de Tarente.
21e. ——— Le comte Dupont.
22e. ——— Le général Willot.

— S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, a daigné accorder, le jeudi 11 janvier, une audience aux dames composant le comité administratif de la société maternelle. Madame a adressé les paroles les plus encourageantes à ces dames pour soutenir et animer leur zèle à soulager les pauvres. Il a été envoyé, pour l'année 1816, plusieurs souscriptions qui sont adressées à M. Grivel, trésorier honoraire, rue Coq-Héron, n°. 5. Dans cette liste, qui a produit un total de 2500 fr., S. A. madame la duchesse douairière d'Orléans a offert la somme de 600 francs.

— S. A. R. Mgr. duc d'Angoulême est arrivé le 15 janvier, à quatre heures, à Paris, après avoir fait un très-long séjour dans les provinces du Midi.

— LL. AA. RR. Monsieur et Mgr. le duc de Berry ont

Digitized by Google

passé en revue, le 14, dans la cour des Tuileries, deux légions de la garde nationale de Paris, un régiment d'infanterie, et deux détachemens de cavalerie de la garde royale.

— Le roi vient d'accorder à M. Alexandre Duval, membre de l'Institut, et ancien directeur de l'Odéon, une pension de 2000 fr.

— M. le duc de Coigny, pair de France, vient d'être nommé gouverneur des Invalides.

— M. le marquis d'Osmond, nommé ambassadeur de France en Angleterre, s'est embarqué à Douvres.

— Le tribunal de première instance a prononcé son jugement dans l'affaire de Revel, que la honte a empêché d'assister à l'audience. Sa demande en nullité de divorce a été rejetée; son libelle infâme a été supprimé comme contenant des imputations injurieuses et calomnieuses; il lui a été fait défense d'en faire imprimer ou publier de pareils à l'avenir, et il a été condamné aux dépens.

— Le lieutenant-général comte de Bourmont, ancien chef vendéen, s'est rendu à la caserne de l'*Ave Maria*, pour faire prêter serment au 6e. régiment de la garde royale.

— On assure que trois officiers anglais, accusés d'avoir favorisé l'évasion du comte Lavalette, sont arrêtés et traduits devant les tribunaux. Leurs noms sont sir Robert Wilson, sir Michel Bruce et sir Hutchinson.

— M. Alphonse Leroy, l'un des médecins les plus distingués de la capitale, a été assassiné cette nuit. Son domestique, étant accouru pour le secourir, a reçu plusieurs coups de couteau; M. Alphonse Leroy est mort ce matin des suites de ses blessures. On croit que son assassin est un domestique qu'il avait renvoyé depuis peu de temps. Ce monstre s'est, dit-on, introduit pendant la nuit dans la chambre de son ancien maître qui dormait profondément, et lui a plongé un couteau dans le cœur.

Perpignan. — Le préfet de cette ville écrit aux sous-préfets, maires et autres fonctionnaires, pour faire arrêter sur-le-champ tout individu qui serait trouvé porteur de passe-ports anglais à la date du 16 novembre dernier sous les noms de *John James* et de *James Williams*.

Digitized by Google

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

RUSSIE. *Pétersbourg.* — L'empereur est arrivé le 13 à onze heures du soir. S. M. est descendue de voiture à l'église de Casan, et, après y avoir fait sa prière, elle s'est rendue au palais d'hiver, au milieu des cris de joie et des acclamations d'un peuple nombreux qui l'avait attendue à l'église.

Le lendemain, une salve d'artillerie de 101 coups de canon a annoncé aux habitans de cette capitale la paix générale qui a été signée à Paris le 20 novembre.

ALLEMAGNE. *Vienne.* — Les différens démêlés entre les cours de Vienne et de Munich paraissent assez curieux; mais il y a toute raison d'espérer qu'ils seront terminés à l'amiable par la médiation des grandes puissances.

— Il paraît que l'ordre de la *Couronne de Fer* sera confirmé. Le cordon sera, dit-on, liseré d'un rouge écarlate, au lieu d'un jaune-aurore.

— On parle beaucoup à Vienne des discussions sérieuses qu'éprouvera le sort définitif des ducs de Parme et Plaisance.

ITALIE. *Ancône.* La route de la Spézia est totalement détruite. Ainsi, en un an, a péri l'ouvrage de cinq et six millions de travaux ne laissent pour vestiges que des précipices et des abîmes ouverts sur des terrains mobiles.

— La garnison d'Alexandrie a été portée récemment de 2000 à 10,000 hommes de troupes autrichiennes.

Naples. — Le roi vient de conférer au prince Metternich une dotation à l'instar de celle dont a été gratifié le prince Talleyrand.

— Les cent individus qui, venus de la Corse avec Murat, avaient été convaincus d'être descendus à main armée dans le royaume, ont obtenu leur grâce. Un bâtiment a été frété, aux frais du roi, pour les transporter en Corse. On les a pourvus de tout ce qui pouvait leur être nécessaire jusqu'à leur arrivée dans leur patrie.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE PARIS.

— Un plaisant disait, il y a quelques jours : « Je reviens de Londres : la drôle de ville ! il n'y a de vraiment anglais que les ministres ; il n'y a de fruits mûrs que les pommes cuites ; de gens gais que les ivrognes ; de gibier que le beef-tech ; et le soleil de Londres est moins chaud que la lune de Naples.

— Les Trapistes sont rétablis à deux lieues de Laval, grâce au baron de Géramb. Le mot de ralliement entre deux Trapistes est : *Il faut mourir, frère ;* à quoi répond l'autre : *Frère, il faut mourir.* Le refrain des joyeux convives des soupers de Momus : *Il faut boire*, est beaucoup plus gai.

— *Les Jésuites, tels qu'ils ont été dans l'ordre politique, religieux et moral;* tel est le titre d'un ouvrage publié depuis peu. Parler des Jésuites sous le rapport politique et religieux, à la bonne heure; mais sous le rapport *moral !*

— Grande découverte ! M. Martainville trouve que « les » honteux excès du libertinage, les fangeuses habitudes » de la crapule ne peuvent pas éteindre dans le cœur des » femmes la sensibilité, le plus doux, le plus noble attri- » but de leur sexe. » N'est-ce pas là de la morale fangeuse ?

— On commence à sentir maintenant plus que jamais la nécessité d'une croisade pour aller combattre ces *Barbares*, ces *infidèles*, qui désolent le commerce du globe, et troublent, par une infâme politique, le bon ordre établi. Tous les yeux sont tournés vers Sydney Smith et le gouvernement anglais. Les politiques profonds, habitués à calculer les chances et les probabilités, ne savent encore à qui donner les trois pachalichs et les trois queues pour remplacer les beys d'Alger, de Tunis et de Tanger.

Digitized by Google

— Le *Géant Vert* n'est plus; il s'est mordu en prononçant son nom, et son propre venin l'a étouffé.

Requiescat in..... luto.

— La *Chronique* dit qu'un certain *vieillard* se trouve sur les dents (il n'en a plus que deux, l'une contre le *Journal de Paris*, et l'autre contre le *Journal des Débats*), et qu'il n'a plus de quoi mordre, depuis que le Patagon vert est défunt. L'Opéra devrait donner, au bénéfice de ce vieillard, une représentation du *Triomphe de Trajan*.

— Toutes les personnes qui ont voyagé savent que, lorsqu'un vaisseau se trouve en *calme plat*, les navigateurs disent que *les vents sont au conseil*. On épie alors avec soin les points noirs qui paraissent dans l'horizon; des gageures se font sur les trente-deux rumbs de la boussole, et souvent c'est du côté qu'on s'y attendait le moins qu'arrive le fils d'Éole. Qui aurait dit à l'Odéon, il y a quelque temps : le *vent de la prospérité* viendra pour toi du côté de la rue de Richelieu? *Felix qui potiut*.....

— Un vaisseau anglais a essayé de mouiller à l'île Sainte-Hélène. Les batteries du fort ont fait feu sur lui. Le gouverneur de l'île serait-il en guerre avec la Grande-Bretagne?

— L'Angleterre a aussi un Mont-de-Piété : on y dépose depuis quelque temps, à très-vil prix, les objets les plus précieux de l'industrie et de la gloire nationales.

— Un journal nous apprend ingénument que mademoiselle Mars, demandée dernièrement après le spectacle pour recevoir du public de Rouen les justes marques de sa reconnaissance, semblable à la modeste violette, s'est dérobée à ce triomphe.

— L'Institut et les poissardes n'ont point été admis à présenter leurs hommages au roi le jour de la nouvelle année. Voilà deux discours perdus pour l'éloquence.... de circonstance.

De l'imprimerie de FAIN, rue de Racine, place de l'Odéon, n°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

A MES FOYERS.

Vallons délicieux que l'Eure fertilise,
Vous qui sur vos gazons retenez mon Élise,
Quand, loin d'elle enchaîné par un triste destin,
Je coule mes beaux jours dans un ennui sans fin;
Coteaux, rians bosquets, solitude champêtre,
Vous reverrai-je encor, champs où j'ai reçu l'être?
Sur vos bords que ma muse a chantés tant de fois,
Ferai-je ouïr encor les accens de ma voix?
Dois-je encor, reprenant mes courses matinales,
Parcourir vos sentiers, vos verdoyans dédales;

Digitized by Google

Et sur l'heureux rivage où j'ai connu l'amour,
Le soir, me délasser des fatigues du jour?
J'espérais qu'au printemps, abandonnant la ville,
Je salûrais encor le maternel asile;
Que loin d'un vain tumulte et du bruyant essaim
Des plaisirs que Paris renferme dans son sein,
Je pourrais embrasser l'amante qui m'est chère!
Je m'en étais flatté; mais la farouche guerre,
Ce fléau destructeur qui suit les conquérans,
La guerre, le plaisir, le bonheur des tyrans,
A bientôt détrompé ma plus douce espérance!
Loin de me réjouir, j'ai pleuré sur la France,
J'ai pleuré ses enfans, trop long-temps égarés,
Au milieu des combats par le fer dévorés....
Hélas! qu'eussé-je vu dans ces belles contrées?
Des parens consternés, des mères éplorées,
Pressant contre leur sein, serrant entre leurs bras
Des enfans qu'un tyran conduisait au trépas;
D'honnêtes laboureurs, isolés dans leurs terres,
Gémissant sous le poids des impôts arbitraires;
Des magistrats... Mais, quoi! réveillant nos douleurs,
Vais-je de la satire emprunter les couleurs?
Oh! non.... ce genre affreux j'ai su me l'interdire,
Et n'ai jamais senti le besoin de médire:
Je me tais là-dessus, et, toujours bon Français,
Pour le bonheur public je forme des souhaits.
Ah! ne poursuivons plus, insensés que nous sommes,
La gloire qui s'achète au prix du sang des hommes!
A de moindres honneurs sachons borner nos vœux:
Soyons un peu moins grands, mais soyons plus heureux.

Enfin, un ciel plus doux succède à la tempête!
De la Discorde impie, au crime toujours prête,
Les flambeaux ont cessé d'embraser l'univers,
Et ses accens de mort n'agitent plus les airs.

Digitized by Google

La paix, la douce paix, mère de l'abondance,
Pour ne la plus quitter, revient charmer la France;
Partout renaît le calme, et mes concitoyens
De la fraternité resserrent les liens.
Puissions-nous désormais, à l'abri des orages,
Sans courir les hasards, sans chercher les naufrages,
D'un bienfaisant repos savourant les douceurs,
Nous livrer tout entiers aux arts réparateurs!
C'est être heureux déjà que de vivre tranquilles.

Oui, je vous reverrai, coteaux, vallons fertiles,
Oui, sous vos cintres verts, forêts que je chéris,
J'irai, je chanterai les amours et les ris.
Je dirai, célébrant vos sites romantiques,
De l'heureux villageois les vertus domestiques;
Et du soleil brûlant défiant les rayons,
Un Delille à la main, couché sur vos gazons,
Ces gazons qu'a foulés une amante fidèle,
J'oserai méditer la nature éternelle.
Eh! que n'inspire pas votre aspect séduisant,
Beaux lieux?... votre silence est toujours éloquent.
L'imagination, cette brillante fée,
Par mille objets divers tour à tour échauffée,
De la voûte étoilée osant percer l'azur,
S'anime et s'embellit à l'éclat d'un ciel pur.
C'est aux champs que la mienne, ici trop timorée,
Aux rayons d'un beau jour mollement épurée,
S'élance, et plus féconde en son rapide essor,
Aime à me prodiguer son précieux trésor:
C'est aux champs que, plus libre et sentant mieux son âme,
Le poëte, cédant au beau feu qui l'enflamme,
Se plaît à cadencer ces vers harmonieux,
Formés pour les héros, les belles ou les dieux.
Rarement les grandeurs inspirent le génie.
On ne vit point jadis le cygne d'Ausonie,

Digitized by Google

Pour chanter les combats, les bergers et les arts,
Chercher l'ombrage altier du palais des Césars.
C'est aux champs qu'il peignit Didon abandonnée,
Appelant, accusant, pleurant l'ingrat Énée,
Et, dans les noirs accès de son dépit jaloux,
Priant les justes dieux de servir son courroux.
Tibur a retenti des doux accens d'Horace:
Unissant dans ses vers la noblesse à la grâce,
C'est à l'ombre des bois, loin de Rome et des cours,
Que le galant Ovide a chanté les amours.
N'a-t-on pas vu chez nous le rival des Corneilles
D'Alzire et de Mérope enfantant les merveilles,
Voltaire, dans Ferney par ses chants illustré,
Vivre long-temps heureux, mais jamais ignoré?
De l'amitié des rois le sage se défie.
L'immortel défenseur de la philosophie,
Rousseau, ce noble ami de l'antique vertu,
Lui, que l'adversité n'a jamais abattu,
Coula des jours sereins au sein d'Ermenonville:
Et l'agreste séjour de Collin-d'Harleville,
Mévoisins, qu'Andrieux et Dacis ont chanté,
Qui du premier souvent ranima la santé.
Dans un travail pénible à Paris consumée,
Aux vers qu'il inspira devra sa renommée.
Oui, de Phébus toujours les jeunes nourrissons
Ont aimé les coteaux, ont chéri les vallons;
De tout temps le poëte, ami des verts feuillages,
Des bosquets parfumés a cherché les ombrages,
Et, détachant son luth long-temps abandonné,
A chanté du printemps le retour fortuné.
Toi donc, qui loin des bords que baigne le Permesse,
Suis de l'amour des vers l'amorce enchanteresse,
Qui, dans un noir réduit méditant des succès,
Modules pesamment d'insipides essais,
Si les champs à ton cœur n'offrent rien qui l'inspire,
Tes efforts seraient vains, tu peux briser ta lyre.

A. M.

Digitized by Google

LE 21 JANVIER.

Cur omnium fit culpa paucorum scelus ?

SÉNEQ. le tragiq.

Naguère, dans ce jour, des brigands novateurs
Sur le saint roi Louis déchaînaient leurs fureurs.
Ces monstres, à l'aspect de sa vertu sublime,
Étaient épouvantés; sa vertu fut un crime.
Devant les factieux, ivres de leurs succès,
Tout était criminel, excepté les forfaits.
Jour d'horreur, jour de sang! Ah! si de notre histoire
On pouvait effacer ta fatale mémoire!
Riche d'adversité, notre prince pieux
Mourut sur l'échafaud pour vivre dans les cieux.
Que de pleurs! de regrets! de prières ardentes!....
Si l'on pouvait revoir les scènes déchirantes
Dont il fallait voiler les sublimes tableaux,
On ne confondrait plus la France et ses bourreaux!....
J'en atteste tous ceux que le ciel plus propice
Laisse encor subsister de nos temps d'injustice:
Comme on pleure un bon père, on pleura le bon roi.
Hélas! on pressentait, saisi d'un sombre effroi,
Les malheurs inouïs préparés à la France....
Ces malheurs sont passés : aux chants de délivrance
Nous mêlons aujourd'hui publiquement nos pleurs;
La douleur et la joie ont partagé les cœurs;
A la ville, au hameau, les clochers funéraires
Appellent les Français redevenus des frères.
Sanctuaire de Dieu, temple, agrandissez-vous!
Navrés de souvenirs, les Français à genoux,
Désavouent hautement l'audace sanguinaire
Qui les priva d'un roi, d'un Bourbon et d'un père.
La France est innocente aux yeux de l'univers:
Quel pays n'enfanta quelques enfans pervers?

Digitized by Google

Ainsi que nous voyons la nature effrénée
Produire un monstre.... et rester consternée :
Rome eut Catilina, mais elle eut ses Catons ;
La France eut Robespierre, elle avait des Bourbons.
Le Français est né grand, généreux, magnanime :
Il était enchaîné quand il souffrit le crime.
Déroulons les écrits de nos temps désastreux :
S'il existe un forfait, mille actes vertueux
Conservèrent toujours l'honneur de la patrie.
Roi martyr, qui du ciel vois d'une âme attendrie
Les sentimens français dans ce jour des douleurs,
Tu le sais, si ton peuple a causé tes malheurs !
Il fut vain et léger, mais ne fut point perfide :
Quand tu lui dénonçais le décret parricide,
D'injustice et de honte éternel monument,
N'était-ce point crier : « Mon peuple est innocent ! »
La France offre à la terre un spectacle admirable ;
L'innocence invoquant le pardon du coupable.
O France ! ô ma patrie ! un Dieu puissant et bon
Veillera désormais sur les jours du Bourbon
Qu'il a daigné sauver des fureurs de l'orage,
Pour te rendre le calme et des jours sans nuage.

ANTOINE MADROLLE, avocat.

LE HIBOU ET LE PAPILLON,

FABLE.

Après avoir changé quatre ou cinq fois de peau,
Et rongé tout son soûl les feuilles d'un ormeau,
Une chenille industrieuse
Venait de s'enfermer dans sa coque soyeuse,
Et dormait immobile au fond de son tombeau.
Dom hibou l'avait aperçue ;
Et n'ayant rien de mieux à faire dans son trou,
Sur cet événement d'une espèce inconnue

Chaque jour notre sage, ou plutôt notre fou,
Raisonnait à perte de vue.
La chenille, sans doute, à l'exemple du loir,
Fait des sommes fort longs, dit-il. J'ai l'espoir
Qu'après une certaine époque,
Madame, un beau matin, sortira de sa coque.
Attendons. — L'hiver vient, puis le mois des amours,
Et madame dormait toujours.
Mais voilà tout à coup qu'un papillon timide
Montre le bout du nez, sort de la chrysalide,
Et, dépliant soudain ses ailes couleur d'or,
S'essaie innocemment à prendre son essor.
— Arrêtez, papillon.... que je vous questionne!....
Êtes-vous la même personne
Que je connus chenille, et qui dans ce tombeau
S'enferma, de plein gré, sur la fin de l'automne?
Êtes-vous un être nouveau?
Jupiter dans votre cerveau
A-t-il placé l'intelligence?
Avez-vous du passé quelque réminiscence?
Le léger papillon, vous vous en doutez bien,
S'exerçait à voler, et ne répondait rien.

Du triste oiseau bientôt il quitta la mesure,
Et vola dans les prés, guidé par la nature.
Hélas! dit le hibou, tant soit peu courroucé,
Rien n'est clair ici-bas; et je vois bien qu'en somme,
Et sur notre avenir, et sur notre passé,
Ce maudit papillon n'en sait pas plus qu'un homme.

Par M. Jeaufret.

ÉPITAPHE.

Ci-gît un médecin: si vous priez pour lui,
N'oubliez pas non plus ceux qu'il a mis ici.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Quoique je ne sois pas tellement nécessaire,
Qu'on ne puisse sans moi terminer toute affaire,
Pourtant il est vrai que sans moi,
Nul ne pourrait avoir pain ni pâte chez soi.

S.....

CHARADE.

Je suis un de ces mots dits onomatopée,
Dont le son à l'esprit trace une juste idée;
Mon premier rime en ic, mon second rime en ac,
Et mon tout se nomme.....

S.....

LOGOGRIPHA.

Sine capite guberno,
Cum capite gubernatus.

BONNARD, ancien militaire.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Sceaux* (les).

Le mot de la charade est *Semaine*.

Le mot du logogriphe est *Comète*, dans lequel on trouve Comte, Mot, Come, Côte, et les lettres o, è, e, m, c et t.

Digitized by Google

LE TEMPS.

Le temps est la seule propriété qui soit entièrement à nous, tout le reste est incertain ; le temps est, comme on l'a dit, l'*étoffe dont notre vie est faite* ; c'est le bien dont nous devrions être le plus économes, et c'est pourtant celui que nous dépensons le plus follement, que nous perdons avec le moins de regret, et que nous nous laissons voler le plus facilement. Nous aimons même ceux qui nous le dérobent, tandis que nous poursuivons avec acharnement celui qui nous ravit toute autre propriété bien qu'illusoire et passagère ; on dirait que le temps est un fardeau, qu'il nous pèse ; nous oublions que c'est notre existence, et nous ne cherchons qu'à nous en débarrasser ; enfin, par la plus étrange contradiction, en cherchant souvent sans succès à *tuer le temps*, l'homme se plaint de la longueur des jours et de la brièveté de la vie.

Tous les philosophes, tous les moralistes s'accordent pour nous recommander un sage emploi du temps, et pour nous rappeler la rapidité de sa marche ; mais ces conseils ont peu de succès, et nous pouvons répéter aux hommes de nos jours, ce que Sénèque disait aux hommes de son temps : « Songez-y bien : une partie de la vie se » passe à mal faire, la plus grande à ne rien faire, la » presque totalité à faire autre chose que ce qu'on de- » vrait. »

D'où vient cette méprise de l'homme sur un point qui l'intéresse si capitalement ? Je ne sais ; mais je serais tenté de l'attribuer à l'imperfection, à la contradiction des définitions qu'on a faites du temps, et aux fausses idées qui en sont résultées. On ne peut apprécier que ce qu'on connaît, on ne sait jouir que du bien dont la nature et la valeur sont vues et senties clairement par nous.

Les anciens disaient que *Saturne, père des dieux* et

Digitized by Google

des hommes, dévorait ses enfans. Cette allégorie ingenieuse nous fait croire que tout est créé et détruit par le Temps; dès-lors le Temps est un monstre qui fait peur; nous craignons le poids de ses pas qui nous écrasent, et chaque heure qui sonne nous paraît un coup de la terrible faux dont il est armé. De là viennent nos désirs de lui échapper, et nos plaintes absurdes contre sa vitesse, contre sa durée, contre sa mobilité. Les amans lui attribuent leur inconstance; les malheureux leurs revers; les ambitieux leur chute; les empires même lui reprochent leur destruction.

On l'accuse de tout, des arrêts du ciel, des injustices du sort, des folies des hommes. L'Espérance voudrait accélérer sa marche, la Peur voudrait la retarder.

Pythagore *appelait le Temps l'âme de l'univers.* Platon *disait que le temps avait été créé au même instant que le monde, et que le mouvement existait avant cette création; mais qu'il existait sans règle, sans mesure et sans bornes.*

Ces idées, toutes aussi fausses que les premières, donnant au Temps une volonté, autorisaient encore à se plaindre de sa rigueur et de ses caprices.

Tout le monde divise ordinairement le temps en trois parties, le *passé*, le *présent* et l'*avenir*. Eh bien! Chrysippe affirmait « que le passé n'existe plus, et que l'a» venir n'existait pas encore; » d'où il concluait « que » le présent était la seule chose qui existât, et dont » nous pussions jouir et nous occuper. »

D'un autre côté, Archidamus disait que « le présent » n'a aucune existence réelle, que le moment actuel est, » comme tout dans la nature, divisible en deux parties, » dont l'une appartient déjà au passé, et dont l'autre est » encore à l'avenir. » Ainsi, en adoptant les opinions de ces deux philosophes, on pourrait dire que le *passé* n'est plus, que le *présent* n'est pas, que l'*avenir* n'est point encore, et que, par conséquent, le temps n'existe pas pour nous.

Les théologiens, sans pousser leur rigueur jusqu'à cette subtilité, s'en rapprochent assez; car, en comparant sans cesse le présent à l'éternité, ils le réduisent à un

Digitized by Google

point imperceptible ; le monde n'est plus qu'une auberge pour l'homme, dont le voyage ne dure qu'une minute. Le résultat de ce système un peu triste, est de se détacher de la matière et de la vie, et de ne s'occuper que de l'avenir.

Il paraît qu'en général les hommes, peu sûrs de la vérité au milieu de ces contradictions, se font un mélange confus de ces idées païennes, philosophiques et religieuses.

Ils ont détrôné les autres dieux du paganisme ; mais ils laissent encore au Temps sa volonté, son inconstance, sa rigueur, ses ailes et sa faux.

Ils rendent divers cultes à ce dieu, suivant leurs différens caractères : les savans n'adorent que le passé ; l'expérience ne leur offre la vérité que par la bouche des morts ; la mémoire borne leurs plaisirs à l'étude des beautés détruites ; ils ne cherchent des fruits et des fleurs que dans les ruines de l'antiquité.

Les amans de la gloire, comme les hommes éclairés par la religion, ne regardent que l'avenir, le ciel et la postérité ; les uns veulent jouir d'une immortelle célébrité, les autres d'une félicité éternelle.

Le vulgaire gouverné par les sens suit, sans le savoir, les dogmes d'Épicure et d'Horace ; le présent seul le maîtrise ; il regrette faiblement le passé, s'occupe peu de l'avenir ; il veut éviter la douleur, échapper à l'ennui, qui le poursuivent, et le saisissent souvent, tandis qu'il ne cherche que le plaisir.

Je crois qu'il serait possible de sortir de cette obscurité, de marcher à la lueur d'une lumière plus sûre, et de nous rendre à la fois moins injustes pour le temps, et plus habiles dans l'art d'en jouir. Mais, pour profiter du temps, voyons-le, non tel que l'imagination le peint, mais tel qu'il est en effet.

Ne faisons pas un dieu d'une chose créée comme l'univers ; n'en faisons pas même un être tout-à-fait indépendant de nous : car il est si facile de démontrer que nous avons mille moyens de le modifier, de l'étendre, de le resserrer, de le hâter, de le ralentir, qu'on pourrait presque mettre en doute si c'est le temps qui compte

Digitized by Google

nos jours, et si ce n'est pas plutôt la succession plus ou moins rapide de nos pensées, de nos affections, de nos désirs et de nos craintes, qui règle et mesure le temps.

Une heure n'est, certes, pas la même pour l'homme qui dort, pour l'homme qui veille, pour l'homme oisif, pour l'homme occupé, pour celui qui jouit, pour celui qui souffre. Si nous sommes ainsi presque maîtres de changer la durée du temps par son emploi, nous le sommes encore plus de fixer son utilité; et, comme le dit fort bien Montaigne : *L'utilité de vivre n'est pas en l'espacé, elle est dans l'usage.*

Commençons par nous faire une idée vraie, juste et simple du temps, pour nous mettre à l'abri des erreurs où nous jettent les fausses idées qu'on nous en a données.

Le *temps*, comme l'a dit un de nos poëtes, est plutôt une fiction qu'un dieu; c'est, enfin, *une image mobile de l'immobile éternité.* Ce *temps* est un vide infini comme l'espace.

Nous ne connaissons l'espace, sa mesure, ses dimensions, que par les points, les objets matériels qui y sont placés; sans eux, ce serait une chose nulle, un mot vide de sens pour nous.

Il en est de même du vide infini nommé le *temps*. C'est le nombre plus ou moins grand, la succession plus ou moins rapide de nos sensations, de nos idées, de nos sentimens, qui en marque l'existence, la mesure et la durée.

Si tout ce qui vit dormait toujours, il n'existerait pas de *temps* pour les êtres vivans; ainsi, comme on ne donne pas de marche à l'espace, on n'aurait pas dû en donner au *temps*; ce sont les astres, les corps, les hommes et les esprits qui se meuvent sans cesse dans les deux grands cercles du *temps* et de l'espace, et qui font leur existence et leur mesure.

La pensée que je n'ai plus est le passé; celle que j'ai est le présent; celle que j'aurai est l'avenir.

Ainsi, tout le *temps* existe dans notre entendement, sous les noms de *mémoire*, de *pensée* et de *prévoyance*; et c'est l'usage que nous faisons de ces facultés qui nous

Digitized by Google

fait paraître le temps plus ou moins long, plus ou moins rapide.

Ne nous plaignons donc plus de l'inconstance d'une chose qui ne varie pas, de la marche du cercle dans lequel nous seuls agissons, et de la rigueur ou de l'injustice d'un être insensible, uniforme, qui nous voit varier sans cesse, sans éprouver lui-même aucun changement.

Montaigne le savait bien, et nous l'apprend : « Si » vous avez vécu un seul jour, vous avez tout vu ; un » jour est égal à tous les jours, il n'y a point d'autre » lumière, d'autre nuit; ce soleil, cette lune, ces étoi- » les, cette disposition, c'est celle même que vos aïeuls » ont jouye, et qui entretiendra vos arrière-nep- » veux. »

Laissons donc aux poëtes ces fausses descriptions du *temps*. Si nous prenons leur langage, ne suivons pas leur pensée; si nous disons avec Virgile le *temps fuit*, songeons bien que c'est nous qui *fuyons;* c'est nous et non lui qu'il faut arrêter, saisir, orner, adoucir; c'est de nous et non de lui que, nous devons craindre de longues douleurs, espérer de courts plaisirs; et lorsque nous regardons notre pendule, ne pensons qu'à régler nos affections et nos jouissances, de manière à ce qu'elles nous donnent de doux souvenirs et un juste espoir; car le but de toute sagesse est d'user du présent de sorte qu'il enrichisse pour nous le passé et l'avenir.

Après avoir essayé de prouver que le *temps*, insensible à tout, ne peut rien sur nous, et que nous avons, au contraire, le pouvoir de le modifier, voyons quels sont les meilleurs moyens d'en jouir, et de rendre sa marche, comme on le dit vulgairement, ou plutôt notre marche dans le temps, douce, agréable et légère.

Il faut d'abord bien comprendre que le présent est la seule partie du temps sur laquelle notre action soit immédiate.

Métaphysiquement, j'avoue qu'on peut ne regarder le présent que comme un point; mais, moralement parlant, il est plus étendu; et certainement un auteur qui assiste au succès de sa tragédie, un général qui remporte une victoire décisive, un ministre qui rend la paix

Digitized by Google

au monde, un homme bienfaisant qui sauve une famille honnête du malheur, éprouvent des jouissances réelles d'une assez longue durée: il existe un passé et un avenir si près de nous, qu'il ne faut presque ni mémoire ni prévoyance pour les sentir; on les touche, et on peut sans peine les confondre avec le présent.

Jouissons donc de ce présent, qui est notre seule richesse; la plus commune folie des hommes est de le perdre, et, comme le dit un ancien, de *le laisser échapper entre nos doigts*.

Nous abandonnons trop souvent la jouissance certaine du présent pour nous occuper de regrets inutiles ou de projets chimériques.

Un philosophe nous reproche avec raison « de passer » notre vie à chercher les moyens de vivre, de différer, » pour ainsi dire, la vie au lieu d'en jouir. Avec tous » nos efforts, elle nous gagnerait peut-être de vitesse; » au milieu de nos délais, elle s'enfuit à grands pas. »

Si vous perdez l'occasion présente de faire le bien, qui vous dit qu'elle reviendra? Il faut regarder un jour comme la vie entière, et être quitte avec lui lorsqu'il finit. Pensez comme César, et *croyez n'avoir rien fait si vous avez remis au lendemain ce que vous pouviez faire aujourd'hui*.

La nature vous accorde un petit nombre d'années; elle retranche à peu près la moitié de ce temps que vous passez dans le sommeil, véritable portrait de la mort; les jours de la tendre enfance sont une sorte de végétation qui ressemble peu à la vie; les années de décrépitude en different encore davantage: vous devez compter aussi avec crainte les temps de maladie, de chagrin, d'ennuis forcés et indépendans de votre volonté: voyez, d'après cela, combien vous avez peu de jours pour jouir de l'existence, et quelle perte vous faites lorsque vous perdez une seule journée! Suivez donc le conseil d'Horace:

Consultez la sagesse, épuisez votre vin;
Modérez vos désirs, bornez votre espérance;
Saisissez le moment qui fuit sans qu'on y pense,
Et ne comptez pas trop sur votre lendemain.

Digitized by Google

Ce conseil n'est pas nouveau, chacun se le donne souvent de lui-même; pourquoi voit-on si peu de gens en profiter? c'est qu'il n'est pas facile de le suivre.

Pour jouir du présent, il faut savoir bien suivre la route du bonheur, et c'est ce que l'homme cherche le plus et sait le moins. Le présent dépend du passé et de l'avenir, et nous sommes la plupart du temps troublés par des souvenirs, agités par des espérances, tourmentés par des craintes qui font que le présent nous pèse ou nous échappe; le temps est rapide ou lent pour nous, selon les dispositions de notre esprit.

Voyez un homme qui va recevoir une somme attendue, une faveur désirée; une jeune femme qui attend l'heure du bal ou son amant; un auteur présomptueux qui va faire jouer sa pièce : ils croient tous que le temps ne marche pas, que leurs montres retardent; les minutes leur semblent des heures. Que désirent-ils, sans s'en douter? d'échapper au présent, d'atteindre l'avenir, de vieillir; enfin, de faire quelques pas plus rapides vers la mort.

Écoutez au contraire le coupable qui attend son arrêt, la femme infidèle qui craint l'instant de l'arrivée d'un mari grondeur et jaloux, le jeune homme qui redoute l'heure de l'étude, l'amant qui va quitter sa maîtresse pour obéir à son devoir : comme les pendules avancent! comme le temps vole! comme ils voudraient le saisir, l'arrêter! comme ils voudraient rétrograder dans la vie!

Et le coupable agité de remords, cherchant en vain le sommeil qui le fuit, et le malade qui ne sent l'existence que par la souffrance, comme le temps se traîne péniblement pour eux! comme ils sentent et répètent ce triste vers :

Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille!

Le présent les excède, l'avenir les effraie; ils voudraient effacer ces deux parties du temps, et revenir aux jours de la jeunesse et de l'enfance.

Pourquoi cette enfance nous semble-t-elle l'âge d'or de la vie? C'est qu'elle est sans regret du passé, sans

Digitized by Google

crainte de l'avenir : c'est que, *plus sage que les sages*, elle jouit du présent ; c'est le paradis terrestre de la vie ; nous en sommes sortis, et la triste raison, l'active et inquiète prévoyance, sont les anges terribles qui nous défendent à jamais d'y rentrer.

Mais, me dira-t-on, voulez-vous donc que l'homme, comme un enfant aveugle, vive au hasard, et s'étourdisse sur le présent, sans profiter des leçons du passé, et en s'exposant sans réflexion à tous les maux de l'avenir ?

Non, l'homme n'a plus l'innocence et les guides de l'enfance. Il faut, pour être heureux, qu'il marche appuyé sur la prudence et éclairé par la raison.

C'est pour cela que je veux qu'il jouisse du présent avec soin, mais avec sagesse ; ce présent sera bientôt le passé. Il faut que le plaisir du moment ne laisse pas de remords de l'avoir mal employé, ne cause pas de regrets de l'avoir perdu, qu'il lui donne au contraire de doux souvenirs ; car un doux souvenir est encore un bonheur actuel.

Nous avons vu combien il est nécessaire de saisir le temps présent, et d'en jouir, de sorte qu'il ne devienne pas une cause de regrets ou de repentir. Voilà la moitié de ce que veut la raison. Mais la prudence demande encore un travail sur nous-mêmes tout aussi important ; il concerne l'avenir. Songeons bien que cet avenir sera le présent pour nous.

Ici nous sommes entre deux écueils. Si, emportés par nos passions, nous nous livrons au bonheur qu'elles nous offrent pour le moment, sans songer aux peines qu'elles nous préparent, nous employons le plaisir à bâtir notre malheur, et pour une ombre de jouissance, nous nous préparons un demi-siècle de tourmens ; nous jouons enfin notre vie contre une minute.

C'est ainsi que la folie des hommes les pousse à la prodigalité sans prévoir la ruine ; à la cruauté, sans craindre la vengeance ; à l'ambition, sans penser aux chutes ; aux excès, sans songer aux infirmités ; à l'égoïsme, sans présager l'isolement qui le suit.

On se préserverait, en jouissant du présent, de tous

Digitized by Google

les dangers de l'erreur et du vice, si, avant d'écouter la voix impérieuse du désir ardent, on voulait consulter le passé et lire un peu dans l'avenir. C'est ce que pensait sagement Périclès, lorsqu'il disait à un général qui, malgré ses remontrances, entraînait le peuple dans une entreprise dangereuse : *Si vous ne voulez pas croire aux conseils de Périclès, au moins attendez et consultez le temps ; c'est le plus sage conseiller qu'on puisse choisir.*

Lorsque nos passions nous parlent, modérons-les donc par la prévoyance des dangers qui les suivent. Un moyen sûr de calmer l'ambition, c'est de penser que, plus nous désirons d'élévation, plus le temps se prépare à miner le haut édifice bâti par notre imagination. Théopompus, roi de Sparte, disait aux habitans de Pyle, qui voulaient lui décerner de grands honneurs, *que le temps avait coutume d'accroître les fortunes modérées, et d'effacer les immodérées.*

Mais, d'un autre côté, en consultant l'avenir, regardons-le avec les yeux de la raison, et non avec ceux de la crainte ; que notre prudence ne dégénère pas en timidité ; qui ne risque rien n'obtient rien : la devise des *preux* est bonne : *fais ce que dois, arrive que pourra.* Croyons, comme *César, que tout danger paraît plus grand de loin que de près*, et surtout n'imitons pas la folie de l'avare, qui immole le présent à l'avenir, et qui se condamne à mourir de faim pour conserver d'inutiles moyens de vivre.

En somme, voulons-nous maîtriser le temps, et rendre sa marche douce et légère ; modérons nos désirs et nos craintes, jouissons du présent, non-seulement sans nuire à autrui, mais en lui faisant tout le bien qui dépend de nous. Le vrai sage est celui qui mérite, par l'emploi de son temps, qu'on puisse lui appliquer ces vers de Delille :

Mais heureux, trop heureux dans sa noble carrière,
Celui qui, rejetant ses regards en arrière,
Y retrouve partout les vices combattus,
Les traces du travail et celles des vertus.

Digitized by Google

TRADUCTION DE L'ILIADE,

Par M. DUGAZ DE MONTBEL.

(Ier. article.)

Exegi monumentum ære perennius
Regalique situ. Pyramidum altius,
Quod non imber edax, aquilo impotens,
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.

Ce n'était point dans l'élan d'un fol orgueil qu'Horace laissa échapper ces superbes accens, mais dans un de ces momens de sublime délire où le poëte, *homo divinum*, poussé comme hors de lui par le dieu qui l'anime, n'appartient plus à la terre : alors il s'élance dans un monde inconnu aux autres mortels ; le présent n'est plus à ses yeux qu'un point qui sert à lui dévoiler l'avenir ; il juge et les hommes et les événemens ; quelquefois aussi, plein de la confiance de ses forces ou de leur insuffisance, il devient pour lui-même la postérité. Le moment de l'inspiration est pour le poëte l'antre de la sibylle. Qu'il en est peu, hélas ! qui puissent avec raison s'écrier :

Usque ego postera
Crescam laude crescens !

On a souvent, à propos de ces vers, parlé de la vanité d'Horace. Nous n'avons jamais partagé cette opinion ; outre que les siècles ont consacré le jugement que le poëte latin avait porté de lui, nous pensons qu'il entrait dans la composition de ce beau morceau pindarique un souvenir profond du génie et de la destinée du chantre inimitable d'Achille. Peut-être Horace ne trouvait-il pas encore Homère assez vengé de ses infortunes par la renommée immortelle attachée à son nom. D'ailleurs il nous semble naturel qu'Horace, comblé des bienfaits d'Auguste, admis dans son intimité, et qui avait cédé si souvent au besoin de louer ce grand prince, cédât

Digitized by Google

aussi au besoin de lui dire qu'il était digne de ses faveurs. Au reste, quel que soit le sentiment qui ait alors inspiré Horace, il lui a fait exprimer en vers admirables une vérité qu'on ne saurait trop faire entendre aux maîtres de la terre; en effet, avec le temps, les sceptres changent de main, les empires s'écroulent, des nations entières disparaissent du globe; mais le temps ne peut rien sur l'œuvre du génie, elle reste debout sur les ruines du monde; la Grèce tombée en servitude, dépouillée de ses monumens, revit, après une longue suite de siècles, libre et florissante, dans les écrits des poëtes; et par eux célébrés, son beau ciel, ses fables enchanteresses, ses divinités mensongères, seront éternellement l'objet de l'entretien et de l'admiration de tous les peuples. Parmi les grands poëtes qui illustrèrent cette antique patrie des arts, non-seulement aucun n'a marché l'égal d'Homère, mais quatre mille ans n'ont pu lui donner un rival. Écoutons le compte rendu par le Quintilien français, de l'impression qu'il éprouva à la lecture réfléchie de l'Iliade. Après avoir parlé en détail des beautés sublimes et des légers défauts de ce poëme, il ajoute :

« Mais quand je le vis (Homère) tout à coup devenir » supérieur à lui-même dans le onzième chant et dans » les suivans, s'élever d'un essor rapide à une hauteur » qui semblait s'accroître sans cesse, donner à son » action une face nouvelle, substituer à quelques com- » bats particuliers le choc épouvantable de deux grandes » masses précipitées l'une contre l'autre par les héros » qui les commandent et les dieux qui les animent, ba- » lancer long-temps avec un art inconcevable une vic- » toire que les décrets de Jupiter ont promise à la va- » leur d'Hector; alors, la verve du poëte me parut » embrasée de tout le feu des deux armées; ce que » j'avais lu jusque-là, et ce que je lisais, me rappelait » l'idée d'un incendie, qui, après avoir consumé quel- » ques édifices, aurait paru s'éteindre faute d'alimens, » et qui, ranimé par un vent terrible, aurait mis en » un moment toute une ville en flammes. Je suivais, » sans pouvoir respirer, le poëte qui m'entraînait avec » lui; j'étais sur le champ de bataille; je voyais les

Digitized by Google

» Grecs pressés entre les retranchemens qu'ils avaient » construits et les vaisseaux qui étaient leur dernier » asile; les Troyens se précipitant en foule pour forcer » cette barrière; Sarpédon arrachant un des créneaux » de la muraille; Hector lançant un rocher énorme » contre les portes qui la fermaient, les faisant voler en » éclats, et demandant à grands cris une torche pour » embraser les vaisseaux; presque tous les chefs de la » Grèce, Agamemnon, Ulysse, Diomède, Euripile, » Machaon, blessés et hors de combat; le seul Ajax, le » dernier rempart des Grecs, les couvrant de sa valeur » et de son bouclier, accablé de fatigues, trempé de » sueur, poussé jusque sur son vaisseau, et repoussant » toujours l'ennemi vainqueur; enfin, la flamme s'éle- » vant de la flotte embrasée, et, dans ce moment, cette » grande et imposante figure d'Achille monté sur la » poupe de son navire, et regardant avec une joie tran- » quille et cruelle ce signal que Jupiter avait promis, et » qu'attendait sa vengeance. Je m'arrêtai, comme mal- » gré moi, pour me livrer à la contemplation du vaste » génie qui avait construit cette machine, et qui, dans » l'instant où je le croyais épuisé, avait pu ainsi s'agran- » dir à mes yeux; j'éprouvais une sorte de ravissement » inexprimable; je crus avoir connu, pour la première » fois, tout ce qu'était Homère. J'avais un plaisir secret » et indicible à sentir que mon admiration était égale » à son génie et à sa renommée; que ce n'était pas en » vain que trente siècles avaient consacré son nom; et » c'était pour moi une double jouissance de trouver un » homme si grand et tous les autres si justes.

» Mais, lorsqu'ensuite je passai de cette espèce d'extase » au désir si naturel de communiquer l'impression que » j'avais reçue à ceux qui devaient m'entendre, et qui » ne pouvaient entendre Homère, je songeai avec dou- » leur qu'aucune des traductions que nous avons, quel » qu'en soit le mérite, que je suis loin de vouloir dimi- » nuer, ne pouvait justifier à vos yeux ni faire passer » en vous ce que j'avais ressenti; et je souhaitais, du » fond du cœur, qu'il s'élevât quelque jour un poëte ca- » pable de vous montrer Homère comme on vous a » montré Virgile. »

Digitized by Google

L'enthousiasme et le vœu qu'exhale ici M. de La Harpe, ont toujours été partagés par les amis éclairés des lettres; aussi, de tout temps a-t-on vu des écrivains estimables, excités par la noble ambition de faire passer dans notre langue les beautés du prince des poëtes, consumer de longues veilles à ce travail laborieux. Une femme entreprit la première cette tâche difficile; et ses efforts et sa constance à ne pas sortir de la lice qu'elle n'eût fourni en entier la carrière, lui ont acquis des droits éternels à notre reconnaissance. Plus tard, MM. Bitaubé et de Rochefort suivirent l'exemple de madame Dacier. L'un donna, comme cette dame, une traduction complète de l'Iliade et de l'Odyssée; l'autre en publia une en vers; vinrent ensuite se mesurer dans l'Iliade, avec madame Dacier et M. Bitaubé, M. Lebrun, heureux traducteur de la *Jérusalem Délivrée*, et avec M. de Rochefort M. Aignan, auteur tragique. Dans cette espèce de pugilat littéraire, l'avantage n'est pas demeuré aux combattans les plus audacieux. Soit sévérité, soit justice, la palme est restée aux prosateurs, qui, tous trois, ont joui d'un succès à peu près égal. Les érudits font beaucoup de cas de la traduction de madame Dacier, qu'ils trouvent simple, naïve et fidèle. Les gens de lettres lui préfèrent la traduction de M. Bitaubé, parce qu'elle ne fourmille pas, ainsi que la première, de termes désavoués par le goût, et qu'elle offre des tours plus élégans. La traduction de M. Lebrun, où se reconnaît sans cesse la touche gracieuse, spirituelle et poétique du Tasse, son premier modèle, plaît plus que les deux autres aux personnes qui cherchent surtout de l'agrément dans leurs lectures. Les critiques, en rendant justice à ces excellens ouvrages, reprochent à madame Dacier d'être souvent plus que naïve, et de remplacer des tours nobles et simples par des tours communs et triviaux; ils accusent M. Bitaubé d'une recherche dans les images et dans les expressions, qui n'est nullement homérique; ils prétendent que M. Lebrun a plutôt imité que traduit le prince des poëtes, et qu'on pourrait le comparer à ce peintre qui, ayant à représenter Minerve, la montra sous les traits d'une des plus jolies coquettes du dix-hui-

Digitized by Google

tième siècle. Les uns, enfin, n'ont cessé de soutenir qu'Homère était intraduisible; et les autres, de souhaiter qu'il se présentât un nouvel amant de l'antiquité, qui, non moins versé dans la connaissance de notre langue que dans celle de la langue grecque, enrichît notre littérature d'une traduction d'Homère qui fût à la fois noble, simple, naïve, élégante et fidèle. Moins intimidé qu'encouragé par les obstacles qu'il avait à vaincre, M. Dugaz de Montbel vient de mettre au jour une traduction de l'Iliade. Son travail fera-t-il revenir les premiers critiques de l'opinion qu'ils ont énoncée, et remplira-t-il le désir des seconds? Cet examen sera le sujet d'un autre article.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES COUPS DE BALAI DE LA FORTUNE.

CONTE.

Après avoir long-temps vécu au milieu du tumulte et des intrigues de Paris, M. Fondorange, dépité contre la fortune, avait renoncé à la poursuite des honneurs, et s'était déterminé à retourner dans son village, situé en Provence, sur la petite rivière d'Issole, à peu de distance de Toulon. Là, semblable au navigateur qui a été long-temps battu par les tempêtes, il goûtait à son aise les délices du port, et regrettait sincèrement d'avoir consumé les plus belles années de sa vie à courir après un bonheur chimérique.

Un jour, qu'il se promenait en robe de chambre dans les allées de son jardin, à l'ombre des figuiers et des jujubiers, le neveu d'un de ses amis se présente à lui, et, d'un air timide: Je viens, lui dit-il, vous faire part du dessein que j'ai d'aller à Paris, et vous demander quelques lettres de recommandation pour les personnes en place que vous y avez connues. L'éducation brillante que j'ai reçue à la ville me rend le séjour du village insupportable. J'ai l'espoir d'obtenir à Paris même quelque

Digitized by Google

poste avantageux. Connu personnellement d'un homme aujourd'hui en crédit, je ne réclamerai pas en vain son appui. Peut-être sera-t-il bien aise de me faire le dépositaire de sa confiance. En tout cas, vos amis me seconderont; et, de manière ou d'autre, je serai placé honorablement.

Hélas! répondit M. Fondorange au jeune Dumont, à votre âge, on voit tout en beau, et l'on cède bien aisément aux séductions de l'espérance. Je serais fâché de désenchanter pour vous l'avenir; mais permettez-moi de vous dire qu'à vingt ans je partis, comme vous, pour la capitale, dans l'espoir d'y faire fortune, et que ce n'a été qu'en retournant, à quarante, dans mes foyers, que j'ai retrouvé le bonheur. J'avais, comme vous, dans ma jeunesse, la plus séduisante perspective. La fortune me souriait, des protecteurs puissans et nombreux s'intéressaient à mon avancement. Plusieurs fois j'avais été sur le point de saisir, dans les mains de la gloire, cette palme, objet des désirs de l'ambitieux; mais toujours un mauvais génie repoussait ma main, et me replongeait dans la foule, à l'instant même où mes efforts pour en sortir semblaient couronnés du succès.

Tout en parlant ainsi, M. Fondorange fit entrer le jeune Dumont dans un vieux pavillon de son jardin; et, le faisant asseoir à ses côtés: Mon ami, lui dit-il, vous allez vous embarquer sur une mer bien orageuse. Plus d'une fois vous regretterez à Paris la paix de la bonne foi du village; plus d'une fois, sur les bords tumultueux de la Seine, vous soupirerez tristement après les rives du Sumbuck et après celles de l'Issole, témoin des jeux de votre enfance.

Un moment! interrompit le jeune homme. Je vois, au plancher de ce pavillon, une araignée au milieu de sa toile. Je vais vous en débarrasser. Un coup de balai fera l'affaire... Maladroit que je suis! l'insecte a échappé. La toile seule a disparu.

Fort bien! reprit M. Fondorange. Vous venez de jouer à ce pauvre insecte un mauvais tour que je lui ai joué souvent; le même tour que la fortune m'a joué mille fois à Paris; le même tour qu'elle vous jouera sans doute

Digitized by Google

à vous-même, et qu'elle réserve à tous ceux qui sont tourmentés par la fièvre de l'ambition.

Je n'avais pas vingt ans accomplis, qu'un de mes parens qui vit encore, ayant découvert en moi quelques dispositions heureuses, m'inspira le désir d'aller à Paris, et me lança dans le barreau, où tout me fit d'abord espérer la plus honorable existence.

Grâce à la protection d'une dame respectable et fort obligeante, j'avais fait la connaissance d'un vieux professeur en droit qui admettait chez lui, à des conférences particulières, les jeunes avocats qui voulaient se perfectionner dans l'étude du droit romain. Je suivis quelque temps ces conférences. Je m'y liai avec plusieurs de mes confrères. Je vins à bout, tout jeune encore, d'être connu du premier président du parlement, et de mériter sa confiance au point d'être chargé par lui de la composition de ses discours. Je me voyais déjà sur le chemin de la gloire et de la fortune. O douleur! ô catastrophe inattendue! C'était à l'origine de nos agitations politiques. Le parlement de Paris, ce corps antique et puissant qui avait commencé la révolution, en fut, à son grand étonnement, une des premières victimes. Sa suppression est décrétée. Les magistrats sont dispersés. Adieu mon patron et mes espérances! la fortune venait de rompre avec violence tous les fils d'une toile que j'avais ourdie avec tant de peine. Toute plainte était superflue. Je vis que c'était à recommencer.

Un attrait puissant me portait vers la carrière littéraire. Je cherchai à me lier avec les écrivains qui pouvaient m'y introduire avec avantage; et, pour mériter leur suffrage et leur amitié, je me mis à les consulter sur quelques-unes de mes productions. Grâce à la protection de l'un d'eux, je fus reçu à la société des Neuf-Sœurs, société qui jouissait alors d'une certaine célébrité. J'assistais régulièrement à ses séances. J'y lisais même quelquefois des morceaux qu'on avait la bonté d'applaudir. Dans mon ivresse, il me semblait que j'étais là sur le chemin de l'académie française. Mais, ô nouvelle calamité! les sociétés savantes deviennent suspectes. L'académie française est supprimée, et bientôt l'humble société

Digitized by Google

des Neuf-Sœurs éprouve le même destin. Encore une toile de rompue !

Je ne tardai pas à en ourdir une troisième. Recommandé par plusieurs hommes de mérite à l'imprimeur d'un journal qui avait une grande vogue, et qui la devait à la modération de ses principes, je fus chargé de sa rédaction, tâche difficile à cette époque, où l'exaltition de certains esprits ne connaissait aucunes bornes. Je m'en tirais avec honneur, et je pourrais ajouter avec profit. Je conservais en même temps quelque espérance d'être admis dans le corps savant qui avait remplacé l'académie. J'avais la parole d'un grand nombre de ses membres... Mais, ô fatalité désespérante ! à l'approche d'une élection qui pouvait m'être favorable, une conspiration éclate. La modération dans les principes devient un crime. Le journal que je rédigeais est proscrit. Il faut me soustraire à l'inquisition des brigands. Trop heureux encore d'esquiver la déportation à la Guiane !

La fortune venait pour la troisième fois de balayer ma toile, et n'en avait pas même laissé subsister le moindre fil. Qui n'eût pas été désappointé ! J'aurais dû, dès cette époque, renoncer franchement à toute espérance de gloire et de fortune ; j'aurais dû échapper au tourbillon du monde, et me réfugier dans ce village natal qui a tant de charmes pour moi depuis que la raison m'est revenue. Mais la passion aveugle, et malheureusement je me laissai entraîner par elle. Un personnage de haut rang, que j'avais eu l'avantage de connaître avant son élévation, venait d'être nommé à une ambassade importante. Il dépendait de moi de le suivre en qualité de son secrétaire particulier. Je voulus un titre plus honorable ; je sollicitai la place, encore vacante, de troisième secrétaire d'ambassade, et tout semblait me présager que j'étais sur le point de l'obtenir. L'ambassadeur, avant son départ, me donne une lettre assez pressante pour le ministre des relations extérieures. Celui-ci me fait un accueil qui fortifie mes espérances. Je suis porté sur son travail, et je touche enfin au moment de la réussite. O douleur ! ô désespoir ! l'ambassade change de nature ; elle devient une simple légation, et la suppression du troisième secré-

Digitized by Google

taire est un résultat de cette mesure. Me voilà repoussé, me voilà dégoûté de la carrière diplomatique. Ce fut encore un coup de balai que la fortune donna brusquement à ma toile.

Doué de la patience de l'araignée, qui recommence courageusement son réseau dès qu'un accident l'a détruit, je me remis plusieurs fois à l'ouvrage, avec autant d'obstination que l'aveugle déesse paraissait en mettre à le balayer sans pitié, dès que je l'avais un peu avancé.

A l'époque où un gouvernement pacifique succéda enfin à ce gouvernement turbulent qui avait pendant tant d'années secoué l'Europe jusque dans ses fondemens, mon cœur s'ouvrit aux plus flatteuses espérances.

Sensible aux malheurs inouïs que l'auguste fille de Louis XVI avait soufferts, je n'avais pas attendu son retour pour les célébrer sur la lyre. C'était en 1788 que j'avais eu le bonheur de voir pour la première fois les traits touchans de cette adorable princesse. La cour allait à Fontainebleau; Mgr. le Dauphin et Madame Royale dînèrent dans une auberge au Plessis-Chenet. J'étais au château du seigneur du village. Il nous fut permis d'entrer dans l'auberge rustique, et de voir le repas. Je fus attendri; Madame Royale avait, dès-lors, quelque chose de céleste dans les regards. Je me promis de lui dédier par la suite un de mes ouvrages, si j'en composais jamais un qui me parût digne de lui être offert. Hélas! aurais-je pu croire que les événemens les plus sinistres étaient, à cette époque, sur le point d'éclater; que la révolution planait déjà sur nous comme un orage ténébreux; que la France devait bientôt être couverte de larmes, de sang et de ruines?

Tirons un voile sur le passé; oublions, s'il est possible, vingt années de troubles et de malheurs. La France, au retour de son roi, goûtait, savourait cette paix profonde, dont chacun avait si long-temps éprouvé le besoin. L'auguste fille de Louis XVI était l'idole de tous les cœurs. Je sollicite avec empressement, j'obtiens avec reconnaissance l'honneur de lui offrir un travail qui m'avait occupé plusieurs années. La princesse accueille

Digitized by Google

mon hommage respectueux avec sa bonté ordinaire..... Mais voilà que, peu de jours après, la trahison la plus noire souffle encore au milieu de nous la discorde, la guerre et tous leurs horribles fléaux. Adieu, une dernière fois, l'honorable et doux avenir qui semblait m'attendre ! La famille royale est de nouveau forcée de s'éloigner.

Pour moi, tout persuadé que j'étais que ce nouvel orage serait de très-courte durée ; que le triomphe du Roi était indubitable, qu'il serait prochain, et que ses ennemis seraient confondus, je quittai Paris sans retour, à cette époque déplorable. Guéri pour jamais de l'ambition et de la vaine gloire, je laisse maintenant à d'autres le soin d'aller courtiser la fortune. C'est dans ce village que je suis né ; c'est ici que je veux mourir. Heureux si la paix règne désormais dans l'État, comme elle règne dans cette enceinte rustique, et si mes dernières années sont témoins de l'union de tous les Français !

Le jeune Dumont avait écouté M. Fondorange avec une profonde attention. Je n'ose vous blâmer, lui dit-il enfin, de préférer désormais le calme heureux de votre asile au bruit fatigant de Paris ; mais croyez-vous de bonne foi que tout le monde éprouve, dans le chemin de la fortune et de la gloire, autant de contrariétés que vous en éprouvâtes vous-même pendant vingt ans ? N'y a-t-il pas bien des gens privilégiés qui ont tendu leur toile avec tant d'adresse et de bonheur, que le balai de la fortune ne les a jamais endommagées ? — Mon ami, la fortune est aveugle, et ses coups de balai donnés à tâtons peuvent épargner un ou deux réseaux sur cent mille ; mais, comme sa main est active, elle peut balayer demain le même réseau qu'elle a épargné aujourd'hui. Ainsi, point de sécurité parfaite, point de bonheur qui ne soit altéré par les plus vives inquiétudes. Eh ! ne vaut-il pas mieux renoncer à jouer un rôle sur la grande scène du monde, que d'y être agité par des appréhensions continuelles ?

— Vous avez peut-être raison ; mais, à juger par l'apparence, les hommes qui sont, ou assez heureux pour être à l'abri des coups de balai de la fortune, ou assez adroits pour en réparer promptement les outrages, ces

Digitized by Google

hommes, dis-je, sont tranquilles et satisfaits. — N'en croyez rien : ils s'étourdissent, ils voudraient se faire illusion ; mais, dans le silence des nuits, la pâle crainte arrive souvent jusqu'à eux. Plus la toile qu'ils ont ourdie est apparente et étendue, plus ils sentent qu'elle est exposée à quelque revers imprévu. Heureux, je le répète, celui qui, profitant des leçons un peu coûteuses de l'expérience, cherche une retraite profonde pour y couler le peu de jours dont se compose la vie humaine. La fortune respecte son humble réseau, parce qu'il n'est pas à la portée de son balai. Il ne fait envie à personne ; personne ne lui fait envie : c'est ma destinée actuelle.

— Destinée à souhait! s'écria le jeune Dumont. Elle sera aussi la mienne. Que d'autres courent à Paris courtiser les hommes puissans, et faire antichambre dans les bureaux ! Je ne quitterai point le petit village qui m'a vu naître. J'y ferai valoir l'humble héritage de mon père, et les bornes de mon domaine seront celles de mon ambition.

LE VIEUX SOLITAIRE.

BEAUX-ARTS.

Luc JORDAN, dit le FA PRESTO, *prépare et cause la décadence de la peinture en Espagne.*

(IIe. Extrait.)

Examen fait du travail du grand escalier et des dix voûtes, dont je crois devoir donner le détail ci-dessous (1),

(1) Dans la première, on voit la Conception, l'Incarnation, la Nativité, l'Épiphanie, le Triomphe de Saint Michel ; dans les angles, les quatre Sibylles qui ont écrit, dit-on, sur ces mystères.

Dans la deuxième, on remarque une Gloire immense de Bienheu-

Digitized by Google

pourra-t-on croire que Jordan n'a employé que vingt-deux mois à le conclure ? c'est cependant une vérité sans réplique (1).

---

reux, avec une allégorie relative au reliquaire qui se vénère dans l'autel placé dessous; et dans les angles, les quatre Docteurs.

Dans la troisième, il représenta le Triomphe de l'Église militante par une composition très-compliquée de figures allégoriques.

Dans la quatrième, le Triomphe de la Pureté virginale, présidé par Sainte Marie, accompagnée d'une multitude de Vierges et de figures symboliques.

Dans la cinquième, il trace d'une main vraiment inspirée l'Ascension de la Vierge, avec de tels groupes d'Anges, d'Apôtres et autres personnages, que l'ensemble est un poëme épique mis en action.

Dans la sixième, le Jugement dernier s'annonce avec toute l'horreur d'une pareille catastrophe signalée par mille heureux caprices et par des résurrections qui décèlent l'imagination la plus féconde.

Dans la septième, on prend plaisir à observer les Israélites traversant le désert et le passage de la mer Rouge. C'est dans ce magnifique morceau, qu'avec une magie inconcevable il fait tomber la manne céleste.

Dans la huitième, il célèbre la victoire du peuple de Dieu sur les Amalécites; cette composition est pleine d'une brûlante énergie. Dans un angle, le Sommeil d'Élie; dans l'autre, David recevant les pains d'Abimélec.

Dans la neuvième, formée de quatre arceaux, il a rendu quatre passages de l'histoire de David.

Dans la dixième, quatre de l'histoire de Salomon.

(1) Charles II, jaloux de voir ce grand œuvre se terminer, avait exigé que chaque soir le prieur de l'Escurial lui rendît un compte exact de ce que Jordan avait fait chaque jour. Il en est un où ce prieur écrit au monarque :

« Sire, votre Jordan a fait aujourd'hui quatorze figures de grandeur surnaturelle, les nuages pour les soutenir, les Anges, les » Puissances et les accessoires nécessaires au concours et à l'harmonie » de sa composition, sans avoir rien à y retoucher demain. »

Digitized by Google

Il fit ensuite pour le roi et la reine divers tableaux, tant religieux que mythologiques, prenant toujours plaisir à imiter les grands maîtres.

Il y avait au palais du Retiro une pièce inhabitée, appelée *le Cason*. Elle fut mise en état, et c'est là que Jordan fit sans nul doute son chef-d'œuvre.

C'est là que, donnant l'essor à une fécondité sans exemple, on le vit composer, sur l'ordre de la Toison-d'Or, un poëme héroïque. Tout, dans cette brillante étude, ressort de la plus heureuse imagination. Les accessoires qui l'embellissent ne peuvent se décrire; l'histoire, la fable, l'astronomie, la philosophie, les muses, l'allégorie, viennent à l'envi s'unir au sujet. Les travaux d'Hercule, la conquête de la Toison, sont traités avec un art inconcevable. Chaque épisode est à sa place, et l'invention, le dessin, la composition, l'ordonnance, se font distinguer au milieu d'un foyer de couleur (1).

Le roi voulut ensuite que Jordan ornât la voûte de la sacristie dans la cathédrale de Tolède. Il mit de nouveau à contribution son fécond génie, en représentant la Vierge qui, au milieu d'un innombrable concours de personnages célestes, descend pour poser la chasuble a saint Ildefonse.

Il décora la chapelle de l'ancien palais de Madrid par des passages du vieux Testament. Ces fresques sont fort belles. Pour l'église, il fit plusieurs grands cadres.

Dans la coupole de la chapelle de Notre-Dame d'Atocha, il fut chargé d'ajouter à ce qu'avait fait Herrera le

---

(1) Dans quatre grands tableaux, il représenta des guerres de Grenade pour le vestibule du Cason, et dans la voûte de ce même vestibule, il rendit à fresque plusieurs autres batailles qui précédèrent la conquête de cette ville. Dans quatre cartels, il plaça les quatre parties du monde, gravées par le célèbre Carmona.

Dans une autre pièce en face du même salon, il fit une riche composition du lever du soleil.

Digitized by Google

jeune, et composa de nouvelles fresques pour les trois voûtes de la même église (1).

Cet ouvrage terminé, il vint retoucher et achever les fresques commencées par Ricci et Carreno, dans la chapelle Saint-Antoine-des-Portugais (2).

C'est dans ce même temps que chaque jour il terminait, pour le roi, les temples et les particuliers, beaucoup de tableaux à l'huile, de façon que jamais il ne quittait les pinceaux.

Pourra-t-on croire à la suite de tant d'ouvrages, tant publics que particuliers, qu'il faille ajouter de tableaux de grandes dimensions en Espagne une si nombreuse série, qu'on me pardonnera sans doute d'en donner le détail (3)?

---

(1) Dans l'une on voit le Péché d'Adam; dans l'autre les Songes de Nabuchodonosor; dans la troisième, la Descente du ciel de la ville de Jérusalem; dans les angles, les entre-croisées, les femmes célèbres de l'Ancien-Testament, les prophètes, les patriarches, présentent d'heureux contrastes.

Il fit encore pour cette même chapelle d'Atocha, en deux grands tableaux à l'huile, la Restauration de la ville de Madrid, par la grâce de Notre-Dame d'Atocha.

(2) Du haut de la voûte jusqu'au bas de la corniche, il figura de vastes tapis, sur lesquels vous voyez les nombreux passages et mystères de la vie du saint titulaire. Dans la partie inférieure, on admire une suite de saints allemands, espagnols, hongrois, français, qui, différemment groupés, offrent des vases de fleurs.

(3) Il faut observer que la majeure partie des tableaux que je vais signaler, faits en Espagne, ou venus d'Italie, sont tous de très-grandes dimensions.

Saint Jérôme et Sainte Pauline.	Suzanne au Bain, du Guerchin.
Madeleine du Titien (imitée).	Le Triomphe de la Vierge.
Saint Jean au Désert.	Apparition à un Prophète.
L'Ane de Balaam.	Apollon écorche Marsyas.
La Chute de Saint Paul.	Arachné et Minerve.

Digitized by Google

A la mort de Charles II, arrivée le 1er. novembre 1700, il n'y eut plus rien à faire pour la maison royale. Philippe V, à son arrivée, chargea seulement notre Jordan de plusieurs tableaux pour la cour de Louis XIV.

Jordan partit de Madrid pour Naples, à la suite de

La Cène.
Job sur le fumier.
Saint Jérôme pénitent.
Saint-Onofre de Ribera.
Jaël et Sisara.
Deux Madeleines Pénitentes; une de Ribera.
Noé.
Les Anges servant J.-C. au désert.
Le Massacre des Innocens, du Tintoret.
Le Martyre de Sainte Justine.
Vingt-quatre traits de l'histoire de la Vierge.
Quatorze, représentant des saints et des traits sacrés.
Deux Miracles de Saint Antoine.
Deux de l'histoire de Salomon.
Naissance de la Vierge.
Les Marchands chassés du Temple.
Salomon reçoit la reine de Saba.
L'Incendie de Troie.
Les Prêtres portant l'Arche.
Samson et les Philistins.
Sept traits fabuleux.
Enlèvement de Proserpine.
Baptême de Saint Jean.
Sa Prédication.
Deux Conversions de St. Paul.
La Chute de St. Julien l'Apostat.
Les esquisses de la bataille de Saint-Quentin.
Sainte Famille, de Raphaël.
Le Voyage de Jacob et sa famille.
Passage de la mer Rouge, gravé par le célèbre Selma.
Rubens peignant une femme nue.
Quatre traits de la vie de Samson.
Quatre traits fabuleux.
Un intérieur.
La Visitation.
Deux Saint Michel.
Le Purgatoire.
Saint Thomas.
Trois Conceptions.
Saint Jacques.
L'Incarnation.
Prière au Jardin.
Deux Saint Ferdinand.
Hérodiade.
Le prophète Balaam.
La Vierge.
Moïse touche le Rocher.
Moïse sauvé.
Quatre Sainte-Famille.
Saint Janvier.

Digitized by Google

S. M., le 8 février 1702. Il passa par Florence, où il peignit, sur les vitraux de l'arsenal du grand-duc, une série admirable de passages historiques en petit.

Clément XI le reçut à Rome avec une distinction particulière, en lui permettant d'entrer dans son palais portant l'épée, le manteau et ses conserves.

Tobie.
Agar.
Saint Thomas.
Nativité.
Charles II.
Anne de Neubourg.
Deux Fuites en Égypte.
Isaac.
Saint Laurent.
Esaü.
Deux Annonciations.
Saint François.
Saint Nicolas.
La Piscine.
Huit batailles.
Trois Conceptions.
Deux Curtius.
Sénèque.
Absalon.
Le Martyre de Sainte Catherine, de Véronèse.
L'Ange de la Garde.
Le Martyre de Saint Étienne.
Saint Nicolas de Jary, en pied.
Plusieurs tableaux de Recco le Napolitain, où il mit des figures.

Tobie.
Deux Sainte Rose.
Sainte Famille.
Betsabé.
Assomption.
Saint Benoît.
Saint Jean de Dieu.
Naissance de la Vierge.
St. François baptise des Indiens.
St. Jacques combat les Maures.
Couronnement d'épines.
Saint Fernand aux genoux de la Vierge.
Madeleine chez le Pharisien.
Jésus et les Docteurs.
Le Songe de Joseph, du Corrège.
Deux traits de la Passion.
Six traits de l'Enfant Prodigue.
Quatre traits de Job.
Beaucoup d'autres représentant des sujets sacrés et allégoriques, tels que la Sicile outragée demandant des secours à la Monarchie espagnole.
Différens Anges, peints en relief pour le monument de la Semaine Sainte, etc., etc.

Digitized by Google

Jordan reconnut cet honneur en concluant de suite pour S. S. deux grands tableaux à l'huile (1).

La réputation de ses grands ouvrages en Espagne l'avait précédé à Naples. Il fut reçu avec distinction. On l'y chargea de suite de l'exécution d'un si grand nombre de tableaux, qu'il ne put jouir un seul moment des richesses considérables qu'il apportait de Madrid. Aux conseils qu'on lui donnait de se reposer, en lui disant qu'il avait assez fait pour la gloire, il répondait :

La gloria, la voglio io in paradiso,

où sans doute il entra le 4 janvier 1705, jour de sa mort, à l'âge de soixante-treize ans.

Il fut enterré en pompe dans l'église de Sainte-Brigitte, à la chapelle de Saint-Nicolas de Jari, que sa main avait aussi décorée de fresques.

Après avoir signalé la fécondité de Jordan, il convient de dire que, si jamais il ne fit rien d'absolument mauvais, son extrême vivacité s'opposa entièrement à ce qu'il fît rien d'absolument transcendant. Si jamais peintre n'eut plus de génie, jamais artiste n'eut moins de retenue.

L'ambition du père fomentant celle du fils, elle fut la cause du peu de soin que ce dernier mit à étudier le difficile et la délicatesse de l'art. Jordan se contenta de plaire au vulgaire, et, si parfois il voulut satisfaire le connaisseur, il ne put tout-à-fait retenir sa promptitude dans l'exécution. Il eut pour lui le bonheur de paraître dans un temps où la philosophie de l'art et la simplicité jointe à l'exactitude se comptaient pour de purs accessoires. Entraîné par le mauvais goût qui dominait alors dans la poésie et dans la littérature, il introduisit dans ses compositions l'obscurité de l'allégorie, le mélange du sacré et du profane, et la confusion de mille personnages réels avec mille chimères personnifiées.

---

(1) L'un représente le Passage de la mer Rouge; l'autre, Moïse touchant le Rocher.

Digitized by Google

Dans les attitudes il sacrifia le décorum, et dans la composition joignit l'invraisemblance au désordre. Il prit plaisir à répéter des raccourcis affectés et à répandre des effets généraux de lumière et de clair-obscur aussi forcés qu'imprévus. De là provint, avec d'autres défauts, une discordance universelle dans la couleur. Leur nouveauté cependant et le mauvais goût dominant alors en Europe donnaient de grands succès à tous ces écarts (1).

Malgré ces défauts nombreux, les œuvres de Jordan, particulièrement ses fresques, seront toujours appréciables par des traits de génie qui signalent le grand peintre. Ils brilleront par l'invention, la facilité de produire, par la fraîcheur, la grâce, la diaphanéité, et par des touches qui, en décelant le maître, lui donnent un rang honorable parmi les peintres modernes.

Malheureusement tous les artistes de son temps, en Espagne surtout, se croyant inspirés comme lui, voulurent suivre ses traces, et pensèrent en l'imitant avoir trouvé le chemin le plus court pour arriver à la perfection. Mais ces maximes faisaient abandonner le dessin, et, tous s'écartant du vrai sentier, tous donnèrent ensemble le signal de la décadence de la peinture en Espagne. Voilà ce que les arts doivent au singulier génie de Luc Jordan.

Ses élèves les plus recommandables sont :

Paul Mattey, Nicolas Rossy, Josef, Simonetti, Mathieu Pacelli, et peut-être Solimène.

On trouve de Jordan beaucoup de dessins, ainsi que plusieurs gravures dans le genre de Ribera son maître. Les plus recherchées sont

Une Madeleine; Jésus et les Docteurs; le Sacrifice d'Élie; la Femme Adultère; la Mort des Faux Prophètes; le Couronnement de Sainte Anne, et surtout une Sainte Famille.

F. Q.

---

(1) On peut dire, avec raison, que Jordan en peinture fut comme Lope de Vega en poésie; tous deux s'étudièrent à produire beaucoup, sans s'occuper de produire bien.

Digitized by Google

L'AMI DES ENFANS;

Par M. et Mme. Azaïs (1).

La première livraison de cet ouvrage donne le droit de penser que M. et Mme. Azaïs veulent le rendre digne de la réputation qu'ils ont acquise en morale et en littérature. Berquin paraît avoir transmis à ses continuateurs son genre aimable, son style pur et animé, ses inventions pittoresques et ingénieuses. Nous apprenons, par un grand nombre de témoignages, que les enfans à qui le *Nouvel Ami des Enfans* a été donné, le lisent avec un vif intérêt, le lisent de nouveau, et le relisent encore. A ce suffrage direct et irrécusable, se joint celui des parens et des littérateurs; ceux-ci sont satisfaits de trouver dans un recueil destiné à l'enfance, des drames touchans et bien conduits, des tableaux variés de couleur, et judicieusement placés, des récits où l'instruction la plus douce, quelquefois la plus utile, se cache sous le voile de la gaîté et du badinage. Nulle dissertation, nulle pédanterie, nulle inconvenance surtout, écueil ordinaire des précepteurs de l'enfance.

On sait avec quel charme de goût et de sentiment Berquin faisait les romances, et avec quel art il les plaçait. Qu'on lise, dans le *Nouvel Ami des Enfans*, le

(1) Première livraison, 2 volumes in-18, ornés de quatre gravures. Prix : 2 fr.

A la librairie d'Éducation d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Le prix de l'abonnement pour les douze livraisons de l'année est de 20 francs.

Les souscripteurs recevront gratuitement, à la fin de l'année, un volume séparé contenant tous les premiers couplets de chaque romance, avec la musique gravée. La souscription sera fermée le 1er. mars.

Digitized by Google

conte intitulé *les Chansons et les Images;* il est terminé par la romance suivante : elle nous a rappelé les plus aimables compositions de Berquin.

LES ENFANS ET LA NUIT,

ROMANCE.

De deux enfans, habitans du village,
Je veux parler : écoutez ma chanson.
Tous deux venaient de remplir un message
Pour leurs parens, Marguerite et Raimond.

Tout en marchant, petite causerie
D'un long chemin abrégeait la moitié ;
Ils se contaient histoire de féerie,
Ou se parlaient de leur simple amitié.

« Mon cher Edmond, disait la tendre Iselle,
» Quand le fuseau tournera sous mes doigts,
» Je filerai la laine la plus belle ;
» Mon père et toi vous braverez les froids. »

« Moi, dit Edmond, la mûre de l'automne,
» L'oiseau des bois, la rose du printemps,
» C'est à ma sœur que toujours je les donne ;
» Ma mère et toi, partagez mes présens. »

Heureux ainsi de leur amitié tendre,
Ils oubliaient et le temps et la faim.
Mais tout à coup la nuit vient les surprendre ;
Tout en tremblant ils se prennent la main.

Pressant le pas, ils gardent le silence....
Lorsqu'un doux chant, par l'écho répété,

Digitized by Google

Leur rend la vie... Ah ! c'est la voix d'Hermance,
Ils vont trouver tendre hospitalité.

« Fils de Raimond, dedans notre chaumière
» Entrez, entrez, ô gentils frère et sœur !
» Passez la nuit sous le toit de ma mère ;
» Nous offrons peu, mais c'est de si bon cœur ! »

« Nous bénissons ton heureuse assistance,
» O bonne amie, hélas ! mais nos parens
» Sont, loin de nous, en bien triste souffrance ;
» Nos jeunes cœurs devinent leurs tourmens.

» Que ta bonté nous accorde, ô ma chère,
» Un don plus simple et pour nous d'un grand prix ;
» Mets dans nos mains une faible lumière ;
» Nous te devrons, ah ! bien plus qu'un abri. »

Selon leurs vœux, on apprête avec zèle,
Pour les guider, un rustique flambeau :
Mais, quel espoir ! voilà leur chien fidèle !
Le bon Zamor, gardien de leur troupeau !

Bientôt un cri de la voix la plus chère,
Un cri d'amour, de joie et de bonheur !
Leurs doux accens répondent à leur mère ;
Malgré la nuit les voilà sur son cœur.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

La seule nouveauté qui fasse sensation en ce moment, est un opéra-buffa intitulé *le Tre Sultane*, écrit par M. Caravita, mis en musique par M. Puccita, et chanté

Digitized by Google

par madame Catalani. Vous connaissez, Monseigneur, *les Trois Sultanes*, comédie française que Favart avait empruntée d'un conte de Marmontel; c'est cette comédie que M. Caravita vient de tourmenter, diviser, alambiquer et frelater à l'usage de la scène italienne. Il a rendu le rôle du kislar-aga, ou chef des eunuques, Osmin, un bouffon, un véritable paillasse, dont l'acteur Bassi tire tout le parti qui lui est possible; le magnifique empereur des Turcs, le grand Soliman II, est représenté par le signor Crivelli, *accademico philarmonico di Bologna, virtuoso di camera e della capella di S. M. il re delle due Sicilie.*

Roxelane, ce *petit nez retroussé* qui change les lois d'un empire, dans la pièce italienne, est aussi une bouffonne, une espèce de chanteuse qui a été jouer l'opéra dans toute l'Europe.

In Italia, in Spagna, in Francia (dit-elle),
E dovunque ho recitato,
Roxelane ha trionfato,
La vittoria ha riportato.

C'est peut-être à cause du caractère que l'auteur a donné à l'*actrice Roxelane*, qu'il s'est cru obligé d'introduire deux caricatures assez oiseuses d'un poëte et d'un maître de chapelle italiens, qui font naufrage sur la côte. Il paraît qu'on comptait beaucoup sur le comique de ces deux sortes de personnages, qui ne sont que la parodie de tous ceux que nos auteurs ont mis sur la scène. On se rappelle le joli dialogue de Versac et de Dermont dans *Maison à Vendre.*

DERMONT.

On peut nous prier très-poliment de sortir d'ici.

VERSAC.

Fi donc! on n'oserait faire cette injure à deux en-

Digitized by Google

fans chéris d'Apollon ; un poëte. . . . . un musicien.

DERMONT.

Les enfans chéris d'Apollon coucheront à la belle étoile.

VERSAC.

Ils en ressembleront davantage au dieu des arts. Songe qu'il fut réduit à garder les troupeaux.

DERMONT.

Mais dans sa disgrâce, il dînait au moins, et nous sommes à jeun. . . . . Je suis d'une humeur.

VERSAC.

Chante-moi l'air que tu fis hier au soir.

DERMONT.

Au diable !

VERSAC, *parcourant son cahier.*

Je finis mal mon second acte... Au lieu d'envoyer promener mes personnages, je ferais mieux....

DERMONT.

De les faire mettre à table et nous aussi... etc., etc.

Taddeo et *Bartholomeo* sont le Versac et le Dermont *delle Tre Sultane.*

Pensa, caro fratello,

(*Dit Bartholomeo à son piteux compagnon*)

Digitized by Google

Che siam figli d' Apollo et ch' il papà
Noi da perigli ognor difendera.

« Mon cher frère, pense que nous sommes les enfans » d'Apollon, et *notre papa* nous sauvera de tous les » périls. »

Voilà avec quel goût le poëte Caravita a transporté sur le théâtre italien les plus agréables scènes de nos auteurs comiques. Le pauvre Favart n'est pas plus épargné que M. Duval.

Il est temps de parler de la chose la plus importante dans un opéra-buffa. La musique de M. Puccita n'a rien de bien remarquable; ce sont des chants à peu près comme tous ceux que les compositeurs d'Italie improvisent, des sons qui se succèdent, qui flattent l'oreille, mais ne disent rien, absolument rien à l'âme. Madame Catalani, qui joue le rôle de Roxelane, a l'art de chanter avec facilité les plus grandes difficultés musicales; son gosier lutterait de flexibilité avec les trilles et saccades de la flûte de M. Drouet. Quant à moi, Monseigneur, j'avoue, en rougissant, que l'air de *Charmante Gabrielle* ou celui de *Elle m'a prodigué ses soins*, airs tout simples et tout unis, qui parlent au cœur, me paraissent préférables à ces roulades sans fin, à ces cascades *semi-toniques* qui changent à chaque voyelle, et qu'on admire en bâillant.

Mademoiselle Chamul a débuté par le rôle de la fière Elmire dans cet ouvrage. Mademoiselle Chamul est jolie, et je crois qu'elle chante bien. Je dis, je crois, parce que je ne l'ai pas entendue; elle était tellement émue et le public l'a tant applaudie!

Depuis votre départ, Monseigneur, le vaudeville va de mal en pis, par la faute de la nouvelle administration. *Le Vin et la Chanson* est le titre d'une pièce que le public y a laissé dernièrement mourir de sa belle mort. C'est un ouvrage du plus mauvais ton et du plus mauvais goût : était-ce un titre auprès de M. Désaugiers? Pourquoi ce vaudeville a-t-il été reçu et monté en très-peu de temps? On l'attribue à un des respec-

Digitized by Google

tables membres du triumvirat qui a régné longtemps sur ce théâtre. On avait bien raison de dire que c'était trois têtes dans une perruque. M. R.... n'est pas seul coupable *du Vin et la Chanson;* un faiseur de romances, membre influent du *comité vaudevilliste*, a, dit-on, appauvri cet ouvrage de quelques-uns de ces couplets à l'eau rose.

On peut être honnête homme *et chanter la romance.*

Mais qui chante la romance est rarement comique : c'est ce qui fait que M. C.....y est un des plus funèbres chansonniers que nous ayons.

NOUVELLES

De la Cour, Paris et les Départemens.

— 18 janvier. — *La Gazette Officielle* a publié l'ordonnance suivante :

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,

A tous présens et à venir, salut :

Sur le compte qui nous a été rendu que plusieurs facultés des lettres et des sciences organisées par des statuts du conseil ou des actes du grand-maître de l'Université, en vertu des articles 13 et 15 du décret du 17 mars 1808, n'ont pas attiré un nombre d'étudians proportionné aux dépenses que ces institutions exigent, et que la pénurie où se trouvent les finances de l'instruction publique fait une loi de supprimer ou de réduire des établissemens dont les dépenses ne sont pas compensées par leur utilité;

Voulant toutefois ménager à ceux qui désirent être admis aux facultés supérieures les moyens d'obtenir sans déplacement coûteux le grade de bachelier ès-lettres que les lois et règlemens exigent d'eux;

Digitized by Google

Vu l'arrêté de notre commission de l'instruction publique, du 3 octobre dernier;

Et sur le rapport de notre ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1er. L'arrêté de notre commission de l'instruction publique, du 31 octobre 1815, qui supprime les facultés des lettres d'Amiens, de Bordeaux, de Bourges, de Cahors, de Clermont, de Douai, de Grenoble, de Limoges, de Lyon, de Montpellier, de Nanci, de Nîmes, d'Orléans, de Pau, de Poitiers, de Rennes et de Rouen, et les facultés des sciences de Besançon, de Lyon et de Metz, est confirmé pour être exécuté à compter dudit jour 31 octobre 1815.

2. Dans toutes les académies, à l'exception de celles qui conservent des facultés des lettres, il sera formé une commission qui sera chargée d'examiner les candidats au grade de bachelier ès-lettres.

3. Notre ministre secrétaire-d'état au département de l'intérieur est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné à Paris, au château de Tuileries, le 18 janvier, l'an de grâce 1816, et de notre règne le vingt et unième.

Signé Louis.

— 19. La même Gazette a publié la loi suivante :

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,

A tous ceux qui ces présentes verront, salut :

Nous avons proposé, les chambres ont adopté, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

Art. 1er. Le 21 janvier de chaque année, il y aura dans le royaume un deuil général, dont nous fixerons le mode : ce jour sera férié.

2. Il sera fait le même jour, conformément aux ordres donnés par nous à ce sujet l'année dernière, un service solennel dans chaque église de France.

3. En expiation du crime de ce malheureux jour, il sera élevé, au nom et aux frais de la nation, dans tel lieu qu'il nous plaira de désigner, un monument dont le mode sera réglé par nous.

Digitized by Google

4. Il sera également élevé un monument, au nom et aux frais de la nation, à la mémoire de Louis XVII, de la reine Marie-Antoinette et de madame Élisabeth.

5. Il sera aussi élevé un monument, au nom et aux frais de la nation, à la mémoire du duc d'Enghien.

La présente loi, discutée, délibérée et adoptée par la chambre des pairs et par celle des députés, et sanctionnée par nous cejourd'hui, sera exécutée comme loi de l'état; voulons en conséquence qu'elle soit gardée et observée dans tout notre royaume, terres et pays de notre obéissance.

Si donnons en mandement à nos cours et tribunaux, préfets, corps administratifs et tous autres, que les présentes ils gardent et maintiennent, fassent garder, observer et maintenir, et, pour les rendre plus notoires, ils les fassent publier et enregistrer partout où besoin sera : car tel est notre plaisir; et, afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous y avons fait mettre notre scel.

Donné à Paris, au château des Tuileries, le 19e. jour du mois de janvier de l'an de grâce 1816, et de notre règne le vingt et unième. *Signé* Louis.

— 20. Le service du bout de l'an des obsèques du roi Louis XVI et de la reine son épouse, a été célébré aujourd'hui dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis.

Monsieur, Mgr. le duc d'Angoulême, Mgr. le duc de Berry, Mgr. le prince de Condé, madame la duchesse d'Orléans douairière, et madame la duchesse de Bourbon, y assistaient.

Madame, duchesse d'Angoulême, s'y était aussi rendue. Une tribune voilée dérobait sa douleur à tous les yeux.

— 21. Le roi a assisté aux vêpres qui ont été chantées dans sa chapelle.

— Avant la messe, S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême a reçu un grand nombre de fonctionnaires civils et militaires, ainsi qu'un nombreux état-major de la garde royale.

— 22. Une députation du département des Ardennes a été admise auprès du roi. S. M. a répondu :

« J'ai déjà fait, et je ferai encore tout ce qui sera pos-

Digitized by Google

» sible pour le soulagement de votre département. »

— Monsieur recevra les dames les premiers et derniers lundis de chaque mois, le soir après l'audience du roi.

— Quarante personnes, détenues dans les prisons de Paris pour des créances au-dessous de 20,000 francs, viennent d'être délivrées par une main pieuse, qui s'est chargée de leurs dettes. On assure que le même bienfait se renouvelle dans les divers départemens du royaume, et s'attache à la pompe expiatoire du 21 janvier. Ainsi donc dans ce jour de douleur il y aura eu place pour la bienfaisance. Le deuil de Louis XVI inspire la bonté; à côté des larmes versées pour honorer sa mémoire, il y aura eu en son nom des douleurs soulagées, des infortunés rendues à leurs familles; et le palais des rois, plein de tristesse et de larmes, se sera occupé d'envoyer dans la prison du pauvre quelque consolation et quelque secours. Honneurs aux princes que leurs douleurs privées rendent plus sensibles au malheur !

—Le roi a daigné accorder seize décorations à chacune des légions de la garde nationale à pied, et huit décorations à la garde à cheval.

— Par ordonnance du 10 janvier, M. Seignan de Serre, colonel de la gendarmerie, a été nommé prevôt de la cour prevôtale de Nîmes.

— S. A. R. Madame a entendu la messe ce matin à neuf heures. Depuis son retour de Saint-Denis, cette pieuse princesse, toute entière à des souvenirs douloureux, est restée dans son appartement et n'a reçu personne.

— On désigne comme candidats à la place vacante à la première classe de l'Institut par le décès de M. Tenon, MM. Duméril, Magendie et Blainville.

— Le général Ornano, qui était détenu à l'Abbaye, a été mis en liberté.

— Un journal annonce que vingt-quatre individus ont été arrêtés le 22 janvier dans le faubourg Saint-Mar-

Digitized by Google

cean, et conduits devant les autorités par la force armée.

— La cour prevôtale a été installée aujourd'hui par M. Agier, l'un des présidens de la cour royale. Des discours analogues à la circonstance ont été prononcés par ce magistrat, ainsi que par M. le prevôt et M. le président de la cour prevôtale, et par M. le procureur du roi près le tribunal de première instance.

— *Arthur de Bretagne*, tragédie nouvelle, sera jouée, dit-on, la semaine prochaine. *Henri IV et Mayenne* suivront de près cette tragédie. MM. les comédiens français donneront ensuite *Alexandre et Apelle*, comédie en un acte et en vers libres.

— M. Raoul-Rochette a été nommé membre de l'Institut, classe d'histoire et de littérature ancienne, à la place de M. Mentelle.

— Le général Colbert, qui a été mis en liberté après avoir été détenu pendant quelque temps à l'Abbaye, vient d'obtenir la permission de se retirer chez l'étranger; il a dû quitter Paris il y a quelques jours.

— La bienfaisance publique s'épanche incessamment avec une noble abondance en faveur des victimes d'une guerre désastreuse. Parmi ces victimes, il en est qui, plus cruellement frappées, ont des droits tout particuliers à la commisération, et méritent par cela même d'en éprouver les généreux effets.

Tels sont les infortunés habitans de Souffelwinsheim et de Mundolsheingen en Alsace. Leurs habitations, leurs bestiaux, leurs grains, tout a été la proie des flammes. Leurs pertes sont estimées à 2,000,000 de francs. Le roi, dont le cœur est un trésor de clémence et de charité, a donné de sa cassette 24,000 francs pour ces malheureux, et ce touchant exemple ne saurait manquer de trouver des imitateurs parmi des Français qui honorent le courage et le patriotisme.

MM. Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n°. 17, et Mercian, rue de Bondi, n°. 17, se sont chargés de recueillir les dons destinées aux incendiés de l'Alsace.

Digitized by Google

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE.

Londres, 19 *janvier.*

Les journaux de France ne sont pas arrivés depuis trois jours. Ainsi nous n'avons aucune nouvelle ultérieure sur le sort des trois officiers anglais arrêtés à Paris.

— Le *Morning-Chronicle* et le *Courrier* prennent parti dans l'affaire des trois officiers anglais arrêtés à Paris. — Le *Courrier* espère que ces messieurs sont innocens, parce qu'il ne peut croire qu'un gentilhomme anglais s'oublierait au point de prêter secours à un homme condamné pour trahison. Il demande à son confrère pourquoi il n'a jamais élevé sa voix en faveur de Sydney-Smith, et il lui reproche d'insinuer qu'il y a une sorte d'intelligence entre le gouvernement anglais et le gouvernement français.

— Les aigles prises à Waterloo ont été conduites en cérémonie à la chapelle de Whitehall. On lisait sur quelques-uns de ces trophées les noms d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, etc.

PRUSSE.

Berlin, 13 *janvier.*

S. M. a rendu, le 6 de ce mois, une ordonnance relativement aux sociétés secrètes.

Digitized by Google

ANNONCES.

Beautés de l'Histoire d'Amérique, d'après les plus célèbres voyageurs et géographes qui ont écrit sur cette partie du monde, par G**; ornées de trente-deux nouveaux sujets de gravures représentant les costumes, habitations, animaux, etc.

Deux volumes in-12. Prix. . . . . 6 fr.
Avec les mêmes figures coloriées. . . . 8
Franc de port par la poste, 2 fr. de plus.

Cet ouvrage est fait pour piquer vivement la curiosité. On n'y lira pas sans intérêt une notice très-bien faite sur chacun de ces célèbres navigateurs qui ont tout bravé pour enrichir leur patrie des découvertes du Nouveau-Monde.

Les mœurs, les usages, les coutumes bizarres des différens peuples de l'Amérique, s'y trouvent aussi très-bien décrits.

Beaucoup de jolies gravures offrent en même temps aux yeux du lecteur les costumes, les animaux et habitations de ces différens peuples. Il n'en faut pas davantage pour instruire et amuser en même temps les jeunes gens auxquels ce livre est destiné.

A Paris, à la Librairie d'Éducation d'A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

La Fête des Martyrs; par Ch. Millevoye.

In-8°. Prix : 1 fr., et franc de port, 1 fr. 25 c.
A Paris, chez le même.

De l'imprimerie de FAIN, rue de Racine, place de l'Odéon, n°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LA VIOLETTE, A S. A. R. MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÊME.

IDYLLE.

Des filles du printemps j'étais la plus chérie;
Les sages, les amans recherchaient mes faveurs.
Je languis aujourd'hui délaissée et flétrie;
Je suis la dernière des fleurs.
Vos malheurs et les miens ont la même origine:
Des furieux courant à leur ruine

Digitized by Google

Ont dans leurs camps arboré ma couleur,
Et répandu sur moi la honte et la douleur.
Mais pourquoi ce parti troubla-t-il ma retraite ?
Pourquoi préféra-t-il la simple violette ?
Je rejetais cet hommage nouveau,
Tandis qu'à mes côtés, sous le même berceau,
La fleur de l'ellébore était épanouie,
Et disait hautement : je dois être choisie;
Mais le héros de la folie
Méprisa ses vertus et s'empara de moi.
Le noir cyprès s'offrit pour couronner sa tête.
Son retour n'annonçait que le deuil et l'effroi.
J'annonce le printemps et les beaux jours de fête :
Quels rapports puis-je avoir avec des conquérans !
Quels maux ai-je faits à la terre?
J'abandonne les lieux désolés par la guerre?
Je n'aime que la paix des champs.
Je me cache sous la fougère ;
Je fuis les honneurs et l'éclat.
J'orne le sein de la bergère ;
Pouvais-je orner l'armure du soldat!
Quelle étrange bizarrerie!
Quel déplorable aveuglement!
La couleur de la modestie
Est condamnée à briller dans un camp.
Le lis a conservé le vallon solitaire
Qui, tous les ans, le voit fleurir,
Et je végète au sein d'une terre étrangère!
Hélas! je ne peux qu'y mourir.
Le lis, de la pudeur, sera toujours l'emblème.
Il ombrage le diadème
Des fils du bon Henri.
J'ai perdu ma devise (1), et mon nom est flétri.

(1) « Il faut me chercher. »

Digitized by Google

Rendez-moi, princesse chérie,
Le frais bocage et mon premier amour.
Rendez-moi ma douce patrie.
Je ne dois pas paraître à votre cour;
Mais le jour où la bienfaisance
Conduit vos pas dans le hameau,
Que mon parfum à l'indigence
Puisse annoncer votre présence!
Que l'humble violette orne votre chapeau!
A l'aspect de ma fleur sur votre auguste tête,
Tous les Français me rendront leurs faveurs;
Vers moi revoleront les cœurs.
Je vous devrai cette belle conquête;
Je vous devrai mon bonheur le plus doux.
Je reverrai mes sœurs de la prairie,
Et je puis être encor par vous
L'emblème de la modestie.

R. B.

LE SERPENT DANS LA BOUTEILLE,

FABLE.

L'histoire nous apprend qu'un des fils de Clovis
(Souvent dans une histoire on raconte des fables),
Pour donner du relief à ses moindres avis,
Les appuyait, parfois, d'apologues semblables
A ceux du Phrygien dont nous sommes ravis.
C'était un tour de force, en ce siècle barbare.
Économe à l'excès, pour ne pas dire avare,
Théodnald (c'était son nom)
Soupçonnait de concussion,
Vu ses excessives dépenses,
Le ministre de ses finances.
Il le fait appeler. Savez-vous, lui dit-il,

La fable du Serpent? Je ne puis me défendre
De vous la raconter. Si vous êtes subtil,
Vous allez sans effort l'expliquer et m'entendre.

Il était un serpent qui, trouvant par hasard
Une bouteille débouchée,
Pleine d'une liqueur des gourmets recherchée,
De ce nectar divin voulut avoir sa part.
L'animal cauteleux sait ramper à merveille.
Il se plie, et se tord comme un homme de cour.
Ses longs anneaux du vase embrassent le contour,
Et le serpent se glisse enfin dans la bouteille.
Dieu sait s'il s'en donna! sans être un grand devin
Vous devez présumer qu'il se gorgea de vin.
La place était commode. Au fond de sa cachette,
Le larron défiait la censure indiscrète.
Mais le maître du vin, haut et puissant seigneur,
Un jour entre au caveau. Le serpent, à la hâte,
Cherche à s'enfuir, tant il a peur
De tomber vivant sous sa pate.
Il veut, par le goulot, se glisser en dehors;
Mais le reptile en vains efforts
Et se tourmente et se consume.
Il avait tant bu que son corps
Avait quadruplé de volume.
Le maître, en le voyant, fait un malin souris.
Ah! serpent, mon ami, vous ne fûtes point sage,
Lui dit-il; si la vie a pour vous quelque prix,
Et si, redoutant l'esclavage,
Vous voulez ressortir par cet étroit passage,
Avant tout, dégorgez ce que vous m'avez pris.

Le roi, parlant ainsi, jetait sur son ministre
Un regard perçant et sinistre.
Celui-ci ne répondit mot.

Digitized by Google

Qu'aurait-il dit? Baissant l'oreille,
Il trembla pour sa vie, et parut aussi sot
Que le serpent dans la bouteille.

Par M. JEAUFRET.

LA NICHÉE D'AMOURS,

Chanson traduite du languedocien.

Tu connais la belle Lisette!
Eh bien! fuis-la, mais pour toujours:
Le cœur de cette bergerette
Est un nid tout rempli d'Amours,
Il en éclot de toute espèce,
A chaque instant, à qui mieux mieux;
L'un a déjà la plume épaisse,
Quand l'autre à peine ouvre les yeux.

On en voit autour de la mère
Qui commencent à voleter.
De tous petits, quelle misère!
N'osent pas encor la quitter.
Chacun suit l'instinct qui le guide;
L'un est doux, l'autre aime le bruit;
L'un est taquin, l'autre timide;
Celui-ci pleure, et l'autre rit.

Pour fuir un tel remû-ménage,
J'irais, ma foi, je ne sais où;
Ce gazouillis, ce caquetage,
En un clin d'œil me rendraient fou.
Lisette, en fusses-tu fâchée,
Ne crois pas m'avoir enchanté:
Tu peux bien garder ta nichée,
Je garderai ma liberté.

Digitized by Google

BOUTADE.

Ne croyez pas toujours Apollon sur sa foi,
Dirait encor le bon Horace.
Telle muse qui fait aux échos du Parnasse
Redire les vertus de notre excellent roi,
Naguère du tyran était pensionnaire.
Eh! messieurs les auteurs qui chantâtes pour lui,
Ayez donc aujourd'hui
La pudeur de vous taire.

M.... F..... Le V.....

RÉFLEXIONS D'UN GASCON SUR LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE.

Qué l'on admiré, j'y consens,
Ces pyramides sans pareilles :
Mais si cé sont là des merveilles,
Qu'est-cé donc qué séra qué mon clocher des champs ?

LES AMIS DU JOUR.

Il est mon ami, moi le sien ;
Voulez-vous en savoir la cause ?
C'est qu'il ne me demande rien,
Et que je fais la même chose.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Bon et mauvais, triste et joyeux,
Léger et lourd, excellent, furieux;
Consolant les mortels au sein de la détresse,
Je les soutiens, je les renverse.
Je suis froid, je suis chaud, je suis et faible et fort;
Je provoque au sommeil, j'excite le transport;
Je suis né doux, je deviens aigre;
Je rends pesant, je rends alègre.
Je remplis de courage et raffermis les cœurs;
Je fais que l'on chancelle et cause des vapeurs.
Je fais faire la paix, j'excite les querelles;
J'éclaircis les cerveaux, je brouille les cervelles:
Pour me rendre meilleur on me met en prison;
Je mousse de colère, et force ma cloison.
A la glace parfois, bouillant en ma jeunesse,
Plus je suis vieux et plus on me caresse.
Je suis vif, pétillant, plein de feu, plein d'esprits;
J'en procure aux humains, et je les abrutis.

S.....

CHARADE.

Oui, toujours mon premier commencera l'année;
Lecteur, telle est sa destinée
A Paris, à Bordeaux, à Marseille, à Lyon.
Mon second vaut une négation;
Dans mon dernier, mainte tendron
Fait briller sa grâce légère.
Mon tout sut porter la terreur
Dans l'âme d'un peuple oppresseur.

Digitized by Google

Une terre inhospitalière
Le vit mourir vaincu l'égal de son vainqueur.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE.

Avec sept pieds je suis fort peu de chose,
Tantôt volant,
Tantôt marchant,
Et plus souvent encor rampant.
Otez les deux premiers, je suis moindre, et pour cause.
Le fanatisme anime tous mes pas;
On est damné quand on n'est pas
De l'opinion dont nous sommes :
Je dis nous, et voici pourquoi :
Nous faisons corps, mes sectateurs et moi;
Nous crions anathème à tous les autres hommes,
Et pourtant je ne suis, dit un savant auteur,
Que le ralliement de l'erreur.

S.....

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *P* (la lettre).

Le mot de la charade est *Trictrac*.

Le mot du logogriphe est *Grex* (troupeau), dans lequel on trouve *Rex* (Roi).

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE.

N°. VII (1).

Le collége Louis-le-Grand doit sa fondation à cette société qui, en moins de deux siècles, couvrit de ses établissemens les deux hémisphères. Les missions, le commerce, l'éducation, les intrigues, entre les mains des Jésuites, se prêtaient un appui mutuel, et conduisaient également ces ambitieux à leur but. Il n'était rien moins que d'asservir tous les peuples à une théocratie unique, dont le chef eût été le général de leur ordre. Du Japon au Mexique, de Lisbonne à Moscou, peuples et rois ressentirent leur pernicieuse influence (2); ils vou-

(1) Nous proposant de réunir en volume les articles que nous publions dans le *Mercure*, sur l'instruction publique, les numéros indiqueront désormais la suite.

(2) En Portugal, ils essaient d'abord de s'emparer du trône, en trompant Sebastien par mille stratagèmes infâmes et grossiers; leurs plans échouent. Ils veulent livrer à l'Espagne ce qu'ils n'ont pu obtenir pour eux; ils ne réussissent pas davantage, et continuent des manœuvres et un commerce ruineux pour le pays. Joseph demande leur renvoi, et ils cherchent à l'assassiner. Une suite de complots troublent l'Angleterre pendant plus de trente ans; les Jésuites en sont les artisans infatigables. Combien contre Élisabeth! combien contre Jacques Ier.! et tous couronnés par la conspiration des poudres. Quelques-uns d'entre eux, atteints alors, satisfirent pourtant à la justice. Mais que de persécutions ils valurent aux catholiques dans ce pays!

Que de troubles ils excitent à Venise, d'où ils sont bannis, à Gênes, dans la Styrie, la Carinthie, la Bohême, et surtout la Pologne!

En 1605, ils usent de leur crédit auprès de Sigismond, roi de Po-

Digitized by Google

laient conquérir l'univers au nom de Jésus, pour le gouverner à leur gré. Jaloux de dominer, le dogme et la morale n'étaient chez eux que des moyens de parvenir à l'autorité; aussi faisaient-ils ployer l'un et l'autre à leurs intérêts. Toute religion, d'ailleurs, et celle de Jésus même, n'était que probable à leurs yeux.

---

logne, pour détrôner Boritz, grand-duc de Moscovie, et mettre à sa place le faux Démétrius. Cette révolution en entraîne trois consécutives, qui désolent la Russie. Elles étaient fondées sur la crédulité, qui est toujours à raison de la misère et de l'ignorance des peuples.

En Chine, leur crédit baisse; ils appellent les Tartares. Au Japon, ils foulent aux pieds le Christ pour rétablir leur commerce. En Allemagne, Léopold se croit empoisonné par une hostie consacrée de leurs mains. En Amérique, après avoir façonné des peuples à leur joug, ils s'en servent pour faire la guerre aux rois, et l'on amène en Portugal des Jésuites pris les armes à la main.

Mais leurs crimes en France surpassent tout ce que nous avons dit, et, mettant leur morale en action, deux rois tombent leurs victimes; et l'on a craint qu'un prince éclairé, un descendant de Henri IV, le père des peuples et l'ami des vertus, voulût rappeler des Jésuites! !

Voir à ce sujet l'Histoire des Jésuites; les Jésuites criminels de lèse-majesté; la Proclamation de Joseph Ier.; l'ouvrage du président Rolland sur le Collége Louis-le-Grand, etc.

Il y a dans ce dernier l'estampe d'un tableau allégorique trouvé dans leur collége de Billom.

La société est représentée sous la figure d'un vaisseau qui cingle vers le port du salut; ils reçoivent les fidèles à leur bord; on y reconnaît Barrière, Jacques Clément, Ravaillac; tandis qu'un prince de Condé, notre bon Henri IV et son père, étendus sur les flots, sont le jouet de ces assassins. Cette pièce est extrêmement curieuse, et comme une médaille irrécusable des forfaits et des principes abominables de la compagnie. M. Rolland entre dans les plus grands détails au sujet de ce vaste tableau. Il se trouvait compris dans l'inventaire des objets dont il était chargé de rendre compte.

Digitized by Google

Armés de ces principes, qu'ils n'émettaient pas au grand jour, souverains déjà dans le nouveau monde, s'ils eussent masqué leur ambition, et laissé le temps à leurs peuples de s'accroître et de se fortifier, peut-être les verrait-on aujourd'hui, terribles et puissans, donner au moins des lois à tout le sud de l'Amérique.

Profitant de la faiblesse des princes qui les avaient imprudemment accueillis, ils avaient tenté de faire du Portugal un patrimoine de leur société, d'en rendre le trône électif parmi eux, comme celui de Rome l'était parmi les cardinaux; le projet avait échoué malgré leurs artifices, et la simplicité du prince qui s'était livré à ces traîtres.

Ils n'en continuèrent pas moins leurs manœuvres jusqu'à ce que Joseph Ier., poussé à bout par leurs désordres, en provoquât la réforme. Que ne tentèrent point alors ces artisans du crime, ces précurseurs des jacobins, qui, les premiers, firent une maxime du régicide! Les calomnies, les complots, les assassinats, les empoisonnemens, leur étaient également familiers. Ils tournèrent toutes leurs armes contre Joseph, et le 3 septembre 1758, ce prince, comme Henri-le-Grand, devait tomber leur victime. La Providence ne le permit pas. Secondé du Saint-Siége, le roi de Portugal triompha de ces perfides, et détruisit des machinateurs qui tourmentaient les deux mondes.

C'est à Paris que cet ordre avait pris naissance. Ignace de Loyola, intrépide Espagnol, avait eu la jambe cassée à un siége; pendant sa guérison, une vision prétendue l'arracha tout à coup au monde pour l'attacher à son dieu. Il prêcha d'abord en Espagne; mais son zèle y fut mal accueilli; son ignorance, traitée d'hérésie, le força de quitter son pays; il vint puiser des lumières en France, et commença, à plus de trente ans, ses humanités au collége de Montaigu; il étudia ensuite la philosophie à Sainte-Barbe, et la théologie aux Jacobins. Il réussit peu dans les sciences, et n'en forma pas moins le projet de créer un nouvel ordre.

Lefevre, un de ses professeurs, fut un de ses premiers associés: il était prêtre; ce fut lui qui dit la messe et fit

Digitized by Google

communier à Montmartre Ignace et ses disciples. Après le service, ils jurèrent tous, le 15 août 1534, de passer dans la Palestine pour y prêcher l'Évangile, ou d'accepter telle mission qu'il plairait au pape de leur assigner. Ignace fut à Rome pour faire confirmer le nouvel ordre par le chef de l'Église. Ses intrigues lui obtiennent de Jules III les priviléges les plus étendus et les plus abusifs.

De retour parmi les siens, il fut élu général de la nouvelle société, formée sous le nom de *Compagnie de Jésus*. Il commença dès-lors à mettre à exécution le vaste plan qu'il avait conçu, recruta de nombreux disciples, et, embrassant le monde entier dans ses vues, il envoya de nouveaux apôtres dans toutes les parties de l'Europe, dans l'Amérique et dans les Indes. Leur mission était de prêcher les vérités du salut, et d'établir sur tous les points l'autorité du nouvel ordre. On sait quels furent leurs succès à la Chine, au Japon et ailleurs; leur morale, se prêtant à tout, leur donnait accès en tous lieux. Par des statuts, conçus profondément, les Jésuites, divisés en quatre classes, admettaient dans leur société des hommes de tous les états, et même de toutes les croyances (1). Le vœu d'obéissance à son général suffisait pour attacher les particuliers à la société, qui, de son côté, ne se liait point aux individus. En relation avec toutes les parties de l'univers, ils établirent un commerce se-

(1) Il paraît que les personnes de tous les états, et même de toutes les religions, pouvaient être associées à ces pères, et rester dans le monde, et qu'ils étaient désignés sous le nom de Jésuites de robe-courte. M. Rolland cite pour preuves et pour exemples des seigneurs, des prélats, et même des rois. On cite, dans l'Histoire des Jésuites, un certain Valory, protestant, qui n'en tenait pas moins à la société; il y trouvait un grand avantage pour son commerce.

Du reste, faisant abstraction de croyance et de vertus, ce qui était Jésuite était tout aux yeux de ces pères; ce qui ne l'était pas n'était rien.

Digitized by Google

cret et immense. Ce fut pour eux une source de richesses, qui servirent merveilleusement à leur ambition.

Mais ce qui plus que tout le reste devait consolider leur empire, était l'éducation de la jeunesse.

Ignace et les siens mirent tout en œuvre pour s'en emparer; ils tournèrent principalement leurs vues vers la France, et firent tous leurs efforts pour s'établir à Paris; ils y trouvèrent de grands obstacles. Favorisés par quelques particuliers, des grands même et des rois, les parlemens, le clergé, les universités, n'en tinrent pas moins ferme contre ces nouveau-venus. Celle de Paris ne voulut jamais les recevoir dans son sein, et la faculté de théologie rendit, en 1554, un décret qui déclara cette société « dangereuse en matière de foi, enne» mie de la paix de l'Église, fatale à la religion monas» tique, et née pour la ruine plutôt que pour l'édifica» tion des fidèles.

A force cependant de subtilités et d'intrigues, appuyés surtout par le cardinal de Tournon, ils surprirent à l'assemblée du clergé, à Poissy, la permission d'ouvrir leurs cours, et d'enseigner les humanités à Paris. On la leur accorda, sous condition qu'ils renonceraient au titre ambitieux de *Société de Jésus*, qui ne convenait, dit-on, qu'à l'Église, et qu'ils seraient soumis, comme les autres fidèles, à la juridiction de l'archevêque.

Ils promirent tout, recueillirent un legs considérable que leur avait laissé l'évêque de Clermont; et, l'approbation enregistrée, ils achetèrent la maison, rue Saint-Jacques, appelée la Cour ou l'Hôtel de Langres, et ouvrirent leurs classes le 29 février 1563, sous le titre, malgré les conventions, de *Collége de Clermont de la Compagnie de Jésus*. L'Université leur intenta bientôt procès. La société lutta long-temps, avec d'autant plus d'avantage que, n'ayant que d'excellens professeurs, et faisant gratuitement ses cours, elle attirait un grand nombre d'élèves et des sujets d'élite. Elle florissait ainsi en dépit de l'Université; mais la part qu'elle prit dans nos troubles, ses intrigues, ses machinations dans tous

Digitized by Google

les pays, son dévouement à l'Espagne; et surtout l'attentat de Châtel sur le meilleur de nos princes, soulevèrent tout l'état contre ces forcenés, et déterminèrent le roi à les bannir du royaume.

Expulsés en 1514, rappelés en 1603, ils rentrèrent dans leurs biens, et rouvrirent bientôt des écoles à Paris. De nouveaux procès les attendaient, le parlement ne leur fut pas favorable; mais, appuyés par les états où ils avaient su se ménager le haut-clergé et la noblesse, le roi évoqua leur affaire à son conseil, et ordonna que les Jésuites feraient dorénavant des leçons publiques de toutes les sciences dans le collége de Clermont, en se conformant en tout aux lois de l'Université. Ce collége depuis n'a cessé de fleurir; les élèves s'y multiplièrent, au point que les pères furent obligés, dès 1628, de faire de nouvelles constructions. Ils achetèrent, pour s'accroître, différens édifices et colléges qui les joignaient, entre autres ceux de Marmoutiers et du Mans. Louis XIV, qui favorisait les Jésuites, voulut payer de ses deniers cette dernière acquisition; elle se montait à 53,156 liv. La reconnaissance des pères aussi fut sans bornes; ils substituèrent au nom de leur dieu celui du prince qui les comblait de bienfaits. Ce collége, depuis le 8 octobre 1682, porte le nom de collége de Louis-le-Grand.

Un de leurs élèves lâcha, dit-on, une épigramme à cette occasion, dont le sens était : *Cette race impie, pour quelque argent, préfère un prince à son Dieu.* On ajoute qu'il la paya cher.

Au moyen de ces divers agrandissemens, le collége de Louis-le Grand, composé de six cours entourées de vastes bâtimens, se trouvait en état de contenir un très-grand nombre d'élèves. La bibliothèque, déjà considérable, devait s'accroître successivement. Nicolas Fouquet avait légué à la société une rente de 1000 liv. pour faire tous les ans de nouveaux achats.

Quoique le collége n'appartînt pas à l'Université, la succession non interrompue d'hommes habiles dans les chaires, l'art qu'avaient ces pères d'exciter l'émulation parmi les jeunes gens, le rendirent le plus nombreux en

Digitized by Google

pensionnaires, et le plus florissant pour les études. Cet état de prospérité se soutint jusqu'à l'expulsion des Jésuites.

Le collége Louis-le-Grand se trouva alors sous la juridiction de l'Université. On y réunit les boursiers des provinces et de la capitale; il continua d'être collége de plein exercice, et conserva le nom que lui avait donné la reconnaissance des pères. Les études s'y maintinrent aussi brillantes que sous ces derniers. La révolution l'a trouvé dans cet état prospère, et de tous les établissemens de ce genre ce fut celui qui en souffrit le moins.

Il continua, sous différens titres, d'être collége de boursiers, devint ensuite Prytanée, et l'on y rassembla les enfans de ceux qui étaient morts à la défense de la république. La conduite en fut, dès l'origine, confiée à M. Champagne, ancien professeur d'humanités. Doux, mais faible et âgé, bientôt il lâcha trop les rênes à une jeunesse turbulente; le plus grand désordre allait s'introduire dans cet établissement, lorsqu'on y envoya, pour seconder le directeur, M. Lanneau, employé alors dans les bureaux de l'instruction publique. Connu déjà, il s'acquit depuis une célébrité plus glorieuse dans les annales de l'éducation. C'est celui qui devint comme le second fondateur de Sainte-Barbe : nous aurons occasion d'en parler plus au long, en traitant de cette fameuse école.

Dans la force de l'âge, personne n'était plus que M. Lanneau propre à gouverner la jeunesse; il en était craint et aimé. Le calme, dans le Prytanée, succéda bientôt au désordre, et les études y brillèrent tant qu'il y demeura; mais, songeant à tirer parti pour lui-même des talens que les circonstances avaient mis au jour, et des moyens qu'elles lui fournirent, il se retira pour travailler à son compte.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

BIOGRAPHIE MODERNE,

OU

Galerie historique, civile, militaire, politique et judiciaire, contenant les portraits politiques des Français de l'un et de l'autre sexe, morts ou vivans, qui se sont rendus plus ou moins célèbres, depuis le commencement de la révolution jusqu'à nos jours, par leurs talens, leurs emplois, leurs malheurs, leur courage, leurs vertus ou leurs crimes. Deux volumes in-8°. (1)

Il en est des nations comme des femmes; les plus sages, et partant les plus heureuses, sont celles dont on ne dit rien. Ceci convenu, il n'est pas surprenant que, depuis vingt-cinq années, notre histoire soit si remplie d'événemens, et que tant de personnages y figurent de façons si diverses; mais ce qu'il y a de plus piquant, c'est que le contraste n'est pas seulement entre les individus, il se trouve encore presque toujours dans les mêmes personnes. A peine une entre mille a-t-elle constamment marché sur la même ligne. On dirait que le précepte d'Aristote et d'Horace sur l'invariabilité nécessaire à conserver dans les caractères, ne leur a paru convenable qu'aux héros d'épopée ou de tragédie.

Soyons de bonne foi, cependant; le moyen de ne pas croire que MM. tels et tels ont eu d'assez bonnes raisons pour prendre, selon les circonstances, tous les masques, pour endosser tous les costumes, pour soutenir toutes les opinions, lorsqu'on les voit parvenus à leur but! Des marins, engagés parmi un archipel inconnu, ne recueillent-ils pas de justes éloges lorsqu'ils ont su conserver leur vaisseau sain et sauf au milieu d'un laby-

(1) Prix : 13 fr., et 17 fr. francs de port.

Paris, à la librairie d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

rinthe d'îles, d'îlots, de caps, de promontoires, où, presque à chaque instant, ils s'étaient vus en danger de périr? Le lecteur paisible, qui, dans son cabinet, suit leurs courses aventureuses, sent bien pourquoi ils n'ont pas toujours suivi la même marche, et demeure tout émerveillé de leur succès. A la vérité, les plages qu'ils ont parcourues sont semées des débris de leurs compagnons, peut-être aussi habiles, mais auxquels a manqué la fortune, qui répare tout, supplée à tout, et triomphe de tout.

C'est principalement dans un livre tel que la *Biographie moderne* que l'on peut apprécier les aventuriers politiques, si semblables aux aventuriers voyageurs dont nous venons de parler. L'*Histoire*, proprement dite, embrasse au même instant un trop grand nombre de faits pour que l'on puisse toujours y suivre le même personnage, à moins qu'il ne soit entièrement hors de ligne et au-dessus de toute comparaison. La *Biographie*, au contraire, soulage merveilleusement les mémoires paresseuses et les esprits peu susceptibles d'une attention suivie. En quelques lignes, elle fait voir comment on a pu s'élever très-haut en partant de très-bas, passer de l'indigence extrême à la possession de biens considérables, accumuler les titres et les honneurs. A la vérité, il y a le chapitre des accidens, qui même sont souvent d'une nature très-grave. Mais s'il n'est point dans la carrière de l'ambition de route parfaitement sûre, ceux qui s'y précipitent ont d'ordinaire l'âme trop élevée pour se laisser intimider par les obstacles; et, d'ailleurs, une chûte, une catastrophe plus ou moins éclatante, ne laisse-t-elle pas toujours une place à remplir? C'est là un grand motif de consolation pour des cœurs généreux, habitués depuis long-temps à supporter, avec une constance héroïque, les malheurs d'autrui.

Lorsque dans cette immense *galerie historique* on a parcouru un certain nombre de portraits, on finit par reconnaître qu'il exista pendant la révolution une conduite propre à chaque genre de prétentions. De sorte que, à l'exemple des naturalistes, on pourrait *classer* ceux qui ont paru sur ce mobile et dangereux théâtre, d'une

Digitized by Google

manière propre à les faire reconnaître avec une extrême facilité.

D'après cette méthode, si nous jetons d'abord les yeux sur les novateurs remplis d'audace, sur ces hommes pour qui tous les moyens de parvenir étaient bons, et surtout les moyens criminels, nous les verrons unis d'abord pour détruire indistinctement tout ce qui était établi; suppléer par l'énergie à ce qui pouvait leur manquer en talens (quoique, par malheur, plusieurs en possédassent d'assez remarquables); agir encore plus que parler; connaître tout ce que de grands forfaits, commis rapidement et sans remords, peuvent inspirer de stupeur à la multitude, et parvenir ainsi au faîte de la puissance.

Mais entre de tels hommes l'harmonie ne peut être de longue durée : bientôt ils se dénoncent, se proscrivent mutuellement. Vingt fois le pouvoir change de mains, jusqu'à ce que, selon l'invariable usage, l'anarchie amène le despotisme.

Le soin qu'avant d'en être parvenus là, ils semblèrent prendre eux-mêmes de venger leurs victimes, est un des traits les plus saillans de leur affreuse histoire. Il n'a point échappé aux auteurs de la *Biographie moderne*. « Ce qui est digne de remarque, c'est que la France, » gémissant sous les luttes des différens partis, applau- » dit un instant aux coups que leur porta Robespierre, » espérant être moins malheureuse encore sous un seul » tyran que sous mille. » (Art. *Robespierre.*)

C'est en effet à ce scélérat insigne que la France dut la punition de ses principaux complices. Il est bien reconnu que le *neuf thermidor* en sauva un grand nombre d'autres, et que, si cette fameuse journée n'eût pas aussi mis un terme aux assassinats commis sur les gens de bien, on devrait regretter qu'elle n'eût pas été différée de quelques mois.

Hâtons-nous de détourner les yeux de ces horribles tableaux, que rappelleront souvent les pages de la *Biographie moderne*, et fixons-les sur d'autres portraits.

Les ambitieux circonspects, adroits, ou, si l'on veut, intrigans, paraissent aussi en grand nombre dans ce re-

Digitized by Google

cueil. En vérité, si nous étions obligés d'en choisir quelqu'un, et de le présenter pour modèle, pour archétype, nous serions fort embarrassés, tant il s'en présente avec des droits incontestables à cet honneur. Pour ne pas paraître injustes, ni blesser la modestie d'aucun d'entre eux, nous les caractériserons par quelques traits généraux.

Quand on était doué du désir de parvenir, sans y joindre l'énergie qui fait mépriser la mort et risquer tout pour tout obtenir, voici à peu près comment on s'y prenait :

Dès la formation des états-généraux, on commençait par tâcher d'attirer sur soi l'attention par quelque petite brochure, où l'on applaudissait aux idées nouvelles. Avec les progrès croissans de la désorganision du corps social, on se montrait plus hardi ; car il fallait bien ne pas rester en arrière, sous peine de perdre le fruit de ses premières démarches, ou même de compromettre tout au moins sa liberté. Les temps orageux de la *Convention* une fois passés, on pouvait sous ce *Directoire*, tout composé de parties hétérogènes et si peu capable de conserver sa puissance, obtenir, sans de grandes difficultés, quelques fonctions lucratives. Le 18 brumaire arrive ! Oh ! c'est l'époque décisive, celle à laquelle on se promet de ne presque plus donner de bornes à ses désirs. Tribun ou préfet, conseiller d'état ou sénateur, on n'a qu'un petit nombre de principes à suivre, et, pourvu que l'on ne s'en écarte pas, tout va de mieux en mieux. Tout laisser faire, tout approuver, louer, louer encore, dans toutes les occasions, et quelle que soit la marche des événemens ; voilà le secret : le nombre de ceux qui l'ont mis en pratique avec succès a prouvé tout ce qu'une semblable conduite avait de facile.

Il n'en a pas été tout-à-fait de même depuis le printemps de 1814 jusqu'à l'époque actuelle. Ici, la *Biographie moderne* à la main, il serait difficile de vanter plus long-temps la méthode des hommes à intrigues. On voit, au contraire, à l'incertitude de leur conduite et aux résultats dont elle est fréquemment suivie, que la route droite pourrait bien avoir été préférable à la leur.

Digitized by Google

Cependant plusieurs d'entre eux se sont encore assez bien tirés d'affaires, du moins jusqu'à ce moment, pour pouvoir se féliciter de leur dextérité, et peut-être aussi un peu de leur bonheur.

On rougirait, on gémirait trop d'appartenir à l'espèce humaine, si les temps de troubles civils n'offraient que de grands criminels ou des hommes parvenus à force d'avoir rampé; mais ces temps sont aussi ceux des actes de dévouement héroïque, de constance dans l'adversité, de sublimes exemples donnés à la terre entière. Les auteurs de la *Biographie moderne* ne peuvent manquer d'arrêter aussi l'attention de leurs lecteurs par cette partie de leur ouvrage faite pour adoucir les impressions douloureuses qu'un trop grand nombre d'articles doit laisser dans les esprits. Si ces écrivains ont rapporté, sans déclamations, et en les montrant dans leur hideuse nudité, les actions atroces, ils ont su peindre avec d'autres couleurs les traits de vertu. Des victimes à jamais regrettables ont obtenu le tribut de leur admiration et de leurs regrets. Ils se sont plu encore à rappeler tant de faits d'armes illustres, tant de trépas terminant au champ d'honneur des jours tout entiers consacrés à la patrie. Que de rapprochemens remplis d'intérêt offre l'examen de cette partie de l'ouvrage! Là sont rapprochés, confondus, comme ils le seront dans les fastes de la gloire nationale, et les guerriers qui défendirent l'antique monarchie, et ceux qui combattirent les étrangers. Heureux ceux qui n'ont écouté que la voix de l'honneur, et qui, sûrs de se présenter *sans peur* aux yeux de la postérité, s'y présenteront aussi *sans reproche!*

Mais lorsqu'un grand nombre d'hommes auront à craindre ses jugemens, n'est-il pas vraiment remarquable que les femmes, dont les noms ont aussi mérité d'être consignés dans ce livre, n'y soient presque toujours aperçues que sous le plus honorable aspect! Que de courage, de grandeur d'âme dans les plus affreux désastres! Celles même qu'on ne peut louer sans restriction, imposent par la noblesse de leur caractère. L'épouse du ministre Rolland elle-même fait excuser ses

Digitized by Google

torts politiques et le rôle, peu convenable à son sexe, qu'elle remplit à une époque funeste, quand on voit avec quel calme elle reçut le coup mortel. Parlerons-nous de cette étonnante Charlotte Corday, dont aucun homme n'a certainement surpassé l'impassible héroïsme? Sans doute l'austère morale ne peut approuver son action; le monstre qu'elle frappa ne devait périr que par le glaive des lois, et d'après un jugement solennel; mais Charlotte Corday, dont le caractère ne se démentit pas un instant, paraîtra toujours un être en quelque sorte surnaturel. D'autres femmes ont brillé d'un moindre éclat, et toutefois ont été bien dignes que leurs noms fussent sauvés de l'oubli. Nous rapporterons ici les articles consacrés à deux d'entre elles, parce qu'ils sont courts, très-intéressans, et que probablement ils seront nouveaux pour la plupart des lecteurs.

« Bayon (Madame), propriétaire à Saint-Domingue. » Douée d'une beauté rare, et jouissant d'une fortune » considérable, elle était âgée de dix-huit ans lors de la » révolte des nègres, en 1791, et vit expirer sous ses » yeux une partie de sa famille. Réservée aux outrages » de deux noirs qui l'avaient sauvée des flammes, elle » profita des instans qu'ils lui laissèrent en se disputant » la primauté du crime, se plongea un poignard dans le » sein, et mourut aux pieds de ses cruels bourreaux. »

L'autre article, non moins touchant, non moins honorable pour l'héroïne, offre un de ces traits qui caractérisent une époque affreuse mieux que ne le pourraient faire les réflexions du plus éloquent historien.

« La Violette (Madame), domiciliée à Tournay. » Bonne épouse, bonne mère, respectable par toutes les » vertus domestiques et sociales, elle avait prodigué » dans sa ville tous les soins et les secours possibles aux » blessés français. Dénoncée ensuite, *par son propre* » *mari*, comme contre-révolutionnaire, elle fut arrêtée, » conduite dans les prisons de la Conciergerie, et con- » damnée en octobre 1795. Avant d'aller au sup- » plice, elle se fit peindre, la main appuyée sur une tête » de mort, et envoya ce portrait à son mari, en y

Digitized by Google

» joignant ces mots : Cette tête est maintenant celle de » ta femme.... et c'est toi qui l'as tuée. »

A ce que nous avons dit en faveur de la *Biographie moderne*, d'après notre intime conviction et un examen attentif, nous devons ajouter qu'elle nous a paru aussi complète qu'il était possible. Parmi les noms fameux qui devaient y trouver place, nous ne pensons pas que l'on en ait omis un seul. Cette exactitude achève, selon nous, de recommander aux lecteurs un ouvrage qui doit les intéresser à tant de titres.

EXTRAIT D'UN PORTE-FEUILLE. — N°. X.

LES PATINEURS.

Que c'était d'un rude vilain
Que la poste eut son origine !
Il avait trois plaques d'airain
Autre part qu'en la poitrine.

Cette imprécation de Pélisson contre l'inventeur de la poste, ou plutôt contre le premier courrier à franc-étrier, est la traduction la plus heureuse, sinon la plus exacte, de celle qu'Horace adresse au premier navigateur. Effrayé des dangers qui assiégent un vaisseau, sentiment exagéré par les craintes que lui inspirent son amitié pour Virgile qui faisait voile pour la Grèce, Horace s'était écrié :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.....

« Le cœur de l'homme qui, le premier, osa, sur un fragile vaisseau, affronter les fureurs de l'Océan, était » sans doute revêtu du chêne le plus dur, et environné » d'un triple airain. »

Digitized by Google

Que n'eût-il pas dit du premier patineur? S'il tremblait de ne voir qu'une planche entre l'homme et l'abîme, combien n'eût-il pas frémi en voyant l'eau seule former cette planche, sans cesse prête à se dérober, à se briser sous les pieds de l'imprudent qui s'y fie avec tant de sécurité? Il est vraiment fâcheux qu'un Belge, un Sicambre, un Ostrogot, un esclave du Nord, n'ait pas eu l'occasion de se promener en patins sur le Tibre devenu solide. Nous aurions sans doute une belle ode de plus.

Il est probable que l'usage des patins, non-seulement n'était pas connu des Romains, mais qu'il n'a pas été même inventé par les anciens peuples. C'est aux Hollandais vraisemblablement que les modernes sont redevables de cette découverte. Dans leur pays, couvert par de fréquentes inondations, coupé par de nombreux canaux, l'activité a dû trouver ce véhicule, emprunté bientôt par l'oisivité. Ils s'en servent pour leurs affaires, nous pour nos plaisirs; pour multiplier le temps par la vitesse de leur marche, nous pour multiplier l'espace par des courses oiseuses; chez eux, enfin, les patins sont aux pieds d'hommes qui ne veulent pas perdre un seul instant; chez nous, ils ne sont chaussés que par des gens qui n'ont que du temps à perdre.

C'est, au reste, un spectacle assez amusant quand le froid n'est pas trop vif, ou quand on est bien précautionné contre ses atteintes, que celui auquel la Gare, le canal de l'Ourcq ou le bassin des Tuileries servent de théâtre pendant les fortes gelées. Je conçois qu'on ne voie pas sans étonnement quelques hommes, portés sur une lame étroite, courir sur cette glissante surface, où le commun des hommes ne peut pas même se soutenir en marchant, en s'appuyant sur toute la largeur de leurs semelles; je conçois que cet étonnement augmente et se change en admiration en raison de la difficulté des évolutions, et de la facilité avec laquelle elles sont exécutées.

Mais je conçois encore plus ici les plaisirs de l'acteur que celui du spectateur. Ils sont de plus d'un genre, comme ceux que procurent tous les exercices de souplesse

Digitized by Google

et d'adresse, auxquels on prend d'autant plus de goût qu'on est plus regardé.

Il y a sans doute quelque chose de piquant dans le contraste qui existe entre la sensation qu'éprouve le patineur et celle dont il voit l'empreinte sur le visage de toutes les personnes qui l'environnent. Ressentir la plus douce chaleur quand tout le monde grelotte autour de vous; braver la rigueur de la saison sous un vêtement léger, quand elle atteint chacun jusque sous les fourrures multipliées qu'il lui a vainement opposées, n'est pas cependant la jouissance la plus vive que l'artiste recueille: celles que lui donne l'amour-propre, sont bien supérieures: et n'est-il pas doublement heureux de devoir à l'exercice qui lui procure déjà un bien-être particulier, les applaudissemens du public qu'on achète si souvent au prix de la douleur même?

Les patineurs ressemblent aux versificateurs. Les moins habiles sont déjà fiers de faire ce que tout le monde ne sait pas faire; et les plus habiles, d'exceller dans un art où c'est déjà se distinguer que d'être médiocres.

Telles étaient les réflexions que je faisais, il y a quelques jours, au milieu des badauds qui bordaient le bassin de la Villette. De pensée en pensée, je m'abandonnai insensiblement à toutes mes rêveries, au point que, isolé au milieu de la foule, je n'entendais plus rien de ce qu'elle disait, et que, sous le charme de la plus complète des illusions, je finis par ne plus voir ce qui se passait devant moi que sous des rapports qui n'existaient sans doute que pour moi; semblable à l'homme qui, considérant la nature à travers une vitre imprégnée de jaune ou de bleu, ne la voit plus que sous l'influence de la couleur interposée entre les objets et lui.

Cette glace, sur laquelle tant d'étourdis allaient, venaient, couraient, glissaient, se poursuivant, se croisant, se heurtant, perdit bientôt ses véritables proportions, et se transforma pour mon imagination en une scène si vaste que je la pris pour celle du monde. Cette scène était plus longue que large; des brouillards, dans lesquels je croyais voir quelque chose, bornaient l'entrée

Digitized by Google

et l'issue de cette avenue, dont l'œil apercevait les deux bouts; avenue assez large pour qu'on pût faire, soit à droite, soit à gauche, quelques excursions, et assez longue pour que ceux à qui il était donné de la parcourir en entier, eussent véritablement besoin de se reposer en touchant au but.

Dans la légère rétribution que je ne sais quels préposés exigent du patineur pour lui laisser le droit d'errer dans un espace qui appartient à tous, ne croyais-je pas voir les frais divers auxquels notre entrée dans la vie est assujétie? Ne croyais-je pas voir aussi, dans ces courroies dont on liait les pieds des arrivans, ces langes dont on garrotte ceux de ces autres innocens qui attendent le baptême? Ne croyais-je pas voir enfin, dans ces hommes obligeans qui prêtent leur appui et prodiguent leurs conseils aux novices, ces pères, ces mères, ces parrains, ces marraines, qui soutiennent et dirigent nos premiers pas, et même ces bonnes et ces précepteurs, qui ne sont pas toujours si complaisans, et sont souvent si ennuyeux?

L'éducation n'était pas longue, l'écolier se lassant de recevoir des avis bien plus promptement que le professeur d'en donner; ce qui me porta à croire que ni l'un ni l'autre ne manquaient d'amour-propre. En se hâtant de prendre son essor, dès qu'il croyait pouvoir marcher tout seul, que de faux pas, bon Dieu! signalaient le début de la plupart des émancipés! C'était une chose à la fois plaisante et misérable que de voir la confiance avec laquelle ils s'élançaient, et la promptitude avec laquelle ils trébuchaient, les uns à vingt pas, les autres à dix, et le plus grand nombre au premier. Plusieurs se dégoûtèrent et ne se remontrèrent plus; plusieurs aussi se relevèrent, et, malgré leurs chutes renouvelées, parvinrent, à force de persévérance, à se *mettre au pas*, à acquérir assez de talent pour n'être pas remarqués en mal; ce qui peut conduire à se faire remarquer en bien. D'autres, plus lestes, plus souples, dépassèrent bien vite la foule, et atteignirent presque en débutant le plus haut degré du talent; mais, dans ce petit nombre, il en était un faisant mieux que ceux qui faisaient

Digitized by Google

bien, et dans lequel le public distinguait encore un homme supérieur aux hommes supérieurs dans l'art de patiner. Vous le voyez sur la glace, chéri de toute la crainte qu'il sait inspirer pour lui; il rit des cris d'effroi que vous arrache son audace, et que son triomphe change bientôt en cris d'admiration. Vous tremblez! rassurez-vous, bonnes gens; le célèbre patineur de la Villette fait une chute; il ne l'attribuera pas à sa maladresse, mais à un fétu que son œil n'avait pas daigné apercevoir, et que son patin n'a pu couper.

Ainsi tomba jadis Aman devant Esther; ainsi Volsey, ainsi Labrosse, ainsi maître Olivier le Daim, furent culbutés du faîte des grandeurs par les causes les moins prévues. Une marchande d'oranges, qui se trouvait là comme pour compléter cette représentation des vicissitudes humaines, semblait dire, en jouant avec sa marchandise : *Saute, Choiseul; saute, Praslin.* Les succès, les disgrâces des patineurs sont de vrais tableaux d'histoire.

Parmi des hommes moins brillans, mais non moins adroits que celui dont nous avons parlé, je retrouvais mille personnages connus. Celui qui glissant tout doucement, les mains dans les poches, fait son chemin tout en échappant à la critique comme à l'éloge, n'est-il pas ce modeste évêque de Fréjus, ce cardinal de Fleury, qui, sans trop s'occuper des autres qui ne s'occupaient pas de lui, est arrivé si haut sans qu'on s'en soit aperçu, et n'a paru avoir pensé à se saisir de la première place que le jour même où il s'en est emparé pour ne la pas quitter?

Cet autre, moins patient, mais non moins habile, n'a pas fourni si paisiblement sa carrière. Il coudoie, il est coudoyé, accroche, est accroché, renverse, est renversé; les quolibets, les sarcasmes, les reproches, les injures même, attestent ses mésaventures qui, cependant, ne sont pas toutes des maladresses; son habit, taché en tant d'endroits, donne presque le compte de ses chutes. Mais, se relevant toujours, et ne reculant jamais, ne rougissant de rien, tirant vanité même de certains faux pas qui l'ont fait avancer, il poursuit sa

Digitized by Google

route à travers les huées et les disgrâces, comme l'agioteur sa fortune à travers le déshonneur et les faillites, comme le cardinal Dubois est parvenu aux premières dignités de l'état et de l'église à travers l'opprobre et le scandale.

Cet autre, qui se trouve toujours à la suite de l'homme à la mode, ne franchit pas comme lui les obstacles, mais les tourne : n'est-ce pas tel courtisan que je ne veux pas nommer ; éternel complaisant de l'homme que la fortune favorise, s'en tenant toujours assez près pour avoir quelque part à ses triomphes, comme assez loin pour ne pas être entraîné dans ses disgrâces ; prudent jusqu'à la lâcheté, habile jusqu'à la perfidie, se maintenant toujours sur ses pieds au milieu des accidens si communs à la cour, *et courant sur cette glace*, comme le dit Saint-Simon, du père Daniel, *avec ses patins de Jésuite?*

Ce n'était de tous côtés que scènes allégoriques. Ici, comme au théâtre, l'homme à talent tombait dans le piége que la médiocrité envieuse lui avait préparé. Là, comme aux Tuileries, des enfans avides, au lieu de secourir un pâtissier coulé sous la glace, se disputaient ses gâteaux presque aussi vivement que des ambitieux se disputent la dépouille d'un favori disgracié, auquel ils se garderaient bien de tendre la main ; mais la catastrophe qui termina toutes ces scènes me frappa plus profondément encore que tout ce que j'avais vu.

Pendant que tant de gens s'agitaient, la plupart sans regarder en l'air, sans regarder à leurs pieds, sans regarder même devant eux, les uns entraînés par la passion, les autres endormis dans leur insouciance, le temps avait changé, l'air s'était détendu, la glace était amollie. Quelques hommes circonspects, auxquels on donnait un tout autre nom, conseillaient depuis longtemps la retraite, et avaient fini par prêcher d'exemple ; mais les écervelés, et c'était le grand nombre, comme partout, croyant avoir toujours le temps de se soustraire à la débâcle, n'en couraient qu'avec plus d'ardeur après le plaisir prêt à leur échapper ; quand tout à coup

Digitized by Google

la glace s'entr'ouvre avec fracas, se divise en mille morceaux, sur lesquels je vois quelques-uns de ces insensés, que le gouffre n'avait pas engloutis, ou qui n'avaient pas été précipités dans la fange, rester debout, comme ces soldats qui régnèrent, après Alexandre, sur ces diverses parcelles dont la réunion, un moment auparavant, formait l'empire du monde.

Un de mes amis, à qui je racontais ce mémorable événement, prétend qu'il n'a jamais eu lieu au bassin de la Villette, où il va patiner tous les hivers (toutes les fois que le temps le permet, s'entend) : c'est donc un rêve que je viens de vous conter-là. En honneur, je ne le croyais pas.

MAXIMES D'ÉTAT,

(Extraites d'un Recueil inédit.)

II^e^. article.

Si la faveur n'est point héréditaire, n'est-il pas affreux que la honte le soit ?

L'amour du peuple pour son roi est le plus beau domaine de la couronne. Malheur au ministre assez perfide pour porter atteinte à une propriété d'où dépendent le bonheur et la sûreté de l'état !

Les longues harangues avancent les affaires à peu près comme une robe traînante aide à la course.

Les hauts rangs sont la place naturelle de la vertu. Cependant il serait bien étrange qu'un homme devînt meilleur au milieu des honneurs : c'est là qu'on connaîtrait le plus éminent des caractères.

Les despotes sont des monarques seigneuriaux.

Digitized by Google

Écoutez les vociférations du peuple au moment où il croit recouvrer la liberté, et jugez par ses propos si elle lui inspire des vertus.

La puissance militaire qui s'appuie uniquement sur la force militaire, est nécessairement faible par elle-même.

La guerre chez les anciens offrait des exemples de générosité qu'on ne trouve pas même aujourd'hui dans le commerce de l'amitié.

Il y a des monstres de fortune aussi-bien que de nature.

Dans tous les partis, il y a toujours des gens qui font du bruit et du mal sans y rien gagner.

Les innovations sont presque toujours des difformités dans l'ordre politique. Un usage affermi par le temps, utile ou non, est à sa place dans l'enchaînement universel des choses.

Une mesure de douceur de la part d'un tyran est le signe précurseur d'une mesure de violence.

Certains princes sont des casuistes qui expliquent eux-mêmes le cas qu'ils ont fait naître.

Les nations libres sont superbes; les autres peuvent plus aisément être vaines.

Pour peu qu'on puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir.

Digitized by Google

Celui qui se refuse au serment de servir son souverain contre d'autres, donne à penser qu'il se réserve la faculté de servir un autre contre lui.

Rien de si fragile que la puissance qui n'a pas le droit et la justice pour fondemens.

Souvent les princes accommodent la religion à leurs intérêts, au lieu qu'il faudrait accommoder leurs intérêts à la religion.

Il est des occasions où il faut plus avoir égard au service public qu'aux lois.

Ceux qui ont opprimé la liberté des républiques ont presque tous commencé par la défendre.

Il n'y a plus de remède quand ce qui passait auparavant pour vice vient à se métamorphoser en mœurs.

Les amis qui se vendent ne sont que les amis de la prospérité. Si la chance vient à se tourner, ils se font un mérite d'être les ennemis les plus acharnés.

Le despotisme naît de la liberté des rois, comme l'anarchie naît de la liberté des peuples.

Le partage du peuple en plusieurs factions est une conjuration du peuple contre lui-même.

Il n'y a rien que la sagesse et la prudence doivent plus

Digitized by Google

régler que la portion de liberté qu'on ôte aux sujets, et la portion qu'on leur en laisse.

La milice préfère toujours les dons qu'on lui fait et la licence qu'on lui laisse, à la liberté publique.

Il est en France une classe d'hommes qui font profession de déprécier continuellement leur pays, et cependant de s'estimer beaucoup. D'où ces gens-là sortent-ils?

Quel siècle que celui où les mœurs réfugiées dans les livres n'ont plus laissé que la politesse à leur place!

L'amour de la patrie est une prévention sublime.

Il n'y a point de milieu entre le trône et le précipice.

Les entrées aux dignités sont toujours accompagnées d'applaudissemens; mais il est très-rare de voir les mêmes applaudissemens à la sortie.

Le bon ordre rend bons les méchans; et le mauvais pervertit les bons.

La pire flatterie est celle qui se couvre des apparences de la liberté.

Quelque persécution ou disgrâce qu'un homme ait soufferte, son bonheur est mille fois plus grand que n'a été son malheur, lorsque sa mort n'a rien à reprocher à sa vie.

Digitized by Google

Dans les grandes agitations politiques, toutes les nouvelles qui vont de bouche en bouche prennent toujours la nuance de l'opinion de celui qui les débite. On ne peut pas plus porter de jugement, d'après l'ensemble de ces nouvelles, sur la situation du corps politique, que ne le pourrait faire un médecin à qui l'ont présenterait, pour le mettre en défaut, un mélange des urines de plusieurs sujets.

Dans les crises politiques, le sentiment de l'indignation est souvent plus fort que celui de la prudence.

Le mépris de la réputation inspire aux princes le mépris des vertus.

Le peuple ne sait pas voir ; mais il sait sentir.

La défense de la liberté est le plus spécieux prétexte qu'aient jamais pris les brouillons et les mécontens pour allumer la guerre dans leur pays. Le peuple y a été trompé cent mille fois, et y sera cent mille autres encore.

La religion et la liberté sont les deux passions qui ont produit les plus beaux élans de vertus et les crimes les plus atroces. Ces deux amours fournissent une bonne part de la richesse de l'histoire.

Est-il possible de croire à la chimère du gouvernement républicain dans un pays où l'intérêt public n'est jamais celui de personne ?

En gouvernement comme en toutes choses, la perfection est impossible. Il faut donc se contenter des approxi-

Digitized by Google

matifs. En vain se flatterait-on de la stabilité d'un gouvernement qui tiendrait un peu de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie : tôt ou tard, l'une des formes devient la dominante.

Un état a beau changer de forme de gouvernement, il en reviendra toujours à celle qu'il a eue dans son origine. Le premier gouvernement est au corps politique ce que l'air natal est au corps humain.

Le trône le seul stable, est celui où le monarque éternel qui l'occupe en ce moment n'a jamais eu besoin de monter. Q** C***.

TRADUCTION DE L'ILIADE,

Par M. Dugaz de Montbel.

(IIe. et dernier article.)

Nous avons fait un court exposé des divers jugemens rendus sur les traductions d'Homère, publiées par madame Dacier, MM. Bitaubé et Lebrun. Malgré les défauts que les critiques se plaignent de rencontrer dans ces ouvrages, on doit néanmoins les regarder comme des monumens très-remarquables de notre littérature.

Si l'on considère la force, la richesse, l'élégance, la majesté, la grâce, la sensibilité profonde, et, ne craignons pas de le dire, la *bonhomie* qui respire dans les tableaux et dans le style d'Homère, on ne pourra s'empêcher de convenir que, pour rendre ce poëte, même imparfaitement, il fallait un talent distingué. Peut-être ce qui a manqué jusqu'ici à ses traducteurs, c'est une âme capable de se fondre dans la sienne. L'esprit, l'étude, la réflexion, peuvent conduire à saisir l'ensemble d'un grand poëte, à reproduire ses beautés principales ; mais, pour les reproduire sous toutes leurs faces, il faut avoir été frappé des objets qui l'ont frappé ; il faut sentir comme il a senti. Le savant, mais paisible citadin, qui

Digitized by Google

n'a jamais joui du spectacle imposant d'une nature grande et majestueuse, pourra-t-il nous en retracer le tableau dans toute sa magnificence? Non, sans doute; le chantre célèbre des *Jardins* obtint seul, en traduisant les *Géorgiques*, l'honneur de se placer à côté de Virgile. Celui dont le cœur ne bat point aux récits des hauts faits d'armes; celui à qui l'on n'a point enlevé le tendre objet, unique prix de ses exploits; celui qui n'a pas recueilli les derniers soupirs de son ami le plus cher, tombé à la fleur de l'âge et plein de force et de vaillance sous le fer de l'étranger; cet homme comprendra-t-il entièrement l'implacable colère d'Achille et les larmes de tendresse et de rage qui s'échappent des yeux de ce héros? Recevra-t-il jusqu'au fond de son cœur les gémissemens de Priam, celui qui n'a point été témoin de la douleur d'un père vénérable, ou qui n'a point tremblé pour les jours d'un fils s'immolant à l'intérêt de son pays? Homère a-t-il donc éprouvé tous les sentimens qu'il a décrits avec tant d'éloquence? nous demandera-t-on. Le voile qui couvre l'histoire de ce poëte illustre, dont l'existence n'est pas moins extraordinaire que le génie, ne nous permet pas de répondre à cette question; mais les siècles ont redit la misère inouïe du prince des poëtes, et l'homme malheureux se sent d'abord atteint par les malheurs d'autrui; d'un coup d'œil il en mesure l'étendue; quelquefois même il se l'exagère, et, c'est baigné des saintes larmes de la pitié qu'il nous en retrace les touchantes peintures. Si cet homme joint à une âme noble et tendre une imagination vive et passionnée, l'isolement où le jette l'infortune devient une des sources de sa gloire: loin d'un monde qui le dédaigne, l'étude et la contemplation agrandissent, exaltent sa pensée; il s'entoure et de vérités sublimes et d'illusions enchanteresses, et, quand il touche la lyre, il fait entendre d'immortels accords. Combien de choses dont la réunion est difficile à rencontrer, deviennent nécessaires à l'écrivain qui ose associer son nom au nom d'un semblable poëte! Un cœur pur, un esprit élevé, des mœurs simples, l'amour du vrai, du beau, la connaissance parfaite de sa langue et celle des langues an-

Digitized by Google

ciennes ne lui suffisent pas; il faut encore qu'aucune occupation, aucun devoir, aucune passion ne le détournent de son important travail, et qu'il en fasse l'objet de ses constantes rêveries.

Le beau talent que M. de Montbel vient de déployer dans la traduction de l'Iliade, nous porte à croire que la nature et la fortune l'ont doué de ces avantages aussi rares que précieux. Du moins est-il certain que, pour s'identifier, ainsi qu'il l'a fait, avec son admirable modèle, il a dû le méditer long-temps; il a sûrement aussi médité sérieusement sur les fautes reprochées aux autres traducteurs d'Homère, puisqu'il les a habilement évitées. Un passage de la version de chacun d'eux mettra nos lecteurs à même d'infirmer ou de confirmer notre jugement.

Nous choisissons, dans le treizième chant, le morceau qui renferme la description d'une partie du combat où Hector, soutenu de Jupiter, marche plein de l'espoir d'embraser la flotte des Grecs :

Madame Dacier. « Par *ces exhortations*, le dieu de » la mer rallume le courage des Grecs. Aussitôt on voit » les phalanges se rallier autour des deux Ajax, avec tant » de fierté et tant d'ordre que, ni Mars lui-même, ni » la guerrière Pallas, *n'auraient pu y trouver à reprendre.* » Les plus vaillans se mettent à la tête, et attendent » fièrement Hector et les Troyens. Les rangs sont si » serrés que les piques soutiennent les piques, les casques » joignent les casques, les boucliers *appuient les boucliers*, et que les brillantes aigrettes flottent *les unes sur les autres* (*comme les cimes touffues des arbres d'une forêt qui sont agitées par les vents, elles se mêlent et se confondent*) (1). Ces bataillons hérissés de fer s'ébranlent » avec une ardeur martiale, ne respirant que le combat; » mais les Troyens les préviennent et fondent sur eux; le » terrible Hector marche à leur tête. Tel qu'un *orgueilleux* » rocher qu'un torrent impétueux a détaché du sommet » d'une montagne, brisant par la rapidité de ses vagues

(1) Ce qui est entre les deux parenthèses n'est pas dans le texte.

Digitized by Google

» *tout ce qui le retenait*, roule en bondissant, entraîne » *avec insolence tout ce qui* s'oppose à son cours, fait retentir la forêt, et, en roulant, accroît sa violence » *jusqu'à ce qu'il soit descendu* dans la plaine; *alors*, » *quelque violent qu'il soit*, il s'arrête et ne bondit plus: » tel Hector, forçant *tout ce qui* s'opposait à son passage, » et terrassant *ce qui* osait lui résister, s'ouvrait un chemin *pour arriver* aux tentes et aux vaisseaux des » Grecs; mais lorsqu'il fut *arrivé* à ces phalanges d'Argos, et qu'il voulut les rompre, il fut obligé de s'arrêter, *quoiqu'il les chargeât avec beaucoup de furie.* »

Bitaubé. « Ainsi Neptune enflamme les Grecs. On voit » se rallier autour des deux Ajax leurs phalanges intrépides, *dont l'ordre eût étonné* et Mars et Pallas qui » excitent les peuples aux combats. Les plus vaillans, » placés à la tête de la cohorte, attendent les Troyens » et le redoutable Hector. Les javelots soutiennent les » javelots; les boucliers appuient les boucliers; les » casques joignent les casques; le soldat touche le soldat; et sur les *cônes radieux* et menaçans se confondent les aigrettes flottantes, tant ils ont *serré leurs* » *rangs.*

» Ils marchent à l'ennemi, balançant leurs javelots » d'une main hardie, et brûlant de combattre; mais les » Troyens nombreux *commencent la charge*, précédés » d'Hector volant *à l'attaque :* tel qu'un roc *funeste* en » sa chute, arraché, *par un torrent enflé de longues* » *pluies, du sommet sourcilleux d'une montagne, il* » *descend à bonds élevés*, fait retentir sous lui la forêt, » et roule *incessamment* jusque dans la plaine, où il » s'arrête malgré *sa course* précipitée : tel Hector, semant toujours le carnage, menaçait de parvenir sans » obstacle jusques aux tentes et vaisseaux qui bordent » la mer, lorsque, tombant sur ces phalanges serrées, » il s'arrête au milieu de ce choc et se consume, *pour les* » *rompre, en vains efforts.* Les Grecs le frappant de » leurs glaives et de leurs javelots, le repoussent loin de » leurs cohortes; il recule assailli de toutes parts. »

Digitized by Google

Lebrun. « A la voix de Neptune, l'audace renaît dans » tous les cœurs. Autour des deux Ajax se rassemble » une phalange guerrière. Les héros de la Grèce vont, » avec eux, attendre Hector et le braver. Mars, *au* » *milieu d'eux*, avouerait leur courage. Minerve elle-» même sourirait à leur noble fierté. Le soldat s'appuie » sur le soldat; les boucliers sont pressés par les bou-» cliers; les casques heurtent contre les casques; les » panaches flottent confondus avec les panaches; les » piques frappées par les piques, étincellent et mena-» cent l'ennemi. *Dans tous les rangs respirent l'ardeur* » *de combattre et l'espoir de se venger.*

» Mais, déjà les Troyens ont fondu *sur eux;* plus » terrible *qu'eux* tous, Hector se précipite contre cette » forêt de lances, de piques et de javelots. Tel, un » rocher, que les efforts de la pluie ont arraché du som-» met d'une montagne, roule, en bondissant, avec le » torrent qui l'entraîne dans sa chute rapide; il fait » gémir la forêt sous son poids; mais il tombe dans le » vallon; et, malgré le mouvement qui *l'anime encore*, » sa course, soudain, *languit et s'arrête.* Tel volait Hec-» tor; tel il menaçait de porter jusqu'aux rives de » l'Hellespont le carnage et l'effroi. Mais, sur l'intré-» pide phalange, *son choc s'amortit et s'éteint.*

Dugaz Montbel. « Ainsi Neptune, par ses reproches, » excitait le courage des Grecs. Autour des deux Ajax » se forment à l'instant d'épais bataillons auxquels au-» raient applaudi Mars lui-même et la guerrière Pallas. » Les plus illustres chefs attendent les Troyens et le divin » Hector; la lance se croise avec la lance; le pavois sou-» tient le pavois; le bouclier se joint au bouclier, le » casque au casque, le soldat au soldat; et, sur les ci-» miers couverts d'épaisses crinières se confondent les » ondulations des aigrettes brillantes, tant les rangs sont » pressés. Les lances étincellent, agitées par des mains » courageuses: tous marchent droit à l'ennemi et sont » impatiens de combattre.

» De leur côté, les Troyens s'avancent; Hector est » à leur tête: il se précipite, plein d'ardeur et sembla-» ble à la pierre arrondie détachée d'un énorme rocher.

Digitized by Google

» Si le torrent, grossi par les pluies abondantes de l'hi-
» ver, a brisé les liens qui la retenaient au sommet de
» la montagne, elle roule en bondissant, fait retentir
» la forêt sous ses coups, et sa violence s'accroît dans
» sa course jusqu'à ce qu'enfin elle tombe dans la plaine
» où elle reste immobile, malgré son élan impétueux.
» Tel est Hector; il menace, en semant partout le tré-
» pas, de se frayer une route facile jusqu'à la mer,
» près des tentes et des vaisseaux. Mais, lorsqu'il ren-
» contre cette épaisse phalange, il s'arrête, près de l'at-
» taquer. Les fils des Grecs dirigent contre ce héros leurs
» épées, leurs lances à double tranchant, et le repous-
» sent loin d'eux. Il est contraint de céder; alors, d'une
» voix terrible, il s'écrie : »

M. de Montbel conserve, dans toute l'Iliade, la supériorité qu'il a acquise, dans ce passage, sur ses estimables et laborieux rivaux. Le défaut d'espace nous empêche d'en apporter une autre preuve; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de faire connaître la manière élégante, noble, simple, gracieuse et touchante avec laquelle il a traduit deux des plus beaux morceaux de son admirable modèle. Le premier, tiré du chant quatoze, peint le moment où Junon, protectrice des Grecs, cherche le moyen d'enlever aux Troyens l'appui de Jupiter; l'autre, pris dans le vingt-quatrième chant, est le discours de Priam, alors qu'il supplie Achille de lui rendre le corps de son fils Hector.

« Alors l'auguste Junon médite comment elle séduira
» l'esprit du Dieu armé de l'Égide. Le parti qui lui
» semble préférable est de se rendre sur l'Ida dans tout
» l'éclat de sa parure. Peut-être Jupiter désirera-t-il
» s'unir d'amour avec sa belle épouse; peut-être alors
» le doux et paisible sommeil répandu sur ses paupières
» endormira-t-il aussi sa sagesse et sa prévoyance. Sou-
» dain elle vole à l'appartement que lui avait construit
» Vulcain, son fils bien-aimé, et dont les portes solides
» étaient retenues par une serrure secrète, qu'aucune
» autre divinité ne pouvait ouvrir. Dès qu'elle est en-
» trée, la déesse referme les portes brillantes : d'abord,
» avec l'ambroisie, elle enlève de son corps divin jus-

Digitized by Google

» qu'à la plus légère poussière, se parfume d'une huile
» douce et céleste; essence odorante qui, exhalée dans
» les riches palais de Jupiter, remplit la terre et les
» cieux d'une vapeur suave. Après avoir répandu ces
» parfums, elle peigne ses cheveux, et, de ses mains,
» forme des tresses éblouissantes et embaumées, qui re-
» tombent de sa tête immortelle. Elle revêt ensuite une
» robe magnifique, tissue avec un art merveilleux par
» Minerve elle-même, et que cette déesse embellit des
» broderies les plus variées. Junon la fixe sur sa poi-
» trine avec des agrafes d'or, s'entoure d'une ceinture
» ornée de nombreuses franges, et attache à ses oreilles,
» qu'une main habile a percées, des anneaux superbes
» enrichis de trois diamans. La déesse brille de mille
» grâces; ensuite elle couvre sa tête d'un voile qui vient
» d'être achevé, et dont la blancheur a l'éclat du soleil;
» enfin, elle lie à ses pieds délicats une chaussure élé-
» gante. A peine Junon a-t-elle achevé sa parure,
» qu'elle abandonne sa retraite, court appeler Vénus,
» et, loin des autres divinités, elle lui parle en ces
» mots :

» Voudrez-vous m'accorder, ô ma fille chérie! ce
» que je vais vous demander? ou bien, irritée contre
» moi, me le refuserez-vous, parce que je protége les
» Grecs, tandis que vous favorisez les Troyens?

» Vénus, la fille du puissant Jupiter, lui répond aus-
» sitôt :

» O Junon! déesse auguste, fille du grand Saturne,
» dites-moi quelle est votre pensée; tout mon désir est
» d'accomplir vos vœux, si je le puis, si même leur ac-
» complissement est possible.

» Accordez-moi, lui dit l'artificieuse Junon, cet amour,
» ce désir par qui vous soumettez et les immortels et
» les faibles humains. Je vais aux extrémités du monde
» visiter l'Océan, père des dieux, et notre mère Téthys.
» Ce sont eux qui me nourrirent et m'élevèrent dans
» leurs palais, m'ayant reçue de Rhéa, lorsque le for-
» midable Jupiter précipita Saturne dans les abîmes de
» la terre et de la mer inféconde. J'irai les voir, pour
» terminer leurs discordes cruelles. Depuis long-temps

Digitized by Google

» ils s'abstiennent d'hyménée et d'amour; la colère a » subjugué leur âme. Si, par mes paroles, je puis flé- » chir leur courroux, si je parviens à les réunir dans le » lit nuptial, je leur serai, pour toujours, également » chère et respectable.

» Vénus, au doux sourire, lui répond : « Il serait » injuste, il serait même odieux de me refuser à vos » désirs, ô vous qui reposez entre les bras de Ju- » piter !

» Aussitôt elle détache de son sein une riche ceinture » ornée de broderies. Là sont réunis tous les charmes » séducteurs; l'amour, le désir, les doux entretiens et » les discours flatteurs qui captivent même l'âme pru- » dente des sages; Vénus la remet aux mains de la déesse, » et lui dit :

» Recevez cette brillante ceinture et cachez-la dans » votre sein; elle renferme tout ce qui peut séduire. » Je ne pense pas maintenant que vous retourniez dans » l'Olympe sans avoir accompli ce que désire votre » cœur.

» Alors Junon monte rapidement sur la cime du Gar- » gare, sommet le plus élevé de l'Ida. Jupiter, roi des » sombres nuages, l'aperçoit. Dès qu'il l'a vue, un vif » désir s'est emparé de son âme prudente, comme au » jour où, pour la première fois, ils s'unirent dans des » embrassemens mutuels, en se dérobant aux regards » de leurs parens chéris. Aussitôt il s'approche de son » épouse et lui parle en ces mots :

» Junon, où donc allez-vous ainsi loin de l'Olympe ? » Je ne vois ni vos coursiers, ni le char où vous avez » coutume de monter.

» L'artificieuse Junon lui répondit :

» Je vais, aux extrémités de la terre, visiter l'Océan, » père des dieux, et notre mère Téthys : ce sont eux qui » me nourrirent et m'élevèrent dans leurs palais; j'irai » les voir pour terminer leurs discordes cruelles. Depuis » long-temps ils s'abstiennent d'hyménée et d'amour; » la colère a subjugué leur âme. J'ai laissé, au pied du » mont Ida, les coursiers qui m'emportent à travers » les terres et les ondes. C'est à cause de vous que, loin

Digitized by Google

» de l'Olympe, je viens en ces lieux; j'ai craint d'allumer
» votre courroux, si je me rendais, sans votre aveu,
» dans les profonds abîmes de l'Océan.

» O Junon! interrompit à l'instant Jupiter, roi des
» tempêtes; il sera facile de t'y rendre dans un autre
» moment : viens maintenant dans mes bras; unissons-
» nous d'amour. Non jamais, pour une déesse ou pour
» une mortelle, tant d'ardeur répandue dans mon sein
» n'a dompté mon âme. Non, sans doute, ni l'épouse
» d'Ixion, qui me donna Pirithoüs égal aux dieux par
» sa prudence, ni la belle Danaé, fille d'Acrise, qui
» mit au jour Persée, le plus illustre des hommes, ni
» la fille du célèbre Phénix, qui enfanta Minos et Rha-
» damante, ni, dans Thèbes, Alcmène ou Sémélé,
» l'une mère de l'indomptable Hercule, l'autre de Bac-
» chus, la joie des hommes, ni Cérès, à la blonde che-
» velure, ni la glorieuse Latone, ni toi-même, ô Junon,
» jamais, comme à présent, tu n'as enivré mon âme
» de si vives délices.

» Terrible fils de Saturne, reprend la déesse avec ar-
» tifice, pourquoi me tenir un semblable langage? Tu
» désires t'unir à moi sur les sommets de l'Ida, et nous
» serions exposés à tous les regards! Que deviendrais-je
» si l'un des immortels nous apercevait et avertissait
» tous les dieux? Je n'oserais plus, en sortant de tes
» bras, retourner dans mes palais; je serais trop confuse.
» Mais, si tu le veux, si tant de désirs remplissent ton
» âme, il est un asile secret que ton fils Vulcain a
» construit lui-même; viens, c'est là que nous dormi-
» rons ensemble, puisque ce repos a pour toi tant de
» charmes.

» Junon, repartit le puissant Jupiter, ne redoute les
» regards ni des dieux ni des hommes : je t'envelopperai
» d'un nuage d'or que ne pourra percer le soleil même,
» lui dont les regards sont si pénétrans.

» A ces mots, le fils de Saturne s'unit à son auguste
» épouse. Bientôt, sous ces divinités, la terre pousse
» une herbe nouvelle : le lotos humide de rosée, le
» safran et l'hyacinthe délicate le soulèvent mollement.
» C'est là qu'ils reposent, enveloppés dans un brillant

Digitized by Google

» nuage d'or d'où tombe la rosée en perles éclatantes. » Ainsi Jupiter sans crainte, au sommet du Gargare, » vaincu par le sommeil, tient son épouse entre ses » bras. »

. . . . . .

. . . . . .

« Souviens-toi de ton père, ô Achille, semblable aux » dieux! Il est de mon âge, comme moi, il touche aux » bornes d'une pénible vieillesse. Peut-être, en ce mo- » ment, de nombreux voisins le combattent, et il n'a » personne pour écarter ces malheurs et ces périls. Lui, » du moins, en sachant que tu vis encore, se réjouit » dans son cœur. Il espère tous les jours voir son fils » bien-aimé revenir d'Ilion; et moi, malheureux, j'a- » vais aussi des fils vaillans, je crois qu'il ne m'en reste » plus aucun. Ils étoient cinquante lorsqu'arrivèrent les » enfans des Grecs. Dix-neuf étaient sortis du même » sein, et, dans mes palais, les autres naquirent de » femmes étrangères : le cruel Mars en a moissonné un » grand nombre; mais un seul me restait, il protégeait » notre ville et nous-mêmes. Hélas! il vient de mourir » sous tes coups en défendant sa patrie : c'était Hector. » Pour lui seul je viens jusqu'aux navires des Grecs; c'est » pour le racheter que je t'apporte de nombreux présens. » Respecte les dieux, Achille; prends pitié de moi en » songeant à ton père! Combien je suis plus à plaindre » que lui! J'ai pu faire ce qu'aucun autre homme n'a » jamais osé : j'ai approché de ma bouche la main du » meurtrier de mon fils. »

« Il dit : Achille éprouve un vif regret au souvenir de » son père. Il prend la main du vieillard, et la repousse » doucement; tous deux se livrent à d'amers souve- » nirs.

» Priam, prosterné aux pieds d'Achille, pleure sur » Hector; Achille pleure sur son père, et quelquefois aussi » sur Patrocle. La tente est remplie de leurs gémisse- » mens; mais, lorsque ce héros divin se fut rassasié de » larmes et qu'il eut apaisé les regrets de son cœur, » il quitte son siége, tend la main au vieillard, et,

Digitized by Google

» touché de compassion à la vue de ces cheveux blancs
» et de cette barbe vénérable :
» Infortuné, dit-il, tu as eu bien des peines à soute-
» nir. Comment, seul, es-tu venu jusqu'aux vaisseaux
» des Grecs en présence du guerrier qui t'a ravi tant de
» fils, et de si vaillans ? Ah ! sans doute, tu portes un
» cœur d'airain. Mais, viens, repose-toi sur ce siége :
» quelles que soient nos douleurs, renfermons-les dans
» notre âme. C'est en vain qu'on se livre à l'amère tris-
» tesse ; les dieux ont voulu que les malheureux mor-
» tels vécussent dans les afflictions ; eux seuls sont
» exempts de soins. Deux tonneaux sont placés dans le
» palais de Jupiter ; de l'un, ne s'échappent que des
» présens funestes ; de l'autre, nous viennent nos félici-
» tés. Celui pour qui le puissant Jupiter entremêle ses
» dons, éprouve tour à tour et le bien et le mal ; mais
» celui à qui il n'envoie que les douleurs reste exposé à
» l'outrage ; la faim dévorante le poursuit sur la terre
» féconde, et il erre de toutes parts, en horreur aux
» dieux et aux hommes. Ainsi les immortels, à sa nais-
» sance, comblèrent mon père Pélée des dons les plus
» précieux ; il l'emportait sur tous les hommes par les
» grandes richesses ; il régnait sur les nombreux Thes-
» saliens, et, quoiqu'il fût mortel, ils lui donnèrent
» une déesse pour épouse ; mais ensuite Jupiter per-
» mit qu'il connût aussi le malheur. Il ne s'est point vu
» dans sa maison entouré d'enfans puissans ; il n'a qu'un
» fils qui périra à la fleur de son âge. Non, je n'assis-
» terai point mon père dans sa vieillesse, et maintenant,
» loin de ma patrie, me voilà sur ce rivage pour ta
» perte et celle de ta race. Toi-même, ô vieillard ! nous
» avons appris qu'autrefois tu étais heureux. Tu possé-
» dais au midi Lesbos, où régna Macare ; à l'Orient, la
» Phrygie et les rivages du vaste Hellespont. On dit que
» tu surpassais tous les hommes et par tes trésors et par
» tes nombreux enfans ; mais, depuis que les dieux ont
» attiré sur toi l'infortune, hélas ! les combats et le carnage
» règnent seuls autour d'Ilion. Supporte ton malheur ;
» ne livre pas ton âme à un deuil éternel : c'est en
» vain que tu pleures ton fils ; tu ne le rappelleras point à

Digitized by Google

» la vie. Ah! plutôt redoute de nouveaux malheurs !
» Noble enfant de Jupiter, lui répond l'illustre vieil-
» lard, n'exige pas que je me repose sur ce siége, tant
» qu'Hector sera dans ta tente, privé de sépulture; ne
» tarde pas à me le rendre, et que mes yeux puissent
» enfin le contempler. Achille, accepte les présens que
» je t'apporte. Puisses-tu long-temps en jouir au sein de
» ta patrie, ô toi qui m'as permis de vivre et de voir
» encore la lumière du soleil ! »

Qui ne reconnaîtrait à ces accens le chantre divin d'Achille ! Quel malheur qu'ils ne puissent être entendus de notre Quintilien ! ils l'auraient consolé de ses regrets savans. Persévérez, aurait-il dit à M. de Montbel ; donnez-nous l'Odyssée comme vous nous avez donné l'Iliade, et les Français connaîtront enfin Homère.

Nous n'avons pas les mêmes droits que M. de La Harpe à faire adopter notre opinion ; mais pourquoi n'avancerions-nous pas que, si jamais on dut montrer de l'estime et de la reconnaissance aux personnes qui enrichissent notre littérature d'ouvrages aussi distingués que celui de M. de Montbel, c'est dans ce moment de désastres et d'espérance, où notre chère et malheureuse patrie, revenue des éclatantes et funestes illusions d'une gloire meurtrière, reconnaît que la seule gloire impérissable pour les nations comme pour les hommes, est celle que l'on tient des arts.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Mardi, 30 *janvier* 1816.

Quel spectacle enchanteur! quelle brillante fête!

Monseigneur, les mots *par ordre* avaient produit leur merveilleux effet ; le public avait de bonne heure inondé les portiques de l'Opéra. Beaucoup se croyaient appelés; mais, hélas ! la vaste enceinte de l'Académie Royale

Digitized by Google

ne pouvait contenir le bon peuple avide de contempler les traits de son Roi. Le spectacle était enchanteur; on jouait les *Prétendus* et le ballet de *Flore et Zéphyre*, la fête était brillante; les Bourbons, depuis leur retour de Gand, se montraient pour la seconde fois en famille, au milieu de leurs enfans. Une loge avait été préparée à l'amphithéâtre; sa forme élégante et majestueuse était digne de la magnificence qu'on obtient facilement par le concours des arts et du goût. Les loges de l'Opéra étaient retenues de la veille; une société choisie, brillante, les remplissait. Les dames étalaient une parure vraiment française; c'est vous dire, Monseigneur, que les toilettes étaient riches et de bon goût. On annonce le Roi; à l'instant un grand silence succède au murmure de la multitude; on est impatient de voir l'auguste monarque : il paraît; des cris de *Vive le Roi!* se succèdent, et partent de tous les coins de la salle; l'air chéri de Henri IV ajoute à ce chorus universel; l'enthousiasme est à son comble. L'émotion de S. M., son geste, son regard paternel, ne cessaient de témoigner à ses enfans tout le bonheur qu'elle éprouvait. Les Français réitéraient de nouvelles preuves de leur plaisir : c'étaient les étreintes de l'amour filial et de l'amour paternel. Est-il de spectacle plus touchant!

L'ouverture des *Prétendus* a donné un peu de relâche au sentiment; on a entendu avec plaisir cet opéra. La musique de M. Lemoine, que tout le monde sait par cœur, paraît toujours ce qu'elle est, agréable et chantante; ses motifs sont heureux. Les emplois sont bien distincts, et chaque acteur peut faire valoir son talent dans cet opéra. Madame Albert-Himm a chanté avec précision, et d'une manière étonnante, le rôle de Julie; son grand air : *Venez, artistes, poëtes, guerriers*, a transporté les spectateurs; ils auraient témoigné leur enchantement à l'actrice, s'ils n'avaient été retenus par le respect qu'on devait aux illustres spectateurs qui étaient dans la salle. Laïs a joué et chanté son rôle comme dans ses beaux jours. En général, il y a eu de l'ensemble, et ce zèle pour bien faire que l'on trouve difficilement sur tous nos théâtres.

Digitized by Google

Entre l'opéra et le ballet, M. Nourrit a chanté *un serment français*. Voici le premier couplet, en attendant que la musique gravée parvienne à V. A. avec quelques autres nouveautés.

Français, au trône de ses pères
Louis est enfin remonté;
Enfin, des destins plus prospères
Ramènent le bonheur et la tranquillité.
Abjurons toutes nos querelles,
De l'honneur écoutons la voix:
Jurons d'être à Louis fidèles,
Jurons de défendre ses droits!

Les spectateurs ont répété ces mots : *Nous le jurons !*

Le ballet de *Flore et Zéphyre* a terminé cette fête de famille. Les sujets de la danse ont rivalisé de zèle et de perfection ; ils ont rendu avec précision tous les tableaux gracieux qu'on retrouve en nombre dans ce joli ballet. Vous le connaissez, Monseigneur ; je ne reviendrai pas sur cet ouvrage qui classe M. Didelot au nombre de nos premiers chorégraphes. M. Albert, et madame Martin-Gosselin aînée, ne laissent rien à désirer sur le fini de leurs pas. On a peine à concevoir comment ces deux sujets peuvent résister si long-temps à la fatigue de la danse, sans pour cela perdre de leur légèreté, de leur grâce et de leur aplomb. Il faudrait nommer tous les danseurs et danseuses, car chacun a mis ce jour-là tout son talent en évidence, et tout le monde sait combien il s'en trouve à l'Opéra.

Les éditeurs de la *Biographie Moderne* reconnaissent que c'est par erreur qu'il a été dit, à la fin de l'article *Bodin*, qu'il était maintenant l'un des présidens de la cour royale de Poitiers. Il résulte d'avis certains qu'ils ont reçus, 1°., que M. Bodin, qui était l'objet de cet article, est mort à Blois en 1809, sans avoir jamais été membre de la cour royale de Poitiers ; 2°. que M. Bodin (Vincent-Jacques), l'un des présidens de cette cour, depuis 1811, n'a point été membre de la convention.

Digitized by Google

ANNONCES.

Les gens de l'art regrettaient que la description des antiquités de la ville de Nîmes, que nous devons à M. Clérisseau, fût incomplète et hors de prix par le luxe des gravures. Une société d'artistes distingués, résidans dans le midi de la France, séduite par l'aspect des richesses mises au jour par des fouilles récemment faites, a le projet de donner au public la description des monumens antiques de Nîmes et de ses environs. Les nombreuses gravures au trait, dont on enrichira l'ouvrage, joindront à la fidélité des détails et au mérite de l'exécution, la modicité du prix, qui les mettra à la portée de tous les gens de l'art. Un prospectus relatif aux conditions de la souscription, qui sera ouverte incessamment, indiquera le plan que l'on se propose de suivre et les noms des collaborateurs, qui seront la garantie d'un ouvrage réclamé par les arts, et qui nous manque presque en totalité.

AVIS AUX SAVANS.

A vendre au plus offrant,

Un exemplaire de la *Mécanique analytique* de Lagrange, avec des notes marginales, qui sont en si grande quantité, que la matière écrite à la main est plus considérable que l'imprimée (1).

Chez M. Royez, rue du Pont-de-Lodi.

Almanach du Commerce, année 1816, dix-neuvième de la collection. Prix : 12 francs broché.

A Paris, chez J. De La Tynna, auteur et éditeur, rue J.-J. Rousseau, n°. 20;

Bailleul, impr., rue Sainte-Anne, n°. 71;

Latour, libraire, grande cour du Palais-Royal;

Et à la Librairie d'Éducation d'A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

---

(1) On sait que la Mécanique analytique de Lagrange est sans une seule figure; ce qui en rend souvent la lecture beaucoup plus difficile.

Digitized by Google

NOUVELLES

De la Cour, Paris et les Départemens.

— Le roi a reçu avec bonté l'hommage respectueux de son académie royale de peinture et de sculpture, au renouvellement de cette année, en l'assurant de nouveau de sa protection. M. le marquis de Paroy, membre amateur honoraire de cette académie, a profité de cette occasion pour proposer à la dernière séance de cette académie, de demander au roi son agrément pour exécuter son buste en marbre, et le placer dans la salle de ses séances comme hommage de sa reconnaissance envers sa majesté, pour la protection dont elle l'avait honorée, et son heureux rétablissement. L'académie a accueilli avec acclamation cette proposition, et a chargé M. le marquis de Paroy de présenter au roi son vœu à ce sujet.

M. le duc de Rohan, pair de France, et premier gentilhomme de la chambre, lui a transmis par écrit la réponse de S. M. en ces termes : « S. M. a accueilli avec bonté les hommages de son académie royale de peinture et sculpture, et l'avait chargé de lui témoigner le plaisir qu'elle a éprouvé d'en recevoir cette marque d'amour et d'attachement. » Cette réponse du roi a comblé de joie l'académie, qui attend, avec le plus vif désir, l'heureux moment de sa réinstallation dans ses honorables fonctions.

— Il y a quelques jours que S. M. allant à la messe, remarqna madame la comtesse de Suzannet, veuve du général de ce nom : le roi lui adressa la parole avec la plus touchante bonté ; et voyant auprès d'elle sa petite fille, il l'embrassa et lui dit : « Pauvre petite, je te bénis et je te servirai de père. » Madame de Suzannet a été accueillie par Monsieur et S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême avec la même bonté.

— Le général Travot, arrêté dernièrement à Lorient, va, dit-on, être amené à Paris.

De l'imprimerie de FAIN, rue de Racine, place de l'Odéon, n°. 4.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

PAUVRE ELVIRE.

Échos d'Ibérie,
Chantres des forêts,
Hélas! désormais,
Sur l'herbe fleurie
De vos antres frais,
Mon âme attendrie
Ne doit plus venir
De sa rêverie
Vous entretenir,
Ni brûler encore,
Aux feux de l'Aurore,
L'encens du plaisir.

Digitized by Google

Fane-toi, guirlande,
Sur l'autel des Ris;
Mes dons sont finis;
Que tout autre rende
Sa crédule offrande
Au fils de Cypris!

Où sont, dieu perfide,
Tes enchantemens?
Un jour, moins timide,
Sous les cyclamens
D'un bocage humide,
Près du cours serein
D'une onde argentine,
Je foulais le thym;
Plus doux que l'hermine,
Le Zéphyr badin
Soufflait sur les roses;
Mille fleurs écloses
Caressaient mon sein....
La dryade sombre
Parfumait son ombre,
Les oiseaux chantaient,
Les dieux écoutaient!...
Tu parus.... tes songes
N'ont duré qu'un soir,
Et ce frais boudoir
Qui vit leurs mensonges,
Sur un lit de fleurs,
N'engendra que pleurs....

Cessez vos aubades,
Satyres, Ménades,
Faunes, Égipans,
Qui sur les fougères,
De danses légères,
Égayez les champs.

Digitized by Google

Et toi, Philomèle,
Dont la voix si belle
Chante les transports
De l'amour fidèle,
Suspends tes accords....
Aquilons funestes,
Servez mon courroux....
Des plaintes célestes
Précipitez-vous....
Contre ces images
D'un bonheur trop doux,
Vengeant mes outrages,
Déchaînez, orages,
Vos sinistres coups!....
Que l'hiver descende,
Armé de fléaux,
Et partout répande
Ses sombres tableaux!....
L'hiver!.... qu'il s'oppose
A voir s'embellir
Des lieux où la rose
Charme pour trahir!

Mais quels vœux!.... Pardonne,
Séjour plein d'attrait!
Ternir ta couronne,
Serait un forfait.
Aux flammes constantes
Qu'allume en ton sein
L'amoureux essaim
Des Grâces riantes,
Compagnes garantes
D'une ardeur sans fin,
J'ai pu, sans injure,
Supposer des torts,
Et de ta parure,
Naïve nature,

Digitized by Google

Blâmer les trésors !
Hélas ! que vous dire ?
Ma raison s'enfuit ;
L'espoir qui la suit,
Avec elle expire....
Amour, doux empire,
Ton sceptre est détruit !

Adieu, je m'exile :
Je pars, cher asile,
Et ne verrai plus
Briller ces tributs
De ton sol fertile.
Source de désirs,
Charme des soupirs,
Pur flambeau qu'agite
L'aile des Zéphyrs,
Tous.... je vous évite....
Oh ! combien de jours,
Sans tarir mes larmes,
Du sein des alarmes,
Vont naître où je cours !

Coulez, temps prospères,
Sur ces champs dorés ;
Fraîcheurs salutaires,
Tendre émail des prés,
Berceaux ignorés,
Rendez aux bergères
Vos joyeux mystères,
Plus doux, plus sacrés....
Que le lierre enlace
Plus encor l'ormeau ;
Oui, qu'un feu plus beau
Règne où tout retrace
Cythère au hameau !

Digitized by Google

Que la perfidie,
Dont l'art s'étudie
A navrer les cœurs,
D'entre vous bannie,
Chez la tyrannie
Porte ses fureurs....
Séducteurs emblèmes
De faveurs suprêmes,
Vivez sans regrets,
Jaloux de vous-mêmes,
Vivez à jamais!
L'importune escorte
De mes feux trahis
Troublerait vos ris;
Aimez! je l'emporte.

Encore un soupir,
Échos du plaisir!
Puis, allez redire
Que la pauvre Elvire
N'a plus qu'à mourir.

P. Sylvain Blot.

RÉFLEXION D'UN PAYSAN.

Un avocat m'a pris, pour cinq ou six paroles,
Deux écus, sans en rien rogner.
Que ce monsieur par jour doit gagner de pistoles!
Si cela s'appelle gagner.

ÉPIGRAMME.

Gros-Jean battait sa moitié comme plâtre;
Quelqu'un lui dit: Méchant vaurien,
Au lieu d'aimer ta femme... — Oui, je l'aime bien;
Mais je n'en suis pas idolâtre.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Voyons, lecteur, jusqu'où va ton savoir :
Qu'est-ce, quand il fait jour, que ton œil ne peut voir,
Que ton œil prétend voir alors qu'il ne voit goutte,
Et qu'il faut éviter lorsqu'on se met en route?
Quoique obscurs trois jours de l'année,
Dans le cours de l'après-dînée,
L'on nous voit et l'on nous entend
Jouer un rôle assez brillant;
Je dis brillant, surtout en commençant;
Car alors qu'il finit, il s'obscurcit d'autant.

S.....

CHARADE.

D'une main très-agile,
Jeune fille docile
Sans se faire prier
Travaille à mon dernier.
Pour cet œuvre elle emploie
Fil, coton, laine et soie.
Tel qu'un jambon au croc, le matelot anglais,
Ou, même en naviguant, tous les marins français,
Passent sur mon premier la moitié de leur vie.
De cet être pourtant vois la bizarrerie,
Lecteur; c'est lui qui, dans un bal,
Met tout en train en carnaval.
Et dans un grand combat naval,
Mon tout, qui n'est point Annibal,
Toujours doit être général.

V. B. (d'Agen.)

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

« D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
» Du plus affreux objet fait un objet aimable, »
Dit quelque part le poëte français :
Ainsi, lecteur, à mon tour je pourrais
Sans pinceau, sans palette,
Et sans changer de tête,
En transportant deux pieds, présenter à tes yeux
D'abord l'objet horrible, affreux,
Qu'ont cru voir quelquefois la nuit les gens peureux ;
Ensuite un attribut que l'éclat environne,
Et qui comble les vœux de l'homme ambitieux :
L'un éblouit par le pouvoir qu'il donne ;
L'autre inspire l'effroi par son aspect hideux.

V. B. (d'Agen.)

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Vin*.

Le mot de la charade est *Annibal*.

Le mot du logogriphe est *Insecte*, dans lequel on trouve *Secte*.

Digitized by Google

DE L'HABITUDE.

On parle souvent avec trop de légèreté de l'habitude, et c'est cependant une des plus fortes racines de notre existence. On dit très-communément : ce n'est qu'une mauvaise habitude, il s'en défera; ce n'est pas un mauvais homme, mais il est faible, il se laisse entraîner par l'habitude; il faut lui pardonner son étourderie, ses brusqueries, ce n'est pas défaut d'intention, c'est habitude. On oublie qu'*habitudes* ou *coutumes* sont ce qu'on appelle les mœurs; que l'*habitude* des penchans bons ou mauvais fait le caractère, comme l'habitude des mouvemens gracieux ou désagréables fait la physionomie; que cette habitude est, comme on l'a dit, une seconde nature, et qu'elle date souvent de si loin qu'il est impossible de la distinguer de la première.

Un homme n'est pas vicieux parce qu'il a eu une faiblesse; il n'est pas vertueux parce qu'il a fait une bonne action : c'est l'habitude des vertus ou des vices qui imprime le caractère de sagesse ou de libertinage, de crime ou de probité. L'âme prend, par l'habitude ou du bien ou du mal, un bon ou un mauvais pli, et lorsqu'il est une fois marqué, rien n'est si difficile que d'en faire disparaître la trace. C'est ce qu'un courtisan sincère fit sentir ingénieusement à Pierre-le-Grand : ce monarque législateur voulait changer les mœurs barbares des Moscovites; et comme, pour atteindre ce but, l'exemple lui paraissait aussi utile que les lois, il ordonna à un certain nombre de seigneurs russes de voyager en Europe, espérant qu'ils reviendraient de ce voyage assez instruits, assez éclairés pour perdre leurs habitudes, et pour contribuer au succès de son plan de réforme; il avait choisi, pour remplir son intention, des hommes graves et mûrs. Tous les courtisans louaient avec enthousiasme ce projet, et se prosternaient devant la prévoyance et le génie de l'empereur; un seul sénateur se taisait, et dans les cours, lorsque la flatterie parle, le silence est courage. Pierre

Digitized by Google

lui demanda s'il n'approuvait pas son plan. — « Non, dit » le sénateur; ce plan n'aura pas d'effet, et vos voya- » geurs ont trop de barbe au menton; ils reviendront » tels qu'ils seront partis. » L'empereur, plein de son idée, et fort de l'approbation de tout ce qui l'entourait, railla le sénateur sur son humeur frondeuse, et le défia d'appuyer son objection d'aucune preuve solide. Celui-ci prit alors une feuille de papier, la plia, et, après avoir passé fortement l'ongle sur le pli, il le montra au czar, et lui dit : « Vous êtes un grand empereur, un » monarque absolu; vous pouvez tout ce que vous vou- » lez, rien ne vous résiste; mais essayez d'effacer ce pli, » et voyons si vous en viendrez à bout. » Pierre se tut, révoqua son ordre, et s'occupa de l'éducation de la jeunesse avant de la faire voyager.

Il fit bien; l'éducation devrait être regardée partout comme une partie principale de la législation; les peuples modernes s'occupent assez de l'instruction qui ouvre l'esprit, et trop peu de l'éducation qui forme le caractère. Les anciens y pensaient plus que nous; aussi chaque peuple avait alors un caractère national qui nous manque; nous livrons l'esprit à l'école et le caractère au hasard.

L'habitude des bons ou mauvais penchans commence dès la plus tendre enfance, et Montaigne avait raison de dire « que notre principal gouvernement est dans la » main des nourrices. » A Sparte, on accoutumait les enfans à rester seuls, à marcher dans l'obscurité, pour les habituer à ne rien craindre; on exigeait qu'ils prissent sur eux de rire et de chanter, tandis qu'on les fouettait, afin de les former à la constance et au courage; enfin, devenus plus grands, lorsqu'ils étaient rassemblés au banquet, un vieillard leur montrait la porte du festin, et leur disait ces mots : *Aucune parole ne doit sortir par cette porte :* leçon journalière qui leur imprimait l'habitude de la discrétion et de la sûreté.

C'est par de pareilles pratiques qu'on ployait les âmes à la législation lacédémonienne, et qu'on façonnait les enfans, de manière à en faire des hommes qui surpassaient dans la suite tous les autres Grecs en courage et en vertus.

Digitized by Google

Lycurgue eut beaucoup de peine à persuader à ses compatriotes l'utilité d'une éducation à la fois si forte et si minutieuse; il se servit d'une fable vivante pour les convaincre, et cet apologue d'un nouveau genre eut plus de succès que ses raisonnemens.

Il avait élevé deux chiens, tous deux nés du même père et de la même mère; dressant l'un avec dureté, et donnant à l'autre toute liberté et toute la nourriture qu'il voulait. Un jour, devant l'assemblée du peuple, il fit venir ces deux chiens; en même temps il posa à terre une écuelle de soupe, et fit lâcher un lièvre; le chien dressé courut au gibier, et le chien gâté au potage. « Voyez, dit le législateur, l'effet de l'éducation : » ces animaux sont de même race et de même sang; » l'un est gourmand, l'autre chasseur; tel est le résul- » tat des leçons qu'on leur a données, des habitudes » qu'ils ont prises. Vos enfans seront des hommes lâches » ou courageux, selon que vous négligerez ou suivrez » les lois que je vous propose. » Sparte le crut, et devint la première cité de la Grèce.

On n'ignore pas ces vérités et ces faits; mais nos *habitudes* nous empêchent d'en profiter. Toutes les familles trieraient au despotisme, *si on voulait les forcer* à donner aux enfans une éducation uniforme et analogue à la forme du gouvernement sous lequel ils sont destinés à vivre. Cependant il est évident qu'une éducation républicaine dans une monarchie sème des révolutions; que des enfans qui, au sein d'une république, seraient élevés dans des principes d'ambition et de monarchie, renverseraient un jour ou défendraient mal les lois de leur pays, et que, sous une constitution libérale et mixte, l'impression faite par des principes trop populaires ou trop despotiques, préparerait pour l'avenir des factions et des déchiremens.

Rappelons-nous nos colléges, nos professeurs, nos livres, nos leçons, et nous verrons que, dans notre enfance, un œil clairvoyant aurait pu discerner tous les divers partis, tous les différens systèmes qui ont depuis divisé les esprits, désuni les cœurs, et livré notre patrie à des discordes jusqu'à présent interminables. Les idées diverses données à cette enfance sont devenues des

Digitized by Google

opinions, les *opinions* des *habitudes*, et les *habitudes* des *partis*.

L'habitude, ainsi que l'a dit un de nos philosophes, « est une violente et traîtresse maîtresse d'école; elle » établit peu à peu chez nous le pied de son autorité, » et ce qui est hors des gonds de l'habitude nous paraît » hors des gonds de la raison. » Rien n'est si dangereux ni si difficile que de changer les *habitudes* d'un peuple; il y tient presque autant qu'à sa vie.

Combien de sang n'a-t-il pas fallu verser pour que la raison chrétienne déshabituât les nations des folies païennes! Le législateur de la Russie fut plusieurs fois au moment d'être massacré par les Moscovites, parce qu'il voulait les éclairer, les civiliser; ils s'exposaient en foule à l'échafaud pour ne pas quitter leurs longues barbes et leurs mœurs grossières. Les hommes qui vendirent en France, dans le quinzième siècle, les premiers livres imprimés, furent maltraités, emprisonnés et accusés de magie. On ne saurait croire combien il faut d'efforts dans un climat rigoureux pour persuader aux Tartares de quitter leurs tentes et de bâtir des villages et des villes; encore aujourd'hui, lorsqu'ils veulent maudire leurs ennemis, ils leur souhaitent de *vivre enfermés dans des enceintes de pierre*.

Nous respectons tout ce qui n'est pas nouveau; nous pleurons à la vue de la chambre où nous avons passé souvent assez tristement les premiers jours de notre enfance: prenons-nous des livres; nous critiquons les modernes, nous admirons les anciens; on dirait que l'antiquité est couverte d'un voile sacré, qui ne nous laisse voir que la beauté de ses formes, et qui nous cache ses défauts.

Horace remarquait, en parlant de Névius, « que son » nom était dans la bouche de tout le monde, quoique » ses ouvrages ne se trouvassent dans les mains de per- » sonne, et que tout vieux poëte était révéré, non parce » qu'il était bon, mais parce qu'il était ancien. »

La force fait craindre les lois, mais c'est leur antiquité seule qui peut les faire respecter. Aussi rien n'est plus solide qu'un antique gouvernement; il faut de grandes

Digitized by Google

passions, de grands hasards, de longues erreurs pour l'ébranler. Sa durée passée est une forte probabilité pour sa durée à venir.

Ce qui est en même temps très-singulier et très-vrai, c'est que les hommes sont toujours gouvernés et poussés à la fois par deux mobiles bien opposés entre eux, l'*amour de la nouveauté* et *la force de l'habitude*. L'attrait de l'une les porte au changement, les chaînes de l'autre les retiennent et les rappellent.

C'est faute d'avoir assez réfléchi à cette double disposition de la nature humaine, que tant de législateurs se sont trompés, et ont vu périr leur ouvrage.

Lorsqu'une révolution ne fait que réformer quelques abus et changer une partie des institutions, elle satisfait l'amour de la nouveauté sans contrarier la force de l'habitude : mais si on change à la fois, comme on l'a vu dans certains pays, les lois, le gouvernement, le culte, les usages; le peuple, bientôt rassasié de la nouveauté qu'il désirait, et gêné dans toutes ses habitudes, se fatigue, s'agite, fermente et tend à de nouveaux mouvemens qui le ramènent en tout ou en partie à son ancien état.

Les Romains, les Anglais, les Américains, sont de grands et irrécusables témoins de cette vérité politique; les révolutions romaines et américaines, ayant laissé intactes la plupart des coutumes et des lois, ont été solides et durables; tandis que les niveleurs en Angleterre ont vu renverser, en peu de temps, l'édifice qu'ils avaient follement construit sur les débris des vieilles lois et des anciennes coutumes; et Montesquieu nous fait justement remarquer avec quelle promptitude et quelle énergie tous les anciens ressorts du royaume comprimés se relevèrent, et firent tomber le poids qui les avait courbés.

Concluons de tout ceci, qu'il faut respecter les habitudes d'une nation, parce qu'elles sont encore plus fortes que ses lois. Si ses habitudes sont bonnes, elles font sa vigueur; si elles sont vicieuses, on ne doit les attaquer qu'avec beaucoup de prudence, de temps et de ménagement; il faut y porter, non le feu qui brûle, mais la lumière douce qui éclaire.

Digitized by Google

Si, après avoir parlé de la morale des peuples, nous réfléchissons à celle des individus, il me semble que l'*habitude* nous offre une question bien digne d'examen.

Vaut-il mieux élever l'enfance par la force de la raison ou par celle de l'autorité? On penche aujourd'hui vers le premier système, le second prévalait autrefois; je ne sais, mais il me semble que dans un âge si tendre on est plus susceptible d'obéissance que de persuasion; la raison est un peu incertaine et contestable, le sentiment est positif: je voudrais qu'on ordonnât à l'enfant d'aimer Dieu, ses parens, son prochain, son pays et la vertu; qu'en obéissant à cet ordre il en prît l'habitude; quand cette habitude aurait gravé ses devoirs dans son cœur, la raison pourrait parler sans risque et très-utilement à son esprit. La jeunesse façonnée à la morale par de bons sentimens et par des habitudes acquises, peut raisonner avec moins de danger, et se défendre contre le sophisme qui ne l'attaque que trop souvent sous le nom et sous les armes de la raison.

Je crois que l'homme, ainsi formé, respectera la Divinité en dépit de toutes les objections du pyrrhonisme; qu'il aimera ses parens malgré leurs défauts; qu'il sera attaché à son pays et à son gouvernement, quand même il aurait à s'en plaindre; qu'il fera du bien aux hommes, bien qu'il éprouvât leur ingratitude et leur méchanceté; et que si le tourbillon du monde, l'attrait des plaisirs, l'écartent quelquefois de la vertu, il tendra sans cesse à y revenir; et qu'il pourra être égaré, mais non pas corrompu.

L'essentiel est, ainsi que nous l'avons dit, de donner à l'âme un bon pli, et de faire en sorte que pour elle le mal soit un accident et le bien une habitude.

Pour faire cette impression sur l'âme, prenons l'instrument le plus fort et le plus sûr. On peut me contester ce que j'ai pensé, et non ce que j'ai senti. Réfléchissons impartialement, et nous serons convaincus qu'en fait de *première* éducation, *la raison dessine et le sentiment grave*. On peut effacer les traits de l'une, ceux de l'autre sont indestructibles.

On voudrait en vain mettre en doute la puissance pres-

Digitized by Google

que irrésistible de l'habitude: sa force est à la fois physique et morale; elle s'empare de toute notre existence et modifie notre corps comme notre caractère : par elle, le nègre brave les feux du tropique, et le Lapon les glaces de l'ourse; le cénobite supporte par elle les macérations, le fakir les flagellations, le laboureur les fatigues; elle étourdit le soldat sur le bruit et les menaces de la mort; elle fait pour le riche un besoin du luxe, une nécessité de la mollesse; elle rend le sibarite sensible au frottement d'un drap, ou à celui même d'une feuille de rose.

L'habitude de certaines affections de l'âme donne aux muscles du visage un mouvement, une contraction qui se conserve et qui fait lire le caractère sur la figure.

Voyez cette tête haute, ce sourcil arqué, cette lèvre relevée, vous reconnaissez l'orgueil et le dédain; ces yeux sombres, cette bouche pincée, ces sourcils froncés vous annoncent l'humeur et la brusquerie; ce sourire contraint, ces yeux à demi ouverts, ces regards furtifs et qui évitent la rencontre des vôtres, vous dévoilent la fausseté.

Vous reconnaîtrez à d'autres habitudes des muscles, celle de la colère, de la peur, de la gaîté, de la mélancolie; et pour un observateur attentif la physionomie est le portrait du caractère.

L'habitude nous poursuit dans toutes les positions, elle ne nous quitte quelquefois pas même à l'approche de la mort. Le célèbre du Marsais avait consacré sa vie à l'étude de la grammaire, il était mourant; une députation de l'Académie vint savoir de ses nouvelles, il répondit : « Dites à l'Académie que je m'en vais ou que je m'en » vas, car l'un et l'autre peuvent se dire; » quelques instans après il expira. Le maréchal prince de B., académicien distingué, était si habituellement livré à l'étude de notre langue, qu'on l'a vu quelquefois, au milieu de graves occupations, recevoir un billet de compliment ou d'invitation, et en corriger la ponctuation et l'orthographe avant de le jeter dans sa cheminée.

Le duc de N. était amoureux d'une dame depuis vingt ans, et lui consacrait régulièrement la fin de toutes ses journées; elle devint libre, il l'épousa; on peut conce-

Digitized by Google

voir leur bonheur. Après la cérémonie du mariage ils dînèrent tête à tête; le dîner fini, la duchesse s'aperçut que son mari était rêveur et distrait; elle lui demanda ce qui l'occupait si fortement : « Je songeais, répondit-il » naïvement, à une chose qui m'embarrasse : où pour- » rai-je aller dorénavant passer mes soirées ? »

Cette anecdote ne peut lui faire aucun tort; elle prouve seulement l'étrange force de l'*habitude*; car tout le monde sait qu'il fut toujours aussi bon mari qu'il avait été tendre et fidèle *amant*.

Cette habitude nous maîtrise tellement qu'elle nous gouverne lorsqu'à peine nous paraissons exister; elle veille quand l'âme sommeille, elle agit par des songes au moment même où notre corps se livre au plus profond repos; un de nos plus aimables poëtes nous l'a dit :

..... En songe un orateur
En quatre points encor lasse son auditeur;
Bercé par le rouet d'une rauque éloquence,
En songe un magistrat s'endort à l'audience;
En songe, un homme en place, arrangeant son dédain,
Pour prendre des placets étend encor la main;
En songe, sur la scène un acteur se déploie;
L'auteur poursuit sa rime, et le chasseur sa proie;
Le grand voit des cordons, l'avare de l'argent,
Et Penthièvre ouvre encor sa main à l'indigent.

On ne peut en douter, tout finit par être pour nous habitude; l'amour est *l'habitude* du désir, l'amitié est *l'habitude* de l'attrait et de la reconnaissance, la constance est *l'habitude* du bonheur.

Notre travail continuel doit donc être de bien examiner nos penchans, nos affections; de couper dans sa racine ce que nous y voyons de mal; et de fortifier par *l'habitude* ce que nous y trouvons de bien.

Dans cette étude, l'amour-propre bien entendu, l'honneur, le désir de la louange, la crainte du blâme nous aideront puissamment.

Charron nous l'apprend : « On commence, dit-il, à

Digitized by Google

» pratiquer la vertu par amour-propre, on continue par » honneur, on persevère par habitude. »

Mais si par malheur nous avons laissé prendre l'empire à des penchans funestes, à des passions coupables, n'existe-t-il plus de ressource pour nous? et *l'habitude*, fermant la porte à tout retour, nous dit-elle comme dans l'enfer du Dante: *Ici on laisse toute espérance?* Non; mais je n'y vois qu'un remède, c'est le vif aiguillon du repentir. Aussi gardons-nous bien de repousser cette arme secourable, craignons surtout de nous endurcir contre sa douleur salutaire; empêchons que *l'habitude* n'émousse sa pointe; le dernier malheur de l'homme vicieux est de se rendre par habitude insensible aux remords, comme Mithridate aux poisons.

SATIRES DE JUVENAL,

Traduites en vers français, par L.-V. Raoul. Deuxième édition.

Qu'un auteur, relégué dans le fond de sa province, s'avise de composer un ouvrage; qu'il en confie l'impression au libraire de sa petite ville; qu'ensuite, plein de confiance dans la sagesse de nos aristarques, il leur adresse son ouvrage, pour savoir s'il peut ambitionner une réputation littéraire, ne sera-t-on pas tenté de dire à cet auteur: Malheureux, *quæ te dementia cepit?* Voilà cependant ce que vient de faire M. Raoul; et, certes, il nous prouve qu'il a plus de bon sens que de *folie*; il nous prouve surtout que notre prévention contre les auteurs de province n'est pas toujours fondée. En effet, on les persécute, on s'acharne contre eux; on ne cesse de dire que leur style sent le terroir qui les a vus naître. On répète sans cesse que Paris, le foyer des lumières, Paris, le centre des arts et du goût, doit renfermer ce qu'il y a de plus grand, de plus noble et de plus élevé dans tous les genres; et que la province, possédât-elle un homme d'un rare mérite, cet homme serait entraîné

Digitized by Google

par son imagination au sein de la capitale, dans ce lieu où reposent tant de chefs-d'œuvre, parce que c'est là que le goût se forme, que l'imagination s'exalte, que les idées s'agrandissent, et que l'on approfondit le cœur humain. M. Raoul, malgré nos beaux discours, reste dans sa province, et, son ouvrage à la main, il nous démontre qu'aux bords de la Somme comme aux rives de la Seine, son imagination est susceptible de ces élans et de ces inspirations qui signalent le véritable poëte.

M. Raoul fit paraître il y a quatre ans la première édition de sa traduction en vers français des Satires de Juvénal. La poésie française fut alors dotée d'un de ces ouvrages qui lui font le plus d'honneur. L'auteur reçut les encouragemens et les éloges qu'il méritait. Loin de s'enorgueillir de ses premiers succès, il paraît avoir mis à profit le précepte du législateur du Parnasse. Cette seconde édition ne ressemble en rien à la première, et le courage, je dirai même la noble audace du traducteur, a été couronnée du plus grand succès.

M. Raoul a donc tenté une entreprise qui, jusqu'à ce jour, semble avoir découragé nos premiers écrivains. Ceux-ci vantent beaucoup Juvénal; mais, sur cent écrivains qui parlent de cet auteur, combien peu se sont donné la peine de le lire en entier! Cependant Juvénal offre des beautés du premier ordre; mais, écrivant sous le règne de la tyrannie, il ne lui était pas permis de tout dire, et souvent il est obscur et intraduisible. M. Raoul paraît profondément imbu des beautés de Juvénal; il le connaît à fond, il devine, il pénètre sa pensée, il sait lire dans son cœur.

La préface mise en tête de son ouvrage renferme des idées neuves. Elle fait voir dans son auteur une rare flexibilité d'esprit, une saine raison, une instruction solide, un talent exercé; elle est d'ailleurs écrite d'un style plein de chaleur, d'harmonie et de concision.

Il y a de certaines vérités, dit Montesquieu, qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut faire sentir. Un exemple touche plus qu'une philosophie subtile; c'est donc par des exemples que je ferai ressortir les beautés qui m'ont frappé dans l'ouvrage de M. Raoul.

Digitized by Google

Je citerai d'abord le passage de sa préface où il établit un parallèle entre Horace et Juvénal. M. Raoul s'exprime ainsi :

« L'un, dans son style badin et familier, effleurant les » préceptes de la philosophie, se contente d'attaquer de » légers travers ou d'absurdes préjugés, et croit suffisant » pour les détruire de les tourner en ridicule. L'autre, » prenant un ton plus grave, et se proposant surtout » de corriger les mœurs, s'attache à la poursuite du vice, » et, dans sa noble indignation, ne trouve pas de re- » mède trop violent contre cette gangrène de la société. » Le premier, dont l'unique objet est de plaire, discute » en riant et se joue autour du cœur. Le second, qui » ne veut qu'émouvoir, déclame avec force, et pénètre » au fond de l'âme. Horace jette le sel à pleines mains ; » Juvénal répand le fiel à torrens. L'un enfin est tou- » jours calme, toujours égal ; l'autre, toujours ardent, » toujours emporté. »

Plus loin, M. Raoul cherche à laver Juvénal du reproche qu'on lui fait d'être monotone et exagéré, mélancolique et sombre

« Pouvait-il, ainsi que Tacite, ne point donner à ses » ouvrages la couleur du sujet? Pouvait-il n'employer » que l'arme fragile du ridicule, que les traits délicats » d'un ingénieux badinage, quand tous les freins étaient » brisés, tous les nœuds rompus, toutes les lois muettes » ou foulées aux pieds? quand la morale était méconnue, » la nature outragée, la vertu proscrite, la délation en » crédit, l'univers dans la stupeur? quand Rome ne » comptait plus qu'un tyran, des esclaves, des histrions » et des bourreaux? Certes, à une pareille époque, la » plaisanterie eût été de mauvaise grâce ; on accorde » mal les superficielles combinaisons de l'esprit avec les » impressions profondes du sentiment, et le rire est plus » que déplacé sur des ruines et au pied des échafauds. »

Sous le rapport du style et sous celui de la pensée, ces deux morceaux ne laissent rien à désirer.

Je passe maintenant à la traduction de M. Raoul.

On sait que la sixième satire est celle où Juvénal a montré l'âme la plus fortement émue, la plus fortement indignée contre les vices de son siècle. C'est dans

Digitized by Google

cette satire qu'il trace en maître les caractères généraux et particuliers des femmes romaines.

Juvénal débute ainsi :

Credo pudicitiam, Saturno rege moratam
In terris, etc.

M. Raoul traduit ainsi :

La Pudeur, je le crois, habitait sur la terre,
Lorsque du temps de Rhée une froide chaumière
Réunissait les dieux, le pâtre et les troupeaux;
Lorsqu'une épouse, errant au sommet des coteaux,
De joncs entrelacés, de peaux et de feuillage,
Composait de son lit la structure sauvage,
Et près de son mari, qui se gorgeait de glands,
Des flots de sa mamelle abreuvait ses enfans.
Différente de vous, délicate Cinthie,
De vous surtout, charmante et sensible Lesbie,
Dont les beaux yeux troublés par d'amères douleurs,
Pour la mort d'un moineau se gonflèrent de pleurs!

Il y a beaucoup d'élégance et de facilité dans ces vers. Les deux derniers sont forcés, et ne rendent pas ce vers de Juvénal plein de grâce et de concision.

. . . . . Cujus
Turbavit nitidos extinctus passer ocellos.

M. Raoul a donc mal à propos ajouté des ombres au tableau. Ses vers seraient excellens si on les appliquait à nos petites-maîtresses du jour; mais Juvénal, qui connaissait son siècle, savait saisir toutes les nuances, et il aurait dégradé le caractère d'une dame romaine, si, pour la mort d'un moineau, il l'avait montrée pleurant à chaudes larmes. Il n'en est pas de même de nos dames françaises; et cet auteur, que l'on peut à juste titre surnommer le Juvénal français, Gilbert, a frappé juste en nous représentant la sensible Iris versant des larmes à la vue d'un *papillon souffrant*. Gilbert, qui balança Boi-

Digitized by Google

leau, et qui, toujours armé du fouet sanglant de la satire, nous a peint, sous des traits pleins de force et de vérité, les désordres et les vices du dix-huitième siècle, est bien digne d'être comparé à Juvénal. Juvénal est à Horace ce que Gilbert est à Boileau. Si Gilbert n'a pas l'élégance, la pureté et l'ironie fine et délicate de Boileau, Boileau est loin d'avoir l'énergie et les beautés mâles de Gilbert.

Je reviens à M. Raoul.

Dans la douzième satire, Juvénal célèbre le retour de son ami Catulle. Un jeune taureau est la victime qu'on doit immoler.

Voici les vers imitatifs de Juvénal :

Sed procul extensum petulans quatit hostia funem,
Tarpeio servata Jovi, frontemque coruscat;
Quippe ferox vitulus, templis maturus, et aræ,
Spargendusque mero, quem jam pudet ubera matris
Ducere, qui vexat nascenti robora cornu.

Voici la traduction de M. Raoul :

C'est un jeune taureau, dont le front mutiné
Cherche à briser le nœud qui le tient enchaîné;
Mûr pour le fer sacré, mûr pour le sanctuaire,
Et déjà sans rougir ne tétant plus sa mère,
Contre le tronc noueux de l'arbre le plus fort,
Sa corne ose essayer un téméraire effort.

Ces vers sont harmonieux et agréablement tournés. Il était difficile, pour ne pas dire presque impossible, de rendre dans notre langue le *vexat nascenti*. Le vers de Juvénal fait image, et le traducteur n'a qu'effleuré le but. Je cherche encore en vain dans la traduction le *spargendusque mero*, qui n'est point rendu.

Juvénal excelle dans une foule de vers sentencieux, que M. Raoul a traduits avec un rare bonheur.

Dans sa satire sur la noblesse, Juvénal dit :

.....Nobilitas sola est, atque unica virtus.

Digitized by Google

M. Raoul traduit ainsi :

Il n'est qu'une noblesse : elle est dans la vertu.

Juvénal continue :

Paulus, vel Cossus, vel Drusus moribus esto;
Hos ante effigies majorum pone tuorum :
Præcedant ipsas illi te consule virgas,
Prima mihi debes animi bona.....

La traduction de M. Raoul offre la même vigueur, la même concision que l'original :

Descendant des Drusus, des vainqueurs de Carthage,
De leurs mœurs, avant tout, montre-moi l'héritage;
Que l'éclat de ta vie efface leurs tableaux;
Consul! que ta vertu précède tes faisceaux!
Dans l'homme, Ponticus, c'est l'homme que j'estime.

Ce dernier vers rend bien heureusement le *prima mihi debes animi bona*. C'est ici que le traducteur a sondé la pensée de Juvénal.

Au surplus, c'est dans les satires sixième et huitième que M. Raoul a déployé le plus de talent comme poëte et comme traducteur. Le défaut d'espace m'empêche de citer les beaux morceaux de sa traduction. Si ce n'était point blesser la décence, je citerais surtout le passage de Messaline, satire sixième; je renverrai ensuite le lecteur à la satire des *Vœux*, que l'élégant traducteur des Bucoliques a comparée à la belle traduction de Thomas. Certes, le style de ce dernier est énergique et pompeux; mais la traduction de M. Raoul, sans être dépourvue de force et d'élégance, est plus fidèle et plus concise que celle de Thomas.

Si je me plais à donner à M. Raoul des éloges que je crois mérités, j'ai bien aussi quelques reproches fondés à lui faire. J'ai remarqué quelques négligences dans le style, des vers prosaïques et de remplissage, des

Digitized by Google

expressions triviales. Ainsi, dans sa jolie description des femmes savantes, satire sixième :

> Je hais qu'en son amie élevée au village,
> Elle n'excuse pas des fautes de langage
> Que même dans un homme on ne remarque point.

Ce dernier vers, mis pour la rime, est prosaïque, et dépare le morceau.

Ces trois vers de la satire onzième, sur le luxe de la table :

> Un esclave aujourd'hui ne s'en nourrirait pas,
> Accoutumé qu'il fut, en sa vile misère,
> De faire au cabaret une meilleure chère.

Franchement ces vers ne sont pas bons, et le second surtout pèche quant à la coupe et quant à la tournure.

M. Raoul manque quelquefois aussi de fidélité, et substitue ses pensées à celles de Juvénal. Je le répète, il n'est rien de parfait, et l'on trouve dans Juvénal certains passages que nos plus fameux latinistes ne sauraient traduire.

Les taches et les défauts que j'ai remarqués dans cette traduction sont faciles à faire disparaître. J'engage M. Raoul à mettre la dernière main à son ouvrage, et à y faire les légères corrections que le bon goût réclame.

Je n'en persiste pas moins dans cette opinion : que l'ouvrage de M. Raoul fait le plus grand honneur à notre littérature. Je le dirai sans flatterie, c'est par un coup de maître que M. Raoul débute dans la carrière, et son ouvrage donne la mesure de son talent, et comme traducteur, et comme poëte, et comme prosateur.

Puissions-nous désormais ne plus décider d'un ton aussi tranchant à l'égard des auteurs de province! Loin de nous, s'il se peut, ces futiles préjugés qui paralysent le talent au lieu de le propager. Soyons sévères, mais justes ; et, si nous avons quelque raison de poursuivre sans relâche ces rimeurs obscurs dont fourmille notre

Digitized by Google

littérature, sachons du moins rendre au vrai mérite l'honneur et les hommages qui lui sont dus.

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

École espagnole.

JOANES (VINCENT.)

Le coryphée de l'école de Valence (*hispano-italienne*) qui produisit de grands professeurs.

Cet illustre artiste naquit à Fuente de la Higuera en 1523. Il ne put donc être élève de Raphaël qui mourut en 1520.

Il est vrai qu'en mérite il égale, s'il ne surpasse, tous ses contemporains, et que la peinture, dont il possédait toutes les parties, lui dut une grande illustration.

Son pinceau, quoique un peu arrêté, n'en avait pas moins une certaine énergie qu'un dessin pur et sévère savait soutenir. Il possédait la science des raccourcis, drapait largement, et les caractères les plus nobles sont les attributs de son style; sa couleur est celle de l'école romaine; ses œuvres attestent qu'il a vu l'Italie, et, s'il avait eu moins de timidité, il tiendrait dans les fastes de l'art une place encore plus éminente. Mais quand Palamino le compare à Raphaël, c'est l'amour de la patrie qui l'emporte sur toutes les considérations.

A son retour de Rome, Joanes s'établit à Valence, et fit de sa maison une véritable académie.

Il avait une conscience timorée, et, suivant l'exemple de Louis de Vargas (qui plus encore approcha de Raphaël), il se préparait par les sacremens à l'exécution des tableaux qu'il devait peindre pour les temples. C'est à la suite d'expiations publiques qu'il fit pour les jésuites

Digitized by Google

une Conception ainsi qu'un Saint-Thomas de Villeneuve qui servit en Flandre pour des tapisseries.

Joanes donnait un soin particulier à terminer les figures, les cheveux et les barbes; il répandait sur les têtes de Sauveur qu'il a souvent répétées, une douceur entraînante.

Il est fâcheux que l'on n'ait de lui aucune production mythologique à l'instar de l'école qu'il avait suivie; mais soumis au goût qui dominait alors en Espagne ainsi qu'à ses principes, il n'a jamais exécuté que des sujets sacrés (1), tels que ceux que l'on trouve à Ségorbe Val-de-Cristo Fuente de la Higuera, à Castello de la Plana, Bocairente, Valence, Madrid, etc.

Les tableaux de Joanes qui décorent les temples de ces villes sont autant de chefs-d'œuvre.

On voit au palais de Madrid l'histoire de saint Étienne en six tableaux, dans lesquels Joanes s'est surpassé.

On a eu l'occasion d'admirer à Paris (2) la cène composée par ce maître, et l'on peut encore jouir du bonheur d'examiner cinq à six de ses magnifiques productions qui se trouvent dans les cabinets de deux à trois amateurs distingués de la capitale.

Joanes continuait sa laborieuse carrière en terminant à Bocayrente le grand maître autel de sa cathédrale, lorsqu'il tomba malade et mourut le 21 décembre 1579.

Il eut un fils nommé Vincent Jéan de Joanes, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec le père, et deux demoiselles, qui suivirent le même art, sans arriver jamais au talent de Vincent Joanes. F. Q.

---

(1) Si pour n'avoir jamais peint que des sujets religieux, Moralès a reçu le titre d'*El Divino*, Vincent Joanes, étant dans le même cas, a droit au même surnom; et si le premier doit cet honneur à ses talens, Joanes a de plus grands droits encore à l'obtenir.

(2) On voyait ce bel ouvrage chez M. Bonnemaison, dont l'obligeance extrême est le moindre mérite.

Digitized by Google

CHANSONNIERS DE L'ANNÉE 1816.

(Ier. article.)

Les chansonniers n'ont pas tort; la chanson n'en peut pas dire autant. Il est beau pour nos joyeux troubadours, servans de la vieille gaîté française, d'entonner maint et maint refrain et de demander à pleine voix les chorus universels; hélas! soins et peines perdues, c'est comme s'ils chantaient dans le désert. Quelques échos fidèles seuls reçoivent leurs couplets pour n'en redire que quelques syllabes. Les temples de Momus et de la Folie voient encore fumer l'encens de leurs autels; les prêtres seuls assistent aux sacrifices; mais où sont les offrandes? La foule des adorateurs se presse-t-elle? presque tous restent indifférens, nul ne se pique de ferveur. *La plaintive Élégie en longs habits de deuil* aurait plus de grâce au sacrifice et trouverait plus de prosélytes que la falotte chanson au galoubet joyeux! Il faut s'en prendre au temps. Ce que disent nos pères, et que nous avons la cruauté d'appeler du radotage, est bien la vérité : « On » n'aime plus, on ne jouit plus comme autrefois; les » hommes de mon temps avaient plus de gaîté, les femmes » plus de grâces, les fruits, les fruits même étaient plus » savoureux. » Froids censeurs, gardez-vous de croire que nos pères s'abusent : ce qu'ils disent n'est que trop vrai. Que les temps sont changés!.....

Mais revenons aux chansonniers; ils n'ont pas tort, applaudissons à leurs louables efforts, et, en attendant que la chanson reçoive le culte que lui rendaient nos vieux parens, disons ceux qui ont mérité des éloges. Prenons les nouveaux bréviaires du nouvel an.

Le *Caveau Moderne* (1), les *Soupers de Momus* (2),

(1) Dixième année de la collection, in-18, gravures. Prix : 2 fr.

(2) Troisième année, 2 fr.

A la librairie d'Éducation d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Digitized by Google

sont les premiers chansonniers qui ont été distribués en 1816 : leur mérite est reconnu. Le premier, le plus ancien et qui rappelle les plus doux, les plus aimables souvenirs, ne dément pas sa joyeuse origine ; le second ne le cède en rien à son aîné. Le temple de Bauvilliers est aussi bien servi que celui de Baleine, et si chacun en particulier ne prêche ardemment pour la divinité de son autel, je crains bien que les *Soupers de Momus* ne deviennent plus piquans et plus succulens que les *Dîners du Caveau Moderne*. J'invite les aînés à se défier des dernier-venus, ceux-ci remplacent quelquefois les premiers en date ; nous l'avons déjà observé, qu'ils y prennent garde.

Après le bréviaire que les deux chapitres composent annuellement, chacun, du moins quelques-uns, ont publié à part ses cantiques. Les *Anciens de la Prière* ont donné les premiers l'exemple. De Piis, Philippon de la Madelaine, Armand-Gouffé, Désaugiers, sont déjà connus, et leurs livres sont partout, se chantent partout. Ce zèle propagateur a donné l'éveil à d'autres initiés. Voyons s'ils ont aussi bien fait que leurs doyens.

M. de Bérenger s'est fait attendre ; il a fallu le prier ; nous dirons même que sa modestie était déplacée ; il devait plus tôt publier ses chansons ; enfin elles ont vu le jour. Son recueil lui assure une réputation brillante et méritée ; tout à la fois facile, élégant et correct, juste et malin, il fait de sa chanson un drame charmant ; ses compositions, d'une aimable et gracieuse licence, prouvent que Collé, son maître, lui a fait bonne part de sa succession. M. de Bérenger est désormais placé au rang des premiers chansonniers, et ses couplets vivront autant que la chanson vivra en France. Les véritables amateurs de la bonne poésie, les joyeux convives, soutiens de la gaîté française, sont tous munis du volume de M. Bérenger (1), tous le savent par cœur ; il ne faut pas faire un choix, il faut ouvrir le volume et chanter.

Il y a compensation en tout, dit le savant M. Azaïs,

(1) Un vol. in-18. Prix : 2 fr. Chez A. Eymery.

Digitized by Google

et ce système n'est que trop vrai. Après les noms fameux pour la chanson, pour le couplet, que je viens de citer, croirait-on jamais que je vais leur parler de M. J. A. Jacquelin, hélas! admis, on ne sait trop pourquoi, ni comment, mais sans doute par une coupable et dangereuse indulgence, au divin chapitre du temple de Baleine? Ses chansons imprimées ne m'y forcent que trop, et le malheureux libraire qui s'est chargé de distribuer ses couplets nous dirait bien mieux que je ne vais le prouver, si ce chansonnier doit ou peut faire la fortune d'un éditeur, et ne pas tromper tel bénévole acheteur. Le chevalier Jacquelin, chevalier puisqu'il faut l'appeler par l'un de ses titres, vient de lancer dans la librairie, pour de là aller mourir chez.....

Le *Chansonnier Franc-Maçon*, composé de cantiques, etc., par J. A. Jacquelin, *chevalier de la Légion d'Honneur, membre de la société royale académique des sciences et de l'athénée des arts de Paris; secrétaire général du Caveau Moderne séant au Rocher de Cancale, souverain prince rose-croix, membre du grand Orient de France et des respectables loges de Saint-Eugène, de la Parfaite Réunion et des Admirateurs de l'Univers, à l'Orient de Paris, etc., etc.*

L'orgueilleux in-18 est en vente (nous nous garderons bien de dire qu'il se vend): disons-en un mot puisqu'il est tombé entre nos mains, et puissions-nous rendre le chevalier Jacquelin aussi recommandable pour les amateurs de la bonne chanson, que le sont pour la littérature les Chapelain et les Pradon! Que n'ai-je le talent de l'immortel Despréaux! un seul vers nous ferait justice de ce souverain prince rose-croix.

J'ouvre donc le volume et je lis *l'avertissement*, *préface*, *avant-propos*, *dialogue entre l'auteur et son libraire*. Voyons ce que dit le chevalier Jacquelin en vers alexandrins :

L'AUTEUR.

Salut, trois fois salut à monsieur libraire.

Pour l'intelligence du texte, disons que le libraire est

Digitized by Google

le sieur Germain-Mathiot, ainsi que l'auteur, souverain prince Rose-Croix, ainsi que l'auteur, sachant parler en vers héroïques.

LE LIBRAIRE.

Votre humble serviteur, prêt à vous satisfaire.

. . . . . .

Monsieur, de votre poche il sort un manuscrit.

Vous êtes orfévre, M. Josse, et surtout vous avez bon nez pour flairer dans les poches des auteurs. Ce libraire demande au chevalier Jacquelin s'il lui apporte un *recueil de charmans mélodrames*. On lui répond qu'ils *font peur aux enfans*, et que

L'homme de goût croit voir Melpomène en sabots.

Voilà un coup de pate donné à tous nos mélodramaturges. Le libraire insiste, par pure curiosité, et demande si c'est un *pamphlet contre tous les acteurs, contre les actrices ;* un *supplément d'illustres girouettes;* une *réponse à quelques journalistes ;* un *roman venu de l'Angleterre ;* des *calembours comme s'il en pleuvait?* Non, lui répond frère Jacquelin,

C'est pour les francs-maçons que je fis cet ouvrage ;
Trop heureux si mes *chants* obtiennent leur suffrage.

Le marchand de livres enchanté, et qui, comme on l'a vu, est franc-maçon, remercie l'auteur, et finit ainsi son dialogue :

Si je dois ma fortune à ce livre *gaillard*,
Cher frère, touchez là, je vous en ferai part.

Il n'est pas question de la somme offerte par le marchand à l'auteur : peu nous importe ; néanmoins le manuscrit du prince Jacquelin est livré à la veuve Péronneau, chez qui, sans doute, il *pleut*, et qui, sans doute encore, ne se fait pas payer en cantiques, en accolades maçoniques, mais bien en bel argent ou en bons billets.

Soixante et quelques cantiques, chansons, couplets,

Digitized by Google

impromptus, rondes, etc., forment le volume in-18. Il y là de tout un peu. Tous les genres sont bons au frère Jacquelin, même le genre ennuyeux ; du moins il me l'a prouvé. Je ne puis cependant m'empêcher de citer deux couplets, le premier et le dernier d'un cantique intitulé : *Il n'est que de la Saint-Jean ;* ils donneront une juste idée du mérite des autres.

Un proverbe assez vulgaire,
Sans y mettre de façons,
Des plus grands sots de la terre
Fait autant de francs-maçons.
Ce proverbe outrageant
Pour les fils de la lumière,
C'est.... ah ! frémissez-en,
Il n'est que de la Saint-Jean !

Les fils de la lumière feront la grimace en lisant cette dure vérité, et les ADMIRATEURS DE L'UNIVERS n'accorderont pas à leur frère chansonnier l'admiration, l'indulgence et la bienveillance qu'il réclame dans le dernier couplet :

J'oubliais, quelle démence !
Qu'ici je fais des chansons ;
Mais toujours la bienveillance
Fut la vertu des maçons.
N'allez pas, en sortant
Du temple de l'indulgence,
Dire au frère chantant :
Tu n'es que de la Saint-Jean.

Nul doute que le prince Jacquelin ne soit déclaré par *le temple de l'indulgence*, *un poète de la Saint-Jean.* Nous l'engageons à ajouter ce titre à ceux qu'il possède, et nous nous empressons de suivre notre système des compensations, en offrant à nos lecteurs le plus joli comme le plus agréable chansonnier français ; j'ai déjà nommé *le Souvenir des Ménestrels* (1). Cet ouvrage char-

(1) Un vol. in-18. Prix, pap. ordinaire, 6 fr. ; pap. vélin, 9 fr. Chez l'éditeur, rue de Richelieu, n°. 20 ; et chez A. Eymery.

Digitized by Google

mant est à sa troisième année, et ne laisse rien à désirer quant au choix des pièces et au piquant de leur mérite. Le modeste amateur, qui en est l'éditeur, ne néglige rien pour le rendre digne de la réputation que deux années lui ont acquise. Les noms les plus recommandables dans la poésie, la musique, le dessin et la gravure, assurent à ce joli ouvrage le succès le plus mérité; hommage qui, quoique tardif de notre part, ne peut que lui être agréable. Vive le système des compensations! honneur au savant M. Azaïs!

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Le présent est gros de l'avenir, Monseigneur: la disette la plus scrupuleuse règne dans tous nos théâtres, mais ils nous promettent monts et merveilles. Votre altesse peut en juger par la Comédie Française que je vais lui citer pour exemple.

On parle d'une comédie en cinq actes et en vers qui a pour titre *la Comédienne*, et que nous devons à l'aimable auteur des *Étourdis*. *Henri IV et Mayenne*, autre ouvrage en trois actes, qu'un des troubadours du Vaudeville a écrit et qui a obtenu un tour de faveur. *Laquelle des trois*, comédie que madame Talma, qui en est l'auteur, doit donner le jour de la représentation à son bénéfice. Tout compte fait, Monseigneur, voilà quatre ouvrages importans à l'étude; et pour les sociétaires du Théâtre-Français, c'est un effort qui surpasse tout ce qu'on aurait pu supposer.

Quant au théâtre Feydeau, il a eu le bon esprit d'éconduire poliment la *Comtesse Troun*, froide rapsodie de M. Scribe que M. Guenée avait essayé vainement de *réchauffer des sons de sa musique*. Je ne plains dans cette affaire que M. Guenée et les acteurs qui se sont crus obligés d'apprendre leurs rôles; il est vrai que les derniers avaient été assez sots pour recevoir l'ouvrage.

Les chutes nombreuses que ce théâtre essuie à si juste

Digitized by Google

titre ne le découragent pas ; il nous prépare une pièce en trois actes, dont la musique est de M. Boieldieu, mais dont malheureusement les paroles sont d'un ouvrier littéraire qui ne fait des vaudevilles qu'avec des échasses, et des opéras comiques qui ne font ni rire ni pleurer. M. Boieldieu, dont la musique est pleine de chaleur, de verve et de grâce, se trouvant accolé avec M. Sev..... qui n'a ni esprit, ni talent, ni chaleur, me rappelle le supplice inventé par les anciens, de lier un cadavre à un corps vivant, jusqu'à ce que celui-ci périt. Ainsi donc, si M. Boieldieu n'échauffe pas M. Sev.... ce dernier entraînera nécessairement M. Boieldieu dans sa chute.

En attendant, on monte à ce théâtre une petite pièce qui est de deux auteurs accoutumés à de grands et nombreux succès. *Cendrillon*, *un Jour à Paris*, *Jeannot et Collin*, *et Joconde*, nous font espérer dans *les deux Maris* une comédie spirituelle et une musique agréable. Cette pièce doit être donnée à la suite *d'Iphigénie en Tauride*, qui, sous les traits de mademoiselle Duchesnois et accompagnée d'Oreste-Talma, doit faire son apparition le 8 de ce mois, à Feydeau, au bénéfice de Gavaudan. Le talent de cet acteur ne sera point paralysé ce jour-là, comme on nous le faisait craindre ; il paraîtra dans la tragédie et jouera le rôle de Pylade. La représentation sera terminée par un joli ballet, où figureront, dit-on, les premiers sujets de l'Académie royale de musique.

On m'a assuré que Larive avait exposé à la Comédie Française le désir qu'il avait de reparaître sur le théâtre au profit des pauvres. Le motif est louable ; mais, pour sa réputation, nous n'aurions pas donné à cet acteur un semblable conseil. Elleviou, entraîné par cet exemple, a formé aussi, dit-on, le même projet ; nous lui appliquerons les mêmes réflexions. Larive et Elleviou se sont retirés lorsque leur gloire était à son apogée ; ils sont restés quelque temps sans cultiver un art où l'on perd lorsqu'on n'acquiert plus. Sont-ils bien certains l'un et l'autre de ne pas être aujourd'hui au-dessous du talent qu'ils ont montré jadis, et de ne pas sacrifier en une demi-heure une réputation qu'ils ont été tant d'années à acquérir?

Digitized by Google

J'aurais plus d'un exemple à citer à l'appui de ceci. Le public est naturellement ingrat; il ne se souvient du plaisir que lui a fait cet acteur, que pour en éprouver encore un pareil. S'il est trompé dans son attente, il devient injuste. Certes, Elleviou, tel médiocre qu'on le suppose, sera toujours à cent mille lieues de l'épais amoureux Paul et du gourmé petit-maître Huet; mais cela ne suffit pas, il faut encore qu'Elleviou ne soit pas effacé par Elleviou.

J'ai négligé de vous parler, Monseigneur, de deux vaudevilles qui ont réussi et qui n'en sont pas meilleurs; l'un a pour titre *le Revenant*, qui donne lieu à différentes scènes de ventriloquie; et l'autre, *le Père-Enfant*, parade qui est même inférieure à celles de Bobèche. Le *Revenant* a pour pères ce fameux Henry Dupin qui entra, il y a quelques mois, à l'Odéon sur les épaules d'Autereau, dont il avait dépecé une comédie intitulée *Paolo* ou *les Amans Ignorés*, et un certain M. J. Pain qui fit la moitié de *Fanchon* et *Amour et Mystère* à lui seul. Quant au *Père-Enfant*, je n'ose pas dire à V. A. que cette rapsodie est de M. Sevrin, qui a été si honteux lui-même de l'avoir faite, qu'il n'a pas osé se faire connaître sous son véritable nom; M. Sevrin s'est fait nommer Alexandre. Je ne sais s'il se croit l'*Alexandre des vaudevillistes*, mais à coup sûr il est l'Attila des gens de goût.

Paris, ce 4 février 1816.

Enfin, Monseigneur, la tragédie d'*Arthur de Bretagne* a été représentée hier pour la première et la dernière fois. Votre altesse connaît sans doute le drame de Shakespéare intitulé : *Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre*, et, de plus, l'imitation malheureuse que le Nestor de notre littérature en a faite au commencement de la révolution; imitation qui donna lieu à une anecdote assez singulière.

Il y eut en 1791 une espèce de fermentation dans un des des quartiers du faubourg Saint-Antoine, parce que le théâtre français de la rue de Richelieu avait affiché : *En*

Digitized by Google

attendant Jean-sans-Terre, tragédie en cinq actes. Quelques-uns des braves du faubourg imaginèrent que c'était *Santerre*, ex-brasseur, alors en procès avec La Fayette, qu'on allait jouer sur la scène, et qu'on n'avait déguisé son nom que pour mettre leur zèle en défaut. Déjà l'on commençait à crier contre le général, lorsque des personnes plus instruites expliquèrent ce que c'était que *Jean-sans-Terre*, et prouvèrent qu'il n'avait jamais été *commandant de bataillon*. Quelques plaisans ajoutent qu'il se trouvait dans la pièce le vers suivant, qui donna aux amis du *brasseur-commandant* les plus vives inquiétudes.

A nos yeux vainement il veut cacher sa *bière* !

C'était la pauvre Constance, mère d'Arthur, qui, dit-on, faisait cette exclamation.

Quoi qu'il en soit, Monseigneur, M. Aignan, qui n'a pas, comme M. Ducis, des triomphes éclatans pour se consoler d'une chûte, puisqu'il n'a encore composé que trois tragédies sifflées et une traduction d'Homère en vers français de feu Rochefort, M. Aignan, dis-je, peut se vanter d'avoir fait bien rire un parterre, qui était cependant très-disposé à pleurer.

Son premier acte n'avait excité aucun murmure. Le style seulement paraissait faible et sans couleur; mais enfin l'exposition promettait de l'intérêt. Le roi Jean tenait dans les fers le jeune Arthur son neveu, qu'un intrigant nommé Rutland lui avait livré; une bataille allait se donner sous les murs d'Évreux; Constance, mère du royal enfant, commandait l'armée qui devait vaincre Jean, lorsque l'aveugle fortune trahit la bonne cause, et rend Constance prisonnière de l'usurpateur.

Une scène entre Constance et Arthur pouvait être assez dramatique, si elle avait été traitée par une main plus habile; mais lorsque Constance, qui, jusqu'à ce moment, n'avait ni attendri ni été attendrie, ajouta :

Arthur, il ne faut pas s'attendrir davantage,

alors le public s'aperçut que l'auteur avait voulu rire, et

Digitized by Google

il l'a imité. La suite de la représentation n'a plus été qu'un feu roulant de plaisantes niaiseries.

Rutland, qui a livré si lâchement le jeune prince à Jean, est chargé par ce dernier de l'assassiner. Il se rend près du lit où Arthur sommeille ; il revient sur ses pas : Arthur se lève, arrive près de lui ; Rutland, tourmenté par les remords, lui avoue tous les tours qu'il lui a joués, et la commission dont le roi l'avait chargé. Arthur lui dit qu'il lui pardonne.

Venez, mon cher Rutland, votre place est ici :
(*Lui montrant son cœur.*)
Toujours ici. — Mon prince! ô ciel! est-il possible?

Il ne s'est rien passé,

lui répond ingénument Arthur ; mais le premier ministre du roi, le duc de Norfolk, homme intègre, juste et loyal, quoiqu'il soit l'ami d'un tyran et d'un usurpateur, trouve le poignard qui est tombé des mains de Rutland ; il demande où est l'assassin.

Duc, il a disparu ; le défenseur me reste,

réplique Arthur en montrant Rutland, qui ne s'attendait guère à cette plaisanterie-là. Bientôt on dit :

Que le roi vers ce lieu marche *le front baissé;*

ce qui veut dire que le roi est sombre et rêveur. Norfolk lui demande vengeance ; il lui apprend le crime qui a été médité. Le roi, poussé à bout, lui dit :

Écoutez :
Si ces ordres sanglans je les avais dictés,
Que feriez-vous?

NORFOLK.

Brisant une chaîne fatale,
J'emmènerais Arthur en votre capitale.
....Les barons, ministres de la loi,
Diraient qu'un assassin ne peut plus être roi.

Digitized by Google

Mais Jean, qui paraît accoutumé aux vérités dures, trouve que celle de Norfolk est une douceur auprès des invectives que Constance lui adresse à tous momens. Il feint de se convertir. Norfolk enchanté lui dit :

Vous remportez sur vous une heureuse victoire ;
A ce bienfait du ciel il m'est permis de croire.

Croyez-y, lui répond Jean. Voilà une de ces réponses qui ne manquent jamais leur effet. Aussi a-t-elle mis le public dans un accès de gaîté difficile à dépeindre.

On était déjà parvenu au cinquième acte ; Constance voyait l'armée de Philippe-Auguste maîtresse de Rouen, son fils sur le point d'être délivré. Le peuple, disait-elle,

Le peuple, impatient de le nommer son maître,
Assiége à flots pressés les portes du palais.
J'entends un grand tumulte..... ah ! ce sont les Français.
Volons au-devant d'eux... *je ne puis*,... la faiblesse
Enchaîne ici mes pas,...

D'ailleurs la scène serait restée vide.

Quel silence ! Norfolk, est-ce vous que je vois ?
Il est parti.... sans vous !

NORFOLK.

O douleur éternelle !

CONSTANCE.

Norfolk !....

NORFOLK, *aux chevaliers français.*

Ah ! soutenons sa force qui chancelle.

CONSTANCE, *qui ne veut pas qu'on la soutienne.*

Parlez... *j'ai de la force.*

NORFOLK, *se décidant à parler.*

Un grand crime est commis.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Mon fils n'est plus....

NORFOLK.

Madame....

CONSTANCE.

Achevez....

NORFOLK *achevant.*

Je frémis.

On s'attendait à entendre un de ces beaux récits où le poëte, donnant un libre essor à son imagination, captive l'attention du spectateur par le charme de la poésie et la sombre couleur de ses tableaux; telle est du moins l'usage dans les tragédies qu'on a faites jusqu'à présent. Mais M. Aignan, qui avait inventé un genre de tragédie nouveau, et avait *fait rire jusqu'aux larmes*, aurait cru peut-être trancher le ton général de son ouvrage s'il l'avait terminé par un récit sérieux.

Tout ce que ses aveux vous ont appris, Madame,
Il le redit : qu'il fut un perfide.... *un infâme*....
Le nom d'Arthur sanglant vole de bouche en bouche.
On se regarde.... on pleure, *on se presse la main*....

Le récit se termine enfin par les vers suivans :

Vingt guerriers ont sur lui fait tomber leur courroux,
Et tandis qu'ils frappaient et redoublaient leurs coups,
Criant : *Meurs, scélérat, que l'enfer te dévore.*

Croirez-vous, Monseigneur, que c'étaient Talma, Damas, Saint-Prix, mesdemoiselles Duchesnois et Mars qui jouaient cet ouvrage? que le Théâtre-Français enfin avait fait les frais d'une décoration nouvelle?

Après avoir fait avec impartialité l'historique de cette représentation, il convient de vous dire, Monseigneur, que le caractère de Norfolk est d'un grand effet; il est

Digitized by Google

dessiné largement : heureux si le style de l'auteur, qui est ordinairement traînant et diffus, avait été digne de la conception de ce rôle. Lorsque Constance cherche à détourner Norfolk de la cause de son roi ; qu'elle lui dit que c'est un usurpateur, qu'il est abandonné, et que, sans lui, il serait détrôné, Norfolk lui répond :

Ne vous figurez pas que des cœurs je dispose,
Que, seul, du souverain je soutiens la cause ;
Si je le trahissais, mille, dans son danger,
D'un abandon si lâche accourraient le venger.
Mais, quand il serait vrai que sur mon assistance
S'appuyât de mon roi la dernière espérance,
Soit devoir ou fierté, soit vieil attachement,
Je ne puis me résoudre à ce délaissement.
Il m'est doux (trop d'orgueil vient m'enflammer peut-être)
De me croire un sujet nécessaire à mon maître:
J'aime que dans mon nom le sien trouve un appui ;
Qu'il n'ait pas tout perdu tant que je reste à lui.

Ces vers ont de la noblesse. L'indisposition du public l'a empêché d'apprécier aussi les suivans, qui, malheureusement, étaient toujours précédés ou suivis d'expressions ridicules ou prosaïques :

Ah! c'est en les flattant qu'on insulte les rois.
. . . . . et ne voyez-vous pas
Qu'on ne s'affermit point par des assassinats ;
Qu'il est trop dangereux de régner par la crainte ?
etc., etc.

Digitized by Google

MÉLANGES.

— Le journal de Perpignan se fait remarquer parmi les feuilles de nos provinces par son excellent esprit et par une rédaction qu'on doit aux talens du savant et modeste professeur de littérature M. A.-J. Carbonell.

Nous avons cependant signalé, dans un de nos derniers numéros, comme de mauvais goût, comme ridicule, un article *spectacles* de l'amateur J. A., et nous avons cru bien faire; notre amateur y a répondu, croit-il avoir mieux fait? Son second article vaut autant que son premier :

> Quo semel est imbuta recens servabit odorem
> Testa diù.....

Les jeux de mots ne plaisent pas à M. J. A. Eh! fait-il autre chose? C'est l'ingénuité du vice; la fausse modestie d'un talent supérieur; personne ne sait mieux que lui fagoter des calembours : ce qu'il sait moins parfaitement, c'est *l'art d'écrire correctement.*

Il est bien difficile de *s'entendre* de loin comme de près avec l'amateur J. A.; tout le monde en convient; ce qui est bien plus difficile, c'est de l'*entendre* lorsqu'il ose se charger d'écrire en français sur les spectacles :

> Ce n'est que jeux de mots, affectation pure,
> Et ce n'est pas ainsi que parle la nature;
> Le goût de l'*amateur* en cela me fait peur.

Nous conseillerons donc à ce faiseur d'articles spectacles de rester, comme il le dit fort bien, au *sein de sa retraite*, *content de son obscurité*, et de prétendre, s'il le veut, au titre d'homme d'esprit.

> C'est un titre banal. On ne peut faire un pas
> Qu'on ne voie accorder ce titre imaginaire
> A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent

Digitized by Google

Que des *cerveaux brûlés*, des *têtes à l'évent*,
Que les plus fats de tous les hommes.
....Joignez-y le ton suffisant,
Voilà les qualités de l'esprit d'à présent.

— Il paraît certain qu'on va transporter au Musée la belle galerie de Rubens, les Lesueur, les Champagne et les admirables marines de Vernet qui sont au palais du Luxembourg. Ces chefs-d'œuvre y seraient remplacés par des tableaux capitaux de nos peintres modernes, c'est-à-dire de nos peintres qui vivent encore, ou qui, étant morts depuis dix ans, n'ont point encore acquis le droit d'être admis aux honneurs du Louvre. On cite parmi les tableaux qui faraient partie de cette nouvelle collection, *le président Molé* de M. Vincent, *le Léonard de Vinci* de M. Ménageot; *l'Éducation d'Achille* de M. Renaud; *la Phèdre* de M. Guérin; *le Paul-Émile* de Vernet; *les Muses ou le Télémaque* de M. Meynier; *le Déluge ou l'Endymion* de M. Girodet; *la Justice et la Vengeance* de M. Prudhon, etc., etc.

On assure également qu'un grand nombre de tableaux qui honorent l'école française, et qui étaient entassés au Louvre dans la poussière des magasins, vont reprendre au Musée la place qu'ils y occupaient autrefois.

— Dans la nuit du 22 au 23 janvier dernier, M. Pons, astronome adjoint à l'Observatoire de Marseille, a aperçu une comète dans la partie septentrionale du ciel, entre la queue de la petite ourse et la tête de la giraffe, par 241 degrés environ d'ascension droite à 86 degrés de déclinison boréale. Le lendemain, à dix heures du soir, elle avait, d'après les mesures de M. Blanpain, 278 degrés 20 min. environ d'ascension droite, et 85 degrés 45 min. de déclinaison. Les brumes n'ont permis d'observer cette comète à Paris que le 1^er^. de ce mois. Ce jour, à huit heures du soir, elle était déjà par 59 degrés 57 min. de déclinaison boréale, et 341 degrés 25 min. d'ascension droite. Les astronomes pourront se servir de ces renseignemens pour retrouver cet astre qui,

Digitized by Google

jusqu'à présent, est très-faible, ne présente aucune trace de queue, ni de noyau, et ne s'aperçoit pas à l'œil nu.

— Le beau tableau de *Persée et Andromède*, par madame Mongez, qui parut à l'exposition de 1812, vient d'être gravé par M. Eugène Bourgeois, pensionnaire de l'école française à Rome.

— Un paysan de la commune de Distré, près Saumur, a trouvé le 30 janvier, en labourant un champ, vingt-huit instrumens de bronze d'environ six pouces de longueur, et dont la forme indique qu'ils servaient de haches, de cognées ou de ciseaux. On est fondé à croire qu'ils appartiennent à une haute antiquité. Au moment où ils allaient être mis à la fonte, ces objets ont été recueillis par M. Bodin, receveur particulier de l'arrondissement de Saumur.

— Le prince de la Paix ayant fait faire des recherches à la Villa-Mathei, près de Rome, on a découvert un plancher en mosaïque, des fragmens de statues, et un buste de Sénèque, au bas duquel se trouve son nom. Ce morceau est curieux.

— On a trouvé nouvellement près de Rome, sur la rive gauche de l'Almon, des médailles de plusieurs empereurs romains. Les antiquaires les jugent d'un grand prix.

— Le prince régent d'Angleterre a chargé le sculpteur Canova de l'exécution d'un monument pour le tombeau du cardinal d'Yorck, dernier rejeton de la maison de Stuart, mort à Rome.

— Le docteur don Michel Cabanillas, médecin honoraire de la chambre du roi d'Espagne et inspecteur général des épidémies du royaume de Valence et de Murcie en 1805, demeura depuis le 7 juin jusqu'au 17 juillet de la même année, enfermé dans l'hôpital des pestiférés, avec ses deux fils et quarante-huit autres personnes qui n'avaient point eu la fièvre jaune; ils couchèrent dans les mêmes lits et habitèrent les mêmes chambres que ceux qui avaient eu cette maladie, au nombre de trois

Digitized by Google

mille quatre-vingt-sept individus, dont mille deux cent quatre-vingt sept en étaient morts. Le docteur, ses enfans et les quarante-huit personnes qui étaient avec eux, n'éprouvèrent pas la moindre atteinte de la contagion, en faisant usage des fumigations acido-minérales.

— M. Q. Durand, rue de Bussy, n°. 19, architecte des jardins, directeur des modèles et curiosités de monseigneur le duc de Berry, se propose de livrer par abonnement un recueil de modèles d'architecture choisis parmi les monumens les plus remarquables de France. Cette collection sera d'autant plus intéressante qu'elle offrira aux amateurs tout ce qu'il y a de plus curieux dans les genres français, gothique, rustique et étrangers.

Ces modèles représenteront aussi des temples, des fabriques, des pavillons, des belvédères, des ermitages, et enfin tout ce qu'un propriétaire aisé peut désirer pour orner et embellir ses possessions.

L'abonnement pour une livraison tous les mois est du prix de 60 fr. par an pour Paris, et 75 fr. pour les départemens. M. Durand a déjà fait paraître un Temple de la Paix qui fait un très-joli ornement de cheminée : il achève en ce moment le modèle de *la porte Saint-Martin*, et s'occupera ensuite du bel arc de triomphe de la porte Saint-Denis, qui est si beau sous le rapport de l'architecture.

L'entreprise de cette collection mérite d'être encouragée; elle peut être utile à l'art et susceptible d'être mise en usage parmi les nouvelles découvertes.

— Le maire de la ville de Nantes, convaincu que la rage peut se communiquer un grand nombre d'années après, en se servant, pour blesser quelqu'un, des mêmes armes qui auraient été ensanglantées par des blessures faites à des animaux atteints de la rage, vient de publier l'article suivant :

1°. Tous ceux qui, dans les derniers jours, ont tué ou blessé des chiens suspects, devront passer la lame de leurs armes dans des braises ou cendres ardentes; 2°. les nétoyer avec du sable fin, ensuite y répandre une couche d'huile. — On n'oubliera pas de laver l'intérieur du

Digitized by Google

fourreau avec un verre d'eau tiède, dans laquelle on aura fait fondre pour cinq centimes de potasse.

— Les objets d'art qui ont été transportés de la France à Brunswick, ont beaucoup souffert dans le trajet, notamment la collection des *Majolica*, vases de terre qui ont été peints par Raphaël.

— M. Guérin, qui avait été nommé à la place de directeur de l'académie de France à Rome, n'a point accepté. On ignore si son remplaçant sera l'un des deux candidats restans, qui sont MM. Thevenin, peintre, et Pâris, architecte, ou si l'Institut sera invité à nommer un nouveau candidat, pour que le choix ait toujours lieu sur le nombre de trois.

— M. Schwilgué, horloger et professeur de mathématiques au collége de Schélestat, vient d'inventer une pendule à calendrier perpétuel mécanique, où les fêtes mobiles sont représentées et se transportent d'elles-mêmes sur les mois et les jours qui leur correspondent pour chaque année, ainsi que le comput ecclésiastique qui y répond. Ce travail présentait de grandes difficultés dont l'auteur paraît avoir triomphé par des moyens aussi sûrs qu'ingénieux; en sorte que le problème de la détermination du jour de Pâques, ainsi que des autres fêtes mobiles, pourra se résoudre à l'aide de ce nouveau mécanisme, non-seulement pour chaque année de ce siècle, mais à perpétuité pour les siècles à venir.

— On annonce la publication très-prochaine d'un nouveau journal de médecine, sous le titre de: *Journal universel des Sciences médicales*. Cet ouvrage périodique, conçu sur un plan très-étendu, dans lequel la littérature médicale de toutes les nations civilisées tiendra une place considérable, doit être dirigé par M. Regnault, médecin-consultant du roi.

— M. Piatti, libraire à Rome, vient de publier le Testament de Louis XVI, traduit en toutes les langues européennes.

— Les Jésuites ont cru pouvoir faire imprimer les livres des religieux de leur ordre, qui, dans le temps de leur

Digitized by Google

splendeur, furent mis à l'*index*. De ce nombre est la troisième partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer; mais l'ouvrage a été saisi à Rome, à la requête du procureur du saint-office, et les exemplaires déposés au greffe de l'inquisition. On va instruire le procès des Jésuites éditeurs.

— M. Hase, professeur à l'école spéciale des langues orientales, fait imprimer en ce moment, à l'imprimerie royale, un volume faisant suite à la collection d'historiens grecs, connue sous le nom de *la Byzantine*. Ce volume in-folio contiendra l'Histoire de Léon le diacre; un fragment considérable de celle de Jean d'Antioche, sur les guerres entre les Romains et les Perses; un traité sur la tactique, composé par l'empereur Nicéphore-Phocas; le récit de la prise de Syracuse par les Sarrasins, écrit par un témoin oculaire. Ces ouvrages, restés inédits jusqu'à présent, sont tirés des manuscrits de la bibliothèque du roi et de celle du Vatican. L'Europe savante devra leur publication, intéressante pour l'histoire du moyen âge, à la générosité avec laquelle S. Ex. le ministre de l'intérieur, et M le comte Fromanzow, grand-chancelier de l'empereur de Russie, ont favorisé cette entreprise.

— M. Godin de Nevers vient d'inventer une soufflerie hydraulique, applicable aux forges à hauts fourneaux. Une caisse ayant deux ouvertures, dont l'une reçoit un courant d'eau, qui, par l'autre ouverture, porte au fourneau un courant d'air; tel est le principe de cette invention. L'eau, après avoir chassé tout l'air de la caisse, fait place, par son écoulement, à une nouvelle quantité d'air, et cette alternative, en se perpétuant constamment, donne un courant d'air presque uniforme. L'établissement et l'entretien de cette soufflerie auraient encore l'avantage de coûter beaucoup moins que les moyens analogues employés en France jusqu'à ce jour. La Société d'Encouragement, en reconnaissant combien cette machine est ingénieuse, a pensé que son application en grand aux hauts fourneaux exigeait des expériences qui pourront seules en démontrer l'utilité.

— *Bateaux à vapeurs.* — Au moment de voir réalisé

Digitized by Google

sur la Seine un service de bateaux mus par la force élastique de l'eau, on connaîtra sans doute avec plaisir les procédés de cette invention.

Nous supposons un bâtiment de quatre-vingt-dix pieds de longueur, et quatorze en largeur sur le tillac, non compris une galerie qui peut se projeter en dehors de part et d'autre. Ce bâtiment serait du port de soixante-quinze tonneaux. La machine à vapeur occupe à peu près le milieu du bâtiment; la chaudière est placée à tribord; le cylindre et le volant, faisant contre-poids, à bas-bord. La force de la machine est équivalente à trente chevaux (elle peut l'être plus ou moins, suivant la charge qu'on entend donner au bateau, et l'obstacle que présentera la rivière). Le jeu du piston met en mouvement de chaque côté du bâtiment, par un bras à manivelle, une roue verticale à aubes, ressemblante à celle des moulins, que l'eau frappe en dessous, à la différence, pour l'effet, que dans les moulins le courant de l'eau fait tourner la roue et met en action le mécanisme intérieur, tandis qu'ici c'est la vapeur qui met en mouvement la roue dont les aubes, frappant l'eau comme autant de rames verticales, prennent sur leur liquide leur point d'appui, et font marcher le bateau en avant. Ces roues ont environ onze pieds de diamètre; elles plongent dans l'eau d'environ un quart de leur rayon, plus ou moins, selon les circonstances. Leur largeur est d'environ trois pieds six pouces, et elles sont fabriquées de tôle épaisse. Pour éviter le bruit désagréable provenant du clapotement des aubes à leur entrée dans l'eau, on dispose obliquement ces aubes, afin qu'entrant dans l'eau par un angle, elles coupent le liquide, au lieu de frapper en l'enfonçant. La vitesse de la circonférence de la roue est de six lieues trois quarts à l'heure, et celle du bâtiment, lorsque l'eau est peu agitée, est d'environ un tiers de celle des roues.

Le feu très-violent qu'on entretient sous la chaudière de la machine à vapeur, consume environ quatre ou cinq milliers de houille en vingt-quatre heures; la fumée qui s'en échappe s'élève dans un gros tuyau cylindrique de fer battu très-épais, qui fait en même temps l'office de mât, et porte à sa vergue une grande voile carrée.

Digitized by Google

La partie inférieure de ce mât-cheminée est très-chaude; mais la voile ne court aucun risque; le fourneau qui contient la chaudière repose sur des briques fortement assemblées par des bandes de fer, et les parois intérieures du bâtiment sont revêtues en tôle.

ANNONCES.

PROSPECTUS. — *OEuvres complètes de Cicéron*, avec la traduction en regard, et accompagnées de notes critiques et littéraires, précédées de la vie de cet orateur, et terminées par le *Clavis Ciceroniana* d'Ernesti; 22 vol. in-8°., ornés du portrait de Cicéron.

Cicéron fut un des plus grands hommes et un des plus grands génies de l'antiquité. Il est le seul qui puisse, à juste titre, disputer à Démosthène le premier rang parmi les orateurs. Philosophe et magistrat, ses productions furent regardées de son temps, et le sont encore de nos jours, comme un trésor inépuisable de science, d'éloquence et de goût. On ne saurait aspirer à la gloire littéraire sans le prendre pour guide. Il unissait à un esprit observateur et profond, une incroyable variété de connaissances. Il les porta à un si haut degré, que rien ne saurait égaler sa vaste érudition. Personne n'avait étudié avec autant de sagacité les hommes et les choses : aussi est-il le modèle de tous ceux qui veulent se distinguer dans la carrière de l'éloquence; et, comme on l'a dit avec beaucoup de raison, il est devenu le manuel de tous les gens instruits dans toutes les conditions; il ne lui manqua rien pour être universel; sa diction a presque toujours les charmes, la cadence et l'harmonie de la poésie.

La difficulté de pouvoir rassembler les différens traités de Cicéron imprimés en divers formats, et dont plusieurs n'avaient pas été traduits ou ne l'étaient que d'une manière imparfaite, laissait depuis long-temps désirer qu'une nouvelle édition contînt tous les ouvrages qui nous restent de cet orateur illustre; on souhaitait encore que cette édition fût accompagnée de versions fidèles.

Digitized by Google

Cicéron n'était donc point véritablement traduit, lorsque des littérateurs distingués se partagèrent cette noble entreprise. L'abbé d'Olivet, qui a rendu à la langue de si grands services; Regnier-Desmarais, Bouhier, Durand, Castillon, Gallon de la Bastide, Mongault, Barrett, Prévost, Morabin, ont beaucoup mieux saisi l'esprit du premier des orateurs romains. Ils ont rendu sa pensée plus exactement et plus élégamment; ils ont, pour ainsi dire, rivalisé avec leur modèle, et leurs travaux sont devenus classiques.

Il était réservé à MM. l'abbé Auger, Clément, Desmeuniers, Gueroult frères, Bernardi, Binet et Lemaire, de nous transmettre les beautés multipliées qui caractérisent l'éloquence de Cicéron, et ces leçons sublimes et profondes d'un art dont il avait étudié et mis à profit toutes les ressources et toute la magie. Voilà les savans à qui nous devrons véritablement l'avantage de sentir et de connaître mieux le prix des productions de notre auteur. Avec de telles ressources, jointes à celles que nous offrent quelques traducteurs estimables, on a conçu l'espoir de donner, avec de bonnes traductions, la collection complète des Œuvres du plus grand orateur de Rome.

On concevra sans peine que, surtout pour la partie philosophique, il est devenu indispensable de relire et de retoucher soigneusement plusieurs traductions, telles que celles de Regnier-Desmarais, de Morabin et de Barrett; de suppléer même à plusieurs omissions volontaires, mais qui doivent disparaître dans une édition complète. Des professeurs et des littérateurs connus par leur érudition, ont bien voulu entreprendre cette révision importante, et se charger de la version des Fragmens et des petits Traités qui manquent encore à notre littérature.

La Vie de Cicéron sera rédigée d'après Middleton et l'abbé Prévost, mais en mettant surtout à profit les remarques de plusieurs écrivains, et en particulier les excellentes observations placées dans la version espagnole de M. Azara.

Voici les noms des traducteurs :

Desmeuniers, Levée, De Roquefort, Binet, Lemaire, Gueroult, Auger, Prévost, Mongault, Castillon, Durand,

Digitized by Google

Regnier-Desmarais, d'Olivet, Bouhier, Barrett, Bernardi.

Le texte latin sera celui d'Ernesti; et le *Clavis Ciceroniana* du même auteur, qui terminera l'ouvrage, ajoutera beaucoup au mérite de cette édition. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'excellence de ces tables; leur utilité est trop connue et trop appréciée pour nous étendre davantage sur cet objet. Les épreuves seront corrigées avec le soin le plus scrupuleux par les éditeurs. La partie typographique ne laissera rien à désirer.

Des personnes marquantes dans le monde littéraire, membres d'une des premières sociétés savantes de l'Europe, n'ont pas dédaigné de favoriser, d'encourager, d'honorer même cette entreprise, en aidant les éditeurs de leurs conseils et de leurs lumières.

La collection complète des Œuvres de Cicéron formera 22 vol. in-8°., tirés à 600 exemplaires. Chaque livraison, composée de 3 volumes de 5 à 600 pages, paraîtra tous les deux mois. Les souscripteurs ne sont tenus à payer qu'au moment de la livraison, pour laquelle on ne donnera rien d'avance.

Conditions. — Le prix de chaque volume, pour les personnes qui se seront fait inscrire avant la fin d'avril, sera de 6 fr. 50 cent.: passé ce terme, qui est de rigueur, chaque volume coûtera 8 fr. On tirera quelques exemplaires sur papier vélin. Prix de chaque vol., 13 fr.

La souscription est ouverte à Paris, chez F. Ignace Fournier, libraire, rue Poupée, n°. 7; C.-L.-F. Panckoucke, éditeur du Dictionnaire des Sciences médicales, rue Serpente, n°. 16; et A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

— *Les Confessions du cardinal Fesch*, traduites de l'italien, suivies du portrait de l'abbé Maury, morceau inédit de M. de Pradt.

Prix, 60 c. Chez Audin, libraire, quai des Augustins, n°. 25.

— *Ode à Louis XVI, martyr*, présentée au Roi, à Vérone, le 21 janvier 1795, par M.-B.-F.-A. De Fonvielle, de Toulouse, auteur d'une tragédie de Louis XVI,

Digitized by Google

encore inédite, dont Sa Majesté a daigné agréer l'hommage à cette même époque.

Prix, 50 c. Chez Dentu, rue du Pont de Lodi.

— *Alfred*, poëme en quatre chants, par Charles Millevoye, 1 vol. in-18, orné d'une jolie gravure de Simonet, d'après le dessin de Leroy.

Prix, papier fin, 2 fr.; et papier vélin, 4 fr. Chez A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30; par la poste, 50 c. de plus.

Nous rendrons compte très-incessamment de ce poëme, qui ne fait qu'ajouter à la réputation de M. Charles Millevoye. Nous dirons comment ce poëte a peint son héros, personnage éminemment poétique, et que l'histoire nous représente comme un monarque guerrier, fondateur d'une dynastie; poëte, législateur, et joignant à tant de sortes d'intérêts l'intérêt qu'inspire un malheur non mérité; ce guerrier qui, accablé sous le nombre après d'éclatantes victoires, abandonné de son peuple dont il est chéri, suspend sa couronne aux rameaux d'un chêne, se réfugie dans une cabane, et, simple pâtre, songe, en conduisant un troupeau, qu'il doit encore gouverner un peuple; qui, au signal de l'amitié, passe, sous le déguisement d'un chanteur, dans le camp des farouches Danois, observe leurs positions, profite de leur désordre, et, un luth en main, s'apprête à reconquérir ses états.

Des fragmens de ce poëme sont déjà connus de nos lecteurs; nous essaierons, tout en rendant justice aux talens du poëte, de recommander son ouvrage aux véritables amateurs de la bonne poésie.

Observations sur les Développemens présentés à la chambre des députés, par M. de Murard de Saint-Romain, député du département de l'Ain, dans la séance du 31 janvier 1816, sur l'instruction publique et l'éducation; par un membre de l'Université.

Prix: 75 c. Chez Nicolle, rue de Seine, n°. 12.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 14.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

LA VIOLETTE AU LIS,

IDYLLE,

Composée au sujet de l'amnistie accordée par le roi à la violette.

Auguste lis, du sein de l'herbe
J'exhalais mes parfums vers ta tige superbe;
Ce faible encens, tribut d'une modeste fleur,
Zéphyr te l'apportait sur son aile legère.
Tu l'avais respiré: quel était mon bonheur!
Fidèle, heureuse et solitaire,
De frais boutons j'aimais à m'entourer.

Digitized by Google

Je leur disais : « Sous son ombre propice
« Croissez, ô mes amours, croissez pour l'adorer !
» Flore, hâte-toi d'entr'ouvrir leur calice,
» D'y verser tes parfums, d'animer leurs couleurs.
» Répands sur eux tes charmantes faveurs. »
Flore exauçait mes vœux ; sous la molle verdure,
Dans les bois, au bord des ruisseaux,
Riche de mes boutons nouveaux,
J'étais de nos vergers la première parure ;
Fleurissant à tes pieds, les filles du printemps
Aimaient à t'annoncer les beaux jours et l'ombrage :
Du bonheur être le présage,
Plaît à tous les cœurs bienfaisans.
Je t'adorais sans chercher à paraître ;
Humble dans mes désirs, sensible avec pudeur,
Je vivais, innocente fleur.
Hélas ! de son destin le faible est-il le maître ?
Hiver, que n'as-tu fait périr
La violette alors si pure ?
Devais-je renaître et fleurir
Pour orner le front du parjure ?
Quoi ! n'a-t-il pas tremblé quand sa profane main
De l'innocence osa placer l'emblème
Sur un coupable sein ?
J'invoquai Flore, Pan et Jupiter lui-même.
Les dieux ont répondu : « Malgré les rameaux verts
» Qui voilent ta plante timide,
» Espérais-tu qu'en parfumant les airs,
» Tu pourrais échapper aux désirs du perfide ?
» Ignorais-tu combien l'homme est pervers ?
» — Privez-moi de ces dons ; ils faisaient mes délices,
» Quand ils étaient aussi purs que mon cœur.
» De l'infidélité s'ils deviennent complices,
» Reprenez-les ; ils causent ma douleur.
» Quoi ! je ne verrai plus au lever de l'aurore
» La naïve beauté mêler à ses cheveux

Digitized by Google

» Des fleurs que la nuit fit éclore ?
» L'amour me bannira de ses chiffres heureux ?
» La candeur, à l'autel présentant sa guirlande,
» Cherchera d'un œil inquiet,
» Si par hasard un bouton indiscret
» Ne profane point son offrande ?
» Je ne dois plus mourir sur un cœur vertueux,
» Et ce beau lis, que malgré moi j'offense,
» Va rejeter mon encens et mes vœux !
» — On connaît sa justice et même sa clémence,
» Dit Flore en souriant ; et le lis pour toujours
» Daigne pencher vers toi son ombre tutélaire :
» Ce Dieu, pour exaucer, n'attend pas la prière ;
» Il te rend à l'honneur, aux vertus, aux amours,
» Et la fille des rois te mêle à ses atours.
» Renais, tremblante fleur, et, s'il était encore
» Un insensible à la loi du devoir,
» Qu'à ton aspect le regret le dévore !
» Mais, s'il est repentant, qu'il se livre à l'espoir.
» Renais, que des tiges nouvelles
» Autour du lis parent ces tapis verts !
» Les cœurs reconnaissans à jamais sont fidèles,
» Et la bonté règne sur l'univers. »

Par madame la comtesse de Beaufort d'Hautfoug.

LA NUIT,

ÉLÉGIE.

Voici l'heure où la nuit déploie enfin ses voiles ;
Tout cède à l'attrait du repos.
Le nautonier s'endort sur la foi des étoiles ;
Le berger se repose au milieu des troupeaux,
Et le chasseur, près de ses toiles ;
L'avare, fatigué de compter son argent,

Digitized by Google

Interrompt sa veille assidue,
Et ferme son œil diligent,
La main sur son or étendue.
Dernier ami des malheureux,
O sommeil ! tu te plais à tromper leurs alarmes ;
Tu te reposes sur les yeux
Que la pâle douleur a trempés de ses larmes.
C'est moi seul que tu fuis, moi, tout près de mourir !
Toujours je veille, hélas ! et toujours pour souffrir !
Jamais le doux sommeil n'incline ma paupière,
Et tout dort à présent dans la nature entière.
Que dis-je... un monde entier veille... et c'est pour l'amour !...
Plus impatient de sa flamme,
Las d'implorer la fin du jour,
Le jeune homme s'élance où l'emporte son âme ;
Et la foudre, les vents, la flamme, les frimas,
Et la chute du ciel ne l'arrêterait pas.
Comme il est attendu ! quelles tendres alarmes !
Plus charmante cent fois du trouble de ses charmes,
Recueillie en son cœur pour tromper son ennui,
Sa jeune *maîtresse craintive*,
Le cœur gonflé, l'œil fixe et l'oreille attentive,
Écoute, écoute encore, et dit enfin : « C'est lui ! »
Oh ! qui peut peindre leur ivresse ?
Oh ! comme tout son cœur contre son cœur se presse !
Dieux ! quels brûlans baisers pris, donnés et rendus !
Quel rapide élan de tendresse !
Quels longs frémissemens de leurs sens éperdus !...
Où t'emporte, insensé, ta lyre trop hardie ?
Efface ces vives couleurs :
Pourquoi donc déchaîner l'aquilon sur les fleurs,
Jeter à pleines mains le feu sur l'incendie ?...
Azélie ! Azélie ! ô regrets superflus !
Moi, je t'attends aussi ; mais, toi, tu ne viens plus,
Et mes yeux au matin dans les pleurs s'obscurcissent :
Le long du jour, hélas ! je pleure mes malheurs ;

Digitized by Google

Alors que du soleil les derniers feux pâlissent,
Je dis, abîmé de douleurs :
« Demain, je verserai des pleurs. »

C. L. MOLLEVAUT (1).

PENSÉE DE MARC-AURÈLE.

Cléon me hait, c'est son affaire.
La mienne, à moi, c'est d'être bienveillant,
Doux, sensible, compatissant,
Et de voir en tout homme un frère.

SUR UNE INDISCRÈTE.

J'ignore pourquoi l'on s'étonne
Que Lise ait peine à garder un secret :
Ne sait-on pas que la belle, en effet,
N'a rien de caché pour personne ?

SUR UN PRÉDICATEUR.

Que pensez-vous, dame Arabel
De ce prédicateur fameux?
Je n'en sais rien, répondit-elle :
Il parlait de la main, je l'écoutais des yeux.

(1) M. Mollevaut vient de publier quatre volumes de poésies ; les traductions en vers de Tibulle, Catulle et Properce. Ce morceau fait partie du quatrième volume, renfermant quatre livres d'élégies du même auteur.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Quoique du sexe féminin, ...
Mon nom, lecteur, est masculin;
Trois de mes sœurs sur cinq entrent dans les affaires,
Et font ainsi que moi subsister les notaires.
Présente en toute occasion,
J'aide à dire le oui, j'aide à dire le non.
La dernière de nous s'applique à la coutume
Ainsi que moi. Pouvant faire fortune,
Elle et moi formons chaque jour
Le louable projet de briller à la cour.

S.....

CHARADE.

Je suis rampant en mon premier;
Terme d'amour en mon dernier;
Objet sublime est mon entier.

S.....

LOGOGRIPHE.

Dans la femme de qualité
Mon nom est un auxiliaire,
Que l'orgueil et la vanité
Défendent à la roturière.
Il est de toute ancienneté
Dans le code nobiliaire.
Elle le porte avec fierté,
Dans l'opulence ou la misère;
La mort seule a l'autorité

Digitized by Google

De la forcer à s'en défaire.
Il est plaisant dans l'instrument
Qui bondit, saute et s'évertue
Sur le pavé scabreux d'une rue.
Il est joli, doux et charmant
Dans cet insecte au vol rapide,
Au jeu badin, à l'œil saillant,
Aux diverses couleurs, au corps luisant,
Qui promène sa bouche avide
Sur l'herbe tendre ou le bourgeon naissant.
J'ai dix pieds, lecteur indulgent,
On d'abord sur deux j'ai six faces,
Sur un très-petit corps dur et carré,
Admis au jeu de vingt-un points marqué;
On me jette, je roule, on suit mes traces;
Et, dès qu'on me voit arrêté,
Je suis pris et soudain compté
Par le sourire ou la grimace;
Ensuite sur trois, je me place
Comme le chef des pronoms personnels;
Et puis sur cinq, avec des sels,
Purgatifs ennemis de certaine matière,
Je pousse gravement une décharge entière
De corps mal digérés ou naturels.

BONNARD, ancien militaire.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est *Ténèbres*.

Le mot de la charade est *Branle-bas*.

Le mot du logogriphe est *Spectre*, dans lequel on trouve *Sceptre*.

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE.

N°. VIII.

Discussion des anciens modes d'éducation, suivie d'un nouveau plan.

Une question bien importante s'agite en ce moment; c'est celle relative à l'éducation publique. Les uns, frappés de résultats odieux, veulent, en détruisant la nouvelle organisation, briser l'instrument qui semble les avoir produits; d'autres, intéressés à la conservation d'un établissement qui leur est si avantageux, voudraient qu'on en changeât seulement la direction, et surtout que cette direction continuât à leur être confiée. Il s'agit donc d'abolir tout-à-fait le nouveau mode d'éducation, et de rétablir l'ancien; ou d'en créer un autre qui participe de tous les deux; ou, enfin, conservant ce qui est établi, s'attacher seulement à donner par des moyens semblables une impulsion différente.

Il nous est permis dans cette occurence, et l'amour du bien public nous en fait même un devoir, d'émettre des idées que l'expérience a provoquées, et que les réflexions ont mûries.

Nous jetterons les yeux sur les anciennes institutions; nous examinerons les nouvelles; et, après les avoir rapprochées, comparées, si nous les jugeons également défectueuses, nous oserons présenter au public un plan qui serait sûrement plus utile et plus simple, si l'expérience une fois l'avait démontré praticable.

Qu'on nous permette, avant d'entrer en matière, de mettre au jour quelques réflexions sur les avantages et les inconvéniens de l'éducation publique, et les idées opposées qu'on s'en forme. Les uns en ont horreur; les autres la croient ce qu'il y a de plus utile à la société. Tous ont raison; car l'éducation publique est ce qu'il y a de meilleur ou de pire, suivant qu'elle est bien ou mal

Digitized by Google

dirigée; mais assez généralement le mal a prévalu.

Les hommes rassemblés s'améliorent, s'ils sont tenus sous une discipline exacte. Outre l'habitude de l'ordre qu'ils contractent, et les principes dont ils se pénètrent, il se forme un certain honneur, qui, à cause de la connaissance réciproque, rend les individus d'une même société comme garans mutuels de leur bonne conduite; et il semble que plus le nombre des personnes qui nous connaissent sous des rapports favorables s'étend et se multiplie, plus la garantie devient forte contre les penchans vicieux qui pourraient nous entraîner si nous étions isolés.

Ce que produisait la discipline militaire sur les hommes vagabonds, débauchés, corrompus, dont on formait autrefois les armées, est la preuve de ce que j'avance: mais aussi quelle corruption, quels désordres s'introduisent parmi les hommes rassemblés, lorsqu'une loi vigilante et sévère cesse de les gouverner! C'est surtout parmi la jeunesse, si susceptible des impressions vives et fortes en bien ou en mal, que cette corruption se porte à son comble; elle finit, livrée au désordre, par ne rougir que de ce qui est honnête. Si l'éducation est abandonnée au caprice des individus qui s'en chargent, les résultats varieront, et les jugemens qui condamnent ces établissemens seront généralement trop fondés: c'est ce qui fait que, pour rendre les produits de l'éducation aussi uniformes que bienfaisans, il est bon qu'un même mode appliqué à tout un état ressortisse d'une seule autorité qui soit dans la main du souverain.

Les institutions qu'on regrette avaient-elles ce caractère et cet avantage? Non, sans doute; et, si quelques maisons ont vu accidentellement des Rollin et autres les gouverner avec sagesse, on peut dire qu'en général le plan était mauvais, vicieux dans bien des points, et défectueux dans tous.

Des corps ambitieux, des universités rivales, des communautés corrompues et des particuliers avares se partageaient, ou plutôt s'arrachaient la jeunesse et l'éducation. Quel bien, quel ensemble, pouvaient en résulter? Les jalousies de ces différens corps contribuèrent cepen-

Digitized by Google

dant à répandre les lumières dans les commencemens; mais, depuis, elles ne servirent qu'à ridiculiser ceux qui s'y livrèrent, ou entretenir des préjugés et des haines aussi contraires à la morale qu'au bon sens.

Quant à cette discipline qu'on nous vante, pourquoi l'histoire de l'Université est-elle pleine de règlemens toujours insuffisans pour réprimer les désordres de ses suppôts et de ses élèves? Qui de nous, enfans d'avant la révolution, n'a été témoin de l'anarchie des pensions, des révoltes des colléges et même des petits séminaires? Dans un, près Orléans, où j'ai fini mes études, n'ai-je pas vu, pour mon compte, trois malheureux régens entraînés, dans une promenade, la corde au cou, à la rivière? Des mariniers seuls les sauvèrent; et c'était presque sous les yeux de l'évêque! Je ne parlerai point des pillages, des combats, dont on faisait l'apprentissage aux dépens des habitans de la campagne. La prudence de mes parens m'y avait placé cependant comme dans un lieu privilégié pour les mœurs: mais de qui la bouche impure oserait maintenant révéler les turpitudes, les infamies dont il a pu être témoin, et qu'il a su, par tradition, infecter depuis si long-temps la *plupart* des établissemens! J'ajoute à tous ces défauts, le système insensé de déprécier son gouvernement, en exaltant sans cesse, à une jeunesse trop avide de chimères et de nouveautés, une antiquité qui n'est belle peut-être que parce qu'elle n'est plus sous nos yeux.

Je ne dirai qu'un mot sur les associations religieuses. Leur esprit de corps, leurs préjugés, leur discipline toujours tant soit peu monastique, n'eût jamais paru, même à l'ancienne université, favorable au progrès des sciences. Quant aux mœurs... le dirai-je... la tension vers le mieux me paraît ennemie du bien.

Si les institutions d'autrefois ne nous laissent rien à regretter sous le rapport de la morale et de la discipline, nous allons voir que la nouvelle Université, conçue d'après un plan plus vaste, mais adoptant de vieilles routines dans le détail, et maîtrisée par les circonstances, n'a produit qu'une éducation plus vicieuse et une instruc-

Digitized by Google

tion aussi fausse. Ce qu'on pourrait conclure de résultats à peu près semblables, c'est que les anciennes écoles ont amené, sans le prévoir, une révolution, que les nouvelles consolidaient à dessein.

L'éducation se partage entre des colléges et des pensions particulières; ce partage seul est un défaut; l'éducation publique veut être exclusivement entre les mains du gouvernement. C'est sous son influence immédiate que les enfans doivent sucer les principes qui constituent son immutabilité. Ce défaut, comme on a vu, n'est point le produit de la révolution. Bonaparte l'a trouvé établi; il l'avait modifié, et l'aurait fait disparaître. Faisons pour le bonheur de la société ce que le tyran projetait pour son unique avantage; imitons les Romains, et prenons de nos ennemis tout ce qui est propre à les vaincre.

Dans les colléges, la discipline est plus exacte, les maîtres mieux choisis, mieux payés; leur sort est plus supportable, sans être cependant fortuné. Du reste, les pensions comme les colléges me paraissent en cela mal organisés. Il y a trop de maîtres (1), les élèves en changent trop souvent. Que dirait-on d'un père de famille qui donnerait tous les six mois un nouveau gouverneur à son fils? Les maîtres d'études ne font cependant pas autre office auprès des jeunes gens. Leur grand nombre, la modicité du traitement qu'il entraîne, joint à l'assujétissement et au mépris même attaché à des fonctions dont chacun affecte d'ignorer l'excellence, font que le choix ne peut jamais tomber que passagèrement sur des sujets capables de remplir dignement ces emplois. Du

(1) Cette partie est une innovation; autrefois les maîtres de quartier dans les colléges étaient de jeunes aspirans aux différentes chaires; aujourd'hui, c'est comme un état à part, et c'est presque même un titre d'exclusion pour le professorat. L'ancien mode, en cela, valait mieux, parce qu'il n'éteignait pas l'émulation et n'entraînait pas le mépris des élèves.

Digitized by Google

reste, le plus long-temps qu'un élève puisse demeurer avec un maître, c'est dix mois ; il est des pensions où ils en changent presque toutes les semaines. Mais l'aurore d'un plus beau jour semble luire pour l'éducation, et de nouvelles méthodes vont sans doute porter enfin la réforme dans des abus enracinés depuis long-temps. Qui peut sans attendrissement voir des bandes très-considérables des enfans du peuple traverser des quartiers de Paris dans l'ordre et le silence, sous la conduite d'un des leurs! De quelles révolutions heureuses ces essais sont les pronostics! On ne s'attend pas, dans l'éducation immédiate, que je parle des conseillers, des inspecteurs, presque pas même des proviseurs, quoique ces derniers, par leur sagesse et leur fermeté, suppléent beaucoup souvent à l'insuffisance des maîtres. Les professeurs ne peuvent influer que légèrement sur la conduite des élèves. Leur besogne est d'enseigner; de bons avis néanmoins, dans la bouche d'un homme qu'on estime, ne sont jamais déplacés, et peuvent produire d'excellens effets en leur temps.

Peu satisfaits des colléges, que sera-ce si nous passons aux institutions particulières, et surtout aux petites pensions? Ces maisons prises en masse contiennent néanmoins une quantité énorme d'élèves en comparaison des colléges : c'est là cependant où l'on retrouve toute cette ancienne turpitude à laquelle la révolution même n'a pas manqué d'ajouter quelques degrés de dépravation.

Aujourd'hui comme alors, des hommes communément vils prennent des gens de toute espèce à leurs gages, rassemblent quelques élèves; et voilà une maison d'éducation : mais d'autres, plus manifestement immoraux, sont à la tête de quelques-unes; et c'est là de nos jours le surcroît de scandale.

Les Spartiates, pour donner l'horreur de l'ivrognerie à leurs enfans, faisaient sous leurs yeux enivrer des Ilotes. Serait-ce dans de pareilles intentions, parens si téméraires, que vous mettriez vos enfans dans des maisons où, du matin au soir, ils n'auront auprès d'eux que des hommes faits pour attirer leur mépris ou leur haine?

Digitized by Google

Ne craignez-vous pas que leur âme n'en contracte quelque souillure, ou que les ridicules et les vices de ceux qui les gouvernent, alimentant leur malice, ils ne se fassent un jeu des observations piquantes, et ne prennent une habitude de présomption, d'arrogance et de dédains, dont vous-mêmes deviendrez sur vos vieux jours et les objets et les victimes? Pour moi, qu'une expérience assez longue a trop instruit dans cette partie, je trouve encore heureux ceux qui, dans le système actuel, ne retirent pas des fruits plus amers d'une éducation si vicieuse.

Du reste, ces défauts sont les produits de l'ancien arbre; on ne saurait en corriger les vices qu'en entant de nouvelles branches sur ce tronc si antique. Ces branches nouvelles sont les méthodes de Bell, de Lancaster, de Pestalozzy, qu'il faudrait se hâter d'adopter généralement, si l'on ne veut voir la véritable éducation, c'est-à-dire l'honnêteté, le bon ordre, la docilité, la pudeur et les vertus qui en sont la suite, devenir comme l'apanage exclusif des enfans de la dernière classe (1).

Ceci est pour l'éducation: passons au mode d'instruction. Un but raisonnable serait d'employer une portion de sa vie, celle surtout qu'on ne saurait utiliser autrement, à acquérir des connaissances utiles pour le reste de ses jours. On s'élève depuis long-temps contre la coutume plus que ridicule de tourmenter la jeunesse afin de lui inculquer des connaissances approfondies du grec et du latin. La révolution, pour nous indemniser de ses désastres, aurait bien dû nous affranchir de cette véritable tyrannie. Cependant, la nouvelle Université, plus fidèle qu'on ne pense à tous les anciens erremens, a re-

(1) Ces établissemens font le plus grand honneur à la société qui les forme; mais le succès qui les couronne et les vertus qu'ils feront naître, seront sans doute la plus douce comme la plus noble des récompenses pour des hommes aussi estimables. Nous parlerons des excellens écrits de MM. de La Borde, le comte de Lasteyre et Cuvier, à ce sujet. Nous invitons, en attendant, le public à s'en pénétrer.

Digitized by Google

mis plus que jamais en vogue une manie aussi absurde. Quels avantages cependant peuvent procurer ces études au commun des hommes ? quels fruits peuvent retirer un banquier, un négociant, un agriculteur, et tant d'autres, d'avoir passé les plus belles années de leur vie à acquérir des connaissances, dont ils n'auraient pu s'occuper depuis qu'au détriment de leurs affaires, et sans passer au moins pour des pédans ou des fous ?

L'enfance, ou plutôt la première jeunesse, n'est point l'âge du bon goût; c'est celui de la mémoire, et même, si l'on veut, de la pénétration et de l'intelligence ; mais il n'est point propre à la littérature : et quel intérêt, d'ailleurs, peut avoir un état à donner à tous les esprits une même impulsion vers les sciences spéculatives ? Que peuvent-elles produire, autre chose qu'un dégoût trop général de toutes les professions utiles?

Ce n'est pas que je veuille anéantir ces connaissances ; je voudrais seulement les restreindre. Que le petit nombre de ceux que leur état, un goût particulier, ou quelques circonstances déterminent à les cultiver, s'y livrent, rien de mieux ; elles n'en fleuriront que davantage.

Je ne voudrais pas même que dans mon plan le latin fût banni des écoles, que j'appellerais *secondaires*, et qui suffiraient à l'instruction *du commun* des hommes ; mais je n'en prendrais, comme des autres sciences, que ce qu'il y a d'utile, et ce qui peut devenir usuel. Le surplus s'apprendrait dans des écoles supérieures ou spéciales, et celles-là seraient en petit nombre.

Le plan qui suit développera mieux mes idées ; heureux si le public, et ceux préposés à réformer le mode actuel de l'éducation, peuvent y rencontrer quelque chose de raisonnable et d'utile !

BOISGUERET DE LA VALLIÈRE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

HISTOIRE

Du ministère du cardinal de Richelieu; ornée de son portrait. Par A. Jay. — Deux vol. in-8°. A Paris, chez Rémont père et fils, libraires, rue Pavée, n°. 11, près du quai des Augustins.

(IIe. Extrait.)

Malgré les intrigues des courtisans, Richelieu, protégé par Marie de Médicis, obtint l'entrée du conseil d'état. Aussitôt, dans une conférence qu'il eut avec le roi, il entretint le monarque des malheurs de la France et des moyens propres à les réparer. Louis XIII ne pouvant résister à l'éloquence austère et persuasive de Richelieu, laisse à ce dernier la conduite du timon de l'état. Le nouveau système de politique adopté, l'expédition du maréchal d'Estrées dans la Valteline, rétablissent la considération de la France dans l'étranger, rendent le pape moins incertain dans sa conduite, les Espagnols plus traitables, et alarment les cours de Madrid et de Vienne. Richelieu achève de terminer les négociations au sujet du mariage de Henriette-Marie de France avec le prince de Galles, et force le pape à délivrer la dispense pour autoriser le mariage d'une princesse catholique avec un prince d'une autre communion.

La cour d'Espagne, alarmée des mesures que prenait le premier ministre pour s'opposer au projet de monarchie universelle adopté par l'Autriche, suscite de nouveaux troubles et entretient des intelligences secrètes avec les ducs de Rohan et de Soubise, que les protestans regardaient comme les hommes les plus dévoués à leur cause. En effet, l'étendard de la révolte est levé, et quelques exploits signalent les premiers pas des chefs protestans. Richelieu, voyant l'armée française en mauvais état, fait lever des troupes, les fait exercer, puis les fait aller à Gênes. Pendant le temps de cette expédition, les arsenaux se remplissent d'armes et de muni-

Digitized by Google

tions de toute espèce. La France en peu de temps a donc une armée nombreuse et aguerrie ; le premier emploi qu'en fait le premier ministre, c'est de terminer avec honneur les affaires de la Valteline.

Mais l'objet constant des vœux de Richelieu était la destruction du parti protestant. Pour l'écraser, il fallait créer une armée navale ; il fallait empêcher les puissances de lui prêter des secours, et amener les grands à seconder cette entreprise. La Hollande et l'Angleterre, croyant que l'intention de la France était de mesurer ses forces avec celles de l'Espagne, offrent à Richelieu de se rendre médiatrices entre Louis XIII et les chefs protestans. Richelieu se hâte d'accepter, afin de se mettre en mesure de pouvoir mieux diriger ses coups, et surtout de s'assurer du parlement, dont quelques membres jouissaient de la confiance publique.

Les finances étaient dans un désordre qui embarrassait toutes les opérations du gouvernement ; des dépenses extraordinaires exigeaient de nouvelles ressources, et il fallait de suite parer aux besoins les plus pressans. Le ministre persuade au roi de convoquer une assemblée de notables ; et toute la magnificence royale fut déployée dans cette occasion. Il connaissait l'*influence* de ces sortes de solennités sur l'*imagination* des *hommes*, et savait combien il importe souvent de frapper les yeux pour faire plus d'impression sur les esprits.

Le roi ouvrit la séance. Marillac, garde des sceaux, exposa la situation des affaires ; et Richelieu prit après lui la parole. Son discours, fort éloquent, reçut beaucoup d'éloges ; et une chose digne de remarque, c'est que cette assemblée ne demanda au roi que des choses qui devaient augmenter la gloire du prince et tendre au bonheur du peuple en le ramenant à la tranquillité.

L'assemblée insista particulièrement sur les ordres à donner pour la démolition des places fortes dans l'intérieur : c'était annoncer aux habitans de La Rochelle la réduction de leur ville et la ruine du parti réformé.

L'Angleterre était gouvernée par le duc de Buckingham. Ce dernier vint à Paris, et fut chargé de conduire près de Charles I^er^. la princesse Henriette de France,

Digitized by Google

nouvelle reine d'Angleterre. L'un des plus beaux hommes de son temps et cavalier accompli, Buckingham, pour élever ses vœux jusqu'à la reine de France Anne d'Autriche. Richelieu est bientôt instruit des projets du duc, et pendant que ce dernier faisait ses préparatifs pour une nouvelle ambassade à Paris, il reçut un courrier du gouvernement français qui lui interdisait ce voyage. Transporté de colère, le duc jura de revoir la reine en dépit de tous les obstacles; et dès ce moment la guerre fut résolue. Il fit armer une flotte de cent voiles, montée par sept mille hommes, destinés à tenter une invasion en France. Buckingham effectue sa descente dans l'île de Rhé. Toiras, gouverneur de cette place, ne peut s'opposer à la descente; mais il profite de quatre jours employés par les Anglais à débarquer leurs équipages de guerre pour approvisionner l'île et pour en fortifier les côtés faibles. Il encourage la garnison, et, prévoyant l'extrémité où elle serait bientôt réduite, il lui importe, malgré l'extrême vigilance de l'ennemi, d'informer le roi de leur situation. Trois soldats se présentent; leur offre est acceptée; ils partent: l'un périt, le second est fait prisonnier; et le troisième, nommé Solanier, après avoir échappé à des périls sans nombre, arrive heureusement. Enfin, des mesures sont prises pour ravitailler l'île de Rhé, malgré les efforts des Anglais. Toiras reçoit un convoi de trente à quarante vaisseaux, qui ramène l'abondance. Pendant ce temps, les protestans de la Rochelle, s'étant laissés séduire par les promesses fallacieuses du ministère britannique, lèvent l'étendard de la révolte. Richelieu, au milieu des grands mouvemens politiques, rassemble l'armée, marche avec le roi pour soumettre les rebelles. La place est investie, les Anglais sont battus et obligés de fuir. De nouvelles séditions s'élèvent en Champagne et en Picardie; Louis XIII revient à Paris, en laissant à son ministre le commandement du siége avec la qualité de lieutenant général des armées du roi. Les travaux du siége sont poussés avec vigueur, et bientôt la famine, jointe au fléau de la guerre, fait ouvrir les portes de La Rochelle. Les habitans de cette ville coupable s'attendaient à une punition exemplaire;

Digitized by Google

mais Richelieu, toujours grand, toujours tolérant dans un siècle d'intolérance, s'emploie lui-même pour calmer le ressentiment du roi, et le décide pour les voies de douceur; les personnes et les propriétés furent respectées, et cette grande victoire ne fut ensanglantée par le supplice d'aucun rebelle. Il fut défendu aux soldats, sous peine de mort, d'outrager aucun habitant et de leur causer le moindre dommage : défense qui fut exactement observée.

Après avoir tracé avec les traits qui leur conviennent les caractères de Louis XIII, de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche et de Gaston, duc d'Orléans, frère du roi, M. Jay ajoute le tableau de la cour. Il fait connaître les intrigues du maréchal d'Ornano et du comte de Chalais, la conspiration ourdie par ce dernier et sa fin tragique. Ce fut après la mort prématurée de la duchesse d'Orléans que s'élevèrent les premiers symptômes de division entre la reine-mère et le cardinal de Richelieu. Cette princesse, aussi incapable que son fils de tenir d'une main ferme les rênes de l'état, voulait être maîtresse absolue du roi et de la monarchie. Elle se repentait souvent d'avoir introduit Richelieu dans le conseil : l'un et l'autre se ménageaient pourtant *encore, mais* il régnait entre eux une défiance et une contrainte qu'ils parvenaient avec peine à dissimuler. La situation de l'Italie donnant des inquiétudes au cardinal, il entreprend la première guerre d'Italie. La campagne est ouverte, et l'armée, commandée par le roi, obtient partout des succès, qui furent arrêtés par le traité de paix avec la Savoie et l'Angleterre, traité qui mit un terme aux guerres de religion.

Pendant l'absence de son fils et de Richelieu, Marie de Médicis ourdit de nouvelles intrigues, commet des abus de pouvoirs auxquels elle donne un éclat imprudent; le roi et son ministre lui envoient des remontrances fortes, mais respectueuses; la reine-mère n'en tient compte, et ne change point de conduite. Richelieu, instruit de tout ce qui se passait, va porter ses plaintes au roi, qui le comble de nouvelles distinctions; et, revêtu du titre de généralissime qu'on adopta pour lui, il va commander

Digitized by Google

les armées françaises en Italie. Toujours fidèle au système d'abaisser les prétentions de la maison d'Autriche, le premier ministre entame des négociations avec le roi de Suède, Gustave-Adolphe. Le roi, excité par la coterie de sa mère, se rend à l'armée et tombe malade. De nouvelles clameurs se font entendre; toutes les passions éteintes se rallument pour perdre Richelieu et choisir un autre ministre. De retour à Paris, Richelieu se préparait à quitter sa place, lorsque le cardinal de la Valette lui conseille d'aller voir le roi à Versailles : il s'y rend, et prépare cette fameuse *journée des dupes;* le roi reconnaît son erreur, et rend le premier ministre plus puissant qu'il n'avait jamais été. Tous ceux qui avaient trempé dans la conjuration sont arrêtés ou éloignés, et la reine-mère est forcée de se séparer pour jamais de son fils; le duc d'Orléans fait une fausse démarche qui l'entraîne dans plusieurs autres, et qui l'obligent à se réfugier en Lorraine; ceux qui s'étaient jetés dans son parti sont déclarés criminels de lèse-majesté, et Richelieu accroît encore sa puissance. Nommé gouverneur de la Bretagne, sa terre est érigée en duché-pairie; les maréchaux de Marillac et de Montmorenci terminent leurs jours sur l'échafaud. C'est à cette époque, dit M. Jay, qu'il faut rapporter cette habitude d'adulation, ce système de servilité qu'on a reproché depuis aux Français avec trop de justice.

L'auteur fait très-bien connaître la politique extérieure de Richelieu et ses projets sur l'Allemagne; il traite ensuite de ses liaisons avec Gustave-Adolphe, des succès qu'obtinrent les armes de ce prince, et termine par l'histoire de sa mort, ainsi que des résultats qu'elle eut sur les événemens. Le jugement du malheureux Urbain Grandier, accusé de sorcellerie, et brûlé vif, fait frémir d'horreur. Passons sur ce supplice épouvantable, et voyons Richelieu, débarrassé des grands intérêts, tourner ses regards sur la littérature, les sciences, les arts; les encourager, les récompenser, et fonder l'Académie française. M. Jay examine la question de savoir s'il est vrai que Richelieu fût jaloux de Corneille, et y répond ainsi : « Si Richelieu qui, à cette époque, dit-il, formait les

Digitized by Google

plus vastes projets pour l'agrandissement de la France; et se trouvait encore exposé aux attaques de ses ennemis, profita de cette occasion pour donner un nouvel aliment à l'inquiétude des esprits, et tourner vers un autre objet des regards constamment dirigés sur lui, on ne verra dans sa conduite qu'un trait de politique, dont l'exemple a été donné dans tous les temps. » C'était aussi le sentiment de Voltaire, que l'on ne peut s'empêcher de partager, si l'on réfléchit au travail extraordinaire auquel devait être livré le cardinal. En donnant l'ordre à l'Académie de faire la critique du Cid, Richelieu accordait une pension à Corneille; et la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal, en acceptait la dédicace. On ne doit voir dans l'institution de l'Académie française que l'intention d'honorer la profession des lettres, parce que, jusqu'alors, l'ignorance avait été trop malheureusement un titre de noblesse. Il existait encore « beaucoup de gentilshommes qui se faisaient gloire de ne savoir ni lire ni écrire; et plus ils étaient au-dessous de leur siècle, plus ils montraient d'arrogance et de fierté. » Richelieu pensait bien différemment; il estimait, il honorait, il récompensait les hommes distingués par leur savoir ou par leurs talens. Il en donna une bien grande preuve en 1629. « Lorsqu'après la *prise de Montauban*, quelques ministres protestans de cette ville sollicitèrent, comme députés du consistoire, une audience de Richelieu, il refusa de les recevoir en cette qualité, et leur fit dire que leur assemblée n'était point un corps ecclésiastique dans l'état; mais qu'il avait de la considération pour eux comme gens de lettres, et qu'en cette qualité ils seraient les très-bien-venus. » Les ministres acceptèrent l'invitation, s'entretinrent avec le cardinal sur des points de littérature sacrée et profane, et se retirèrent enchantés de la politesse de ses manières et des agrémens de sa conversation.

En se déclarant le protecteur des lettres, Richelieu s'associait à leur gloire, et, en rendant les places académiques un objet d'ambition pour les plus grands seigneurs du royaume, il ennoblit la culture des arts d'imagination, qui, à son tour, adoucit la rudesse des mœurs,

Digitized by Google

et donna aux Français les premières leçons de goût et d'urbanité. M. Jay fait judicieusement observer qu'en favorisant les hommes de lettres, le cardinal agissait par eux sur l'opinion : leur reconnaissance était intéressée à soutenir sa réputation. Il prévoyait déjà les services que cet établissement devait rendre à la langue et à la littérature françaises, moins par ses propres travaux que par ceux qu'elle inspira en offrant un objet d'émulation et une noble récompense aux hommes qui se vouent à la culture des lettres.

Les vues les plus libérales présidèrent à l'organisation de l'Académie française ; le rang ni la naissance ne donnaient aucune prérogative, aucun droit de préséance dans l'assemblée. Les élections étaient tellement libres, que, Richelieu ayant témoigné son mécontentement de ce que l'Académie avait admis parmi ses membres Porchères de Laugier, écrivain attaché à ses plus grands ennemis ; pour apaiser le protecteur, on lui offrit de révoquer l'élection et de faire un nouveau choix : mais Richelieu, comprenant que cette expulsion forcée, en avilissant l'Académie, lui enlevait toute espèce de considération, qu'il l'exposait à détruire son propre ouvrage, permit à son ennemi de siéger à l'Académie, et laissa un exemple utile à suivre dans tous les temps.

« Les académiciens promettaient sur leur honneur de n'avoir aucun égard aux sollicitations de quelque nature qu'elles pussent être, et de conserver la liberté de leurs suffrages pour ne les accorder, à l'époque des élections, qu'aux personnes dignes de les obtenir. L'obligation assez ridicule des visites n'existait pas encore, et l'opinion publique, qui se trompe rarement, décidait presque toujours entre les candidats. Machiavel dit quelque part que, pour réformer un état, il faut le ramener aux principes de ses institutions primitives : ne pourrait-on pas essayer sur l'Académie l'utilité de cette maxime ? »

On ne remarquera pas sans surprise que les lettres patentes qui instituaient l'Académie française ne furent pas vérifiées au parlement sans opposition. Ces lettres, données en 1654, ne furent vérifiées qu'en 1657 ; encore fallut-il que le cardinal usât de toute son influence pour

Digitized by Google

en obtenir la délivrance. Un autre fait non moins remarquable, c'est que Richelieu, dans sa conduite envers la religion réformée, n'avait eu d'autre désir que celui d'établir l'unité de pouvoir, et non un fanatisme persécuteur. Parmi les premiers membres de l'Académie on trouve quelques protestans; ainsi, comme le dit M. Jay, ce ne furent ni les opinions politiques ni les opinions religieuses qui décidèrent du choix des académiciens.

L'auteur examine le changement qu'éprouvèrent à cette époque les mœurs françaises, qui perdirent cette rudesse dont l'habitude se forme si aisément au milieu des révolutions et des guerres civiles. Ce tableau impartial est de la plus grande vérité; la marche et les progrès de l'administration, l'érection de quelques droits, les divers établissemens dans les colonies, occupent tour à tour M. Jay. Il fait successivement connaître l'établissement des îles de la Martinique, de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de Saint-Domingue, de la Tortue. Partout Richelieu fait apercevoir un ministre sage, grand, éclairé, attentif à tout ce qui pouvait accroître la prospérité de la France, et favoriser son commerce en augmentant ses ressources.

L'intérêt que présente cet ouvrage, les aperçus ingénieux de l'auteur, la justesse de ses vues, la finesse de ses observations, la noblesse de son style, et enfin la suite des travaux du cardinal de Richelieu, seront l'objet d'un troisième et dernier extrait.

Δ.

Nota. Les articles signés d'un Ω, depuis la nouvelle administration du *Mercure*, ayant été attribués au savant et ingénieux critique qui a pendant long-temps employé cette lettre, tant dans le *Mercure* que dans le *Journal de l'Empire*, le nouveau rédacteur prévient qu'il signera désormais d'un Δ.

Digitized by Google

LES DEUX ORACLES,

CONTE.

Marié depuis quinze ans à la fille d'un riche négociant de Lyon, M. Millery était lui-même à la tête d'un maison de commerce très-florissante, et coulait d'heureux jours au sein de sa famille, étranger à ces divisions de partis qui altèrent souvent les plus douces unions, et qui exaltent toujours l'esprit aux dépens des jouissances du cœur. Si l'importance de ses relations, si l'étendue de sa correspondance l'occupaient une grande partie de sa journée, il s'en dédommageait en consacrant ordinairement toutes ses soirées à sa femme et à ses enfans. Il s'appliquait à les amuser, à les distraire; et l'ami intime qui était admis par hasard à ce cercle domestique, emportait, en sortant, l'intéressante image de tout le bonheur qu'un père de famille instruit et sensible peut goûter dans l'intérieur de son ménage.

Recommandé à M. Millery par un de ses amis d'enfance, j'avais eu l'avantage de me lier assez avec lui pour assister quelquefois à ces agréables veillées. Un soir que, à la demande de son fils, âgé de quatorze ans, et de sa fille, âgée de douze ans, ce bon père venait de lire, avec beaucoup de chaleur et de vérité, quelques scènes de la pièce des *Deux Frères*, l'une de celles qu'on joue le mieux au théâtre, et qu'on y applaudit le plus; frappé de son talent pour la déclamation, et du goût qu'il montrait pour la littérature dramatique : Je ne sais, lui dis-je, si je me trompe; mais je soupçonnerais, à la manière dont vous lisez la comédie, que vous avez été passionné pour ce genre, et que vous avez même essayé de le cultiver.

Vous ne vous trompez pas, me répondit-il : et qui sait où m'aurait conduit le goût que j'avais à vingt ans pour la comédie, si mon amour-propre, blessé de l'affront le plus singulier, ne m'avait détourné dès-lors de ce chemin hérissé d'épines dans lequel je brûlais d'en-

Digitized by Google

trer? Enflammé par la lecture des grands modèles que je savais par cœur avant la fin de mes études, je n'aspirais à rien moins qu'à marcher sur les traces des Molière, des Regnard, et à me faire, comme eux, un nom célèbre par mes productions dramatiques. J'ambitionnais plus encore; persuadé que l'existence, à Paris, d'un théâtre rival du Théâtre Français, était aussi nécessaire au progrès de l'art qu'utile aux intérêts des auteurs, j'avais conçu le projet que l'ingénieux Picard a exécuté depuis. Je voulais obtenir la direction d'un théâtre, et y faire jouer mes pièces concurremment avec celles de nos comiques. L'idée était neuve alors, et me semblait faite pour prospérer.

S'il n'est rien de plus vain que de faire des châteaux en Espagne, La Fontaine, qui était un sage profond sous l'apparence d'un bon homme, a dit, avec beaucoup de vérité, qu'il n'est rien aussi de plus doux. Je l'éprouvais alors, en me berçant des plus séduisantes chimères; l'idée que j'allais fixer sur moi l'attention de mon siècle, et celle des siècles futurs, me jetait dans un ravissement continuel. Les applaudissemens que je me flattais de recevoir un jour retentissaient d'avance à *mon oreille*; et, si devant moi *une pièce était fortement* applaudie, il me semblait déjà que j'étais l'objet de l'admiration du public.

Vous concevez sans peine que, pour parvenir au but que je me proposais, je dus m'imposer d'abord le travail le plus opiniâtre. On a prétendu que, si le hasard avait présidé à la création du genre humain, on aurait vu longtemps sur la terre des générations informes et monstrueuses, des têtes, des bras, des pieds venus çà et là, sans ensemble et sans mouvement. Mes essais dramatiques présentèrent d'abord cette apparence de désordre et de confusion. Je concevais des plans qui séduisaient mon esprit, et qui avortaient sous ma plume. Telle comédie que je commençais, ne pouvait arriver qu'à la seconde ou à la troisième scène. J'abandonnais telle autre au second acte, à l'exemple du bon La Fontaine, qui ne put jamais finir sa tragédie d'*Achille*. Quelquefois je reconnaissais, mais trop tard, que j'avais traité un sujet ingrat; et je

Digitized by Google

me surprenais, bâillant moi-même, à la lecture de mon ouvrage.

Avide de gloire, et jaloux d'obtenir mon propre suffrage avant de rechercher celui du public, je brûlais sans miséricorde tous les fragmens qui me paraissaient indignes de moi. Mais enfin un sujet me frappa, et je sentis, à la facilité avec laquelle je le traitai, que je l'écrivais d'inspiration. Je composai une comédie en cinq actes, intitulée l'*Homme à deux faces*. Je développai ce caractère, et montrant tout à la fois ce qu'il a de ridicule et d'odieux, je croyais être parvenu à donner à mon ouvrage le genre de mérite que toute comédie doit avoir, celui de servir de miroir au vice, pour lui faire voir sa laideur.

A peine eus-je mis au net cette production, que je rédigeai un *Mémoire sur la nécessité d'établir à Paris un second Théâtre Français*. J'exposai de mon mieux les avantages nombreux qui résulteraient de la concurrence, et je présentai l'exécution de mon projet comme devant remplir le vœu de tous les amis de l'art dramatique.

Riche de mes deux manuscrits, je manifeste à ma famille la résolution que j'ai prise d'aller à Paris tenter la fortune. On veut en vain m'en détourner; mon vieux père, qui de sa vie n'avait cultivé la littérature, veut en vain changer mes projets, et me prouver que le commerce est, de tous les états, celui qui me convient le mieux. Je ferme l'oreille aux leçons de son expérience; je pars enchanté de moi-même, et sûr d'attirer bientôt tous les yeux par l'éclat de ma renommée.

Arrivé à Paris, je parle de ma comédie et de mon Mémoire. Je cherche à me faire des partisans et des prôneurs; mais je ne tarde pas à m'apercevoir que dans cette ville bruyante, où les années sont des mois, et les mois de courtes journées, ce qui absorbait mon attention, effleurait à peine celle des autres. Ne désespérons pas, me dis-je pourtant; et, pour obtenir un double succès, assurons-nous d'abord de l'opinion des deux hommes qui peuvent influer le plus en ma faveur sur la décision du gouvernement et sur le jugement du public.

Le bruit courait alors que le ministre de qui dépendaient les théâtres, ne prenait aucune décision relative à

Digitized by Google

l'art dramatique, sans avoir consulté un des chefs de division de son ministère, homme vieilli dans la poussière des bureaux, et devenu beaucoup plus important à courtiser que son Excellence elle-même. Il était essentiel pour moi de le consulter sur mon plan, et de le soumettre à sa grande capacité, avant que de le proposer au gouvernement. Je rédigeai donc de mon mieux une humble adresse à cet oracle du ministère, et je lui présentai mon manuscrit avec une confiance aveugle, annonçant que je m'en rapportais sans appel à son jugement. Le chef de division daigna laisser tomber sur moi un de ces regards protecteurs, qui font rêver d'or pendant six semaines. Il serra mon rouleau dans son secrétaire, et m'invita à passer chez lui quelque temps après, pour connaître son opinion.

Le même jour que j'avais fait cette démarche auprès de mon nouveau Mécène, j'en fis une pareille auprès de l'Oracle de la comédie, auprès du célèbre Molé. Cet acteur, de glorieuse mémoire, que Lafont ressusciterait aujourd'hui, si ses rivaux lui laissaient la liberté de chausser le brodequin; Molé, dans l'intérieur de son ménage, était le plus simple et le plus aimable des hommes. *L'amitié* de sa sœur, les caresses de sa petite nièce *Évélina*, semblaient faire toute sa félicité. Je fus introduit auprès de lui par un ami officieux, et la manière séduisante avec laquelle il m'accueillit, me flatta singulièrement. Voilà, me dis-je, l'attribut du mérite supérieur. Molé, l'orgueil de la scène française, doit lire avec intérêt le premier essai d'un auteur comique. Son opinion sera décisive pour moi; si elle m'est favorable, je ne doute plus du succès. Le public ratifiera sans peine le jugement qu'aura porté de ma comédie un acteur aussi renommé. Je lui laissai mon manuscrit, qu'il me promit de lire dans la huitaine.

Le malheureux qui a risqué son argent à la loterie, ne fait pas, depuis sa mise jusqu'au tirage, de rêves comparables à ceux qui me berçaient moi-même, pendant que mes deux Oracles possédaient le fruit de mes veilles. J'eus quelques jours d'une félicité parfaite. L'avenir se peignait à mes yeux brillant des plus vives couleurs; il me semblait que Thalie descendait du ciel, devant moi, dans une gloire d'opéra, et me couronnait de ses propres mains.

Digitized by Google

Cependant dix jours venaient de s'écouler : c'était l'époque où je devais aller revoir mes juges. Ma visite ne fut pas longue. Le chef de division me renvoya honnêtement à la semaine suivante ; et l'oracle de la comédie, bien plus honnêtement encore, me remit à la fin du mois.

Comme je sortais de chez eux, un peu moins bercé d'illusions que la semaine précédente, un bon Lyonnais me rencontre. Instruit du sujet de ma peine, il ne cherche pas à me consoler. Armez-vous de patience, me dit-il ; vous en essuierez bien d'autres !

M. Francheville était le nom de cet honnête Lyonnais : des affaires de commerce l'avaient appelé à Paris, où il devait passer tout au plus une quinzaine de jours. Ami de mon père, il regrettait, comme lui, que j'eusse déserté le commerce pour suivre une carrière ingrate. On ne peut pas disputer des goûts, me disait-il d'un ton pénétré ; mais vous rampez ici auprès de l'égoïsme en crédit : vous vous préparez des tourmens d'esprit qui empoisonneront toutes vos jouissances. Étranger à l'intrigue, vous essuierez des affronts qu'il vous sera impossible de conjurer. N'attendez pas que ces funestes prédictions se réalisent. Retournez à Lyon avec moi ; et que votre père ait la joie de vous voir enfin plus docile au langage de la raison.

J'avais encore trop d'espérances de réussir pour céder aux invitations de M. Francheville. J'éprouvais, en l'écoutant, la même indignation qu'éprouvaient Philaminte et Bélise en entendant les vertes remontrances du bon homme Chrysale. Comme elles, j'accusais mon raisonneur d'avoir un esprit composé *des atomes les plus bourgeois*. Je croyais être d'une nature supérieure à la sienne ; et je me voulais *mal de mort* d'être un peu de sa connaissance.

Une troisième visite à mes juges me rendit cependant moins fier. Renvoyé de nouveau par l'un et par l'autre, avec une politesse affectée qui laissait percer la contrainte, je vis bien que ma personne et mes manuscrits tenaient fort peu de place dans les esprits, et que je ne serais lu par mes deux oracles que le jour qu'il plairait à Dieu.

D'après le conseil de M. Francheville, je pris le parti

Digitized by Google

de leur écrire que j'étais sur le point de faire un voyage; que je les suppliais de prendre la peine de me juger ; que j'attendais leur décision avec autant d'impatience que de respect.

Les jours s'écoulent, et aucune réponse à mes lettres ne vient consoler mon ennui. Partagé entre le dépit, l'espérance et la crainte, je me décide enfin à faire une dernière visite à mes deux oracles muets. Je veux savoir ce que le celèbre Molé pense de ma pièce, et ce que l'administrateur daigne augurer de mon mémoire.

J'arrive à l'improviste chez le premier. — Pardon, monsieur, si je vous importune de ma présence : le mérite supérieur est indulgent; et voilà ce qui me rassure. — Ah! monsieur... mille excuses!... Ma réponse a tardé long-temps... J'aurais voulu vous porter moi-même la comédie que vous m'avez fait l'honneur de me confier. — J'étais impatient de savoir ce que vous en pensez. — Monsieur... — J'entends... Vous jouez le Misanthrope, et vous croyez être en scène avec Oronte... — Monsieur... je vous ai moi-même demandé votre manuscrit; Alceste l'aurait refusé. — Eh bien! parlez-moi donc sincèrement. Croyez-vous que ma pièce soit heureusement conduite, que le style en soit supportable, que l'intérêt soit bien soutenu?... — Monsieur... il y aurait bien quelque chose à dire sur tout cela... Mais, tenez; sans entrer dans aucune discussion, suivez le conseil que je vais vous donner. Laissez dormir votre pièce dans le portefeuille.... Oubliez-la pendant quelque temps: fréquentez le théâtre; et, quand vous serez familier avec la scène, relisez votre production, et soyez votre premier juge. Vous verrez alors si vos entrées et vos sorties sont bien ménagées, si les caractères sont bien suivis, si vos expressions sont toutes convenables. Voici votre manuscrit : allez profiter des conseils d'un homme qui est tout à votre service.

L'oracle venait de parler; je sors sans oser dire un mot. M. Francheville, qui m'attendait dans une voiture à la porte de la rue, n'eut aucune peine à lire sur mon front le triste résultat de ma démarche. J'éprouvais une confusion difficile à peindre. Eh bien! me dit mon hon-

Digitized by Google

nête compatriote, êtes-vous satisfait? Molé a-t-il enfin lu votre pièce? — Ah! ne m'en parlez pas! — L'avez-vous retirée de ses mains? — Oui, je la tiens; mais sans doute il l'a jugée pitoyable. La tournure mortifiante qu'il a prise pour m'en dire son sentiment est capable de me confondre. — Et quel était le titre de votre comédie?... Vous gardez le silence... Vous êtes plongé dans vos réflexions!... Ne puis-je pas, chemin faisant, dérouler un peu votre manuscrit?... MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU GOUVERNEMENT....

— Quoi! m'écriai-je, les yeux enflammés de colère, et jetant la main sur le manuscrit entr'ouvert : *Mémoire présenté au gouvernement!*... Aurais-je fait une méprise?... Et Molé aurait pu me jouer ainsi!... Me parler de ma comédie sans en avoir lu une seule page!... Oui, vraiment; la preuve en est plus claire que le jour. Mon infortuné manuscrit n'a pas même été déroulé!

Dissimulez votre dépit, me dit en riant M. Francheville; nous voici arrivés à la porte du ministère. Allez visiter l'autre oracle; et, puisque vous êtes certain que, par une méprise assez comique, le manuscrit sur lequel vous le consultez est celui sur lequel Molé devait prononcer, voyez si votre second juge sera d'aussi bonne foi que le premier. Connaissez à fond les mœurs de Paris; et, si vous recevez un second affront, ayez assez de raison pour le supporter sans chagrin.

Je descends de voiture, et, forçant toutes les barrières, je suis bientôt en face de l'homme important que je cherchais. — Vous me voyez, monsieur, toujours jaloux de votre suffrage, et désireux de vos conseils, venir vous demander si le mémoire que j'ai eu l'honneur de vous soumettre vous paraît digne de fixer les yeux du gouvernement. — Quel mémoire, s'il vous plaît?... — Je parle d'un mémoire sur la nécessité d'établir à Paris un second Théâtre Français. Vous voulûtes bien le serrer dans votre secrétaire, et vous me promîtes de le lire avec intérêt. — Le voici justement... Ce mémoire,.. que je vous rends,.., est en effet d'un intérêt réel;.. mais le moment n'est pas favorable aux innovations... Je dois m'occuper bientôt

Digitized by Google

d'un travail général sur cette partie. Je vous invite à vous représenter alors ; nous en causerons plus à loisir.

Étourdi de ce que je venais d'entendre, et piqué, au dernier point, de la perfidie du personnage, je n'eus ni la force de le confondre, ni la présence d'esprit de lui montrer du moins que je n'étais pas sa dupe. Je sortis du ministère assez brusquement, et j'allai rejoindre l'excellent homme qui m'attendait dans sa voiture. Allons, partons, lui dis-je, en le serrant dans mes bras ; me voilà des vôtres, et pour toujours. J'ai voulu voir... j'ai vu.

M. Francheville ne me laissa pas le temps de la réflexion ; il pressa le départ, et me ramena à Lyon, où, peu de temps après il m'accorda la main de sa fille unique. Je lui dois, comme vous voyez, tout le bonheur de ma vie ; et, à l'aspect de mon ménage, vous devez avouer que je ne suis pas ici le seul heureux.

Non, certes ! m'écriai-je ; tout ce qui vous entoure partage votre félicité. Mais pardonnez-moi la question que je vais vous faire... En vous dévouant au commerce, avez-vous tout-à-fait rompu avec la comédie ; et votre *homme à deux faces* ne verra-t-il jamais le jour ?

L'âge m'a donné d'autres goûts, me répondit M. Millery. Je ne compose plus ; mais *je lis avec délices les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres.* Quant au caractère que j'osais esquisser il y a quinze ou vingt ans, les couleurs que j'employai alors ne seraient plus assez fortes aujourd'hui. Les *Janus* ont existé dans tous les âges ; mais, de nos jours, les hommes de ce caractère ont ajouté masque sur masque, et, pour les jouer d'après nature, mon *homme à deux faces* ne suffirait plus. Je devrais étendre ma comédie, et l'intituler *l'Homme à dix faces ;* encore connais-je certains personnages qui se donnent tant de licence qu'on les voit changer de face à plaisir, et beaucoup plus souvent que l'air ne change de température. Je laisse à de plus habiles que moi le soin glorieux de les vouer sur la scène au mépris et au ridicule qu'ils méritent.

LE VIEUX SOLITAIRE.

Digitized by Google

CHANSONNIERS DE L'ANNÉE 1816.

(IIe. article.)

Qu'on maudisse tant qu'on voudra les étrangers; qu'un esprit de malveillance se plaise à répéter que, non contens de nous avoir tout pris, ils nous enlèvent encore nos artistes, et les embarquent déjà pour le Brésil, ou les font partir pour la Russie : moi, je leur rends grâce; ils nous laissent nos poëtes, et surtout nos poëtes d'almanachs. Il semble même que leur présence en ait augmenté le nombre, et qu'ils n'aient eu qu'à frapper le sol de la France pour en faire sortir des légions de chansonniers et de panégyristes, qui, embouchant la trompette et le galoubet, faisant résonner la lyre et le tambourin, ont célébré, sur tous les tons et sur tous les airs, toutes les nations de l'Europe, depuis la Tamise jusqu'au Borysthène, et depuis le Rhin jusqu'au Tage. Nous perdons quelques peintres et quelques savans, c'est un malheur; mais quelles actions de grâce ne devons-nous pas au patriotisme incorruptible de M. Coupé de Saint-Donat, de M. Loisif et de M. Bazot? Où trouver des expressions pour témoigner notre reconnaissance à MM. de Saquenville et Cornette, à MM. Dochelet, Mabire, Tézénas et Saintine, et surtout à madame Dastanière de Boisserolle, qui prouve, d'une manière si honorable pour son sexe, qu'elle sait du moins être fidèle à son pays? Toujours attachés au sol qui les a vus naître, ces illustres nourrissons des muses ne veulent point aggraver les malheurs de leur patrie, déjà privée de tant de chefs-d'œuvre, en la privant encore de leurs vers. Oui, l'on peut le dire à la louange du Parnasse français, le patriotisme s'est réfugié dans les almanachs; et tandis que l'école française se voit abandonnée de quelques enfans ingrats, vingt almanachs nouveaux nous révèlent l'existence et la fidélité de je ne sais combien de poëtes, qui, pour un Orphée que comptait les bords du Tanaïs, en donnent cent aux

Digitized by Google

rives de la Seine. On peut citer tout au plus deux ou trois artistes qui désertent la France ; l'*Almanach des Muses* nous offre cinquante auteurs nouveaux, le *Chansonnier des Grâces* autant, sans compter *la Fleur du Vaudeville*, *la Volière des Dames*, *les Étrennes Lyriques*, l'*Almanach des Demoiselles*, etc. Une seule chose m'inquiète dans cette brillante nomenclature ; c'est que plusieurs poëtes portent le même nom : et voilà de quoi *préparer des tortures* mortelles aux *Saumaises futurs*. Ce ne sera pas, je l'avoue, un petit embarras pour la postérité, que cette parfaite ressemblance de nom qui existe entre MM. Deville, tous deux favoris *des Muses :* comment, dans deux mille ans d'ici, distinguer les productions de chacun d'eux ? La *Déférence conjugale*, de M. A. Deville, par exemple, ne pourra-t-elle pas être attribuée à M. Deville, d'Amiens ? et *l'Époux in extremis*, de M. Deville d'Amiens, n'en fera-t-on pas peut-être un jour honneur à M. A. Deville ? Il est vrai qu'en voyant tant de chefs-d'œuvre porter le même nom, on ne pourra s'imaginer qu'ils soient sortis de la même plume ; et comme les douze travaux d'Hercule ont fait soupçonner qu'il y avait eu plusieurs héros de ce nom, on devinera, par la même raison, qu'il y a eu plusieurs Deville. Mais il est toujours à *craindre qu'il ne* s'élève un jour, au *sujet de ces* deux poëtes, un procès entre les villes qui leur ont donné le jour, si toutefois ces villes durent aussi long-temps que les ouvrages de ces écrivains homonymes. Homère, qui était seul de son nom, a bien été réclamé par sept villes à la fois, et Homère n'a certainement fait rien de si joli que les vers de MM. Deville. Mais c'est assez parler de cet essaim brillant de favoris d'Apollon ; il est temps de les faire parler eux-mêmes, et de confirmer mes éloges par des citations. J'entends déjà les lecteurs me dire :

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

L'un, aimant le sel des vers malins de MM. Moncla et Bazot, me répète, avec *les Femmes Savantes :*

A notre impatience offrez leurs épigrammes.

Digitized by Google

L'autre, préférant la grâce des madrigaux de MM. de la Seiglière et Dupuy-des-Ilets, me demande quelques-uns de ces jolis vers auxquels on ne peut comparer que la prose de M. Auguste-Hus. Il faut donc satisfaire cette *grande faim qu'à mes yeux on expose*, et, pour commencer, peut-on rien voir d'égal à ces vers de M. Dupuy-des-Ilets, adressés à mademoiselle Bigottini ?

Voilà bien cette taille aux *contours onduleux*,
Qu'*entre dix doigts voluptueux*
L'amour adolescent *emprisonnait sans peine*.
. . . . . .
. . . . . .
C'est bien cette bouche mi-close,
Que l'abeille indécise, en cherchant son butin,
Plus d'une fois prit pour la rose.

Voilà un madrigal,

Qui passe en doux attraits Dorat et Brissotin.

Voulez-vous maintenant une pensée neuve, exprimée avec autant d'élégance que de concision? lisez *le Malheur envié*, de M. Bazot :

Mon épouse n'est plus, juge de mon malheur!
— Que ton malheur, Lindor, ferait bien mon bonheur!

L'on voit que M. Bazot, dans ses vers,

Affecte d'enfermer moins de mots que de sens.

M. Mèzes s'offre ensuite à l'admiration de ceux qui veulent que l'on crée des expressions nouvelles et d'heureuses alliances de mots :

C'est en vain, ma pauvre Lucrèce,
Que des roses de la jeunesse
Tu pares ton *front raboteux*.

Certes, personne avant M. Mèzes, n'avait dit un *front raboteux*. Il n'appartient qu'à des génies tels que Racine

Digitized by Google

et M. Mezes, d'enrichir notre langue par des créations aussi élégantes que hardies.

Que de fois n'a-t-on pas célébré Grégoire, depuis Panard jusqu'à Désaugiers! On n'aurait pas cru qu'il fût possible de dire rien de neuf sur le patron des buveurs. M. Edmond, d'Alençon, nous prouve le contraire dans l'épitaphe de Grégoire, où il l'appelle

. . . . . *Ennemi né de l'eau.*

Au milieu de tant de jolies choses, de tant de vers charmans, de tant d'épigrammes, qui font encore plus d'honneur au cœur qu'à l'esprit de ces messieurs, on rencontre bien quelques imperfections, quelques rimes qui ne sont pas très-exactes. Par exemple, M. A. Deville fait rimer *content* et *va-t-en*. Mais on trouve bien des fautes de français dans Racine et dans Molière; et c'est encore là un des endroits par lesquels MM. Mèzes, Bazot, etc., ressemblent à ces grands écrivains; mais quelles fautes ne rachèterait pas cette foule de traits piquans, de pensées ingénieuses que renferme l'*Almanach des Muses*? Quel est le critique dont la sévérité ne serait pas désarmée par une pièce telle que l'*Épître aux Dindons*, de M. Damas? Ce chef-d'œuvre mérite qu'on s'y arrête un instant. L'auteur commence ainsi :

Laissons au céleste séjour
S'élancer l'oiseau téméraire,
Qui, bravant les *flots de lumière*,
Fixe hardiment *l'œil du jour*.

M. Damas, détestant ces *tyrans des hautes régions*, dont l'audace *extrême*

Plane en se jouant *au sein même*
Du foyer d'où jaillit l'éclair,

aime mieux chanter des héros *simples et bons* comme lui : *chacun a ses goûts*, le sien est pour les dindons. Une pareille bonté d'âme est bien faite pour toucher. Si un autre motif a pu le déterminer encore pour ce sujet, ce n'est point l'amour-propre: qui oserait en soupçonner

Digitized by Google

M. Damas quand il célèbre les dindons ? Il les affectionne parce qu'ils sont utiles ; il nous blâme de notre frivolité ;

L'utile, hélas ! est dédaigné ;
Ingrats humains, devrait-il l'être !

S'il a pu l'être il ne le sera plus ; personne ne pourra être insensible à un reproche fait en si jolis vers ; et, grâce au charme d'une pareille épître, on ne négligera plus l'utile, ni les dindons, ni M. Damas.

Vautours et milans et faucons,
Restez, restez dans votre sphère.
. . . . . .
Vous ne brillez que dans les airs,
Et mes héros brillent sur table.

Après nous avoir appris que les dindons *brillent sur table*, et qu'ils réunissent ainsi le *brillant* à *l'utile*, il ajoute que lui-même ne se distingue pas moins à table.

Si j'en crois pour les festins
L'ardeur qui chez moi se signale,
Il me semble, *qu'au talent près*,
Tout comme un autre je pourrais
Siéger au rocher de Cancale.

Vous êtes trop modeste, M. Damas ; et, d'ailleurs, M. le chevalier Jacquelin ne vous prouve-t-il pas qu'on peut *siéger au Rocher de Cancale*, *au talent près ?* M. Damas chante ensuite la *tendre bécassine*, et l'*hôte plein d'accueil* qui le fait

Passer du filet de chevreuil
A l'aile de l'oiseau du Phase.

Il se compare ensuite à Homère, à Buffon, à Catulle, à Gresset et à Voltaire, et, pour justifier encore une fois le choix de son sujet, il fait l'argument suivant, qu'on trouvera sans réplique :

« Homère a chanté les grenouilles ; Catulle et Gresset, des oiseaux ; Buffon et Voltaire ont célébré les vertus de l'âne et ses *fortunés talens ;* et aucun de ces écrivains

Digitized by Google

n'était une bête; à plus forte raison, je puis, moi, dit M. Damas, chanter les dindons. »

Il m'est aussi permis, je pense,
D'écrire à mon tour aux dindons.

Ne dirait-on pas que, pour leur écrire, l'auteur a pris une de leurs plumes?

Après nous avoir fait voir les dindons à la broche et sur la table, M. Damas nous les montre dans la basse-cour; il nous vante leur *allure combinée*, et le *vif incarnat de leur cravate enluminée*. On ne trouvera pas là-dedans beaucoup de gradation, et il aurait peut-être mieux valu nous les montrer d'abord dans la basse-cour avant de les mettre à la broche; mais

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Quoi qu'il en soit, si tout le monde n'admire pas ce désordre, il n'est personne qui ne reconnaisse la vérité dont M. Damas se fait lui-même l'application en terminant son épître:

En dépit de lui, tout auteur
Se peint toujours dans son ouvrage.

Et tout le monde répétera aussi avec M. Bordeaux, après avoir lu sa traduction d'une ode d'Horace,

Mais rien n'est immortel, et tout nous en instruit.

Non, *rien n'est immortel*, pas même le nom de M. Bordeaux; *tout nous en instruit*, tout, jusqu'aux vers de M. Damas.

L'admiration de tant de beautés, et le désir de les faire toutes connaître à mes lecteurs, m'a entraîné si loin qu'il ne me reste plus de place pour leur citer quelques-uns des vers non moins jolis que renferment les autres recueils que j'ai annoncés, et surtout le *Chansonnier des Grâces*; mais c'est le cas de dire:

. . . . ab uno
Disce omnes.

Digitized by Google

Sur le frontispice de l'*Almanach des Muses*, on voit la statue et les œuvres d'Homère : c'est placer le remède à côté du mal.

AGENDA DES ENFANS;

PAR M. FRÉVILLE :

Pour l'année 1816; un volume in-18 avec gravures. — A Paris, chez A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30. Prix : 1 fr. 25 c., et 2 fr. par la poste.

Les parens, les instituteurs, la jeunesse, devront des éloges à l'auteur de l'*Agenda des Enfans*; car, de cette idée simple, ingénieuse et utile à la fois, il en résultera de très-grands avantages pour tous ceux qui en feront usage. Le père ou la mère qui élèveront leur fils ou leur fille, le gouverneur chargé d'instruire son élève, l'écolier qui doit passer ses jeunes années à l'étude, tous, en un mot, applaudiront à l'idée de M. Fréville; ils consulteront l'*Agenda des Enfans*, et les notes qui y seront inscrites seront tôt ou tard un souvenir agréable du bien qu'on a fait, ou un stimulant certain pour réparer le temps qu'on a perdu.

Essayons donc de donner une courte analyse de ce petit ouvrage, qui, malgré son titre modeste, n'est pas le moins intéressant de tous ceux qui se publient journellement sur l'éducation, et qui, au lieu de la perfectionner, l'embarrassent dans sa marche et la gênent dans ses développemens.

M. Fréville nous apprend que sa méthode a été employée avec succès dans l'éducation morale du duc de Bourgogne. *Tous les jours, toutes les heures de l'éducation de cet auguste prince, étaient consignés dans un Journal de conduite; ce qui m'a fourni, dit M. Fréville, l'idée de mon Agenda.* Il se compose de quatre *tableaux*. Le premier est consacré aux notes du *journal de conduite;* il a trois colonnes, où sont les *jours du mois*, le *bien* et le *mal*. Le second tableau donne le *détail des bonnes*

Digitized by Google

actions ; le troisième, le *détail des mauvaises actions ;* le quatrième, les *observations sur la dépense du mois.* Ce dernier tableau est destiné à faire connaître aux jeunes élèves le prix et l'emploi de l'argent. M. Fréville voudrait qu'il fût donné tous les mois aux jeunes élèves un *prêt*, pour les accoutumer d'abord à faire quelques aumônes, puis pour leur apprendre à acheter différens petits objets d'utilité, ou servant à leurs récréations. Cette idée nous paraît neuve dans l'éducation en général, et utile aux enfans qui, devenus des hommes dans la société, ont appris de bonne heure à faire un bon emploi de leurs ressources, à les bien ménager, et prévenir ainsi ces revers de fortune, qui ne sont que trop fréquens durant le cours de la vie.

L'Agenda des Enfans est précédé d'un discours préliminaire sur l'éducation morale des jeunes élèves ; il renferme les idées sages de l'instituteur, qu'une longue expérience doit nécessairement rendre très-habile.

Des petites historiettes à la portée des enfans, écrites avec goût, et renfermant une morale douce ; un choix de beaux traits du jeune âge, complètent *l'Agenda des Enfans*, et le rendent piquant.

L'instruction doit déjà à M. *Fréville plusieurs ouvrages ;* leur utilité est reconnue, et leur mérite prouvé par le débit qu'ils obtiennent. Les principaux sont les *Enfans célèbres ;* des jeux instructifs, tels que le *jeu du Courrier encyclopédique*, le *jeu de la Pirouette géographe*, le *jeu du Courrier grammairien*, le *jeu de Figures en action*, etc. Ils se jouent simplement par le moyen d'un pion ou courrier, et de deux dés à points. On trouve dans l'Agenda une instruction sur la manière de s'en servir. M. Eymery est l'éditeur des divers ouvrages de M. Fréville.

Nous engageons les parens et précepteurs à munir leurs enfans ou leurs élèves de l'Agenda de M. Fréville : en le consultant, en l'employant, ils reconnaîtront qu'il est d'une très-grande utilité pour l'éducation de la jeunesse.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

Suite du Rapport de M. Le Breton, fait à la classe des Beaux-Arts.

M. PROVOST s'est attaché au *temple de Jupiter Tonnant*, et en a formé quatre dessins, offrant l'élévation totale de l'entre-colonnement qui forme l'angle de la façade intérieure, depuis le niveau du sol antique jusqu'au sommet de l'entablement, avec les divers plans, coupes et profils nécessaires à son développement, et les détails, tels que la base, le chapiteau, etc.

Grâces aux fouilles que le gouvernement français a fait exécuter à Rome, M. Provost est le premier architecte, depuis la renaissance des arts, qui ait mesuré et dessiné l'ensemble et les détails des colonnes de ce temple, l'un des plus magnifiques de l'ancienne Rome, et qui en fasse connaître l'ordonnance complète avec des particularités remarquables.

L'artiste fait hommage de cette belle étude au gouvernement, pour tenir lieu de la restauration dont il lui était redevable, et qu'il n'a pas eu le temps d'entreprendre. Sous le rapport de l'utilité et de l'intérêt, M. Provost a noblement payé sa dette.

M. GAUTHIER a présenté de nombreuses et intéressantes études en quinze grands dessins, savoir : *de la Console de l'Arc de Titus*, *des restaurations du Temple de Jupiter Stator* et du *Temple de la Paix*.

La Console est dessinée d'une manière large, moelleuse, et dans la proportion de la moitié de la grandeur réelle, ce qui n'avait point encore été fait. Les restes du temple de Jupiter Stator se réduisaient à trois colonnes isolées, et dont une portion du fût même, et la base avec le stylobate, étaient enterrées au point qu'on n'avait pas pu les observer. M. Gauthier a saisi l'occasion d'une fouille ouverte encore par le gouvernement français, au moyen de laquelle il a reconnu jusqu'à la première assise

Digitized by Google

des fondations. Des mesures exactes et l'observation des diverses parties, lui ont permis de fixer avec certitude la proportion générale de l'ordonnance, restée incomplète jusqu'à ce jour, et, par induction, de rétablir, d'une manière probable, le plan même du temple et l'élévation de sa façade. Les détails, dessinés au quart de l'exécution, sont rendus avec vérité.

Le temple de la Paix avait besoin aussi qu'on y portât la lumière de l'étude et de l'observation. Déjà un architecte français, Desgodets, avait rectifié des méprises où les plus grands maîtres, tels que Serlio, Palladio, etc., étaient tombés sur ce monument. Mais, de son temps, Desgodets lui-même ne pouvait laisser qu'un travail incomplet sur ces ruines, d'immenses décombres s'opposant aux recherches nécessaires. Les fouilles de 1812 et 1813 ont levé tous les voiles, et M. Gauthier, zélé autant qu'habile à profiter de si belles occasions, s'est appliqué à relever, mesurer et dessiner les vestiges du plan de l'édifice, et jusqu'aux fragmens d'ornemens qui pouvaient conduire à en connaître la décoration. Douze dessins contiennent les résultats de ses importantes recherches et de plusieurs découvertes, toutes d'un grand intérêt, mais pour plusieurs desquelles je me trouve obligé de renvoyer au savant rapport de M. Dufourny.

Le travail de M. Gauthier sur le temple de la Paix, et les observations écrites qui accompagnent ses dessins, nous ont paru dignes d'une telle attention, que la classe des beaux-arts engage l'auteur à en faire hommage au gouvernement, pour être joints à la collection classique, où ils tiendront un rang distingué. Nous attendons du même architecte une restauration entière du temple de Mars Vengeur, bien certains déjà qu'elle sera un nouveau sujet d'éloges mérités. La classe a demandé à S. Exc. le ministre de l'intérieur une prolongation d'une année d'étude à Rome, pour cet élève, déjà si habile.

Il ne nous reste à rendre compte que des deux restaurations de MM. Leclerc et Huyot; mais ce sont, comme nous l'avons annoncé, les résultats de l'éducation entière de deux élèves qui se sont fait remarquer dès leur entrée dans la carrière, et qui l'achèvent avec éclat. Les

Digitized by Google

monumens qu'ils ont choisis pour couronner leurs études ont d'ailleurs une importance qui seule inspirerait un grand intérêt.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Au commencement du printemps, monseigneur, les paysans de la Champagne sont dans l'usage de juger d'avance si la récolte de leurs vignes sera bonne ou mauvaise. Cela ne dépend que de la lune, disent-ils : malheur s'ils *tombent dans la lune rousse*, au moment que la sève circule dans le cep. Eh bien ! monseigneur, à en juger par les chutes nombreuses qui se succèdent depuis quelque temps sur tous les théâtres de la capitale, on peut dire que nos auteurs sont dans leur mauvaise lune. Le feuilleton des journaux quotidiens ne contient plus que des articles nécrologiques des pièces de théâtre qui meurent de consomption à la suite de quelques représentations, ou de mort violente, le jour même de leur naissance.

Une triste comédie du joyeux Picard a été immolée à l'Odéon, le 8 février, sous le titre de *la Double Réputation*, ou *Monsieur de Boulanville*. Ce n'est qu'au milieu d'un chœur universel de sifflets que l'auteur de la *Petite Ville* et d'une foule de jolies productions, a eu le courage stoïque de faire entendre son nom à un public qui était décidé à lui épargner cet affront. Mais je ne sais quel sot règlement dit que, quand une pièce a été jusqu'*à la fin*, et que l'auteur a été nommé, les acteurs ne peuvent refuser de la rejouer. Il est certain qu'à moins que le parterre ne monte sur le théâtre, les acteurs de l'Odéon ne quittent jamais prise lorsqu'ils jouent une pièce nouvelle. Les sons les plus âpres et les plus discordans, les huées et les cris semblent redoubler leur témérité : ce sont des grenadiers qui conservent tout leur sang-froid au milieu du feu le mieux nourri.

Comme je n'ai pu entendre que les deux premiers actes de cette pièce, le jour de sa première représentation, j'étais décidé, monseigneur, à la passer sous silence, la

Digitized by Google

regardant comme *dûment* enterrée. Mais, le surlendemain, l'affiche portait qu'elle serait rejouée : je me serais rendu à l'Odéon, si le Théâtre Français n'avait pas annoncé à son tour la première représentation d'une comédie nouvelle, intitulée *Henri IV et Mayenne*, ou *le Bien* et *le Mal*. Je me suis hâté d'y entrer ; et, encore tout étourdi des sifflets de M. Picard, je pris place en réfléchissant sur les vicissitudes de ce monde. Je me disais : le nom sacré du bon Henri va servir d'égide à l'auteur ; les principaux rôles de la pièce sont confiés à mademoiselle Mars, à Michot et à Damas; il est impossible qu'il n'obtienne pas, sinon un succès de vogue, au moins un succès de circonstance. Eh bien ! monseigneur, j'ai été presque aussi *désappointé* que M. Théaulon, aimable vaudevilliste qui se trouvait près de moi, et qui paraissait prendre à la pièce le plus grand intérêt. Je lui faisais cependant observer combien l'ouvrage était inconvenant, ridicule même, mal écrit ; que rien n'était plus absurde que de voir Henri IV, au milieu des ligueurs, causer familièrement avec le duc de Mayenne, leur chef, qu'il n'avait pas vu depuis quinze ans, et qu'il combattait depuis si long-temps, sans même le connaître ; tandis que le malin duc connaissait parfaitement le prince, qui est assez bon pour lui prouver qu'il a des droits à la couronne de France. *M. Théaulon* n'était pas du tout de mon avis ; plus je trouvais la pièce détestable, plus il la trouvait excellente. Tous les gens d'esprit se ressemblent ; ils se plaisent à soutenir des sophismes.

Comme j'avais sacrifié l'Odéon au Théâtre-Français, et la *Double Réputation* de M. Picard à une pièce dont la chute a étouffé une réputation naissante, je me rendis au faubourg Saint-Germain le 12, et je fis plus ample connaissance avec ce *Monsieur* de *Boulanville*, qui avait trouvé le secret de vivre encore malgré le rude assaut où je l'avais vu succomber. Cet homme est un niais, qui a renvoyé son fermier pour en prendre un autre. Le premier dit beaucoup de mal de M. de Boulanville, et le second en dit beaucoup de bien. Un riche armateur de la Guadeloupe a le projet de donner, sans le connaître, sa fille à cet original, qui a pour rival un officier de la

Digitized by Google

garde royale. L'armateur, en écoutant les deux fermiers, croit qu'il y a deux Boulanville, et hésite; cependant, quand il est bien convaincu que ce Boulanville est le même homme qu'on vante et déchire à la fois, il hésite encore. Il faut qu'une madame de Vertbois, veuve surannée, à qui Boulanville a souscrit une promesse de mariage, vienne exprès pour dénouer une intrigue qui, certes, n'était pas encore nouée.

Quatre rôles inutiles, des longueurs assommantes, un style traînant et diffus, des allées et des venues, tels sont, Monseigneur, les défauts de cet ouvrage. Il y a dix ans que M. Picard aurait tiré un tout autre parti de cette donnée, lui qui, sous le rapport de l'esprit et de la gaîté, a fait si souvent ses preuves. Cet auteur, malheureusement trop fécond, ne devrait plus s'occuper aujourd'hui que du soin de retoucher ses anciens ouvrages, qui se ressentent toujours de la précipitation avec laquelle il les a composés. Je connais une trentaine de ses pièces dont la majeure partie a été exclue de son théâtre, qu'il a fait imprimer il y a trois ans, et qui offrent des scènes excellentes de comédie. Les circonstances ont fait vieillir certains détails qui ne sont plus à la portée du public du jour; mais rien ne l'empêcherait, pour donner plus d'action à ses ouvrages, en général faiblement intrigués, de refondre plusieurs de ses pièces en une. Les situations de son *Médiocre et Rampant*, par exemple, et de ses *Marionnettes*, ne sont qu'effleurées; en les creusant davantage, nous aurions deux bonnes comédies de plus.

Je ne terminerai pas ma lettre, Monseigneur, sans vous dire que le Roi et son auguste famille, mercredi dernier, ont honoré de leur présence le théâtre de l'Opéra-Comique. On donnait *Jean-de-Paris* et *le Roi et la Ligue*. Je vous laisse à penser si l'assemblée brillante et nombreuse a saisi avec empressement tous les mots heureux qui pouvaient s'appliquer aux circonstances. Des cris unanimes de *Vive le Roi!* ont souvent fait retentir les voûtes de la salle, trop petite pour contenir la foule empressée de partager la joie de ceux qui ont été assez heureux pour contempler les traits du petit-fils de Henri.

Digitized by Google

On assure que le théâtre royal de l'Odéon doit incessamment jouir de la même faveur.

MÉLANGES.

—La chambre qu'a habitée, dans la prison de la Conciergerie, l'auguste épouse de Louis XVI, a été transformée, d'après les ordres et par les soins de S. Exc. le ministre de la police, en une chapelle desservie par l'abbé Montès, chapelain des prisons.

—Le 7 de ce mois, au moment où le Roi traversait la salle des maréchaux pour se rendre à la messe, deux jeunes gens de la garde nationale lui ont remis une pétition, dont l'objet était de supplier S. M. d'accorder à David la permission de rester en France. Cette pétition est signée de tous les élèves de ce peintre et de plusieurs personnes distinguées par leur rang et par leur goût pour les beaux-arts. Le Roi a daigné la recevoir avec cette grâce touchante qui le caractérise, et a promis d'y jeter les yeux.

—Madame de Staël s'occupe à Rome de deux ouvrages : l'un est intitulé : *De la Société ;* l'autre est un poème épique qui paraîtra sous le titre de *Richard Cœur-de-Lion.*

— L'infant don Carlos a pris possession, le 8 janvier, en qualité de chef principal de l'académie royale de Saint-Ferdinand, à Madrid, en vertu du décret de Sa Majesté.

— Voici l'inscription proposée par M. Paymaurin, député du département du Nord, pour le monument qui sera érigé à la mémoire de Louis XVI :

LUDOVICO DECIMO SEXTO,
A scelestis impiè obtruncato,
Gallia liberata, rediviva,
Mœrens,
Hoc lucùs monumentum
Consecrat.

Digitized by Google

S. M. a daigné, par l'organe de M. Dambray, chancelier de France, faire écrire à M. Puymaurin qu'elle avait trouvé cette inscription parfaite, et tellement digne du sujet, qu'elle inclinait à la préférer à toutes les autres.

— L'institut des Sourds-Muets, à Groningue, a célébré, dans le courant de janvier, son jubilé de 25 ans. M. H. D. Guyot, actuellement professeur honoraire de l'Académie de Groningue, digne émule de son célèbre instituteur l'abbé de l'Épée, marche glorieusement sur ses traces. Il jeta les fondemens de ce précieux établissement en 1790, sans autres ressources que son zèle et le concours de quelques habitans généreux.

— Le 6 janvier, il est mort à Varsovie, à l'âge de 125 ans, François-Ignace Narodzky, gentilhomme polonais. Il s'était marié en secondes noces à l'âge de 92 ans; une fille, qui vit encore, est le fruit de ce mariage. En 1806, le gouvernement polonais lui accorda une pension de 3000 florins, que l'empereur Alexandre a continué de lui faire payer jusqu'à sa mort.

— Un autre centenaire, âgé de 143 ans, appelé Salomon Niblet, est mort, le 15 novembre dernier, dans le détroit de Saint-Laurent; il avait conservé toutes ses dents et une vue assez bonne. Quelques jours avant sa mort, il se rendit à une partie de chasse, où il tua un cerf.

— Le grand-seigneur a, par un chatti-schérif, ou écrit de sa propre main, confirmé le prince de Valachie dans sa dignité, et lui a fait présent, en témoignage de sa satisfaction pour ses importans services, d'un étalon arabe caparaçonné dans le goût asiatique, et d'une pelisse de martre-zibeline, *que sa Hautesse avait portée*, distinction dont on ne se rappelle pas qu'aucun prince chrétien de Valachie ait jamais été honoré.

— M. Charles Mauri, secrétaire intime de S. S., vient d'être nommé membre de l'académie de Rome.

— On construit depuis trois mois, dans la ville de

Digitized by Google

Limmerick, en Irlande, une nouvelle église pour le couvent des Dominicains. La première pierre de cet établissement catholique a été posée par le révérend père Patrice Gibbons, provincial des Dominicains établis dans cette partie du Royaume-Uni.

— Le célèbre graveur Reinier Vinkèles, membre de l'Institut des Pays-Bas, est mort le 30 janvier, à Amsterdam, à l'âge de soixante-quatorze ans.

— Le journal de la Haute-Marne confirme la chute d'aérolithes, près de Langres, qu'il avait d'abord révoquée en doute. Tite-Live (liv. 21, ch. 62) parle d'une pluie de pierres qui tomba dans le Picénum, l'an de Rome 524, et avant Jésus-Christ 218. Il rend compte des expiations qui furent faites à ce sujet, des craintes que cet événement inspira, des prières, des sacrifices qui eurent lieu. Annibal avançait alors dans l'Italie.

ANNONCES.

Souscription pour une médaille en l'honneur de Malherbe, proposée par M. Pierre-Aimé Lair, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

Depuis long-temps on désirait qu'il fût élevé un monument à la mémoire de Malherbe. On avait particulièrement manifesté ce désir dans la ville de Caen, qui se glorifie d'avoir donné naissance à ce grand poëte. Mais la difficulté et presque l'impossibilité de trouver en ce moment les fonds nécessaires pour réaliser ce projet, nous a fait concevoir l'idée d'un hommage simple, et peut-être plus durable que les monumens d'architecture. Nous avons résolu de faire frapper une médaille en l'honneur de notre illustre compatriote. Une médaille a l'avantage de circuler et de se répandre au loin avec facilité et sans éprouver d'altération; elle survit aux révolutions de tout genre. L'exécution de celle que nous proposons a été confiée à M. Gatteaux fils,

Digitized by Google

ancien pensionnaire de France à l'École de Rome, graveur déjà connu par d'autres ouvrages qui réunissent le mérite du travail à l'intérêt du sujet. D'un côté sera représenté le buste de Malherbe, autour duquel on lira cette inscription : *A Malherbe, né à Caen en* 1555; et au bas : *La ville de Caen*, 1815. Sur le revers seront tracés une couronne de laurier et une lyre, avec l'hémistiche fameux : *Enfin, Malherbe vint.* Le prix de la médaille en bronze est fixé à 5 fr. Puissent nos concitoyens et tous les amis des lettres seconder un projet qui tend à honorer le premier de nos poëtes lyriques, et à rendre un juste hommage au père de la poésie française.

A Caen, ce 25 février 1815.

Se trouve à Paris, chez Blaise, quai des Augustins, n°. 61.

Itinéraire descriptif, ou Description routière, géographique, historique et pittoresque de la France et de l'Italie. Troisième partie, région du Nord; par V. de Villiers, inspecteur des postes-relais, associé correspondant de plusieurs académies.

Prix : 3 fr. 50 c. avec la carte.

A Paris, chez l'éditeur, au bureau de l'Almanach du Commerce, rue J. J. Rousseau, n°. 20; Potey, libraire, rue du Bac, n°. 46; Bailleul, imprimeur, rue Sainte-Anne, n°. 71; Latour, libraire, grande cour du Palais-Royal.

Bibliographie étrangère, ou Répertoire méthodique des ouvrages intéressans en tous genres, qui ont paru en langues anciennes et modernes dans les divers pays étrangers à la France, pendant les années 1811 à 1815. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. 60 c., et 4 fr. franc de port.

Paris, chez Treuttell et Vurtz, libraires, rue de Bourbon, n°. 17; et à Strasbourg, même maison de commerce, rue des Serruriers.

Catalogue systématique et raisonné de la nouvelle littérature française, ou Résumé général des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, gravures et œuvres de musique, qui ont été publiés en France dans

Digitized by Google

le cours de 1815. In-8°. Prix : 75 c.; et franc de port, 1 fr.

A Paris, chez les mêmes.

Époques et Faits mémorables de l'Histoire de Russie, depuis Rurich jusqu'à présent; par Durdent. Un volume in-12, orné de huit belles gravures. Prix : 3 fr.

Avec les gravures coloriées. 4 fr.

Par la poste, 1 fr. de plus.

Paris, à la Librairie d'Éducation d'A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Examen impartial du Budjet, et projet d'amendement; par M. Bricogne, ex-premier commis des finances. Prix : 2 fr. 50 c.

Paris, chez Pélicier, lib., au Palais-Royal, Cour des Offices, n°. 10.

Lettres de la Vallée de Montmorency, publiées par J.-S. Quesné; un vol. in-12.

Papier ordinaire : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

Papier vélin : 5 fr., et 6 fr. par la poste.

Paris, chez Delaunay, lib., Palais-Royal, *galeries de bois*, n°. 243.

Mémoire lu à la société pour l'instruction élémentaire de Paris, dans les séances du 6 et du 20 septembre 1815, par M. Amoros, membre de la même société et de différentes sociétés patriotiques d'Espagne, sur les avantages de la méthode d'éducation de Pestalozzi, et sur l'expérience décisive faite en Espagne en faveur de cette méthode. Brochure in-8°., avec cette épigraphe : *Non insanabilibus ægrotamus malis.*

Prix : 1 fr. 50 c. Chez L. Colas, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, et chez A. Eymery.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE DE RACINE, N°. 14.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^. de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et surtout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Mazarine, n°. 30.

POÉSIE.

EXTRAIT d'un voyage fait, en 1802, dans la vallée de Chamouny, où l'on trouve encore de bons paysans qui n'ont d'autre instruction que les traditions de leurs pères; en les voyant doux, paisibles, hospitaliers, on est sans cesse tenté de leur dire :

Ah! conservez cette heureuse ignorance!
N'enviez pas nos funestes clartés!
Ces paradoxes si vantés
Dont on empoisonna la France,
Sont à la paix, sont au bonheur
Ce qu'un soleil trop vif dans sa brûlante course

Digitized by Google

Est à l'émail de chaque fleur:
Il tarit de leur vie et l'éclat et la source.

Laodis conduisait ses nombreuses brebis;
Ses soins les défendaient de la dent meurtrière
De leurs farouches ennemis;
Et leur troupeau, goûtant une paix salutaire,
Bénissait les vertus de ce bon Laodis:
Le plus doux des bergers était plutôt un père.
Mais, par malheur, des moutons beaux-esprits
Troublèrent le repos de cet heureux empire
En distillant d'abord le fiel de la satire,
Et, plus lâches encor, le poison du mépris.
Bientôt calomniant, dans leur jalouse rage,
Et le cœur et les lois du sage Laodis,
Ils tinrent un jour ce langage
A leurs compagnes les brebis:
« C'est trop long-temps souffrir un esclavage impie!
» C'est trop long-temps traîner une honteuse vie!
» De quel droit Laodis, trahissant son devoir,
» Exerce-t-il sur nous un coupable *pouvoir?*
» Quelle main *lui* remit vos tristes destinées?
» Est-ce à lui de fixer le cours de vos années,
» A régler votre instinct, à contraindre vos goûts,
» A gêner sans pudeur vos penchans les plus doux?
» La nature, en plaçant chaque être sur la terre,
» Les créa pour s'aimer, les rendit tous égaux,
» Défendit d'avilir ce sacré caractère,
» Et vous les tyrans au glaive des bourreaux.
» Osez de vos destins ennoblir la carrière;
» En frères, en amis pour vous nous combattons:
» Tremble, tyran! c'est ton heure dernière;
» Le hasard seul nous fit, toi berger, nous moutons.
» Eh quoi! souffrirons-nous, enfans de la nature,
» Qu'ils subissent toujours ton joug trop odieux!

Digitized by Google

» La liberté nous vient des dieux:
» Connaissons leur bienfait, et vengeons notre injure! »
A ces mots, les moutons s'élancent furieux;
Laodis leur oppose en vain son innocence;
Il succombe, et son âme, en s'élevant aux cieux,
Pour les moutons encor implorait l'indulgence.
Le berger mort, le désordre est partout.
Le troupeau se disperse, il se bat, se déchire;
Et, pour peindre d'un trait ce funeste délire,
Chaque mouton devint un loup.

LE JUGE EXÉCUTEUR,

ou

CHACUN SON MÉTIER,

CONTE.

Un magistrat, l'Hercule du canton,
Boucher jadis avant que d'être maire,
Prit sur le fait un insigne larron:
« Coquin, dit-il, de ta faute exemplaire
» Ne te tiens pas quitte pour la prison;
» Je suis ton juge, et cent coups de lanière
» Vont en public déchirer ton derrière:
» Ce n'est assez; afin que tout fripon
» Tremble devant ma justice sévère,
» Je veux moi-même expédier l'affaire.
» Or tu sauras si j'ai le poignet bon! »
Lors, gravement entourant sa bedaine
De son écharpe, ornement respecté,
Il s'achemine, et d'un bras ferme entraîne
Le patient qui suit épouvanté,
Et considère, osant souffler à peine,
Un nerf de bœuf qui pend à son côté.

Digitized by Google

Sur la grand'place il dépouille le drôle;
Et là, devant tout le peuple arrêté,
Conte le fait; puis, sans autre parole,
Exécutant l'arrêt qu'il a porté,
Frappe à grands coups, d'un air de dignité,
Et se complaît à marquer sur l'épaule
Les traits sanglans de son fouet irrité.
On applaudit: la foule qui s'amasse
Jette des cris et répète *brava!*
Lors un dévot, qui par-là se trouva:
« Frères, dit-il, enfin Dieu nous fait grâce!
» Qu'il soit béni! voyez comme tout va
» Lorsque chacun veut se mettre à sa place! »

DE CAZENOVE.

ÉPIGRAMME

Contre un auteur bavard et gourmand.

Inspiré par son appétit,
Il plaît, amuse, divertit;
Le matin lit son répertoire,
Le soir à table emplit son sac;
Son esprit est dans sa mémoire,
Et son cœur dans son estomac.

AUTRE.

Oh! qu'il est ennuyeux d'entendre
Cinq actes froidement et longuement diserts!
Ne pourrais-tu pas, cher Clitandre,
Commencer par le dernier vers?

Digitized by Google

ÉNIGME.

Nous sommes deux frères jumeaux
Qu'une secrète antipathie
Force à demeurer dos à dos
Sans nous être vus de la vie.

Même vertu, même défaut,
Même humeur en nous se décèle:
Quand je gèle, mon frère a chaud;
Et quand j'ai chaud, mon frère gèle.

De bas en haut, de haut en bas
Nous alternons dans notre route;
Lorsqu'il y voit, je n'y vois pas;
Quand je vois clair, il n'y voit goutte.

Quoique nous soyons bien connus
Sur la terre et même sur l'onde,
Nul mortel ne peut dans le monde
Se vanter de nous avoir vus.

CHARADE.

Air : *Je suis Lindor.*

Dans son jardin, courtisant la belle Ève,
Adam resta quelque temps mon premier:
Gardez-vous bien d'émouvoir mon dernier;
Car, nous dit-on, quelquefois on en crève.

Étant mon tout, Lise dit à son père
Que son état la fait beaucoup souffrir....

Digitized by Google

Hélas! monsieur, ne laissez pas mourir,
Faute d'époux, une fille si chère.

LOGOGRIPHE.

Dans tout pays, je suis fort en usage:
Le prince, l'artisan, le fou comme le sage,
Se servent de moi. Souvent,
Dans les mains de l'indigent,
Je reçois ce que veut donner la bienfaisance.
On trouve dans mon sein une ville de France;
Je renferme un élément,
De plus ce superbe ornement
Couvert de broderie
Dont le prêtre est vêtu pendant qu'il officie;
On trouve encor en moi
Ce qui couvre le chien, le cochon et le roi.

Mots de l'*Énigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'énigme est la lettre *O*.

Le mot de la charade est *Vertu*.

Le mot du logogriphe est *Demoiselle*, dans lequel on trouve Dé, Moi, Selle; une demoiselle femme de qualité; une demoiselle, ou la hie, pièce de bois ronde et ferrée par les deux bouts; une demoiselle, insecte.

Digitized by Google

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Suite du N°. VIII.

S'il suffit à des hommes déjà faits de vivre quelque temps rassemblés sous une discipline exacte pour prendre, avec l'habitude de l'ordre, des principes et des mœurs, et si l'enfance est l'âge où l'on reçoit en même temps des impressions vives et profondes, combien il importe donc à un gouvernement sage d'étendre autant qu'il est en lui, pour l'avantage de l'état, le bienfait de l'éducation publique! Mais comme aussi cette éducation, bien ou mal dirigée, produit des effets si contraires, avec quelle sollicitude et quelle sagesse ne doit-il pas rechercher, discuter et embrasser enfin un mode qui lui garantisse que tous ceux appelés à vivre sous ses lois, recevront, avec une instruction utile, des principes analogues à son régime et à sa constitution! Il est bon que ces principes découlent d'un lieu unique comme d'un vaste réservoir, où les eaux, conservées pures par les soins paternels du chef de l'état, se répandent par de sûrs canaux jusque dans les moindres établissemens d'éducation, et se mêlent, pour ainsi dire, dans chacune de ces maisons à l'air et aux alimens.

Dans l'origine et lors de la restauration des lettres, on a regardé les sciences comme la source du bien, ou plutôt comme le bien lui-même, le bonheur avec la vertu; en acquérir ou les répandre était le seul but qu'on se proposait en les cultivant; on était loin de soupçonner qu'il pût manquer quelque chose à celui qui avait acquis suffisamment de connaissances. L'expérience depuis aurait dû détromper, et faire voir que, si la morale ne se consolide à mesure que les sciences font des progrès, celles-ci deviennent comme une arme perfide que l'orgueil aiguise à plaisir pour le renversement de l'autel et des lois: cependant, tout en améliorant l'ensemble,

Digitized by Google

tout en établissant cette précieuse unité dans le corps enseignant, lors de la création de la nouvelle Université, soit préjugé, soit calcul, on a consacré, en les conservant, presque tous les anciens abus, dans l'éducation immédiate et dans l'instruction de la jeunesse.

L'*instruction*, comme jadis, s'étend, pour tous, à ce qu'il y a de spéculatif dans la littérature et les sciences; l'*éducation* peu surveillée est livrée, ainsi qu'autrefois, à des mains presque serviles; et la révolution a de plus soufflé son haleine impure sur les nouveaux établissemens. Cependant, renverser ce qui est, pour rétablir seulement ce qui exista jadis, ce serait ne détruire que ce qu'il y a de bon aujourd'hui, et dont on peut tirer certains avantages, l'unité et l'ensemble. Les pensions ne feraient que changer de mains, et seraient toujours ce qu'elles ont été, c'est-à-dire, mauvaises. Pour les congrégations, chacun sait trop combien les associations religieuses finissent par se gangrener de préjugés, si ce n'est même de ridicules et de vices.

L'uniformité dans l'éducation, admise comme un point essentiel pour l'état, dépendant de l'unité *dans le* corps enseignant, une seule Université doit *en embrasser* tout l'ensemble; un chef responsable, comme les ministres, la gouverner d'après des lois certaines; et tout, dans cette partie, doit tendre à se généraliser, se simplifier et se perfectionner. Les nouvelles méthodes fourniront sans peine les moyens d'atteindre un but si intéressant, pourvu que l'éducation du commun des hommes s'étende à un grand nombre de parties utiles, et se borne dans chacune à ce qui est usuel.

Le plan qui suit, et quelques remarques, développeront suffisamment mes idées.

Plan général d'Éducation publique.

Une seule Université embrasserait l'ensemble de l'éducation. Un chef, nommé par le roi, responsable comme les ministres, la gouvernerait d'après des lois certaines.

Digitized by Google

Des inspecteurs généraux, en retraite ou en activité, lui formeraient un conseil. Cinq académies, ayant des colléges de facultés, seraient établies au centre, et dans quatre villes principales de la France. Chaque académie aurait son chef et son conseil, qui correspondraient activement avec le chef de l'Université. Ce conseil académique serait particulièrement composé d'inspecteurs particuliers (1) en retraite ou en activité. Les ministres des différens cultes, les préfets, les députés et les maires auraient un droit tout particulier de dénoncer les désordres et de censurer les négligences même qui pourraient s'introduire dans cette administration importante.

L'instruction et l'éducation se diviseraient en écoles primaires, secondaires et académiques.

On appliquerait à ces écoles, et surtout aux premières, les nouvelles méthodes, qui ne manqueraient pas de réussir, et perfectionneraient l'éducation en la simplifiant, à un point dont l'ancienne routine ne pouvait donner ni l'idée ni l'espoir.

On multiplierait, autant que possible, les écoles primaires; il y en aurait surtout d'établies dans les chefs-lieux de préfecture et d'arrondissement.

---

(1) J'observerai, en parlant d'inspecteurs, que j'ai été six ans dans une maison et dix mois dans une autre, sans avoir vu ces messieurs. Une fois seulement on reçut avis, dans l'une, qu'ils pourraient bien y passer. On mit aussitôt tout sur pied pour les recevoir; on en fut quitte pour la peur. Quand la visite aurait eu lieu, quel profit pour l'éducation? Les inspections, pour être utiles, doivent être aussi fréquentes qu'imprévues, surprendre les maîtres et les élèves à toutes les heures et dans tous les exercices.

L'éducation a cependant à se louer de quelques inspecteurs de cette académie; nous nommerons entre autres avec éloge M. Frédéric Cuvier, auteur d'une des premières brochures sur les écoles de Lancaster. Grâce à son zèle et à son intelligence, les établissemens de sa division se font remarquer par leur bonne tenue. Nous aurons dans quelque temps occasion d'en parler plus en détail.

Digitized by Google

Chaque école serait tenue par un maître salarié par le gouvernement; il pourrait avoir des pensionnaires à son compte, et s'adjoindre un collaborateur avoué par l'autorité compétente.

Les inspecteurs seraient chargés de surveiller les études, les exercices, la nourriture et la discipline. Les ministres des cultes surveilleraient tout particulièrement les mœurs.

L'amour de la patrie, du prince, de la religion et des lois, ferait la base de l'éducation publique; et, dans cette première et générale éducation, on ferait surtout en sorte de rattacher ces idées à toutes les branches de l'instruction.

Elle serait, pour les écoles primaires, la lecture, l'écriture, l'histoire sainte, l'orthographe, le calcul, la tenue des livres, et un peu de sphère et de géographie. On donnerait par-dessus tout à ces enfans des principes solides de religion et de morale avec l'habitude parfaite de l'ordre et de la discipline.

Dans les chefs-lieux, et surtout dans ceux de préfecture, il y aurait une petite division *de latin pour ceux* qui voudraient *passer aux écoles* secondaires. Nul ne pourrait être admis dans celles-ci sans posséder parfaitement ce qu'on enseigne dans les premières.

Chaque département aurait une école secondaire. Le chef et les employés en petit nombre seraient salariés par le gouvernement. Le chef tiendrait un pensionnat à son compte. Le gouvernement fournirait seulement l'emplacement et le domicile. Outre les inspecteurs généraux et particuliers, le clergé et les magistrats auraient un droit de surveillance sur la discipline et les mœurs.

On continuerait, et ce point est bien essentiel, de lier aux diverses connaissances qu'on inculquerait aux élèves, des idées de morale et d'amour de la patrie et du prince.

L'instruction pour cette seconde école serait le latin, comme langue et truchement commun entre les savans de tous les pays. On habituerait les élèves à le parler et l'écrire correctement et avec facilité; mais sans les engager dans le spéculatif de cette langue, c'est-à-dire, sans les initier, du moins pour les premières années, dans les

Digitized by Google

beautés de sa littérature et dans ses difficultés. Il en serait de même de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, langues si essentielles pour le commerce, et qu'on apprendrait, comme le latin, à bien parler et écrire.

On y joindrait une étude profonde de la géographie, de l'histoire sous le rapport du commerce, et, pour ceux qui borneraient leurs études à ces collèges, un peu de rhétorique française, à laquelle on se préparerait de longue main par des extraits bien soignés, un peu de philosophie servant de base à la saine morale. Le même professeur pourrait donner une idée légère, et pourtant suffisante, des différens droits civils, politiques, du commerce et des gens (1).

Pour les sciences, on verrait l'arithmétique avec tous ses développemens et ses applications à la banque; la géométrie élémentaire et son application à l'arpentage; enfin l'algèbre, jusqu'au second degré inclusivement. On y joindrait quelques notions de physique expérimentale de chimie et de statistique.

Les arts seraient le dessin, la musique, la danse et les armes (2). Les connaissances qu'on puiserait dans les écoles seraient purement usuelles. Ceux qui voudraient

---

(1) Dans l'année qui précéderait la rhétorique, lorsqu'on serait déjà rompu dans l'habitude de parler et d'écrire les différentes langues, on donnerait une teinture légère de littérature ancienne et moderne; et la dernière année perfectionnerait suffisamment cette esquisse.

(2) Cette éducation ne paraît pas ajouter beaucoup, sous le rapport de l'instruction du moins, à celle que l'on reçoit dans les grands établissemens de Paris; mais elle change tout-à-fait, en l'utilisant, l'éducation des provinces. Rien de moins propre généralement aux choses habituelles de la vie que celui qui a passé, hors de la capitale, huit à dix ans dans les collèges. Le même inconvénient a lieu même à Paris, dans la plupart des pensions. D'ailleurs, en appliquant les nouvelles méthodes, on gagnerait partout beaucoup de temps.

Digitized by Google

approfondir les sciences davantage, cultiver la littérature, ou qui se destineraient à quelques écoles spéciales qui exigeraient plus d'étude dans certaines parties, passeraient aux colléges académiques.

Il pourrait aussi, dans chaque collége départemental, y avoir une petite division de grec pour ceux qui voudraient suivre les académies.

Dans les colléges académiques, on trouverait des classes de littérature grecque et latine, de rhétorique pleinement développée, et d'autres préparatoires à l'école polytechnique.

Il y aurait de plus des cours de facultés pour le droit, les sciences et les arts. Peut-être serait-il bon qu'il n'y eût qu'une école de médecine, et que cette école se tînt à Paris. Mais quelles réformes, quels changemens il y aurait à faire dans son organisation actuelle ! Aucune école n'est maintenant aussi défectueuse, et son antique réputation ne se soutient, pour ainsi dire, que par le travail particulier de quelques élèves, dont la plupart ne suivent même pas ses cours. Ce sera bientôt pour nous l'objet d'un article particulier.

L'école polytechnique, *sous le rapport* de l'ordre et de l'instruction, peut servir de modèle.

L'école normale pourra peut-être en atteindre la perfection, si elle continue à être bien gouvernée; mais je ne sais si l'admission des nouvelles méthodes ne rendrait pas cet établissement superflu.

Ce qui serait à souhaiter, et conforme à toute espèce de morale et d'équité, ce serait que ceux qui ont consacré leurs plus belles années aux respectables et ingrates fonctions de l'éducation publique, eussent tous, à la fin de leur carrière, ou en cas d'infirmité, une existence assurée; que, pour prévenir l'engourdissement et exciter l'émulation, chacun pût, suivant ses talens et ses services, espérer raisonnablement de voir améliorer son sort sans éprouver d'arbitraire, et enfin, que les hautes chaires devinssent toutes le prix des concours. Le contraire, d'ailleurs, ne manquerait pas d'entraîner des scandales et des ridicules qui couvriraient à la fin les grands établissemens de confusion.

Digitized by Google

Tel est le résumé des idées que nous nous permettons de présenter au public dans le moment où l'on discute au corps législatif un projet d'éducation. Si ces idées ne s'accordent pas entièrement avec celles de quelques hommes bien intentionnés, nous nous réunirons cependant, je suis sûr, en un point; c'est dans les vœux que nous ferons à l'envi pour que le plan qu'on adopte soit le plus propre à faire fleurir, avec la morale, le commerce et les arts.

REMARQUES.

Le but de ces articles est d'abord de prouver que l'éducation immédiate et publique a été à peu près également mauvaise avant et depuis la révolution; mais que le mode d'unité introduit dans le corps enseignant, a mis dans la main de celui qui gouverne un moyen sûr et puissant de connaître les abus et d'y remédier.

Ce plan, en outre, tend à simplifier et utiliser l'éducation du commun des hommes. A la simplifier, en éloignant de la jeunesse une multitude d'individus qui, par leurs bizarreries, leurs ridicules, leur grossièreté ou leurs vices, ne sont propres qu'à tourmenter les élèves, et à leur gâter le cœur et l'esprit. On l'utiliserait en procurant à ces élèves des connaissances bornées, mais parfaites et usuelles dans un grand nombre de parties; on en a vu le détail dans le plan. Pour le nombre des employés dans les écoles secondaires, voici ce à quoi il se réduirait :

1°. Au chef, qui pourrait même participer en quelques parties à l'instruction;

2°. Un maître de rhétorique, qui donnerait en même temps des leçons de philosophie, et une légère idée du droit;

3°. Un maître de latin;

4°. Un d'allemand;

5°. Un d'anglais;

6°. Un d'espagnol. L'un d'eux se chargerait de l'histoire; l'autre, de la géographie.

7°. Un de mathématiques, qui donnerait, à certains

Digitized by Google

jours, des leçons de physique et de chimie. Un prêtre de chaque communion, homme sensé, de bonnes mœurs, et parlant avec facilité et élégance, serait attaché à l'établissement, et donnerait, à certains jours, des instructions morales et religieuses. J'aimerais même que tous les jours, sous la présidence du chef, à la suite de la prière qui se ferait en commun, il y eût une lecture en ce genre, et d'auteurs bien choisis. Chacun des maîtres serait occupé quatre à cinq heures par jour, ceux de congé et de dimanche exceptés. Les élèves pourraient être distribués en deux salles. Du reste, tout se passerait en exercices, surtout les premières années; et il n'y aurait, pour bien dire, point d'études. Douze heures seraient employées aux travaux de l'esprit; quatre seraient consacrées aux repas, au dessin, à la musique, aux armes, à la danse, et à une gymnastique enfin, non moins utile qu'amusante. Je voudrais même qu'on y attachât une véritable importance, et que l'éducation fût complète pour l'esprit et le corps.

Outre les nouvelles méthodes, qui rendraient sans doute très-facile l'exécution de ce nouveau plan, l'exemple que cite M. le président Rolland, dans le recueil de ses œuvres (*V.* in-4°.; page 771), en garantirait presque la réussite.

Un régent de Bar-sur-Aube tenait seul son collége, et, par des moyens à peu près semblables à ceux mis en vogue aujourd'hui, faisait depuis la sixième jusqu'à la rhétorique inclusivement.

Du reste, en combinant la manière de ce régent et celle des auteurs anglais, il n'y a certainement pas de langues qu'on n'apprît en très-peu de temps à bien parler et bien écrire.

BOISGUERET DE LA VALLIÈRE.

Digitized by Google

DE LA PEUR.

Craindre la douleur, désirer le plaisir; voilà toute la vie de l'homme: chercher le bien-être dans le monde, éviter le mal-être, espérer le ciel après sa mort, et redouter l'enfer dont on le menace; voilà l'objet de toutes ses pensées, le but de toutes ses actions: ainsi la moitié de son existence est donnée à la *peur*, et l'autre à l'espérance.

Les fanfarons disent seuls qu'ils ne connaissent pas la *peur;* c'est un mensonge qui les trahit : le vrai brave convient qu'il éprouve la crainte, et la surmonte; l'enfant, l'homme ivre, et le somnambule, paraissent exempts de peur, parce qu'ils ne connaissent pas le danger. Les anciens ne pensaient pas que *la prouesse et la hardiesse fût une privation de* PEUR; mais ils estimaient que *c'était plutôt une peur d'encourir le blâme et la honte.*

La *peur* est une passion naturelle, et ne disparaît qu'à la vue d'une autre passion plus forte. Le courage est un calcul qui vous fait braver un mal pour vous faire éviter un mal plus redoutable : vous souffrez quelques instans par le péril pour ne pas souffrir long-temps par le déshonneur, et par la perte de la considération et des emplois que vous désirez; l'éducation, l'exemple, les lois, les mœurs, forcent l'homme à faire ce calcul, qui, par habitude, devient ensuite un sentiment.

Ainsi les gouvernemens et les législateurs peuvent rendre un peuple lâche ou courageux. Autrefois, tout Romain était brave; la loi et l'opinion attachaient le bonheur au courage, le malheur et la honte à la pusillanimité. Pourquoi fuir un péril court et incertain, quand la fuite est le chemin qui mène à un long supplice?

A Sparte, le citoyen qui avait fui était inhabile à tout emploi; personne ne s'alliait à lui; on pouvait le battre, et il devait le souffrir; on exigeait qu'il fût vêtu d'étoffes grossières et rasé à demi. Cette douleur morale

Digitized by Google

était si affreuse qu'elle faisait braver la mort la plus certaine.

Cette bravoure de raisonnement, qui n'empêche pas d'apprécier le danger, est la véritable et la plus constante; elle ne peut varier dans aucune circonstance, parce que son principe est toujours le même. Il est une autre bravoure, c'est la bravoure de tempérament; elle est quelquefois plus ardente, mais toujours moins clairvoyante et toujours plus incertaine; elle vient de la chaleur du sang, de la dureté des nerfs, du peu de vivacité de l'imagination. Le soldat, animé de cette bravoure physique, n'éprouve que de la haine contre l'ennemi qui l'attaque; il s'enflamme de colère contre le danger, il court au-devant pour s'en affranchir, à vos yeux étonnés il paraît un héros: mais ce même homme, une autre fois, dans une disposition différente, affaibli par la fatigue ou par la faim, se trouble si le péril se prolonge, désespère de son salut, oublie sa gloire, jette ses armes et prend la fuite.

C'est en ne considérant que ce genre de bravoure physique que les braves Espagnols disent: *Il fut brave un tel jour.*

En France la bravoure de raisonnement est plus générale, parce que le point d'honneur en fait une nécessité, et presque une religion. Chaque peuple a son objet de crainte particulier: en Espagne, on craint par-dessus tout l'enfer; en Italie, la mort; en Angleterre, la servitude et la pauvreté; en France, le ridicule et le déshonneur. Aussi je suis certain que les partis se seraient depuis long-temps réconciliés dans notre pays, s'ils n'avaient fait que se tuer et s'emprisonner; mais ils veulent changer les querelles d'opinions en querelles d'honneur: c'est ce qui les éternise. On se pardonne tant qu'on s'estime; tant qu'on se méprise on se hait.

Il existe encore un autre genre de bravoure, assez rare dans nos contrées, mais très-commun chez les Musulmans; elle doit sa naissance et sa force au fatalisme, à ce système qui fait croire que tous nos jours sont comptés, qu'une chaîne invisible nous conduit à un but que nous ignorons, et que l'heure de notre mort est telle-

Digitized by Google

ment arrêtée et marquée, qu'aucune témérité et qu'aucune prudence n'en peuvent accélérer ou retarder l'instant.

On conçoit qu'une telle opinion nous rende inaccessibles à la crainte; en effet, si le péril qui nous alarme ne doit pas, selon l'ordre du destin, nous être fatal, pourquoi le craindre? et, s'il est écrit qu'il nous sera funeste, à quoi bon le fuir puisqu'on ne peut l'éviter?

Je sais que ce système peut paraître insensé, et qu'en le poussant un peu loin on arriverait promptement à des conséquences absurdes. L'homme, ainsi conduit par la destinée, n'est plus qu'une machine, son âme qu'une esclave, sa volonté qu'un ressort. Il n'en est pas moins vrai que de tout temps cette idée a eu de célèbres partisans; elle se lie aux idées de l'ordre qui régit l'univers et de la prescience de Dieu. Eh! quel homme aurait jamais pu croire aux prophètes, aux oracles, aux augures, aux présages, s'il n'avait pas pensé que l'avenir est réglé d'avance, et que tous les événemens futurs sont écrits dans le livre du destin?

Il existe des êtres dont l'organisation est si délicate, et le genre nerveux si irritable, que la peur physique l'emporte sur le raisonnement, et que la crainte morale de la honte ne peut leur faire supporter l'approche du danger et la sensation de la douleur; ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. Cependant je crois qu'une éducation plus forte et qu'une plus vive impression d'honneur leur auraient fait vaincre la nature, d'abord avec peine, et plus tard sans effort.

On avait recommandé à un officier supérieur, pendant la guerre d'Amérique, un jeune homme d'une famille distinguée : il vit le feu pour la première fois dans un combat naval; l'action eut lieu pendant la nuit, les vaisseaux se touchaient presque. Ce mélange imposant de bruit, de feu, d'obscurité, de cris des combattans et des blessés, troubla d'abord le jeune débutant. Son mentor l'aperçut qui se retirait doucement à l'écart : il alla à lui sans paraître remarquer son émotion; il le prit par la main, elle tremblait : il le mena en causant près du bord opposé au bâtiment ennemi; il lui fit admirer

Digitized by Google

ce spectacle imposant de trente-deux canons qui tiraient de si près; il plaisanta sur le petit nombre de coups qui portaient. Le jeune homme se calma, s'enhardit, se met à rire; et pendant le combat, comme depuis, il montra toujours la valeur la plus froide et la plus brillante. Ainsi ce premier effort décida probablement de sa réputation et de sa destinée.

A la bataille de Fontenoy, un jeune officier hollandais se trouvait dans la fameuse colonne qui rendit si longtemps la victoire incertaine; il fut tellement saisi par la vue du carnage, et par le feu meurtrier auquel il était exposé, qu'il ne se sentit pas la force de marcher; il eut beau se reprocher la honte qui l'attendait, il sentit que son corps dominait son âme, et ne pouvant ni surmonter la crainte ni survivre à son honneur, il appuya son fusil sur sa poitrine, et il se tua : ainsi ce fut la peur de la mort qui le décida à se la donner pour sauver sa réputation.

L'empereur Théophile, livrant bataille aux Bulgares, éprouva tout à coup un tel effroi à l'aspect des barbares, qu'il lui devint impossible de commander et de marcher; Manuel, un de ses généraux, lui rendit le courage en le menaçant de le tuer s'il sacrifiait à sa frayeur son honneur, son trône et sa patrie.

Quelquefois la peur cherche des masques honnêtes pour se déguiser, et les blessés doivent souvent de prompts secours à cette faiblesse; tous les hommes timides s'offrent avec empressement pour les soigner et les transporter hors du champ de bataille et loin du danger.

La veille d'un combat, un officier vint demander au maréchal de Thoiras la permission d'aller voir son père qui était à l'extrémité, de lui rendre les derniers devoirs et de recevoir sa bénédiction. « Allez, lui dit le » général (qui démêla fort bien le motif réel de sa de» mande) : père et mère honoreras afin que vives lon» guement. »

Quelquefois la peur saisit tout à coup une ville, un corps, une armée; elle devient une véritable folie, trouble toutes les imaginations, et entraîne les cœurs les plus braves.

Digitized by Google

L'armée de César, saisie d'effroi à l'aspect des Germains, ne voulait plus combattre; il eut besoin de tout son génie pour la rassurer; celle de Germanicus se révolta pour fuir le danger.

Nos anciens preux ont eu leur journée des éperons.

Dans la campagne d'Austerlitz, un de nos médecins, se trompant de route, entre dans une ville qu'il croyait à nous, et qui était occupée par quatre cents Autrichiens; il se crut perdu; mais, s'étant avisé de dire que l'armée française le suivait de près, et qu'il venait pour établir un hôpital, la peur saisit tellement les Autrichiens qu'ils se retirèrent en toute hâte. Ainsi ce médecin prit tout seul la ville, et mit en fuite la garnison.

Nos braves armées inspirant partout l'effroi, ont elles-mêmes quelquefois cédé à son pouvoir, et leurs retraites se sont changées en déroutes. Le grand Pompée, si long-temps heureux, venait de battre l'armée de César. Il livre à Pharsale une seconde bataille; sa cavalerie seule est repoussée; rien n'était encore décidé; ses légions intactes pouvaient rétablir le combat et disputer la victoire : la peur s'empare de lui, et il perd, en fuyant, sa gloire et la liberté de sa patrie.

Les Romains redoutaient tellement cette *peur* qu'ils avaient inspirée à tant de peuples, et que les Gaulois seuls leur avaient fait éprouver, qu'on la déifia chez eux, et qu'elle eut un temple dans cette ville consacrée à *Mars*, qu'on citait partout elle-même comme le temple de la bravoure et de la guerre.

Les Lacédémoniens avaient bien aussi érigé un temple à la *Peur;* mais cette fondation avait un autre esprit et un autre but; ils pensaient que *l'homme révère ce qu'il craint;* ils voulaient inspirer la crainte des lois à l'égal de celle des dieux : ainsi le temple de la *Peur* avait été bâti et placé à Sparte près de la salle *des Éphores*. Ceci nous conduit à parler de la peur morale, bien plus générale et bien plus difficile à vaincre que la peur physique.

Celle-ci est trop directement punie par le déshonneur pour qu'on ne veuille pas la surmonter; on peut dire même que, si elle n'aveugle pas, elle donne le désir de se

Digitized by Google

venger et de s'affranchir du péril et de la douleur.

L'être le plus faible paraît et devient brave lorsqu'il est animé par une passion ; la perdrix timide s'élance au-devant du chien pour laisser à ses petits le temps de fuir.

Agésilas, voyant une souris qui mordait en se retournant un jeune homme qui l'avait prise, dit à un Lacédémonien dont il connaissait la timidité : « Comment » l'homme ne repousserait-il pas le danger par la hardiesse, lorsqu'un si faible animal se venge du mal » qu'on veut lui faire? »

Souvent l'audace suffit pour éloigner l'ennemi : Caton disait qu'un regard formidable, un cri menaçant, l'avaient aussi utilement servi au combat que ses armes.

Tout le monde sait que la bravoure évite plus de périls que la *peur*, et qu'il y a plus de blessés parmi les fuyards que parmi les braves; aussi la bravoure est devenue si commune qu'elle a besoin d'être téméraire pour se faire distinguer et citer.

C'est le courage qui est rare, on le compte avec raison au nombre des vertus; il a bien d'autres ennemis à combattre que la bravoure; il recueille *moins d'éloges* bruyans quand il se montre; il trouve *plus de prétextes* et d'exemples quand il cède.

La bravoure ne doit surmonter que le péril d'un instant, que l'angoisse d'une courte douleur. Il faut que le courage résiste à la *peur* du malheur, de l'injustice, de la disgrâce, de la pauvreté; il doit vaincre les passions qui entraînent, les désirs qui tourmentent, et supporter les privations.

Son devoir est de maintenir notre conscience droite, ferme et calme, et de préserver notre âme de la faiblesse qui la dégrade, du vice qui la déprave, de la vengeance qui l'égare.

Son but est de faire triompher la vertu, des conseils perfides que nous donne la *peur;* cette *peur* que nous éprouvons de manquer ou de perdre le *plaisir*, la *fortune* et le *pouvoir*, trois idoles que nous prenons sans cesse pour le bonheur.

En cherchant avec soin à connaître la cause de nos

Digitized by Google

faiblesses, le motif de nos mauvaises actions, le principe de nos passions, et, pour ainsi dire, la racine de nos vices, on trouvera presque toujours une peur dominante qui nous décide et nous entraîne.

L'esclavage, et toutes les bassesses qui sont à sa suite, sont l'effet de la *peur* qu'on a de la mort, de l'exil ou de la prison. La tyrannie d'un Néron, d'un Denis, d'un Caligula, ne devait sa cruauté qu'à la *peur* des révoltes et des conjurations. Les sages, tels que Burrhus, disaient en vain :

> Craint par tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
> Toujours frémir, toujours trembler dans vos projets,
> Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.

Ils n'en continuaient pas moins à se créer de nouveaux dangers par de nouveaux supplices, et à se cacher la nuit de chambre en chambre, poursuivis par la réaction de la terreur qu'ils inspiraient.

N'est-ce pas la *peur* qu'on a des conquérans qui leur attire tant de faux hommages, tant de présens perfides, tant de basses adulations ? On les flatte encore à genoux la veille du jour où l'on se soulève pour les renverser.

Verrait-on l'avarice supporter tant de privations et de mépris, nouer tant d'intrigues et commettre tant de crimes, si elle n'était pas dominée par la *peur* de la pauvreté ?

Les couvens seraient-ils jadis devenus si riches et si puissans sans la *peur* des hommes, qui croyaient se racheter de l'enfer par des largesses ?

N'est-ce pas la *peur* de la mort qui fait la fortune des charlatans et des devins ? Aurait-on vu tant d'hommes oublier la justice, et trahir leur conscience dans les assemblées publiques, sans la peur qu'inspiraient les tribunes et les vociférations de la populace ?

Le grand Condé lui-même, si intrépide dans les combats, avouait sa *peur* des émeutes populaires, et de ce qu'il appelait *guerre de pots de chambre*.

Pour peu qu'on soit de bonne foi, ne conviendra-t-on pas que c'est la *peur* de l'ennui qui rend l'*oisiveté* mère

Digitized by Google

de tous les vices, et que cette *peur* fait plus de femmes infidèles que l'amour ?

Avouons que la *peur* est la source de presque toutes les actions qu'on se reproche : l'homme connaît le bien et le mal; il dit, comme le poëte latin : « Je vois et j'approuve ce qu'il y a de mieux, mais je me laisse entraîner à ce qu'il y a de pire. » Aussi le vrai courage est la première des vertus ; elle donne le pouvoir de les pratiquer toutes.

Un homme véritablement courageux ne peut être ni esclave, ni tyran, ni superstitieux, ni intrigant, ni traître, ni avare, ni débauché ; son âme résiste à tout, et il est également à l'abri de l'ivresse de la prospérité, de l'abattement du malheur, des conseils pusillanimes de la crainte, des piéges de la flatterie, et de la séduction du vice.

Sa seule *peur* serait d'enfreindre la loi divine, de troubler l'ordre public, de manquer aux règles de l'honneur, et d'encourir le blâme du seul juge qu'il redoute, sa conscience.

C'est parce que le vrai courage est rare qu'on *est partout* obligé de venir au secours de la faiblesse humaine en lui inspirant deux *peurs* salutaires créées pour triompher des autres *peurs* qui nous égarent.

Ces *peurs* salutaires sont la *peur* des lois et la *peur* de l'opinion : ce sont les grands ressorts des gouvernemens ; mais il en est peu qui sachent parfaitement s'en servir ; ils sont presque partout trop tendus ou trop relâchés. Ces deux grands leviers de la force publique doivent être créés par le génie et dirigés par la justice ; et trop souvent on les voit disposés par l'ignorance, usés par la routine et conduits par la passion, ou abandonnés au hasard par la faiblesse.

Le mépris des lois est le présage le plus certain de la décadence d'un empire ; car l'ordre n'existe que par elles : *la vraie liberté n'est autre chose que l'esclavage des lois;* si les lois dorment, les passions veillent, les vices et les crimes commandent ; la classe la plus nom-

Digitized by Google

breuse des hommes n'est contenue que par la crainte de la loi; et malheureusement il en est trop auxquels on peut dire comme Horace :

Mais la peur du gibet fait votre probité.

La classe élevée des hommes est gouvernée par la crainte de l'opinion; cette peur est pour elle souvent plus forte que les lois, et même plus puissante que la religion.

Dieu, la nature et les rois ont défendu le duel, sous la double peine et de la mort et d'un malheur éternel; mais l'opinion attache la honte au refus du combat, et le duel existe contre la volonté des rois, de la nature et de Dieu.

Heureux le pays où les lois et l'opinion s'accordent comme autrefois à Sparte et à Rome : c'est alors qu'on voit de grandes vertus et de grands hommes; partout ailleurs on trouve des actions d'éclat et des hommes célèbres; mais on ne rencontre pas cette unité de principes, cette fermeté dans la conduite, cette justice dans la distribution de la honte et du blâme qui donnent à tout un peuple un caractère héroïque et national.

Comment faire suivre une droite ligne aux hommes, lorsque celle du bien et du mal n'est pas irrévocablement et uniformément fixée? Qui peut décider leur marche, quand l'opinion du guerrier est différente de celle du citoyen, lorsque la loi civile permet ce que la loi religieuse défend? et quelle funeste confusion ne doit-on pas craindre dans un siècle et des pays où la philosophie, la croyance, la loi, l'honneur, la liberté, se disputent l'autorité, et parlent et commandent dans des langues différentes? Quelle bannière suivre lorsqu'elles portent toutes l'image de l'opinion publique, dont chaque parti se déclare l'organe, dont chaque passion se croit l'interprète?

Nous serons grands et heureux, lorsque de toutes ces opinions on ne fera qu'un seul faisceau, un seul flambeau de toutes nos lumières; car, s'il n'est rien de plus utile que la peur de l'opinion publique, rien n'est plus fu-

Digitized by Google

reste que la *peur* des opinions divergentes et opposées.

En France, cette vraie patrie de la bravoure, il existe une *peur* dominante qui ne connaît aucun frein, qui résiste à toute loi, qui ferait braver toute défense et tout danger ; c'est la *peur* du *ridicule*.

Ce ridicule est une arme dont la méchanceté se sert toujours habilement, et que la raison a quelquefois, mais trop rarement employée avec succès.

La vanité a forgé cette arme redoutable ; elle effraie l'homme le plus sage et le plus courageux, et souvent, pour en éviter les coups, il lui sacrifie ses goûts, ses sentimens, ses habitudes, ses opinions et jusqu'à ses devoirs.

La peur du ridicule a produit chez nous plusieurs effets salutaires ; elle a poli nos mœurs et notre langage ; elle a donné de l'élégance à nos manières et à notre parure ; elle nous a rendus moins grossiers dans nos passions, moins emportés dans la dispute ; elle a voilé les vices qu'elle n'a pas détruits : nous lui devons la réputation d'être le peuple le plus sociable.

Molière, en maniant avec adresse la verge *du ridicule*, s'est fait craindre comme un législateur : à sa voix on a vu disparaître les petits maîtres, les pédans, les femmes savantes, les précieuses ridicules ; les jaloux ont caché leur faiblesse ; l'avare a entr'ouvert sa bourse et masqué décemment sa lésinerie ; enfin l'hypocrisie n'a plus si insolemment usurpé les honneurs de la piété.

Mais d'un autre côté, par les mêmes armes, on a malheureusement attaqué avec autant de succès la religion et la vertu. J'ai vu la peur du ridicule faire plus d'incrédules que la philosophie ; j'ai vu long-temps des époux unis rougir de leur tendresse, et ne pas oser paraître ensemble en public. Le vrai bonheur n'osait s'avouer et se montrer, de *peur* de passer pour trop *provincial* ou trop *bourgeois*.

Que de gens se sont ruinés pour qu'on ne les raillât pas sur leur économie ! que de folies ont faites des jeunes gens naturellement sages, pour qu'on ne les appelât pas pédans !

Digitized by Google

La folie de la mode ne doit-elle pas sa tyrannie à la *peur* du ridicule ?

La jeune comtesse de M..... était par sa grâce, par sa figure, par ses talens, par ses qualités, l'ornement du monde, et faisait le bonheur de sa famille. Une mode, aussi contraire à la décence qu'à la santé, voulait alors que les femmes ne cachassent presque aucun de leurs charmes : l'hiver était rigoureux ; la poitrine de la comtesse fut attaquée ; l'amour, l'amitié, la raison, épuisèrent en vain leurs efforts pour la déterminer à se couvrir, à s'habiller plus chaudement ; elle ne pouvait surmonter la peur de n'être plus comme les autres. Sa souffrance augmenta ; elle fut obligée de s'enfermer trois mois ; mais dans sa maison même elle voulait ou ne recevoir personne, ou suivre la mode. Enfin le médecin engagea quelques-unes de ses amies à venir chez elle avec des robes fermées, de longues manches et des jupons épais. Surprise de cette nouveauté, elle en demanda la cause ; on lui dit que la nudité était passée de mode, qu'elle ne se montrait plus qu'en province, et qu'on s'en moquait à Paris. La comtesse alors, sans hésiter, changea de toilette et guérit. Ainsi la crainte du ridicule eut plus de puissance que les avis d'une mère, les larmes d'un époux et la *peur* même de la mort.

Tirons de ces observations une conséquence ; c'est qu'on pourrait, en se servant adroitement de nos craintes et de notre vanité, nous gouverner par les mœurs plus facilement que par les lois.

Tournons en ridicule nos vices, nos discordes, nos folies, et, n'ayant pas su nous rendre bons, sages et heureux par la force de la raison, nous le deviendrons peut-être enfin par la *peur* du ridicule.

Digitized by Google

MÉLANGES.

Sermens prêtés à Strasbourg, en 842, par Charles-le-Chauve, Louis-le-Germanique et leurs armées respectives; extrait de Nithard, manuscrit de la bibliothèque du roi, n°. 1964; traduit en français avec des notes grammaticales et critiques, des observations sur les langues romane et francique, et un spécimen du manuscrit; par M. de Mourcin, membre de la société des antiquaires de France.—Un volume in-8°. Prix : 4 fr. A Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois.

L'ambition démesurée de Lothaire l'avait deux fois armé contre son père, ce malheureux et trop faible Louis-le-Débonnaire; non content d'avoir avancé le trépas de ce prince, il veut, sitôt qu'il en a reçu la nouvelle, marcher contre ses frères, afin de s'emparer de leurs états. Mais Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique avaient si bien pris leurs mesures, que Lothaire fut réduit à demander la paix. Elle ne lui fut accordée qu'à des conditions extrêmement dures, auxquelles il fut obligé de se soumettre pour ne pas risquer le combat contre un ennemi beaucoup plus fort. Un accommodement devait avoir lieu au palais d'Attigny.

Lothaire convoque l'assemblée pour le mois de mai (an 840), et ne s'y rend pas. De nouvelles intrigues font enfin comprendre aux rois Charles et Louis qu'il est de leur intérêt de se réunir pour mettre un frein à l'ambition de leur frère aîné. Ils font marcher leurs armées, qui se trouvent en présence des troupes de Lothaire; et celui-ci, toujours perfide, fait des propositions, entre en négociation, et, sitôt que les secours qu'il attendait sont arrivés, il rompt la trêve, s'avance dans la plaine de Fontenay (dans l'Auxerrois, an 841), et présente la bataille à ses frères. Après le combat le plus cruel et le plus sanglant, après des prodiges de valeur de part et

Digitized by Google

d'autre, la justice et le bon droit l'emportent; la victoire, long-temps disputée, demeure aux deux alliés, et Lothaire est vaincu. Contraint de prendre la fuite, il se retire à Aix-la-Chapelle, emploie tous les moyens pour relever son parti, noue de nouvelles intrigues, et forme des tentatives pour se venger. Ayant levé une seconde armée, Lothaire quitte la Germanie, fait filer ses troupes sur Paris; et dans sa marche, il pille, brûle et détruit tout. Les inondations de la Seine le forcent à s'en retourner, après une grande perte de ses soldats. Cet homme cruel voulait diviser les deux rois, et mettait tout en œuvre pour y parvenir. Mais Charles-le-Chauve, roi de France, et Louis, roi de Germanie, persuadés que leur sûreté dépendait de leur union, renouvelèrent l'alliance qu'ils avaient déjà contractée, et, pour la rendre plus sainte et plus solennelle, ils la confirmèrent par la religion du serment.

Les deux frères se donnèrent rendez-vous à Strasbourg, et firent leur jonction le 16 des calendes de mars 842, c'est à dire le 14 février. Ils se promirent mutuellement de rester toujours unis et d'employer toutes leurs forces contre Lothaire; mais, afin que les peuples ne doutassent pas de la sincérité de cette union, et pour éviter eux-mêmes tout prétexte de rompre l'alliance, ils résolurent de se prêter serment devant leurs armées respectives. Chacun, après avoir harangué ses troupes, expose ses griefs contre Lothaire, et les motifs de l'alliance qu'il va contracter. Après diverses allocutions, Louis prononce le serment en langue romane, pour être entendu des sujets de Charles-le-Chauve; et celui-ci le prononce en langue francique, pour être compris des sujets de Louis-le-Germanique.

Ce serment, le plus ancien monument de la langue française, ne se trouve que dans un manuscrit de Nithard, historien contemporain, d'abord abbé, ensuite valeureux soldat, qui mourut de ses blessures vers l'année 853, et qui avait été témoin de cet événement mémorable. Peu de textes ont été plus souvent expliqués, et presque toujours mal. Depuis 1378, où Bodin le rapporta pour la première fois, je pense, jusqu'à cette année 1816,

Digitized by Google

M. de Mourcin rapporte les noms de quarante commentateurs qui se sont appliqués à donner des interprétations de ce curieux monument. Malgré leur zèle, leurs travaux, ces savans n'avaient pu réussir dans leur projet, et cette gloire était réservée à M. de Mourcin. Il avait, il est vrai, profité de quelques bonnes observations faites par des auteurs modernes; mais M. de Mourcin a surmonté tous les obstacles, prévenu toutes les difficultés, et l'explication qu'il a donnée ne laisse rien à désirer. En tête de son travail, l'auteur a placé la planche du spécimen qui se trouve dans le Glossaire de la langue romane; ce *fac-simile* reparaît avec différens changemens qu'un examen plus attentif a fait juger convenables; puis, après avoir fait connaître, par ordre alphabétique et chronologique, les noms des savans qui l'avaient précédé dans la carrière, indiqué la somme de leur travail et les obligations qu'on leur doit, l'auteur donne les textes en langues romane et francique avec la traduction en regard; puis, reprenant les textes à part, il explique chaque mot, fortifie son explication par de nombreux exemples et par un heureux choix de citations. Si tout ce qui tient à nos antiquités nationales, tout ce qui tend à éclaircir notre histoire, n'était pas, pour ainsi dire, frappé d'une sorte d'anathème, j'aurais continué l'examen de ce mémoire aussi curieux que bien pensé. Mais la crainte de faire naître l'ennui, que sais-je? peut-être même le dégoût, retient ma plume et contient ma pensée. Quoi! on se montre jaloux de savoir si les Romains faisaient usage de mouchoirs; s'ils portaient des clous à leurs souliers; s'ils descendaient les escaliers de tel ou tel pied; si leurs casseroles étaient étamées, etc., etc.; et si les historiens ou les écrivains modernes daignent quelquefois parler des choses qui intéressent la moindre partie de nos antiquités, c'est ordinairement avec un ton de compassion et de pitié qu'on pardonnerait à peine à l'ennui de les avoir lus! D'où peut venir cet éloignement, cette ignorance de tout ce qui tient à notre histoire, et surtout ce ton de légèreté employé lorsqu'on en parle? Comment ne pas s'intéresser à tout ce qui tient à ce peuple extraordinaire et formidable, à la politique et

Digitized by Google

aux armes duquel, à plusieurs époques, nul autre peuple de la terre ne put résister! Les Français ne sont-ils donc pas devenus par l'aménité de leurs mœurs, par le nombre de leurs découvertes, par la grandeur de leur courage, par la supériorité de leurs écrivains, même dans le moyen âge, l'une des premières et des plus grandes nations de l'Europe? J'abandonne cette thèse, qui me conduirait trop loin, et me borne à dire de nouveau que l'intéressant ouvrage de M. de Mourcin ne laisse rien à désirer sous tous les rapports; qu'il est à la fois bien fait, curieux, instructif; qu'il annonce un nouvel écrivain destiné à porter le flambeau de la critique sur nos anciens monumens; enfin, qu'il honorera son pays et les lettres. A.

CONSIDÉRATIONS

Sur l'état politique des femmes.

Plusieurs écrivains estimables des deux sexes se sont plaints, avec amertume, de l'oubli dans lequel les législateurs modernes de tous les pays ont laissé les femmes relativement aux institutions politiques. Nous allons examiner jusqu'à quel point leurs réclamations sont fondées. Si ces législateurs paraissent avoir établi une ligne de démarcation entre ce sexe et le nôtre; s'ils l'ont écarté des fonctions publiques, ils n'ont fait en cela qu'imiter ceux de l'antiquité, qui, sans doute, avaient de bonnes raisons pour en agir ainsi. Sans nous flatter de les avoir pénétrées, nous allons vous faire part de celles que nous croyons propres à justifier leur conduite.

De toutes les femmes qui existent sur la surface du globe, les Françaises, sans contredit, sont les plus aimables; aussi sont-elles un objet de jalousie pour les femmes de tous les pays, autant à cause des avantages dont la nature les a douées, que par ceux qu'elles obtiennent de nos usages, de nos mœurs et de notre galanterie. Qu'elles doivent être contentes de leur sort,

Digitized by Google

lorsqu'elles réfléchissent aux coutumes de la plupart des autres peuples, ainsi qu'à leurs procédés envers elles! Soumises au despotisme grossier des Moscovites, à la grave taciturnité des Anglais; récluses par la jalousie des Italiens et des Espagnols; emmagasinées chez les Orientaux, comme objets de commerce, ou entassées dans des sérails pour les menus plaisirs d'êtres qui ne savent pas les apprécier ce qu'elles valent, que leur sort doit leur paraître doux dans nos contrées! Convenons cependant que la conduite des maris russes, musulmans, espagnols, est au moins bien ridicule, et que le petit malheur qu'ils espèrent pouvoir éviter par ces précautions tyranniques et barbares, ne leur en arrive pas moins; et que, lorsqu'ils sont nés sous une malheureuse planète, ils sont obligés de se soumettre à leurs destinées. Mais revenons à notre sujet.

La nature, que nous calomnions sans cesse, à l'instant même où elle nous accable de ses bienfaits, a créé l'homme et la femme pour le bonheur l'un de l'autre; c'est de ce mutuel bonheur que dérive la félicité suprême. Cela posé, il fallait bien qu'elle douât ces deux créatures de qualités différentes; d'abord, afin d'éviter l'ennui, qui, comme on sait, naît souvent *de l'uniformité*, et aussi afin qu'elles puissent s'accorder ensemble; car, comme on sait encore, rien ne s'accorde plus mal que deux caractères semblables.

En créant l'homme, la nature lui a dit : Je t'ai créé fort, afin de servir d'appui à la faiblesse : je t'ai créé violent, despote, présomptueux; mais tous ces défauts, au moyen des précautions que j'ai prises, deviendront des qualités en toi : bientôt tu en ressentiras les heureux effets. Elle a dit à la femme : Je t'ai créée faible; mais c'est dans cette faiblesse même que résidera toute ta force : pour peu que tu saches faire usage des moyens que je t'ai prodigués, rien ne pourra leur résister; tu triompheras sans peine de ce sexe superbe; tu sembleras née pour l'esclavage, et tu sauras dompter le tyran le plus féroce; tu disposeras peu directement des faveurs de la fortune, et tu jouiras de tous les trésors de l'univers; ces membres délicats et arrondis braveront les

Digitized by Google

efforts de ces bras nerveux qui semblent devoir tout maîtriser par leurs forces. Je t'ai donné en partage deux beaux yeux, dont une seule larme suffira pour fléchir le courroux de l'homme le plus farouche. Le doux charme de ta voix portera dans son cœur le trouble et l'ivresse, et réduira à tes pieds celui qui a le plus de penchant à l'orgueil et à la vanité. Par la finesse de ton esprit, tu déconcerteras les plans formés par sa haute sagesse, et rendras nulles les vastes conceptions de son génie. Le despotisme même sera désarmé par un seul de tes regards, et subjugué par un seul de tes soupirs. Enfin, l'homme le plus imparfait deviendra par tes soins, et par le seul désir de te plaire, la plus parfaite des créatures. Fort bien! dites-vous; nous convenons qu'une jolie femme pourra obtenir tous ces avantages; mais celles qui ne le sont pas? Eh bien! voilà ce qui vous trompe; ce sont celles-là précisément qui obtiendront le plus d'empire sur nos âmes; ce seront celles-là qui, nous étudiant mieux, nous connaissant davantage, présumant moins de leurs charmes, feront plus d'efforts pour nous plaire, mettront plus de prix à nous subjuguer; ce seront celles-là qui s'empresseront d'acquérir toutes les qualités, tous les talens propres à nous séduire; tandis que celles qui se regardent comme les enfans gâtés de la nature, satisfaites des avantages passagers qu'elles en ont reçus, négligeront d'acquérir des talens, des connaissances utiles; et leur empire, comme la beauté, n'aura qu'une durée éphémère.

Ne voyez-vous pas que la sage et prévoyante nature, en créant l'homme et la femme, n'a voulu faire, en quelque sorte, que deux parties d'un même tout? Elle a épuisé sur eux toute sa science; elle leur a également partagé ses faveurs. Si elle les a créés dissemblables, c'est afin de les rendre encore plus nécessaires l'un à l'autre. Les qualités qui manquent à l'homme, elle les a prodiguées à la femme; si elle a donné un défaut à l'un, elle a donné à l'autre le correctif. Enfin elle les a conformés de telle manière, sous tous les rapports, qu'ils ne peuvent se passer un moment l'un de l'autre.

Pour courir tous deux la même carrière, pour être

Digitized by Google

susceptibles des mêmes fonctions civiles, comme le voudraient certaines personnes de beaucoup d'esprit, mais qui peut-être n'ont pas assez profondément réfléchi sur cette matière, il eût donc fallu les organiser de même, au moins au moral, et n'établir entre eux que quelques différences dans l'organisation physique : alors, vous détruisiez tout le charme qui existe entre les deux sexes ; vous réduisiez celui de leur commerce au seul rapport des sens; vous établissiez entre eux une lutte perpétuelle, une jalousie qui faisait manquer entièrement le but de la nature. D'ailleurs, si cette même nature eût réuni en elles seules les dons qu'elle a partagés entre les deux sexes, alors elles eussent été les dominatrices de l'univers. Si l'ambition des hommes produit entre eux de si cruelles guerres, croyez-vous que les femmes, qui sont presque toujours en état de guerre entre elles, n'eussent pas troublé souvent aussi la terre pour leur compte particulier? Joignant à tous nos défauts le peu qui leur sont propres, vous avouerez que le projet de paix perpétuelle du bon abbé de Saint-Pierre, ce rêve d'un homme de bien, qu'on regarde comme une chimère, serait alors une véritable folie. Il est présumable même que, si cet état de choses eût existé, le bon abbé n'eût jamais entrepris un pareil ouvrage.

Mais, après tout, pensez-vous que les femmes auraient beaucoup à gagner à ce nouvel ordre de choses? Examinez, qu'excepté qu'elles ne sont pas titulaires des places, et que par conséquent elles sont dégagées de toute espèce de responsabilité, ce sont elles qui en retirent tous les avantages. Quel usage fait de sa puissance et de sa fortune celui qui s'est enrichi aux dépens des peuples, chez toutes les nations du monde, et sous toutes les espèces de gouvernemens, sous la cuirasse, la toge ou la mitre, à Pékin, à Rome ou à Constantinople? Il va déposer son trésor aux pieds de la beauté. Sur vingt fortunes acquises au moyen des grandes places, dix-huit au moins deviennent le partage du beau sexe. Vous nous direz peut-être que les femmes ont l'âme trop élevée pour être fort sensibles à ce généreux abandon; que ce n'est pas ce qui les touche le plus; que rien ne peut ba-

Digitized by Google

lancer chez elles l'envie d'être utiles à leur patrie; de se distinguer, comme les hommes, dans le conseil, au barreau, même aux armées; d'exercer toutes les fonctions civiles. Quoi! direz-vous, tandis qu'à toutes les époques et dans tous les pays, les femmes se sont illustrées par leur courage, et surtout par leur talent, pour gouverner les empires; que jadis Artémise, Sémiramis; de nos jours, Marie Thérèse, Catherine II, et tant d'autres, ont fait des prodiges, ont contribué au bonheur des peuples, vous voudriez priver vos contemporaines du doux plaisir de faire des heureux! A Dieu ne plaise que nous ayons une si coupable pensée! Nous conviendrons avec vous que les femmes que vous citez, et plusieurs autres, se sont illustrées; nous regarderons même, si vous voulez, comme des malveillans, ceux qui prétendent que le règne des femmes n'est brillant que parce qu'alors les hommes gouvernent, et qui supposent que c'est par la raison contraire que celui des hommes n'est pas toujours merveilleux. Je crois néanmoins que, en général, les femmes doivent se contenter d'être adorées, et se rappeler que jamais les divinités n'ont exercé ici-bas le pouvoir suprême; elles se sont toujours trouvées satisfaites d'inspirer les mortels, d'être l'objet de leur culte, et n'ont jamais aspiré sur la terre au pouvoir direct.

Il nous semble qu'en France, jusqu'ici, les femmes n'ont pas trop lieu d'être mécontentes de leur sort. Vous parlez d'emplois importans: en est-il de plus important, plus auguste, que celui qui leur est confié, celui du précieux dépôt de l'enfance, de la première éducation de l'homme? N'est-ce pas à elles qu'il est réservé de corriger les vices de son organisation, de réprimer ses passions naissantes, de les diriger vers le bien, d'inculquer dans de jeunes cœurs le premier sentiment des vertus sociales? Est-il un emploi plus digne de leur mériter notre respect et toute notre reconnaissance? D'ailleurs, ne sont-ce pas elles qui régissent l'univers? Les sophis, les doges, les czars, les visirs, les beys, les hospodars, ne viennent-ils pas tour à tour, comme à l'envi les uns des autres, déposer à leurs pieds le sceptre de leur

Digitized by Google

puissance ? Semblables à la divinité, rien n'arrive dans le monde moral ou politique, sans leur ordre ou sans leur permission. Toutes les castes, tous les ordres, leur sont soumis : c'est toujours par elles qu'on parvient à toutes les places, qu'on obtient les faveurs et les récompenses des gouvernemens ; enfin, sans fortune comme sans naissance, étrangères comme citoyennes, elles peuvent tout demander, tout obtenir ; et, ce qui est un grand avantage pour une âme délicate et sensible, elles le peuvent, sans demeurer chargées du poids de la reconnaissance. PONCE.

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

École espagnole.

VELASQUEZ DE SILVA (JAQUES),

Ou peut-être mieux

JAQUES RODRIGUEZ DE SILVA, ET VELASQUEZ,

Chef de l'école de Madrid.

Il naquit à Séville en 1599. Ses parens voulaient qu'il fît ses études ; mais bientôt Velasquez développa le penchant décidé qu'il avait reçu de la nature pour peindre ; car il dessinait sur tout et toujours. On le plaça dans l'école d'Herrera-le-Vieux, célèbre autant par ses talens que par l'âpreté de son caractère.

Velasquez, malgré la douceur du sien, sacrifia ce maître dont le style remplissait ses idées, et lui préféra François Pacheco, qui l'admit dans son atelier.

Ce nouveau directeur portait un soin paternel à initier son élève dans tous les secrets de l'art ; mais Velasquez, doué d'un génie supérieur, reconnut que son principal maître devait être la nature, et, dès ce moment, il fit,

Digitized by Google



on peut le dire ainsi, le serment de ne rien dessiner, ni peindre sans la consulter.

Velasquez, à cet effet, s'était attaché un jeune paysan, et s'en faisait un modèle permanent. Il lui donnait mille postures différentes, le faisait rire, le faisait pleurer, et ne se pardonnait aucune difficulté (1).

Pour bien approfondir le mystère de la couleur, il peignit, d'après nature, des fruits, des poissons, des natures mortes. Il mit à suivre ce système une inconcevable tenacité.

Velasquez, ensuite, fit des intérieurs, des bambochades, et parvint à se distinguer dans ce genre. Il faut cependant convenir que ses premiers ouvrages ont quelque rudesse. Ce qu'il fit de mieux dans cette manière est son *Aguador de Sevilla* (le marchand d'eau de Séville). Cet ouvrage brille entre toutes les beautés du palais de Madrid.

Parmi quelques autres productions d'égal mérite, on doit surtout considérer l'*Adoration des pasteurs*, que possédait M. le comte de l'Aguilla, et *des Buveurs*, que l'on peut voir à Paris.

Pacheco, recevant à Séville les personnages les plus distingués par leur savoir, Velasquez mettait à profit toutes leurs conversations, tirait un grand parti de l'enthousiasme des poëtes qui ornaient cette société, et par la lecture des livres choisis de son maître, fortifiait son imagination et son esprit. Il se rendit enfin si recommandable que Pacheco, qui était un homme d'un rare mérite, lui donna sa fille en mariage.

Séville, à cette époque, recevait une quantité inouïe de tableaux d'Italie, de Flandres et de Madrid. Velasquez

---

(1) C'est d'après cet enfant, dont Velasquez fit tant de portraits, qu'il acquit un talent rare pour la ressemblance. Cette méthode aussi lui donna tant de facilité pour peindre les têtes, que peu d'Italiens l'ont égalé.

Digitized by Google

voulait tout voir et tout imiter; mais les compositions qui le frappèrent le plus furent celles de Louis Tristan, célèbre professeur de Tolède. L'harmonie des teintes, la vivacité des conceptions, tout était en rapport avec la manière de voir, de sentir de Velasquez, au point qu'il se déclara le partisan prononcé de Tristan.

En 1623, Velasquez quitte Séville, arrive à Madrid. Jean de Fonseca, chanoine de Séville, en exercice au palais, lui procure le moyen d'étudier les collections de Madrid, du Pardo, de l'Escurial, etc.

Il venait de terminer le portrait du poëte Louis de Gongora, quand son beau-père le fit revenir à Séville; mais son protecteur Fonseca s'occupa tellement de lui que l'année suivante, 1623, il reçut une lettre du comte duc d'Olivarès, ministre d'état et favori de Philippe IV.

Velasquez se rend donc à Madrid, et Pacheco l'y accompagne pour être témoin, dit-il, de la gloire de son gendre.

Le seigneur de Fonseca reçoit l'artiste dans sa maison, lui demande son portrait, que l'on porte de suite au palais, et qui, enlevant les suffrages de toute la cour, présage la brillante fortune de Velasquez.

Le jour même il est admis au service du *roi*, dont il finit le portrait le 30 août 1623; et c'est là que les Carducho, les Caxes, les Nardi, peintres du premier ordre, convinrent que jamais ils n'avaient eux-mêmes représenté le roi d'une manière aussi transcendante (1).

---

(1) S. M. manifesta toute la satisfaction que lui causait cet ouvrage, en ordonnant de suite que l'on recueillît tous les portraits déjà faits par d'autres artistes, et donna elle-même à Velasquez l'insinuation flatteuse que désormais lui seul aurait l'honneur de la peindre : c'est à ce moment même que le roi lui fit compter trois cents ducats d'or, pour qu'il fît venir sa famille, et le nomma son peintre.

Digitized by Google

Dans ce tableau, le roi, armé en chevalier, montait un cheval magnifique (1).

Parmi les étrangers marquans à la cour d'Espagne à cette époque, on voyait figurer le prince de Galles. Un goût décidé pour la peinture, réuni à une grande intelligence, donnait à son témoignage une valeur irrécusable.

Velasquez fut prié de faire le portrait de ce prince; malheureusement pour nos jouissances, il ne put le terminer, en raison du départ précipité de S. A. R., le 9 septembre 1623.

On s'occupait à la cour d'élever un monument à la gloire de l'expulsion inespérée des Maures par le pieux Philippe III. Tous les artistes célèbres furent invités à concourir. Velasquez reçut la palme, et, pour récompense, eut les deux places d'huissier de la chambre et de fourrier du palais (2).

F. Q.

(*La suite à un prochain numéro.*)

---

(1) Le roi permit qu'un jour de fête on plaçât ce portrait devant l'église de Saint-Philippe-le-Royal. Cette exposition donna lieu à tout ce qui arrive en pareil cas; il y eut des enthousiastes, des jaloux, des vers adulateurs, des vers critiques. Mais le tableau fut reconduit en triomphe au palais, dont il est toujours l'un des plus beaux ornemens.

(2) Il n'est pas déplacé de dire ici que le roi fit ajouter à ces avantages une dotation annuelle, à Velasquez, de 90 ducats d'or pour un habit de gala, et, de plus, fit donner à son père trois charges d'écrivains de Séville, dont chacune rapportait 1000 ducats d'or.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Depuis long-temps, Monseigneur, nos auteurs comiques sont rarement gais. Les nouveautés se succèdent à Paris avec grande rapidité; le peu de talent et de temps que l'on met pour écrire la comédie, sont les causes qui ont amené cette stérile abondance qu'on remarque en ce moment dans la littérature dramatique.

Nous voici parvenus à une époque de l'année où on est convenu de rire, où la gaîté indulgente du spectateur donne un champ libre à toutes les folies qui peuvent passer dans la tête des auteurs. Tous les théâtres se piquent d'avoir leur pièce de carnaval. La Comédie Française, *suivant l'usage antique et solennel*, a remis au courant de son répertoire *le Malade imaginaire*, avec sa cérémonie; *le Bourgeois gentilhomme* et sa réception; *Pourceaugnac*, et tout le cortége de la faculté. On parlait, il y a quelque temps, de la *reprise de Jodelet*, et j'ignore ce qui a empêché la représentation de cette nouveauté, qui ne date que de 1645. Il aurait peut-être fallu que les sociétaires apprissent leurs rôles: c'était bon quand ils n'étaient que *pensionnaires*.

Le théâtre de l'Odéon a des acteurs qui n'ont ni fortune ni réputation; aussi, le jour qu'ils jouent une nouvelle pièce, ils savent déjà le rôle de celle qu'ils doivent donner huit jours après. La *Fête d'un bon Bourgeois de Paris*, ou *le Jour et le Lendemain*, est une comédie en trois actes et en prose, dont la première représentation n'a pas dû faire rire les auteurs. La chute a été complète; mais, le *lendemain*, ils ont été aux nues. Il est vrai que la salle était une espèce de désert, qu'une troupe de vigoureux amis remplissait de leurs bruyans applaudissemens. Quoi qu'il en soit, cette pièce n'est pas sans mérite. L'action en est faible; mais les détails sont agréables. La peinture des mœurs de la basse bourgeoisie de Paris est fidèle, et traitée avec une sorte d'art. On reconnaît dans le dialogue le style du vaudeville, où tout est sacrifié aux

Digitized by Google

jeux de mots, aux pointes et à l'esprit ; des scènes de bonne comédie n'y sont qu'ébauchées. Les auteurs n'avaient pas le talent de creuser davantage un sujet qui serait devenu plus important dans des mains plus habiles ; ils auraient dû renfermer leur cadre dans un petit acte.

On prépare au même théâtre une pièce intitulée *Brusquet*, ou *le Fou de Henri II*. On a déjà donné la reprise des *Rêveries grecques*, parodie assez plaisante d'*Iphigénie en Tauride*. Ainsi vous voyez, Monseigneur, que voilà l'Odéon assez bien monté pour fournir une joyeuse carrière pendant le cours du carnaval.

Si j'avais suivi l'ordre hiérarchique des théâtres, j'aurais dû commencer par l'Académie royale de Musique, qui daigne un moment abdiquer le sceptre de l'ennui pour agiter les grelots de la folie. L'auteur du joli ballet des *Noces de Gamache*, M. Millon, nous a donné ces jours-ci *le Carnaval de Venise*, ballet-pantomime, où les danses, les mascarades, les décorations, en un mot, où toute la pompe qu'on peut désirer à l'Opéra n'est point épargnée.

Pour passer d'une pantomime à une autre pantomime, il n'y a souvent qu'un changement de décoration ; aussi, Monseigneur, vais-je vous conduire de l'Opéra au Cirque de MM. Franconi, où vous verrez *Sancho, gouverneur de l'île de Barataria*, farce renouvelée des Grecs, comme disait ingénument un rival de M. Cuvelier, auteur de *Sancho*, et qui s'est spécialement livré à la littérature dramatico-équestre.

Si V. A. n'était pas fatiguée de gestes, je lui indiquerais encore une pantomime intitulée *Bétinet*, qu'on a représentée avant-hier au théâtre de l'Ambigu-Comique ; mais je ne veux point abuser de sa patience. Que le nom de Molière vienne réparer ma digression sur les pantomimes.

L'Original de Pourceaugnac, ou *Molière et les Médecins*, tel est le titre d'un vaudeville de carnaval, assez divertissant si le fond en était vrai. Un Limousin, nommé M. de Sotignac, est épris de madame Molière, jolie actrice du temps, qui donna plus d'un sujet à l'auteur du *Misanthrope* de se plaindre de la coquetterie des

Digitized by Google

femmes. Celle-ci, pour guérir son jaloux (c'est le nom qu'elle donne à Molière), fait habiller sa servante Laforêt avec une de ses robes, et Sotignac reçoit de cette suivante, qui est voilée et qu'il prend pour madame Molière, toutes les espérances d'un amant heureux.

Molière s'est caché, et a entendu cet entretien; son ami Chapelle a convoqué M. Purgon, M. Diafortus et une nuée d'apothicaires, pour venir prodiguer tous les secours de l'art à un malade qui a la manie de se croire bien portant, et qui se moque de la médecine et des médecins. Ces messieurs, à la vue de Sotignac, croient que c'est l'homme dont il est question. On le poursuit, à l'instar de Pourceaugnac; Molière conçoit alors l'idée de sa comédie, et remercie les médecins des scènes qu'ils lui ont fournies.

Reste à savoir maintenant si l'*Original de Pourceaugnac* n'est pas une mauvaise copie de *Pourceaugnac* lui-même.

En terminant la petite revue que je voulais faire de toutes les nouveautés qui doivent nous inonder pendant le carnaval, j'ai cru devoir passer sous silence *Cadet Roussel dans l'île des Amazones*, mélodrame-folie en deux actes, qu'on a représenté à la Porte Saint-Martin, et qui n'est qu'une dégoûtante rapsodie de toutes les froides équivoques qui traînent depuis dix ans dans les couloirs du théâtre des Variétés.

Le *Suicide*, ou *le Vieux Sergent*, autre mélodrame, que M. Guibert-Pixérécourt a fait siffler, en trois actes, sous le nom de *Charles*. Ce débordement d'inepties, cet absence totale des règles et des moindres bienséances du théâtre, cette absurde manie d'écrire qui semble s'emparer de tout le monde, n'offre que de tristes réflexions à faire à l'homme sincèrement épris des belles-lettres, et d'un art qui a fait la gloire de la nation française.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

Paris, 5 février 1816.

Monsieur, en relisant l'extrait qu'un de vos rédacteurs a bien voulu faire de ma traduction du *Nouveau Voyage à Tunis*, *par M. Thomas Maggill* (Numéros XIV et XX du Mercure), j'ai remarqué une phrase qui m'avait échappé à la première lecture, et qui contient une erreur essentielle que je m'empresse de rectifier : l'estimable et indulgent auteur des deux articles, dit (p. 180) que j'ai résidé dix mois en Barbarie, particulièrement à Tunis, *où j'étais attaché au consulat général de France*. Cette méprise me fait honneur : le rédacteur paraît croire que je connais trop bien ce pays pour n'y avoir pas occupé un emploi qui me mît à même de l'observer et de le décrire avec exactitude ; mais la vérité est que je n'ai jamais appartenu au consulat de France à Tunis, et je me crois obligé de redresser cette erreur, en apparence très-légère, parce qu'elle pourrait faire attribuer mon ouvrage à telle ou telle personne qui y est absolument étrangère, et qui même ne le connaît peut-être point. Les raisons qui m'ont déterminé à taire mon nom subsistent toujours ; mais ce n'est pas la crainte d'en voir un autre recueillir la *gloire* de mon travail qui me porte à publier ce désaveu : j'ai fort peu de prétention au mérite, soit comme traducteur, soit même comme annotateur, et peu importerait que l'écrit en question fût mis sur le compte d'un autre, puisque je n'en attends ni honneur ni profit.

Je ne terminerai pas ma lettre, Monsieur, sans adresser à l'obligeant rédacteur qui a entretenu le public de mon *Voyage*, tous les remercîmens que je lui dois pour la manière avantageuse dont il lui a plu d'en parler. Une entreprise aussi facile était loin de mériter les éloges qu'il me prodigue, et sa plume était digne de s'exercer sur un sujet d'un plus grand intérêt. Je n'en suis que plus reconnaissant de la peine qu'il a prise.

Digitized by Google

J'ai l'honneur d'être, avec une considération distinguée,

L'auteur de la traduction du *Nouveau Voyage à Tunis*.

L'AMI DES ENFANS,

Par M. et Mme. Azaïs.

(Deuxième livraison. *)

Les deux auteurs de cet ouvrage paraissent avoir pris à tâche de surpasser même l'attente qu'ils ont donnée. Cette seconde livraison est supérieure à la première. Grâce de style, charme d'invention, fraîcheur d'images, morale douce, instruction vraie et familière, on y trouve tout ce qui peut en faire un excellent ouvrage pour les enfans, et un modèle en ce genre de littérature.

ANNONCES.

La Charte Constitutionnelle, imprimée sur papier vélin, avec de jolies vignettes, et destinée à recevoir un cadre. La Charte devant orner le cabinet du magistrat, du fonctionnaire public comme du simple citoyen, nous croyons devoir recommander au public cette production typographique, exécutée avec le plus grand soin.

Se vend à Paris, aux salons littéraires, rue des Fossés-Montmartre, n°. 6. Prix : 50 centimes.

---

* Deux vol. in-18, ornés de quatre jolies gravures.

Prix : 2 fr.; et 2 f. 50 c. par la poste.

Paris, à la librairie d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

Le prix de l'abonnement pour les douze livraisons de l'année est de 20 fr.

Les abonnés recevront gratuitement, à la fin de l'année, un volume contenant les romances gravées, musique de M. Azaïs.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SOIXANTE-CINQUIÈME.

POÉSIE.

	Pages.
FRAGMENT d'une traduction de la Jérusalem Délivrée.	3
Le Jour de Fête et le Jour Ouvrier, fable.	6
Ode imitée d'Horace.	49
A Délie.	51
Le Retour d'un Roi.	*Ib.*
Le Savant.	52
Épigrammes. 52, 102, 246, 294, 485,	580
Distique et quatrain.	*Ib.*
Au poëte Ponticus, traduction de Properce, élégie VII	97
A Tullus, traduction de Properce, élégie XXII. .	98
A une nouvelle Maîtresse, traduction de Properce, élégie XVIII.	99
La Brebis et le Chien, fable.	100
La Fièvre, romance.	101
Gasconade.	102
Apollon chez Admète, par M. Pierre Martin. . . .	145
Réponse à une proposition de mariage, par M. le chevalier Vigée.	150
Boutades. 151,	438
Madrigal. 151,	294
La Fontaine de Vaucluse, par M. D. L.	193

Digitized by Google

Pages.

Le Bouquet d'Hymen, romance. 195
La Chose dure. 196
Distique. . . . . *Ib.*
Le Retour des Bourbons, poëme qui a remporté le prix à l'académie de Lyon, par M. Montpellier. 241, 289
Moralité. 246
Épitaphes. 246. 391
Quatrains. 294
De Ludovico optato avitum solium recuperante; à Petro Chas. 337
A une Dame redevenue grande Dame, par M. le chevalier Vigée. 338
Épître à Zéline, par Sylvain Blot. 341
A mes Foyers, par M. A. M. 385
Le 21 janvier, par Antoine Madrolle, avocat. . . 389
Le Hibou et le Papillon, fable, par M. Jauffret. . 390
La Violette, à S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, par R. B. 433
Le Serpent dans la Bouteille, fable, par M. Jauffret. 435
La Nichée d'Amours, chanson traduite du languedocien. 437
Réflexions d'un Gascon sur les pyramides d'Égypte. 438
Les Amis du Jour. . . . . *Ib.*
Pauvre Elvire, par Sylvain Blot. 481
Réflexion d'un paysan. 485
La Violette au Lis, idylle composée au sujet de l'amnistie accordée par le Roi à la Violette; par madame la comtesse de Beaufort d'Hautpoul. 529
La Nuit, élégie; par M. C. L. Mollevaut. 531
Pensée de Marc-Aurèle. 533
Sur une indiscrète. . . . . *Ib.*
Sur un prédicateur. . . . . *Ib.*
Extrait d'un Voyage fait, en 1802, dans la Vallée de Chamouny. 577
Le Juge exécuteur, conte. 579
Enigmes. 6, 53, 103, 152, 197, 247, 295
343, 392, 439, 486, 534, 581

Digitized by Google

Pages.

Logogriphes. . . . 7, 53, 103, 152, 198, 247, 296, 344, 392, 440, 487, 534, 581.
Charades . . . . 7, 33, 103, 152, 197, 247, 295, 343, 392, 439, 486, 534, 582.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Cours du chinois et mandchou, au Collége Royal de France. 18
Podalyre, ou le premier âge de la médecine (analyse). 24
Suite du rapport de M. Lebreton (peinture-architecture). 31, 567
Beaux-Arts, au rédacteur du Mercure de France. 72
Traité d'Harmonie, suivi du Dictionnaire des Accords; par M. Berton. (Analyse). 80
Revue littéraire. 83
Instruction publique. 54, 153, 297, 441, 536
Beaux-Arts en Espagne. . . 104, 162, 209, 370, 412 503, 610
Histoire de France pendant les guerres de religion, par Ch. Lacretelle, 3e. vol. (Analyse). . . . 134
Journal des Dimanches; par mad. la comtesse de Genlis. (Prospectus). 338
L'Ami des Enfans, par M. et Mme. Azaïs. (Prosp.) 340
La petite Ménagère, par Mme. Dufresnoy. (Extr.) 169
Nouveau Voyage à Tunis, publié, en 1811, par Th. Maggill. (Analyse). 179, 345
Philosophie morale, éducation et emploi du temps. 248
Lettre à un Jacobin. 259
Cours d'éloquence militaire ancienne et moderne, par M. Isidore Lebrun (de Caen.) - (Ext.) 265
Biographie Moderne. (Extrait). 274
Histoire du cardinal de Richelieu, par M. A. Jay. (Analyse). 318, 543
Consolation d'un Solitaire, par M. Duroceray. (Analyse). 324

Digitized by Google

Pages.

Traduction de l'Iliade, par M. Dugaz de Montbel. (Extraits) 402, 465
L'Ami des Enfans, par M. et Mme. Azaïs. (Ext.) 420
Biographie moderne. (Analyse) 448
Satires de Juvénal, traduction en vers de M. L. V. Raoul ; 2e. édition. (Analyse) 496
Chansonniers de l'année 1816, 1er. et 2e articles. 505, 559
Œuvres complètes de Cicéron, traduction nouvelle, par une société de savans. (Prospectus). . . 525
Agenda des Enfans, par M. Fréville. (Analyse.) . 565

MÉLANGES.

De la Bonté. 8
Des Illusions. 63
De l'Amour. 113
De la Fortune. 199
De l'Ame et de la Conscienee. 306
De la Finesse, par M. Gabriel de M. 361
Le Temps. 393
Le Coup de Balai de la Fortune, conte. 406
De l'Habitude. 488
Les deux Oracles, conte. 551
De la Peur. 591
Sermens prêtés à Strasbourg, en 842, par Charles-le-Chauve et Louis-le Germanique. 602
Considérations sur l'état politique des Femmes. . . 605

VARIÉTÉS.

Extraits d'un Portefeuille, n°. VIII et suivans. . 122
216, 353, 460
Maximes d'État. 224, 454
Correspondance dramatique. 36, 129, 186, 228, 279
329, 374, 422, 476, 510, 569, 614

Digitized by Google

Pages.

Lettres de madame Campan, et de M. le comte de Lally-Tollendal. 230
Au Rédacteur du Mercure. 373
Chronique de Paris. 237, 333, 383
Revue du Rédacteur du Mercure. 284
Nécrologie. 235
Tableau politique. 41, 377, 425, 480
Mélanges, nouvelles des arts, sciences, etc. 518, 572

Annonces. 342, 189, 240, 286, 287, 283, 336, 432
479, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525
526, 527, 528, 574, 575, 576, 617

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

De l'imprimerie de FAIN, rue de Racine, n°. 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

V. 65
333119

MERCURE
DE FRANCE,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

N°. XIII. — Samedi 2 décembre 1815.



PARIS,

AU BUREAU DE L'ADMINISTRATION,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n. 30,
Et chez { DELAUNAY, / PÉLICIER, } Libraires, au Palais-Royal.
A LONDRES, MM. BERTHOUD et WHEATLEY, N°. 28,
Soho Square.

Digitized by Google

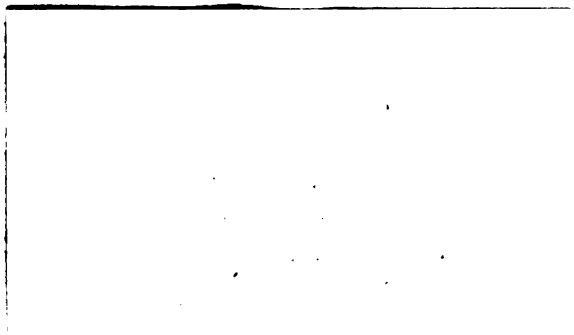
Digitized by Google

Digitized by Google

B'D MAR 12 1915

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google